

HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

SUR LES

ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE,

RECUEILLIS PAR LES SOINS DE

M. L'ABBÉ C. POUSSIN

Prêtre du diocèse de Reims, membre titulaire de l'Académie impériale
de Reims, ancien professeur de littérature.

PARTIE DE PRINTEMPS.

PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR

Rue du Cherche-Midi, 28, quartier Saint-Sulpice.

1854

HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

SAINTS PÈRES DE L'ÉGLISE

LE MERCREDI DES CENDRES.

Lecture du prophète Joël.

Voici ce que dit le Seigneur : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements; déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il peut se repentir du mal dont il vous a menacés. Qui sait s'il ne tournera pas vers nous un regard favorable, s'il ne nous pardonnera point, et si, après nous avoir affligés, il ne reviendra pas à nous bénir, et si le Seigneur notre Dieu ne recevra pas encore nos sacrifices et nos offrandes? Sonnez de la trompette dans Sion, prescrivez un jeûne public, convoquez une assemblée

solennelle, réunissez tout le peuple, purifiez-le, assemblez les vieillards, amenez même les enfants et ceux qui sont encore à la mamelle; que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial; que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne laissez pas tomber votre héritage dans l'opprobre, en l'exposant aux insultes des nations. Souffrirez-vous que les étrangers disent de nous : Où est leur Dieu? Mais le Seigneur s'est ému en faveur de son héritage, il a pardonné à son peuple. Le Seigneur a parlé à son peuple, et lui a dit : Je vous enverrai en abondance le blé, le vin et l'huile, et vous serez rassasiés, et je ne vous abandonnerai plus aux insultes des nations, dit le Seigneur tout puissant. (Joël, ch. II, v. 12-19.)

HOMÉLIE DE SAINT JÉRÔME.

« Voici ce que dit le Seigneur : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements; déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. »

Le prophète venait de prédire, en termes effrayants, l'arrivée des Chaldéens et tous les maux qui devaient fondre sur le peuple d'Israël. Maintenant il exhorte ses frères à la pénitence, il les conjure de se tourner vers le Seigneur, et de se purifier de toutes leurs fautes, afin de se soustraire au châtement dont ils sont menacés. Il sem-

ble leur dire : Tous les malheurs que je viens de vous énumérer sont suspendus sur vos têtes. Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, et témoignez le repentir de votre âme par les jeûnes, les larmes et les gémissements; jeûnez maintenant pour être rassasiés dans la suite; pleurez si vous voulez vous réjouir un jour; gémissiez, et vous serez consolés. D'ordinaire, dans vos afflictions et vos malheurs vous déchirez vos vêtements, ainsi que fit le grand-prêtre, selon l'Évangile, afin de faire passer notre Sauveur pour un grand coupable; ainsi que firent aussi Paul et Barnabas, en entendant d'horribles blasphèmes; pour moi, je vous recommande de déchirer, non pas vos vêtements, mais vos cœurs. Déchirez vos cœurs, ces outres pleines de péchés, qui bientôt se rompent d'elles-mêmes, si vous comblez la mesure. Revenez enfin au Seigneur notre Dieu, dont vous avez perdu l'amitié par vos transgressions.

« Car il est bon et compatissant; il est patient et riche en miséricorde; il peut se repentir du mal dont il vous a menacés. Qui sait s'il ne tournera pas vers nous un regard favorable, s'il ne reviendra pas à nous bénir et si le Seigneur notre Dieu ne daignera pas recevoir encore nos sacrifices et nos offrandes? »

En effet, il est rempli de bienveillance et de miséricorde; il aime mieux le repentir que la mort du pécheur. Que la grandeur de vos fautes ne vous fasse pas désespérer du pardon; sa bonté est plus grande encore que vos péchés; il est patient et riche en miséricorde; loin d'imiter l'impatience humaine, il attend longtemps notre repentir, et même il arrive qu'il se repent du mal dont il nous a menacés. Si nous faisons pénitence de nos péchés, il rétracte ses menaces, il arrête son bras prêt à nous frapper; enfin

le changement de notre cœur change aussi ses déterminations. Quand je dis le mal dont nous sommes menacés, il est clair que cela ne signifie pas autre chose que les afflictions et les peines de la vie, selon le sens de cette parole de l'Évangile : « A chaque jour suffit son mal ; » et de cette autre : « Un mal sera-t-il dans la ville que le Seigneur ne l'ait fait² ? »

Après avoir dit que le Seigneur est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde, et qu'il peut se repentir du mal dont il nous a menacés, le prophète ajoute, de crainte que la grandeur de sa miséricorde ne nous rende négligents : « Qui sait si Dieu ne tournera pas vers nous un regard favorable, s'il ne nous pardonnera point, et si, après nous avoir affligés, il ne nous comblera pas de ses bénédictions ? » Je vous exhorte donc de toutes mes forces, dit-il, à embrasser la pénitence ; je sais que la bonté du Seigneur est ineffable comme le dit David : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde, et effacez mon iniquité selon la multitude de vos bontés³. » Mais comme nous ne pouvons connaître la profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, nous avons plus d'espoir que de certitude : « Qui sait s'il ne tournera pas vers nous un regard favorable, s'il ne nous pardonnera pas ? » Cette forme interrogative : Qui sait ? montre le doute qui doit nous tenir en suspens, afin que cet état d'incertitude et la crainte des difficultés nous préservent de la présomption et du relâchement.

« Qui sait si le Seigneur notre Dieu ne daignera pas recevoir encore nos sacrifices et nos offrandes ? » Après avoir obtenu la bénédiction et le pardon, il est bien juste

¹ Matth., VI, 34. — ² Amos., III, 6. — ³ Ps. L.

que nous offrions à Dieu des sacrifices d'actions de grâces.

« Sonnez de la trompette dans Sion, ordonnez un jeûne saint, convoquez une assemblée solennelle, réunissez tout le peuple, purifiez-le; assemblez les vieillards, amenez même les enfants et ceux qui sont encore à la mamelle; que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial. » Ces paroles sont encore une invitation à la pénitence que le prophète adresse à son peuple avant l'arrivée des armées ennemies. Il avait d'abord fait entendre les menaces : « Sonnez dans Sion, trompettes d'Israël, jetez des cris sur la montagne sainte; voilà venir le jour de l'Eternel; le voici qui s'approche : jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuée et de tempête ! » Déjà il voyait venir cet ennemi fort et nombreux; il est précédé par un feu dévorant et suivi d'une flamme qui ravage! Il va bientôt anéantir vos villes et vos moissons; votre terre qui était un jardin de délices, après son passage, n'est plus qu'un désert. Donc, sans tarder, convertissez-vous, le Seigneur est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde. Je vous le redis encore : Sonnez de la trompette dans Sion; prêchez la pénitence à tout le peuple; ordonnez un jeûne saint; convoquez une assemblée solennelle; réunissez tout le peuple. Séparés par la discorde, vous vous êtes livrés au péché; que l'union règne entre vous et ne péchez plus. Purifiez-vous, que tout soit saint dans l'assemblée des fidèles, afin que vos prières soient entendues, et prenez garde qu'un peu de levain ne vienne corrompre toute la pâte.

« Assemblez les vieillards, » les choisissant non d'après la maturité de l'âge, mais d'après leur sainteté. « Amenez aussi les enfants, même ceux qui sont encore à la mamelle; » que tout âge se convertisse au Seigneur. Les

psaumes et l'Évangile nous disent qu'il a « tiré sa louange la plus parfaite de la bouche des enfants, même de ceux qui sont à la mamelle ¹. »

« Que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial. » Au temps du jeûne, des prières, des assemblées du peuple, de la purification de l'église; quand les vieillards se réunissent, quand les petits enfants eux-mêmes sont associés à la pénitence publique, que les époux s'abstiennent des plaisirs charnels. L'Apôtre vous fait la même recommandation, lorsque nous devons vaquer à la prière. Celui qui pratique l'abstinence, le jeûne et l'aumône, s' imagine en vain qu'il fait pénitence, s'il ne quitte sa couche et s'il ne purifie ses mortifications elles-mêmes par une chasteté sans tache.

« Que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne laissez pas tomber votre héritage dans l'opprobre en le livrant aux insultes des nations. » C'est le devoir des ministres du Seigneur de pleurer entre le temple et l'autel, et de dire avec l'Apôtre : « Qui est faible, sans que je sois faible? Qui est scandalisé, sans que je brûle ²? » Ou bien : « Il faut pleurer avec ceux qui pleurent. » Le temple et l'autel sont les lieux les plus convenables à la pénitence et à la confession des fautes. Le prophète enseigne aux prêtres comment ils doivent prier : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple. » Lorsqu'il se livrait au péché, il vous était étranger; maintenant qu'il abjure toutes ses fautes, il redevient votre peuple par le repentir. « Ne laissez pas tomber votre héritage dans l'opprobre,

¹ Ps. VIII, 3; Matth., XXI, 16. — ² II Cor., XI, 29.

en l'exposant aux insultes des nations.... » L'héritage du Seigneur tombe dans l'opprobre quand il est asservi à ses ennemis, et quand les nations se demandent, en lui insultant : « Où est-il, leur Dieu ? » Où est-il, leur défenseur et leur appui ? Ces nations sont les puissances du mal, qui nous dominent et nous asservissent tant que nous ne sommes pas affranchis par la pénitence, et qui nous insultent en disant : « Où est votre Dieu ? »

« Le Seigneur s'est ému en faveur de son héritage, il a pardonné à son peuple. Le Seigneur a parlé à son peuple et lui a dit : Je vous enverrai en abondance le blé, le vin et l'huile, et vous en serez rassasiés ; et je ne vous abandonnerai plus aux insultes des nations. » Le Seigneur s'est ému en faveur de cette terre qu'il méprisait auparavant comme lui étant étrangère et qu'il avait abandonnée aux ravages de l'ennemi. Il pardonne à son peuple repentant, il daigne lui promettre qu'en réparation des dommages qu'il a soufferts il va lui donner toutes choses en abondance : les figuiers et la vigne prodigueront leurs richesses, et son peuple ne sera plus confondu à jamais... Il lui enverra ce froment dont il est écrit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ¹. » Il lui enverra le vin qui réjouit le cœur de l'homme, et qui, mieux que les parfums, fait rayonner sa face, afin que le vieux chagrin de ses péchés soit effacé par la joie que donnent le froment, le vin et l'huile, c'est-à-dire toutes les vertus. Vous mangerez et vous serez rassasiés, et vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu, et je ne vous livrerai plus aux in-

¹ Jean, XII, 24.

sultes des nations, c'est-à-dire de ces nations dont parle l'Apôtre : « Nous avons à combattre non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, et contre les esprits de malice répandus dans l'air¹. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites qui affectent un visage pâle et défait, afin que les hommes s'aperçoivent qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage, afin que ce ne soient pas les hommes qui s'aperçoivent que vous jeûnez, mais votre Père qui est dans le ciel, et votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret vous en récompensera. Gardez-vous d'enfouir des trésors dans la terre, où la rouille et les vers les consomment et d'où les voleurs les déterrent et les dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille, ni vers qui les consomment, ni voleurs qui les déterrent et les dérobent. Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur. (Saint Matth., ch. vi, 16, 21.)

¹ Ephés., vi, 12.

HOMÉLIE DE SAINT LÉON-LE-GRAND

SUR LE JEUNE DU CARÊME.

Dieu a fait paraître dans tous les temps des signes de sa bonté ; il nous donne tous les jours des marques de sa miséricorde ; il n'y a point de saison dans toute l'année qu'il n'ait sanctifiée par quelque mystère, afin que la confiance qu'il veut que nous ayons en lui se soutienne et redouble en proportion des secours toujours nouveaux qu'il nous donne pour opérer notre salut. Il semble que toutes les grâces que nous recevons partiellement dans les divers temps se résument pour nous être données toutes à la fois et avec plénitude dans ce saint temps. Le grand mystère de la Pâque approche ; pour le célébrer dignement, nous nous préparons par un jeûne de quarante jours ; tous les fidèles , sans exception, sont obligés à cette abstinence ; car il n'est personne si saint ou si pieux qui ne doive croître toujours en sainteté et en piété. Est-il un homme, tant que dure cette vie si pleine d'agitations et de périls, est-il un seul homme qui soit exempt de tentations, ou qui ne commette bien des péchés ? En est-il un seul qui ne doive faire des efforts pour arriver à la conquête de nouvelles vertus, ou pour se délivrer de la tyrannie des vices ? Les adversités sont autant d'écueils, la prospérité séduit : il n'y a pas moins de périls à manquer de ce que l'on désire, qu'à vivre dans l'abondance. Les richesses excessives sont des pièges dangereux ; la pauvreté est aussi une grande tentation, les

richesses inspirent l'orgueil, la pauvreté fait tomber dans les plaintes et les murmures. On est exposé aux tentations dans la santé et dans la maladie, l'une est une occasion de négligence, et l'autre nous porte à la tristesse. La sécurité est un piège, la crainte en est un autre. Qu'importe que l'esprit, occupé tout entier par les affections de la terre, se laisse détourner de sa fin par la joie ou par la tristesse ? N'est-on pas également malade, soit qu'on languisse dans les plaisirs, soit qu'on se laisse abattre par les soins et les inquiétudes ?

Nous voyons dans toutes les conditions l'accomplissement de cette vérité : qu'étroite est la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent, tandis qu'ils sont nombreux ceux qui entrent par la porte large et par la voie spacieuse qui conduit à la perdition. D'où vient que le chemin de la mort est plus fréquenté que le chemin de la vie ? Ah ! c'est que le chemin de la mort promet des joies mondaines et des biens temporels, et la multitude se laisse séduire par cet appât. Quoique ces biens soient fragiles et incertains, cependant on se gêne pour les obtenir, et on se laisse captiver bien plutôt par l'attrait du plaisir que par l'amour de la vertu. Il est infini le nombre de ceux qui désirent les félicités temporelles, mais l'on ne trouve presque personne qui leur préfère les biens éternels. Le bienheureux apôtre saint Paul l'a dit : « Les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. » C'est donc la foi qui nous démontre ces choses qu'on ne voit point, qui nous les rend visibles et qui nous apprend à les aimer, quoique les sens ne puissent y atteindre.

C'est un grand ouvrage et une entreprise bien difficile

que de fixer la légèreté du cœur, de le préserver de la contagion des vices, et de le garantir de tous les écueils et de tant d'occasions périlleuses. Difficilement on touche à la poix sans se salir les mains. Qu'il est difficile aussi de conserver sain un corps sujet à tous les maux ! Enfin qui peut se flatter d'une assez grande pureté pour ne se laisser point corrompre au milieu de tant d'agents de corruption et de toutes les facilités d'entraînement que nous rencontrons inévitablement durant le cours de notre vie mortelle ? Dieu, pour nous mettre en garde contre le péril, nous dit par son Apôtre : « Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point, ceux qui achètent comme ne possédant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe. » Heureux ceux qui achèvent leur course dans une sainte sobriété et dans une pureté exempte de toutes souillures ; qui ne s'attachent point aux choses passagères et qu'il faudra nécessairement quitter ; qui se considèrent comme des pèlerins sur la terre, plutôt que comme des propriétaires ; qui bornent leurs espérances aux promesses divines, sans se laisser aller aux désirs et aux affections de la chair !

Le temps où nous sommes, mes Frères, plus que tout autre, exige de nous cette abnégation et ce détachement des choses passagères, et il nous est d'un grand secours pour acquérir ces vertus. La pratique du bien fait qu'on en contracte l'habitude. Vous n'ignorez pas que c'est dans ce temps que le démon déploie le plus de violence et de fureur contre le monde ; les chrétiens doivent donc se tenir prêts pour lui résister. Si quelques-uns se sont

attiédis et languissent dans la paresse, si d'autres se sont laissé envahir et absorber par les soins du siècle, il faut que tous se revêtent des armes spirituelles, et que la trompette céleste les anime au combat. C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde ; est-il étonnant que sa rage s'envenime, que la douleur qui le ronge le pousse à la violence, quand il sent que sa proie lui échappe ? En effet, c'est en ce temps surtout que des hommes de toutes conditions, de nouveaux peuples ont part à la divine adoption ; la virgine fécondité de l'Eglise multiplie les enfants de Dieu. L'ennemi des hommes le voit, il se sent dépouiller des droits qu'il avait usurpés, il est chassé des cœurs dont il s'était emparé. Des multitudes de victimes, vieillards, enfants, jeunes gens, sont arrachées à sa tyrannie. Le péché soit originel, soit personnel, n'est point un obstacle à la justification ; la grâce divine n'est pas l'effet d'un mérite précédent, elle est un pur don de la miséricorde. Ceux qui par malheur sont tombés dans le péché, et qui se sont laissé séduire par les artifices du démon, peuvent donc se laver dans les larmes de la pénitence, et se faire ouvrir les portes de la miséricorde en se réconciliant avec Dieu. Le démon sent que le jour de la Passion approche, et que son empire va être détruit par la puissance de la croix. Jésus-Christ n'était point sujet à la mort, il n'avait à porter la peine d'aucun péché qui lui fût propre ; mais il a voulu souffrir, afin que la croix fût l'instrument de la rédemption du monde.

Pour conjurer les funestes desseins et la malignité de notre ennemi que la rage et l'envie dévorent, redoublons de zèle et de ferveur pour accomplir les commandements de Dieu. Voici le temps où s'accomplissent tous les mystères

de la divine miséricorde : que l'âme donc et le corps agissent conjointement et réunissent tous leurs efforts pour se préparer à ces augustes mystères. Implorons le secours et les grâces de Dieu, afin que nous puissions, par sa miséricorde, remplir tous nos devoirs, car sans lui nous ne pouvons rien, et s'il nous a fait des préceptes, c'est pour nous obliger à recourir à lui. Que personne ne s'excuse sur sa faiblesse ; celui qui nous donne la bonne volonté nous donnera aussi le pouvoir d'accomplir sa sainte loi. Le bienheureux apôtre saint Jacques a dit : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement sans reprocher ce qu'il donne, et la sagesse lui sera donnée. »

Est-il un seul fidèle qui ne sache à quelles vertus il doit s'appliquer, et quels sont principalement les vices qu'il doit combattre ? Qui est-ce qui se flatte au point de méconnaître les secrets de sa conscience, et de ne savoir pas ce qui lui manque ou ce qu'il est obligé de retrancher ? Il n'est personne assez dépourvu de raison pour ignorer sa manière de vivre et ce qui se passe dans son cœur. Ne nous flattons donc pas d'avoir une vertu parfaite, et ne nous jugeons pas selon les idées de la chair et du sang. Examinons nos actions sur la règle des commandements de Dieu. Les uns ordonnent certaines pratiques, les autres défendent les choses dont il faut s'abstenir ; ainsi il est aisé de connaître ses mœurs, en leur appliquant ces deux règles. Par une sage disposition de la miséricorde, les commandements sont comme autant de miroirs qui représentent l'homme à lui-même tel qu'il est, et qui lui font ainsi connaître s'il est ou non ressemblant à l'image de Dieu. Retirons-nous des intérêts de la terre, élevons nos esprits à la pensée des choses du ciel.

Dans ce temps qui nous rappelle la mémoire des mystères de notre rédemption, prenons quelque relâche et donnons trêve aux soins du monde et à ses inquiètes agitations.

Et comme il est écrit : « Que nous péchons tous en beaucoup de choses, » nous devons tout d'abord implorer le secours de la miséricorde, et oublier les offenses des autres, pour ne point violer, par le désir de la vengeance, le pacte que Dieu a établi entre lui et nous. Puisque nous disons : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » ne soyons pas si grands formalistes, ni d'une humeur si difficile, quand il est question d'oublier les injures. Il dépend de nous d'éprouver la vengeance ou la miséricorde de Dieu, selon que nous serons nous-mêmes vindicatifs ou débonnaires. L'homme exposé à toute heure à tant de périls et à des tentations si dangereuses a bien assez de son propre fardeau et du soin d'obtenir son pardon, sans se mettre en peine de punir les fautes des autres. Est-il rien que des fidèles doivent souhaiter avec plus d'ardeur que cette mutuelle rémission des offenses, puisque c'est une condition de laquelle dépendent notre pardon et la miséricorde que nous demandons ? Que les menaces donc s'apaisent, que chacun brise les liens de ses frères en leur pardonnant. C'est se charger soi-même de chaînes bien pesantes, que de ne vouloir pas délier les autres ; car nous subirons les mêmes conditions que celles que nous aurons imposées à notre prochain : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde. » Celui dont les jugements sont doux et équitables sera traité avec douceur, ainsi qu'il aura traité lui-même les autres. Ah ! ne

refusons pas de pardonner à nos frères, quand nous demandons à Dieu pardon pour nous-mêmes, et que nous avons tant besoin de sa clémence.

Puisqu'il est dit : « Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, » il faut que toute discorde cesse et qu'on coupe la racine des querelles et des haines. Qu'on ne se flatte point de participer aux grâces du mystère de la Pâque, si l'on ne fait revivre la paix et l'union fraternelle : celui qui n'a point de charité pour ses frères ne sera pas mis au nombre des enfants de Dieu. Afin que le jeûne soit plus méritoire, il faut y ajouter l'aumône et le soin des pauvres. Ce qu'on retranche aux délices doit être la part des pauvres et des malades : ces soins feront que tout le monde bénira Dieu de concert. Celui qui distribue une partie de son bien aux nécessiteux est le ministre de la miséricorde divine, qui a confié aux riches le patrimoine des pauvres. Ainsi, nous effacerons par les aumônes la trace des péchés qui ont été lavés dans les eaux du baptême et de la pénitence. « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché » par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LA PÉNITENCE.

Je me suis éloigné de vous hier, mais malgré moi, mais par l'effet d'une nécessité impérieuse ; j'étais séparé de

corps et non de cœur, par la chair et non par l'esprit; je vous embrassais tous autant que je le pouvais, et je vous portais dans ma pensée. Avant d'être parfaitement guéri de la maladie qui m'a tenu loin de mon troupeau, lorsque j'en ressentais encore les atteintes, je me suis empressé, mes très chers Frères, de jouir de votre présence, et je suis accouru pour vous annoncer la parole sainte. Ordinairement les malades, dès qu'ils sont convalescents, désirent réparer leurs forces par l'usage des bains; moi j'ai désiré avant tout revoir ceux que je chéris, et satisfaire au plus tôt leur empressement à m'entendre; j'ai désiré revoir cette mer immense dont les eaux sont sans amertume et les flots sans agitation; j'ai voulu reparaître dans ce champ purgé d'épines et de ronces. Est-il un port aussi agréable que l'Eglise? est-il un lieu de délices aussi beau que votre assemblée? Au lieu du serpent tentateur, nous avons ici Jésus-Christ, instituteur et pontife; au lieu d'une Eve séductrice, l'Eglise qui affermit nos pas. Ici, point d'arbres ni de feuilles, mais les fruits de l'Esprit divin; ici, point de haies d'épines, mais une vigne féconde. Si j'y trouve des épines, je les change en oliviers: car il n'y a ici ni faiblesse, ni dégradation de la nature, et la liberté y jouit de tous les privilèges; si je trouve un loup, j'en fais une brebis, non en changeant la nature, mais en convertissant la volonté. Ainsi l'on peut dire, sans craindre de se tromper, que l'Eglise est bien plus excellente que l'Arche: l'Arche a reçu les animaux et les a gardés tels qu'ils y étaient entrés; l'Eglise reçoit les animaux et les change. Je m'explique: le milan est entré dans l'arche et il en est sorti milan, le loup y est entré et il en est sorti loup; on entre milan dans l'Eglise et l'on en sort colombe; on y entre loup et l'on

en sort brebis; on y entre serpent et l'on en sort agneau; non parce que la nature est changée, mais parce que le vice est banni. Voilà pourquoi j'aime tant à vous parler de la pénitence. Les pécheurs ne l'envisagent qu'avec chagrin, elle leur paraît horrible; et cependant c'est le remède des péchés, la réparation des fautes, le rachat des délits, l'espérance du salut, un préservatif contre le désespoir, une arme contre le démon, un glaive qui abat sa tête superbe; c'est elle qui nous ouvre le ciel et nous introduit dans les demeures célestes, qui nous donne le droit de nous entretenir familièrement avec le Seigneur, de verser des larmes en sa présence. Voilà pourquoi je ne cesse de vous parler d'une vertu qui vous donne l'assurance de triompher de votre ennemi. Vous êtes pécheur! ne vous désespérez pas. Je ne me lasse point de vous offrir ce remède pour adoucir vos maux, parce que je sais quelle arme c'est contre le démon que de ne pas désespérer de vous-même. Si vous avez commis des péchés, ne désespérez pas, je vous le répète sans cesse; vous péchez tous les jours, faites tous les jours pénitence. C'est ainsi que, quand les maisons sont vieilles et qu'elles menacent ruine, nous ne nous laissons pas de les réparer, de substituer des parties neuves à celles qui se dégradent. Vous avez vieilli dans le crime, renouvelez-vous par la pénitence. La pénitence, direz-vous, pourra-t-elle me sauver? Oui, sans doute. J'ai passé toute ma vie dans le péché, et je me sauverai par la pénitence? Oui, encore une fois. Qui nous le garantit? La bonté du Seigneur. Est-ce bien sur votre pénitence que je compte? peut-elle véritablement effacer toutes vos fautes? Ah! si la pénitence était seule, vous auriez raison de trembler; mais lorsqu'elle se joint à la bonté de Dieu, à cette bonté qui est

sans bornes et au-dessus de toute expression, cessez d'avoir peur. Votre malice a des bornes, le remède n'en a point ; votre malice , quelque grande qu'elle soit , n'est qu'une malice humaine , au lieu que la bonté divine est ineffable. Ayez donc confiance , parce que la bonté du Seigneur surpasse votre malice. Une goutte d'eau qui tombe dans la mer y produit-elle un effet sensible ? Eh bien, votre malice est à la bonté de Dieu ce qu'une goutte d'eau est à l'Océan , encore avec cette différence que l'Océan, tout vaste qu'il est, a des limites, et que la bonté du Seigneur n'en a pas. Je ne vous dis point cela pour vous inspirer une confiance présomptueuse , mais plutôt pour vous enflammer d'une ardeur nouvelle. Je vous ai souvent exhorté à vous éloigner des spectacles ; vous m'avez écouté, il est vrai, mais sans vous corriger. Vous voilà au théâtre , adieu mes représentations. Revenez à l'Église ; point de fausse honte. J'ai écouté, direz-vous, et je n'ai point pratiqué ; comment m'y représenterai-je ? Vous vous sentez donc coupable : vous avez honte, vous rougissez de vous-même ; vous venez vous soumettre au frein ; vous êtes le premier à vous accuser ? Ah ! c'est que nos paroles sont restées gravées dans votre mémoire ; c'est que nos instructions vous purifient, sans qu'il soit besoin de notre présence. Vous n'avez pas pratiqué, vous vous êtes condamné vous-même ; vous avez donc pratiqué en partie, puisque, sans avoir pratiqué, vous avez dit : Je n'ai point pratiqué. S'accuser ainsi d'avoir manqué à la loi, c'est s'engager à se corriger. Avez-vous paru aux spectacles ? avez-vous commis l'iniquité ? vous êtes-vous mis dans les fers d'une vile courtisane ? sorti du théâtre, le souvenir de ce que vous y avez vu vous a fait rougir ? revenez à l'Église. Votre cœur serait-il affligé ?

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

invoquez Dieu : c'est là du moins un commencement de résurrection. Malheur à moi ! j'ai écouté et je n'ai point pratiqué, direz-vous toujours ; comment reviendrai-je à l'Eglise ? comment écouterai-je encore la parole sainte ? Vous devez revenir avec d'autant plus d'empressement que vous n'avez pas pratiqué, afin de recueillir des fruits de nos instructions. Si l'appareil mis sur une plaie n'opère pas la guérison, on en remet un second le lendemain. Le bûcheron veut-il abattre un chêne, armé de sa cognée, il en coupe la racine ; si l'arbre stérile ne tombe pas sous le premier coup, il en donne un second, un quatrième, un cinquième, un dixième. Suivez cet exemple. Une courtisane est un chêne aux rameaux inféconds et qui ne produit que des glands, nourriture d'animaux immondes. Enracinée depuis longtemps dans votre âme, elle l'assujétit à ses caprices et la rend toute matérielle ; mes paroles sont la cognée. Vous les avez entendues un jour ; une passion enracinée depuis si longtemps tombera-t-elle en un jour ? Quand il faudrait revenir trois fois, cent fois et davantage, il n'y aurait rien d'étonnant. Insistez, redoublez : elle cédera à une longue suite d'efforts. Les Juifs mangeaient la manne, et ils regrettaient les oignons d'Egypte : « Nous étions plus heureux en Egypte, » disaient-ils ; tant l'habitude est chose honteuse et nuisible ! Votre conduite a été régulière pendant dix jours, pendant vingt, pendant trente ; je ne suis pas encore satisfait, vous n'avez pas encore droit aux félicitations, aux applaudissements ; seulement ne vous découragez pas, mais rougissez de vos désordres, et soyez-vous à vous-même un juge sévère.

Je vous ai parlé de la charité, vous m'avez écouté ; vous vous en êtes allé, et vos mains se sont encore souillées de

rapines. L'acte n'a pas répondu à la parole que vous avez entendue ; toutefois ne vous absteniez pas de l'Eglise. Rougissez de commettre une faute , ne rougissez pas d'en faire pénitence. Apprenez à connaître les manœuvres du démon, et sachez surtout distinguer le péché et la pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence en est le remède. Ce que la plaie et le remède sont au corps, le péché et la pénitence le sont à l'âme. Le péché renferme la honte, la pénitence donne la confiance. Ecoutez-moi avec attention, je vous en conjure, afin de ne pas confondre l'ordre des choses, et de ne pas perdre le fruit de mes instructions. Remarquez bien ce que je dis : plaie et remède, péché et pénitence. Le péché, voilà la plaie ; la pénitence, voilà le remède. La plaie engendre la corruption, le remède en arrête les progrès. Le péché souille l'âme, au péché s'attachent l'opprobre et l'insultante raillerie ; la pénitence fait naître la liberté et la confiance en un même temps qu'elle efface la souillure du péché. Observez que la honte marche à la suite du péché, et la confiance à la suite de la pénitence. Saisissez-vous ma réflexion ? Le démon, renversant l'ordre établi, unit la confiance au péché et la honte à la pénitence. J'insiste sur cette matière, jusqu'à ce que je me sois bien expliqué, et je ne puis finir avant d'avoir prouvé ce que j'ai avancé. Ne confondez pas la plaie et le remède. La plaie engendre la corruption, le remède en arrête les progrès. La corruption est-elle dans le remède ? la guérison est-elle dans la plaie ? Ces objets n'ont-ils pas leur ordre naturel ? peut-on faire marcher l'un avant l'autre ? Non, sans doute. Venons aux maladies de l'âme. Le péché a pour cortège l'opprobre et l'ignominie ; la pénitence a pour partage la confiance, le jeûne, la justification : « Confessez le premier vos iniquités, dit

L'Écriture, afin que vous soyez justifié. Le juste est son premier accusateur. » Ainsi le démon, qui sait que le péché renferme la honte, laquelle est fort propre à ramener le pécheur, et que la pénitence est suivie de la confiance, laquelle est de nature à attirer le pénitent, attache, par un renversement d'ordre, la honte à la pénitence et la confiance au péché. Comment cela? Le voici : Un homme s'éprend d'une passion folle pour une courtisane publique ; il s'enchaîne à ses pas comme son captif ; il la suit jusque sur le théâtre de ses désordres, sans que la rougeur monte à son front, et commet le crime : il sort, et s'il rougit, c'est quand il faut expier son infamie par la pénitence. Malheureux ! vous ne rougissiez pas lorsque vous vous jetiez dans les bras de cette femme impudique, vous rougissez lorsqu'il faut en faire pénitence !... Il rougit, dites-vous. Oui, maintenant que sa passion est satisfaite ; mais rougissait-il auparavant? Artifice digne de Satan ! Cet esprit impur ne lui permet pas de rougir dans le péché ; il lui fait braver les regards publics, parce qu'il sait que la honte alors lui ferait fuir le péché ; il le fait rougir dans la pénitence, parce qu'il sait que la honte l'éloigne de la pénitence. De là naît un double mal : il l'entraîne dans le péché et le détourne de la pénitence. Que signifie cette honte tardive : vous ne rougissiez pas lorsque vous vous livriez à une courtisane, et vous rougissez lorsqu'il faut appliquer le remède au mal ; vous rougissez lorsqu'il faut effacer le péché, et lorsque vous auriez dû rougir, vous étiez armé d'audace ; vous ne rougissiez pas lorsque vous deveniez pécheur, et vous rougissez lorsqu'il faut devenir juste? « Confessez le premier v^{os} iniquités, afin que vous soyez justifié. » O honte du Seigneur ! L'Écriture ne dit pas : afin que vous ne soyez point puni, mais : « afin

que vous soyez justifié. » Il ne vous suffit donc pas, ô mon Dieu, de ne point punir le coupable : vous le justifiez encore ! Oui, sans doute, dit-il (observez ceci, mes Frères), je le rends juste. Et qu'est-ce qui le prouve ? L'exemple du brigand de l'Évangile. Pour avoir dit seulement à son compagnon : « Est-ce que vous ne craignez pas Dieu ? Quant à nous, nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes, » le Sauveur lui dit : « Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel. » Il ne lui dit pas : Je vous épargne les horreurs du supplice ; mais il l'introduit dans le ciel comme juste. Vous voyez qu'il le doit à la confession de ses fautes. Dieu a aimé les hommes jusqu'à frapper son Fils pour ne pas frapper l'esclave ; il a livré son Fils pour racheter des esclaves ingrats ; il a donné le sang de son Fils pour le prix de leur rançon. O bonté du Seigneur !... Ne me dites donc plus : J'ai commis un grand nombre de fautes ; comment pourrai-je les expier ? Vous ne pouvez rien, le Seigneur peut tout : il effacera, oui, il effacera tellement vos péchés, qu'il n'en restera aucune trace. Cela n'est pas possible quand il s'agit du corps : avons-nous été blessés au visage, les soins attentifs du médecin, les remèdes qu'il épuise, peuvent guérir la plaie ; mais la cicatrice reste, et ne cesse d'offrir une preuve sensible de la blessure dans les traits défigurés ; elle résiste à tous les efforts de l'art, et la faiblesse de notre nature, l'inefficacité des remèdes, sont des obstacles qu'il est impossible de vaincre. Mais lorsque Dieu efface les péchés, il n'en laisse pas de cicatrice ; il ne permet pas qu'il en reste aucune marque ; il rend la beauté en rendant la santé, il donne la justification en délivrant de la peine, et le pécheur est dans le même état que s'il n'eût point péché. Il enlève le péché, il le fait

disparaître comme s'il n'existait pas ou qu'il n'eût jamais existé; il n'en laisse ni trace ni indice.

Où trouver la preuve de ce que je dis? Ce n'est pas assez d'annoncer la vérité, je dois encore la démontrer par les Ecritures, afin de la porter au plus haut degré de certitude. Je vois amener devant vous des hommes tout couverts de blessures, un peuple entier que dévorent la corruption et les vers, dont le corps n'est que plaies et ulcères, et qui peut être si complètement guéri que l'œil ne saurait découvrir la plus légère trace du mal; et remarquez bien que je ne vous parle pas ici d'hommes sur lesquels vous pourriez compter les blessures, il s'agit de plaies qui s'étendent de la tête aux pieds. Ne perdez rien de mes paroles; ceci s'adresse à tous et peut être pour tous une cause de salut. Les remèdes dont je fais usage sont bien supérieurs à ceux qu'ont inventés les hommes; ce sont des remèdes que ne saurait vous donner toute la puissance des princes; car, que peut un prince? Ouvrir les portes de la prison, mais non pas celles de l'enfer; combler un sujet de richesses, mais non pas sauver une âme. Moi, je vous mets entre les mains de la pénitence pour que vous sachiez quelle est sa force et sa vertu, pour que vous appreniez qu'il n'est point de péché ni d'iniquité qui résistent à son pouvoir. J'appelle à l'appui de mon discours, non pas un seul homme, non pas deux, non pas trois, mais des milliers d'hommes infectés d'ulcères, souillés de mille crimes, et si radicalement guéris par la pénitence, qu'il n'est resté ni cicatrice ni trace de leurs anciens maux. Mais écoutez avec attention ce que je vais dire, gravez-le dans votre mémoire, afin que, dans d'utiles entretiens, vous puissiez vous-mêmes instruire vos frères absents, et que vous inspiriez aux fidèles, maintenant pri-

vés du fruit de cette instruction, plus d'ardeur à venir nous entendre. Eh bien ! qu'il paraisse devant nous enfin cet Isaïe qui a contemplé ces esprits célestes, entendu leurs concerts mystiques, et qui a tant de fois parlé de Jésus-Christ dans ses inspirations prophétiques ! Demandons-lui ce qu'il annonce : « Vision d'Isaïe au sujet de la Judée et de Jérusalem. » Dis-nous, grand prophète, dis-nous ta vision : « Ecoutez, cieus ; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé. » — Tu dis autre chose que ce que tu as annoncé. — Qu'ai-je donc annoncé ? — Tu as dit : « Vision au sujet de la Judée et de Jérusalem, » et laissant la Judée et Jérusalem, tu invoques les cieus et la terre, tu laisses les créatures raisonnables pour t'adresser aux éléments dépourvus de raison. — Je le fais parce que les créatures éclairées par la raison sont devenues plus déraisonnables que les êtres qu'elle n'a jamais éclairés ; et aussi, parce que Moïse, près d'introduire les Israélites dans la terre promise, prévoyant les maux dont ils seraient accablés en punition de ce qu'ils devaient abandonner les biens dont ils jouissaient, s'écriait lui-même : « Ecoutez, cieus ; que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche. » J'atteste les cieus et la terre, dit Moïse aux Juifs, que si vous abandonnez le Seigneur votre Dieu, lorsque vous serez entrés dans la terre promise, vous serez dispersés chez toutes les nations. Isaïe est venu, annonçant que la menace allait s'accomplir. Il ne pouvait invoquer ni Moïse qui était mort, ni les Israélites contemporains de Moïse qui étaient morts aussi ; il invoque les éléments qu'avait attestés Moïse. Voilà, dit-il aux Juifs, que vous êtes déçus des promesses ; voilà que vous avez abandonné Dieu. Comment t'invoquerai-je, ô Moïse, puisque tu n'es plus ? Comment t'invoquerai-je, Aaron, que la mort a aussi en-

levé? Tu ne peux m'invoquer, lui répond Moïse; invoque les éléments. Voilà pourquoi, moi-même, lorsque je vivais, je n'ai invoqué ni Aaron ni aucun autre, parce qu'ils devaient mourir; mais j'atteste les éléments qui doivent demeurer toujours, les cieus et la terre. Isaïe dit donc : « Ecoutez, cieus; terre, prête l'oreille, » vous que Moïse m'ordonne d'invoquer aujourd'hui. Une autre raison encore, pour laquelle il invoque les éléments, c'est qu'il parlait aux Juifs. « Ecoutez, cieus, » vous qui leur avez envoyé la manne; « terre, prête l'oreille, » toi qui les as nourris dans le désert. « Ecoutez, cieus, écoutez, » vous qui, suspendus sur leurs têtes, avez été, pour eux, contre les lois de la nature, une campagne fertile. « Terre, prête l'oreille, » toi qui, étendue à leurs pieds, leur as servi une table chargée de mets abondants. La nature était oisive, la grâce seule opérait. Sans les travaux du labourage, ils avaient une nourriture toujours à leurs ordres; sans aucun apprêt de la main des hommes, la manne, source féconde et sanctifiée, leur tenait lieu de tout; la nature avait oublié sa propre faiblesse. Comment leurs habits ne s'usèrent-ils pas? Comment leurs chaussures purent-elles résister aux outrages du temps? Dieu semait les prodiges pour subvenir à leurs besoins. « Ecoutez, cieus; terre, prête l'oreille; » après de si éclatants témoignages de la bonté la plus active, après tant de bienfaits, ils insultent au Seigneur. A qui m'adresserai-je? N'est-ce pas à vous, puisqu'il n'y a personne qui m'écoute? Je suis venu, et nul homme ne s'est offert à moi; j'ai parlé, et personne ne m'a écouté. Je parle à des êtres dépourvus de raison, puisque les êtres raisonnables se sont rabaissés au-dessous de la brute. Voilà pourquoi un autre prophète, voyant un roi furieux qui outrageait le Seigneur par un culte

sacrilège rendu à une idole, s'écrie avec force, tandis que tous les autres étaient effrayés : « Ecoute, autel, écoute-moi. » Quoi donc ! prophète, tu parles à une pierre ! Oui, puisque l'âme du prince est plus dure que la pierre. « Ecoute, autel, écoute-moi, » voilà ce que dit le Seigneur ; et à l'instant l'autel s'est divisé en deux parts. La pierre a écouté, la pierre s'est fendue et a rejeté la victime. Comment l'homme a-t-il refusé d'entendre ? Le prince étendit la main pour saisir le prophète. Qu'a fait Dieu ? Il a séché la main du prince. Voyez la bonté du Seigneur et l'emportement de l'esclave. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas séché d'abord la main de Jéroboam ? C'était afin que l'exemple de la pierre le rendît plus sage. Si la pierre ne se fût pas fendue, je t'aurais épargné ; mais puisqu'elle s'est fendue et que tu ne t'es pas corrigé, c'est contre toi que je tourne ma colère. Il étendit la main pour saisir le prophète, et sa main desséchée demeura comme un trophée qui constatait son crime et sa honte. Tous les gardes, les officiers et les soldats qui l'entouraient ne purent la retirer ; elle resta, publiant hautement le triomphe de la piété, la défaite du crime, la bonté du Seigneur et la folie du prince. Les satellites ne purent lui en rendre l'usage.

Mais, pour ne pas perdre de vue notre sujet par de continuels écarts, prouvons ce que nous avons annoncé. Qu'avons-nous donc annoncé ? Que, quand un homme serait tout couvert des plaies du péché, Dieu saura bien s'il fait pénitence, s'il pratique le bien, les effacer de façon qu'il n'en paraisse ni cicatrice, ni trace, ni indice. Voilà ce que j'ai annoncé, voilà ce que je vais tâcher de prouver. « Ecoutez, cieux ; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé. » Et qu'a dit le Seigneur ? « J'ai mis

au monde des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. » Le bœuf reconnaît celui auquel il appartient; l'âne reconnaît l'étable de son maître; ô Juifs! plus stupides que les animaux les plus stupides! et Israël ne m'a pas reconnu, et mon peuple m'a oublié. Malheur à la nation pécheresse! Pourquoi « malheur? » Est-ce qu'il n'y a point d'espoir de salut? Pourquoi, prophète, t'exprimer ainsi? C'est que je ne trouve aucune guérison; c'est que j'ai employé des remèdes, et que le mal a résisté à tous les remèdes. Voilà pourquoi je renonce à en triompher jamais. Qu'ai-je donc à faire? Que m'importe la guérison? « Malheur! » ce mot est l'expression de la douleur. « Malheur! » et le prophète a raison. Suivez-moi, je vous prie, mes Frères. Pourquoi dit-il « malheur! » C'est qu'il éprouve ce qui arrive dans les maladies du corps. Lorsqu'un médecin voit un malade désespéré, il soupire, il répand des larmes; les serviteurs et les proches se lamentent, gémissent, mais en vain et sans fruit; car le monde entier pourrait-il, à force de larmes, rappeler à la vie l'homme qui va mourir? Ces lamentations sont un témoignage de tristesse et non un moyen de salut. Mais il n'en est pas de même de l'âme; les pleurs rendent souvent la vie à ce qui est mort en elle. Pourquoi? C'est qu'aucune puissance humaine ne pourrait ressusciter un homme mort corporellement, au lieu que le repentir ressuscite celui qui est mort spirituellement. Voyez l'adultère; pleurez sur son sort, et souvent vous le rendez à la vie. C'est pourquoi saint Paul ne se contentait pas d'avertir; aux plus pressants avis, il joignait les angoisses des pleurs. Et pourquoi pleurait-il? C'est afin que, si les avertissements n'avaient pas assez de force, les pleurs leur vinssent en aide. C'est ainsi que se la-

mente le prophète. Le Fils de Dieu, qui voit dans l'avenir la ruine de Jérusalem, s'écrie : « Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés. » Il adresse la parole à la ville dont il prévoit la ruine, il emploie le langage d'un homme qui se lamente. Écoutons encore le prophète : « Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités ! » Vous voyez qu'il n'y a rien de sain dans ce peuple, qu'il est tout couvert de plaies. « Malheur à la race corrompue, aux enfants pervers ! » Pourquoi, prophète, gémir ainsi ? « Vous avez, dit Isaïe, abandonné le Seigneur ; vous avez irrité le saint d'Israël. A quoi servirait de vous frapper davantage ? » De quel fléau vous affligerai-je ? Vous enverrai-je la famine ou la peste ? J'ai épuisé contre vous tous les châtiments, et vous avez persévéré dans votre perversité. « O vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché ! toute tête est languissante, tout cœur est abattu. Il n'y a point de plaie ni d'ulcère. » Quel langage ! Tu disais tout à l'heure, prophète : « Race corrompue, enfants pervers, vous avez abandonné le Seigneur, vous avez irrité le saint d'Israël. » Tu pleures, tu gémis, ton doigt compte les plaies, et un moment après tu dis : « Il n'y a point de plaie ni d'ulcère. » Expliquons le prophète. Il y a plaie, lorsque, le reste du corps étant sain, une seule partie est affectée. Mais ici le prophète dit que tout le corps n'est qu'une plaie. Il n'y a pas simplement plaie, ulcère, partie enflammée ; mais tout est malade depuis les pieds jusqu'à la tête. On ne peut ni appliquer de remèdes, ni bander les plaies, ni les adoucir avec l'huile. « Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu, les étrangers dévorent votre pays. » Je vous ai fait tous ces maux, et vous ne vous êtes pas corrigés ; j'ai

épuisé toutes mes ressources, et le malade reste dans un état de mort. « Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe ; qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes ? » Est-ce qu'il parle aux habitants de Sodome ? Non, mais il appelle les Juifs habitants de Sodome, leur donnant le nom de ceux dont ils avaient le caractère. « Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe ; qu'ai-je besoin, dit le Seigneur, de la multitude de vos victimes ? Je suis dégoûté des holocaustes de vos béliers ; je ne veux pas du sang de vos agneaux. En vain vous venez m'offrir la fleur de farine. Votre encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes et vos sabbats. Je hais vos jeûnes et votre solennité du grand jour. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux de vous. Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas. » Y a-t-il jamais eu pareille colère ? Le prophète invoque le ciel, il gémit, il pleure, il se lamente, il dit : « Il n'y a ni plaie, ni ulcère. » Dieu est irrité, il rejette sacrifices, fêtes de la nouvelle lune, sabbats, offrande de la fleur de farine, prières, mains étendues vers le ciel. Voyez l'horrible ulcère ! voyez la maladie incurable, non d'un seul homme, de deux, de dix, mais de plusieurs milliers d'hommes. Que dit ensuite Isaïe ? « Lavez-vous, purifiez-vous. » Est-il un péché dont vous désespérez d'obtenir le pardon ? Le même Dieu qui dit : « Je ne vous écoute pas, » dit aussi : « Lavez-vous. » D'où vient cette différence de langage ? Tous deux sont utiles, l'un pour vous effrayer, l'autre pour vous attirer. Si vous ne les écoutez pas, Seigneur, c'en est fait de leur salut ; s'ils ne peuvent espérer d'être sauvés, comment pouvez-vous leur dire : « Lavez-vous ? » Mais Dieu

est un père qui chérit ses enfants, le seul vraiment bon, le plus tendre de tous les pères. Et afin que vous sachiez qu'il est vraiment père, il dit aux Juifs : « Que ferai-je, ô Juda ? » Ignorez-vous, mon Dieu, ce que vous ferez ? Non, je ne veux pas agir. Leurs crimes énormes sollicitent ma vengeance, ma bonté infinie me retient. « Que ferai-je, ô Juda ? » T'épargnerai-je ? mais tu n'en deviendras que moins vigilant. Te punirai-je ? mais ma bonté s'y oppose. « Que ferai-je ? » Te consumerai-je par le feu comme Sodome ? te détruirai-je comme Gomorrhe ? Mon cœur a changé. Dieu emprunte le langage de l'homme accessible aux passions, ou plutôt il parle comme une mère tendre ; il a changé, comme on le pourrait dire d'une femme pour son enfant : Mon cœur a changé comme celui d'une mère. Peu content de ces paroles, il ajoute : « Je me suis troublé dans mon repentir. » Dieu peut-il se troubler ? gardons-nous de le croire. L'Être suprême ne peut éprouver de trouble. Mais, comme je l'ai dit, il prend le langage de l'homme : Mon cœur a changé. « Lavez-vous, purifiez-vous. » Que vous ai-je annoncé, mes Frères ? que quand bien même les pécheurs qu'il voit disposés à la pénitence seraient chargés de crimes, dévorés d'ulcères, il les guérit sans qu'il reste aucune cicatrice, aucune trace, aucune marque de leurs péchés. « Lavez-vous, purifiez-vous, délivrez vos âmes de toute iniquité ; apprenez à faire le bien, imposez-vous-en la loi ; jugez la cause de l'orphelin, rendez justice à la veuve. » Les préceptes ne sont pas difficiles à pratiquer ; la nature nous y porte d'elle-même ; la femme la plus faible est capable de compassion. « Et après cela, venez et soutenez contre moi votre cause. » Commencez par agir, et je ferai le reste ; faites quelque chose pour moi,

et je ferai tout pour vous. « Venez. » Mais où aller? A moi que vous avez offensé, que vous avez irrité; à moi qui vous ai dit: « Je ne vous écoute pas, » afin qu'effrayés par cette menace, vous apaisiez ma colère; venez à celui qui refuse de vous écouter, si vous voulez qu'il vous écoute. Et que ferez-vous, Seigneur? Je ne laisserai aucune cicatrice, aucune trace, aucune apparence du péché. « Venez, soutenez contre moi votre cause, dit le Seigneur. » Il ajoute: « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » Reste-t-il la moindre cicatrice, la moindre ride, la moindre tache? « Quand ils seraient rouges comme le vermillon, je les rendrai aussi blancs que la laine la plus blanche. » Reste-t-il aucune ombre de noirceur? Comment s'opère ce changement? Ne vous l'ai-je pas annoncé? « Car c'est un oracle de la bouche du Seigneur. » Vous voyez non-seulement la grandeur des promesses, mais la majesté de celui qui accorde cette grâce. Tout est possible à Dieu, qui peut nous purifier des plus grandes souillures. Écoutez-le donc, et, convaincus de toute l'efficacité du remède de la pénitence, renvoyons-en la gloire à celui à qui appartiennent la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Mes Frères, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. Car il dit lui-même : Je vous ai exaucés au temps favorable, et je vous ai secourus au jour du salut. Voici maintenant le temps de la grâce, voici maintenant les jours du salut. Prenons garde aussi de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin qu'on ne blâme point notre ministère ; mais montrons-nous en toutes choses tels que doivent être de véritables ministres de Dieu, principalement par l'exercice d'une grande patience dans les maux, dans les privations, dans les afflictions, dans les mauvais traitements, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes ; recommandons-nous par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par la bonté, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de la vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, exposés à l'honneur et à l'ignominie, à la bonne et à la mauvaise réputation ; à passer pour des séduc-

teurs, quoique nous soyons sincères; pour des gens inconnus, quoiqu'on nous connaisse partout, comme toujours mourants, quoique nous vivions; comme châtiés, mais non pas jusqu'à être tués; comme tristes et toujours dans la joie; comme pauvres et enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien et possédant tout. (Saint Paul, II^e aux Corinth., vi, 4 à 10.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, car il est dit dans l'Écriture : Je vous ai exaucé en temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. »

Saint Paul venait de dire que Dieu lui-même conjurait les hommes de rentrer en grâce avec lui, et que les apôtres venaient en qualité d'ambassadeurs leur faire la même exhortation; il ne veut pas que les fidèles en prennent un sujet de relâchement. Aussi leur dit-il aussitôt : « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. » Bien loin, leur dit-il, de nous laisser aller à la paresse, en voyant la douceur infinie que Dieu nous témoigne, efforçons-nous au contraire pour cela même de lui plaire avec plus de soin. L'amour de Dieu nous presse. Prenons garde, après avoir reçu tant de témoignages de sa tendre sollicitude, de défaillir dans la mollesse, sans faire aucune œuvre de vertu, et de laisser échapper sans retour les biens les plus précieux.

Ne croyez pas, dit saint Paul, parce que Dieu nous a envoyés pour vous exhorter en son nom, qu'il en sera

toujours de même ; cela ne durera que jusqu'à son second avènement : il nous exhorte pendant la courte durée de notre vie sur la terre ; mais les supplices succéderont aux prières, et les vengeances à la douceur. Toutes ces raisons nous pressent, dit saint Paul afin de toucher les Corinthiens, non-seulement par la vue de l'ardent amour de Dieu, mais encore par la considération de la brièveté de cette vie. « Notre salut est proche ¹, dit-il, et proche est le Seigneur, dit-il encore ailleurs ². » Mais ici son langage devient plus pressant ; car il n'exhorte pas les fidèles seulement en leur représentant la brièveté du temps qui nous reste, mais encore en leur faisant voir que ce temps seul est réservé au salut. « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » Ne laissons pas perdre l'occasion, montrons une ferveur qui réponde dignement à la grâce que nous avons reçue. C'est pourquoi nous-mêmes nous nous pressons, comprenant et la brièveté du temps et l'opportunité de l'occasion. Nous vous aidons en vous exhortant, c'est vous que nous servons plutôt que Dieu, dont nous sommes cependant les ambassadeurs ; car il n'a besoin de rien, et c'est vous seuls qui êtes en cela grandement intéressés. Saint Paul ne désavoue pas néanmoins le titre de coopérateur de Dieu, puisqu'il dit ailleurs : « Nous coopérons avec lui et nous vous exhortons ³. » Quand Dieu exhorte, il montre le droit qu'il a de le faire, en nous rappelant, par exemple, qu'il nous a donné son fils unique, qui ne connaissait pas le péché, et qui est devenu le péché même pour nous autres pécheurs, afin que nous fussions justifiés. Les choses étant ainsi, Dieu étant ce

¹ Rom., XIII, 11. — ² Phil., IV, 5. — ³ I Cor., III, 9.

qu'il est, doit-il user de prières, surtout envers des hommes qui l'ont si fort outragé? Cependant c'est lui qui nous prie et qui nous conjure!

Pour nous, lorsque nous vous prions, nous ne pouvons alléguer aucun droit, aucun bienfait que vous ayez reçu de nous. Tout ce qui nous reste, c'est de vous prier au nom de Dieu, qui vous a aimés si tendrement; et tout ce que nous vous demandons, c'est de ne pas rejeter la grâce qui vous est offerte. Rendez-vous donc à nos exhortations, et gardez-vous de recevoir en vain la grâce de Dieu. C'est ce que dit l'Apôtre aux Corinthiens, de peur qu'ils ne s'imaginassent que la réconciliation consistait seulement à croire lorsque Dieu nous appelle à la foi; c'est pour cela qu'il porte surtout leur attention sur les œuvres et la manière de se conduire dans le cours de la vie. Car celui qui a été réconcilié et délivré de ses péchés, s'il retombe honteusement dans ses premiers dérégléments, celui-là redevient comme autrefois l'ennemi de Dieu, et, en ce qui touche à la règle de vie, il reçoit en vain la grâce divine. A quoi nous sert la grâce pour le salut, si nous vivons dans le désordre? Loin de nous servir, elle ne peut qu'appeler sur nous la ruine et mettre le comble à la mesure de nos péchés, si, après avoir connu un si grand bien, nous en abusons en revenant à nos premiers vices. Saint Paul ne s'exprime pas d'abord aussi sévèrement, de peur de troubler les Corinthiens; il se contente de dire que, sans les œuvres, la grâce ne nous serait d'aucune utilité. Ensuite pour exciter dans leurs âmes le zèle du salut, il leur rappelle les paroles du prophète: « Je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du

salut, » c'est-à-dire le temps de la grâce et de la miséricorde, où non-seulement on ne nous demande point compte de nos péchés pour nous en punir, mais où nous pouvons même jouir heureusement de la justice, de la sanctification et de beaucoup d'autres grâces. Par quels travaux n'aurions-nous pas dû les acheter ? Cependant, sans avoir rien fait de notre côté, Dieu de lui-même vient nous offrir la rémission de nos péchés ; c'est ce que saint Paul appelle « un temps favorable, » parce que c'est en ce temps que Dieu accueille ceux qui s'étaient auparavant engagés dans le crime ; et non-seulement il les reçoit, mais il les élève même à la plus haute gloire. Tout se passe ici comme à l'arrivée d'un roi ; alors il n'est pas question de jugement, c'est un temps de grâce et de salut. C'est donc maintenant le temps favorable ; profitons-en, tandis que nous sommes encore dans l'arène, tandis que nous pouvons encore travailler utilement à la vigne, tant que la onzième heure nous reste encore. Hâtons-nous donc, purifions notre vie, il est aisé de remporter la palme dans un temps où Dieu vient à notre aide avec une si grande libéralité par toutes les facilités de sa grâce. Quand arrive la fête des empereurs de la terre, dans ces jours de réjouissance, quand eux-mêmes se montrent revêtus de la pourpre impériale, ils reçoivent les moindres présents et distribuent de grandes faveurs ; mais quand ils rendent leurs jugements, il faut plus de précaution et de discrétion pour les approcher.

Profitons de ce temps de faveur pour combattre vaillamment. C'est un jour de grâces et de grâces toutes divines ; avec peu de travail nous pouvons acquérir des couronnes. Si, lorsque nous étions plongés dans le vice, Dieu nous a reçus néanmoins ; s'il nous a délivrés de nos

souillures, pourquoi, maintenant que nous sommes purifiés et que nous nous efforçons de lui plaire, ne nous recevrait-il pas avec empressement? Saint Paul, ici, comme presque toujours, se propose lui-même pour exemple : « Nous prenons garde aussi nous-mêmes de ne donner à qui que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit pas déshonoré. » Admirons combien l'Apôtre, afin de porter les Corinthiens à la vertu par l'exemple des autres et par le sien propre, évite les discours présomptueux. Il ne dit pas : Regardez-nous, voyez qui nous sommes; il se contente d'exposer sa conduite, et il cite deux traits admirables d'une vie sans reproche. « Nous ne donnons à personne aucun sujet de plainte, afin que notre ministère ne soit point déshonoré, » et qu'il ne reçoive aucune atteinte.

« Nous agissons comme de fidèles ministres de Dieu. » Ceci enchérit encore sur ce qu'il venait de dire. Ce n'est pas assez d'être sans reproche et de ne donner à personne aucun sujet de plainte, il s'agit pour un apôtre de régler sa vie de manière à se montrer fidèle ministre de Dieu; non pas seulement d'être exempt de blâme, mais de mériter la louange. Saint Paul ne se contente pas des simples apparences, les vrais apôtres de Dieu montrent ce qu'ils sont par leurs actes. Puis, il dit comment ils se sont élevés à une si haute vertu : « C'est par une grande patience dans les maux. » Il pose en cela le fondement de tous les biens. C'est pourquoi il ne parle pas simplement d'une patience ordinaire, mais d'une grande patience. Supporter une ou deux épreuves, serait peu de chose; écoutez l'énumération qu'il en donne, il les fait pleuvoir par torrent : « En tout nous montrant, dit-il, comme des ministres de Dieu par une grande patience

dans les tribulations, dans les nécessités.» Le mal des afflictions augmente quand nous savons qu'elles sont inévitables et que rien ne peut nous y soustraire. « Dans les anxiétés, soit de la faim, soit des autres besoins et de toutes les épreuves de la vie, sous les verges, dans les prisons, dans les séditions.» Une seule de ces peines était intolérable; ne serait-ce que d'être battu de verges, ou chargé de chaînes, ou d'être repoussé de partout par la fureur des séditeux. Quand tous ces maux viennent à fondre à la fois sur une âme, quelle fermeté de courage ne faut-il pas pour les supporter! Outre tant de fléaux qui lui venaient du dehors, l'Apôtre était encore accablé de peines intérieures. « Dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes.» Il donne à entendre les peines qu'il avait à souffrir dans ses courses par le monde, gagnant sa vie, et passant les nuits soit à instruire les fidèles, soit à travailler des mains. Malgré cela, il ne se croyait pas dispensé du jeûne, quoique ses souffrances lui pussent tenir lieu mille fois de tous les jeûnes. Les vrais apôtres se montrent « dans la science, » c'est-à-dire, la sagesse qui vient de Dieu, la seule véritable science, et non pas celle des philosophes qui passent pour sages, et se glorifient d'une science tout extérieure. Le véritable apôtre se montre « dans la longanimité, dans la mansuétude, dans l'Esprit-Saint.» Telle est la marque d'un cœur magnanime : être attaqué et provoqué de toutes parts et tout souffrir avec égalité d'âme. Mais d'où peut venir une telle puissance? L'Apôtre nous en indique la source, l'Esprit-Saint.

C'est en effet par lui que nous acquérons toutes les vertus. Faites attention que saint Paul ne parle du secours de l'Esprit-Saint, qu'après avoir montré que de sa

part il n'avait rien négligé. Néanmoins, en disant qu'il se montrait en tout comme un ministre de Dieu dans l'Esprit-Saint, il semble aussi qu'il ait voulu signaler l'abondance des grâces spirituelles dont il était rempli et prouver par là la divinité de sa mission. Cette plénitude du Saint-Esprit était une grâce sans doute, mais une grâce qu'il s'était attirée par sa coopération et sa correspondance, par ses travaux et ses sueurs.....

Il continue l'énumération des caractères d'un vrai ministre de Dieu, « se montrant en tout, dit-il, dans une charité sincère. » C'est la source de tous les biens : c'est la charité qui le rendait si grand, c'est elle qui faisait que l'Esprit-Saint opérait toutes choses avec lui, et demeurait en lui. « *Se montrant en tout dans la parole de la vérité,* » c'est-à-dire, comme souvent il l'affirme, qu'il n'a point falsifié ni adultéré la parole de Dieu. Toujours « se montrant dans la force et la vertu de Dieu. » Jamais il ne s'attribue rien, il ne se glorifie de rien, il rapporte à Dieu tous les dons qu'il en a reçus. Comme il venait de parler avantageusement de lui-même, il s'humilie en faisant remonter à son principe, Dieu et la grâce de son Esprit, la haute sagesse qu'il avait montrée. Et il ne s'agit pas ici de vertus vulgaires : s'il est difficile à un homme dans une vie commune et tranquille de se montrer irrépréhensible, quel admirable courage ne faut-il pas pour sortir de tant d'épreuves toujours triomphant. Ce n'est pas tout encore, il lui reste à énumérer bien d'autres maux qu'il a soufferts. Ce qu'il y a de merveilleux en cela, ce n'est pas d'être sorti sans reproches de si nombreuses et de si grandes épreuves, ce n'est pas non plus de les avoir subies avec un généreux courage, mais c'est d'avoir mis en cela sa joie, sa volupté, ainsi qu'a fait le

grand Apôtre, comme il le donne à entendre par ces paroles : « En tout nous nous sommes montrés comme des ministres de Dieu, par la patience, avec les armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche. » Quelle fermeté d'âme ! quel cœur héroïque ! Ainsi les afflictions sont des armes, il le déclare hautement ; les afflictions, loin de l'abattre, sont pour lui un fort, un bouclier, toute une armure !... « Toujours nous montrant comme des ministres de Dieu, par la gloire et l'humiliation, par la mauvaise et la bonne renommée. » Que dites-vous, bienheureux Apôtre ? Est-ce un si grand mérite d'avoir acquis de la gloire ? Non, sans doute. Il est beau de supporter l'humiliation ; mais faut-il un courage bien héroïque pour vivre au sein de la gloire ? Oui, certes, il faut un cœur bien énergique, il faut un bien grand cœur, pour vivre dans la gloire sans se laisser aller à l'ivresse de la gloire. C'est pour cela que le bienheureux Paul se glorifie. Il était illustre aussi bien par la gloire que par l'humiliation. Mais comment la gloire est-elle une arme spirituelle ? En ce que la gloire des maîtres porte les disciples à l'amour de la piété ; en ce que la gloire est la démonstration des œuvres divines ; c'est qu'enfin la gloire des saints fait éclater la gloire de Dieu. Il y a plus : c'était un artifice divin pour ouvrir une plus large voie à la prédication évangélique, en faisant concourir à cette fin les contraires. Ainsi, mes Frères, veuillez y réfléchir : par exemple, Paul était-il dans les liens, cela même tournait au profit de l'Évangile : « Je veux que vous sachiez, Frères, que ce qui m'est advenu a servi plutôt au progrès de l'Évangile ; en sorte que mes liens ont attiré les regards dans tout le prétoire et partout ailleurs, et que plusieurs des frères dans le Seigneur, enhardis par mes liens, ont plus que jamais an-

noncé sans crainte la parole de Dieu ¹ ; » venait-il à triompher, sa gloire encore faisait des apôtres et les animait d'une plus grande ardeur : « toujours se montrant de vrais ministres de Dieu, par la bonne et mauvaise renommée. » Saint Paul n'avait pas seulement à souffrir les maux du corps et tant de traitements cruels, mais encore les peines d'esprit causées par les calomnies, qui souvent soulèvent dans l'âme de terribles tempêtes. Le prophète Jérémie, qui avait supporté bien des épreuves, se plaignait amèrement de ses peines intérieures. Poursuivi par les insultes et les railleries, il disait : « Non, je ne prophétiserai plus, je ne parlerai plus désormais au nom du Seigneur ². » David, de même, souvent se lamente sous le fouet des outrages. Isaïe prémunit son peuple contre cette sorte de découragement : « Ecoutez-moi, mon peuple, ne craignez pas l'opprobre, ne redoutez pas les blasphèmes des hommes ³. » Jésus-Christ disait à ses apôtres : « Vous serez heureux lorsque les hommes diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel ⁴. » Il n'aurait pas promis cette grande récompense s'il n'y avait pas eu à soutenir un grand combat. Dans les tourments, le corps partage la douleur avec l'âme : car c'est le propre de la douleur de se faire sentir à l'un et à l'autre ; mais c'est l'âme seule qui souffre dans les opprobres. Certes, ce mal a suffi pour en abattre plusieurs, qui se sont malheureusement perdus. Job était moins sensible aux vers qui rongeaient sa chair qu'aux outrages de ses amis. En effet, rien, non rien n'est

¹ Philip., I, 12, 13, 14. — ² Jér., XX, 9. — ³ Isaïe, LI, 7. —

⁴ Matth., V, 11.

plus insupportable à ceux qui sont en proie aux grandes douleurs que des discours méchants qui enveniment la plaie du cœur. Aussi saint Paul recense à bon droit parmi ses périls et ses travaux qu'il énumère « la bonne et mauvaise renommée. » Il y a en cela un tel péril, que plusieurs d'entre les Juifs refusèrent de croire par la crainte de perdre la gloire qu'ils s'étaient acquise parmi le peuple. Ils craignaient, non pas de mourir du dernier supplice, mais d'être chassés de la synagogue. C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : « Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire qui vient des uns aux autres¹? Hélas ! on en a vu beaucoup qui, après avoir méprisé les plus cruels tourments, se sont laissé vaincre par la gloire. Les apôtres se montraient donc « les ministres de Dieu par la gloire et l'humiliation, par la mauvaise et bonne renommée, comme des séducteurs, quoique sincères et véritables ; comme inconnus, quoique très connus. » Ceux qui les connaissaient leur rendaient toutes sortes d'honneurs, les autres dédaignaient même de les connaître. « Nous sommes comme mourants, quoique nous vivions, » dit saint Paul. Il veut dire ces périls, ces condamnations à mort, ces ignominies, auxquels il était toujours en butte, et qui mettaient en évidence et l'ineffable puissance de Dieu et la patience de ses apôtres. Nous sommes morts dans la pensée de ceux qui nous dressent des pièges, c'est le bruit répandu partout ; mais Dieu, par sa puissance, nous a sauvés de ces périls.

Ensuite, expliquant pourquoi Dieu permettait ces souffrances, il ajoute : « Nous sommes toujours comme châtiés, mais non pas jusqu'à être tués. » C'est-à-dire que ces

¹ Jean, v, 44.

saints apôtres, en attendant les récompenses du ciel, tiraient un grand fruit de leurs épreuves, et que leurs ennemis, contre leur intention, sans doute, leur étaient très utiles en leur ménageant l'occasion de se purifier.

« Il semble aux yeux des infidèles que nous soyons tristes, et cependant nous sommes toujours dans la joie. Ils nous croient dans la tristesse, et cependant nous avons au dedans de nous une source intarissable de voluptés. » Qu'y a-t-il de comparable à une telle vie, où le contentement croissait en proportion des maux qui venaient la traverser ? Nous sommes toujours en joie, dit-il, « comme pauvres et enrichissant plusieurs. » Quelques-uns croient que saint Paul parle ici des richesses spirituelles ; je pense que ces paroles ont trait aussi aux biens temporels ; car les apôtres les possédaient en quelque sorte, puisque les maisons de tous les fidèles leur étaient ouvertes, ce qui devient évident par ce qu'il ajoute, disant qu'ils étaient « comme n'ayant rien et possédant tout. » Comment cela peut-il se faire ? direz-vous. Moi je dirai plus : comment pourrait-il en être autrement ? Oui, celui qui possède beaucoup n'a rien, et celui qui n'a rien possède tout ; et cela n'est pas vrai dans ce seul cas, mais dans tous les ordres de choses : les contraires résultent des contraires. Si cela vous étonne et que vous ne compreniez pas comment il se fait que celui qui n'a rien possède tout, nous allons amener au milieu de vous, pour vous convaincre, le grand Apôtre, ce même Paul, qui commandait souverainement au monde entier ; et non-seulement il était maître des biens, mais encore des personnes elles-mêmes : « Je vous rends ce témoignage, dit-il aux Galates, que si cela eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me

les donner ¹. » Or l'Apôtre nous dit toutes ces choses pour nous apprendre à ne nous point troubler de l'opinion du vulgaire. Que les hommes nous appellent imposteurs; qu'ils nous méconnaissent; qu'ils nous regardent comme des condamnés; qu'ils s'imaginent que notre vie n'est qu'un deuil perpétuel, que nous sommes livrés à la misère, aux privations sans trêve ni merci; qu'ils disent que nous sommes des esprits chagrins, quoique nous soyons en joie, que nous importe? Les aveugles n'aperçoivent point les splendeurs du soleil, non plus que les insensés le contentement et les voluptés des sages. Les cœurs pieux seuls sont bons juges en cette matière: ils ne jouissent ni ne s'attristent des mêmes choses qui font la joie ou la tristesse des autres. Qu'un homme étranger aux exercices de la palestre vienne à rencontrer un athlète couvert de blessures et la tête ceinte d'une couronne, il va croire qu'il doit souffrir cruellement; il le trouvera bien à plaindre, parce qu'il ne sait tout ce que la couronne lui donne de jouissance et de bonheur. Ainsi les hommes savent que nous souffrons, mais ils ignorent pourquoi nous souffrons; est-il étonnant que, ne voyant que les souffrances, ils les prennent en haine, ainsi que les combats et les périls, puisqu'ils ne voient ni les récompenses, ni les couronnes, ni la cause des combats, ni l'ivresse qui entretient l'ardeur des combattants. Quels étaient donc tous ces biens que possédait l'apôtre Paul, quand il disait: Il semble que nous n'ayons rien, et nous possédons tout? C'étaient tous les biens temporels et spirituels. En effet, celui que les villes recevaient comme un ange de Dieu, celui qui excitait dans les cœurs des fidèles un tel amour

¹ Gal., IV, 15.

qu'ils se seraient arraché les yeux pour lui, qu'ils étaient prêts, pour lui, à exposer leurs têtes, celui-là ne possédait-il pas tous leurs biens? S'il vous plaît de considérer les biens spirituels, vous verrez combien il était richement doué! Celui qui vivait avec le Roi des rois dans une si intime amitié que ce Seigneur des anges lui faisait part de ses secrets, celui-là pouvait-il n'être pas plus riche que tous les riches? ne devait-il pas posséder tout? Autrement, s'il n'avait pas été maître de tout, les démons se seraient-ils retirés devant lui? les douleurs et les maladies auraient-elles à sa parole abandonné leurs proies?

Nous donc aussi, quand nous avons à souffrir quelque peine pour le Christ, présentons à la souffrance un cœur intrépide, je dirai plus, un cœur joyeux. Si nous jeûnons, que ce soit comme si nous étions à une fête et à une réjouissance. Acceptons les outrages comme nous écouterions un chœur de louanges. Que les dépenses que nous faisons en bonnes œuvres ne nous laissent que de douces émotions, comme si nous avions fait un gain. Quand nous donnons libéralement aux pauvres, croyons que c'est nous-mêmes qui recevons : celui qui ne donne pas avec ces dispositions ne donnera pas facilement. Ainsi, qu'il s'agisse de l'aumône ou de toute autre vertu, ne regardez pas à l'amertume des peines, mais songez à la douceur des récompenses; ne perdez pas de vue la cause pour laquelle vous combattez, et surtout et avant tout ayez les yeux attachés sur le Christ, qui doit couronner vos combats.

ÉVANGILE.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable ; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur, s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus lui dit, il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent. (S. Mat., c. iv, v. 1, 11.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Par quel esprit Jésus fut-il conduit dans le désert ? D'où vient qu'il est dit d'abord que le diable le transporta dans

la ville sainte, puis sur une montagne très élevée? Il est certain que ce fut par le Saint-Esprit qu'il fut conduit dans le désert, et de là dans le lieu où il devait être tenté par l'esprit de corruption et de malice.

Or, quand on dit que ce Dieu-homme a été transporté par le diable dans la ville sainte ou sur une haute montagne, notre esprit a peine à le croire, et nos oreilles en sont choquées. Mais le fait nous paraîtra moins incroyable si nous considérons les autres choses qui lui sont aussi arrivées; car le diable est le chef de tous les méchants et tous les méchants ne sont que ses membres. N'étaient-ils pas ses membres et Pilate et les Juifs qui persécutèrent Jésus-Christ jusqu'à la mort, et les soldats qui le crucifièrent si cruellement? Pourquoi donc s'étonner que Jésus se soit laissé transporter sur une montagne par le diable lui-même, puisqu'il a permis à ses membres et à ses suppôts de le crucifier? Ainsi notre Seigneur n'a rien souffert qui fût indigne de lui, en permettant au démon de le tenter, puisqu'il était venu en ce monde pour être crucifié. Il était bien juste qu'il vainquît nos tentations par les siennes, de même qu'il devait surmonter notre mort par sa mort.

Or, il faut savoir que la tentation a trois degrés différents dans ceux qu'elle attaque : la suggestion, la complaisance et le consentement. Pour nous, lorsque nous sommes tentés, souvent nous nous laissons aller jusqu'à nous plaire à la tentation et même à y consentir; issus d'une chair de corruption et de péchés, nous portons en nous-mêmes un ennemi qui nous combat sans relâche. Mais le Fils de Dieu, ayant pris sa chair dans le sein d'une vierge pure, était venu au monde sans nul péché; aussi il ne ressentait en lui-même aucune contradiction, aucun

combat. Il a bien pu être attaqué par la suggestion du démon, mais jamais la complaisance pour le péché n'a eu de prise sur son esprit. Ainsi la tentation qu'il a soufferte a été tout extérieure, sans pénétrer au-dedans de lui.

Mais si nous considérons plus particulièrement l'ordre et le progrès de la tentation de Jésus-Christ, nous sentirons combien elle peut servir à nous fortifier et combien elle nous communique de forces pour nous aider à surmonter nos propres tentations. Le diable, cet ancien ennemi de notre nature, tenta le premier homme de trois manières, savoir : par la gourmandise, par la vaine gloire, par l'avarice, et c'est par le moyen de la tentation, et en l'amenant à y consentir, qu'il se l'assujétit. Il le tenta par la gourmandise, lorsqu'il lui montra le fruit défendu, lui proposant d'en manger ; il le tenta par la vaine gloire, en lui disant : « Vous serez comme des dieux ; » il le tenta par l'avarice, quand il ajouta : « Vous saurez le bien et le mal. » Car l'avarice n'est pas seulement la convoitise de l'argent, mais ce sont aussi tous les désirs ambitieux d'élévation et de grandeur qui passent les bornes de la modération et de la raison...

Mais le tentateur a été vaincu par Jésus-Christ dans les mêmes moyens de tentation qui lui avaient autrefois réussi pour terrasser le premier homme. Il tente d'abord Jésus-Christ par la gourmandise : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains ; » il le tente par la vaine gloire, quand l'ayant posé sur le haut du temple, il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; » enfin il le tente par l'avarice et le désir d'élévation et de grandeur, lorsque lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : « Je te donnerai tout cela si, te prosternant, tu m'adores. » Ainsi le second

Adam, qui est Jésus-Christ, a surmonté le diable dans ces mêmes tentations, par lesquelles il se glorifiait d'avoir vaincu le premier homme. Dès lors, cet ennemi de notre nature a pu être vaincu ensuite en nous-mêmes, et chassé de notre cœur par la même voie qui lui avait servi à s'y introduire et à s'en rendre maître.

Mais il y a encore, mes très chers Frères, une autre circonstance à considérer dans la tentation de notre Seigneur. Jésus, tenté par le démon, ne lui répond que par des sentences de l'Écriture. Etant le verbe même de Dieu, il eût pu, d'un seul mot, précipiter dans les abîmes cet esprit de mensonge qui osait le tenter ; cependant, au lieu de lui faire sentir les effets de sa puissance, il se contente de le mettre en fuite par les seules paroles de l'Écriture. Par cet exemple d'une patience admirable, il nous apprend à ne nous point venger quand nous recevons quelque injure de la part des hommes, mais plutôt à chercher à les gagner par la douceur.

Telle est la longanimité de Dieu ; voyez quelle est notre impatience. Nous arrive-t-il de recevoir la moindre offense, aussitôt nous nous laissons emporter à la colère, nous courons à la vengeance, si elle est en notre pouvoir, ou aux menaces quand nous ne pouvons nous venger. Le Seigneur, au contraire, supporte la malice du démon, il ne lui répond qu'avec douceur ; il souffre l'insolence de celui qu'il pouvait punir : il lui était facile d'écraser son ennemi par sa toute-puissance, il trouva plus glorieux de le surmonter par la patience.

Le diable le laissa donc, dit l'Évangile, alors les anges s'approchèrent et ils le servaient. Ces paroles nous font voir les deux natures du Sauveur dans une seule personne. Il fallait bien qu'il fût homme pour être tenté par le dia-

ble, et il ne fallait pas moins qu'il fût Dieu pour être servi par les anges. Reconnaissons donc en lui notre nature ; car si le diable ne l'eût pas pris pour un homme, il ne l'aurait jamais tenté ; et en même temps révérons la divinité de notre Sauveur, car s'il n'eût pas été Dieu, élevé au-dessus de toutes les créatures, les anges ne se seraient pas abaissés jusqu'à le servir.

L'Évangile qui nous rapporte l'abstinence du Seigneur durant quarante jours, est parfaitement approprié au temps du carême que nous commençons. Il est dit aussi que Moïse, quand il reçut la loi pour la seconde fois, jeûna pendant quarante jours. Elie garda la même abstinence dans le désert. Enfin nous voyons ici que le Seigneur passa quarante jours sans prendre de nourriture. C'est pour imiter ces grands exemples que nous devons nous efforcer de mortifier notre chair, autant qu'il nous est possible, pendant cette quarantaine que nous célébrons tous les ans.....

Que chacun donc, selon ses forces, mortifie sa chair, réprime ses désirs déréglés, et fasse mourir en soi ses passions honteuses. Que chacun, selon la parole de saint Paul, devienne une hostie vivante et digne d'être immolée à Dieu. Or, l'homme est une hostie vivante et immolée tout ensemble, quand, sans sortir de cette vie, il fait mourir en lui toutes les convoitises de la chair. La sensualité nous a fait tomber dans le péché ; il faut que la mortification et la douleur nous fassent obtenir notre pardon. L'auteur de notre mort a violé les préceptes de la vie, en mangeant du fruit défendu ; il faut donc, puisque nous sommes déchus des joies du paradis par la gourmandise, nous efforcer, autant que possible, d'y rentrer par l'abstinence.

Ne vous imaginez pas qu'il suffise de nous abstenir de viande; car le Seigneur dit par la bouche du Prophète : « Voici le jeûne que j'ai ehoisi : rompez votre pain avec celui qui a faim; recevez dans votre maison les pauvres qui n'ont point d'abri; habillez ceux qui sont nus, et ne méprisez pas votre propre chair. » Ainsi le jeûne que Dieu approuve, c'est celui que la main de l'aumône fait monter en présence de la divine Majesté, le jeûne qui est joint à l'amour du prochain et que la piété accompagne.

Donnez donc aux pauvres tout ce qu'en ces jours vous retranchez de votre table; que ce qui sert à mortifier votre chair serve aussi à nourrir celle de votre frère dans le besoin. Car c'est pour cela que le Seigneur a dit par la bouche d'un prophète : « Quand vous jeûnez et que vous gémissiez, pensez-vous avoir jeûné pour moi? Et quand vous mangez et que vous buvez, n'est-ce pas pour vous que vous mangez et pour vous aussi que vous buvez? » Et en effet, celui-là mange et boit pour lui seul qui mange sans faire la part des pauvres, qui s'approprie ce que le Créateur a donné pour être commun à tous les hommes. Celui-là jeûne pour lui-même, qui, au lieu de départir aux nécessiteux les choses dont il se prive pour un temps, ne fait que les garder pour s'en rassasier ensuite, et satisfaire sa sensualité.

C'est aussi pour cette même raison que le prophète Joël disait : « Sanctifiez le jeûne ; » offrez à Dieu une abstinence digne de lui, en y ajoutant toutes les autres bonnes œuvres; « que la colère cesse, et que les querelles soient apaisées ; » car c'est en vain qu'on mortifie sa chair, si l'esprit se laisse emporter au gré des convoitises. De là vient que le Seigneur dit par la bouche d'un autre prophète : « Vous jeûnez, et dans votre jeûne vous faites

vosre propre volonté. Au milieu de vos jeûnes, vous avez encore des contentions et des disputes ; vous frappez injustement vosre prochain, et vous exigez avec rigueur ce qui vous est dû. » Ce n'est pas qu'il y ait mal et injustice de retirer de nos débiteurs ce que nous leur avons prêté ; mais il est juste que celui qui se mortifie par la pénitence abandonne même ce qui lui est dû avec justice. Dieu nous pardonnera nos péchés si, nous humiliant par la pénitence, nous nous relâchons volontairement, pour l'amour de lui, de ce qui nous appartient légitimement.

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

SUR LES TENTATIONS.

« Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. » Alors, c'est-à-dire après que l'Esprit-Saint fut descendu sur Jésus, après que la voix divine se fut fait entendre : « Celui-ci est mon fils bien aimé en qui je me suis complu ¹. » N'est-ce pas là, mes Frères, une chose étonnante, que l'Esprit de Dieu ait conduit Jésus dans le désert, pour y être tenté par le diable ? Ah ! c'est que ce divin Sauveur a tout fait et tout souffert pour notre enseignement, et il a bien voulu se laisser conduire au désert, et lutter contre le diable, laissant aux nouveaux baptisés un exemple, afin que, dans les grandes tentations qu'ils auront à soutenir après le baptême, ils ne se troublent point, comme si c'était

¹ Matth., III, 10.

quelque chose d'inattendu, mais afin qu'ils demeurent fermes supportant toutes les épreuves, comme une suite naturelle d'un ordre divinement établi.

Vous avez reçu des armes, non pour rester dans le repos, mais pour combattre. Dieu n'empêche pas les tentations dont vous êtes assailli; d'abord, parce qu'il veut que vous sachiez quelles forces vous avez acquises, ensuite que vous vous teniez dans les bornes de la modération, et que les grâces que vous avez reçues ne vous inspirent aucun sentiment d'orgueil dont, au reste, les épreuves doivent enchaîner l'élan. Dieu permet aussi que vous soyez tenté, afin que l'esprit de malice, qui doute toujours si vous avez sincèrement déserté son parti, s'assure par votre patience que votre renoncement est véritable. Le Seigneur veut encore que votre âme se fortifie par la tentation, qu'elle devienne plus ferme que le diamant, et que vous ayez ainsi une preuve évidente des grands trésors qui vous ont été confiés; car le démon ne vous attaquerait pas s'il ne vous voyait élevé à un état plus glorieux. C'est ce qui, dans l'origine, l'irrita contre Adam, qu'il voyait comblé de gloire. C'est encore ce qui l'arma contre Job, qu'il voyait proclamé vainqueur et couronné par le Souverain du monde. Pourquoi donc Jésus-Christ nous dit-il : « Priez, afin que vous n'entriez pas en tentation¹ ? » C'est que l'évangéliste veut nous montrer que Jésus n'alla pas de lui-même dans le désert, mais qu'il y fut conduit suivant un dessein particulier, nous faisant entendre par là que nous ne devons pas nous jeter de nous-mêmes dans les tentations, mais seulement les soutenir avec courage lorsque nous y

¹ Matth., xxvi, 41.

sommes entraînés. C'est dans le désert qu'il est conduit par l'Esprit de Dieu, et non pas dans une ville ni sur une place publique. Comme il voulait attirer le diable à ce combat, il ne lui en donne pas seulement l'occasion par l'extrémité de la faim, mais encore par la solitude du lieu ; car le démon nous attaque surtout lorsqu'il nous voit seuls et loin de nos frères. Ce fut ainsi qu'il attaqua Eve autrefois, lorsqu'il la vit séparée d'Adam. Quand il nous voit réunis, il n'a pas la même hardiesse, il n'ose pas avancer. C'est pour cela surtout que nous devons rechercher la société de nos frères, afin d'être moins exposés aux coups de notre ennemi. Ainsi le démon va trouver Jésus dans le désert, dans une solitude inaccessible, ce que saint Marc fait voir clairement, lorsqu'il dit : « Et Jésus était parmi les bêtes sauvages ¹. » Voyez la ruse et la malice du diable, et comme il sait prendre son temps ! Il tente le Seigneur, non durant son jeûne, mais quand la faim est devenue plus impérieuse, afin que vous sachiez tout le prix du jeûne, et qu'il n'y a pas d'arme plus forte contre le démon, et qu'après le baptême vous ne devez plus vous livrer aux délices des festins et aux excès de la table, mais vous fortifier par l'abstinence. C'est pour cela que Jésus jeûna, non qu'il eût besoin de se soumettre à cette épreuve, mais pour nous donner une leçon. Comme l'intempérance avait introduit le péché avant le baptême, Jésus, après avoir été baptisé, institue le jeûne, ainsi que ferait un sage médecin qui, après avoir guéri un malade, lui ordonnerait de s'abstenir des choses qui ont causé la maladie. C'est l'intempérance qui a chassé Adam du paradis, qui a ré-

¹ Marc, I, 13.

pandu sur la terre les eaux du déluge, et qui a fait tomber sur Sodome les foudres du ciel. Quoique dans ces deux dernières circonstances la fornication fût le principal crime, l'intempérance néanmoins a été la principale cause de l'un et de l'autre châtement. C'est ce qu'Ezéchiass fait entendre par ces paroles : « Le crime de Sodome a été l'orgueil, l'excès des viandes et l'abondance de toutes choses. » Ainsi les Juifs se sont souillés des plus grands crimes, en s'abandonnant à l'ivresse et à l'intempérance.

C'est pour cette raison que Jésus jeûna quarante jours ; il voulait nous apprendre à chercher dans l'abstinence les remèdes de notre salut. Il ne prolongea pas son jeûne au-delà de ce terme, de peur que la grandeur du miracle n'eût fait douter de la vérité de l'incarnation ; ce qui n'est point du tout à craindre, quand nous savons que Moïse et Elie, soutenus par la force de Dieu, ont pu supporter une aussi longue abstinence ; mais si le jeûne du Sauveur eût été plus long, plusieurs auraient pu croire qu'il n'avait pas véritablement pris notre chair. « Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite. » Il souffre la faim et donne sujet au démon de le tenter, pour nous apprendre, en luttant contre lui, comment nous pourrions le vaincre et triompher de ses efforts. C'est le procédé que suivent les athlètes. Pour instruire leurs disciples, ils combattent eux-mêmes en leur présence dans les gymnases, afin qu'en leur offrant le spectacle de leurs adversaires vaincus, ils leur apprennent à eux-mêmes la manière de vaincre. C'est ce qui arrive ici. Voulant attirer le démon au combat, Jésus lui fait remarquer la faim qu'il endure, il le laisse venir et s'approcher, puis il le terrasse trois fois avec une faci-

lité toute puissante. Ce serait vous priver d'une grande instruction, que de passer trop légèrement sur ces trois victoires; je vais donc examiner chaque tentation à part, en commençant par la première. « Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » Cet esprit de malice avait entendu cette voix du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, » il avait entendu aussi les grands témoignages que Jean rendait à Jésus, ensuite le voyant aux prises avec la faim, il était dans un étrange embarras. D'une part la voix du ciel et le témoignage de Jean le portaient à croire qu'il n'était pas un homme ordinaire; et de l'autre la faim qu'il souffrait l'empêchait de le regarder comme le Fils de Dieu. Ainsi, dans cette incertitude, il parle à Jésus-Christ d'une manière équivoque. Et comme autrefois pour tenter Adam, il feignit ce qui n'était pas, afin d'apprendre ce qui était, il tient ici la même conduite. Ne connaissant pas clairement le mystère ineffable de l'Incarnation, ni quel était Jésus, il use d'un artifice à peu près semblable pour découvrir cet important secret. Et que lui dit-il? « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » Il ne lui dit pas : Puisque tu as faim, mais : « Si tu es le Fils de Dieu, » espérant le séduire par des éloges. Il ne lui parle donc pas de la faim qu'il éprouve, de crainte qu'en la lui rappelant, il ne paraisse lui en faire un reproche. Ne comprenant pas la grandeur des divins abaissements de Jésus, il pensait qu'il était indigne du Fils de Dieu d'éprouver la faim. En conséquence il le flatte avec adresse, et ne lui représente que ce qui rappelait sa dignité. Que fait Jésus-Christ? il réprime l'orgueil de cet esprit impur, et pour montrer que ce qu'il souffre n'est ni honteux, ni indigne de sa

sagesse, il révèle lui-même ce que le diable dissimulait par flatterie. « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Et il ne rougit point d'une nécessité qui lui est commune avec tous les hommes. Mais voyez la malice de l'astucieux démon; voyez comment il engage le combat, et comment il se rappelle ses anciens artifices. Le moyen qu'il a employé pour chasser du paradis le premier homme, et le plonger dans une infinité de maux, il l'emploie encore ici contre Jésus; il cherche à le prendre dans le piège de l'intempérance. Il est des personnes assez peu raisonnables pour prétendre que la nécessité de manger est une source de maux. Mais pour leur montrer que cette nécessité même si impérieuse ne peut engager un homme vertueux à rien faire qui soit indigne de lui, Jésus qui éprouve la faim, ne fait rien cependant de ce que le démon lui inspire, nous apprenant par là que nous ne devons jamais nous rendre aux suggestions de cet ennemi de notre salut. Comme c'est en obéissant au démon qu'Adam a offensé Dieu et violé son ordonnance, Jésus nous fait voir encore qu'il ne faudrait pas écouter cet ange de ténèbres, quand même il ne nous porterait pas à désobéir à Dieu. Mais que dis-je? désobéir à Dieu! quand même les démons ne vous diraient rien que d'utile et de véritable, ne les en croyez point, nous dit le Sauveur. Il fit taire ces esprits méchants, lorsqu'ils publiaient qu'il était le Fils de Dieu. Saint Paul de même leur imposa silence dans une conjoncture pareille. Ils ne publiaient rien que d'utile et de vrai; mais l'Apôtre, voulant les humilier, les empêcher de nous tendre des pièges, leur ferma la bouche et leur ordonna de sortir de l'homme qu'ils possédaient. C'est pour cela que Jésus ne répond pas à ce que le démon lui propose; il lui dit

simplement : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » c'est-à-dire, « Dieu peut d'une seule parole remédier à la faim de l'homme et le nourrir. » Il s'appuie d'un passage de l'Âncien-Testament, afin de nous apprendre que, livrés en proie à la faim et aux autres maux, quels qu'ils puissent être, nous ne devons jamais abandonner le Seigneur.

Quelqu'un prétendrait-il que Jésus devait faire ce que le diable lui suggérait ? Pourquoi, lui dirai-je, pour quelle raison ? Car le diable ne demandait pas un miracle pour avoir un motif de croire, mais il espérait convaincre Jésus lui-même d'incrédulité. Il trompa de cette sorte nos premiers parents, et leur prouva le peu de foi qu'ils avaient en Dieu. Contredisant par des promesses fallacieuses ce qu'il leur avait dit, et les ayant ainsi enflés de vaines espérances, il les rendit infidèles, et les fit déchoir des grands biens dont ils jouissaient. Mais Jésus refuse au démon ce qu'il refusa plus tard aux Juifs qui étaient poussés par cet esprit de malice, et qui lui demandaient des signes. Il profite de toutes les occasions pour nous apprendre que, quand même nous pourrions opérer des miracles, nous ne devrions pas le faire témérairement et sans motif ; et que jamais il n'y a de nécessité, si pressante qu'elle soit, qui nous oblige à obéir au démon. Que fait donc l'esprit impur quand il se voit vaincu ? Jésus avait résisté à ses suggestions malgré l'aiguillon de la faim qui le pressait ; le diable alors a recours à un autre artifice. « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains, afin que ton pied ne heurte pas contre la pierre. » Pourquoi le démon commence-t-il toujours par ces mots : « Si tu es le Fils de Dieu ? » Il fait

encore ici ce qu'il fit à l'égard de nos premiers parents ; car, comme alors il osa leur parler mal de Dieu : « Il sait, leur dit-il, qu'au moment où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, » dans l'intention de leur persuader que Dieu les trompait et les abusait, qu'ils n'avaient reçu aucun bienfait de sa part, il dit de même ici au Sauveur : C'est en vain que Dieu t'appelle son Fils, il te trompe par cette qualité qu'il te donne : certes, si tu es son Fils, fais-le voir en nous donnant une preuve de ta puissance. Jésus avait répondu par une parole de l'Écriture, le diable en use de même, et lui apporte le témoignage du Prophète. Pourquoi donc, sans témoigner ni indignation ni colère, Jésus lui répond-il avec une extrême douceur, toujours par l'Écriture : « Il est écrit, lui dit-il : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » C'est pour nous apprendre que ce n'est point par les miracles qu'il faut vaincre le démon, mais par une patience ferme et invincible, et qu'on ne doit jamais rien faire par ostentation et par vanité. Mais voyez par ce témoignage de l'Écriture qu'il invoque combien est grossier l'artifice du diable. Jésus se sert à propos de l'Écriture, et ce qu'il en cite a un rapport admirable avec ce qu'il dit, au lieu que les paroles saintes qu'emploie le démon sont prises au hasard, et ne prouvent en aucune sorte ce qu'il avance. Ces paroles du psaume : « Il a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains, » ne sont pas un avis donné au juste de se précipiter lui-même, et d'ailleurs elles n'ont pas été proprement dites de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu cependant ne se met pas en peine de les réfuter, quoique le démon les eût alléguées d'une manière qui lui était si injurieuse et si contraire à leur vrai sens. Non, ce n'est pas au Fils de Dieu qu'il faut adresser une pareille de-

mande, c'est à Satan et à ses anges à se précipiter eux-mêmes ; un Dieu relève ceux qui sont tombés, et s'il devait manifester sa puissance, ce serait en tirant les autres du précipice, plutôt qu'en s'y jetant lui-même. Il n'appartient qu'au démon et à sa troupe de se précipiter dans les abîmes, et c'est à cela que le séducteur les pousse sans cesse. Au reste, Jésus-Christ ne se découvre pas encore, et il parle au démon comme s'il n'était qu'un homme. Ces paroles : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » et ces autres : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, » n'ont rien qui puisse le faire reconnaître et le distinguer des autres créatures. Et ne vous étonnez pas si le démon, parlant à Jésus-Christ, s'agite en tous sens, et recommence de nouveaux combats. De même qu'un athlète frappé à mort, tout couvert de sang, s'abandonne au vertige et tourne en aveugle ; ainsi le démon, après avoir reçu deux blessures mortelles, s'égare, parle au hasard et passe à une troisième attaque. « Le diable le transporta encore sur une montagne très haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, lui dit : Je te donnerai tout cela, si, te prosternant, tu m'adores. Alors Jésus lui dit : Arrière, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Jésus voyant que le démon offensait son Père en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à Dieu ; que lui-même se proclamait Dieu et comme le créateur de toutes choses, il le reprend de son orgueil, simplement, sans violence : « Retire-toi, Satan, » ce qui était un ordre plutôt qu'un reproche amer. Ce mot seul, « Retire-toi, » le mit aussitôt en fuite, et l'on ne voit pas que depuis il l'ait tenté de nouveau.

Mais comment saint Luc dit-il qu'après cela, « toute la

tentation fut consommée ? » Pour moi, il me semble que l'évangéliste a voulu comprendre toutes les tentations dans ces trois sources principales qu'il indique. Car ces maux, la sensualité, la vaine gloire, l'amour effréné de l'argent, embrassent tous les maux innombrables qui désolent la terre. Le démon, cet esprit de malice, ne le savait que trop bien, et c'est pourquoi il réserve la cupidité pour la dernière attaque, comme la plus puissante de toutes ; c'est la dernière arme qu'il emploie, comme la plus forte. Tel est l'ordre qu'il observe dans ses combats ; il attend à la fin pour porter les coups les plus redoutables et pour déployer ses moyens les plus énergiques. C'est ce qu'il fit avec Job ; c'est ainsi qu'à présent il attaque Jésus, commençant par les moyens les plus faibles pour recourir ensuite aux plus efficaces. Comment donc pouvons-nous vaincre un ennemi si redoutable ? En suivant l'exemple de notre Seigneur, en nous réfugiant dans le sein de Dieu, en ne nous laissant pas abattre par la faim, en croyant toujours à Celui qui peut nous nourrir d'une seule parole, en évitant de le tenter dans les biens que nous avons reçus de lui, en ne soupirant que pour la gloire du ciel, sans nous mettre en peine de l'opinion des hommes, et en dédaignant tout ce qui tient à l'apparence du superflu. Car il n'est rien qui nous assujétisse au diable comme l'insatiable désir de posséder, l'avarice : on ne le voit que trop tous les jours par une malheureuse expérience. « Nous vous donnerons toutes ces choses, si, vous prosternant, vous nous adorez. » Tel est encore le langage de beaucoup d'hommes qui ont une figure humaine, mais qui sont en effet les ministres de Satan. Nous voyons aussi qu'alors Satan ne tenta pas seulement Jésus-Christ par lui-même,

mais encore par d'autres agents. « Il se retira de lui pour un temps, » dit saint Luc, indiquant par là que le diable fit agir encore par la suite contre le Sauveur les instruments de sa malice. « Et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et ils le servaient. » Pendant le combat, Jésus ne permet pas que les anges paraissent, pour ne pas effrayer l'ennemi qu'il allait terrasser; mais après qu'il l'a confondu en tout point et qu'il l'a mis en fuite, alors les anges se montrent, pour vous assurer que toutes les fois que vous aurez vaincu les démons, les anges viendront aussitôt pour applaudir à votre victoire, pour vous accompagner partout, en vous servant de gardes et de défenseurs. C'est ainsi qu'ils reçurent autrefois Lazare pour le transporter au sein d'Abraham, lorsqu'il sortit de la pauvreté, de la faim, de toutes les souffrances, comme d'une fournaise où Dieu l'avait éprouvé. Je l'ai déjà dit et je le répète, Jésus-Christ figure souvent par les événements de sa vie mortelle les glorieux avantages dont nous devons jouir dans une autre vie. Si donc toutes ces choses sont arrivées à cause de vous, pleins d'une noble émulation, travaillez à imiter votre chef dans sa victoire. Qu'un des ministres de ce démon s'approche de vous en disant : « Vous qui êtes un homme d'une si grande piété, d'une vertu si admirable, transportez cette montagne; » sans vous troubler ni vous émouvoir, répondez-lui avec douceur comme Jésus. « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » S'il fait briller à vos yeux la gloire, la puissance, tout l'appareil des richesses, vous demandant de l'adorer, tenez ferme. Ce n'est pas seulement contre notre commun Maître et Seigneur que le démon a usé de ses artifices, il en use encore tous les jours contre nous, ses serviteurs. Ce n'est

pas seulement sur les montagnes, dans les déserts, c'est encore dans les villes, dans les places publiques, dans les tribunaux, qu'il nous attaque, et par lui-même, et par les hommes nos semblables. Que nous faut-il faire ? Fermer l'oreille à toutes ses suggestions malignes, le haïr quand il nous flatte, et en avoir d'autant plus d'horreur qu'il nous promet de plus grandes choses. C'est ainsi qu'il perdit Eve, et qu'en lui donnant de magnifiques espérances, il la plongea dans un abîme de maux. C'est un ennemi implacable, il nous a déclaré une guerre à outrance, et nous avons moins de soucis pour nous sauver, qu'il n'en prend lui pour nous perdre ! Combattons donc par nos paroles, par nos actions, par nos sentiments, par toute notre conduite. Ne faisons rien de ce qui peut lui plaire et nous ferons tout ce qui plaît à Dieu. Il nous fait de grandes promesses, non pour nous donner ce que nous n'avons pas, mais pour nous ôter ce que nous avons. Il nous offre de grossir notre fortune par des rapines, afin de nous ravir le royaume des cieux et la justice. Il nous montre les trésors de la terre, ce sont des pièges qu'il nous tend, afin de nous enlever et les trésors de la terre et ceux du ciel. Il veut nous enrichir ici-bas, de peur que nous ne soyons riches pour l'éternité. S'il ne peut nous ravir notre grand héritage au moyen des richesses périssables, il tâche de réussir par la pauvreté. C'est ainsi qu'il en usa avec le bienheureux Job. Voyant que les richesses n'avaient pu le corrompre, il voulut l'abattre par la pauvreté ; il s'imagina qu'il triompherait de lui par cette voie. Prétention extravagante ! Celui qui a pu être modéré au milieu des richesses, manquera-t-il de courage pour supporter l'indigence ? Celui qui ne s'est

point attaché aux biens qu'il possédait, les regrettera-t-il quand il les aura perdus ? La pauvreté n'a donc fait que de donner un nouveau lustre à la vertu de ce saint homme. Le démon qui avait pu lui enlever toutes ses possessions, loin de lui ravir cette charité dont il brûlait pour Dieu, ne fit que la rendre encore plus ardente ; et en le dépouillant de tout il ne fit que l'enrichir avec plus de magnificence ; c'est ce qui mit au désespoir cet esprit superbe qui voyait Job se fortifier d'autant plus qu'il lui portait de plus grands coups. Enfin, après avoir épuisé tous ses moyens et tous ses efforts, voyant qu'il n'avait rien épargné, il eut recours à ses anciennes armes, il se servit de la femme de ce généreux athlète pour le tenter. Sous le masque d'une tendre compassion, il lui retrace ses lamentables malheurs, et il ne paraît lui donner un conseil détestable que pour le délivrer de tous ses maux. Mais ce dernier artifice ne lui réussit pas encore. Cet homme admirable découvrit tout d'un coup le piège, et réduisit le démon au silence en faisant taire sa femme qui lui servait d'organe.

Voilà le modèle que nous devons imiter. Quand le démon, pour nous porter au mal, nous parlerait par la bouche de nos frères, de nos amis, de notre femme, de ceux qui nous sont le plus attachés par les liens du sang, que notre amour pour la personne ne nous fasse point recevoir son mauvais conseil, mais plutôt détournons-nous du conseil et de la personne. Le démon se déguise ainsi tous les jours. Il prend le masque de la pitié, et lorsqu'il semble nous consoler, c'est du poison qu'il verse sur notre plaie. C'est pour nuire que le démon flatte ; mais Dieu corrige pour guérir. Ne nous laissons

pas éblouir, et ne nous inquiétons pas uniquement de mener une vie tranquille, exempte de peines, n'achetons pas à trop haut prix cette tranquillité, et souvenons-nous que « Dieu châtie celui qu'il aime ¹. »

¹ Prov., III, 12.

II. DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Mes Frères, nous vous supplions et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus, qu'après avoir appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez de manière à vous y avancer de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de par le Seigneur Jésus. La volonté de Dieu est que vous soyez saints ; que vous évitiez l'impureté ; que chacun de vous sache posséder son corps saintement et honnêtement, ne suivant point les mouvements de la concupiscence, comme les Gentils qui ne connaissent pas Dieu ; que dans aucune affaire personne n'use de violence, ni de fraude envers son frère, parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés, comme je vous l'ai déjà déclaré et attesté. Car Dieu ne nous a pas appelés pour vivre dans l'impureté, mais dans la sainteté, en Jésus-Christ notre Seigneur. (I Thessal., ch. iv, v. 1, 8.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Mes Frères, nous vous supplions et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus, qu'après avoir appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez de manière que vous y avanciez de plus en plus. »

Nous vous supplions et nous vous conjurons par le Seigneur, dit saint Paul. Quoi ! mes Frères, ce grand apôtre ne serait-il pas digne de conjurer les fidèles en son propre nom ? Qui serait, mieux que lui, en droit de le faire ? Cependant il invoque l'autorité de Jésus-Christ : « Nous vous conjurons par le Seigneur. » Il disait aussi aux Corinthiens : « Dieu lui-même vous conjure par nous¹, et nous vous conjurons, qu'après avoir appris de nous comment vous devez marcher. Vous avez appris par nos paroles, et surtout par nos œuvres, » comment vous devez marcher pour plaire à Dieu. L'Apôtre, dans ce seul mot, renferme toute la suite et tout le règlement de la vie. « Ayant donc appris comment vous devez marcher pour plaire à Dieu, ainsi vous marchiez de manière à vous avancer de plus en plus. » C'est-à-dire que vous ne devez pas vous contenter des règlements que nous avons établis, mais dépasser le précepte lui-même en suivant les inspirations d'une charité plus abondante ; c'est ce qu'il entend par ce mot : « s'avancer de plus en plus. » Ayant rendu, par ce qui précède, un juste témoignage à la soli-

¹ II Cor., v, 20.

dité de leur foi, il s'attache ici à leur tracer des règles de conduite : il s'agit de la perfection, et de faire plus que les commandemens et les préceptes n'exigent. Dans cette sphère élevée du progrès, tout dépend non plus de la stricte obligation de la loi, mais de la libre élection de la volonté. Ainsi ce serait peu que la terre portât la semence qu'on lui confie, sans la faire fructifier; de même il ne suffit pas à l'âme de recevoir la semence de la parole, elle doit faire plus, la multiplier abondamment. La vertu consiste dans ces deux choses : se détourner du mal et faire le bien. Or, il ne suffit pas de se détourner du mal pour atteindre à la vertu, l'horreur du mal n'est que le commencement et la voie qui nous y conduit. Il faut ensuite déployer une vive ardeur pour le bien. C'est pourquoi saint Paul interdit aux fidèles, avec l'autorité d'un apôtre, le mal qu'ils doivent éviter; c'est un commandement strict : Si vous faites le mal, vous encourez le supplice; si vous ne le faites pas, vous ne méritez pas pour cela une grande louange. Il ne met pas au rang des préceptes rigoureux ce qui regarde proprement l'action et la pratique de la vertu, comme de distribuer son bien aux pauvres, et d'autres œuvres semblables. Mais de quoi veut-il parler? « Le comprenne qui peut le comprendre¹. » Il est donc vraisemblable que l'Apôtre, usant avec les fidèles de Thessalonique de beaucoup de circonspection et de réserve, leur avait fait précédemment certaines recommandations pieuses dont il leur rappelle le souvenir par ces lettres. C'est pourquoi il ne s'explique pas, là-dessus, en termes positifs; mais il dit d'une manière générale : « Vous savez quels préceptes je vous ai donnés de la part de notre Sei-

¹ Matth., XIX, 12.

gneur Jésus-Christ, car la volonté de Dieu est que vous soyez saints et que vous évitiez l'impureté. » Jamais saint Paul ne parle plus énergiquement, quoique avec un peu d'obscurité, que lorsqu'il aborde ce sujet. Rappelons-nous ce qu'il en dit dans son épître aux Hébreux : « Recherchons la paix avec tout le monde, et la sanctification, sans laquelle nul ne verra Dieu ¹. » Et faut-il s'étonner que, dans toutes ses lettres aux fidèles, il insiste partout sur cette recommandation, puisque, écrivant à Timothée, il lui dit : « Conservez-vous chaste vous-même ². » Il dit encore aux Corinthiens : « Pratiquez le jeûne, la patience et la chasteté ³. » En un mot, il revient, dans toutes ses épîtres, sur ce point important. En effet, ce mal est la cause la plus générale de la ruine des âmes. Comme cet animal immonde qui se roule dans la fange et qui porte avec lui, partout où il pénètre, l'infection et la puanteur, ainsi fait la débauche ; c'est un mal dont il est difficile de se préserver. Mais quelle n'est pas sa difformité quand des époux deviennent ses esclaves ! « Or, la volonté de Dieu, dit l'Apôtre, est que vous soyez saints, et que vous vous absteniez de la fornication et de toute impureté, » car il y a bien des sortes d'intempérances, de débauches ; les voluptés sensuelles sont si multipliées, que la pudeur se refuse à les nommer. C'est pourquoi l'Apôtre se contente de dire : « Abstenez-vous de toute impureté, » laissant à comprendre le reste à ceux qui ont le malheur de connaître ce vice. « Que chacun de vous sache posséder son corps saintement et honnêtement, ne suivant point les mouvements des convoitises, comme les Gentils qui ne connaissent pas Dieu.

¹ Hébr., XI, 14. — ² I Tim., V, 22. — ³ II Cor., VI, 5, 6.

« Que chacun sache, » dit saint Paul. C'est donc une étude à laquelle il faut s'appliquer avec soin : travaillons à nous préserver de toute impureté. « Nous possédons notre corps, » selon l'Apôtre, lorsqu'il est pur ; quand il est impur, nous ne le possédons plus : il est conduit, emporté par le péché ; nous sommes impuissants à le diriger, et il ne fait plus que ce que le péché commande. « Ne suivant point les mouvements des convoitises. » L'Apôtre nous enseigne ici le moyen d'être chastes : c'est de retrancher tout ce qui peut exciter les convoitises ; car les plaisirs et les délices, les richesses, la paresse et la négligence, le repos et l'oisiveté, nous mènent aux désirs déréglés et nous soumettent aux entraînements des convoitises, « comme les Gentils qui ne connaissent pas Dieu. » Tels, en effet, sont ceux qui attendent l'avenir sans penser au châtement qu'il leur réserve.

« Que dans aucune affaire personne n'use de violence ni de fraude envers son frère, parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés, comme je vous l'ai déjà déclaré et attesté. » Que personne n'opprime son frère et ne l'outrage. Dieu a donné à chacun sa compagne. Qui-conque a séduit la femme de son prochain est coupable d'une *transgression* : c'est un larcin, une tromperie ; c'est quelque chose de plus grave encore que le larcin. L'outrage qu'on ressent le plus vivement est celui qui s'attaque à la sainteté du mariage. Quoi ! vous appelez un homme votre frère, et vous le trompez, vous l'outragez pour satisfaire votre convoitise ; vous lui ravissez ses plus chères affections ! Il s'agit ici de l'adultère ; mais s'il interdit l'adultère, s'il recommande de ne pas fouler son frère, n'allez pas croire que l'Apôtre permette les autres transgressions, la fornication, la promiscuité. Il faut, dit-il, s'abs-

tenir de toute impureté, « parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés. » D'abord il a usé de prières ; il a supplié, conjuré les fidèles ; il les a fait rougir ensuite en leur montrant qu'ils se rendaient semblables aux païens. Puis il leur a démontré, par des raisons puissantes, combien c'est une action honteuse et méchante de tromper son propre frère. Enfin il touche l'argument capital et le plus persuasif, en disant que Dieu est le vengeur de tous ces péchés : « Comme nous vous l'avons déjà déclaré et attesté. » Ces crimes ne resteront point impunis : les jouissances du péché ne sont pas comparables à la douleur et aux rigoureux supplices que nous encourons.

« Car Dieu ne nous a pas appelés pour vivre dans l'impureté, mais dans la sanctification. » Dieu est le vengeur de l'outrage que vous avez fait à votre frère, et quand même ce serait à un infidèle, vous serez punis ; car Dieu en vous punissant ne venge point les injures des autres, c'est lui-même que vous avez outragé ; il vous avait appelés, et c'est celui qui vous avait appelés que vous avez deshonoré. « Ainsi, celui qui méprise ces préceptes ne méprise pas l'homme, mais Dieu qui nous a donné son Esprit-Saint. » C'est pourquoi, que vous ayez séduit une reine ou une femme mariée quelconque, fût-ce votre servante, c'est un égal crime. Pourquoi ? C'est que Dieu ne venge pas les injures des personnes, mais il se venge lui-même ; et pour vous c'est une égale souillure, et Dieu est également deshonoré. Dans l'un et l'autre cas, vous avez commis un adultère, parce que, dans l'un et l'autre cas, il y a mariage. Je veux bien encore qu'il n'y ait pas adultère, que ce soit une simple fornication, et qu'une prostituée n'ait point de mari : Dieu sera le vengeur de votre péché néanmoins. C'est lui-même qu'il vengera :

vous avez transgressé sa loi ; ce n'est pas au mari que vous avez affaire, c'est à Dieu lui-même que vous méprisez indignement.....

Ecoutez donc l'Apôtre qui vous dit : « Cherchez la paix et la sainteté, sans laquelle nul ne verra Dieu. ¹ » Que cette terrible menace vous retienne au bord de l'abîme. Ne vivez point, dit-il encore, « comme les païens qui ne connaissent pas Dieu. » Que ce mot vous couvre de confusion et d'épouvante. Si, bien souvent, des païens mêmes, qui ne connaissent pas Dieu, ne laissent pas d'être chastes, quelle honte pour nous d'être moins vertueux, et combien sommes-nous plus coupables ! Il nous est facile d'être chastes, si nous le voulons, pourvu que nous nous séparions de tout ce qui peut blesser en nous la pudeur. Qu'y a-t-il de plus facile que de marcher dans les rues et les places publiques ? et cependant la mollesse et les habitudes énervantes du luxe rendent cela pénible à des femmes, le dirai-je ? même à des hommes. Est-il rien de plus facile que de dormir ? Eh bien ! nous avons tant fait, que cela même est devenu difficile. Oui, certes, il y a bien des riches qui s'agitent et se tourmentent toute la nuit, de peur d'attendre en pure perte un sommeil qui ne vient point, et afin de pouvoir enfin dormir. En un mot, rien n'est difficile, quand on le veut bien ; rien n'est aisé dès que nous ne voulons pas. Tout dépend de la volonté. C'est pourquoi l'Écriture dit : « Si vous voulez et si vous m'écoutez ; ensuite : Si vous ne voulez pas et si vous ne m'écoutez pas ². » Tout consiste donc à vouloir ou à ne pas vouloir ; et selon l'un ou l'autre parti que nous prendrons, nous recevrons des récompenses ou des châti-

¹ Hébr., XII, 14. — ² Isaïe, I, 19.

ments. Que Dieu, dans sa miséricorde, daigne nous admettre au nombre de ceux qu'il récompensera ! puissions-nous arriver à la conquête des biens promis, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ ! Ainsi soit-il !

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne ; et il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Elie leur apparurent conversant avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici ; voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ? Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui je me suis complu ; écoutez-le. Et les disciples, entendant cette voix, tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Levant alors les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Comme ils descendaient de la montagne, il leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. (S. Mat., c. xvii, v. 1 à 9.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne. » Veuillez remarquer avec moi, je vous prie, mes Frères, l'admirable simplicité et la modestie du bienheureux évangéliste Matthieu : il n'a garde de taire les noms des apôtres qui lui furent préférés dans cette circonstance, et que notre Seigneur honora d'une faveur particulière. C'est ce que fait souvent aussi le bienheureux évangéliste Jean, en décrivant avec le plus grand soin tout ce qui est à la louange de l'apôtre Pierre, et en lui décernant partout la prééminence. Ces saints apôtres formaient un chœur harmonieux que ne troublèrent jamais ni la jalousie ni l'envie.

Ayant donc pris les principaux d'entre eux, « Jésus les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme le soleil ; ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Elie leur apparurent conversant avec lui. »

Pourquoi ne prit-il avec lui que ces trois apôtres ? C'est que ces trois étaient de tous les plus éminents et les plus parfaits : Pierre, parce qu'il aimait extrêmement le Christ, et c'est pour cela que la primauté lui fut donnée ; Jean, parce qu'il en était beaucoup aimé ; Jacques, à cause de la réponse qu'il lui fit avec son frère, disant : « Nous pouvons boire votre calice ; » et ce n'est pas seulement pour cette réponse qu'il fut choisi, mais c'est qu'il justifia

sa promesse par sa vie, par ses œuvres et par sa mort. En effet, il semblait tellement redoutable aux Juifs par l'énergie et la véhémence de son zèle, qu'Hérode crut leur être très agréable et bien mériter de la nation en le faisant mourir par l'épée.

Mais pourquoi Jésus-Christ ne les conduit-il pas aussitôt avec lui sur la montagne? Ce ne fut qu'après six jours, est-il écrit. Il voulait ménager la faiblesse des autres apôtres, et c'est cette même raison qui lui fit taire le nom des trois qu'il devait prendre avec lui. Autrement, les autres, sans doute, auraient ardemment désiré de suivre le Christ, pour être témoins de sa gloire; et ils se seraient affligés d'être ainsi négligés par leur maître. Car, quoique le Sauveur n'ait révélé qu'une image grossière de sa gloire, cela eût suffi cependant pour exciter vivement les regrets de ses disciples. Mais pourquoi a-t-il prédit sa transfiguration? C'est afin que ceux qui en seraient témoins fussent plus disposés à croire à la céleste vision; et il voulait, par ce délai de quelques jours, augmenter leur désir et les rendre plus attentifs. Pourquoi Jésus fait-il intervenir Moïse et Elie? On pourrait en donner plusieurs raisons, dont la principale est que le peuple prétendait que le Christ était ou Moïse, ou Elie, ou Jérémie, ou quelqu'un des prophètes : c'est pourquoi il fit intervenir les plus éminents de tous, afin de montrer quelle différence il y avait entre les serviteurs et le maître, et pour justifier la louange qu'il avait donnée à Pierre, qui avait confessé que le Christ était fils de Dieu. D'ailleurs les Juifs l'accusaient sans cesse d'être un violeur de la loi; ils le regardaient comme un blasphémateur qui s'attribuait ce qui ne lui appartenait pas, la gloire du Père; et ils disaient : « Cet homme n'est pas de

Dieu, car il ne garde point le sabbat¹, » et ailleurs : « Nous ne te lapidons pour aucune bonne œuvre, mais à cause de ton blasphème, parce qu'étant homme, tu te fais Dieu². » Jésus donc voulait montrer que l'une et l'autre de ces deux accusations ne venaient que de l'envie des Juifs; qu'il était exempt de ces deux crimes; qu'il ne violait point la loi en faisant ce qu'il faisait; enfin qu'il ne s'attribuait pas une gloire qui ne lui appartenait point, en se disant égal au Père. Voilà pourquoi il s'autorise des deux témoins les plus irréprochables et les moins suspects aux yeux de tous les Juifs. Car Moïse ayant donné la loi, les Juifs ne pouvaient dire que ce saint prophète eût voulu souffrir un homme qui la violait, ou qu'il eût honoré l'ennemi déclaré des ordonnances qu'il avait autrefois promulguées. De même Elie, qui était dévoré d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, ne se serait point subordonné à Jésus-Christ, ne lui aurait point montré de déférence, si ce même Jésus eût été l'ennemi de Dieu, si, par une usurpation indigne et par un mensonge, il s'était fait lui-même Dieu, se disant l'égal du Père.

Jésus-Christ voulait encore apprendre qu'il était le maître de la vie et de la mort, et qu'il dominait également au ciel et sur la terre. C'est pourquoi il évoque en sa présence ces deux personnages dont l'un était mort et l'autre ne l'était pas encore. Il est ensuite une autre raison que nous découvre l'évangéliste : c'est que Jésus voulait montrer à ses disciples quelle serait la gloire de la croix; il voulait consoler Pierre et les autres, à qui sa passion faisait peur, et relever ainsi leur courage. Car Moïse et Elie, en présence de Jésus-Christ, ne se tenaient pas en silence :

¹ Jean, IX, 16. — ² *Id.*, X, 33.

ils s'entretenaient avec lui de la gloire qu'il devait acquérir à Jérusalem, c'est-à-dire de la passion et de la croix ; car c'est ce que les prophètes appellent toujours sa gloire. En outre, il choisit ces saints personnages à cause de leur grande vertu qu'il désirait le plus ardemment trouver dans ses disciples. Comme il venait de leur dire : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive, » il évoque devant lui ces hommes fidèles qui s'étaient offerts cent fois à la mort pour obéir aux ordres de Dieu et pour l'amour du peuple qu'il leur avait confié ; car on peut dire de ces deux prophètes qu'ils avaient perdu leur âme et qu'ils l'avaient retrouvée. Tous deux s'étaient montrés d'une liberté et d'une fermeté inébranlables en face des tyrans, l'un devant Pharaon et l'autre devant Achab, leur résistant courageusement dans l'intérêt d'un peuple désobéissant et rebelle, qui, délivré d'une tyrannie insupportable, devait ensuite porter sa furie contre ses propres libérateurs. Tous deux veillaient au salut du peuple, et ils s'exposèrent aux derniers périls et à la haine de leurs frères pour les retirer de l'idolâtrie ; et tous deux ne semblaient être que des hommes ordinaires : l'un avait la langue peu déliée, la voix faible, et parlait difficilement ; l'autre avait un genre de vie agreste et sauvage. Tous deux étaient d'une extrême pauvreté : Moïse ne possédait rien, ni Elie non plus, car il n'avait qu'une peau de brebis pour se couvrir. Or, tout cela se passait sous l'ancienne loi, quand la grâce des miracles n'était pas encore si abondante ; car Moïse, qui s'était ouvert un passage en divisant les eaux de la mer, n'est pas comparable à Pierre qui, lui, a marché sur les flots, qui pouvait transporter les montagnes, qui a guéri toutes sortes de maladies, qui a chassé les démons, qui a fait de si grands prodiges par

la seule ombre de son corps et qui a converti toute la terre. Elie a ressuscité un mort; mais les apôtres en ont ressuscité mille, avant même qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. Telles sont les raisons, mes Frères, du choix que Jésus-Christ a fait de ces deux personnages qui furent les témoins de la transfiguration. Il voulait proposer à l'imitation de ses disciples les vertus de ces grands hommes, leur amour du peuple, leur constance, leur fermeté et leur inflexible courage. Il voulait qu'ils devinssent tout ensemble doux comme Moïse et pleins de zèle comme Elie. L'un frappa toute la Judée d'une famine de trois années; l'autre disait à Dieu : « Ce peuple a péché grandement; maintenant si vous leur pardonnez, pardonnez-leur, sinon effacez-moi aussi, je vous prie, de votre livre. » Jésus, par cette vision, rappelait à l'esprit de ses disciples tous ces grands souvenirs. Il les amena devant cette vision de gloire, non pas pour les fixer à demeure sur la montagne, mais pour les encourager à gravir de plus hauts sommets. Quand donc ils lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de les consumer? » ils se rappelaient ce qu'avait fait Elie autrefois. Alors se tournant vers eux, il les gourmanda, disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes¹, » les exhortant à l'oubli des injures et à la patience, par la considération des grandes grâces qu'ils avaient reçues de Dieu.

Je ne dis point ceci, mes Frères, pour condamner Elie comme un homme d'une vertu médiocre. Je reconnais l'excellence et la perfection de ce grand prophète; mais au temps où il vivait, c'était l'enfance de l'esprit humain,

¹ Luc, ix, 54, 55.

et il était nécessaire de passer par des institutions élémentaires. C'est ainsi, c'est dans ce même sens que Moïse était parfait; mais à cause de la différence des dons, il a été bien plus demandé aux apôtres qu'à Moïse. Car je vous le dis : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ¹. » Il ne les envoyait pas seulement dans l'Égypte comme Moïse, mais dans toute la terre, qui était plus corrompue et plus gravement malade que ne le fut jamais l'Égypte. Ils n'avaient pas à disputer contre Pharaon, mais à combattre un tyran plus redoutable, le diable lui-même, le père du mensonge. Le combat et le but qui leur étaient proposés étaient de terrasser cet ennemi furieux, de l'enchaîner et de lui enlever ses dépouilles; ce qu'ils firent, non pas en divisant les eaux de la mer, comme Moïse, mais en desséchant, par la vertu de la verge de Jessé, les abîmes de l'impiété, cette mer bien plus tourmentée et plus orageuse que la mer Rouge.

Représentez-vous ce qui donne d'ordinaire le plus de terreur aux hommes, la mort, la pauvreté, l'infamie et ces mille autres maux qui paraissent aux apôtres bien plus redoutables que ne l'était autrefois la mer Rouge pour les Israélites. Cependant Jésus-Christ persuade à ces mêmes apôtres de se raidir contre ces souffrances et de passer à travers cet océan de maux, à pied sec et dans une pleine sécurité. Pour les fortifier et les exercer dans cette pénible carrière, il fait venir en leur présence ces glorieux athlètes qui s'étaient le plus signalés sous l'ancienne loi. Quel fut en cette rencontre le langage de Pierre, lui qui

¹ Matth., v, 20.

paraît partout si plein de feu : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. » Il savait que Jésus devait aller à Jérusalem pour y souffrir, et il craignait; il n'osait plus, après la dure réprimande du Sauveur, prendre encore la liberté de le détourner de ce dessein, ni lui dire de nouveau : « Qu'ainsi ne soit, Seigneur ! il ne vous arrivera point ainsi¹. » Sa crainte, continuant toujours, lui fait cependant donner le même conseil à Jésus-Christ, mais en des termes différents et plus cachés. Il voyait la montagne et tout à l'entour une vaste solitude. Il y avait, selon lui, dans ces lieux écartés, la garantie d'une sécurité parfaite. Il lui semblait qu'il valait mieux rester là que de retourner à Jérusalem. « Seigneur, dit-il, il nous est bon d'être ici. » Il parle même d'y faire trois tentes, persuadé que si Jésus le permettait, il ne songerait plus à retourner dans la ville qui devait le faire mourir.

Il espérait ainsi, en détournant son maître de ce dessein, le préserver de la mort. C'était à Jérusalem que Jésus-Christ devait, selon sa prophétie, être livré aux scribes et aux pharisiens; c'était là qu'il devait souffrir et mourir. N'osant dire ouvertement sa pensée, Pierre s'exprime d'une manière artificieuse qui le mettait à l'abri des reproches : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. » Elie et Moïse sont avec nous : Elie, qui a fait descendre autrefois le feu sur la montagne, et Moïse, qui s'entretint avec Dieu dans la nuée. Personne d'ailleurs ne saura où nous sommes.

N'admirez-vous pas, mes Frères, l'ardent amour de cet apôtre pour son maître ? Ne considérez pas dans son conseil les précautions de la prudence humaine ; ne voyez

¹ Matth. xvi. 22.

que son zèle et l'amour dont il brûlait pour le Seigneur. Car ce n'était point pour lui-même que cet apôtre craignait, c'était uniquement pour son maître; et, pour preuve, écoutez ce qu'il dit, quand Jésus annonça que sa mort était proche et qu'on lui tendait des embûches : « Je donnerai ma vie pour vous, et quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai jamais. » C'est ainsi encore que, se trouvant au milieu d'un si grand danger et environné de soldats, non-seulement il ne pense point à fuir; mais il tire même l'épée et coupe l'oreille d'un des serviteurs du grand-prêtre. Ne croyez donc point qu'il s'inquiétât pour lui-même; Jésus seul était tout le sujet de ses alarmes. Ensuite craignant d'avoir parlé témérairement, en disant : « Il nous est bon d'être ici, » il se reprend, pour éviter une nouvelle réprimande et dit : « Si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Que dites-vous, Pierre? Vous ne savez plus distinguer le maître des serviteurs, et vous le confondez avec eux maintenant! Voyez, mes Frères, combien les apôtres étaient imparfaits avant le sacrifice de la croix! Il est vrai que le Père avait révélé son Fils à Pierre; mais Pierre n'avait pas cette révélation toujours présente : il était encore sujet au trouble, comme il le paraît ici par la surprise que lui causa la vision et ce qu'il entendit. Les autres évangélistes, pour montrer quelle était l'agitation de son esprit, disent qu'il ne savait ce qu'il disait, tant était grande son émotion! Saint Luc, après avoir rapporté ces paroles : « Faisons ici trois tentes, » ajoute aussitôt « qu'il ne savait ce qu'il disait. » Et pour montrer l'épouvante dont lui, Pierre et les autres étaient saisis, il dit qu'ils étaient appesantis par le sommeil, et qu'en se réveillant, ils virent la gloire du

Sauveur, appelant sommeil la stupeur que produisit en eux cette vision.

Les yeux, d'ordinaire, sont obscurcis par une trop vive lumière; ainsi les apôtres furent comme aveuglés par cette grande gloire de Jésus. La transfiguration ne se fit point durant la nuit, mais en plein jour; et l'éclat extraordinaire d'une lumière si divine blessait leurs yeux trop infirmes. Maintenant qu'arrive-t-il? Pierre se tait; Moïse et Elie se taisent aussi. Le Père seul, qui était plus grand et plus digne de foi que ces prophètes, fait sortir sa voix de la nuée: « Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse
« les couvrit; et voilà que de la nuée sortit une voix qui
« disait: Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui je me suis
« complu. »

Pourquoi cette voix vient-elle de la nuée? C'est ainsi qu'il plaît à Dieu d'apparaître toujours. David dit que « la nuée et l'obscurité l'environnent, » et ailleurs: « qu'il monte sur une nuée¹, qu'il est assis sur une nuée légère². » Et dans les Actes: « Une nuée, l'enveloppant, le déroba aux yeux des apôtres³. » Et ailleurs: « C'était comme le Fils de l'homme venant dans les nuées⁴. » Afin donc que les apôtres crussent que cette voix venait de Dieu, elle sort d'une nuée.

L'Evangile observe qu'elle était lumineuse. Quand Dieu voulait étonner les hommes par ses menaces, il leur faisait voir une nuée noire et sombre, comme sur le mont Sinaï: « Moïse entra dans une nuée obscure; les nuages paraissaient comme une épaisse fumée⁵. » Le prophète, parlant d'une apparition menaçante, dit de Dieu que « les téné-

¹ Ps. xcvi et ciii. — ² Isaïe, xix, 1. — ³ Act., i, 9. — ⁴ Dan., vii, 13. — ⁵ Exod., xxiv, 18.

bres étaient sous ses pieds, qu'une vapeur obscure et ténébreuse l'enveloppait dans les nuées de l'air. » Dieu ne voulant pas étonner les apôtres, mais seulement les instruire et les enseigner, il s'entoure d'une nuée lumineuse. Pierre disait : « Faisons ici trois tentes ; » et Dieu en fait apparaître une qui n'était point faite de main d'homme. Ici point d'épaisses fumées, point de vapeurs sombres et ardentes, mais une lumière ineffable et une voix. Et, pour ne point laisser de doute sur celui à qui cette voix s'adressait : « Celui-ci est mon Fils bien aimé. » Lorsqu'elle se fit entendre, Moïse et Elie s'étaient déjà retirés ; ce qui ne fût pas arrivé, si ce témoignage glorieux eût été pour l'un des deux prophètes.

Écoutez, mes Frères, ce que dit cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien aimé. » Si c'est le Fils bien aimé du Père, Pierre, ne craignez plus ! Vous ne devez plus douter de sa toute-puissance, lors même qu'il sera sur la croix, ni perdre l'espérance de sa résurrection. Si votre peu de foi vous a fait trembler jusqu'ici, qu'au moins la voix du Père vous rassure. Si vous ne doutez point de la toute-puissance de Dieu, pourquoi douteriez-vous de celle de son Fils ? Ne craignez donc plus les maux auxquels il va s'exposer volontairement pour nous. Jésus est non-seulement le Fils, mais le Fils bien aimé du Père. « Celui-ci est mon Fils bien aimé. » Puisque le Père aime son Fils, que pouvez-vous craindre ! Personne n'abandonne celui qu'il aime. Quittez donc ces vaines terreurs. Quand vous auriez pour Jésus-Christ un amour encore plus tendre, il ne peut égaler celui que le Père a pour son Fils.

« Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui je me suis complu. » Le Père aime son Fils non-seulement parce qu'il l'a engendré, mais parce que ce Fils lui est égal en

toutes choses et qu'il veut tout ce que veut son Père. Il trouve dans son Fils un double ou plutôt un triple objet d'amour : il l'aime parce qu'il est son Fils, il l'aime parce qu'il est son Fils bien aimé, il l'aime enfin parce qu'il met en lui toute son affection ; c'est-à-dire qu'il trouve en lui tout son repos et toute sa joie. Le Père aime son Fils, parce qu'il lui est égal en tout, qu'il n'a qu'une même volonté avec le Père, et qu'étant fils, il est un avec le Père qui l'engendre. Ecoutez-le ; c'est lui que vous devez écouter, et s'il veut être crucifié, ne lui résistez pas.

« Les disciples, entendant la voix, tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. »

Pourquoi furent-ils frappés de terreur ? Cette même voix s'était déjà fait entendre au baptême de Jésus-Christ sur le Jourdain, en présence de tout un peuple, et cependant pas un de ceux qui étaient présents n'éprouva rien de semblable. Plus tard encore, quand ils disaient qu'une voix s'était fait entendre à eux comme un bruit de tonnerre, ils ne furent pas troublés. Comment donc se fait-il que, sur la montagne, ils soient frappés au point de tomber sur leur face ? C'était et la solitude du lieu, et la hauteur de la montagne, et le grand silence qui régnait à l'entour, et la transfiguration, par elle-même déjà si effrayante, et l'immense lumière, et la grande nuée ; c'étaient toutes ces circonstances qui les jetèrent dans une terreur profonde. L'épouvante leur venait de toutes parts, et ils tombèrent sur leur face, saisis tout ensemble et par un sentiment de crainte et par un sentiment d'adoration. Mais pour empêcher que cette crainte ne leur fit perdre la mémoire de ce qui s'était passé, Jésus les en délivra aussitôt.

« S'approchant, il les toucha et leur dit : Levez-vous et

ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement : Ne parlez à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

En effet, plus ils auraient dit de lui de grandes choses avant ce temps, plus ils auraient rencontré d'incrédulité parmi les hommes ; le scandale de la croix n'eût fait que s'accroître. Le Seigneur ne leur ordonne pas de se taire toujours, mais seulement jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts, leur rendant ainsi raison du commandement qu'il leur fait ; et, dans cette circonstance, il voile à dessein les souffrances et la passion qui doivent précéder la résurrection, pour ne laisser apparaître que ce glorieux dénouement.

Mais quoi donc ! les hommes ne devaient-ils plus se scandaliser de la croix du Fils de Dieu lorsqu'il serait ressuscité d'entre les morts ? Le temps des scandales était celui qui précédait les souffrances. Mais dès que les apôtres eurent reçu la plénitude du Saint-Esprit ; dès que l'éclat de leurs miracles soutint leur prédication, leur parole avait une telle autorité, qu'elle se faisait accepter sans qu'il y eût à craindre aucun scandale ; et les faits seuls parlaient assez haut d'eux-mêmes, et proclamaient la toute-puissance du Sauveur.

Bienheureux apôtres, et surtout bienheureux les apôtres privilégiés qui furent conduits sur la montagne et enveloppés dans une même nuée avec le Seigneur ! Nous aussi, mes Frères, si nous le voulons, nous verrons le Christ Fils de Dieu ; nous le verrons, non plus tel qu'il se montra sur la montagne, mais plus glorieux et plus resplendissant. Quand à la fin des temps il viendra, ce sera dans

un autre appareil de gloire que sur le Thabor. Il fallait épargner la faiblesse des apôtres ; et Jésus-Christ ne leur dévoila sa gloire que selon la mesure de leurs forces. Mais à la fin des temps, il viendra dans toute la gloire de son Père ; il ne sera plus accompagné seulement de Moïse et d'Elie, mais de l'innombrable armée des anges, des archanges, des chérubins et de l'infinie multitude des bienheureux. Il ne cachera point sa tête dans la nuée, mais le ciel s'ouvrira devant lui comme un rideau. Ainsi quand les juges sont sur le point de prononcer leur sentence, on écarte tous les voiles qui les dérobaient aux regards ; de même alors aussi, tous verront le Fils de l'homme assis à son tribunal, le genre humain tout entier comparaitra devant lui, et lui-même dictera ses arrêts. Il dira aux uns : « Venez, bénis de mon Père ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » Aux autres, il dira : « Bien, serviteur bon et fidèle ; parce que vous avez été fidèle en chose de peu, je vous confierai beaucoup. » Mais il dira au contraire aux méchants : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel préparé pour le diable et ses anges ! » et à d'autres il dira : « Serviteurs mauvais et paresseux ¹. » Il divisera les derniers : les uns seront livrés aux bourreaux, les autres seront jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. Après que les méchants, comme de mauvais arbres, auront été coupés par cette cognée terrible dont il les avait menacés, ils seront précipités dans la fournaise qui ne s'éteindra point. Alors les justes resplendiront comme le soleil, et plus que le soleil. Car cela ne veut pas dire que ce soit là toute la gloire des justes ; mais, comme nous n'avons pas d'astre plus brillant que

¹ Matth., xxv, 34, 21, 41, 26.

le soleil, Jésus-Christ a voulu, par cette comparaison infirme, nous donner une image de la gloire et de la lumière dont resplendiront les saints.

C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que l'Évangile dit, que son visage était resplendissant comme le soleil quand il se transfigura sur la montagne. Le trouble qui saisit alors les apôtres et qui les fit tomber la face contre terre nous montre que cette lumière était plus brillante que celle du soleil ; autrement, ils l'auraient aisément supportée. Les justes donc alors resplendiront comme le soleil et plus que le soleil ; mais les méchants seront jetés dans les ténèbres et souffriront les derniers malheurs. Alors il n'y aura besoin ni de procédure, ni de preuves, ni de témoins : Jésus-Christ seul sera tout, témoin, accusateur et juge. Lui seul connaît clairement toutes choses : « Tout est à nu et à découvert aux yeux de celui dont nous parlons ¹. » Alors il n'y aura plus là ni riche ni pauvre, ni puissant, ni faible, ni savant, ni ignorant, ni libre, ni esclave ; tous ces masques seront arrachés, il ne restera que les œuvres à examiner...

Prévenons donc, mes Frères, la rigueur de ce jugement ; dépouillons-nous d'avance de toute espèce de déguisements, des vains titres, de tous ces vêtements misérables, étrangers à la personne ; couvrons-nous des armes de lumière, et un jour la gloire de Dieu sera notre vêtement.

¹ Hébr., iv, 13.

SERMON DE SAINT LÉON

SUR LA TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST.

L'évangile dont vous venez d'entendre la lecture vous ouvre, mes bien-aimés, l'intelligence d'un grand mystère, et, Dieu aidant, nous le comprendrons mieux encore si nous reportons bien notre attention sur ce qui a été dit auparavant. Jésus-Christ, sauveur du genre humain, jetant les fondements de cette foi qui rappelle les impies à la justice et les morts à la vie, s'efforçait, par sa doctrine et par ses miracles, de persuader à ses disciples qu'il était fils unique de Dieu et fils de l'homme tout ensemble. L'un de ces deux dogmes sans l'autre ne sert de rien pour le salut, et il y a un égal péril à croire que le Seigneur Jésus-Christ est Dieu seulement et non pas homme en même temps, ou qu'il est homme seulement et point Dieu, puisqu'il faut de toute nécessité confesser également l'un et l'autre point, c'est-à-dire qu'en Jésus-Christ Dieu est véritablement homme, comme l'homme est véritablement Dieu. Le Sauveur du monde, pour confirmer ses disciples dans cette croyance, leur demandait ce qu'ils pensaient de sa personne. L'apôtre Pierre, à qui Dieu avait révélé la vérité de ce mystère, s'élevant au-dessus des choses sensibles, reconnut des yeux de l'âme le Fils du Dieu vivant, et rendit hommage à sa divinité : il n'arrêta point sa vue à la seule humanité de Jésus-Christ ni à la chair et au sang. La sublimité de cette foi lui mérita des éloges de son maître : Jésus-Christ le compara à une pierre solide

sur laquelle son Eglise était fondée, et que les efforts de la mort et de l'enfer ne pourraient jamais ébranler. Il lui donna aussi le privilège de lier et de délier, promettant de ratifier dans le ciel tout ce qu'il aurait fait sur la terre.

Cette sublimité de connaissance devait aussi s'étendre aux mystères de la nature inférieure. Autrement, les apôtres, dont la foi s'élevait jusqu'à confesser la divinité du Christ, auraient pu croire qu'il était indigne d'un Dieu impassible de se revêtir de notre infirmité, et que la nature humaine, ainsi glorifiée en Jésus-Christ, était désormais hors des atteintes du supplice et à l'abri de la dissolution de la mort. Voilà pourquoi, lorsque le Sauveur du monde leur dit qu'il devait aller à Jérusalem, qu'il souffrirait beaucoup de la part des scribes, des princes des prêtres et des docteurs de la loi, qu'il serait mis à mort et qu'il ressusciterait le troisième jour, le bienheureux apôtre Pierre, embrasé d'un zèle ardent, avec une liberté qu'il croyait l'effet de l'inspiration religieuse, prit la parole pour détourner son maître d'un dessein qui l'exposait à tant d'outrages et à une mort cruelle; mais Jésus l'en reprit avec bonté et l'enflamma du désir de participer à sa passion. Il apprit à ses apôtres que ceux qui voulaient le suivre devaient renoncer à eux-mêmes et se charger de sa croix, méprisant les choses temporelles pour se rendre dignes des félicités éternelles, et qu'enfin, pour sauver sa vie, il fallait ne pas craindre de la perdre.

Pour inspirer ce courage et cette confiance à ses apôtres, pour les rassurer contre les horreurs de la croix, pour empêcher qu'ils ne rougissent d'un supplice ignominieux, et pour leur donner une véritable idée de cette

divine patience avec laquelle il allait bientôt subir toutes les épreuves et les cruautés de la passion, sans cependant rien perdre de sa gloire et de sa puissance, il prit à part Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit sur une haute montagne, et déploya devant eux l'appareil de sa gloire. Quoiqu'ils connussent déjà sa divinité, ils ne connaissaient pas encore la puissance de son humanité qui lui servait de voile. Voilà pourquoi il avait promis que quelques-uns de ses disciples ne mourraient point avant d'avoir vu le Fils de l'homme venir en son règne, c'est-à-dire dans cette splendeur dont son humanité fut environnée, et qu'il laissa voir à ces trois disciples. Quant à cette vision ineffable et inaccessible de la Divinité qui est réservée dans la vie éternelle à ceux qui ont le cœur pur, des hommes encore enveloppés dans une chair mortelle ne pouvaient en aucune façon la voir ni la saisir.

Le Sauveur manifesta sa gloire à trois témoins dignes de foi, et répandit sur son corps une lumière si éclatante, que son visage resplendissait comme le soleil, et que la blancheur de son vêtement surpassait celle de la neige. La fin du mystère de la transfiguration était d'effacer du cœur des apôtres le scandale de la croix; c'était afin que l'humiliation des souffrances et de la mort volontaire ne troublât point la foi de ceux à qui étaient révélées l'excellence et la dignité de cette nature qui se tenait pour un temps cachée sous un voile. Par une admirable disposition de la divine Providence, ce mystère de la transfiguration révélait à la sainte Eglise toutes ses espérances et ses futures destinées, afin que le corps entier du Christ reconnût par là quelle transformation lui était réservée, et quel devait être le sort des membres quand le chef resplendissait de gloire. C'est ce que le même Christ no-

tre Seigneur avait dit déjà en parlant de la majesté de son avènement : « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père ¹. » L'apôtre saint Paul dit la même chose : « J'estime que les souffrances de ce temps ne sont pas dignes de la gloire future qui sera révélée en nous ². » Et ailleurs encore : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. »

Ce prodige de la transfiguration renfermait encore d'autres motifs propres à confirmer la foi des apôtres, et d'autres lumières pour les instruire et les élever à la plus haute science. Moïse et Élie, qui représentaient la loi et les prophètes, apparurent sur le Thabor, s'entretenant avec Jésus-Christ, et c'est alors et en présence de ces cinq personnages que fut réellement accompli cet oracle : « Afin que tout soit avéré par le témoignage de deux ou trois témoins. » Peut-on rien trouver de plus sûr et de mieux établi que cette vérité, puisqu'elle est confirmée par le témoignage de l'Ancien et du Nouveau Testament? Les mystères de l'ancienne loi étaient les signes et les symboles des vérités de la loi nouvelle, et c'est ainsi que toutes les pages des Ecritures s'appuient l'une par l'autre et se communiquent une force mutuelle et réciproque, comme le dit le bienheureux évangéliste Jean : « La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité ont été apportées par Jésus-Christ ³. » C'est en lui qu'ont été accomplies les promesses qui avaient été faites par les figures prophétiques; c'est lui qui a été la raison dernière des

¹ Matth., XIII, 43. — ² Rom., VIII, 18; Coloss., III, 3. — ³ Jean, I, 17.

ordonnances légales, quand il est venu par sa présence réelle enseigner la vraie prophétie, et rendre possible par sa grâce l'accomplissement des préceptes.

L'apôtre Pierre, animé par la révélation de ces mystères, méprisant le monde, dégoûté des choses de la terre, se sentait transporté comme hors de lui-même par son ardente aspiration vers les biens éternels. Ce qu'il venait de voir le comblait d'une joie infinie; il aurait voulu demeurer là sur le Thabor avec Jésus, dans le lieu même où la gloire de son maître lui avait été manifestée : « Seigneur, il nous est bon d'être ici; si vous le voulez, faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Élie. » Le Seigneur ne répondit point à la demande et au désir de son disciple, non pas que ce désir fût mauvais, mais il était désordonné et inopportun, parce que le monde ne pouvait être sauvé que par la mort du Christ. Le Seigneur a voulu aussi par cet exemple exercer la foi des chrétiens, qui ne doivent avoir aucun doute sur la félicité promise; il a voulu nous faire comprendre que nous devons demander la patience pour résister aux peines et aux tentations de cette vie, avant de demander la gloire; car le temps de la patience et des souffrances doit précéder la félicité du royaume.

« Pierre parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit; et voilà que de la nuée sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui je me suis com-
« plu; écoutez-le. » Le Père était réellement présent dans le Fils; l'essence divine, inséparable du Père et du Fils, se révélait par cette lumière éclatante qui enveloppait le Seigneur et qu'il tempérerait pour la proportionner à la faible vue des apôtres. Pour leur faire connaître les propriétés de chaque Personne, la splendeur dont le corps du

Seigneur était environné fut le signe de la présence du Fils, comme la voix qui sortit de la nuée leur révéla la présence du Père. Les disciples, entendant cette voix, tombèrent la face contre terre; ils furent saisis de crainte; la majesté du Père et du Fils les remplit d'une terreur religieuse; leur esprit, élevé au-dessus de la sphère des sens, connut la divinité de l'un et de l'autre, et leur foi n'hésita point : ils se prosternèrent devant cette divine Unité. Le témoignage du Père fut plus que suffisant pour leur ôter tous les doutes; ils se rendirent à la force de ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. » N'ont-ils pas entendu clairement : « Celui-ci est mon Fils, » qui est de moi et avec moi avant tous les temps? Le Père n'est pas plus ancien que le Fils, le Fils n'est pas postérieur au Père : « Celui-ci est mon Fils; » la divinité ne nous sépare point, notre puissance est égale, l'éternité n'est point entre nous une différence. « Celui-ci est mon Fils; » ce n'est point un Fils adoptif, c'est mon propre Fils engendré de ma propre substance, et mon égal en toutes choses. « Celui-ci est mon Fils, par qui toutes choses ont été faites; rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » Il fait tout ce que je fais, il opère inséparablement avec moi. Le Fils est dans le Père et le Père est dans le Fils; notre unité est indivisible, et quoique moi, qui ai engendré, je sois autre que celui qui a été engendré, vous devez cependant penser du Fils tout ce qu'il vous est possible de penser du Père. « Celui-ci est mon Fils, » qui, étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce lui fût une présomption ni une usurpation de se faire égal à Dieu. C'est lui néanmoins qui, pour sauver le genre humain en exécution de notre commun conseil, s'est anéanti lui-même, s'abais-

sant avec sa divinité incommutable, jusqu'à prendre la forme d'esclave, fait à la ressemblance des hommes.

Ecoutez donc ce Fils, qui est l'objet de toutes mes complaisances, qui m'a fait connaître au monde, qui me glorifie par ses humiliations : il est la vérité et la vie, c'est ma sagesse et ma force. « Ecoutez-le : » les mystères de la loi l'ont annoncé, les prophètes ont prédit son avènement. « Ecoutez-le : » il a racheté le monde par son sang; il a enchaîné le diable; il a brisé les liens du péché; il a affranchi les hommes de la dette de l'ancienne prévarication. « Ecoutez-le : » c'est lui qui ouvre le chemin du ciel, et qui a fait de sa croix le moyen d'ascension vers le céleste royaume. Ne soyez plus en peine de votre rédemption. Que craignez-vous, pauvres blessés? Que ce que veut le Christ soit fait, ainsi que je le veux. Défaites-vous de ces craintes charnelles, armez-vous d'une fidélité constante : il est indigne de vous de craindre, à l'approche de la passion du Sauveur, ce que vous ne craignez pas, soutenus par sa grâce, quand viendra l'heure d'aller vous-mêmes au devant de la mort.

Tout ceci, mes bien-aimés, n'a pas été dit aux apôtres pour leur utilité seulement : c'est à l'Eglise universelle que ces paroles s'adressaient dans la personne des trois disciples. Que la foi donc de tous soit confirmée par la prédication du très saint Evangile, et que personne ne rougisse de la croix du Christ, puisque c'est par elle que le genre humain a été racheté. Que pas un chrétien ne craigne de souffrir pour la justice. Ayons confiance aux promesses que Dieu nous a faites. C'est par le travail qu'on arrive au repos, et la mort conduit à la vie. Jésus-Christ s'est chargé de toutes nos faiblesses; si nous persévérons dans son amour et dans la confession de sa Foi, nous vain-

crons comme il a vaincu, et nous participerons à ses promesses. Ainsi donc, qu'il s'agisse d'accomplir les commandements ou de souffrir les traverses et l'adversité, que toujours cette voix du Père retentisse à nos oreilles : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le, » lui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

III^e DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Mes Frères, soyez donc les imitateurs de Dieu comme ses enfants bien aimés, et marchez dans un esprit d'amour, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même à la mort pour nous, en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni d'aucune impureté, ni d'avarice, comme il sied aux saints. Bannissez aussi loin de vous les paroles déshonnêtes, folles ou bouffonnes, qui ne conviennent pas à votre vocation; mais occupez-vous à louer et à remercier le Seigneur. Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, qu'on peut appeler idolâtre, ne sera héritier du royaume de Dieu et de Jésus-Christ. Que personne ne vous séduise par de vains discours; car ce sont ces désordres qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules. N'ayez donc rien de commun avec eux. Vous étiez autrefois ténèbres; mais maintenant vous êtes lumière en notre Seigneur. Conduisez-vous donc comme des enfants de lumière. Or le fruit

de la lumière consiste à marcher dans la voie de la bonté, de la justice et de la vérité. (Saint Paul aux Ephés., ch. v, v. 1, 10.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien aimés, et marchez dans l'amour, à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même pour nous en s'offrant à Dieu comme hostie de suave odeur. »

Les choses accomplies nous frappent avec bien plus de puissance que toutes les promesses ou les menaces de l'avenir; les leçons du passé provoquent bien plus vivement notre admiration et notre croyance. C'est pourquoi le bienheureux Paul puise les motifs de ses exhortations dans les choses qui ont été : en effet les choses du passé, les exemples, exercent sur nous la plus grande influence, particulièrement tout ce qui touche au Christ notre Seigneur. Ainsi ces paroles : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra les vôtres; mais si vous ne remettez pas aux autres les leurs, votre Père céleste ne vous remettra pas non plus les vôtres¹, » ces paroles, dis-je, peuvent, il est vrai, faire une forte impression sur des hommes sages et qui ont foi aux menaces et aux promesses de l'avenir; mais l'apôtre Paul, sans négliger ces motifs, se sert surtout des choses et des exemples du passé pour exciter notre émulation. La

¹ Matth., vi, 14, 15.

crainte de l'avenir peut nous faire éviter le supplice ; mais les leçons du passé nous portent à la pratique du bien et à entreprendre les œuvres. « Imitiez le Christ, » nous dit l'Apôtre : cela seul suffit pour exhorter à la vertu. Imiter Dieu !... cela est plus grand que tout ce qu'on peut dire, « plus grand que de faire lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et que de faire pleuvoir sur les justes et sur les injustes ¹. » Or, voici comment l'Apôtre entend que nous imitions Dieu : il veut que nous, qui avons été comblés par lui de bienfaits, nous les rendions à nos frères par des prévenances mutuelles, ayant les uns pour les autres des entrailles de père, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intime dans les affections humaines et de plus tendre dans la compassion. Et comme il est impossible que les hommes, à cause de leur faiblesse, ne s'offensent pas quelquefois, saint Paul trouve à ce mal un remède bienheureux, celui de nous pardonner mutuellement nos offenses !...

« Soyez donc les imitateurs de Dieu comme ses enfants bien aimés, et marchez dans un esprit d'amour, comme Jésus-Christ, qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une hostie d'agréable odeur. » Pour qu'on ne puisse croire que ce sacrifice ait été l'effet de la contrainte et de la nécessité, entendez bien que saint Paul dit formellement que le Christ « s'est livré lui-même. » Ainsi le Seigneur vous a aimé lorsque vous étiez son ennemi ; aimez donc votre frère comme Dieu vous a aimé. Sans doute, vous n'irez jamais aussi loin dans votre amour ; mais faites au moins tout ce que vous pouvez. Ah ! est-il une plus douce félicité ! Quand on nous offrirait un royaume, pourrions-

¹ Matth., v, 45.

nous l'estimer autant que la gloire d'imiter Dieu et de lui devenir semblables? Il vaut infiniment mieux remettre une offense qu'une dette pécuniaire; car remettre une dette d'argent ce n'est pas, à proprement parler, imiter Dieu; mais pardonner une offense c'est l'imiter. Vous ne pouvez objecter votre pauvreté. Perdez-vous à cela quelque chose? votre bien y est-il intéressé? N'est-ce pas pour vous, au contraire, un gain, la richesse et l'opulence?

Saint Paul vous propose un motif plus généreux encore : « Soyez donc les imitateurs de Dieu, dit-il, comme étant ses enfants bien aimés. » Il est nécessaire que vous imitiez votre Père céleste, non-seulement parce que vous avez été comblés de ses bienfaits, mais parce que vous êtes ses enfants bien aimés; car tous les fils n'imitent pas leur père, mais ceux-là seuls qui sont ses enfants bien aimés.

« Marchez dans un esprit d'amour. » Là est la source de tous biens : avec l'amour, il n'y a plus ni orgueil, ni colère, ni explosion de haine, ni blasphèmes; tout cela disparaît. C'est la raison dernière et suprême par laquelle l'Apôtre va clore toutes ses considérations. Comment êtes-vous devenus les enfants de Dieu, si ce n'est parce qu'il vous a remis vos offenses? Que la même raison qui a fait que Dieu vous a conféré un si grand honneur vous porte donc à pardonner aussi à votre frère.

Dites-moi, si quelqu'un, vous trouvant enchaîné et accablé de maux innombrables, vous conduit dans un palais... ou plutôt laissons cela : si quelqu'un vous rencontre tout défaillant, en proie à la fièvre et près de mourir, et qu'il vous guérit en vous appliquant quelque remède, ne béniriez-vous pas le médecin et le médicament lui-même? Si les temps et les lieux où quelque bien nous a

été fait nous sont chers et laissent dans notre âme une telle impression, combien plus doit nous être cher ce qui nous intéresse bien davantage ! Aimez donc la charité ; c'est par elle que vous obtenez le salut, c'est par elle que vous devenez enfants de Dieu. Servez-vous de ce remède pour sauver les autres, et persuadez à tous de s'en servir. Remettez et on vous remettra ; c'est là le caractère propre d'une âme généreuse et reconnaissante ; c'est ainsi que sont de véritables enfants de Dieu. — « Comme Jésus vous a aimés, » dit-il ; or vous ne pardonnez qu'à vos amis, et Jésus a pardonné à ses ennemis. Le Seigneur vous donne donc un grand exemple ; et nous ne le suivons que lorsque nous pardonnons à nos ennemis, comme a fait Jésus-Christ.

« Et il s'est livré lui-même, s'offrant à Dieu comme une hostie d'agréable odeur. » Souffrir pour ses ennemis, c'est offrir à Dieu une victime agréable, une hostie qui lui plaît. Si vous allez jusqu'à mourir, alors seulement vous serez véritablement une hostie, c'est alors que vous imitez Dieu.

« Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni d'aucune impureté, ni d'avarice, comme il convient à des saints. » L'Apôtre, après avoir parlé de l'aigreur et de la colère, passe à d'autres péchés non moins graves, comme on en peut juger par ce que dit Moïse dans la loi ; d'abord : « Tu ne tueras point, » le meurtre est l'effet de la colère ; ensuite : « Tu ne commettras point d'adultère ¹, » ce qui est l'effet de la concupiscence. La colère s'exhale en paroles amères, en clameurs, en calomnies, en blasphèmes ; la concupiscence produit la fornica-

¹ Exod., xx, 13. 14.

tion, l'impureté, l'avarice, et nous porte aux désirs effrénés des richesses et aux plaisirs charnels.

Saint Paul, après avoir condamné les paroles violentes, qui sont comme le prélude de la colère, flétrit maintenant les conversations et les plaisanteries obscènes, qui mènent droit à la débauche.

« Bannissez aussi loin de vous les turpitudes, les folles paroles, les bouffonneries qui ne conviennent point à votre vocation; mais appliquez-vous à rendre grâces. » Ne dites et ne faites rien de honteux et de deshonnête, et vous éteindrez le feu de la concupiscence. « Que l'on n'entende pas entre vous même le nom de fornication ni d'aucune impureté; qu'il n'y en ait pas la moindre trace. »

C'est ce qu'il disait déjà en écrivant aux Corinthiens : « Il n'est bruit que d'une fornication commise parmi vous ¹, » ce qui signifie : Soyez tous parfaitement purs, dans vos paroles comme dans vos actes; car les paroles conduisent aux actes. Et pour ne pas paraître ensuite importun et trop sévère en proscrivant toute plaisanterie, il donne le motif de cette sévérité : « Elles ne conviennent point à votre vocation; mais, ajoute-t-il, appliquez-vous plutôt à rendre à Dieu des actions de grâces. » A quoi sert un bon mot? à faire rire seulement. Croyez-moi, laissons cela aux bouffons, et rejetons loin de nous tout ce qui ne peut nous être ni utile ni convenable.

Ne souffrons donc aucune parole inutile : les propos oiseux conduisent insensiblement aux plus absurdes et aux moins convenables. Le temps présent n'est point un temps de joie dissolue, mais un temps de larmes et d'afflictions; et vous, ce temps, vous le consommez en plaisanteries, en

¹ I Cor., v. 1.

folles paroles ! Est-ce que l'athlète, en entrant dans l'arène, oublie qu'il a un adversaire à combattre pour s'amuser à perdre le temps en propos plaisants et bouffons ? Le diable nous poursuit, il tourne en rugissant autour de nous, il cherche à nous dévorer ; il met tout en œuvre : les ruses et les menaces, il n'épargne rien pour nous perdre ; il hurle, grince les dents, vomit la flamme... et vous, tranquille sur votre sort, vous perdriez votre temps en vaines et folles plaisanteries, en discours oisifs et frivoles, indignes du nom de chrétien ! Est-ce ainsi que vous espérez triompher d'un si redoutable adversaire ?

O mes bien-aimés, nous rions follement ! Mais savez-vous donc comment vivaient les saints ? Écoutez l'apôtre Paul : « Veillez donc, dit-il, et souvenez-vous que pendant trois ans, nuit et jour, je n'ai point cessé d'avertir chacun de vous avec larmes ¹. » Si tel était son zèle à l'égard des fidèles d'Éphèse et de Milet, qu'il les conjurait avec larmes, joignant aux larmes les exhortations, croyez-vous qu'il ait employé les jeux d'esprit pour gagner et convertir les autres ? Écoutez ce qu'il dit aux Corinthiens : « Je vous ai écrit l'âme brisée et le cœur dans l'angoisse avec beaucoup de larmes, non pour vous contrister, mais afin que vous sachiez combien surabonde mon amour pour vous ². » Et plus loin : « Qui est faible, sans que je sois faible ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ³ ? Écoutez-le disant ailleurs, et chaque jour, dans son ardente aspiration vers la céleste patrie : « Pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons sous le poids jusqu'à ce que ce qui est mortel soit absorbé⁴ par la vie. » Vous cependant vous riez et vous folâtriez !

¹ Act., xx, 31. — ² II Cor., II, 4. — ³ *Id.*, xi, 29. — ⁴ *Id.*, v, 4.

C'est le temps du combat, et vous ne rêvez que fêtes et que divertissements !

N'avez-vous jamais regardé le visage de ceux qui se préparent au combat ? Quelle austère gravité ! quelle sévère contenance ! Leur sourcil est terrible et jette l'épouvante ! Voyez-vous quel sombre regard ! Le cœur brûlant vibre et bondit ; l'âme est recueillie, frémissante. Tout entière à sa préoccupation, elle attend. Partout règne une grande retenue, un ordre et un ensemble admirable : un profond silence précède la bataille.

Si des hommes qui n'ont à combattre que des ennemis visibles, et dont les propos ne peuvent rien compromettre, conservent cependant ce silence de mort, vous dont la guerre consiste en grande partie dans la manière de gouverner votre langue et de régler vos paroles, exposerez-vous sans défense aux coups de l'ennemi ce point si important du combat ? Ignorez-vous que c'est de ce côté surtout que vous sont dressées les embûches ? Vous jouez, vous folâtrez, vous débitez des facéties et des bons mots, vous faites rire et vous riez sans le moindre scrupule ! Ah ! combien de parjures, combien de ruines, combien de paroles honteuses et obscènes sortiront bientôt de ces plaisanteries, de ces jeux d'esprit ! Mais, direz-vous, il ne s'agit pas ici des paroles enjouées. Écoutez donc l'apôtre : il proscrit toute espèce d'esprit plaisant et railleur. C'est un temps de guerre et de combat ; il vous faut veiller nuit et jour, vous tenir sur vos gardes ; il faut vous armer et vous tenir prêts pour la bataille ; vous n'avez pas le temps de rire, c'est l'affaire du monde. Écoutez ce que dit le Christ : « Le monde se réjouira, vous serez dans la tristesse¹. »

¹ Jean, XVI, 20.

Le Christ est cloué sur la croix pour vos péchés, et vous riez! Pour vous racheter, il a souffert les soufflets, les crachats, les supplices, et vous vous divertissez! Que feriez-vous davantage pour attirer sur vous sa colère? Cependant, puisque ce défaut semble presque indifférent et qu'il paraît si difficile à éviter, traitons-en à fond et montrons combien ce mal est grand.

L'œuvre du démon consiste à nous faire négliger comme indifférentes et peu dignes d'attention les choses essentielles. Or, qui pourrait regarder celles dont nous parlons comme indifférentes, à la vue des maux innombrables qu'elles produisent et des désordres dont elles sont si souvent la source? N'est-ce pas là une preuve assez frappante de leur importance? Voyons donc d'où peut venir ce mal, ou plutôt voyons combien un chrétien doit être saint, débonnaire et pacifique, et quelle raison il a d'être sérieux, de gémir et de s'affliger. Un diseur de bons mots et de plaisanteries n'est pas un saint; fût-il Grec, il est ridicule. Cela n'est permis qu'à des comédiens... Écoutez ces paroles du prophète : « Servez le Seigneur dans la crainte et réjouissez-vous avec tremblement ¹. » Les bouffonneries rendent l'âme efféminée, paresseuse, enfantent les injures, les querelles, et suscitent d'horribles inimitiés.

Jusqu'à quand n'aurez-vous rien de la gravité des hommes? Cessez donc de vous comporter en enfants. Vous ne souffrez pas que vos serviteurs tiennent en public des propos inutiles, et vous, qui vous dites les serviteurs de Dieu, vous ne songez qu'à rire et à vous donner honteusement en spectacle! C'est beaucoup déjà, c'est

¹ Ps. II.

très heureux qu'une âme, défendue par des habitudes sérieuses et qui se tient sur ses gardes, ne se laisse pas surprendre : que sera-ce de celui qui s'abandonne à une joie dissolue ? Il n'est pas besoin des embûches et des assauts du diable : celui-là sera l'artisan de sa propre ruine et s'offrira de lui-même à tous les entraînements. Sachez donc ce que c'est qu'un bouffon, ce qu'on appelle un bouffon : c'est un être changeant, mobile, inconstant et léger, qui prend toutes les formes et tous les genres de masques. Ah ! tel n'est pas le caractère de ceux qui travaillent à bâtir et qui élèvent des ouvrages et des édifices solides ! Le bouffon change avec une merveilleuse facilité et tourne à tout vent ; ne faut-il pas qu'il se transforme et se métamorphose sans cesse pour imiter les gestes, la parole, le maintien, le rire, la démarche et tout l'extérieur des autres ? Ne faut-il pas aussi qu'il s'applique à trouver de nouvelles sottises, des railleries et des sarcasmes ? Cela lui est indispensable pour enrichir son répertoire. Mais combien cet esprit railleur et bouffon est éloigné de l'esprit chrétien ! Celui qui accepte le rôle de discurs de bons mots s'attire de gaieté de cœur, par sa manie, la haine des personnes qui sont en butte à ses traits, qu'elles soient présentes ou absentes. Il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi. Si c'était un rôle convenable et digne, le laisserait-on aux comédiens de bas étage ? Vous voilà descendu au niveau d'un histrion, et vous ne rougissez pas ? Ne sentez-vous pas que cela est indigne d'un homme qui se respecte ? A combien de maux n'est point sujette une âme qui se livre à cette manie bouffonne et railleuse ? C'est sa ruine totale, c'est la désolation ! La sainte harmonie qui doit régner en elle est détruite ; son édifice intérieur s'écroule, la crainte de Dieu est bannie,

la pïcté est absente. Vous avez une langue non pour la faire servir aux sarcasmes et à la plaisanterie, mais pour rendre grâces à Dieu...

Déplorable aveuglement! il en est plusieurs à qui ce travers semble un mérite. Mais ne vous y trompez pas, la bouffonnerie n'a rien de commun avec la grâce. Écoutez ce que dit l'Écriture : « L'éclair précède le tonnerre; ainsi la grâce précède la modestie, et la réserve est un ornement précieux¹. » Rien de plus impudent qu'un bouffon; sa bouche est pleine de venin, ce n'est pas la grâce qui se joue sur ses lèvres...

Pour nous, bannissons ce vice honteux, cette funeste manie; ne nous permettons que des paroles graves et bienséantes, pures et saintes, comme il convient à des chrétiens. Que nos bouches ne se souillent point des propos immondes d'hommes perdus et débauchés. Élevons, sanctifions nos âmes dans l'attente des biens qui nous sont promis, et travaillons à les obtenir par une sage et prudente réserve, par la gravité des saints.

« Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de Dieu et de Jésus-Christ. »

Il y avait, dès le temps des apôtres, des hommes qui poussaient les chrétiens à la dissolution et qui, à l'exemple des faux prophètes, travaillaient à détourner le peuple de l'œuvre évangélique en le portant au relâchement. Je crois que plusieurs encore de nos jours se chargent auprès de leurs frères de ce triste rôle. Quand nous disons, avec saint Paul, que l'avarice est une idolâtrie, ils méprisent nos paroles et les taxent d'hyperbole pour

¹ Eccl., xxxii, 14.

leur enlever toute autorité, et c'est ainsi qu'ils travestissent tous les commandements. Ce sont ces hommes que le bienheureux Paul dénonce aux Éphésiens : « Que personne ne vous séduise par de vains discours. » Ces vains discours sont ceux qui d'abord paraissent enjoués et plaisants, mais dont les résultats sont ensuite si déplorables, car ils ne produisent que déception.

Ces désordres, c'est-à-dire la fornication, l'avarice et l'impureté, « attirent la colère de Dieu sur les fils de la rébellion. N'ayez donc rien de commun avec eux. Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en notre Seigneur. » Admirez la sagesse de l'Apôtre. Il présente d'abord aux fidèles, comme motif d'exhortation, l'amour excessif de Jésus-Christ, par lequel, dit-il, vous vous aimez les uns les autres sans faire injure à personne. Il les exhorte maintenant par la crainte de l'enfer : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Il dit aussi dans son épître aux Romains : « Quel fruit avez-vous donc retiré de ce qui vous fait rougir aujourd'hui ? » Il rappelle leur dépravation et leurs vices d'autrefois, comme s'il disait : Souvenez-vous de ce que vous étiez alors, et de ce que vous êtes devenus depuis. Ne retombez plus dans votre première corruption, et ne déshonorez point en vous la grâce de Dieu. « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Et cela ne vient point de votre propre vertu ; c'est un pur don de la grâce de Dieu.

« Marchez donc comme des enfants de lumière. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus chassa un démon du corps d'un muet; et aussitôt qu'il eut chassé ce démon, le muet parla; et le peuple fut dans l'étonnement. Néanmoins quelques-uns dirent : C'est par Béalzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. D'autres, pour le tenter, lui demandèrent d'opérer un prodige dans le ciel. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume pourra-t-il subsister? Cependant vous dites que c'est par Béalzébub que je chasse les démons. Si c'est par Béalzébub que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu au milieu de vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté; mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le renverse, il lui enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe. Lorsqu'un esprit immonde sort d'un homme, il erre en des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point; il dit alors : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Il y revient, et la trouve nettoyée et ornée. Alors il s'en va, et prend sept autres esprits pires que lui; ils entrent dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient

pire que le premier. » Au moment où il disait ces choses, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : « Heureux le ventre qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! » Jésus reprit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent. » (Saint Luc, ch. xi, 14 à 29.)

HOMÉLIE ATTRIBUÉE AU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus chassa un démon du corps d'un muet : et aussitôt qu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'étonnement. »

Ce possédé, mes Frères, était, au rapport de saint Marc, non-seulement muet, mais encore sourd, et le Seigneur le guérit de toutes ces infirmités.

« Néanmoins quelques-uns dirent : C'est par Béezébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. » Ces calomniateurs, qui se trouvaient dans la foule et qui s'attachaient aux pas du Seigneur, étaient des scribes et des pharisiens ; ils étaient là toujours, épiant ses démarches, toujours prêts à nier ses œuvres merveilleuses, ou à dénigrer, par la méchanceté de leurs interprétations, celles qu'ils étaient forcés de reconnaître. Ils se mirent donc à blasphémer en disant qu'il chassait les démons au nom de Béezébub, prince des démons¹. Voici maintenant que d'autres, « pour le tenter, lui demandèrent un signe du ciel. » Ils auraient voulu sans doute qu'il fît descendre le

¹ IV Rois, 1.

feu du ciel, comme Elie, ou que, comme Samuel, par un jour serein, il fit éclater le tonnerre, briller les éclairs, et tomber la pluie par torrents ¹, comme s'ils eussent été embarrassés de rabaisser ces prodiges, en les attribuant à quelque secret bouleversement de l'atmosphère. Eh quoi! vous calomniez les prodiges que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de la main, que ne ferez-vous pas pour les prodiges opérés dans le ciel? Ne direz-vous pas que les magiciens d'Egypte en faisaient tout autant?

« Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera. » Il répond, non pas à leurs paroles, mais à leurs pensées, afin de les forcer à croire à sa puissance, en les forçant à reconnaître qu'il lisait au fond de leurs cœurs. « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit. » Il n'en sera point ainsi du royaume du Père, du Fils et du Saint-Esprit; car il est de toute éternité et par là même indivisible et indestructible. Si donc le royaume de la sainte et indivisible Trinité doit durer toujours, parce qu'il est indivisible, que les hérétiques cessent de prétendre que le Fils est moindre que le Père, et que le Saint-Esprit est inférieur au Fils, puisqu'ils n'ont qu'un seul et même royaume, une seule et même majesté.

« Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume pourra-t-il subsister? Cependant vous dites que c'est par Béalzébub que je chasse les démons. » Par ces paroles, il voulait les forcer à comprendre et à confesser eux-mêmes qu'en refusant de croire en lui, ils suivaient le parti du démon, qui, divisé contre lui-même, ne

¹ I Rois. xii.

pouvait subsister. Que les pharisiens choisissent donc à leur gré : si Satan ne peut chasser Satan, ils ne peuvent rien dire contre le Seigneur ; et si Satan s'arme contre lui-même, oh ! alors, qu'ils se hâtent d'abandonner son étendard, et qu'ils veillent à leur propre sûreté ; car tout royaume divisé contre lui-même ne pourra subsister. Mais en quel nom le Christ chasse-t-il les démons, puisque ce n'est pas au nom du prince des ténèbres ? C'est ce que nous allons apprendre par les paroles qui suivent.

« Si c'est par Bézébub que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges. » Il désigne ici ceux des enfants de ce peuple qui étaient devenus ses disciples. Or, assurément les disciples de Jésus-Christ avaient la conscience de n'avoir jamais rien appris de ce divin Maître sur cet art ténébreux de chasser les démons par le prince des démons. « C'est pour cela, dit-il, qu'ils seront eux-mêmes vos juges. » Ces ignorants, qui sont pour le monde un objet de répulsion et de mépris, ces enfants, étrangers à votre artificieuse malice, mais qui cherchent à imiter la sainte simplicité de leur maître, ils seront mes témoins, ils seront vos juges !

Peut-être est-il possible encore que Jésus-Christ ait voulu parler de ceux d'entre les Juifs qui faisaient profession de chasser les démons par leurs exorcismes. Il les force, par la sagesse de ses paroles, à confesser que c'était l'œuvre du Saint-Esprit. Si vos enfants, leur dit-il, chassent les démons au nom de Dieu, et non pas au nom des démons eux-mêmes, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de moi ? Ils seront donc vos juges ; car ils attribuent à Dieu seul le pouvoir de chasser les démons, tandis que vous l'attribuez à Bézébub, prince des démons.

« Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, donc le royaume de Dieu est venu au milieu de vous. » C'est ce même doigt de Dieu que furent obligés de reconnaître les devins qui faisaient des prodiges contre Moïse et Aaron. « Le doigt de Dieu est là ¹, » disaient-ils. C'est encore ce doigt qui écrivit la loi sur les tables de pierre au mont Sinaï. Le Fils est donc le bras et la main de Dieu, et le doigt de Dieu c'est l'Esprit-Saint, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'ont qu'une seule et même substance. Le Saint-Esprit est appelé le doigt de Dieu, parce que, par analogie de fonction avec les doigts, il a pour attribut spécial de répartir et de distribuer aux anges et aux hommes les dons qui sont propres à chacun. « Le royaume de Dieu est venu parmi vous ; » c'est-à-dire le royaume où les impies sont condamnés et séparés des justes qui font pénitence de leurs péchés.

« Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. » Le fort représente ici le démon, et la maison, c'est le monde livré à sa malice, et qu'il avait asservi à ses lois : en effet, jusqu'à l'arrivée du Sauveur, Satan dominait sans rival dans le cœur des infidèles. Le Seigneur l'appelle encore le prince de ce monde. « Le prince du monde vient, et il n'a rien en moi ². C'est maintenant le jugement du monde, c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors ³. » Il y a dans les paroles qui suivent une allusion prophétique à cette prochaine expulsion de Satan.

« Mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le renverse, il lui enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance et il partagera ses dépouilles. » Jé-

¹ Exod., VIII. — ² Jean, XIV, 30. — *Id.*, XII, 31.

sus-Christ parle ici de lui-même, lorsqu'il délivrait l'homme du démon, et qu'il triomphait de ses ruses, non pas en vertu d'un accord et d'un commun consentement, mais par l'effet irrésistible de sa souveraine puissance. Les armes dans lesquelles ce redoutable ennemi mettait sa confiance sont ses artifices et les pièges de sa perversité. Ses dépouilles sont les hommes qui étaient devenus ses victimes. Le Christ vainqueur les partage : c'est là le propre du triomphateur. En effet, « il a conduit captive la captivité ; il a partagé ses dons aux hommes : et il a fait les uns apôtres, les autres évangélistes, les autres prophètes, pasteurs et docteurs ¹. »

« Quiconque n'est pas pour moi est contre moi ; et quiconque n'amasse pas avec moi disperse. » Ces paroles du Seigneur peuvent très bien s'entendre de tout hérétique, des schismatiques, de tout faux catholique et mauvais chrétien, de Satan et des serviteurs de Satan.

Le Sauveur veut donc nous marquer les caractères auxquels on reconnaît ses œuvres, qui ne peuvent en aucune façon se comparer avec celles de Bézébub. Le Sauveur veut affranchir les âmes des hommes, et Satan cherche à les retenir captives ; le Sauveur prêche la connaissance du seul Dieu, et Satan veut faire adorer les idoles ; le Sauveur rappelle les hommes à la vertu, et Satan s'efforce de les entraîner au vice. Comment pourrait-il exister un accord entre Jésus-Christ et Satan quand leurs œuvres sont aussi opposées ?

« Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre en des lieux arides. » Ces paroles peuvent se rapporter aussi aux hérétiques et aux chrétiens indignes. L'es-

¹ Ephés., iv, 8, 11.

prit immonde était maître d'un homme ; il est chassé par le baptême du corps de cet homme qui embrasse la foi catholique et renonce à toutes les maximes du monde ; alors il erre en des lieux arides. Ces lieux arides sont les cœurs des fidèles qui ont été purifiés de toute affection mauvaise et corrompue ; cet ennemi rusé tend ses pièges à l'entour, il cherche à s'y établir. Mais, comme le dit le Sauveur : « il cherche le repos et il n'en trouve point. » Il est contraint de fuir loin des âmes pures ; il ne peut y avoir pour lui de repos que dans le cœur des méchants.

Il dit alors : « Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. » Efforçons-nous donc de lui tenir constamment fermée la porte de nos cœurs. Souvent la mauvaise habitude, que nous croyons détruite, profite de notre négligence pour se réveiller et reprendre sur nous son empire.

« Et revenant, il la trouve nettoyée de ses ordures et ornée. Aussitôt il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; ils entrent dans cette maison et ils y demeurent. » Par ces sept esprits pervers, Jésus-Christ désigne tous les vices. Quiconque, après une conversion, retombe dans ses anciens égarements est bientôt en proie à tous les vices. C'est avec justice que ces sept esprits sont appelés plus méchants ; car non-seulement cet homme aura les sept vices opposés aux vertus spirituelles, mais en même temps, par un raffinement d'hypocrisie, il feindra de posséder ces vertus.

« Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Car saint Pierre dit de ceux qui, ayant cherché un refuge contre la contagion du monde dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, s'y engageaient de nouveau, qu'il leur eût été meilleur de

ne pas connaître la voie de la justice que de revenir en arrière après avoir connu le saint commandement qui leur avait été donné ; car ce que dit un proverbe vrai leur est advenu : le chien est retourné à son vomissement, et le pourceau lavé s'est derechef vautré dans la boue¹. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. » Le Sauveur a fait lui-même une application de sa parabole en disant : « Il en sera de même pour cette génération perverse. » L'esprit immonde est sorti du cœur des Juifs quand ils ont reçu la loi, et il s'en est allé parcourir les lieux arides, les déserts des nations. Et les nations ayant embrassé la foi du Seigneur, il s'est dit, ne trouvant point de repos : « Je retournerai dans mon ancienne maison, d'où je suis sorti. Et revenant, il la trouva vide et purifiée de toute souillure. » Le temple des Juifs était vide alors ; il n'était plus habité par le Seigneur, qui avait dit : « Le temps s'approche où votre maison sera laissée déserte². » Ils n'étaient donc plus protégés ni par Dieu, ni par les anges ; ils n'étaient ornés que par les observances puérides et superflues des Phari-siens. C'est alors que le démon, escorté de sept autres esprits impurs, retourne à son ancienne demeure, et le dernier état de ce peuple devient pire que le premier. Asservi à la tyrannie de démons beaucoup plus nombreux qu'au temps de la captivité d'Égypte, avant la connaissance de la loi, il blasphème Jésus-Christ dans ses synagogues. Car il eût été meilleur pour ce peuple de ne pas croire au Messie que de revenir en arrière après y avoir cru, le méconnaissant et le rejetant quand il est venu.

¹ Il Pier., VIII, 20. — ² Matth., XXIII, 28.

DISCOURS DE SAINT LÉON, PAPE.

Ayant dessein, mes bien-aimés, de vous prêcher le plus solennel et le plus saint des jeûnes, puis-je mieux commencer mon discours qu'en me servant des paroles de l'Apôtre, qui était l'organe et l'interprète de Jésus-Christ : « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut¹. »

Quoique Dieu nous fasse des grâces en tout temps et que les bras de sa miséricorde nous soient toujours ouverts, il faut cependant que nos âmes s'appliquent avec plus de ferveur à la pratique de la vertu, et qu'elles tendent à de nouveaux progrès lorsque l'anniversaire du jour de notre rédemption nous invite plus particulièrement aux œuvres de piété. C'est un devoir pour nous de nous préparer, en purifiant nos corps et nos âmes, à célébrer le saint mystère de la Passion du Sauveur. Nous devrions toujours avoir en la présence de Dieu une continuelle dévotion et un sentiment permanent de respect, et nous conserver enfin tels qu'il convient que nous soyons pour la fête de Pâques. Mais comme cette ferveur n'appartient qu'à un petit nombre, comme la fragilité de la chair fait qu'on se relâche d'une austère observance, comme les embarras et les inquiétudes de la vie causent de grandes distractions, et que les âmes même religieuses, en remuant la poussière du siècle, contractent toujours quelques souillures, Dieu, par une disposition salutaire de sa sagesse, a institué la pénitence du carême,

¹ II Cor., v. 2.

afin d'offrir un remède aux âmes que l'impureté du siècle aurait atteintes et de leur ménager l'occasion et les moyens de se purifier par les jeûnes et les abstinences de la sainte quarantaine, en rachetant par les bonnes œuvres les fautes commises dans les autres temps.

Puisque nous sommes à la veille de ce saint temps et que nous nous disposons à nous appliquer le remède si salutaire du jeûne, écoutons la recommandation que l'Apôtre nous fait : « Purifions-nous, mes bien-aimés, de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification dans la crainte de Dieu. » Apaisons la dissension qui peut exister entre ces deux puissances : que l'âme conserve sa dignité et son autorité, et que le corps soit soumis à l'esprit qui le doit conduire. Prenons garde d'offenser personne, et ne donnons occasion à qui que ce soit de nous blâmer ou de se plaindre de nous. Autrement les infidèles auraient droit de censurer notre conduite ; les langues impies s'armeraient contre la religion par notre faute, si les mœurs de ceux qui jeûnent étaient déréglées, et si elles étaient en contradiction avec la pureté que la pénitence doit imposer.

Notre jeûne ne doit pas consister dans la seule abstinence des aliments ; il est inutile de retrancher au corps sa nourriture ordinaire, si l'esprit ne renonce à l'iniquité et si la langue ne s'abstient de la médisance. Ainsi donc, ce n'est pas assez que la loi du jeûne restreigne notre liberté quant au choix et à la quantité des aliments, la même loi nous oblige aussi à refréner toutes les autres passions. C'est le temps de la douceur et de la patience, de la paix et de la tranquillité ; il faut bannir les vices, nous purifier de toute souillure et nous affermir pour toujours dans les vertus. C'est le temps de pardonner les

offenses, de négliger les injures, d'oublier les affronts. C'est maintenant qu'une âme fidèle doit s'exercer par les armes de la justice à combattre à droite et à gauche par l'honneur et l'ignominie, par la mauvaise et bonne renommée, par une conscience pure et une probité constante. Il faut que les louanges ne nous enflent pas, non plus que les opprobres ne doivent nous abattre. Que la modestie des hommes religieux ne soit ni sauvage, ni chagrine ; qu'elle respire la sainteté ; qu'on n'entende parmi eux ni murmures, ni querelles ; car la source des joies spirituelles qu'ils goûtent est intarissable.

Ne craignons pas de nous appauvrir par les aumônes et les œuvres de miséricorde. La pauvreté chrétienne est toujours riche ; ce qu'elle possède est plus précieux mille fois que tous les biens dont elle est privée. Le chrétien peut-il redouter la pauvreté dans ce monde, lui à qui il a été donné de posséder tout en Dieu ? Ne craignons donc jamais que les moyens de faire du bien nous manquent, puisque la pauvre veuve de l'Évangile a été louée pour sa pieuse offrande, elle cependant qui n'avait mis que deux petites pièces de monnaie dans le trésor de Dieu ; et le Seigneur lui-même a dit : Quiconque donnera seulement à l'un de ces plus petits un verre d'eau froide à boire, parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis, en vérité, il ne perdra pas sa récompense¹. Le mérite d'une bonne action se mesure par l'intention ; on peut toujours compatir et secourir efficacement, pourvu que la miséricorde ne défaille point. La veuve de Sarepta l'a expérimenté avec bonheur. C'était au temps d'Elie, et la contrée était en proie à la famine. Cette sainte femme n'a-

¹ Matth., x, 42.

vait plus de vivres que pour un jour ; néanmoins , sans se mettre en peine pour elle-même , ne regardant que la détresse du saint prophète , elle lui offrit le peu d'huile et de farine qui lui restait. Mais elle ne fut pas privée de ce qu'elle avait donné de si bon cœur ; ses vaisseaux , qu'elle avait vidés avec une si pieuse générosité , devinrent une fontaine d'une nouvelle et prodigieuse abondance. Comme elle n'avait pas craint la disette en donnant son bien , elle mérita que ce qu'elle avait lui fût conservé dans sa plénitude et sans amoindrissement.

Nous avons la confiance , mes bien-aimés , que vous êtes tout disposés à embrasser ces pieuses pratiques et à résister aux embûches du diable. Il fera tous ses efforts pour vous renverser , n'en doutez pas ; il est l'ennemi déclaré de toutes les vertus. Il emploie , en effet , toutes sortes d'artifices pour faire que les œuvres de piété elles-mêmes deviennent des obstacles à la piété ; il voudrait perdre par l'orgueil et par la présomption ceux qu'il n'a pu combattre par la défiance. La vanité suit de près les bonnes œuvres , c'est le poison de la vertu. Il est difficile qu'un homme qui vit régulièrement ne se laisse pas éblouir par les louanges qu'on lui donne , à moins « que celui qui se glorifie ne se glorifie dans le Seigneur ¹. » Est-il quelqu'un dont cet esprit malin ne tâche de troubler les saintes résolutions et d'interrompre le jeûne , quand il a eu l'insolence de s'attaquer au Sauveur du monde lui-même ? Ce jeûne de quarante jours et de quarante nuits éveilla en lui l'inquiétude et la peur ; il voulut connaître adroitement si cette vertu d'abstinence était naturelle en notre Seigneur , ou si c'était un don de Dieu. Il ne doutait point

¹ II Cor., x, 17.

de l'effet de ses artifices dans le cas où Jésus-Christ eût été de même condition que le reste des hommes. Il se sert donc d'un premier stratagème pour savoir effectivement si Jésus avait la puissance créatrice et s'il avait le pouvoir de changer la nature des substances corporelles. Il voulait aussi savoir si la divinité se cachait sous les voiles d'une chair mortelle, en lui proposant de s'ouvrir un chemin à travers les airs. Mais comme le Seigneur ne voulut pas lui manifester la puissance de sa divinité, aimant mieux lui opposer la justice d'un homme soumis à Dieu, le diable eut recours à une troisième espèce de ruse : il le tenta par le désir de la domination. Ne reconnaissant dans Jésus aucun signe de divinité, il lui promet tous les royaumes du monde, pourvu qu'il consente à l'adorer. Mais la prudence du diable n'est que folie quand elle s'attaque à la sagesse de Dieu. Ce superbe ennemi fut pris dans son propre piège : il entra dans les desseins du Sauveur en persécutant celui qui devait mourir pour le salut de tous...

Tenons-nous en garde, mes bien-aimés, contre les ruses de cet adversaire, entreprenons de passer dévotement cette sainte quarantaine, et préparons-nous à mériter la miséricorde de Dieu par des œuvres de miséricorde. Etouffez les feux de la colère; ne nourrissez plus de haines dans vos cœurs; aimez la paix et l'union; soyez pleins de prévenances les uns pour les autres, vous honorant mutuellement par les motifs d'une sincère humilité. Gardez la justice et la modération en commandant à vos esclaves; qu'on n'entende pas dire qu'un seul ait été mis à la torture, ni jeté dans les fers ou dans les cachots. Qu'il ne soit plus question de vengeances; pardonnez les injures; que la douceur succède à la sévérité, la mansué-

tude à la colère, la paix à la discorde. Que tous ceux à qui nous avons affaire connaissent combien nous sommes modestes, faciles et bienveillants; c'est par là que nos jeûnes seront agréables à Dieu. Nous lui offrirons le sacrifice d'une véritable abstinence et d'une piété sincère, si nous nous abstenons de toute malice. Daigne le Dieu tout puissant nous faire cette grâce, lui à qui appartient, avec le Fils et le Saint-Esprit, une même divinité, une même majesté dans les siècles des siècles. Amen.

IV• DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE.

Mes frères, il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante et l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre naquit en vertu de la promesse. Tout ceci est une allégorie, car ces deux femmes sont les deux alliances. La première, qui a été établie sur le mont Sina et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar; car Sina est une montagne d'Arabie qui représente la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est vraiment libre, et c'est elle qui est notre mère à tous. Car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point; poussez des cris de joie, vous qui ne deveniez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un mari. Nous sommes donc, Frères, les enfants de la promesse figurée par Isaac. Et comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, il en est de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Écriture? Chassez la servante et son fils; car le fils

de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. Ainsi, Frères, nous ne sommes point les fils de la servante, mais de la femme libre, et c'est le Christ qui nous a acquis cette liberté. (Saint Paul aux Galates, ch. iv, 22, 31.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. » Saint Paul, dans son épître aux Galates, parle souvent d'Abraham, et comme le nom de ce patriarche était très célèbre parmi les Juifs, il dit que c'est en lui que les figures ont commencé, et que son histoire nous dépeint pour ainsi dire tout ce que nous voyons arriver maintenant. Comme il avait déjà montré que les Galates descendaient de ce patriarche, dont les fils n'avaient pas tous la même dignité, puisque l'un tirait son origine de la servante et l'autre de la femme libre, il leur déclare que non-seulement ils sont les fils d'Abraham, mais les fils de la race libre et noble. Tant est grande la puissance de la foi !

« Mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre naquit en vertu de la promesse. » Qu'est-ce à dire, selon la chair ? L'Apôtre avait dit que la foi nous unit à Abraham ; cela devait sembler incroyable à ses auditeurs ; ceux qui savaient bien qu'ils ne descendaient point d'Abraham ne devaient pas comprendre qu'on les appelât ses enfants ; mais ce qui semblait incroyable a été réalisé par la puis-

sance de Dieu. Isaac n'était pas né selon l'ordre ordinaire de la nature, ni selon les lois de la chair et du sang; il fut le fils, le véritable fils du prodige, issu d'un sein desséché par la vieillesse, d'un père et d'une mère que l'âge avait cassés. Il n'en a pas été de même pour le fils de l'esclave : il a été engendré selon les lois ordinaires de la nature; cependant celui qui n'était pas né selon les lois de la chair a été préféré à l'autre. Ainsi ne vous affligez point de n'être pas les enfants d'Abraham selon la chair, car cela n'empêche pas votre alliance. Cette descendance selon la chair ne constitue pas le plus beau titre d'honneur; il y a quelque chose de plus honorable, c'est le titre d'enfants spirituels. Ismaël, qui était né selon la chair, fut esclave et de plus il fut chassé de la maison paternelle, tandis qu'Isaac, le fils de la promesse, fut l'héritier de tout le bien, comme le seul fils véritable et légitime.

« Tout ceci est une allégorie. » C'est improprement que l'Apôtre appelle cette figure une allégorie. Il veut dire que cette histoire renferme un sens prophétique, outre la réalité qu'elle raconte. Que figurait-elle donc, sinon tout ce qui arrive maintenant? « Ces deux femmes sont les deux alliances; la première, qui a été établie sur le mont Sina et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar. » Les deux mères de ces deux enfants sont Sara et Agar; les deux testaments sont les deux lois. Comme les noms des deux femmes étaient marqués dans l'histoire, l'Apôtre tire de là plusieurs conséquences. « Agar est le mont Sina dans l'Arabie. » Agar était esclave. Ainsi tous ceux qui sont nés de l'Ancien-Testament qui fut donné sur la montagne de Sina, figurée par Agar, doivent être esclaves.

« Elle est esclave avec ses enfants. » Non-seulement elle a été esclave, mais elle n'a engendré que des esclaves. L'ancienne alliance dont cette servante a été la figure aura aussi la même destinée.

Mais que représentait Sara, la véritable épouse ? Ecoutez ce qui suit : « La Jérusalem céleste, qui est notre mère, est libre. » Ceux à qui elle donne naissance ne sont donc pas esclaves. Sara était la figure de la Jérusalem terrestre ; mais l'Eglise est la figure de la Jérusalem céleste.

L'Apôtre ne se contente pas d'employer des allégories ; il rapporte le témoignage d'Isaïe. Après avoir dit que cette Jérusalem, qu'il appelle l'Eglise, est notre mère, il invoque l'autorité du prophète. Il est écrit : « Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantez point ; poussez des cris de joie, vous qui n'avez pas été mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un mari. » Quelle est donc cette femme stérile et qui n'a point d'époux, sinon l'Eglise des Gentils, qui ne connaît point le véritable Dieu ? Quelle est cette autre femme qui a un mari ? Peut-on douter que ce ne soit la synagogue ? Cependant la stérile surpasse de beaucoup l'autre femme par le nombre de ses enfants. En effet, la synagogue n'embrassait qu'une nation ; mais les enfants de l'Eglise sont partout, chez les Grecs, chez les Barbares ; ils remplissent la terre et la mer, enfin l'univers entier.

Voyez-vous comment Sara, par les faits de son histoire, et les prophètes, par leur parole inspirée, nous ont marqué l'avenir ? Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'Isaïe, tout en l'appelant stérile, dit cependant qu'elle est la mère de plusieurs enfants. Tout cela est arrivé en effet à Sara, puisque toute stérile qu'elle était, elle est

devenue la mère d'une nombreuse postérité. L'Apôtre examine encore comment, malgré sa stérilité, elle a pu devenir mère, afin de rapprocher la figure de la vérité, et il conclut : « Ainsi donc, Frères, nous sommes les enfants de la promesse, figurés par Isaac. » Car l'Eglise, comme Sara, n'était pas seulement stérile : comme Sara, elle est devenue mère d'une nombreuse postérité, et l'enfantement de l'une et de l'autre a été pareillement merveilleux. Sara est devenue mère non point en vertu des lois de la nature, mais par l'efficacité de la promesse de Dieu. C'est lui qui avait dit : « Je viendrai en ce temps-là, et Sara aura un fils ¹. » C'est lui-même qui a formé l'enfant dans le sein de sa mère. De même notre régénération ne vient point de la nature ; mais ce sont les paroles divines prononcées par le prêtre au baptême qui donnent à l'enfant une seconde vie et une seconde naissance. Si donc nous sommes les enfants de la stérile, nous sommes libres. Et en quoi, dira-t-on, consiste cette liberté ? car les Juifs ont enchaîné et battu de verges ceux qui avaient embrassé la foi ; serait-ce que ceux que nous appelons libres seraient par là même exposés à toutes sortes de persécutions ? C'est, en effet, ce qui est arrivé aux premiers fidèles ; ils ont été persécutés avec fureur. Mais que cela ne vous trouble point ; cela aussi nous a été marqué d'avance par la figure : Isaac, le fils véritable et libre, a été persécuté par l'esclave. « Et comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, ainsi en est-il maintenant. » Mais que dit l'Ecriture ? « Chassez la servante et son fils ; car le fils de la servante ne partagera point l'héritage avec le fils de la femme

¹ Gen., XVIII, 10.

libre. » Quoi donc? Est-ce une consolation de nous avoir démontré que les enfants de l'épouse, libres comme leur mère, devaient être persécutés par les esclaves? Non sans doute; mais attendez. L'Apôtre ne s'en tient pas là; écoutez ce qui suit, et vous serez consolés, et les cœurs les plus timides seront soulagés du poids de la crainte et des persécutions : « Chassez la servante et son fils; car le fils de la servante ne partagera point l'héritage avec le fils de la femme libre. » L'insolence ne dure qu'un temps; la tyrannie est passagère : voilà le signe qui doit vous rassurer.

L'enfant de l'esclave fut chassé, banni du toit paternel, il devint errant avec sa mère. Toutes ces circonstances sont rapportées à dessein. L'Apôtre ne dit pas qu'il fut chassé à cause de ses violences, mais de peur qu'il ne devint héritier. Son exil n'a pas été le châtement de ses persécutions; car cette peine était légère. Mais il ne devait point avoir part à l'héritage paternel; cela lui avait été signifié dès le commencement : telle était la volonté de Dieu. Ce n'est point le fils d'Abraham, c'est le fils de la servante : le surnom qui lui est donné marque l'infériorité de son origine.

Mais Sara était stérile, et telle aussi était l'Eglise formée des Gentils; entre la réalité et la figure, il y a une exacte correspondance. En effet, comme Sara, qui avait passé les plus beaux jours de sa vie sans enfanter, devint mère dans son extrême vieillesse, de même l'Eglise enfante lorsque la plénitude des temps est venue, selon ces paroles du prophète : « Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantez point; poussez des cris de joie, vous qui n'avez pas été mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui avait un mari. » C'est ainsi que

les prophètes appelaient l'Eglise. Car elle ne connaissait pas Dieu ; mais depuis qu'elle l'a connu, ses fils sont devenus plus nombreux que les fils de la synagogue.

« Or, mes Frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de la femme libre. » L'Apôtre fait tous ses efforts pour montrer que ce qui arrive maintenant n'est pas nouveau, mais que tous ces événements avaient été annoncés et figurés depuis des siècles et dès le commencement. Ne faudrait-il pas que nous fussions atteints d'une étrange folie pour nous remettre de nous-mêmes sous le joug de la servitude, nous qui avons été choisis depuis si longtemps et prédestinés à l'héritage de la liberté?



ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée ou de Tibériade, et il était suivi d'une grande foule de peuple attirée par les miracles qu'il faisait en faveur des malades. Il se retira sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or la Pâque, qui est la grande fête des Juifs, était proche. Jésus ayant levé les yeux et apercevant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe : « Où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce peuple ? » Mais il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : « Quand on aurait pour deux cents deniers

de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. » Un autre de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus lui dit : « Faites-les asseoir. » Or il y avait là beaucoup d'herbe, et ils s'y assirent au nombre d'environ cinq mille hommes. Jésus prit donc les cinq pains, et, après avoir rendu grâces, il les distribua à tous ceux qui étaient assis; il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulaient. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. » Ils les ramassèrent, et remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Et tout ce peuple, voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disait : « C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit et se retira seul sur la montagne. (Saint Jean, ch. vi, v. 1 à 13.)

HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

C'est un grand miracle, mes Frères, que cinq mille hommes aient été rassasiés de cinq pains et de deux poissons, et qu'il en soit resté de quoi remplir douze corbeilles. C'est un grand miracle, sans doute; mais il ne surprend plus quand on considère quel est celui qui l'a fait. Celui qui a multiplié ces pains dans les mains de ses apôtres à mesure qu'ils les rompaient est celui-là même

qui multiplie tous les ans la semence qu'on jette dans la terre, et qui fait que d'un peu de grain qu'on y sème on recueille de quoi remplir d'immenses greniers. Mais parce que cela se renouvelle tous les ans, personne n'admire le prodige; cependant, de ce qu'on n'y fasse plus attention, ce n'est pas pour cela une chose moins merveilleuse, seulement c'est une chose ordinaire. Notre Seigneur Jésus-Christ a donc fait ses miracles, entremêlant la parole et les œuvres divines, afin de frapper par tous les sens ceux qui avaient l'intelligence....

Il est lui-même le pain descendu du ciel, il est ce pain qui nourrit sans diminuer ni se consumer. La manne était la figure de ce pain tout céleste et tout divin; aussi est-il écrit qu'il leur a donné le pain du ciel, et que l'homme a été nourri du pain des anges. Et quel est le pain du ciel, sinon Jésus-Christ? Mais afin que l'homme pût être nourri de ce pain des anges, il a fallu que le Seigneur et le maître des anges se fit homme : sans cela nous n'aurions pas eu sa chair à manger, nous n'aurions pas eu le pain dont nous sommes nourris au saint autel. Hâtons-nous donc de prendre possession d'un héritage si précieux, aspirant à vivre de la vie de Jésus-Christ, dont il nous a laissé un gage dans le souvenir de sa mort. Comment pourrait-il nous refuser ses biens, lui qui a bien voulu souffrir nos maux? Quel est le sort des hommes ici-bas, sinon de naître, souffrir et mourir? Discutez toute la vie humaine, convainquez-moi de mensonge si vous pouvez, j'en appelle au témoignage de tous les hommes, et je les conjure de me dire, après y avoir songé, s'ils sont sur cette terre pour autre chose, et si la vie de l'homme n'est pas renfermée dans ces mots : naître, souffrir et mourir. Voilà quels sont les produits du pays où nous sommes; et

c'est ce que Jésus-Christ, le céleste médiateur, y est venu chercher. Comme un marchand donne et reçoit, donne ce qu'il a et reçoit ce qu'il n'avait pas, c'est-à-dire de l'argent pour les marchandises qu'il achète, Jésus-Christ a pris de nous ce qu'il n'avait pas et nous a donné ce qu'il avait. Qu'a-t-il pris de nous ? les marchandises qui abondent en notre pays : l'infirmité, la souffrance et la mort. Que nous a-t-il donné ? il nous a donné de renaître, de ressusciter et de régner à jamais. O divin négociant, vous nous donnez encore chaque jour le prix de notre rédemption, nous buvons votre sang ! Nous avons dans les mains le titre de notre rédemption : ce titre, c'est l'Évangile que nous lisons chaque jour. Nous sommes donc vos serviteurs aussi bien que vos créatures : non content de nous avoir faits, vous nous avez rachetés. Chacun peut avoir des serviteurs, mais qui est-ce qui peut en créer ? Le Seigneur est le seul maître qui ait créé les siens, et le seul qui les ait rachetés. Par la création il leur a donné l'être, par la rédemption il leur a donné la liberté. Nous étions tombés au pouvoir du démon, qui, après avoir séduit Adam et l'avoir fait son esclave, était devenu le tyran de tous ceux qui naissent de ce premier homme ; mais le Rédempteur est venu, et il a vaincu le séducteur. Et qu'a fait notre Rédempteur à celui qui nous tenait en servitude ? Pour nous procurer le prix dont nous avons besoin pour notre rédemption, il s'est servi de sa croix comme d'un piège qu'il a tendu au démon, et l'appât qu'il lui a montré, c'est ce même sang qui devait opérer notre délivrance. Le démon pouvait bien répandre ce sang, mais il ne pouvait le boire. Il a donc donné dans le piège, et pour avoir répandu le sang de celui sur qui il n'avait aucun droit, il a perdu le droit qu'il avait sur ses esclaves, c'est-à-dire sur

nous. Pour avoir répandu un sang innocent, il a perdu le pouvoir qu'il avait sur les coupables. Jésus-Christ n'a donné son sang que pour effacer nos péchés, qui étaient comme le titre du pouvoir que le démon avait sur nous; mais « le titre a été effacé par le sang du Rédempteur. » Le démon ne nous tenait que par nos péchés : c'étaient comme les chaînes de notre captivité. Jésus-Christ est venu, et par les chaînes de sa Passion il a lié le fort armé, il est entré dans sa maison, c'est-à-dire dans les cœurs de ceux en qui le démon habitait, et il lui a enlevé ses vases. Car nous étions ses vases, tout remplis de son amertume, de ce breuvage rebutant dont le Rédempteur a senti le déboire par le fiel qui lui fut présenté au jour de la Passion. Le démon nous en avait remplis; mais le Seigneur lui a enlevé ses vases, remplaçant l'amer breuvage par les suaves et célestes saveurs.

Aimons donc ce doux Sauveur, l'Écriture nous y convie : « Voyez et goûtez, nous dit-elle, combien le Seigneur est doux. » Il faut le craindre, mais il faut encore plus l'aimer. Il est Dieu et homme comme nous sommes corps et âme; mais dans le Christ Dieu et l'homme ne sont pas deux personnes, quoiqu'il y ait deux substances : la substance divine et la substance humaine ne font qu'une seule et même personne. La Trinité demeure Trinité, et l'union d'une de ses personnes à la nature humaine n'en a pas fait, pour ainsi dire, une *quaternité*. Comment douter de la miséricorde de Dieu, après que Dieu s'est fait homme pour nous? Ce qu'il a déjà fait n'est-il pas quelque chose de plus grand et de plus admirable que ce qu'il nous promet? Nous avons un gage de sa fidélité, croyons donc, espérons dans ses promesses. Quelle peine n'aurions-nous pas à croire ce qu'il a fait, si nous ne

le voyions de nos yeux ? Et comment le voyons-nous ? par la foi des nations, et par cette grande multitude qui compose son héritage. C'est par là que nous voyons l'accomplissement des promesses qu'il avait faites à Abraham. Ainsi, ce que nous voyons nous fait croire ce que nous ne voyons pas. Abraham n'avait pas d'enfants, et il lui fut dit que toutes les nations seraient bénies en sa race. S'il se fût contenté d'abaïsser ses regards sur lui-même, aurait-il jamais pu le croire ? Il était sans enfants et déjà bien avancé en âge ; sa femme était stérile, et si envieillie que, quand même elle n'eût pas été stérile, sa vieillesse seule l'eût empêchée d'avoir des enfants. Il ne voyait donc rien qui pût lui donner de l'espoir ; mais, considérant la puissance de celui qui lui faisait de telles promesses, il crut ce qu'il ne voyait pas. Pour nous, nous voyons ce qu'il a cru sans voir ; il faut donc que ce que nous voyons nous fasse croire aussi ce que nous ne voyons pas. D'Abraham, tout vieux qu'il était, et de sa femme également vieille, naquit Isaac, d'Isaac naquit Jacob, et de Jacob sortirent douze enfants, desquels est sorti ce grand peuple que nous voyons ; de ce peuple est née la Vierge Marie, qui a enfanté Jésus, en qui toutes les nations ont été bénies. Quoi de plus vrai, de plus clair et de plus palpable ? Vous tous donc qui avez été recueillis des nations, apprenez à soupïrer avec moi vers le siècle à venir. Dans celui-ci, nous voyons l'accomplissement des promesses qui avaient été faites à Abraham touchant sa postérité ; comment Dieu pourrait-il nous refuser, à nous qui sommes enfants d'Abraham, les biens éternels qu'il nous a promis ? C'est ce que dit l'Apôtre : « Si vous appartenez à Jésus-Christ, vous êtes enfants d'Abraham. »

Nous avons en nous le commencement et comme l'é-

bauche de quelque chose de grand; apprenons donc à faire cas de nous-mêmes. Autrefois nous n'étions rien, et maintenant nous sommes devenus grands. Nous avons dit au Seigneur : « Souvenez-vous que nous ne sommes que poussière ; » c'est de cette poussière qu'il a fait l'homme; il l'a vivifiée et l'a élevée jusqu'au ciel dans l'humanité sacrée de Jésus-Christ. C'est du sein de cette poussière que Jésus-Christ s'est fait chair; lui qui a créé l'univers, a pris de nous cette terre et l'a exaltée jusque dans les hauteurs des cieux. Si ces deux choses étaient encore à faire, et qu'on nous demandât lequel est le plus difficile, ou que Dieu se fasse homme, ou que l'homme devienne le frère et le cohéritier d'un Dieu fait homme, lequel des deux prodiges nous semblerait le plus merveilleux et le plus difficile? Ce que Jésus-Christ nous a promis et que nous ne voyons pas encore, c'est qu'étant devenus ses frères nous serons ses cohéritiers, et que nous régnerons avec lui sans être désormais sujets à la mort. Quoi! aurons-nous de la peine à croire qu'un homme sorti du néant par sa puissance parvienne à l'immortalité? Voilà ce que nous croyons sans hésiter dès que notre cœur a secoué la poussière de ce monde qui aveugle les yeux de la foi. Il nous est ordonné de croire qu'après avoir passé par la mort nous reprendrons ce corps dont la mort nous aura séparés, et que nous le posséderons à jamais dans une vie qui n'aura pas de fin.

Nous avons peine à croire à un tel prodige; mais ce que Jésus-Christ a fait est plus merveilleux encore. N'est-il pas bien plus incroyable qu'un Dieu daigne se revêtir d'une chair mortelle qu'il ne l'est que l'homme puisse jouir d'une vie immortelle? Il est plus aisé de croire que la vie passe de Dieu à l'homme que de croire que la mort passe

de l'homme à Dieu ; cependant cela s'est fait. Croyons donc aussi que le reste se fera : si ce qu'il y a de plus incroyable a été fait, douterons-nous de ce que Dieu nous réserve, de ce qui est, sans comparaison, moins difficile à croire ? Dieu ne pourra-t-il pas transformer les hommes en anges, lui qui transforme en homme un germe fangeux et informe ? Que nous a-t-il promis ? Il nous a promis de faire de nous des anges. Qu'avons-nous été, et de quoi Dieu nous a-t-il faits ce que nous sommes ? qu'étions-nous dans le sein de nos mères ? qu'étions-nous antérieurement ? Un pur néant !

Mais détournez votre esprit de ce que vous avez été pour ne plus penser qu'à ce que vous êtes présentement. Vous êtes vivants ; mais en cela qu'avez-vous au-dessus des plantes ? Il y a le sentiment en vous ; mais n'est-il pas aussi chez les bêtes ? Qu'est-ce qui vous met au-dessus des bêtes ? C'est que vous êtes hommes ; il y a en vous l'intelligence qui vous fait comprendre ce que Dieu a fait pour vous. Vous êtes des êtres vivants ; il y a en vous non-seulement le sentiment, mais l'intelligence ; en un mot, vous êtes des hommes. Voilà ce que Dieu a fait pour vous. Qu'y a-t-il de comparable à un tel bienfait, et que pouvait-il faire de plus pour vous ? Voulez-vous le savoir ? Il vous a faits chrétiens ! Sans cela, que servirait-il d'être hommes ? Nous sommes donc chrétiens, nous appartenons à Jésus-Christ. Après cela, que le monde déploie toute sa rage, il ne nous abattra pas, parce que nous appartenons à Jésus-Christ ; qu'il emploie toutes ses caresses, il ne pourra nous séduire, parce que nous sommes à Jésus-Christ.

C'est un protecteur bien puissant que le Maître à qui nous appartenons. Vous savez que les hommes sont ordi-

nairement fiers du pouvoir de ceux qui les protègent. Si on menace quelqu'un qui ait pour protecteur un personnage puissant, il ne manque pas de vous dire : Je ne vous crains pas, et tant que Dieu me conservera mon protecteur, vous ne sauriez me faire aucun mal. Avec combien plus de raison et de vérité pouvons-nous opposer aux menaces du monde la protection de celui qui s'est fait notre chef, et redire à notre tour : Vous ne pouvez me faire aucun mal. Jésus-Christ est non-seulement notre protecteur, mais il est encore notre chef.

Ceux qui sont fiers d'un protecteur puissant ne sont, après tout, que ses clients; nous sommes, nous, les membres de notre divin chef. Nous n'avons qu'une chose à souhaiter, c'est qu'il nous tienne toujours unis à lui. Quelques maux que nous ayons à souffrir en ce monde, souvenons-nous que tout ce qui passe n'est rien; attachons-nous à l'espérance des biens qui ne passent point. On n'y parvient que par des peines et des travaux; mais si nous y parvenons, rien ne pourra nous les ôter. Les portes de la céleste Jérusalem se ferment avec des barrières que rien ne saurait briser. Aussi le prophète dit-il de cette heureuse cité : « Chantez le Seigneur, ô Jérusalem ! louez votre Dieu, ô Sion ! il a donné aux verrous de vos portes une force insurmontable ; il a répandu sur vos enfants, sur ceux que vous renfermez dans votre enceinte, l'abondance de ses bénédictions ; il fait régner la paix sur vos frontières ; il vous rassasie de la fleur du froment ! » Lors donc que les portes de cette ville céleste seront ainsi fermées, il n'y aura pas à craindre qu'aucun de ses heureux habitants puisse en être enlevé et que l'étranger s'y introduise. C'est là que nous trouverons un véritable repos et une parfaite sécurité, si dans le cours de

cette vie mortelle nous sommes fidèles à la vérité, nous tenant inviolablement unis à notre divin Chef.

DISCOURS DE SAINT PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE,

SUR L'AUMONE.

Mes Frères, réveillons-nous promptement du sommeil de notre insensibilité, et, pour secouer notre mollesse et rompre les chaînes de l'avarice, ayons sans cesse les yeux attachés sur les paroles, les préceptes, les promesses, les œuvres et les conseils du Sauveur notre Dieu. Le bienheureux apôtre Paul nous apprend que le soin qu'il avait des pauvres n'était pas le moindre de ses devoirs envers les fidèles; il recevait, dit-il, les aumônes, et prenait part au soin de les porter aux saints. C'est lui encore qui écrit « que nous n'avons rien apporté en ce monde, et qu'il est hors de doute que nous n'en pourrions rien emporter. » Il ajoute ailleurs : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » Ainsi, mes Frères, ne soyons point avares de ces biens, comme si nous les possédions en propre, mais servons-nous-en comme d'un prêt. » « Ce n'est qu'une dispensation qui nous a été confiée, » dit le même apôtre. De ce que vous ayez l'usage de ces richesses temporelles, il ne s'ensuit pas qu'elles vous appartiennent pour toujours; mais si vous savez dignement les administrer sur cette terre, vous pourrez en jouir éternellement dans le ciel. Si vous vous rappelez ce qui est écrit dans l'Évangile de ces serviteurs à qui le père de famille confia plusieurs ta-

lents, et de la récompense que reçut chacun d'eux, vous saurez qu'il est beaucoup plus avantageux de placer son argent dans le sein des pauvres, afin qu'il multiplie, que de l'enfouir sans profit par un sentiment de fidélité mal compris qui n'aura d'autre résultat que d'augmenter le châtement du serviteur inutile.

Hâtez-vous de distribuer ce que vous avez, afin que vous puissiez entendre ces consolantes paroles : « Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur, » plutôt que cette sévère condamnation : « Serviteur mauvais et paresseux, je te condamne par ta propre bouche, » et le reste que vous savez. Le serviteur paresseux fut jeté dans les ténèbres, et son talent fut donné à celui qui avait su multiplier les siens. « Car, repartit le maître, on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a pas, même ce qu'il semble avoir lui sera ôté. » Rappelons-nous aussi cette pauvre veuve qui se refusait tout à elle-même pour donner aux pauvres, et qui, selon le témoignage de son juge, employa tout son bien pour secourir ceux qui, plus tard, devaient la soulager. « Les autres, dit l'Évangile, ont donné de leur abondance ; et cette femme, qui était plus pauvre que plusieurs pauvres, ne donna que deux petites pièces ; mais aussi elle était par le cœur plus riche que tous les riches, elle qui n'aspirait qu'aux richesses éternelles et donnait pour les acquérir tout ce qu'elle possédait au monde. Elle donna ce qu'elle avait pour acquérir ce qu'elle ne voyait pas. Elle donna des biens périssables pour en gagner d'immortels. Toute pauvre qu'elle était, elle s'en remit avec respect à tout ce qu'il plairait à la Providence d'ordonner quant à la récompense qu'elle espérait ; aussi Dieu ne l'oublia pas ; le souverain Maître du monde voulut la

juger avant le temps, et il fit dans l'Évangile l'éloge de celle qu'il devait couronner à la fin des siècles.

Prêtons à usure au Seigneur les propres dons du Seigneur, nous qui ne possédons rien que nous ne tenions de lui, et qui ne vivons que parce qu'il nous fait vivre. En effet, pouvons-nous croire que nous possédons quelque chose en propre, nous qui, par la rédemption, ne nous appartenons plus? Car non-seulement nous avons été créés par Dieu, mais encore nous avons été rachetés par lui. Ah! réjouissons-nous de ce que par la grâce de Dieu nous avons été rachetés au prix du sang du Sauveur. Par ce haut prix que nous lui avons coûté, sachons quelle est notre valeur et ne nous avilissons point. Auparavant nous n'étions pas soumis à la justice et notre liberté était la pire de toutes les servitudes : car celui qui goûte cette liberté est le serviteur du péché et l'esclave de la mort. Restituons au Seigneur les biens qu'il nous a donnés en les distribuant aux pauvres, puisqu'il les reçoit par leurs mains. Donnons-les avec joie, et recevons-en la récompense avec amour. Emparons-nous de son royaume par la violence, forçons les portes du ciel avec nos bonnes œuvres; une telle violence plaît au Seigneur. Lui qui seul est bon, et qui seul est Dieu, aime à recevoir de nous, non pas qu'il ait besoin de nos dons, mais pour user de retour envers nous, en ménageant un prétexte à sa munificence. En effet, que pourrait-il manquer à celui qui donne toutes choses? Et comment ne posséderait-il pas tout, celui qui est le maître de ceux-là qui possèdent, et qui tient en ses mains puissantes les cœurs de tous les riches? C'est donc par un effet de sa bonté et de sa justice infinies qu'il veut que nous lui offrions ses propres dons, afin d'exercer sa miséricorde envers nous, et de nous mé-

nager des occasions pour mériter les récompenses qu'il nous a préparées; car il est bon et il est juste. Ses trésors nous sont ouverts; les richesses de sa bonté sont à notre disposition; chacun peut y puiser largement sans que rien nous en empêche. Ce Seigneur miséricordieux et ce Père très saint veut que nous devenions riches comme par nous-mêmes. Car quel besoin peut-il avoir des biens des hommes, lui qui est la bonté même et la béatitude? C'est pour cela, mes Frères, qu'il veut, autant qu'il est en lui, sauver tous les hommes, parce qu'en chaque homme il aime son ouvrage. Il nous distribue ses richesses avec générosité, si notre envie et notre avarice ne nous rendent pas indignes de les recevoir; il nous en fait les maîtres, non pour qu'elles soient, par l'effet d'un indigne abus que nous en ferions, l'occasion de notre perte, mais pour qu'elles nous donnent les moyens d'acheter la vie éternelle. O bonté infinie de Dieu! il veut que ceux-là qu'il a rendus riches lui prêtent à usure; il désire être débiteur de ses propres bienfaits, afin d'avoir un prétexte de rendre au centuple ce qu'il aura reçu.

Empressez-vous donc, mes Frères, d'avoir affaire à un débiteur aussi riche qui veut vous appeler ses amis, vous qui êtes ses esclaves; après avoir éprouvé votre fidélité dans la gestion des biens terrestres qu'il vous aura confiés, il veut vous enrichir de ses trésors célestes. Ne craignez rien, n'hésitez pas, n'épargnez rien. Faites violence au Seigneur, ravissez le royaume des cieux. Lui qui défend de toucher au bien d'autrui, se réjouit qu'on lui dérobe le sien; lui qui condamne la rapine et l'avarice, encourage le pieux larcin de ceux qui se sont fait violence pour ravir le royaume de la foi. Vos convives sont depuis longtemps à votre porte; ils attendent l'heure du festin

et le roi qui doit y présider ; allez vite leur ouvrir, de peur qu'ils ne restent plus longtemps à jeun, de peur qu'en leur faisant injure, vous n'offensiez celui qui les a créés et les a faits pauvres pour vous enrichir. Le Seigneur tout puissant aurait pu créer tous les hommes également riches, de sorte que l'un n'eût pas besoin de l'autre. Mais ce père des miséricordes, dans sa bonté infinie, en a usé autrement, afin d'éprouver quelle serait la disposition de votre cœur à l'égard des pauvres. Il a permis que les uns fussent misérables, afin d'exciter la miséricorde des autres. Il a permis qu'il y eût des pauvres pour qu'il y eût des riches. Si vous comprenez la pauvreté, vous saurez que vos richesses vous appartiennent en commun avec ceux qui n'ont rien ; vous ne possédez ce que vous avez reçu en ce monde que pour le distribuer avec joie aux pauvres, afin que le Seigneur vous tienne compte de ce que vous leur aurez donné et vous le rende dans les demeures éternelles. Maintenant Jésus-Christ reçoit pour eux et il paiera pour eux. C'est ce que l'Évangile confirme par le sort différent du mauvais riche et de Lazare. Lazare n'est plus ce triste mendiant, objet de la répulsion et du mépris, il repose dans le sein d'Abraham, il jouit d'une agréable fraîcheur, tandis que le riche est dans l'enfer, dévoré par une soif brûlante. Cet exemple nous enseigne la grande différence qu'il y a entre l'état des riches et des pauvres, en ce monde et en l'autre. On rendra aux pauvres dans le ciel ce qui leur aura été refusé sur cette terre, tandis que les riches qui auront délaissé les pauvres ici-bas, non-seulement ne partageront pas leur félicité dans le ciel, mais, en punition de leur avarice et de leur insensibilité damnable, ils seront la proie des châtimens les plus rigoureux, d'une indigence éternelle et du ver qui ne meurt point.

C'est pourquoi, « marchez, selon ce qui a été écrit, comme les fils de la lumière, dans la lumière, pendant que la lumière est avec vous. » Chrétiens, agissez de cette sorte tandis que le temps vous est donné pour faire pénitence et pour obtenir votre salut, afin que vous méritiez d'entendre ces paroles de Dieu : « Voilà qui est bien, bon « serviteur, et, parce que vous avez été fidèle en chose de « peu, je vous confierai beaucoup. » Réfléchissez, mes Frères, à ces divines paroles et ne refusez pas la grâce qui vous est offerte. N'entrez pas les mains vides dans la maison du Christ, qui est l'Eglise du Dieu vivant. Pour une petite partie de vos biens que vous donnerez, vous augmenterez le reste au centuple. Beaucoup de pauvres vous attendent, ils observent votre arrivée, ils regardent s'ils vous verront venir. Ceux qui ont faim et ceux qui sont malades vous adressent leurs vœux et leurs prières. Prenez garde de changer ces bons sentiments, et de faire tourner ces prières en plaintes. Craignez que les gémisséments et les cris que la souffrance arracherait à ces malheureux dont vous n'auriez pas eu pitié ne parviennent jusqu'au Seigneur, n'irritent ce père des orphelins, ce protecteur des veuves, ce Dieu qui souffre en la personne des pauvres.

Ne vous aimez pas seulement vous-même ; l'égoïsme est un péché. « Celui qui aime le péché hait son âme ; mais l'amour du prochain est l'accomplissement de la loi. » Nous devons donc aimer tous les hommes, puisqu'ils sont tous notre prochain par le droit de la nature. Ayez autant de soin des pauvres que de vous-même ; imitez en cela le grand imitateur du Christ, « qui ne cherchait pas son avantage particulier, mais ce qui était avantageux à plusieurs, » afin que Dieu ait grand soin de

vous. Considérez l'horreur du crime que vous commettez, lorsque, par un sentiment d'avarice ou d'orgueil, vous méprisez le pauvre que Dieu a fait votre semblable. Ayez soin de celui qui a faim, et au jour du jugement vous n'aurez rien à craindre de la colère divine; car « heureux celui qui prend soin du pauvre et de l'affligé, le Seigneur le délivrera lui-même au jour mauvais. » Travaillez donc, mon Frère, et cultivez cette portion de terre qui vous a été confiée, de telle sorte qu'elle vous rapporte avec usure, en abondance, au centuple, le fruit du bon grain que vous aurez semé. C'est ce genre de négoce que l'on peut faire avec une louable et sainte avarice. La convoitise qui nous fait mériter le royaume du ciel et un bonheur éternel est la source de toute sorte de biens. Recherchez donc avec empressement ces richesses et la possession de ce patrimoine qui sera multiplié au centuple et qui vous enrichira pour l'éternité vous et vos héritiers. En effet, elle est vraiment grande et précieuse cette propriété qui, sans exiger de son possesseur des soins de chaque jour, l'enrichit pour l'éternité de ses produits. Le lait et le miel coulent avec abondance sur cette terre de bénédiction; heureux ceux qui mériteront de boire à longs traits à ces sources délicieuses!

Il ne faut pas seulement, mes Frères, employer vos soins et vos travaux pour acquérir les biens éternels; il faut aussi vous occuper à chercher les moyens d'éviter une infinité de maux. Nous avons besoin d'un grand secours et d'une puissante protection; il faut, pour nous sauver, de nombreuses et fréquentes prières. Notre ennemi ne se repose point. Acharné à notre perte, il assiège toutes nos voies, il explore avec soin nos sorties et nos entrées. Compagnon inséparable, il est attaché à nos pas, il nous tend

des pièges sur tous les chemins, et même dans la bonne voie, il nous jette des entraves aux pieds, afin de nous faire tomber dans un mauvais pas, si nous ne sommes sur nos gardes. C'est pourquoi il est écrit : « Il est une voie qui paraît droite à l'homme, mais dont la fin conduit à la mort. » Si donc nous marchons avec trop de sécurité, et que dans notre confiance nous fassions un faux pas, cet adversaire s'élançe sur nous ; il nous pousse à notre perte, et s'acharne à nous meurtrir et à nous dévorer. Veillez donc sur vous à chaque pas que vous faites, et jetez autour de vous un regard prudent. Le démon est là qui vous menace de tous côtés, « comme un lion qui cherche sa proie. » Loin de vous fier à la terre sur laquelle vous marchez, ne vous y appuyez qu'avec méfiance ; vous savez qu'ayant été corrompue par le péché du premier homme, qui a souillé sa postérité, elle exécute la sentence du Créateur en produisant des épines et des ronces, des serpents et des bêtes féroces. D'ailleurs, ne sommes-nous pas dans cette vie continuellement exposés à une foule de dangers, à des maladies, à des fièvres brûlantes ? Les aiguillons de la douleur nous pénètrent jusqu'à l'âme ; les ardeurs des passions nous dévorent ; des pièges sont partout tendus sous nos pas ; partout des glaives menaçants sont suspendus sur nos têtes ; la vie s'écoule à travers les périls et les combats, et nous marchons sur des volcans que recouvre une cendre trompeuse.

Vos propres fautes, des causes imprévues vous exposent à tous les instants à devenir la proie de l'un de ces maux innombrables qui vous menacent. Hâtez-vous donc de vous rendre cher à celui qui pourra vous guérir, afin que, quand il en sera besoin, vous ayez sous la main un remède salutaire. Qu'il est différent d'être seuls à prier ou d'être en

communion de prières avec une foule de pauvres qui prient pour vous, qui s'inquiètent pour vous en la présence de Dieu. Quand vous vous taisez, ils crient miséricorde pour vous. S'ils vous voient, ils vous sourient; s'ils vous rencontrent, ils vous saluent; et, oublieux de leur pauvreté et de leur faiblesse, ils se portent bien quand vous êtes en bonne santé, ils jouissent de votre bonheur et votre vue les reconforte. Ils vous regardent comme un champ fertile, comme une terre qui les nourrit de ses fruits, et réciproquement ils sont pour vous une riche et précieuse propriété. Ils vous préfèrent à leurs enfants, ils ont plus de sollicitude pour vous que pour eux-mêmes, et ils prient pour votre salut en même temps que pour leur salut propre, et même avant de prier pour eux-mêmes. Et de leur part ce n'est pas une coupable négligence; car ils s'aiment en vous aimant, ils prient pour eux en priant pour vous, puisque c'est vous qui les faites vivre, que vos richesses sont les leurs, et que vous devenez pauvre pour les enrichir. Ils prient pour vous dans toutes les églises, ils font votre éloge sur les places publiques; en tous lieux ils vous nomment devant le Seigneur en bénissant son saint nom; si vous êtes absent ils vous envoient des baisers de reconnaissance et d'amour. Ils vous voient toujours, vous ne cessez d'être présents pour eux, parce qu'ils vous aiment du fond du cœur, et que le cœur est le seul miroir qui garde l'image des absents. Ils ne craignent plus la faim, ils ne craignent plus le froid depuis qu'ils savent que votre charité s'inquiète de pourvoir à leur nourriture et à leur vêtement. « Heu-
« reux le serviteur que son maître, quand il viendra,
« trouvera faisant ainsi. »

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

ÉPITRE.

Mes Frères, Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, est entré une fois dans le sanctuaire en passant par un tabernacle plus grand et plus parfait qui n'a point été bâti de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par les voies ordinaires, et il y est entré non point avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, après nous avoir rachetés à jamais. Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes et nous rendra-t-il dignes de servir le Dieu vivant? C'est pourquoi il est le médiateur du Testament nouveau, afin que, par la mort qu'il a soufferte pour expier les iniquités qui se commettaient sous le premier Testament, ceux qui sont appelés de Dieu reçoivent l'héritage éternel qui

leur a été promis en Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul aux Hébreux, ch. ix, v. 11, 15.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, est entré une fois dans le sanctuaire en passant par un tabernacle plus grand et plus parfait qui n'a point été bâti de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par les voies ordinaires. »

Saint Paul, dans la partie précédente de cette épître aux Hébreux, avait parlé du tabernacle, des prêtres et des sacrifices de l'ancienne loi; dans le passage que vous venez d'entendre, il désigne la chair de Jésus-Christ, qu'il appelle avec raison « un tabernacle plus grand et plus parfait, » puisque dans cette chair habitent Dieu le Verbe et toute la vertu du Saint-Esprit. Or, Dieu ne donne point l'Esprit au Fils avec mesure. L'Apôtre dit que ce tabernacle « est meilleur et plus parfait, » parce qu'il est exempt de souillures et qu'il contient des choses beaucoup plus excellentes. Voici comment il est « plus grand, » c'est « qu'il n'a point été bâti de main d'homme. » Il n'a point été fait d'après une loi commune à toutes les choses créées, c'est une créature à part qui appartient à une création toute spirituelle; il a été formé par le Saint-Esprit. L'Apôtre donne à ce corps le nom de *tabernacle*, de *voile*, de *ciel*, selon ses différents rapports. C'est un *voile*, parce que, comme le voile autrefois séparait le sanctuaire, de même la chair du Christ voilait et cachait sa divinité. Elle est un *tabernacle* comme renfermant la

divinité. Ce tabernacle lui-même est le ciel, car c'est là, c'est dans son intérieur que réside le souverain prêtre.

« Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, est donc venu dans le monde. » Saint Paul ne dit pas qu'il a été fait, mais qu'il est *venu*, c'est-à-dire qu'il est venu exprès avec une mission propre, sans succéder à un autre qui l'eût précédé. Il n'est pas dit qu'il soit venu d'abord, puis qu'ensuite il ait été fait pontife; saint Paul ne dit point non plus qu'il soit venu en sacrificateur des anciennes victimes, mais qu'il est venu pontife des biens futurs, comme s'il ne pouvait expliquer complètement sa pensée par des paroles.

« Et il est entré une fois dans le sanctuaire non point avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, ayant accompli une rédemption éternelle. » Tout a donc été changé. Ce pontife éternel est entré avec son propre sang dans le sanctuaire, c'est-à-dire le ciel. « Après nous avoir rachetés à jamais; après nous avoir conquis une rédemption éternelle, » pour exprimer que cette rédemption était quelque chose de difficile, qu'elle était le prix d'un effort, comme une conquête, l'Apôtre va prouver ensuite ce qu'il a dit :

« Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes et nous rendra-t-il dignes de servir le Dieu vivant. » Si le sang des taureaux peut sanctifier la chair, combien plus le sang de Jésus-Christ pourra-t-il purifier l'âme de ses souillures intérieures? De peur que

ce mot de sanctifier ne nous donnât une trop haute idée de la purification judaïque, l'Apôtre marque avec soin la différence de ces deux purifications, dont l'une était basse et méprisante, et l'autre glorieuse et vénérée. Aussi quelle comparaison y a-t-il entre le sang des taureaux et le sang de Jésus-Christ? Mais il ne se contente pas d'opposer aux victimes immondes le sang de Jésus-Christ; il ajoute « qu'il s'est offert à Dieu, par le Saint-Esprit, comme une victime sans tache, » c'est-à-dire pure de toute souillure, exempte de tout péché. Il s'est offert non par le feu, ou de quelque autre manière, mais par le Saint-Esprit. « Il purifiera notre conscience des œuvres mortes. » Saint Paul parle avec raison des *œuvres mortes* pour faire allusion à la loi qui disait : Si quelqu'un touche un corps mort, il deviendra impur. Il dit maintenant, au contraire : Si quelqu'un touche à des œuvres mortes, sa conscience sera souillée. « Victime sans tache, Jésus-Christ s'est offert par le Saint-Esprit; il purifiera notre conscience des œuvres mortes pour nous faire servir au culte du Dieu vivant. » Ceux donc qui font des œuvres mortes ne servent point le Dieu vivant, puisqu'il n'y a nul rapport entre le Dieu vivant et des œuvres mortes.

« C'est pourquoi il est le médiateur du Testament nouveau, afin que, par la mort qu'il a soufferte pour expier les iniquités qui se commettaient sous la première alliance, ceux qui sont appelés de Dieu reçoivent l'héritage éternel qui leur a été promis. » Que veut dire ce mot *médiateur*? Un médiateur n'est pas maître des conditions de la paix qu'il négocie. Jésus-Christ est devenu médiateur entre son Père et nous. Le Père voulait nous chasser de l'héritage des biens célestes. Irrité contre nous, il nous traitait avec rigueur et sans rémission comme des ennemis.

Jésus-Christ donc s'est fait médiateur entre son Père et nous, le pressant de nous pardonner. Dans son rôle de médiateur, il porta de l'une à l'autre partie les préliminaires de la paix ; enfin il scella la réconciliation par sa mort. Car, ayant offensé Dieu, nous devons mourir ; il est donc mort pour nous, et il nous a rendus dignes d'être les héritiers de son Père.

Montrons-nous donc reconnaissants pour cet ineffable bienfait. Que nul parmi nous, mes Frères, n'entre ici avec des œuvres mortes. Si jadis celui qui avait touché un cadavre était exclu du temple comme impur, à plus forte raison devrions-nous exclure de nos églises celui qui n'y apporterait que des œuvres mortes ; car cette dernière souillure est bien autre chose que l'impureté légale. Or, les œuvres mortes sont toutes les œuvres qui sont privées du souffle de la vie spirituelle et qui exhalent l'infection et la puanteur. Comme un cadavre est un embarras et un objet rebutant pour tous ceux qui s'en approchent, de même le péché nous frappe d'abord, et ne laisse plus notre âme en repos : il y jette le trouble et la confusion.

Quand la peste se déclare, elle corrompt les corps. Tel est le péché, il ne diffère en rien de la peste ; non pas qu'il altère la pureté de l'air ou qu'il décompose les corps, c'est l'âme qu'il pénètre tout d'abord. Avez-vous jamais vu les malheureux pestiférés ? Le feu les dévore intérieurement. Couverts de pustules enflammées, ils s'agitent en tous sens et répandent partout l'infection ; leurs visages défigurés inspirent l'horreur ; leur haleine, leur contact, tout en eux est immonde. Tel est l'état des âmes que le péché a souillées.

Je demande, par exemple, si l'homme qui est pris de l'amour de l'or ou de l'ardeur des désirs sensuels n'est

pas dans une pire condition que celui qui est en proie à la fièvre? N'est-il pas plus difforme et plus hideux à voir, cet homme qui ne recule devant aucune turpitude, qui est disposé à faire ou à subir toutes les bassesses? Quoi de plus honteux, en effet, qu'un homme possédé par l'amour de l'argent? Pour satisfaire sa convoitise, il est toujours prêt à s'abaisser à toutes les infamies : là où reculerait une prostituée, il affronte.

Vous le voyez tour-à-tour vil esclave, flatteur plus vil encore, ou téméraire et insolent. Il change continuellement de visage. Il hante les scélérats les plus décriés, les débauchés qui vivent de honteuses industries; il obsède les pauvres, il flatte les âmes vénales et criminelles, en même temps qu'il insulte les gens de bien et vertueux, ne leur épargnant ni les outrages ni la calomnie.

Voyez ces deux extrêmes de l'impudence et de l'infamie : tour-à-tour les excès de la bassesse et de l'arrogance!... Comme des prostituées, les avares n'accueillent personne sans argent. Qu'on soit libre ou esclave, qu'importe? c'est l'argent qui décide de tout auprès d'eux. Les saintes pensées sont éconduites : elles ne leur rapportent pas d'argent; mais ils font société avec des scélérats et des impies pour de l'argent, ils se prêtent aux relations les plus honteuses, et pour de l'argent ils prostituent la beauté, la sainteté de leur âme..... On peut dire à l'avare ce que le prophète disait à Jérusalem : « Tu es devenue semblable à ces femmes impudentes qui ne rougissent plus de rien, tu t'es fait un front de prostituée ¹. » Il ne respecte personne : ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni frère, ni ami, ni bienfaiteur. Que lui feraient des

¹ Jér., III. 3.

amis, un frère et un père? Il ne respecte pas Dieu lui-même : tout ce qu'on en dit lui semble une fable ridicule. Dans l'ivresse de sa passion, il ferme les oreilles à tout conseil, à tout avertissement utile. Mais qu'entend-je? Ô stupide blasphème! ils travestissent les menaces en moqueries. Il est dit : « Malheur à toi, Mammon ! malheur à la richesse ! » Oui, disent-ils, malheur à la richesse, et surtout malheur à ceux qui ne l'ont pas !... L'indignation me déchire le cœur... oui, malheur à ceux qui blasphèment, à ceux qui travestissent en moqueries les menaces de Dieu ! Car, dites-moi, n'est-ce pas Dieu qui a fait ces menaces, qui a dit : « Vous ne pouvez servir deux maîtres : Dieu et l'argent¹? » Cependant vous osez rire de cette menace ! Saint Paul n'a-t-il pas déclaré formellement que l'avarice est une idolâtrie ? n'appelle-t-il pas l'avare un idolâtre ? Et vous, vous ne voyez là qu'un sujet de raillerie, et vous riez de votre honte comme des femmes dissolues !

C'est une ruine universelle, c'est un renversement du sens humain ; toute notre vie n'est plus qu'un jeu, qu'une comédie, un échange de politesses et de bons mots ; il n'y a plus rien de stable, ni de solide. Je ne parle pas seulement ici des hommes qui s'adonnent tout entiers à l'amour et aux soins de cette vie, je sais à qui je m'adresse. Le rire envahit l'église, l'assemblée des fidèles. Si quelqu'un vient à prononcer quelque mot plaisant, tout le monde aussitôt se met à rire ; et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on ne s'en abtienne pas dans le temps même de la prière, et qu'on se laisse aller à une aussi déplorable dissipation.

¹ Matth., VI, 24,

Le diable se rend maître partout ; il mène les chœurs joyeux, et tous les riens se rangent sous sa domination. Le Christ est méprisé, chassé honteusement ; on n'a plus aucun respect pour l'Eglise. N'entendez-vous pas l'apôtre Paul qui vous crie : « Que toute parole déshonnête, que toute raillerie, toute bouffonnerie, soient bannies d'au milieu de vous ¹. » Il met au même rang les paroles railleuses et les paroles déshonnêtes, et vous vous amusez à rire ! Qu'entend-il aussi par ces paroles vaines qu'il défend, sinon celles qui ne sont utiles à rien ? Cependant, vous qui faites profession d'une vie religieuse, vous qui êtes crucifiés au monde, vous qui avez revêtu le deuil et la pénitence, vous vous répandez sans contrainte en éclats de rire immodérés !

Vous riez donc, mon Frère, vous riez ? Où avez-vous vu que le Christ ait ri ? Nulle part ; mais vous avez vu, au contraire, que souvent il a été triste, qu'il a pleuré ! Il a pleuré à la vue de Jérusalem ; à la pensée qu'un des siens le trahirait, il s'est troublé ; il a versé des larmes au moment de ressusciter Lazare... et cependant vous riez ! Si celui-là mérite d'être condamné qui ne pleure pas les péchés des autres, quelle sera l'excuse de celui qui ne pleure pas ses péchés propres, et qui, insensible aux plaies de son âme, trouve le secret de rire de toutes choses ?

La vie est un temps d'affliction et de larmes ; c'est un temps de purification et d'esclavage ; c'est le temps des travaux et du combat... et cependant vous ne voulez que vous divertir ! Voyez avec quelle sévérité fut réprimandée Sara, écoutez la menace de Jésus-Christ : « Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez ! » Quand cha-

¹ Ephés., v, 4.

que jour vous récitez les Psaumes, que dites-vous ? Ne répétez-vous pas sans cesse que vos jours se sont passés dans les larmes et dans les gémissements, que vous êtes tombés en défaillance à force de pleurer ?

Mais la dissolution et la mollesse sont telles, que peut-être au moment même où je vous représente ces vérités, il en est qui seront assez insensés pour en rire. C'est là le caractère de la folie : elle est insensible à toutes les remontrances. Le prêtre de Dieu est à l'autel pour y offrir les prières de tous, et vous riez sans pudeur ! Il offre en tremblant ses prières à Dieu pour vous, et vous vous laissez aller à l'indifférence ! N'entendez-vous point l'Écriture qui vous crie : « Malheur à ceux qui méprisent ! » Vous ne tremblez point ? vous ne rentrez point en vous-mêmes ?

Lorsque vous entrez dans le palais d'un prince, vous vous observez avec le plus grand soin ; vous réglez votre maintien, vos gestes, vos regards, votre démarche, votre habillement, vous composez tout votre extérieur ; et lorsque vous venez ici, dans le palais du Roi des rois, dans ce temple image des célestes demeures, vous osez rire ! Je sais que vous ne les voyez pas, mais sachez que les saints anges sont présents partout, et surtout ici, dans la maison de Dieu, devant ce Roi des anges, et que tout est rempli par ces bienheureux esprits et par ces puissances incorporelles...

Est-ce donc un si grand mal de rire ? direz-vous. Rire n'est pas un mal, mais c'en est un de rire à contre-temps, et le mal est dans l'excès. Le rire nous a été donné afin que nous en usions : par exemple, quand nous revoyons nos amis après une longue absence ; pour consoler et relever les cœurs abattus, les âmes affligées ; mais non pas

pour nous livrer aux accès d'une gaîté convulsive, ni pour rire toujours. Le rire est fait pour donner de temps en temps quelque relâche à notre esprit; cela ne doit point aller jusqu'à la dissolution. Ah! plutôt servez Dieu avec crainte, et versez des larmes, afin qu'elles effacent vos péchés.

Je sais que plusieurs nous raillent, disant : Le voilà encore aux larmes; toujours il parle de pleurer. Oui, je ne le dissimule pas, c'est le temps des larmes. Je sais qu'il y a des faux prophètes qui disent : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain ¹; » mais pensez à ceci : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ²! » Ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est celui-là même qui avait une expérience de toutes choses. C'est lui qui dit encore : « Je me suis bâti des maisons, j'ai planté des vignes, j'ai creusé des viviers et des réservoirs d'eaux, j'ai possédé des serviteurs et des servantes ³. » Et que dit-il enfin après tout cela? « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! »

Pleurons, mes Frères, pleurons maintenant, afin d'être assurés de rire un jour, quand le temps en sera venu. La joie de la terre est mêlée de mille sujets de tristesse; il n'en est aucune qui soit pure et sans mélange. La joie du ciel, au contraire, est une joie véritable, exempte de feinte et de tromperie. Soupirons après cette joie, pour la posséder un jour; car, pour celle de la terre, on n'est pas sûr de l'avoir quand on la désire. Choisissons donc, non pas ce qui nous ferait plaisir, mais ce qui nous sera le plus utile. Consentons à être affligés pour un moment; souffrons les maux avec actions de grâces : c'est le moyen d'obtenir un jour le royaume du ciel, que je prie Dieu de

¹ I Cor., xv, 32. — ² Eccl., I, 2. — ³ Eccl., II, 4, 5.

nous accorder à tous par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus disait aux Juifs : Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu, et vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé ? Jésus reprit : Je ne suis point un possédé, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; il en est un autre qui en prendra soin et qui jugera. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous voyons bien maintenant que vous êtes un possédé. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; celui qui me glorifie, c'est mon Père. Vous dites qu'il est votre Dieu, et néanmoins vous ne le connaissez pas ; mais moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme

vous ; mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il en a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. A ces mots, ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple. (Saint Jean, ch. viii, v. 4, 6.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Considérez, mes très chers Frères, l'extrême douceur du Dieu tout puissant. Il était venu en ce monde pour pardonner aux hommes leurs péchés, et il leur disait : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Il s'est abaissé jusqu'à se justifier d'une calomnie pour montrer qu'il n'était pas un pécheur, lui qui, par sa puissance divine, pouvait justifier tous les pécheurs. Mais ce qu'il dit ensuite est encore bien plus étonnant : « Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu, et c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous n'écoutez point. » Si celui qui est de Dieu écoute sa parole, si ne point écouter est le signe qu'on n'est pas de Dieu, que chacun sonde le fond de sa conscience pour savoir si la parole divine s'est fait entendre aux oreilles de son cœur. C'est par cette voie qu'il reconnaîtra véritablement d'où il est et à qui il appartient. La vérité éternelle nous ordonne de désirer avec ardeur la patrie céleste, de réprimer les passions de notre chair, de fuir la gloire du monde, de ne point con-

voiter le bien d'autrui, et de donner libéralement le nôtre. Que chacun de vous, mes Frères, s'examine donc soi-même pour voir si cette parole de Dieu a efficacement frappé les oreilles de son cœur. C'est ainsi qu'il reconnaîtra si véritablement il est de Dieu et s'il lui appartient.

Car plusieurs ne daignent pas même écouter des oreilles du corps ses commandements et ses paroles. D'autres les veulent bien entendre, mais leur cœur n'est nullement touché du désir de les pratiquer. D'autres enfin prennent plaisir à entendre cette parole divine; ils en sont émus jusqu'à verser des larmes de componction; mais, après la courte durée de cette douleur passagère, ils retournent aussitôt à leurs péchés. Tous ceux-là n'entendent point la parole de Dieu véritablement, puisqu'ils négligent de la pratiquer par leurs actions.

Repassez, mes chers Frères, dans votre esprit toute votre vie précédente, et, réfléchissant sérieusement, tremblez au bruit de ces paroles qui sont sorties de la bouche même de la Vérité : « Vous n'écoutez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. » Les réprouvés confirment eux-mêmes ces paroles de la Vérité par leurs actions criminelles. Car il est écrit dans notre évangile : « Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? » Mais écoutons ce que le Seigneur répond à des paroles si injurieuses : « Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. » Ainsi, il repousse avec douceur le mensonge et la calomnie, en disant simplement : « Je ne suis point possédé du démon. »

Cette réponse si douce et si humble doit bien confondre notre orgueil; car nous ne pouvons recevoir la moindre of-

fense sans nous en venger aussitôt par une autre plus injurieuse. Nous faisons tout le mal possible, et lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de faire du mal, au moins nous n'épargnons pas les menaces. Le Seigneur, au contraire, étant offensé, ne s'émeut point de colère, et ne répond point aux injures par d'autres injures. S'il eût voulu leur répondre qu'ils étaient eux-mêmes possédés du démon, il eût assurément dit la vérité; car à moins d'en être possédés, ils n'eussent jamais pu parler de Dieu d'une manière aussi indigne. Mais Jésus-Christ, malgré cet outrage, ne voulut pas même leur dire ce qui était vrai, de crainte qu'il ne parût agir en cela moins pour dire la vérité que pour se venger d'une injure. Cet exemple doit nous apprendre à ne pas découvrir le mal de notre prochain, bien qu'il soit vrai; et lors même que les injures auxquelles nous sommes en butte ne soit ni méritées ni provoquées, craignons que, sous prétexte de remplir le devoir d'une juste correction, nous ne prêtions des armes à notre colère.

Mais comme d'ordinaire ceux qui agissent par le mouvement du zèle de Dieu sont décriés par les méchants, le Seigneur nous a donné en sa personne l'exemple de tout souffrir avec patience. De là vient qu'il leur dit : « J'honore mon Père, et vous me déshonorez. » Puis il nous apprend ce que nous avons à faire en pareille circonstance, quand il ajoute : « Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire; il en est un autre qui la cherchera et qui jugera. » Nous savons, d'après l'Écriture, que le Père a donné tout pouvoir de juger à son Fils; et cependant voici que ce même Fils outragé ne cherche point sa propre gloire, et ne se fait point lui-même justice : il remet à Dieu son Père le soin de le venger. Apprenons

donc par là jusqu'où doit aller notre patience, puisque celui qui a le pouvoir de juger souverainement ne veut pas se venger lui-même.

Quoique la corruption et l'iniquité augmentent de plus en plus dans le monde, il ne faut pas pour cela cesser d'instruire les hommes par nos prédications; nous devons, au contraire, nous y employer avec plus de zèle. C'est ce que le Seigneur nous apprend encore par son exemple. Malgré le reproche injurieux qu'on lui fait d'être possédé, il ne laisse pas de répandre encore avec plus de profusion les grâces de ses enseignements salutaires, en disant aux Juifs : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » Mais comme les bons deviennent meilleurs par les injures qu'ils reçoivent, de même les méchants deviennent pires par les bienfaits. Aussi, les Juifs répondent-ils à cette instruction de notre Seigneur : « Nous savons maintenant que vous êtes possédé du démon. » Ils ne considéraient que la seule mort temporelle, et ne connaissaient point la mort éternelle, à laquelle ils étaient déjà comme assujétis; ils ne purent donc rien comprendre dans les paroles de notre Seigneur; c'est pourquoi ils lui dirent : « Abraham est mort, et les prophètes aussi; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort! » Ainsi, ces misérables, pour honorer Abraham et les prophètes, les préférèrent à la Vérité même qui leur parlait. Mais ne vous étonnez pas si, ne connaissant pas Dieu, ils rendent un faux honneur à ses serviteurs.

Or, malgré l'opiniâtreté qu'ils lui opposent, Jésus-Christ ne laisse pas d'insister encore, afin de les rendre attentifs, leur disant : « Abraham votre père a désiré avec une ex-

trême ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il s'en est réjoui. » Abraham vit en effet le jour du Seigneur lorsqu'il reçut sous sa tente trois anges, qui étaient la figure de la divine Trinité; lorsque, les ayant reçus, il leur parlait à tous trois, comme s'il n'eût parlé qu'à un seul; car bien qu'il y ait trois personnes en Dieu, il n'y a cependant qu'une nature.

Mais les esprits charnels de ses auditeurs, ne considérant en lui que les apparences de la chair mortelle, ne pouvaient voir au-delà des limites de la chair. Ils lui répondent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? » Notre Seigneur, voulant détourner leurs regards de la vue de sa chair mortelle pour les porter à la contemplation de sa divinité, leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. » *Avant* marque le temps passé, et *je suis* marque le présent. Et comme ni le temps passé ni l'avenir ne se rencontrent en Dieu, dont l'être est toujours présent, le Seigneur ne dit pas aux Juifs : *J'étais* avant Abraham, mais : Avant qu'Abraham fût *je suis*. C'est ainsi que Dieu dit autrefois à Moïse : « Je suis celui qui suis. Et vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. » Il fut un temps où Abraham n'était pas, un temps qui l'a précédé, et il est un temps qui l'a suivi. Il est venu au monde par sa naissance, et il en est sorti par sa mort. Mais l'être de la souveraine Vérité est toujours présent; jamais rien ne fut avant elle, et jamais elle ne connaîtra ni terme, ni borne, ni limite.

Mais les Juifs infidèles, incapables de porter cette doctrine, ont recours aux pierres, et s'efforcent d'accabler celui qu'ils ne peuvent entendre. Que fit le Seigneur contre la fureur de ces insensés qui le voulaient lapider? Ecoutez

les paroles qui suivent : « Jésus se cacha, et sortit du temple. »

Il y a de quoi s'étonner, mes très chers Frères, que Jésus ait voulu se cacher pour éviter la violence de ses injustes persécuteurs, lui qui, par un simple mouvement de sa volonté, eût pu, se servant de sa divine puissance, arrêter à l'instant leurs bras et les châtier sévèrement en les frappant de mort. Mais parce qu'il n'était venu au monde que pour souffrir, il ne voulait pas y exercer son pouvoir de juge. Un peu avant sa passion, il donne bien quelques marques de cette puissance, mais sans déroger en rien à ce qu'il s'était proposé de souffrir en venant au monde. Dès qu'il eut dit à ceux qui le cherchaient pour le faire mourir : « C'est moi, » leur orgueil fut aussitôt confondu, et ils furent tous à l'instant renversés par terre.

Pourquoi donc Jésus se cache-t-il, lui qui, sans se cacher, pouvait éviter la violence de ceux qui voulaient le lapider? C'est parce que, s'étant fait homme avec les hommes, il nous enseigne tantôt par ses paroles et tantôt par ses actions. Et que nous apprend-il par sa manière d'agir en cette rencontre, sinon que nous devons éviter avec humilité la colère des superbes, lors même que nous serions assez forts pour leur résister? C'est pourquoi saint Paul dit : « Donnez lieu à la colère. » Tout cela c'est pour nous apprendre avec quelle douceur nous devons supporter la colère de notre prochain, voyant que Dieu lui-même n'a pas voulu se soustraire à la fureur de ses persécuteurs autrement que par la fuite et en se cachant.

Que personne donc ne résiste aux outrages par la vengeance; que personne ne repousse une injure par une injure. L'exemple d'un Dieu nous apprend qu'il est plus

glorieux de céder à une parole offensante, sans y répondre, que de la repousser en rendant la pareille.

Mais sur cela notre orgueil s'élève, et nous dit secrètement dans le fond du cœur qu'il est honteux de ne rien répondre aux injures dont on nous charge, et qu'en nous voyant accepter les outrages sans rien dire on s'imaginera, non pas que nous pratiquons la patience, mais simplement que nous reconnaissons avoir tort. Mais d'où peut naître cette pensée contre la vertu de patience, sinon de ce que nous ne songeons qu'à la terre? Pendant que nous recherchons la gloire du monde, nous ne nous soucions point de plaire à celui qui regarde nos actions du haut du ciel. Quand donc nous recevons quelque injure, considérons comme l'unique règle de notre conduite ces paroles de notre Seigneur : « Je ne cherche point ma propre gloire : il en est un autre qui la cherchera, et qui jugera.

On peut aussi donner un autre sens à ce qui est dit ici de la fuite du Sauveur. Car il avait enseigné plusieurs choses aux Juifs; mais ils se moquaient de ses paroles. Leur malice s'aigrit tellement contre les instructions qu'il continuait de leur donner, qu'ils allèrent jusqu'à vouloir le tuer à coups de pierres. Or que nous insinue notre Seigneur en se cachant, sinon que la Vérité se cache à ceux qui négligent de la suivre, et qu'elle fuit tous les esprits superbes. Combien de chrétiens aujourd'hui témoignent de l'horreur pour la dureté de ces Juifs qui sont restés sourds aux divins enseignements de Jésus-Christ! et cependant ces chrétiens ne sont pas moins coupables dans leurs actions que ces mêmes Juifs qu'ils blâment ne l'ont été par leur incrédulité. Ils savent les commandements du Seigneur, ils connaissent ses miracles, et, malgré toutes ces lumières, ils refusent de se convertir.

C'est Jésus même qui nous appelle, et nous ne voulons pas revenir à lui. Il nous supporte avec une incomparable douceur, il diffère de nous châtier, et nous sommes insensibles à tant de patience. Que chacun de vous, mes Frères, travaille donc à quitter sa vie déréglée pendant qu'il en est encore temps. Appréhendons la patience d'un Dieu méprisé; craignons de ne plus pouvoir un jour éviter sa colère, après avoir si longtemps abusé de sa miséricorde et de sa douceur.

DISCOURS DE SAINT LÉON, PAPE,

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

L'Évangile a décrit avec tant de netteté toutes les circonstances de la passion à laquelle le Sauveur a bien voulu se soumettre pour la rédemption du genre humain, « pour attirer tout à lui après qu'il aurait été élevé de terre, » qu'il semble qu'en lisant cette histoire nous voyions de nos yeux tout ce qui s'est passé. Puisque la foi de ce mystère ne peut être révoquée en doute, tâchons, avec la grâce de Dieu, de vous donner une intelligence claire de tout ce que cette histoire nous apprend. La révolte du premier homme entraîna tout le genre humain dans son malheur; car, selon le langage de l'Apôtre, « le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché; et ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un seul. » Après cette révolte du premier homme, personne donc n'était exempt

de la tyrannie du démon ; tous gémissaient sous le poids d'une dure captivité ; personne ne pouvait espérer de pouvoir se réconcilier avec Dieu , ou d'obtenir le pardon de ses crimes. Il fallait pour cela que le Fils de Dieu, coéternel à son Père, semblable à son Père, voulût bien s'abaisser jusqu'à se faire homme, et qu'il vînt chercher et sauver ce qui était perdu. De même qu'Adam avait été cause de la mort , ainsi les morts devaient ressusciter par la grâce de notre Sauveur Jésus-Christ. Quoique , selon les conseils impénétrables de la divine sagesse, le Verbe ne se soit fait chair que dans ces derniers temps, il ne faut pas conclure pour cela que le mystère de l'Incarnation n'ait été utile qu'aux dernières générations, et que cette grâce ne se soit répandue sur ceux qui ont vécu dans des temps plus éloignés. Toute l'antiquité qui a reconnu et adoré le vrai Dieu, tous les saints qui ont vécu dans les siècles précédents, ont été animés de la foi ; c'est par là qu'ils ont été agréables à Dieu. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni aucun des prédestinés n'ont été rachetés ou justifiés que par la grâce de Jésus-Christ. La rédemption promise par les oracles des prophètes était attendue de tous ; les promesses ont été accomplies, et nous en avons vu l'accomplissement.

Il ne faut point que la considération de l'infirmité humaine, dans le mystère de la Passion, aille jusqu'à nous faire croire que la puissance de Dieu ait disparu totalement, et ne s'y soit pas montrée avec éclat. Ce qui paraît indigne de Dieu dans la Passion n'empêche pas la vérité de ce mystère, et il ne faut pas conclure de la considération de cette indignité apparente que le Verbe, égal et coéternel à son Père, n'ait pas voulu se soumettre à l'ignominie de ce supplice. Les deux natures sont réunies dans

le même Jésus-Christ : le Verbe n'est point séparé de l'homme, non plus que l'homme n'est séparé du Verbe. Dieu n'a point méprisé la bassesse de la nature humaine; mais, en s'unissant à elle, il n'a rien perdu de sa majesté. Ce que la nature passible a souffert n'a fait aucun tort à la nature impassible. Ce mystère, que l'humanité a consommé avec la divinité, est l'effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Les liens dont nous étions enchaînés étaient si forts, qu'ils ne pouvaient être brisés que par le secours d'un Dieu. L'abaissement de la divinité nous a élevés: voilà quel est le prix de notre rachat; tel est le remède qui seul pouvait guérir nos blessures. Nul moyen pour nous de passer de l'impiété à la justice, de la misère à la félicité, si le Juste n'eût bien voulu se familiariser avec les pécheurs, si le dispensateur de la souveraine félicité n'eût voulu s'abaisser jusqu'à ceux qui étaient tombés dans le dernier malheur.

Il ne faut donc point rougir de la croix de Jésus-Christ, mes très chers Frères : elle n'a point été la punition du péché; c'est l'ouvrage de la divine sagesse. Quoique Jésus-Christ ait souffert et qu'il soit véritablement mort, il n'a cependant jamais rien perdu de sa gloire durant les opprobres de sa passion; il n'a pas cessé pendant un moment d'agir en Dieu. Lorsque l'impie Judas, jetant son masque, découvrit le loup ravissant qui se tenait caché sous la peau de brebis; lorsqu'il eut donné le signal de la trahison par le symbole même de la paix, par un baiser perfide, une troupe de soldats furieux qui l'accompagnait vint avec des armes et des flambeaux pour se saisir de Jésus. Mais ils ne purent discerner celui qui était la véritable lumière; leurs esprits étaient plongés dans d'épaisses ténèbres. Jésus leur demanda qui ils cherchaient, sans se

prévaloir de leur ignorance pour se mettre à couvert de leur fureur. Sur la réponse qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth, « C'est moi, » leur dit-il ; et cette seule parole, plus terrible qu'un coup de foudre, renversa toute cette foule armée ; ces farouches soldats tombèrent par terre.

Aucun plan de défense ou de résistance n'avait été arrêté d'avance ; point de préparatifs d'armes ou de forces, aucun signe d'empressement et de colère, rien de tout cela n'apparaît. « C'est moi ! » ce seul mot du Sauveur suffit pour jeter le désordre parmi la troupe impie et paralyser toute son ardeur. Que ne fera donc point la majesté de Jésus-Christ lorsqu'il viendra juger l'univers, lui qui a fait de si grands prodiges dans un état si humilié, et quand il était sur le point d'être jugé lui-même !

Le Fils de Dieu, sachant ce qui convenait le mieux à ses desseins, ne voulut point se servir de toute sa puissance, et il en suspendit les effets. Il permit à ses persécuteurs d'achever leur crime. S'il n'y eût consenti, jamais ils n'auraient pu se saisir de sa divine personne. Mais comment les hommes auraient-ils pu être sauvés, s'il ne s'était abandonné à leur fureur ? L'apôtre saint Pierre, qui avait pour son maître un plus grand amour que les autres, emporté par son ardeur, se mit en devoir de résister par la force à la violence. Il employa le glaive contre l'un des serviteurs du prince des prêtres. Jésus-Christ ne voulut pas permettre à cet ardent apôtre de pousser plus loin son zèle ; il lui ordonna de remettre sur-le-champ le glaive dans le fourreau, ne voulant pas consentir à se défendre par la force. C'était s'opposer au mystère de notre rédemption, d'empêcher les ennemis du Sauveur de se saisir de lui, puisqu'il devait mourir pour le salut de tous. En différant le glorieux triomphe de la croix, on

prolongeait la tyrannie du démon et la servitude des hommes. Le Fils de Dieu s'abandonna donc à la fureur des scélérats. Cependant il ne dédaigna pas de leur donner des signes de sa divinité : il guérit l'oreille du serviteur que l'apôtre Pierre avait frappé ; il reforma ce qu'il avait lui-même formé ; la chair obéit à l'instant même aux ordres de son Créateur.

Ces merveilles révélaient évidemment une puissance divine. Si donc le Sauveur a suspendu les effets de cette souveraine puissance ; s'il s'est livré à la rage de ses persécuteurs, c'est l'effet de l'amour qu'il nous porte et de la volonté du Père éternel qui opérait en lui, et qui a aimé le monde jusqu'à donner son propre Fils. Le Père et le Fils n'ont qu'une volonté, comme ils n'ont qu'une même nature divine. Nous ne vous devons rien, ô Juifs ! ni à toi, traître Judas : c'est l'infinie bonté, c'est l'amour divin, qui ont opéré tout ce mystère. Votre impiété, malgré vous et à votre insu, a servi à notre rédemption ; vous avez été les organes et les instruments des décrets de Dieu. La mort de Jésus-Christ nous a affranchis de la tyrannie des démons ; mais elle vous condamne en même temps. C'est avec justice que vous êtes exclus d'une grâce dont vous vouliez priver le monde. Cependant la bonté de notre Rédempteur est si grande, qu'il ne dépend que de vous d'obtenir le pardon du parricide que vous avez commis ; il ne tient qu'à vous de confesser Jésus-Christ et de renoncer à votre malice. Ce n'est pas en vain que le Sauveur a prié sur la croix, et qu'il a dit au Père : « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Ce remède, ô perfide Judas ! ne te serait pas inutile, si tu avais voulu faire pénitence et te jeter entre les bras de Jésus-Christ, au lieu de porter sur toi-même des

maines violentes, et d'attenter à ta propre vie. Malgré l'aveu de ton crime, lorsque tu disais : « J'ai péché en livrant le sang innocent, » tu as cependant persévéré dans ton iniquité ; tu n'as pas cru que Jésus-Christ fût Dieu, Fils de Dieu ! Dans ton désespoir et dans les horreurs de la mort, tu n'as donc vu en lui qu'un homme ordinaire. Tu aurais fléchi sa miséricorde si tu n'avais pas nié sa toute-puissance.

Ce que je viens, mes Frères, de vous insinuer touchant ce mystère suffit pour aujourd'hui, et je ne veux pas vous fatiguer par une excessive longueur. Je vous promets de suppléer, le jour de la troisième férie, à ce qui manque à ce discours. Celui qui m'a inspiré ce que je viens de vous dire daignera m'inspirer ce que je devrai vous dire encore en ce temps-là, par la grâce de Jésus-Christ, notre Seigneur, son Fils, qui vit et qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen !*

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

ÉPITRE.

Mes Frères, ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, lui qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave fait à la ressemblance des hommes, étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors; il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que notre Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. (Saint Paul aux Philippiens, ch. II, v. 5-12.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, lui qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que

ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave.»

Quand notre Seigneur Jésus-Christ exhortait ses disciples à quelque chose de grand, il leur proposait pour exemple, ou lui-même, ou son Père, ou les prophètes. « C'est ainsi, disait-il, qu'ils ont traité les prophètes avant vous. — S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. — Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux ¹. » Ainsi fait le bienheureux Paul pour exhorter les Philippiens à l'humilité : il leur propose l'exemple de Jésus-Christ. De même encore, lorsqu'il excite les Corinthiens à l'aumône et à l'amour des pauvres, il leur dit : « Vous connaissez la tendresse de notre Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de vous, afin que par sa pauvreté vous devinssiez riches ². » Rien, en effet, n'excite une âme généreuse comme le désir de se rendre semblable à Dieu. Saint Paul a donc fait usage de ce puissant motif en prêchant l'humilité à ses disciples : « Ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ qui, étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave..... »

Plusieurs croient qu'en s'abaissant ils perdent de leur dignité, et que l'humilité les fait déchoir. Saint Paul, pour leur ôter cette crainte, leur dit que le Fils unique de Dieu, ayant la forme de Dieu, égal en tout à son Père, et ne lui étant inférieur en rien, n'a pas cru que

¹ Matth., v, 12; Jean, xv, 20; Matth., xi, 29; Luc., vi, 36. —

² II Cor., viii, 9.

ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu.... Il n'a point appréhendé que personne lui ravît sa nature et sa divinité. C'est pourquoi il s'en est dépouillé, sans douter qu'il pût la reprendre, sans craindre de s'amoindrir ni de déchoir. Ainsi saint Paul ne dit pas de Jésus-Christ qu'il n'a pas usurpé; mais qu'il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu. Sa souveraineté n'est point usurpée; elle n'est pas non plus un héritage ou un don qui lui ait été transmis: c'est quelque chose qui lui est propre, assuré et imperdable comme sa nature. Aussi ne fait-il point difficulté de s'abaisser jusqu'à la forme d'esclave. Un usurpateur craint, pendant la guerre, de se dépouiller de la pourpre: un roi véritable n'a point ces frayeurs; il peut déposer sans rien craindre l'appareil de la souveraineté, parce qu'il sait bien qu'elle ne lui vient point d'une usurpation.

Jésus-Christ n'a donc point quitté la forme divine comme s'il l'avait injustement usurpée; mais cette forme lui étant naturelle et ne lui pouvant être ravie, il l'a cachée et voilée pour un temps: « Il s'est anéanti lui-même. » Où sont-ils ceux qui osent dire que Jésus-Christ a souffert par contrainte, qu'il n'a fait que se soumettre à la nécessité? Qu'ils écoutent l'Apôtre: « Il s'est anéanti, dit-il, il s'est humilié lui-même, il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort. » Comment s'est-il anéanti, sinon en prenant la forme d'esclave, en se faisant à la ressemblance des hommes?

L'Apôtre dit que Jésus-Christ s'est anéanti lui-même; car si son anéantissement n'avait pas été volontaire, il n'y aurait pas eu en cela d'humilité. Il s'est donc assujéti volontairement et il s'est soumis de lui-même, quand les temps qu'il avait marqués lui-même furent accomplis....

« Il s'est anéanti lui-même, » dit l'Apôtre. Comment s'est-il anéanti? Que veulent dire ces mots d'humiliation et d'anéantissement? Que signifie donc cette parole : « Il a été fait à la ressemblance des hommes. » Jésus-Christ a eu bien des choses qui lui étaient communes avec nous; mais il en a eu bien d'autres aussi qui lui étaient propres et particulières. Ainsi il est né d'une vierge pure, par l'opération du Saint-Esprit; il n'a point connu le péché. Il s'est réservé ces privilèges à lui seul, sans les communiquer à personne. Il n'était donc pas simplement ce qu'il paraissait : il ne paraissait qu'un homme, et il était Dieu.

Réellement homme selon la chair, il nous était dissemblable sous beaucoup de rapports. Il n'était donc pas homme seulement, mais il était Dieu aussi; et c'est pourquoi l'Apôtre dit « qu'il avait la ressemblance d'un homme. » En effet, nous sommes âme et corps; lui, il était Dieu, âme et corps tout à la fois. C'est pour cela qu'il est dit qu'il a été fait à la ressemblance des hommes. De peur qu'en entendant ces paroles : « Il s'est anéanti lui-même, » vous n'alliez croire à quelque changement de nature, à une espèce de dégénération et de mort, l'Apôtre ajoute que, demeurant ce qu'il était, il a pris l'humanité qu'il n'avait pas, et que s'étant fait chair, il est resté Verbe-Dieu. C'est ainsi qu'il est devenu semblable à l'homme, dont il a « tous les dehors. » Sa nature n'a point changé, il n'y a eu ni confusion ni mélange; mais il a pris l'apparence de l'homme.....

Quand l'apôtre Paul dit ailleurs que Jésus-Christ avait « la ressemblance de la chair du péché, » cela ne signifie pas qu'il n'a point eu de chair, mais que la chair qu'il avait prise n'a point péché et qu'elle était seulement à la

ressemblance de la chair du péché. Par quoi lui était-elle semblable? il est clair que c'est par la nature et non par le péché, comme saint Paul disait du Christ « qu'il était fait à la ressemblance de la chair du péché, » parce qu'il ne lui était pas en tout semblable; de même il dit « qu'il a été fait à la ressemblance des hommes, » parce qu'il ne leur était pas non plus en tout semblable, puisqu'il est né d'une mère vierge, qu'il n'a point connu le péché, et qu'il n'est pas simplement homme. Aussi l'Apôtre dit fort bien « qu'il a été reconnu pour homme; » car il n'était pas l'un d'entre nous, mais comme l'un d'entre nous. Le Verbe-Dieu n'a point été changé en homme par une altération de nature, sa substance n'a point subi de changement; il a paru comme un homme, non pas en nous trompant par des illusions et des mensonges comme un fantôme, mais en nous formant à l'humilité par cet admirable exemple. C'est ce que saint Paul marque en disant : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme ¹. »

N'allons pas croire, mes Frères, avec des hérétiques insensés, que cette obéissance de Jésus-Christ à son Père fût une marque d'infériorité. N'obéissons-nous pas à nos amis? Cependant cette obéissance nous rabaisse-t-elle? Le Fils a obéi au Père spontanément, sans pour cela descendre à la condition de serviteur; au contraire, c'est par cet honneur même et par cette obéissance respectueuse qu'il a conservé sa dignité propre et ce rang élevé qui lui était naturel. Il a honoré le Père, non pour que vous le déshonoriez lui-même, mais pour que vous ayez plus de respect pour lui, et que vous l'honoriez comme le véritable

¹ I Tim., II, 5.

Fils du Père. Il a rendu d'autant plus d'honneur au Père, que, bien qu'il eût en propre la suprême grandeur, il a voulu subir les derniers abaissements. Comme il est plus grand que tous et que nul ne l'égale, de même il a surpassé tous les autres par l'honneur qu'il a rendu au Père volontairement et sans contrainte.

Mais voici le miracle de la vertu même ; ou plutôt les paroles me manquent pour m'exprimer dignement. Oh ! que cela est grand, que cela est incompréhensible ! Il s'est fait esclave ! Bien plus encore, il a voulu souffrir la mort ! Mais ce qui est plus grand et ce qui surpasse toute conception, c'est qu'il s'est soumis à la plus honteuse de toutes les morts ; c'est que le Seigneur a voulu souffrir une mort pleine d'ignominie, une mort exécrationnelle. « Maudit est celui qui est suspendu au bois ! » est-il écrit¹. C'est précisément pour ce motif que les Juifs choisirent ce genre de supplice, afin de le rendre infâme, et de lui aliéner, par l'ignominie de sa mort, ceux que sa mort même n'avait pu détacher de lui. Ils le crucifièrent donc entre deux voleurs, afin que l'opinion ne le séparât point de ceux dont il avait partagé le supplice, et que cette parole fût accomplie : « Il a été mis au nombre des scélérats². »

Mais c'est cela même qui rend plus éclatant le triomphe de la vérité. Car si, malgré les efforts de ses ennemis pour le déshonorer, Jésus-Christ cependant est sorti vainqueur et glorieux du sein de l'infamie, tous les artifices de la haine conjurés pour étouffer sa gloire ne font qu'ajouter à sa splendeur. Ils croyaient que non-seulement la mort, mais qu'un tel genre de mort le rendrait un

¹ Deut., XXI, 23. — ² Isaïe, LII, 12.

objet d'horreur et de malédiction à tout le genre humain ; et cela ne leur a servi de rien.....

« C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » Après avoir parlé de l'incarnation, l'Apôtre rappelle désormais avec confiance tout ce qui peut avoir trait aux autres abaissements du Sauveur. Avant de dire qu'il avait pris la forme d'esclave lorsqu'il parle de sa divinité, voyez l'élévation de son langage ; élévation qui, du reste, ne pouvait jamais atteindre à la sublimité du sujet. « Etant dans la forme et dans la nature de Dieu, dit-il, il n'a pas cru que ce lui fût une usurpation de s'égaliser à Dieu. » Mais après avoir dit que le Verbe s'est fait chair, il ne craint point de rapporter les humiliations qu'il a souffertes comme homme, bien sûr par là de ne point compromettre la divinité.....

« Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » C'est-à-dire le monde entier, les anges, les hommes et les démons ; ou bien encore les justes et les pécheurs.

« Afin que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ; » c'est-à-dire que toute langue, que tout homme le confesse, et que cette confession tourne à la gloire de Dieu le Père. Voyez-vous que partout la gloire du Père et la gloire du Fils se confondent, et que par cela même que le Fils n'est point honoré le Père est déshonoré. Cela est vrai parmi les hommes, quoiqu'il y ait une grande différence entre les pères et les enfants ; cela doit l'être bien plus encore en Dieu, où le Fils et le Père ne sont séparés par aucun intervalle. Si le monde entier est soumis au Fils, c'est la gloire du Père. Si donc nous disons que le Fils est parfait, ne manque de rien, qu'il est égal en tout à son Père,

par là même nous honorons le Père qui a engendré un tel Fils..... Ainsi, toutes les louanges que nous donnons au Fils rejaillissent sur le Père. Si c'est peu de chose que nous voyons ici (car que revient-il à la gloire de Dieu de ce que le monde entier adore le Fils?); mais si ce peu néanmoins n'est pas indifférent, combien tant d'autres choses, sans comparaison plus grandes, importeront-elles davantage à la gloire du Père?

Réglons donc notre foi et nos mœurs pour la gloire de Jésus-Christ, puisque la foi, sans les mœurs, serait inutile. Quand nous prétendons le glorifier par nos louanges, si nous vivons mal, nous lui faisons un outrage d'autant plus indigne que, tout en le reconnaissant souverain Seigneur et Maître, nous le méprisons néanmoins, ne tenant aucun compte de sa redoutable justice. Que les païens vivent honteusement, cela n'est pas bien étonnant, ils sont en cela moins répréhensibles que nous; mais que des chrétiens, qui participent à de si saints mystères, qui sont destinés à une telle gloire, s'abandonnent au dérèglement, voilà le comble de la perversité, voilà ce qui est indigne de toute indulgence!

Dites-moi : le Christ s'est soumis aux derniers abaissements avec la plus profonde obéissance, et il a été élevé par là jusqu'au faite des honneurs. Il s'est fait esclave, et il est devenu par là le Seigneur des hommes et des anges! Nous donc, après cela, pourrions-nous craindre de nous rabaisser en nous humiliant? C'est, au contraire, par cette voie que nous nous élèverons davantage. Rappelons-nous les paroles de Jésus-Christ : « Quiconque s'abaisse sera élevé, et quiconque s'élève sera abaissé. » Cela doit suffire pour nous convaincre. Néanmoins faisons quelques considérations sur cette matière.

Qu'est-ce à dire s'abaisser, être humilié? N'est-ce pas être méprisé? N'est-ce pas être en butte aux accusations, aux calomnies? Et que veut dire s'élever, être exalté? N'est-ce pas être honoré, comblé de louanges et de gloire? Citons des exemples. Satan était un ange : il s'est élevé, et il a été réduit au dernier degré de l'humiliation, et il a eu la terre pour demeure. Il est l'objet de la haine et de l'exécration universelles.

Paul n'était qu'un homme. Il s'est profondément humilié, et toute la terre l'honore et répète ses louanges. N'est-il pas l'ami du Christ? Il a fait de plus grandes choses que le Christ lui-même. N'a-t-il pas souvent commandé au diable comme à un esclave? Ne s'est-il pas joué de lui? Ne lui a-t-il pas foulé et broyé la tête sous ses pieds? N'a-t-il pas prié Dieu d'accorder le même pouvoir aux fidèles, sûr que Dieu le leur accorderait?

Passons à d'autres exemples. Absalon s'est élevé, David s'est humilié. Lequel des deux plus tard a été couvert de gloire? Que peut-on comparer à l'humilité de ce saint prophète qui disait de Siméi : « Laissez-le faire, qu'il me maudisse; c'est le Seigneur qui le lui a commandé¹. Le publicain aussi s'est humilié et il a été justifié, et vous savez quel fut le sort de l'orgueilleux pharisien.

Supposons deux hommes, tous deux riches, tous deux élevés en gloire, tous deux sages et puissants, tous deux magnifiquement dotés de tous les biens et des faveurs mondaines. L'un recherche avec passion l'honneur et l'estime des hommes; il s'irrite de ne pas l'obtenir; il s'élève, il se glorifie, il est insatiable dans son ambition. L'autre, au contraire, méprise ces vanités et refuse les

¹ II Rois, xvi, 10.

honneurs qui lui sont offerts. Lequel de ces deux hommes, dites-moi, est le plus grand? Evidemment c'est celui qui dédaigne ce que l'autre convoite.

On ne peut acquérir la gloire qu'en la fuyant ; si nous la poursuivons, elle s'enfuit, et si nous la fuyons, elle nous poursuit. Voulez-vous acquérir de la gloire, ne la désirez point. Voulez-vous être élevé, ne souhaitez point de l'être. Tous les hommes honorent celui qui méprise les honneurs ; ils ont au contraire aversion pour celui qui les brigue. Par un esprit naturel de contradiction, ils se plaisent à faire le contraire de ce qu'on veut. Méprisons la gloire ; soyons humbles, et nous serons élevés. Ne vous élevez point vous-même, afin qu'un autre vous élève. Celui qui s'élève lui-même n'est point loué par les autres, et les hommes n'abaissent point celui qui lui-même s'humilie.

C'est un grand mal que l'orgueil, mes Frères ; il vaudrait mieux être insensé qu'orgueilleux. La folie n'est qu'une infirmité ; l'orgueil est une folie furieuse. L'insensé ne fait de mal qu'à lui-même, l'orgueilleux est le fléau des autres. La folie est la mère de la passion déréglée de la gloire : il faut être fou pour être orgueilleux. Ecoutez le Sage par excellence : « J'ai vu, dit-il, un homme qui s'estime sage : il y a plus d'espoir dans un insensé que dans un tel homme ¹.

Ce n'est donc point au hasard que j'ai mis l'orgueil au-dessous de la folie, puisqu'on doit mieux espérer d'un insensé que de l'orgueilleux. C'est pourquoi saint Paul recommande si vivement l'humilité : « N'aspirant point, dit-il, à ce qui est haut, mais vous inclinant vers les hum-

¹ Prov., xxvi, 12.

bles, ne soyez point sages à vos propres yeux ¹..... L'âme humble n'a aucun vice. Jugez de là quels biens l'humilité nous procure ! La clémence, la bonté, la douceur, la modération, tant d'autres vertus semblables sont des fruits de l'humilité, comme les vices contraires viennent de l'orgueil. Un orgueilleux est irascible, insolent, prompt à frapper, il tient plus de la bête que de l'homme.

Quoi, vous êtes orgueilleux parce que vous êtes fort ? Mais il y aurait là plutôt un motif pour vous humilier. Pourquoi vous élever pour si peu ? Le lion est plus hardi que vous, le sanglier est plus fort ; vous ne seriez qu'un moucheron auprès d'eux ; les voleurs, les athlètes, les gladiateurs, et vos propres domestiques, même ceux d'entre eux qui passent pour les plus stupides, l'emportent sur vous en vigueur et en forces. Est-ce donc là un si grand mérite ? N'y a-t-il pas de quoi vous cacher de honte, vous qui vous glorifiez pour de telles futilités ?

Mais vous avez peut-être de la beauté ? Les corneilles pourraient à ce titre se glorifier. Voyez la beauté du plumage d'un paon, avouez qu'il a l'avantage sur vous. Un cygne et mille autres oiseaux vous effaceraient, si vous vous compariez à eux, et vous feraient comprendre que votre beauté n'est rien.

Vous êtes riches, dites-vous. Comment cela ? Que possédez-vous ? Vous avez de l'or, de l'argent et des pierres ? Ceux qui fouillent les métaux et que l'on condamne aux mines pourraient dire la même chose ! — Mais vous êtes magnifiquement paré ? On peut voir aussi des chevaux parfaitement équipés. Ne rougirez-vous donc pas

¹ Rom., xii, 16.

de vous élever pour ce que vous avez en commun avec les brutes ?

Peut-être que la beauté de votre voix vous charme ? Jamais votre chant n'égalera le chant du rossignol en suavité. Mais peut-être que vous excellez dans tous les arts ? Qui peut être plus ingénieux que l'abeille ? Quel artiste, quel architecte pourrait imiter ses ouvrages ? Que sont vos étoffes, dont vous prizez tant la finesse, en comparaison des tissus de l'araignée ?..... « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent en des greniers. Voyez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent. Or, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux¹. » Voilà donc celui qui prétendait s'élever au-dessus de tous les hommes par l'opinion de sa propre excellence, le voilà convaincu d'être en bien des choses au-dessous de la brute. Mais épargnons ces aveugles et ne les imitons pas ; et, parce qu'un orgueilleux veut s'élever au-dessus de notre nature, ne le laissons pas au rang des animaux.

Ecoutez donc ceci, mes Frères. Nous possédons bien des avantages auxquels les animaux ne peuvent jamais participer, comme la piété, la vertu, les mœurs. Ne m'opposez pas les fornicateurs, les voleurs et les homicides ; car nous n'avons rien de commun avec eux, nous les rejetons bien loin de nous. N'avons-nous pas la gloire de connaître Dieu, d'être instruits de sa providence, persuadés de l'immortalité de nos âmes ? C'est en cela que les animaux nous sont inférieurs. Nous n'hésitons point d'affirmer en cela notre supériorité.

¹ Matt., vi, 26.

C'est en cela que les bêtes n'ont rien de commun avec nous. Quelque inférieurs que nous leur soyons dans tout le reste, nous les dominons. Or, la grandeur de cet empire consiste en ce que leur étant inférieurs en tant de choses, nous régnons sur eux cependant ! Sachez donc remonter à la cause de cette supériorité : ce n'est pas à vous que vous en êtes redevables, mais vous la devez à Dieu, qui vous a créés et qui vous a donné la raison.

Que dirai-je maintenant de la douceur, de l'humilité, de la modération et du mépris de l'argent, de toutes les vertus qui sont notre apanage ? Mais vous, esprits superbes qui n'avez aucune de ces vertus, j'ai bien raison de dire que vous vous abaissez au-dessous des animaux, en voulant vous élever au-dessus de la nature humaine. Tel est le génie de l'orgueilleux ! Ou il s'élève toujours, ou il s'abaisse toujours plus qu'il ne faudrait ; il ne garde jamais une sage mesure.

Pour nous, mes Frères, si nous restons à notre place, nous sommes les égaux des anges ; le royaume nous est promis, et le triomphe et la fête éternelle avec Jésus-Christ. Un homme véritablement homme peut être battu de verges, il ne succombe pas ; un homme méprise la mort ; il ne tremble ni ne pâlit à son approche ; il ne convoite pas les richesses. Tel est l'homme digne de ce nom ; les autres se ravalent au-dessous de la brute. En effet, quand vous vous élevez au-dessus des autres, en vous targuant des avantages qui se rapportent uniquement au corps, et que vous négligez la vraie parure qui seule peut embellir votre âme, n'êtes-vous pas inférieurs aux brutes ?.....

Qu'est-ce qui vous rendrait digne de leur commander ? Les avantages physiques ? Mais nous avons démontré

que les animaux sont plus beaux que vous, plus forts, vêtus avec plus de magnificence? Serait-ce la raison? Non, certes. Car n'en faisant point un usage convenable, par-là encore vous leur êtes inférieur; car si, étant doué de raison, vous vivez cependant moins raisonnablement que les bêtes, il vaudrait mieux que vous n'eussiez pas été créé raisonnable. Autre chose est de n'avoir jamais eu la souveraineté, et autre chose de l'avilir, quand on l'a reçue. Il vaudrait mieux pour un roi qu'il ne se fût jamais revêtu de la pourpre, que de la déshonorer en s'abaissant au-dessous des derniers de ses valets.

Comprenons-le donc bien, mes Frères, puisque, sans la vertu, nous sommes moindres que les bêtes; pratiquons-la, afin d'être des hommes, ou plutôt des anges. Ainsi, nous arriverons à la conquête des biens promis, que je vous souhaite à tous, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui sont l'honneur, l'empire et la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST

Selon saint Matthieu ¹.

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus, ayant achevé tous ces discours, dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » Après avoir entretenu ses disciples du royaume des cieux, de la récompense future et des éternels tourments, le Seigneur profite des derniers instants pour leur parler encore de la Passion comme s'il leur disait : Pourquoi craindriez-vous les maux si courts de la vie, sachant qu'un bonheur sans fin vous est préparé ? Mais voyez, mes Frères, comme il adoucit cette nouvelle qui devait si profondément attrister leurs âmes : afin de montrer que ce qui allait se passer était un grand mystère et une fête que l'univers entier célébrerait dans tous les siècles, il ne leur dit pas de suite : Je serai livré dans deux jours, mais la Pâque se fera dans deux jours, et le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié. Il voulait encore, par là, faire connaître qu'il savait tout, et que l'avenir lui était présent. Aussi, croyant que cela suffisait pour

¹ Comme l'histoire de la Passion, qui sert de texte à l'homélie suivante, est très longue, nous avons cru devoir l'omettre pour ne pas grossir inutilement le volume ; car il n'est pas un seul de nos lecteurs qui ne possède une version française quelconque des différentes passions.

les consoler, il ne leur dit rien alors de sa résurrection. Était-il besoin de leur en parler encore en ce moment, après qu'il l'avait déjà fait tant de fois? Comme la Pâque des Juifs rappelait tant de miracles opérés en leur faveur, il leur montra de même que sa passion délivrerait les hommes d'une infinité de maux.

« En même temps les princes des prêtres, les docteurs
« de la loi et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la
« salle du grand-prêtre nommé Caïphe, et ils tinrent
« conseil pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mou-
« rir. » Mais, disaient-ils, que ce ne soit pas pendant la
fête, de peur que cela ne suscite du tumulte parmi le
peuple. Considérez l'état déplorable de corruption dans
lequel était tombé ce malheureux peuple. Avant d'entre-
prendre l'action la plus infâme, les Juifs commencent par
consulter le grand-prêtre. L'autorité, qui devait les dé-
tourner du crime, va leur faciliter les moyens de le com-
mettre avec impunité... Ainsi les princes des prêtres
tinrent conseil entre eux contre Jésus. Ils voulaient se
saisir de lui en secret et le faire mourir, car ils crai-
gnaient le peuple. Aussi avaient-ils résolu de laisser passer
la fête, et ils disaient entre eux : Que ce ne soit pas pen-
dant la fête. Le diable et les Juifs étaient unis dans ce
dessein; le diable ne voulait pas que Jésus fût mis à mort
pendant la Pâque pour ne pas rendre la Passion publique
et manifeste, et les Juifs ne le voulaient pas non plus, de
peur qu'il n'y eût du tumulte parmi le peuple. Remar-
quez le sujet de leur crainte : ce n'est pas Dieu, ce sont
les hommes qu'ils craignent. Ils n'appréhendent pas que
la sainteté du jour ne rende leur sacrilège plus énorme.
Cependant, au milieu de l'effervescence de la colère, ils
changent d'avis. Ils avaient dit d'abord qu'ils ne le livre-

raient point un jour de fête; maintenant qu'ils ont rencontré un traître, ils ne s'inquiètent plus du temps, et décident de le faire mourir le jour même. Leur passion furieuse les aveuglait; aussitôt qu'une occasion favorable se présenta pour la satisfaire, il leur fut impossible de différer. Quoique Dieu ait fait servir leur malice à ses desseins, les Juifs n'en étaient pas moins coupables ni moins dignes d'un terrible châtement. C'est le jour même où l'on délivrait les criminels, qu'ils immolent un innocent, leur bienfaiteur, celui qui semblait négliger les autres peuples pour se donner à eux tout entier. Mais, ô bonté miséricordieuse! il leur envoie ses apôtres après la résurrection, il les expose à la fureur de ce peuple si digne de haine! Et les apôtres supplient, s'interposent, leur offrant de sa part la paix et le pardon, et sont mis à mort à leur tour. « Nous sommes, disaient-ils, les délégués du Christ, Dieu vous exhorte par nous ¹. »

A la vue d'un tel exemple de charité, vous dirai-je, mes Frères : Aimons nos ennemis jusqu'à mourir, s'il le faut, pour eux? Plaise au ciel que je puisse vous inspirer ces sentiments! Mais non, notre peu de courage ne nous en rendrait pas capables. Je me bornerai donc à vous dire : Ne portons point envie à ceux qui nous aiment. Ne nourrissons pas une malignité secrète contre nos bienfaiteurs. Je ne vous dirai pas : Rendons le bien pour le mal; certes je le désirerais de toute mon âme; mais puisque nous sommes encore si grossiers, je vous dirai : Au moins ne nous vengeons pas. Quoi donc! cette chaire d'où je vous prêche ne serait-elle à vos yeux qu'un théâtre de déclamation? Sommes-nous des comédiens qui venons jouer

¹ II Cor., v, 20.

ici un rôle emprunté pour que vous soyez continuellement en opposition avec ce que nous vous déclarons être la vérité? Non, ce n'est pas sans dessein qu'on nous a transmis le souvenir des actions de Jésus-Christ, et particulièrement de ce qu'il a souffert et entrepris par la croix. Pourquoi l'a-t-il subie, si ce n'est pour exciter votre émulation, vous laissant à imiter les exemples de sa patience et de sa charité? Dans un dessein miséricordieux, il renverse d'une seule parole les soldats farouches qui étaient venus pour le prendre, il guérit le serviteur du grand-prêtre, il répond avec douceur du haut de sa croix; il commande à la nature, il obscurcit le soleil, il déchire les rochers, il ressuscite les morts, il envoie des songes pleins de terreur à la femme du juge; pendant le jugement même il montre une bonté, un calme inaltérable, qui n'étaient pas moins propres que ses miracles à faire tomber la haine de ses ennemis; il leur prédit qu'un jour il viendra lui-même en juge, et, du haut de sa croix, il demande grâce pour ses bourreaux: « Mon père, pardonnez-leur ce péché. » A peine est-il ressuscité, qu'il s'empresse encore d'appeler à lui ces mêmes Juifs, de leur offrir la rémission de leurs péchés, de les combler de nouveaux bienfaits. Ses propres bourreaux, ceux-là qui l'avaient crucifié et mis à mort, devinrent enfants de Dieu. Se peut-il rien de plus généreux et de plus charitable! Au récit de tant de miséricorde, couvrons nos visages de nos mains, en rougissant d'être si loin du modèle que nous sommes appelés à imiter. Sachons au moins mesurer l'intervalle qui nous sépare de lui pour nous condamner nous-mêmes et nous pénétrer de sentiments plus charitables à l'égard de nos frères. Pour eux Jésus est mort, et nous ne voulons pas leur pardonner!

Nous refusons de nous réconcilier avec ceux que Jésus a réconciliés avec Dieu son Père au prix de tout son sang!... « Or, Jésus étant à Béthanie dans la maison de « Simon le lépreux, une femme ayant un vase d'albâtre « plein d'un parfum de grand prix, s'approcha et le ré- « pandit sur la tête de Jésus qui était à table... » Ce n'est pas sans sujet que l'évangéliste parle de Simon le lépreux; il le fait pour montrer ce qui pouvait inspirer à cette femme une telle confiance. La lèpre était un mal immonde et horrible dont Simon avait été miraculeusement guéri par le Sauveur. Cette femme, le sachant, conçut l'espérance que celui qui avait guéri la lèpre de Simon pourrait bien guérir aussi l'impureté de son âme. Ce n'est pas non plus sans raison que l'évangéliste cite le nom de la ville où Jésus se trouvait alors, Béthanie : c'est afin que vous sachiez qu'il s'offrait volontairement à la mort. Lui qui s'était soustrait tant de fois à la violence des Juifs, se rapproche d'eux, au moment où ils étaient le plus acharnés contre lui, à la distance de quinze stades. Si donc il s'était tenu à l'écart précédemment, c'était pour se conformer à un dessein arrêté d'avance. Cette femme, voyant Jésus chez Simon le lépreux, prit de là un motif de confiance, et s'approcha de lui. Car si cette autre femme, qui était malade d'une perte de sang, quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher d'ailleurs, néanmoins, à cause de cette seule impureté naturelle, ne s'approcha de Jésus qu'avec crainte, combien davantage devait craindre celle-ci, qui avait la conscience de sa grande indignité et de l'impureté de son âme? C'est pourquoi ce n'est qu'après avoir été encouragée par l'exemple de tant d'autres femmes qu'elle ose enfin s'approcher; elle ne vient qu'après la Samaritaine, la Chananéenne et les autres. Elle n'ose pas même de-

mander sa grâce en public, elle la reçoit dans le secret d'une maison. D'autres femmes n'étaient venues vers Jésus que pour les maladies du corps; celle-ci seule vient à sa rencontre, et pour lui faire plus d'honneur, elle lui demande la guérison de son âme. Elle n'avait aucune maladie corporelle, ce qui rend sa foi d'autant plus admirable; elle ne s'adresse pas au Seigneur comme à un homme seulement, elle lui rend les honneurs divins, elle essuie ses pieds de ses cheveux, elle abaisse sous ses pieds sacrés la plus noble partie d'elle-même, sa tête, en signe d'hommage.

« Ce que voyant, ses disciples s'indignèrent et dirent : — A quoi bon cette perte? On aurait pu vendre ce parfum bien cher et en donner le prix aux pauvres. » D'où pouvait leur venir cette pensée? Ils avaient entendu dire à leur maître : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice; » ils l'avaient entendu reprocher aux pharisiens de négliger les choses les plus importantes de la loi, savoir : la justice, la miséricorde et la foi; enfin, ils se souvenaient du sermon sur la montagne, où ce divin Sauveur avait dit tant de choses sur l'excellence de l'aumône, et ils concluaient de là que si Dieu repoussait les holocaustes et les sacrifices de l'ancienne loi, encore bien moins voudrait-il accueillir l'onction d'un parfum. Mais pendant qu'ils se livraient à ces pensées, le Maître, ne regardant que l'intention de cette femme, la laissa faire. C'étaient sa grande piété et sa foi ardente qui lui inspiraient ce sacrifice. Jésus, se prêtant au sentiment qui la faisait agir, lui permit, avec une admirable condescendance, de répandre ce parfum sur sa tête : car s'il n'a pas dédaigné de se faire homme, de s'enfermer dans le sein maternel, de se nourrir de lait, pourquoi vous étonnerez-

vous qu'il accepte une offrande inspirée par la plus tendre piété? C'est ainsi que, dans l'ancienne loi, son Père semble prendre plaisir à la fumée des holocaustes et à l'odeur des parfums : témoin la pierre mystérieuse de Jacob et les parfums dont s'entourent les prêtres. De même Jésus accueille avec complaisance la prostituée, et l'amour et la foi qui accompagnent son offrande. Les disciples, qui ne connaissent point l'intérieur de cette femme, blâment sa prodigalité; mais leurs accusations ne font que mieux connaître la grandeur de son zèle en nous révélant le prix de ses parfums. Aussi le Sauveur les gourmandant leur ferme la bouche, disant : « Pourquoi tourmentez-vous cette femme? Ce qu'elle m'a fait est bien fait, car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Et il leur donne aussitôt une raison qui la justifie et qui leur rappelait en même temps la pensée de la Passion : « Elle a répandu ce parfum sur mon corps pour m'ensevelir. » Puis il ajoute : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. En vérité, je vous le dis, dans le monde entier, partout où sera prêché cet Evangile, on racontera ce qu'elle a fait, et elle en sera louée. » Voyez-vous comment Jésus annonce ici la prédication de son Evangile parmi les nations? Il saisit cette occasion pour consoler ses apôtres en leur montrant que même après le supplice de la croix et après sa mort, il sera investi d'une telle puissance que son Evangile se répandra sur toute la terre. Quel est l'homme assez malheureux pour combattre une si grande vérité? car la prophétie du Sauveur s'est accomplie. Partout où vous puissiez aller sur la terre, vous entendrez proclamer la foi et l'action de cette

femme. Cependant ce n'était pas une femme de condition illustre; il y avait là peu de témoins; le fait ne s'est point passé sur un théâtre, mais dans l'intérieur d'une maison, et dans la maison d'un lépreux, en présence des seuls disciples. Qui donc a pu relever l'action de cette femme et la manifester à toute la terre, sinon la force et la toute-puissance de celui qui avait annoncé cette manifestation? Nous voyons tous les jours les actions éclatantes des héros et des empereurs des siècles passés s'évanouir, s'effacer de notre mémoire et s'ensevelir dans le silence. C'est en vain qu'ils ont bâti des villes, publié des décrets ou des lois, remporté de brillantes victoires, assujéti des peuples nombreux; c'est en vain qu'ils se sont érigé des trophées et des statues, le bruit qu'ils ont fait n'a pas sauvé leurs noms de l'oubli. Une prostituée a répandu son parfum sur la tête du Sauveur, dans la maison de Simon le lépreux, en présence de douze témoins, et tous proclament le fait par tout l'univers, et après un si long temps la mémoire de ce fait ne s'est point amoindrie. Les Perses, les Indiens, les Scythes, les Thraces, les peuples les plus éloignés et les plus barbares, tous proclament ce que cette femme a fait en secret dans la maison d'un pharisien. O bonté ineffable du Sauveur, qui veut bien souffrir qu'une pécheresse lui baise les pieds, les parfume et les essuie de ses cheveux! Et non-seulement il l'accueille avec indulgence, mais il fait taire même ceux qui l'accusent. Il n'a pas voulu qu'elle fût blâmée cette femme qui lui montrait une foi si ardente et une si humble piété. Remarquez avec moi cependant combien grande était déjà la sollicitude des apôtres pour les pauvres et combien ils étaient enclins à la compassion. Mais Jésus, au lieu d'approuver simplement ce

qu'avait fait la pécheresse, dit à ses disciples : « Pourquoi tourmentez-vous ainsi cette femme ? » C'était pour leur apprendre à ne pas demander aux infirmes les actes des plus hautes vertus. Il n'examine pas simplement l'acte en lui-même, il tient compte de la faiblesse de cette femme, pour nous montrer que c'est en sa faveur qu'il parle ainsi, pour empêcher ses disciples d'étouffer la foi qui commence à germer, leur recommandant, par son exemple, d'échauffer et d'entourer de soins affectueux le précieux germe. Ainsi donc il veut nous apprendre à encourager les imparfaits, à bien accueillir le peu qu'ils font, pour les élever par degrés, et à ne pas exiger de ceux qui commencent la plus haute perfection. Il est évident que c'est là l'enseignement que le Christ a voulu nous donner ; car il ne recherchait pas les choses de luxe, lui qui n'avait pas même où reposer sa tête, et qui avait donné l'ordre à ses apôtres de porter une bourse pour recueillir les aumônes qu'on leur faisait. Mais ce n'était pas le temps de reprendre cette femme ; elle méritait d'être accueillie avec bienveillance. Si, avant que cette femme lui répandît son parfum sur la tête, on eût demandé l'avis du Sauveur, il s'y fût sans doute refusé ; mais quand c'était une chose faite, il ne pense plus qu'à faire taire les murmures de ses disciples, à dissiper le trouble de cette pauvre femme, et il la renvoie pleine d'une consolation ineffable et disposée à faire de nouveaux efforts vers le bien. Était-ce le temps de se plaindre de cette prodigalité, lorsque ce parfum était déjà répandu ?

« Alors, l'un des douze appelé Judas Iscariote s'en alla
 « trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que vou-
 « lez-vous me donner ? et je vous le livrerai. »

Au moment même où Jésus-Christ parlait de sa sépulture, où il recevait un éclatant hommage de la part d'une pécheresse, un de ses apôtres s'abandonnait aux inspirations du démon, qui le poussait dans la trahison la plus infâme. Judas venait d'entendre cette prédiction que l'Évangile serait prêché partout, et que par conséquent son crime serait manifesté dans tout l'univers, et cependant rien ne l'arrête.

Le saint évangéliste le désigne par son surnom d'Isca-riote, pour ne pas le confondre avec un autre disciple du même nom. Il le distingue par sa qualité d'apôtre, ne rougissant pas de confesser qu'il était un des douze, et ne dissimulant rien de ce qui pouvait retomber sur eux-mêmes. Il aurait pu dire simplement qu'il était du nombre des disciples; il y en avait tant! Il marque sans nul déguisement qu'il était un des douze, c'est-à-dire un de ceux que le Maître avait choisis entre tous; qu'il était du même rang que Pierre et Jean. Un seul intérêt l'occupe, celui de la vérité, qu'il expose sans nulle altération. Il a omis plusieurs des miracles de Jésus; mais ce qui peut être un sujet de honte dans les paroles comme dans les faits, il le rapporte avec candeur, il l'exprime avec franchise. Vous observerez ce caractère, non pas seulement dans les trois évangélistes dont le langage est plus simple, mais dans saint Jean lui-même, qui s'élève aux plus grandes hauteurs. C'est même celui de tous qui nous a transmis, avec les détails les mieux circonstanciés, les insultes et les outrages que Jésus a soufferts. Le perfide apôtre va donc trouver de lui-même les Juifs pour leur vendre son Maître, et le leur vendre à quel prix, grand Dieu! Saint Luc observe qu'il avait fait son marché avec les magistrats: « Que voulez-vous me donner? leur disait-il, et je vous le

« livrerai. Et ils convinrent de lui donner trente pièces
« d'argent¹. »

« De ce moment, il ne cherchait plus que l'occasion de
« le leur livrer à l'insu du peuple. »

O perfidie ! ô délire ! Est-il possible que l'amour de l'argent ait pu l'aveugler à ce point ? Si souvent il avait vu son divin maître passer au travers de ses ennemis et s'échapper de leurs mains , ne pouvait-il pas le faire encore ? Jésus lui avait donné tant de preuves de sa divinité et de sa toute-puissance , et le traître a pu croire qu'il se saisirait de lui ! Vainement Jésus lui parla, voulant l'effrayer ou l'attendrir, pour le détourner de son infâme dessein. Le soir encore du jour où Judas tramait son horrible complot, au moment même où il s'apprêtait à l'exécuter, Jésus s'intéressait à lui, il essayait de le ramener. Mais ce fut vainement. Cependant, le Seigneur insistait toujours. Nous donc aussi, mes Frères, à l'exemple du Sauveur, ne négligeons rien, ni avertissement, ni instructions, ni prières, ni instances, ni exhortations, pour rappeler les pécheurs et les âmes perdues, dussions-nous ne rien obtenir pour prix de tant d'efforts. Le Sauveur prévoyait que le traître serait inflexible, et il ne laissa pas d'employer auprès de lui tous les moyens propres à le gagner ; avis, reproches, menaces, tendres insinuations, rien n'est épargné. Il souffre que Judas le baise au moment où il accomplissait sa trahison. Tout fut inutile, l'avarice avait fermé son cœur ; il fut impitoyable, traître et sacrilège. Écoutez, ô vous tous avarés, vous dont le cœur est comme celui de Judas, en proie à cette maladie, écoutez et tremblez pour vous-mêmes. Si l'un des compagnons de Jésus, témoin

¹ Luc, XII, 4.

journalier de ses miracles, le confident habituel de son divin enseignement, s'est précipité dans les profondeurs de l'abîme pour s'être livré à la passion de l'argent, que n'avez-vous pas à craindre, vous qui, concentrés tout entiers dans les affections mondaines, fermez l'oreille à la parole du salut, à la voix des écritures ? Il n'y a pour vous d'autre moyen d'échapper aux atteintes de ce mal, que de veiller sur vous-mêmes sévèrement et assidûment. L'avarice est un monstre cruel, sanguinaire. Toutefois, avec une résolution courageuse, il n'est pas difficile de s'en garantir. Cette passion n'est point une nécessité de la nature, jugez-en par ceux qui en ont triomphé. Ce qui est dans la nature est commun à tous ; or, tous ne sont pas atteints de ce vice. Ce qui le produit, ce qui l'entretient, c'est l'indolence, c'est l'égoïsme, qui détache un cœur de tous les liens naturels. L'avare ne connaît ni concitoyens, ni amis, ni frères, ni parents, il finit par se sacrifier lui-même à sa passion. Tel fut le monstrueux excès de Judas le traître. Vous allez dire : Comment un homme que Jésus-Christ lui-même avait élevé à l'apostolat, a-t-il pu devenir aussi coupable ? Sachez que la vocation n'est pas violence, tyrannie. Elle invite, elle pousse au bien ; elle ne contraint pas, elle parle au cœur, mais sans attenter à la liberté. On peut donc résister à ses impressions ; et voilà le crime de Judas, la source de son malheur. La passion prévaut, l'amour de l'argent l'emporte ; on se néglige sur ses devoirs. Comme lui, on finit par les oublier tous ; la vigilance sur soi-même aurait empêché tout le mal. Mais la preuve qu'il n'est pas incurable, c'est que nous voyons des hommes en grand nombre, qui en avaient été possédés au point d'usurper le bien d'autrui, devenir désintéressés jusqu'à renoncer à leur propre bien. Mais tant que

L'avarice est maîtresse du cœur, avec elle viennent fondre tous les crimes, la profanation des tombeaux, les meurtres, les dissensions, les guerres.....

« Or, le premier jour des Azymes, les disciples vinrent
 « trouver Jésus, et lui dirent: Où voulez-vous que nous
 « vous préparions ce qu'il faut pour manger la Pâque?
 « Jésus leur répondit: Allez dans la ville, chez un tel, et
 « dites-lui: Notre maître dit: Mon temps est proche, je
 « ferai chez vous la Pâque avec mes disciples. Et les dis-
 « ciples firent ce que Jésus leur avait commandé, et ils
 « préparèrent la Pâque. »

Le premier des jours où se mangeaient les pains sans levain, était la veille de la fête des Azymes, où se devait immoler la Pâque. Les disciples demandent à Jésus où il voulait la célébrer; d'où l'on conclut que Jésus et ses apôtres n'avaient ni maison, ni hôtellerie, ni domicile fixe. Il n'avait pas une pierre pour y reposer sa tête; et ses disciples avaient tout quitté pour le suivre.....

Il parle, il commande avec un souverain empire; ainsi avait-il fait déjà, quand il envoya ses disciples lui chercher l'ânesse, sur laquelle il fit son entrée dans Jérusalem: « Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Maître en a besoin. » Pourtant, cet homme à qui les disciples sont chargés de dire: « Le maître dit: Mon temps est proche, je ferai chez vous la Pâque avec mes disciples, » cet homme ne connaît pas Jésus; ou, s'il le connaissait, il pouvait craindre de se compromettre auprès de ses ennemis, en lui prêtant sa maison. Il n'oppose aucune résistance. Jésus ordonne; il obéit. Jésus déclare que son temps est proche, toujours pour préparer ses disciples à la Passion et faire connaître à tous les Juifs qu'il s'offrait volontairement à la mort. Il dit qu'il vient faire

sa Pâque avec ses disciples, pour éloigner la pensée qu'il voulût se dérober à ses ennemis.

« Le soir donc étant venu, il était à table avec ses disciples. » Judas était présent... il participe aux mystères et à la table ! Il entend Jésus qui dénonce la trahison qu'il prépare. Avant le repas, Jésus lui avait lavé les pieds aussi bien qu'aux autres. Durant le repas, il dit à tous : « Un de vous me trahira. » Il ne nomme point le traître, et lui épargne la honte d'une accusation directe ; il lui ménage avec bonté l'occasion du repentir, et ne démasque enfin le traître qu'après que les autres disciples, épouvantés d'un crime que leur conscience repoussait, s'entrecroisant pleins de tristesse, lui demandent avec inquiétude : « Est-ce moi, Seigneur ? » Alors, pour soulager leurs âmes du poids de cette anxiété, il répond : « Celui qui met avec moi la main dans le plat est celui qui me trahira. » Essayant encore, mais inutilement, par une révélation aussi précise, de faire entrer le remords dans son cœur, il ajoute : « Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. »

Représentez-vous la cène et cette table où siège le traître, à côté du Sauveur ; voyez quelle douceur dans les paroles que Jésus lui adresse ! Après cela, pourrez-vous conserver encore au fond de votre cœur le levain secret de ressentiment et d'aigreur qui vous anime contre votre frère ?

« Mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. » Voyez quelle ineffable douceur dans la parole du Sauveur, même quand elle accuse ! Ce n'est pas là de l'ai-

greur, mais plutôt de la commisération. Alors Judas, ainsi convaincu, ajoute l'impudence à la perfidie, et dit : « Est-ce moi, Seigneur ? » Sa conscience lui crie qu'il est le traître, et il ose faire cette impudente question ! Jésus répond : « Tu l'as dit. » Ne pouvait-il pas lui dire bien plutôt : O le plus fourbe des hommes ! infâme et scélérat ! il y a longtemps que ton sacrilège complot couvait au fond de ton cœur ; il y a longtemps que tu as conclu ce pacte diabolique, et que l'argent de ta trahison t'a été compté. Après avoir été convaincu, tu oses encore m'interroger !... Non, tel ne fut pas le langage du Sauveur : « Tu l'as dit, » voilà toute sa réponse, nous enseignant ainsi à supporter les injures.

On nous dira peut-être : Puisqu'il était écrit que le Sauveur devait souffrir, pourquoi tant s'appesantir sur le crime de Judas ? Le traître n'a fait que se prêter à l'accomplissement des Ecritures. Non, telle n'était pas son intention : le crime seul l'a fait agir ? A ce compte, le diable lui-même à vos yeux serait innocent. Mais loin de notre pensée, mes Frères, un tel blasphème. Quoique leur double crime ait donné lieu au salut du genre humain, en a-t-il moins mérité les plus rigoureux châtimens. Est-ce donc la trahison de Judas qui nous a sauvés ? N'est-ce pas la charité de Jésus-Christ qui, par une profondeur de conseil admirable, a fait tourner à notre profit l'iniquité des méchants ? On insiste. Mais si Judas n'eût pas été ce traître, un autre l'aurait été ? Qu'est-ce que cela fait à la question ? Beaucoup, dites-vous : puisqu'il était indispensable que le Christ fût mis à mort, et qu'il le fût par la main des hommes, pour l'accomplissement des prophéties et la réparation du genre humain, ce qui ne pouvait avoir lieu en supposant tous les hom-

mes vertueux et justes. — Pitoyable raisonnement!... comme si la haute sagesse du Fils de Dieu n'eût pu trouver autrement le moyen de nous sauver. Il est donc absurde en tous cas de supposer que Judas ait été l'instrument de la Providence qui nous a rachetés. Aussi le Seigneur le déclare-t-il malheureux. Mais on ira plus loin ; on dira : S'il eût mieux valu pour Judas de n'être point né, pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il naquît ? Ce qu'on peut dire non-seulement de lui, mais de tous les méchants. Quoi ! au lieu de condamner les méchants, qui, toujours maîtres de ne l'être pas, l'ont été de leur plein gré, vous abandonnez la question pour vous en prendre à Dieu lui-même, dont vous allez interroger les œuvres et scruter les impénétrables secrets ! Mais vous savez bien, peut-être, que l'on n'est point méchant malgré soi, par nécessité ? Vous voudriez qu'il n'y eût au monde que des justes, afin qu'il n'y eût ni géhenne, ni supplice, ni aucune trace d'iniquité. A quoi bon des méchants ? Pourquoi les laisser vivre et ne pas les anéantir au moment de leur naissance ? A quoi nous vous répondrons d'abord par ce mot de l'Apôtre : « O homme ! qui êtes-vous pour oser disputer avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ¹ ? » Mais s'il nous faut entrer en discussion, je ne craindrai pas d'affirmer que le mélange des bons et des méchants me paraît bien plus digne de la sagesse divine que toute autre combinaison ; car c'est le moyen de mettre en évidence la patience et toutes les vertus des justes par l'opposition des contraires. Dieu punit les méchants, non pas dans ce sens qu'ils auront servi à faire éclater la vertu des bons, mais

¹ Rom., ix, 20.

par cela seul qu'ils ont été méchants. Ils n'étaient pas nés tels; ils ne sont punis que pour leur méchanceté. Et, certes, quels châtimens ne méritent pas ceux qui, ayant sous les yeux de si excellents modèles de vertu, s'en sont éloignés pour s'abandonner au vice! Et de même que les bons ont droit à une double récompense, et pour avoir été bons, et pour s'être défendus de la contagion du vice, de même les méchants doivent s'attendre à être punis pour deux motifs: le premier, pour n'avoir point voulu, comme les justes, s'attacher à la vertu; le second, pour avoir refusé de profiter de l'exemple que les justes leur donnaient.....

« Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain et le bénit et le rompit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps.

« Et prenant le calice il rendit grâces, et le leur donna, disant : Buvez-en tous.

« Car ceci est mon sang, le sang du Nouveau-Testament, qui sera répandu pour plusieurs, en rémission des péchés. »

C'est au moment de sa passion que Jésus-Christ a institué le mystère de l'Eucharistie: pourquoi? Pour montrer, par toute la suite de ses actions, que c'était lui-même qui avait établi l'ancienne loi, et que tout ce qui s'y trouvait contenu n'était que des ombres dont la loi nouvelle devait donner l'éclaircissement. Il rend grâces à Dieu, pour nous montrer dans quel sentiment de reconnaissance il faut célébrer ce saint mystère; pour nous apprendre que dans tous nos maux nous devons rendre grâces à Dieu; pour exciter et affermir notre espérance; car si la Pâque figurative avait eu l'efficacité d'affranchir le peuple hébreu de la servitude où il gémissait, la Pâque véritable

en aura plus encore pour racheter tout l'univers. Parce qu'un nouvel ordre de bienfaits va commencer pour le genre humain, il a réservé l'institution du sacrifice eucharistique au moment où la loi ancienne allait être abrogée et remplacée par la plus auguste immolation. « Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ¹. » Nous ne voyons point que les apôtres aient été troublés à ces paroles; elles n'étaient plus nouvelles pour eux. C'est pourquoi Jésus-Christ ne s'arrête pas à confirmer par d'autres développements la vérité de ce qui leur avait été dit à ce sujet; il appelle ce sang « le sang de la nouvelle alliance, » c'est-à-dire de la promesse qui leur avait été faite de la loi nouvelle. Ce qu'il avait promis autrefois, il le confirme aujourd'hui. De même que la première alliance fut cimentée par le sang des animaux, ainsi la nouvelle doit être consacrée par le sang du Seigneur. Le nouveau législateur étant près de mourir, laisse son testament et désigne avec précision la cause de sa mort, savoir la rémission des péchés. « Faites ceci en mémoire de moi. » Il ne doit donc plus être question des sacrifices antérieurs que comme de figures qui s'évanouissent au moment où la réalité paraît. Comme autrefois la Pâque se célébrait en mémoire des prodiges opérés pour la délivrance d'Israël, ainsi la nouvelle Pâque doit être célébrée et répétée en mémoire du nouveau Libérateur. Le sang des victimes judaïques coulait pour le salut des premiers-nés; le sang de la nouvelle alliance ne cessera de couler pour la rémission des péchés de tous. Moïse avait dit : « Ceci vous sera un mémorial éternel. » De même Jésus a dit : « Faites ceci en mémoire de moi jusqu'à ce que je

¹ I Cor., XI, 24.

vienné. » Il ajoute : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous, » c'est-à-dire de vous donner des choses nouvelles, d'instituer une pâque qui vous rendra spirituels. Il boit le premier de ce calice de peur qu'ils ne fussent inquiets en pensant qu'ils allaient boire du sang et manger de la chair ; car plusieurs des disciples auxquels il avait parlé de ce mystère s'étaient scandalisés. Il boit donc le premier, afin de les rassurer, et de les amener à participer à son calice avec tranquillité d'âme. « Or, je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

Comme il avait parlé de sa passion et de sa croix, il annonce maintenant sa résurrection, qu'il appelle « son règne. » Après qu'il sera sorti du tombeau, ses disciples le verront manger et boire, témoignage infailible de sa vie nouvelle et véritable, auquel les esprits les plus grossiers seront forcés de se rendre, et sans lequel on aurait pu le prendre pour un fantôme. Aussi les apôtres apportaient ce signe en preuve de la résurrection, disant : « Nous qui avons bu et mangé avec lui¹. » Ainsi pour montrer à ses disciples que c'est bien lui qu'ils verront après sa résurrection, et que le témoignage qu'ils seront appelés à rendre sur ce fait reposera sur ce qu'ils auront vu de leurs yeux et touché de leurs mains, il annonce qu'un jour il boira encore le fruit de la vigne et qu'il le boira nouveau avec eux dans son royaume. « A cette marque vous serez en droit de reconnaître et de certifier que vous m'avez vu ressuscité, et vivant dans ma chair, non plus passible mais immortelle et incorruptible. » Ainsi, sans

¹ Act., x, 41.

être soumis à aucune nécessité corporelle, il mangea et but néanmoins pour donner une preuve irréfragable de la réalité de la résurrection.

« Et après le chant de l'hymne, ils s'en allèrent sur la montagne des Oliviers. »

« Après le chant de l'hymne. » Entendez-vous, ô vous qui, en vous mettant à table, ne cherchez, comme les animaux, que le plaisir de manger, et qui en sortez sans rendre grâces à Dieu par le cantique de la reconnaissance. Ecoutez aussi, vous qui, dans la célébration de nos saints mystères, n'attendez pas les dernières prières qui les terminent pour vous échapper du lieu saint. Jésus-Christ commence par rendre grâces avant le repas, pour nous avertir que c'est là pour nous aussi un devoir. Il finit de même, pour nous apprendre à l'imiter. Mais pourquoi se rendre sur cette montagne que le traître Judas connaissait si bien, si ce n'est encore pour montrer qu'il ne voulait point se cacher et qu'il se livrait de lui-même à la mort? Alors Jésus leur dit : « Je vous serai cette nuit à tous une occasion de scandale, » et il allègue la prophétie : « Car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées ; » afin de rappeler que s'il allait à la mort, c'était pour obéir à la volonté de Dieu son Père ; que l'Ancien-Testament tout entier n'avait été que la prédiction de l'avenir ; que pas une des circonstances de sa passion n'avait échappé à l'œil des prophètes. Par là aussi nous voyons ce qu'étaient les apôtres avant le crucifiement, et ce qu'ils ont été depuis par la vertu de la croix. Ces mêmes hommes, si faibles auparavant, vous les verrez bientôt intrépides, inébranlables...

« Pierre lui répondit : Quand tous se scandaliseraient de vous, moi je ne me scandaliserai jamais. »

Que dites-vous, Pierre ! le prophète annonce que « les brebis seront dispersés ; » Jésus-Christ confirme l'oracle ; et vous le démentez ! Au lieu de répondre humblement à son maître : Secourez-nous contre ce scandale, Pierre s'abandonne à une confiance présomptueuse, jusqu'à dire : « Quand tous les autres se scandaliseraient de vous, moi, jamais. Quand tous tomberaient, moi je resterai debout. »

Jésus, voulant réprimer cette présomptueuse confiance qui osait donner un démenti à la parole du prophète, à la parole du Christ lui-même, permit le triple reniement de son apôtre. Pierre ne veut pas croire à la prédiction : il croira du moins à l'expérience. Mais si le Sauveur a permis le reniement de son apôtre, c'est pour le guérir de sa présomption. Ecoutez ce qu'il lui dit : « Simon, Simon, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ¹. » Il lui fait entendre que sa chute sera plus considérable que celle des autres disciples, qu'il a donc besoin d'un plus puissant secours. Pierre, en effet, péchait doublement, d'abord en refusant de croire à la parole de Jésus, ensuite en se préférant aux autres. Ce n'est pas tout encore, ce qui aggravait surtout sa faute, c'est qu'il voulait tout rapporter à ses seules forces. Pour le guérir, Jésus donc permet qu'il tombe. Et paraissant mettre hors de cause les autres disciples, il s'adresse à Pierre seul : « Simon, Simon, voilà que Satan a demandé pour te cribler comme le froment, » c'est-à-dire, pour te tenter, pour te troubler et te confondre, « mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne dé-

¹ Luc, xxii, 32.

faillie point. » Pourquoi donc n'avoir pas prié pour tous, puisque Satan n'a pas plus épargné les autres ? C'est encore pour les motifs que je viens d'alléguer ; parce que la faute de Pierre étant plus grave que celle des autres apôtres, Jésus, en s'adressant à lui particulièrement, voulait frapper plus fortement son esprit. Jésus ne dit point qu'il n'a pas permis au diable de tenter son apôtre ; il dit seulement : J'ai prié pour toi ; il parle humblement, comme il convenait à un homme qui allait à la mort. C'est comme Dieu qu'il a fondé son Eglise sur la confession du même apôtre, et il saura la maintenir contre tous les périls, contre toutes attaques de la mort et de l'enfer ; c'est comme Dieu qu'il a donné à Pierre les clefs du ciel, et qu'il l'a investi d'une si grande puissance...

Mais la prière de Jésus-Christ n'a point empêché que Pierre ne reniât son maître ? Sans doute, et ce qu'il demandait, ce n'était pas que son apôtre ne le reniât point, mais que sa foi ne défailût point, qu'elle ne pérît pas entièrement ; et tel a été effectivement l'effet de cette prière. Délaisse à lui-même par son orgueilleuse présomption, plein de confiance dans ses forces, au point qu'après que Jésus-Christ lui eût déclaré que « cette nuit même, avant que le coq chantât, il le renierait trois fois, » le téméraire apôtre n'hésita pas à répondre : « Me fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas ; » en sorte que (xxii, 34), plus Jésus-Christ affirmait, plus de son côté, Pierre s'opiniâtrait. Mais s'il a prouvé sa faiblesse par l'humiliation de sa chute, il n'a pas moins prouvé par la suite combien la grâce qui l'a relevé est toute puissante.

Ce n'est point là le langage qu'il tiendra désormais. S'adressant à son Maître après la résurrection, il lui di-

sait : « Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il¹? » parlant de Jean l'évangéliste; quand le Maître réprime sa curiosité, Pierre se renferme dans le silence. Une autre fois, Jésus lui ayant dit : « Ce n'est pas à vous qu'il est donné de connaître l'heure ni le moment², » Pierre ne réplique rien. De même encore, lorsque, dans sa vision mystérieuse, la voix du ciel lui eut dit : « N'appellez plus impur ce que Dieu a purifié³, » Pierre, bien qu'il n'entendit point encore le sens de ces paroles, n'en demande point l'explication. Tels furent les fruits heureux de sa chute. Auparavant il rapportait tout à lui-même; désormais vous l'entendrez dire, à l'occasion de la guérison du paralytique : « Pourquoi nous regardez-vous comme si nous avons fait marcher cet homme par notre propre force ou par notre puissance⁴? » Leçon importante qui nous apprend que la volonté de l'homme ne lui suffit pas et qu'elle a besoin d'être soutenue par la force d'en haut. Et de même que le secours du ciel ne nous profitera pas si notre volonté lui résiste, témoin la trahison de Judas persévèrement rebelle à toutes les impressions de la grâce qui lui parlait par la bouche de Jésus-Christ, de même la volonté n'empêche point la chute, si Dieu retire son secours, témoin l'exemple de saint Pierre. Il faut donc le concours de ces deux actions. C'est pourquoi je vous exhorte et je vous supplie, mes Frères, ne renvoyons pas tout à Dieu, pour nous endormir dans la pensée que nous n'avons plus rien à faire pour notre salut; évitons aussi d'attribuer à nos efforts une efficacité telle qu'ils nous dispensent de recourir à Dieu. Il veut que l'on agisse : il nous demande une coopération personnelle; mais il ne

¹ Jean, XXI, 21. — ² Act., I, 7. — ³ *Id.*, X, 15. — ⁴ *Id.*, III, 12.

souffre pas l'arrogance, ni la présomption. Par là il établit la balance entre tous les devoirs; il sépare de nos actions ce qui leur serait préjudiciable, et ne nous laisse que ce qui peut être pour nous une source de mérites et de récompenses. Il a permis que le prince des apôtres succombât, pour faire servir sa chute elle-même à le rendre plus humble et plus fervent. Car, nous dit l'Évangile, « celui qui a été le plus pardonné aimera aussi davantage. » Croyons à la parole de Dieu; croyons-y aveuglément, quelque répugnance que les sens et notre raison elle-même puissent opposer à ce qu'il nous dit. Que le témoignage de Dieu prévale sur le témoignage de nos sens et de notre intelligence. Ainsi, quand il s'agit des mystères de la foi chrétienne, ne nous arrêtons pas à ce qui paraît aux yeux; mais attachons-nous à la parole de Dieu. Cette parole ne peut nous tromper, nous sommes tous les jours dupes de nos sens. Puis donc que c'est Dieu qui a dit : « Ceci est mon corps, » croyons, croyons sans hésiter; suppléons par les lumières de la foi au témoignage des yeux. Là Jésus-Christ ne donne rien aux sens; c'est à la foi qu'il est donné de suppléer à ce qui leur manque. Dans l'administration du baptême, l'eau est le signe sensible d'un don spirituel; mais ce don lui-même, c'est-à-dire la génération et la régénération, et la rénovation de l'homme, ce don est tout spirituel. Si vous étiez de pures intelligences, indépendantes des corps, Dieu vous eût fait des dons purement spirituels; mais parce qu'il a uni vos âmes à des sens, il a voulu que des objets sensibles servissent d'intermédiaires à des grâces toutes spirituelles.

Combien n'en est-il pas en ce moment qui se disent : Que je voudrais voir notre Seigneur lui-même, sa forme,

son visage, tout l'extérieur de sa personne, ses vêtements, sa chaussure? Mais je vous réponds que c'est lui, lui-même que vous avez sous les yeux; c'est lui que touchent vos mains, c'est lui que vous mangez! Voilà bien plus que ses vêtements; c'est son être tout entier qu'il vous donne; ce n'est point seulement à vos regards qu'il vient s'offrir, il s'abandonne à vous tout entier, il se laisse toucher, il se fait votre nourriture, il s'incorpore à votre propre substance. Gardez-vous donc d'approcher de cette table sacrée avec tiédeur, avec négligence; tous, excitons notre ferveur et apportons-y des cœurs purifiés par le feu d'une ardente charité. Les Juifs mangeaient l'agneau pascal debout, le bâton à la main, les pieds chaussés, en grande hâte, avec l'empressement des voyageurs qui allaient sortir de l'Égypte pour la terre de Palestine; vous, c'est le ciel qui est le but de votre voyage. Combien donc ne devons-nous pas être plus vigilants et plus circonspects! Car, malheur à celui qui communierait indignement; les plus terribles châtimens lui sont préparés! Quoi! vous ne pouvez, sans indignation, entendre le récit de la trahison de Judas; vous ne pensez point, sans frémissement, au crime de ses bourreaux. Profanateur du corps et du sang de Jésus-Christ, vous vous rendriez coupable d'un crime égal et bien plus grand encore: ceux-là, quand ils déchiraient impitoyablement sa chair adorable, ne le connaissaient pas. Vous, comblés de ses bienfaits, vous, quand vous le recevez dans une âme souillée, à la cruauté vous joignez l'ingratitude. Ce n'était pas assez pour son amour qu'il se soit fait homme, qu'il ait enduré pour nous les supplices de la flagellation et du crucifiement, il veut encore s'incorporer à notre chair, et non point simplement par la foi, mais réellement et sub-

stantiellement ne faire qu'une même chair avec nous. Quelle ne doit donc pas être la pureté de celui qui s'approche de cet auguste sacrifice ! Combien saintes doivent être et la main qui rompt ce pain devenu chair, et la bouche qui est remplie de ce feu spirituel, et la langue qui est teinte de ce sang redoutable ! Pensez donc quel honneur vous recevez, à quelle table vous êtes admis ? Celui que les anges ne regardent qu'en tremblant, écrasés sous le poids de la gloire qui jaillit de sa face, devient votre nourriture ; c'est lui qui se convertit en votre propre substance, lui qui devient une même chair avec vous. « Qui donc racontera les œuvres du Tout-Puissant ? Qui publiera dignement ses louanges ? » Quel pasteur a jamais nourri ses brebis de sa propre chair ? On voit des mères donner leurs enfants à d'autres nourrices. Plus tendre que les plus tendres mères, Jésus-Christ nourrit les siens de son sang et les unit intimement à sa propre substance. Sachons correspondre à l'ardente charité de notre Dieu ; ne dégénérons pas de la gloire à laquelle il nous élève... Ne voyez-vous pas avec quelle avidité les enfants cherchent le sein de leurs mères et saisissent la mamelle ! Tel et plus grand encore doit être notre empressement à nous rendre à la table sacrée, à boire de ce breuvage spirituel ; regardons comme la plus sensible de nos douleurs d'être privés de cet aliment céleste. La puissance des hommes n'est ici pour rien. Le même Dieu qui opéra dans la dernière cène opère encore aujourd'hui. Nous sommes ses ministres, c'est lui-même qui sanctifie nos offrandes et qui opère le merveilleux changement. Loin donc de la table sainte tout Judas, tout cœur avare ! Loin, bien loin de la présence du Christ tous ceux qui ne sont pas de vrais disciples ; c'est lui-même qui le déclare ; c'est avec

ses disciples qu'il veut faire la Pâque. Sur nos autels et dans le cénacle, c'est la même table, c'est le même Christ.

Jésus ne quitta le cénacle que pour se rendre au mont des Oliviers ; et nous aussi, au sortir de la table sainte, allons trouver les pauvres. Les pauvres sont des oliviers plantés dans la maison du Seigneur. L'aumône déposée dans leurs mains répandra sa bienfaisante onction sur nos derniers moments. Fuyez donc, cœurs durs, insensibles et cruels ; âmes impures et souillées, n'approchez pas.

Je m'adresse à vous tous, qui participez aux saints mystères, mais surtout à vous, qui en êtes les ministres et les dispensateurs. Quelle diligence, quel discernement ne devez-vous pas apporter dans la distribution de ces dons sacrés ? Malheur à vous-mêmes, si vous alliez admettre au banquet redoutable celui que vous sauriez en être indigne ! car il vous sera demandé compte de son sang. Quels que soient le rang et la dignité des personnes, qu'on soit magistrat, consul ou empereur, n'importe, repoussez les indignes, vous en avez le droit. Vous êtes préposés à la garde d'une source d'eau vive que vous devez conserver pure au troupeau fidèle ; y laisseriez-vous pénétrer des animaux immondes qui voudraient s'y plonger pour la troubler et la corrompre ? Que dis-je, une source d'eau vive ? C'est une source d'un sang et d'un esprit sacrés ; et vous verriez s'en approcher des hommes impurs et souillés de la fange des vices, vous les verriez sans vous indigner, sans les chasser ! Criminelle indifférence, qui vous attirerait les plus sévères châtiments ! Dieu ne nous a conféré l'honneur du sacerdoce qu'à la charge de discerner ceux qui sont dignes ou non de la participation de nos mystères. C'est en cela que consistent votre dignité, votre sé-

curité, votre couronne, et il ne suffit pas de vous prélasser autour d'un autel et de porter une tunique éclatante de blancheur. Vous me direz : Pour cela, il faudrait connaître les indignes. Aussi ne parlé-je pas de ceux que vous ignorez, mais seulement de ceux que vous connaissez. Ecoutez une parole qui me pénètre moi-même d'horreur et d'effroi. Ce serait un moindre scandale de voir aux pieds de l'autel eucharistique des possédés du démon que d'y rencontrer de ces pécheurs publics dont parle saint Paul, « qui foulent aux pieds le Fils de Dieu, tiennent pour « impur le sang de l'alliance dans lequel ils ont été sanctifiés, et outragent la grâce de l'Esprit-Saint ¹. » Le possédé ne sera point puni de Dieu pour avoir été tourmenté par le démon ; mais celui qui communique indignement sera condamné au supplice éternel. Vous communiez comme Judas, tremblez d'être puni comme lui. L'assemblée des fidèles est aussi le corps de Jésus-Christ. Ministres des saints mystères, prenez garde d'irriter le Seigneur en négligeant de préserver ce corps de toute souillure ; ne tuez pas au lieu de nourrir. Si quelque indigne osait s'approcher, repoussez-le, ne craignez rien.

Il vaut mieux craindre Dieu que les hommes. Vous craignez les hommes ? insensé ! celui même que vous craignez se rira de vous. Craignez le Seigneur ; les hommes eux-mêmes vous donneront leur vénération.

Vous avez peur de ce pécheur public ; amenez-le moi, et je saurai bien l'empêcher de se porter à cet excès d'audace. Il faudrait m'immoler moi-même, avant d'obtenir de moi que le corps du Seigneur fût livré à ce traître ; je verserais tout mon sang plutôt que de donner ce sang

¹ Hébr., x, 29.

sacré à d'autres qu'à ceux qui m'en paraissent dignes.

Que si, malgré toutes les précautions, l'on vous trompe, ce n'est plus votre faute. Seulement, appliquons-nous à bien connaître ceux qui nous sont dénoncés par le scandale de leur vie; et Dieu saura bien nous faire connaître aussi les autres. Mais à quoi servirait-il qu'il nous découvrit les hypocrites, si nous recevions indifféremment les pécheurs publics et impudents?... Le moyen de multiplier les bonnes communions, c'est de prévenir les mauvaises...

« Après cela, Jésus vint avec eux en un lieu appelé Gethsémani, et dit à ces disciples : Asseyez-vous là, pendant que je m'en irai ici près pour prier. »

« Puis, prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença de tomber en grande peine et tristesse. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici, et veillez avec moi. »

Ces trois disciples que Jésus emmène avec lui étaient les mêmes qui avaient été témoins de sa transfiguration. Il les choisit de préférence aux autres, qui, n'ayant pas vu sa gloire, auraient pu défaillir devant le spectacle de ses humiliations et de ses souffrances.

« Et s'étant éloigné un peu, il se prosterna sur la face, priant et disant : Mon père, s'il est possible, que ce calice passe de moi ! néanmoins que votre volonté se fasse, et non la mienne. Ensuite, il vint à ses disciples, et les trouvant endormis, il dit à Pierre : Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne point entrer en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Pourquoi s'adresse-t-il plus particulièrement à Pierre ? Pour le mettre en opposition avec lui-même. Tant de tié-

deur après tant de protestations ! Il ne peut veiller une heure avec son Maître, et il parlait de mourir avec lui !

Mais parce que tous les autres avaient fait les mêmes promesses que lui, il leur donne à tous le même avertissement : « Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en « tentation. » C'est en vain que vous avez résolu de mourir, si Dieu ne vous tend une main protectrice. Et le Seigneur en donne la raison. Adoucissant le reproche, et rejetant la faute de ses disciples sur la faiblesse de la nature, il ajoute : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. « Il s'en alla une seconde fois, et pria, disant : Mon père, « si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté se fasse. » Pour nous apprendre qu'il faut s'attacher fortement à ce que Dieu veut, s'y conformer aveuglément et ne pas lui demander autre chose. En conséquence, bien loin de fuir, Jésus va au devant de ses ennemis.

« Il parlait encore, lorsque Judas, un des douze, vint, « et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées « et de bâtons, qui avaient été envoyés par le prince des « prêtres et les anciens du peuple. » — Judas, l'un des douze ! L'évangéliste n'hésite pas à le nommer, il l'appelle encore l'un des douze. « Ils accourent avec des épées et « des bâtons. » Certes, ils avaient là de dignes instruments, les prêtres !

« Celui qui le trahit leur avait donné un signe : Celui « que je baiserais, c'est lui ; saisissez-vous-en. »

Juste ciel ! quelle noirceur ! Quelle monstrueuse scélératesse dans cette âme de traître ! De quels yeux pouvait-il donc regarder son Maître ! Quelle bouche infâme, et quel baiser ! Malheureux disciple ! Quelle audace ! quel horrible complot ! et quel symbole il choisit pour sa tra-

hison? Un baiser! Il se confiait dans la douceur du Maître, et c'est là ce qui l'enhardit à le trahir! Misérable! c'est ce qui devait rendre son crime plus atroce et plus impardonnable. Pourquoi donne-t-il un signe? C'est que souvent le Seigneur, étant pris par ses ennemis, leur échappa toujours, sans qu'ils sussent comment cela se faisait. Et cette fois encore il en eût été de même, s'il n'avait pas voulu se laisser prendre. En effet, pour signaler sa puissance, Jésus répand sur leurs yeux des ténèbres mystérieuses qui les empêchent de le reconnaître, c'est lui-même qui leur demande: « Qui cherchez-vous? » Il est sous leurs yeux; ils sont munis de lanternes et de torches, Judas est au milieu d'eux qui les conduit, et ils le cherchent, il faut qu'il se déclare lui-même: « Je suis celui que vous cherchez. » Et cependant il fait de nouvelles tentatives pour ramener le traître: « Judas, tu trahis le « Fils de l'homme par un baiser¹. » Alors, voyant tous ses efforts inutiles, il dessille les yeux de ceux qui le cherchent, et se livre entre leurs mains.

« En même temps, ils s'approchèrent, se jetèrent sur « Jésus, et se saisirent de lui. Et voilà qu'un de ceux qui « étaient avec Jésus, étendant la main, tira son glaive, et, « frappant un serviteur du prince des prêtres, lui coupa « l'oreille. Alors Jésus lui dit: Remettez votre glaive en « son lieu, car tous ceux qui prendront le glaive périront « par le glaive. » L'évangéliste Jean attribue cette action à Pierre. En effet, on reconnaît là l'amour ardent qu'il avait pour son Maître. Mais pourquoi les disciples de Jésus avaient-ils en ce moment des glaives? Il est vraisemblable que ces glaives leur avaient servi pour la cé-

¹ Luc, **xxii**, 48.

lébration de la Pâque; et ils les portaient encore, se disposant à le défendre, sans l'aveu de leur Maître. Mais le zèle inconsideré de l'apôtre Pierre lui attira une sévère réprimande, et donna au Sauveur une occasion nouvelle de signaler sa douceur et sa puissance. Il guérit aussitôt le serviteur blessé, et dit au disciple : « Remettez votre glaive dans le fourreau. » Celui-ci obéit sans répliquer une parole. « Croyez-vous que je ne puisse pas prier mon Père? Il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges; mais comment s'accompliraient les Écritures, qui marquent qu'il doit être fait ainsi? » Puisque tel est l'ordre du ciel, pourquoi voudriez-vous vous y opposer?

En même temps Jésus dit à cette troupe : « Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons pour me prendre; j'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas pris. » Pourquoi? Il leur montrait qu'ils n'avaient de pouvoir sur lui qu'autant qu'il voulait leur en donner. Les prodiges qu'il opérait le leur prouvaient assez.

D'une seule parole il renversa leur troupe, il guérit l'oreille du serviteur blessé. L'autorité de ses paroles se montre avec autant d'éclat que ses miracles. Il rappelle ses prédications plutôt que ses miracles eux-mêmes : « J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple. » Il leur parle de son enseignement plutôt que de sa puissance. Au lieu de venir dans ce lieu écarté, ne pouvait-il pas se renfermer dans ce temple, où il eût été protégé par la faveur du peuple, qui venait l'y entendre avec empressement? Fallait-il donc tout cet appareil de force pour prendre un homme qui se livrait de lui-même? En s'offrant ainsi volontairement, il manifesta

qu'il n'avait avec Dieu son Père qu'une même volonté : afin que s'accomplît ce qu'avaient écrit les prophètes. « Alors tous les disciples, l'abandonnant, s'enfuirent. » Ce n'est pas au moment où il est arrêté qu'ils l'abandonnent ; ils ne fuient qu'après l'avoir entendu déclarer à la troupe que tout ce qui se fait arrive conformément aux Écritures, et qu'il se livrait volontairement. On l'emmenait chez Caïphe ; « Pierre le suivit de loin, jusque dans la cour du grand-prêtre, pour voir la fin. » L'amour de Pierre l'emportait, il ne fuit pas en voyant les autres s'enfuir, il résiste à l'entraînement, et il entre avec la troupe. Jean fait de même aussi, mais il était connu du grand-prêtre.

On se rend chez Caïphe, grand-prêtre pour cette année, afin de n'agir que par son avis ; toutefois pour exécuter plutôt que pour délibérer ; le projet était arrêté d'avance. Cependant que devient la célébration de la Pâque ? Ce n'était pas Jésus qui en avait transgressé le devoir, puisqu'il venait d'en observer la cérémonie légale. Mais ces hommes, accoutumés à violer toutes les lois, renvoient à d'autres temps la célébration de la fête : « Or, c'était le matin, et eux ils n'entrèrent pas dans le prétoire, afin de ne se point souiller et de pouvoir manger la Pâque¹. » Ils ne s'occupent que du soin de consommer leur exécrable dessein. En conséquence, ils font à la hâte quelques informations, pour donner à leur attentat quelque apparence d'un jugement ; ils appellent des témoins qui se contredisent ; le désordre et l'agitation qui règnent dans l'assemblée font bien voir qu'il n'y a qu'un fantôme de tribunal. « Enfin il vint deux faux témoins, qui dirent : Celui-ci a dit : Je puis détruire le

¹ Jean, XVIII, 28.

temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. » Jésus n'avait pas dit : Je détruirai, mais *détruisez* le temple de Dieu; et il ne parlait pas du temple de Jérusalem, mais du temple de son corps qu'il devait effectivement rétablir après trois jours. Que fait donc le grand-prêtre? Ne cherchant qu'un prétexte contre l'accusé, il lui dit pour provoquer une réponse :

« Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci témoignent contre vous? Et Jésus se taisait. » Il était inutile de répondre, puisque personne n'écoutait. Il y avait une apparence de tribunal; mais ce n'était en réalité qu'un repaire de brigands. Jésus donc se taisait. Le grand-prêtre poursuit : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu? Jésus lui répondit : Vous l'avez dit. Néanmoins je vous le dis, vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu, et venant dans les nuées du ciel. Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, disant : Il a blasphémé; qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème. »

Par cette feinte indignation, il veut faire passer Jésus pour criminel de lèse-majesté divine. L'épouvante passe dans tous les cœurs. Ainsi feront-ils lors du martyre d'Etienne; ils se boucheront les oreilles pour ne pas entendre ce qu'ils appellent des blasphèmes. En quoi donc Jésus avait-il blasphémé? Ils l'avaient entendu déjà s'appliquer à lui-même devant le peuple assemblé ces paroles du psaume : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » Et l'explication qu'il en avait donnée les avait tellement confondus, qu'ils n'avaient eu rien à lui répondre, et qu'ils n'avaient plus osé le contredire. Jésus fait cette réponse pour leur ôter

toute excuse ; et jusqu'à la dernière heure il enseignera qu'il est le Christ, qu'ils le verront assis à la droite du Père, qu'il viendra un jour sur la terre pour juger tous les hommes, et que le Père et lui sont en parfait accord de volonté. Caïphe, ayant donc déchiré ses vêtements, dit à la foule : « Que vous en semble ? » Il évite de prononcer lui-même l'arrêt ; il se contente d'exposer le prétendu crime, et laisse aux autres l'énoncé de la peine. Le perfide savait bien que si l'affaire était examinée à fond, il en sortirait une conviction intime de l'innocence de Jésus ; mais c'est des assistants qu'il veut obtenir une condamnation, et il y prépare les esprits par ces artificieuses paroles : « Vous avez entendu vous-mêmes le blasphème. » Aussi s'écrie-t-on : « Il mérite la mort. » Par là, les mêmes hommes se faisaient accusateurs, témoins et juges tout à la fois.

On pourrait s'étonner qu'ils ne l'aient pas plutôt accusé d'avoir violé le sabbat. Mais Jésus leur avait fréquemment fermé la bouche à ce sujet ; et d'ailleurs peu importait l'accusation, puisqu'ils ne voulaient qu'un prétexte pour le condamner. Aussi Caïphe n'en veut-il pas davantage. En déchirant ses habits en présence de tout ce peuple, il excite par cet appareil leur animosité ; et, comme si l'accusé eût été condamné légalement parce que l'arrêt a été porté, il le renvoie à Pilate. Tout est dit par ce seul mot : Il mérite la mort. En présence de Pilate, ils n'auront plus rien à alléguer. « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions point amené. » Supposant par le vague de cette accusation qu'il s'était rendu coupable de crimes publics et notoires.

Mais pourquoi ne le font-ils pas mourir secrètement ? C'est qu'ils voulaient flétrir sa mémoire. Il fallait opposer

l'ignominie d'un supplice public à l'éclat de ses prédications et de ses miracles. Jésus les laisse faire, et leur iniquité même servira au triomphe de la vérité. Sa mort, manifestée à tous les yeux, trompera l'attente des Juifs. Ils espéraient que la publicité de l'exécution le couvrirait d'ignominie, ils n'ont fait que travailler à sa gloire. Et, comme en disant : « Mettons-le à mort pour empêcher que les Romains ne viennent et ne détruisent notre ville, » ils ont appelé et la vengeance des Romains et la destruction de leur ville; ainsi en le crucifiant dans le dessein de le diffamer, ils n'ont réussi qu'à le faire adorer par toute la terre.

Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. » Les Juifs ne veulent plus de ce privilège. Il faut que Jésus soit condamné comme un pervers, comme un tyran, comme un malfaiteur et un séditieux; qu'il soit crucifié entre deux voleurs. « N'écrivez pas que c'est le roi des Juifs, mais bien qu'il s'est dit roi des Juifs. » Tous leurs emportements n'auront d'autre effet que de constater leur déicide, et de les rendre à jamais inexcusables. Ils se flattaient d'avoir triomphé de Jésus : c'est Jésus qui les a vaincus, en faisant tourner à sa propre gloire l'ignominie de son supplice.....

« Alors ils lui crachèrent au visage, et le frappèrent à coups de poing, et d'autres le souffletèrent, disant : Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. »

Pourquoi ces brutales fureurs, pourquoi ces cruels outrages contre un homme qu'ils vont mettre à mort? La cruauté de ce peuple se montre à nu dans cette atroce comédie. Tout ce que l'insulte et la violence ont de plus barbare est épuisé contre la personne adorable du Sauveur. Tels que les chasseurs, maîtres enfin de leur proie,

ils s'abandonnent à leur joie féroce; c'est pour eux une fête de se plonger dans son sang, de déchirer ses membres palpitants, de s'enivrer du spectacle de ses douleurs. Mais admirons ici tout à la fois et l'ingénuité des disciples qui nous transmettent sans nul déguisement ces particularités, en apparence si humiliantes pour la gloire de leur Maître, et mieux encore l'extrême douceur du Seigneur de l'univers qui consent à endurer tant d'outrages. C'est pour nous qu'il les souffre. Maître du ciel et de la terre, il se laisse ainsi traiter par les derniers des hommes, et met sa gloire à nous témoigner son amour, en souffrant pour nous. Quel contraste! d'un côté, une mansuétude inaltérable, de l'autre tous les excès de la fureur et de la cruauté dans les paroles et dans les actions! Le prophète Isaïe avait tout prédit; il avait décrit cette scène d'horreur: « Les hommes seront surpris en vous voyant: vous paraîtrez sans gloire et sans honneur parmi les enfants des hommes ¹. »

Imaginez quelque chose d'égal à ces insultes! Ils couvrent de crachats infâmes cette face divine devant laquelle les flots de la mer s'étaient apaisés, saisis d'une crainte respectueuse, cette face devant laquelle le soleil voila ses rayons; ils frappent cette tête auguste; leur rage s'abandonne aux transports les plus effrénés. Les railleries se mêlent aux plus féroces traitements; on se joue de sa personne comme d'un roi de théâtre: « Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé, » parce qu'ils savaient que plusieurs le disaient prophète. Saint Luc rapporte qu'on lui avait jeté un voile sur le visage, le traitant comme un de ces malfaiteurs infâmes, indignes de voir le jour, livré

¹ Isaïe, LII, 54.

ainsi aux insultes des plus vils esclaves. Arrêtons souvent nos regards, je vous en conjure, sur ces tristes images; aimons à nous entretenir dans les sentiments de piété qu'elles inspirent; imprimons-les fortement dans nos cœurs. Ce sont là nos titres de gloire; elle font ma joie et mon espérance. J'admire moins encore Jésus, quand je le vois ressusciter des morts, que quand je le considère dans ses extrêmes souffrances. Saint Paul en fait l'objet de ses continuelles méditations. Sans cesse, et sa croix et sa mort, et ses souffrances et ses ignominies, sont présentes à la pensée de l'Apôtre. Tantôt vous l'entendez dire : « Allons à lui, en portant son opprobre; » tantôt : « Contemplons l'auteur et le consommateur de notre foi, « Jésus, qui, au lieu de la joie qu'il pouvait goûter, a souffert la croix, méprisant l'ignominie ¹.

« Cependant Pierre était assis dehors dans la cour, et « une servante, s'approchant, lui dit : Et vous aussi vous « étiez avec Jésus le Galiléen? Mais il le nia devant tous, « disant : Je ne sais ce que vous dites. Et, comme il sortait hors la porte, une autre servante le vit et dit à ceux « qui étaient là : Celui-ci était aussi avec Jésus le Nazaréen. Et il le nia derechef avec serment : Je ne connais « point cet homme. Peu après, ceux qui se trouvaient là, « s'approchant de Pierre, lui dirent : Certainement, vous « aussi vous êtes de ces gens-là; votre langage vous déce- « le. Alors ils se mit à jurer avec exécration qu'il ne « connaissait point cet homme. Et aussitôt le coq chanta. « Et Pierre se souvint de la parole que lui avait dite Jésus : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Et, « étant sorti dehors, il pleura amèrement. »

¹ Hébr., XIII, 13; XII, 2.

Conduite étrange ! au moment où on était venu saisir son Maître, on l'avait vu, plein d'ardeur, tirer le glaive et frapper un des serviteurs du grand-prêtre ; et ici, quand on l'accable d'outrages, bien loin de s'en indigner, de voler à sa défense, il le renie. Dans l'épouvante qui le saisit, une misérable servante le déconcerte et l'abat. Ce n'est pas une fois ni deux, mais jusqu'à trois fois, qu'il renie son Maître ; et cela, en si peu de temps, non pas en présence du tribunal : il était dehors !

On peut inférer du récit de saint Luc que Pierre ne reconnut pas sa faute immédiatement après l'avoir commise, pas même aussitôt après le chant du coq, mais seulement après que Jésus eut jeté sur lui le regard qui le fit rentrer en lui-même. Saint Marc ajoute ces circonstances de détail, que sans doute il avait apprises de saint Pierre lui-même dont il était le disciple, et qui achèvent bien de prouver sa scrupuleuse véracité : que, dès le premier renoncement de l'apôtre, le coq avait chanté une première fois et qu'il chanta une seconde fois après le dernier renoncement. Dans le trouble où était Pierre, il était comme mort.... Ramené au repentir par le regard de son Maître, il sortit et pleura amèrement.

« Le matin étant venu, tous les princes des prêtres et
 « les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour
 « le faire mourir. Et, l'ayant lié, ils l'emmenèrent et le
 « livrèrent au gouverneur Ponce Pilate. Sa mort avait été
 « résolue, mais elle ne devait pas être exécutée ce jour-là, à
 « cause de la fête. Le ciel en avait disposé autrement.
 « Malgré cette circonstance, elle aura lieu ce jour-là
 « même, parce que Jésus-Christ doit accomplir, par sa
 « mort, la Pâque véritable dont l'autre était la figure. »
 « Alors Judas, celui qui le trahit, voyant qu'il était

« condamné, touché de repentir, reporta au prince des « prêtres et aux anciens leurs trente pièces d'argent. » Repentir tardif, qui ne fera qu'aggraver son crime et celui des prêtres : le sien en n'amenant qu'un stérile aveu, celui des prêtres qui ne vinrent pas à résipiscence... Judas s'en va jeter dans le temple l'argent qu'il avait reçu pour prix de sa trahison. Ainsi faites-vous, ô vous qui, après vous être enrichis par vos rapines, faites des aumônes au prix du sang de l'innocent. De tels bienfaits sont purement pharisaïques : ce sont les libéralités des démons. Combien n'en voyons-nous pas aujourd'hui encore de ces prétendus bienfaiteurs qui se croient sans reproche, parce qu'ils auront donné aux pauvres quelque peu de ce qu'ils ont dérobé aux autres ! C'est de ces hommes que le prophète a dit : « Vous couvrez mon autel de larmes. » Jésus ne veut pas d'un pain arrosé de sang ; il ne veut pas être nourri de rapines ; Judas ne s'en repent que quand le crime est sans remède. C'est ainsi que le démon agit à l'égard de tant de faux pénitents, à qui il ne laisse sentir la grandeur de leur péché que quand le mal est irréparable. Judas fait bien sans doute de confesser son péché, de rejeter le honteux salaire de sa perfidie, d'aller même jusqu'à braver le ressentiment des Juifs ; il pouvait encore obtenir grâce. Son désespoir, qui le fait attenter à sa vie, achève de le perdre. La vérité finit toujours par sortir des nuages qui l'offusquent, et ses adversaires eux-mêmes servent à son triomphe par leur crime même et par leur châtement. Le supplice que le traître s'inflige à lui-même fait l'éternelle condamnation des Juifs. Il va reporter aux princes des prêtres leurs trente

¹ Malach., XI, 13.

pièces d'argent, disant : « J'ai péché en livrant le sang innocent ; » mais il lui dirent : « Que nous importe ? c'est ton affaire. » Sur quoi, ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira et s'alla pendre. Sa conscience le punit, le remords l'accable ; il ne peut plus supporter son supplice intérieur. Aussi aveugles que lui, les Juifs persistent dans leur endurcissement ; ils s'opiniâtrent dans le crime avant de l'avoir consommé, étouffant le remords de leur conscience, qui se décèle par l'embarras de leurs déclarations, tantôt : « N'écrivez point Roi des Juifs ; » ils ont peur, même après qu'il est sans vie sur la croix. Tantôt : « Ils « gardent son sépulcre, de peur, disent-ils, que ses disci-
« ples ne viennent dérober le corps et ne disent au peuple :
« Il est ressuscité d'entre les morts, et la dernière erreur
« serait pire que la première. » Eh ! qu'importe que ses disciples le disent ? Si la chose n'est pas vraie, sera-t-il si difficile de confondre l'imposture ? Mais ses disciples, comment s'y prendraient-ils pour le dérober ? Les voilà tous en fuite ; ils se sont dispersés au moment où on est venu le prendre. Leur chef, Pierre lui-même, l'a renié trois fois, n'osant affronter la menace d'une simple servante. Mais le crime qui les aveugle les jette dans un trouble et dans un désordre dont ils ne peuvent se défendre : « Que nous importe ? c'est ton affaire. » Entendez, avarés, entendez ces paroles. Voyez à quel affreux châti-ment l'avare Judas est en proie ! Il perd à la fois son argent, sa vie, son âme et le fruit de son crime. Tel est enfin le résultat de l'avarice : elle fait perdre à celui qu'elle tyrannise et l'argent dont elle lui inspirait une si furieuse passion, et le bonheur de cette vie, et les biens de l'autre ; il perd tout à la fois. Regardé comme infâme par les Juifs eux-mêmes, il va se pendre. Mais on ne reconnaît son

crime qu'après qu'il est commis. Jusque-là, on ferme les yeux, on craint de sonder la profondeur de l'abîme; on se répond avec les Juifs : « Que nous importe? » Et par là on s'accuse soi-même, sans le vouloir. L'ivresse de la passion étouffe le cri secret de la conscience; on ne veut plus reculer, et l'on tâche de se dissimuler sa faute par une ignorance affectée et par de vains prétextes dont on cherche à la couvrir.

Que ce mot ne leur fût échappé qu'après le crucifiement et la mort du Sauveur, ce ne serait point une excuse sans doute, mais un crime de moins. Mais quand vous êtes libres encore, et qu'il dépend de vous de ne pas prononcer la sentence, de quel front osez-vous parler d'excuse? S'excuser ainsi, c'était notoirement se condamner soi-même. Comment? En rejetant tout le crime sur le traître. Mais il était temps encore de sauver l'innocent. En ne le sauvant pas, vous n'avez fait qu'ajouter au crime de la trahison le crime du meurtre, et provoquer contre vous d'inévitables châtimens. Bientôt après, maîtres de choisir, d'après le droit que Pilate leur en a donné, entre Jésus et Barabbas, ils persévèrent dans leur haine, conservant la vie à un insigne voleur, couvert de crimes, pour tuer le Christ Jésus, qui ne leur avait jamais fait que du bien.

« Mais les princes des prêtres, prenant l'argent, dirent :
« Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que
« c'est le prix du sang. — Et s'étant consultés entre eux,
« ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture
« des étrangers. — C'est pourquoi ce champ est en-
« core aujourd'hui appelé Haceldama, c'est-à-dire le champ
« du sang. Alors fut accompli ce qu'avait dit le prophète
« Jérémie : Ils ont reçu trente pièces d'argent, le prix de

« celui qui a été vendu et mis à prix par les enfants d'Israël. — Et ils les ont données pour le champ d'un po-
« tier, ainsi que le Seigneur me l'a commandé. »

Forcés encore, par le témoignage de leur conscience, de reconnaître qu'ils ont acheté le meurtre d'un innocent, ils ne veulent pas que l'argent soit mis dans le trésor, et, l'employant à l'acquisition d'un champ pour la sépulture des étrangers, ils le font servir de monument à la perfidie. Le nom seul de ce champ rend un témoignage éclatant à ce sang qu'ils ont répandu. Tout cela se fait après délibération, après avoir tenu conseil, afin que le crime pèse également sur tous.

Remarquez que toutes les circonstances de la Passion avaient été prédites plusieurs siècles à l'avance. Ce ne sont pas seulement les évangélistes, mais les prophètes qui décrivent et racontent les humiliations du Sauveur, et qui s'en font les prédicateurs et les historiens.

« Or, Jésus comparut devant le gouverneur, et le gou-
« verneur l'interrogea, disant : Etes-vous le roi des Juifs?
« Jésus lui répondit : Vous le dites. — Et comme les prin-
« ces des prêtres et les anciens l'accusaient, il ne répon-
« dit rien. »

La première question de Pilate a trait à l'accusation que les Juifs ne cessaient de tourner en cent manières. Mécontents de ce gouverneur, qui s'embarrassait fort peu de leurs cérémonies légales, ils allèguent contre Jésus des crimes d'Etat. Ils en agirent de même à l'égard des apôtres, qu'ils accusaient d'aller partout prêchant un certain Jésus qu'ils faisaient passer pour roi, et ils les signalaient ainsi à la vengeance publique comme des factieux en révolte contre l'autorité. Jésus lui répond : « Vous l'avez dit. » Il déclare qu'il est roi, mais que son royaume n'est pas de ce

monde, et, pour ne laisser nulle équivoque sur le caractère de sa royauté : « Si, dit-il, mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse point livré aux Juifs ¹. » C'est pour ne point donner lieu à ce soupçon qu'il avait payé le tribut, qu'il en avait fait un devoir à ses disciples, qu'il avait fui lorsque tout le peuple le voulait faire roi. S'il ne fait pas valoir ici ces faits pour sa justification, c'est qu'il était impossible aux Juifs d'oublier les nombreux témoignages qu'il avait donnés de sa modération ; c'est que ces artisans du crime s'aveuglaient volontairement pour aboutir à leurs fins. Voilà pourquoi Jésus garde le silence, et si de temps à autre il consent à le rompre pour dire quelques paroles, c'est pour ne pas donner lieu d'attribuer à l'orgueil et à l'obstination un silence absolu. Il avait daigné répondre au grand-prêtre qui l'interrogeait : il fera quelquefois le même honneur à Pilate ; pour le reste il se taira, parce qu'il savait bien qu'on ne voulait pas l'entendre. Aussi le prophète avait-il dit de lui longtemps auparavant : « Il a été condamné et jugé dans son humilité ². » Le gouverneur s'étonnait de cette conduite, et certes il avait de quoi s'étonner d'une aussi héroïque patience de la part d'un accusé qui avait tant de choses à répondre pour sa justification. On savait bien qu'il n'y avait aucune charge réelle à produire, et que l'envie toute seule avait armé ses calomniateurs.

« Au jour de la fête de Pâque le gouverneur avait coutume de délivrer un prisonnier, celui que le peuple voulait. Or, il y avait alors dans la prison un insigne voleur nommé Barabbas. Les ayant donc assemblés, Pilate dit :

¹ Jean, XVIII, 36. — ² Isaïe, LIII, 8.

« Lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou « Jésus appelé le Christ? Car il savait que c'était par en- « vie qu'ils le lui avaient livré. »

Pilate imaginait cet expédient pour sauver Jésus, il voulait que s'ils ne le renvoyaient pas comme innocent, au moins ils lui fissent grâce comme coupable à l'occasion de la fête. Étrange renversement! d'ordinaire c'était le peuple qui demandait au magistrat la grâce d'un condamné; ici c'est le magistrat qui la demande au peuple, et les bourreaux sont inflexibles. L'indulgence qu'on leur montre n'a fait qu'attiser leur envie et redoubler leurs fureurs. Le silence de Jésus triomphait de tous leurs emportements.

« Pendant qu'il siégeait sur son tribunal, sa femme lui « envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui touche ce « juste; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée « en songe à cause de lui. »

Quel surcroît de témoignage en faveur de l'innocence de Jésus! C'est le ciel lui-même qui se déclare par le songe envoyé à cette femme. Pourquoi à cette femme plutôt qu'au gouverneur lui-même? Parce que peut-être elle le méritait mieux, parce que, surtout, si c'eût été Pilate qui eût reçu cet avertissement, on se serait défié de son témoignage, ou qu'il en aurait fait mystère. On cherchera peut-être à excuser Pilate, sous prétexte qu'il se serait compromis en voulant sauver un homme accusé d'aspirer à la royauté. Il fallait donc prouver ce crime, aller aux enquêtes, et produire quelque indice, par exemple, des levées d'hommes, des armes, d'autres manœuvres semblables. Point du tout, Pilate cède sans beaucoup d'efforts. Il est donc bien loin d'être innocent. Aussi Jésus le lui dit à lui-même : « Celui qui m'a livré à vous est en-

core plus coupable que vous¹. » C'est par lâcheté qu'il ordonne la flagellation de Jésus, par lâcheté qu'il le laisse aller à la mort.

« Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus appelé le Christ? — Tous dirent : Qu'il soit crucifié. Le gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il donc fait? Mais ils criaient encore plus, disant : Qu'il soit crucifié.— Pilate donc, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, prit de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple il dit : Je suis innocent du sang de ce juste, à vous d'en répondre. »

Quoi! vous le proclamez juste, et vous l'abandonnez aux fureurs du peuple! vous ne l'arrachez pas d'entre leurs mains, comme fit plus tard le tribun à l'égard de Paul, dont on lui demandait le sacrifice? Il ne s'effraya pas, lui, ni des clameurs ni des menaces de la sédition? Mais non, incapable de montrer cette fermeté généreuse, le lâche gouverneur mollit, il cède, il est entraîné; il ne sait pas résister au peuple, ni le peuple à ses prêtres; tous sont également corrompus, également inexcusables. Ils criaient de plus en plus : « Qu'il soit sacrifié. » Ce n'est pas seulement sa mort qu'on demande, on veut qu'il meure par le plus infâme supplice, par la croix.

Cependant combien de motifs n'avaient-ils pas pour revenir à résipiscence? Ils voyaient le gouverneur et le juge qui se lavait les mains, qui les priait de lui accorder la grâce de Jésus en leur abandonnant Barabbas; ils virent Judas se faire justice à lui-même et se pendre de désespoir; l'accusateur et le traître qui se condamnent; le juge lui-même qui réfute leurs accusations; cette vision noc-

¹ Jean, XIX, 11.

turne qui survient : combien d'avertissements pour les Juifs ! Ils ne s'opiniâtrent pas moins à demander sa mort, en criant tous ensemble : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. »

Après qu'ils se sont ainsi dévoués au châtement, Pilate leur abandonne la victime. « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !... » A la bonne heure *sur nous* ; mais que vous ont fait vos enfants, pour étendre sur eux la malédiction ? Ce n'est pas ainsi qu'en agira le miséricordieux Jésus : car c'est du milieu d'eux et de leurs enfants qu'il a tiré ces milliers de Juifs convertis à la foi, et Paul, qui avait été son persécuteur. « Vous voyez, mon frère, dit « saint Jacques, combien de milliers de Juifs croient « maintenant en Jésus-Christ ! Et tous sont de la même « famille que ceux qui l'ont crucifié. »

« Alors les soldats du gouverneur menèrent Jésus dans « le prétoire, et toute la cohorte s'assembla autour de lui. « Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui un manteau « d'écarlate. Puis, tressant une couronne d'épines, ils la « mirent sur sa tête, et un roseau dans sa main droite ; « et, fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, di- « sant : Salut, roi des Juifs. Et, crachant sur lui, ils pre- « naient le roseau et en frappaient sa tête. »

On eût dit que tout l'enfer était en ce moment ramassé autour de Jésus. Que les Juifs, animés par l'envie et par la haine, se portassent à tant d'excès, ils étaient aveuglés ; mais ces étrangers, quel pouvait être leur motif ? C'était le diable en personne, sans doute, qui les excitait tous à tant d'outrages, et leur faisait goûter une volupté cruelle à ces barbares divertissements. Nulle pitié, pas le moindre sentiment d'humanité. Ces féroces soldats se disputent à qui imaginera les plus insultantes ignominies, en-

chérissant sur les Juifs pour leur plaire, ou s'abandonnant à leur grossièreté naturelle. Des scélérats exécrables déshonorent cette tête auguste par une couronne d'épines ; ils souffletent cette sainte face , ils accumulent tous les outrages. Et nous, chrétiens, qui savons bien tout ce que le Sauveur des hommes a souffert, nous nous emportons à la moindre offense ! Lui, ce n'est pas un seul de ses membres, c'est tout son corps qui est victime de ces brutales fureurs. Sa tête, les épines et le roseau la déchirent ; son visage est couvert d'infâmes crachats et ses joues sont meurtries par les soufflets. Tout son corps est dépouillé et mis à nu, le supplice de la flagellation n'en fait qu'une vaste plaie. A la plus brutale violence se joignent des hommages insultants : c'est pour manteau royal un lambeau de pourpre dérisoire, et pour sceptre un roseau ; c'est le vinaigre qu'on présente à sa bouche desséchée. Imaginez, si vous le pouvez, une complication plus barbare de souffrances et d'opprobres. Ils ont peur d'oublier une espèce de torture, ils épuisent tous les raffinements de la cruauté contre leur victime. Tout couverts du sang des prophètes antiques, il leur faut encore celui du Fils de l'homme. Vainement les Juifs essaieront-ils de couvrir leur crime de la sentence du juge ; ce sont eux qui ont tout fait, eux qui ont prononcé l'arrêt de mort, eux qui s'écriaient chez Pilate : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ; » eux qui l'accablent d'outrages et d'indignités, eux qui le chargent de liens et le mènent ainsi garrotté vers Pilate ; eux qui le livrent aux bourreaux, et qui les excitent par leur propre exemple. Pilate n'avait rien commandé de tout cela ; ce fut le crime des Juifs ; ils ont été tout à la fois accusateurs, juges et bourreaux, ils ont rempli tous les rôles.

Nous choisissons, pour vous faire le récit de cet événement, le temps où tous, indifféremment, peuvent se réunir dans le temple, pour ôter aux païens le prétexte de dire que nous ne vous entretenons que des faits glorieux et des miracles du Sauveur, mais que nous dissimulons ses opprobres et ses souffrances. Par une disposition particulière de l'Esprit-Saint, l'ordre de nos lectures amène l'histoire de sa passion à l'époque de la première de nos solennités, celle de la Pâque, qui nous attire le plus grand concours; et nous la proclamons en présence de tous, pour conclure que Jésus-Christ est Dieu; c'est là l'objet de notre foi. Elle se fonde non pas seulement sur les grâces diverses dont il nous a comblés, mais plus particulièrement sur l'ardent amour qu'il nous a témoigné en souffrant pour nous, afin de nous donner dans sa personne un parfait modèle de la plus haute vertu...

« Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau d'écarlate, lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier..... Et ils vinrent au lieu appelé Golgotha, qui est le lieu du Calvaire; et ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel; et l'ayant goûté, il n'en voulut point boire. — Après qu'ils l'eurent crucifié, ils se partagèrent ses vêtements en les tirant au sort; — afin que cette parole du prophète fût accomplie : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort..... En même temps ils crucifièrent avec lui deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. »

Ils se partagent ces vêtements d'où étaient sortis tant de miracles. Mais cette vertu ineffable est enchaînée. Ils se les partagent; ce qui n'avait pas lieu même pour les plus vils et les plus méprisables des condamnés. Ils le crucifièrent entre deux voleurs pour l'associer lui-

même à leur infamie. Leur fureur n'est point satisfaite : il est attaché à la croix, et ce sont de nouvelles insultes.

« Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en brandissant la tête, et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres aussi, se moquant de lui avec les scribes et les anciens, disaient avec moquerie : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. »

Ce n'est point assez de le confondre avec des voleurs ; il faut qu'il passe pour un séducteur et pour un fourbe. »

« Si tu es le Fils de Dieu. » La résurrection leur fait peur. Exécrables scélérats ! ils ont égorgé leurs prophètes, trempé leurs mains dans le sang de tant d'autres justes qui sont morts : en étaient-ils moins prophètes, moins justes, parce que Dieu les a laissés mourir ? l'étaient-ils moins parce qu'ils étaient calomniés ?

« Il a sauvé les autres. » On voudrait rendre douteux des miracles si publics.

« S'il est roi d'Israël. » Mécontents de Pilate, qui a consacré ce titre par son inscription, ils voudraient l'effacer. Efforts impuissants ! ils échoueront contre l'authentique déclaration que Jésus en a faite jusque dans le cours de sa passion, et le témoignage qu'il en a donné par les faits. Un des voleurs mourant à ses côtés confesse qu'il est roi, en lui demandant une place dans son royaume. Bientôt le peuple pleurera amèrement la perte de son roi, et s'il en est encore à qui le spectacle de ses ignominies dérobe le secret du mystère, la vérité n'en percera pas moins du sein même des apparentes contradictions qui l'offusquent.

Pour nous, mes Frères, en entendant le récit des souffrances du Sauveur, armons-nous contre la colère et ses emportements. Aussitôt qu'elle vient soulever votre cœur armez-vous du signe de la croix. Rappelez-vous ce qu'a fait Jésus-Christ. Pensez à ce qu'il était, à ce que vous êtes. Il était maître, et vous êtes ses serviteurs. Il souffrait pour vous, et vous souffrez pour vous-mêmes; il souffrait de la part des ingrats qu'il avait comblés de bienfaits et qui l'abreuyaient d'outrages : vous, si vous souffrez, c'est le plus souvent de la part de ceux qui ont à se plaindre de vous. Il souffrait, lui, sous les yeux d'une ville entière, des Juifs et des étrangers; et que disait-il? rien que des paroles de miséricorde : vous, en présence de quelques témoins, vous ne savez rien supporter... Faites donc ces salutaires réflexions. Quelles que puissent être vos souffrances, pouvez-vous les mettre en comparaison avec celles de Jésus-Christ, lui qu'on délaisse, que tous ses disciples abandonnent dans sa passion? Il ne reste plus autour de lui que des bourreaux qui vomissent contre lui d'horribles blasphèmes. Celui même des deux voleurs qui rend hommage à son innocence avait commencé par l'insulter, jusqu'au moment où il est changé tout-à-coup par un miracle de la grâce. On vous a publiquement injurié : mais pas autant que Jésus. On vous a maltraité, chargé de coups, dépouillé : voyez Jésus meurtri des pieds à la tête par le supplice de la flagellation. On vous a donné un soufflet : la divine face de Jésus n'a-t-elle pas été aussi souffletée? Et encore par qui? pourquoi? comment? lui, le Dieu du ciel et de la terre! Et personne n'était là pour le plaindre, personne qui osât prendre sa défense, en blâmant une aussi lâche persécution; bien loin de là, tous conjurés contre lui, tous rivalisant de fureur, tous fai-

saient cause commune avec ses bourreaux. Et Jésus se taisait ! Il nous préparait un souverain remède contre la colère, en nous laissant l'exemple de sa patience.

« Or, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, les « ténèbres couvrirent toute la terre. Et vers la neuvième « heure, Jésus jeta un grand cri, disant : Eli ! Eli ! lamma « sabactani ? c'est-à-dire : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi « m'avez-vous abandonné ? »

Jésus, pour marquer la vertu toute puissante de sa croix, leur avait dit : « Lorsque vous aurez élevé de terre « le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez qui je suis ¹ ; » c'est-à-dire : O Juifs, quand vous m'aurez crucifié, et que vous croirez m'avoir vaincu, alors vous apprendez à me connaître. Ce qui s'est vérifié, soit après sa mort, soit au moment même où il expira. Bientôt leur ville fut détruite, leur culte aboli, leur existence politique et leur liberté anéanties ; tandis que la prédication évangélique s'étendait en tous lieux, et portait jusqu'aux extrémités du monde le témoignage de la souveraine puissance du Crucifié. Au moment de sa mort, des prodiges éclatants attestent sa divinité. Et certes, ces prodiges, qui eurent lieu pendant qu'il était suspendu à l'infâme gibet, étaient plus étonnants que ce qu'il avait fait de plus merveilleux dans le cours de sa vie. Les Juifs lui avaient demandé un signe du ciel : alors il y eut des signes, et de plus extraordinaires que tout ce qui était arrivé par figure en Egypte avant la célébration de la Pâque. Toute la terre fut couverte de ténèbres en plein midi, au moment où tous les peuples en pouvaient être les témoins. Jésus aurait-il mieux signalé sa puissance en descendant de la croix ? Ce

¹ Jean, VIII, 28.

miracle ne convertit point encore tout l'univers, qui n'en savait pas la cause. Il ne convertit pas même tous les Juifs, qui pourtant ne pouvaient ignorer que ce ne fût là un signe manifeste de la colère du Seigneur. Jésus attendit, pour mourir, que ces ténèbres se fussent répandues, pour témoigner qu'il était vivant encore, et que c'était lui qui avait opéré le prodige; il voulait faire un dernier effort pour amollir ces cœurs endurcis. Il s'écrie : « Eli! Eli! lamma sabactani? Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Choisisant à dessein les paroles de la prophétie, pour faire reconnaître dans sa personne l'accord des deux Testaments, et que jusqu'à son dernier souffle il honorait son Père et conformait sa volonté à celle de Dieu. Mais le peuple réprouvé ferme les oreilles et les yeux pour ne rien entendre ni rien apercevoir. Un de ses bourreaux lui ouvrira le côté d'un coup de lance après sa mort. « Mais Jésus, de nouveau jetant un grand cri, rendit l'esprit, » un cri dont la nature, dans une telle défaillance, était incapable, de telle sorte que Pilate s'étonne qu'il soit mort après un tel cri, et que le centurion reconnut bien ce qu'il y avait là de surnaturel. Mais le Sauveur l'avait dit : « Je donne ma vie; mais je la donne de moi-même, et j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre ¹. »

DISCOURS DE SAINT LÉON-LE-GRAND.

Je ne doute pas, mes Frères, que le souvenir de la Passion, dont vous venez d'entendre la lecture, ne soit

¹ Jean, x, 17, 18.

profondément empreint dans votre esprit, et que vous n'en soyez touchés comme si vous en étiez les témoins. Telle est la puissance de la foi, qu'elle nous représente aussi vivement les choses que si nous les avions vues de nos yeux. Soit qu'on se rappelle le passé, soit qu'on regarde l'avenir, la foi nous fait voir la vérité toujours présente sans égard à la différence des temps, et l'image des choses qui ont été opérées pour notre salut frappe encore nos sens. Associons-nous donc aux sentiments dont étaient pénétrés les apôtres, témoins de ces mystères ; non pas que nous devions nous abandonner à la tristesse, ni nous laisser abattre, comme ils firent effrayés de l'inhumanité des Juifs, cédant à la tempête et à la violence de l'orage, mais imitons-les quand ils reprirent avec plus d'énergie que jamais leur première résolution, après avoir été les témoins de la résurrection et de l'ascension du Sauveur. Quand on pense à ce qu'ont fait alors ce peuple de Jérusalem et ces prêtres juifs, au crime qu'ils ont commis, ce souvenir remplit d'épouvante. Il est vrai qu'il fallait que Jésus souffrît pour racheter le genre humain, et pour briser par sa mort temporelle les liens de la mort éternelle ; mais combien les motifs étaient différents dans la victime qui souffrait, et dans ceux qui la faisaient souffrir ! La patience de Jésus, la folie de ceux qui le crucifièrent furent extrêmes ; sa miséricorde et leur fureur ne poursuivaient ni le même but, ni le même objet. Jésus en répandant son sang délivrait les hommes de la captivité, et les Juifs faisaient mourir leur rédempteur.

Les Juifs charnels furent endurcis dans leur propre malice ; les témoignages de la loi, les figures des mystères, les oracles des prophètes, ne leur servirent de rien.

La Pâque du Seigneur, célébrée durant tant de siècles, fut accomplie dans la personne de celui dont Jean-Baptiste avait dit publiquement : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde. » Le crime est opposé à la justice, l'aveuglement à la lumière, le mensonge à la vérité ; mais Jésus a fait servir à ses desseins la barbarie de ses persécuteurs, et l'impiété de ces cruels bourreaux qui l'ont fait mourir. Sa mort a eu pour objet le salut de tout le genre humain ; cela est si vrai que ses propres persécuteurs eux-mêmes ont eu des secours et des grâces pour se sauver. Il était venu au monde pour remettre les péchés, il n'a pas voulu que les Juifs mêmes fussent exclus du pardon général. Nous détestons leur perfidie ; mais, s'ils se convertissent à la foi, nous accueillons avec bonheur leur conversion et nous les applaudissons de ce changement. Imitant la miséricorde du Sauveur, qui priait pour ceux qui le crucifiaient, nous joignons nos prières à celles de saint Paul, nous souhaitons sincèrement que Dieu pardonne à ce peuple, qui a été l'instrument de notre rédemption ; car, comme le dit cet apôtre des Gentils, « Dieu a voulu que nous fussions enveloppés dans l'incredulité pour exercer sa miséricorde envers nous. »

N'est-ce pas la croix du Fils de Dieu qui a confondu la fausse sagesse des Juifs, qui a fait évanouir la prudence des philosophes, et qui a répandu les ténèbres sur la science des docteurs ? La profondeur de ce mystère passe les bornes de la raison et de l'intelligence humaines ; « il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. » La difficulté de croire rend la constance de la foi plus admirable. Il semble que ce soit choquer la raison de croire que le

Créateur de l'univers ait voulu prendre un corps dans le sein d'une Vierge et se faire homme; que le Fils de Dieu qui est en tout égal à son Père, et qui remplit tout par son immensité, ait permis à des furieux de se saisir de sa personne sacrée; qu'il ait voulu se soumettre à la sentence d'un juge corrompu, et qu'après avoir souffert toutes sortes d'opprobres et d'outrages, il ait permis qu'on attachât ses membres à une croix; mais les humiliations de son humanité, la grandeur de sa divinité, nous ont été également utiles. Son abaissement n'a fait aucun tort à sa majesté : étant vrai Dieu et vrai homme, passible à cause de son humanité, impassible par rapport à sa divinité, il s'est servi de l'ignominie pour s'élever à la gloire; son supplice lui a procuré l'immortalité; sa mort lui a rendu une nouvelle vie. Si le Verbe n'eût pas été réellement uni à la chair, et si l'union des deux substances n'eût pas été parfaite, au point que la mort même n'a pu les désunir, jamais le corps qui était mort n'eût pu reprendre une vie immortelle; mais quoique l'humanité de Jésus fût passible, elle a été affranchie par une grâce particulière des conditions ordinaires de la mort, parce qu'elle était unie à une essence impassible : ce qui ne pouvait mourir a ressuscité ce qui était mort.

N'épargnons rien, mes Frères, pour nous conformer à l'esprit de ce mystère; c'est une grande faute que d'apporter de la négligence à la cérémonie pascale, et d'assister aux assemblées de l'Eglise sans avoir des sentiments conformes au mystère douloureux de la Passion. Le Sauveur du monde l'a dit : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. »

Les paroles de l'Apôtre renferment à peu près le

même sens : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » Qui donc honore dignement les mystères de la passion, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu, sinon celui qui souffre, meurt et ressuscite avec lui ? Tous les enfants de l'Eglise participent en quelque sorte aux fruits de ces mystères dans le baptême : la mort du péché est la vie de celui qui renaît ; si l'on plonge trois fois dans l'eau celui qu'on baptise, c'est pour imiter Jésus-Christ qui demeura trois jours dans le tombeau. On se dépouille du vieil homme dans le baptême, pour se revêtir du nouveau. Il faut que les œuvres correspondent au sacrement, et que ceux qui ont eu le bonheur de renaître par lui se mortifient et portent la croix le reste de leur vie.

Quoique Jésus-Christ ait subjugué le démon par la puissance de sa croix et lui ait enlevé les dépouilles qu'il avait injustement usurpées sur le genre humain ; quoiqu'il ait affranchi de sa tyrannie ceux qu'il a rachetés, le démon cependant ne cesse jamais de tendre des pièges à ceux qui ont été justifiés, et il attaque de toutes manières ceux sur lesquels il ne règne pas. S'il rencontre des âmes négligentes et imprudentes, il les lie par de plus fortes chaînes, et, les faisant déchoir du droit qu'elles ont au ciel, il les fait participer à son malheur. Si quelqu'un sort de son devoir et des règles que le christianisme lui prescrit ; si ses passions commencent à prendre le dessus ; s'il s'écarte du droit chemin, qu'il ait recours à la croix du Sauveur, afin que cet arbre de vie lui aide à diriger les mouvements d'une volonté criminelle ; qu'il dise avec le prophète : « Pénétrez mes chairs de votre crainte, car vos jugements sont redoutables. »

Qu'est-ce à dire, pénétrer notre chair de la crainte du

Seigneur, sinon modérer nos désirs illicites, contenir par la pensée de ses jugements nos appétits sensuels? Celui qui résiste au péché et réprime sa concupiscence pour ne rien faire qui mérite la mort éternelle peut dire avec l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde. » Que le chrétien se retire sur le Calvaire, où Jésus l'appelle pour le mettre à couvert des pièges du monde ; que tous nos pas tendent vers cette sainte montagne où le genre humain a été racheté. La passion du Sauveur dure jusqu'à la fin du monde : il est aimé dans ses saints, il est nourri, il est habillé dans ses pauvres, et ainsi il souffre encore dans tous ceux qui sont persécutés pour la justice. Quoique la foi soit répandue par tout le monde et que le nombre des persécuteurs soit diminué, l'ère des persécutions n'est pas close ; les combats qu'on livrait aux martyrs ne sont pas finis ; la nécessité de porter sa croix ne regarde pas seulement ceux qu'on tourmentait par de si horribles supplices, pour éteindre en eux la charité ; mais les fidèles serviteurs de Dieu ont aussi leur espèce de martyre, comme le proteste l'Apôtre : « Ceux qui veulent vivre avec amour pour Jésus-Christ seront persécutés. » C'est être tiède et lâche que de ne vouloir souffrir aucune persécution. Il n'y a que les amateurs du monde qui puissent être en paix avec le monde ; l'iniquité ne peut avoir rien de commun avec l'équité ; la vérité ne s'accorde jamais avec le mensonge ; les ténèbres ne peuvent compatir avec la lumière. Les gens de bien souhaitent que les méchants sortent du borbier de leurs vices, et ils obtiennent quelquefois de la miséricorde de Dieu leur con-

version par leurs prières. Voilà pourquoi le démon tend continuellement des pièges aux saints. Tantôt il se sert de ruses, tantôt il les attaque à force ouverte, pour les ébranler dans la foi et les obliger d'abandonner leurs saintes résolutions. Tout ce qui est saint et pur est l'objet de la haine de Satan; mais comme il n'a de pouvoir sur les hommes qu'autant que la justice divine lui en donne, et que cette justice prend soin d'exercer les gens de bien par la patience, ou de les reprendre par des châtimens, le démon est assez adroit pour insinuer malicieusement que c'est par son choix ou par sa propre puissance qu'il fait du mal aux hommes ou qu'il les épargne. Ce qui est déplorable, c'est que plusieurs se laissent séduire par cet artifice, en sorte qu'ils appréhendent d'avoir le démon pour ennemi et souhaitent d'être en paix avec lui. Ils ne font pas attention que ses faveurs sont plus dangereuses que les maux et les tourmens les plus cruels, et que le parti le plus sûr, c'est de lui faire la guerre. Les âmes sages et vertueuses, qui ne craignent, qui n'aiment que Dieu et mettent en lui toute leur espérance, crucifient leurs convoitises et mortifient leurs passions sensuelles pour ne plus redouter leur ennemi en le combattant à outrance. Elles n'ont point d'autre règle de leurs actions que la volonté de Dieu; elles l'aiment d'autant plus qu'elles ont moins d'amour-propre et mettent en Dieu toutes leurs affections. Elles connaissent cette belle maxime de l'Esprit-Saint : « Ne suivez pas les mouvemens de la concupiscence et ne faites pas vos volontés. » Elles font un partage de leurs affections; elles discernent entre la loi de l'esprit et la loi du corps; elles renoncent aux désirs de la chair pour s'attacher à ceux de l'esprit.

Tels sont les membres vivans de Jésus-Christ, et ceux-

là seuls honorent la fête de Pâques et participent aux triomphes que le Sauveur a mérités par sa passion. Ceux qui châtient leur corps à l'exemple de l'Apôtre et le réduisent en servitude, ceux-là seuls, par ces actes de courage, surmontent leur ennemi. Jésus-Christ triomphe encore en eux du monde, et lorsque ces fidèles serviteurs répriment leurs vices et les saillies de la concupiscence, il prend part à cette victoire, qui est un effet de sa grâce. Ce que je viens de vous dire, mes Frères, de la manière dont vous devez participer à la croix de Jésus-Christ, suffira, je l'espère, pour votre instruction.

LE JEUDI-SAINT.

ÉPITRE.

Mes frères, lorsque vous vous réunissez comme vous le faites, ce n'est plus manger la cène du Seigneur. Car chacun y mange ce qu'il a apporté pour le repas, sans attendre les autres; de sorte que l'un souffre de la faim et que l'autre regorge. N'avez-vous donc pas vos maisons, pour y manger et boire? ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu, et voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien? Que vous dirai-je? vous louerai-je? Non, je ne puis vous louer en cela; car c'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré à la mort, prit du pain, et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il dit : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang; toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur

jusqu'à ce qu'il vienne. Or, quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il se trouve parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs sont morts. Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par Dieu. Mais lorsque nous sommes jugés, c'est le Seigneur qui nous reprend, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. (Saint Paul, I Cor., ch. XI, v. 20, 33.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Lorsque vous vous réunissez comme vous le faites, ce n'est plus manger la cène du Seigneur. » Saint Paul ne pouvait parler d'une manière plus propre à confondre les Corinthiens. Il raconte que leurs assemblées n'étaient plus alors ce qu'elles étaient autrefois. Un même lieu, un même toit, les recevait encore, mais on n'y voyait plus ni la même table, ni ces repas où régnait une union, une charité toute fraternelle. Il ne dit pas : Lorsque vous vous assemblez, ce n'est plus pour manger en commun ; il frappe leurs esprits d'un trait plus pénétrant. « Ce n'est plus, » dit-il, « la cène du Seigneur que vous mangez. » Il rappelle à leur souvenir ce soir à jamais mémorable, ce soir où le Christ donna à ses disciples ses redoutables

mystères. C'est pourquoi il appelle ce dernier repas une cène, c'est-à-dire un repas commun, parce que tous les apôtres s'y trouvaient réunis assis à la même table. Cependant il y a une bien moindre différence entre les riches et les pauvres, quels qu'ils soient, qu'il n'y en avait entre Jésus-Christ et ses disciples. Car qui peut, sans trembler, se représenter la distance qu'il y avait du Sauveur à Judas? Cependant il était à la même table que ce traître disciple. Il ne l'en chassa point (il partagea avec lui le pain et le sel), il lui fit part de ses plus sacrés mystères. Saint Paul va s'expliquer maintenant, et faire voir aux Corinthiens comment ce qu'ils faisaient ne ressemblait plus en rien à la cène du Seigneur.

« Car chacun, se hâtant, mange à part ce qu'il avait apporté, de sorte que l'un souffre la faim tandis que l'autre regorge. » Il fait voir aux Corinthiens qu'ils se déshonoraient eux-mêmes en s'appropriant ce qui appartient au Seigneur. Ils se couvraient eux-mêmes de confusion en ôtant à leur table ce qui pouvait l'honorer davantage, la ressemblance avec la cène du Seigneur; car la cène du Seigneur, et tout ce qui est au Seigneur, doit être commun. Ce qui est au Seigneur n'est point le propre de tel ou tel serviteur à l'exclusion des autres. Il offre également à tous ce qui est à lui. Si donc cette table est la table du Seigneur, elle doit être une table commune, et vous ne devez point vous l'approprier en mangeant à part.

« Chacun, se hâtant, mange sa cène à part. » Il les accuse en cela de gourmandise. « L'un souffre la faim tandis que l'autre regorge. » L'égalité ne présidait point à ces repas, puisque d'un côté se trouvait une extrême abondance, et de l'autre une extrême pauvreté. C'est là

le second crime des Corinthiens. Le premier consistait à changer la destination de la table du Seigneur pour en faire une table particulière; le second à se remplir de viande et à se laisser aller aux excès, tandis que les pauvres souffraient la faim sous leurs yeux. Ils mangeaient seuls ce qu'ils devaient partager avec tous leurs frères, tant ils étaient insatiables. Aussi ne dit-il pas : L'un souffre la faim et l'autre est rassasié; mais « l'autre regorge et se plonge dans les excès. »

Il n'y avait rien, dans tout cela, qui n'encourût les plus sévères condamnations. C'est déjà une grande faute de s'enivrer, quand même en le faisant on ne mépriserait pas les pauvres, comme c'est un crime aussi de mépriser les pauvres quand même on ne s'abandonnerait pas aux excès du vin. Mais quand la faute et le crime sont réunis et s'ajoutent l'une à l'autre, qui dira l'excès d'une telle iniquité? Après leur avoir montré le dérèglement de leur conduite, l'Apôtre les reprend avec sévérité.

« N'avez-vous donc pas des maisons pour y manger et boire, ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu et voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien? » Voyez-vous comment l'Apôtre aggrave son accusation et la rend plus pressante en faisant retomber sur l'Eglise le mépris des pauvres! Ainsi donc, en outrageant les pauvres, c'est l'Eglise de Dieu elle-même que vous outragez. Comme vous faites de la table du Seigneur votre table particulière, de même vous vous appropriez sa maison en faisant un usage profane de l'Eglise. L'Eglise n'est point établie afin de diviser ceux qui s'y assemblent, mais afin d'unir ceux qui étaient auparavant divisés. Tel est le sens spirituel d'*église* ou d'*assemblée*.

« Voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien? »

Saint Paul ne dit pas : Voulez-vous les faire mourir de faim ? comme si laisser mourir de faim les pauvres n'était rien en comparaison de les mépriser. « Voulez-vous leur faire honte ? » dit-il, montrant qu'il s'inquiétait moins de l'aliment matériel dont ils étaient privés que de l'outrage qu'on leur faisait. Voilà donc un nouveau crime, avec circonstances aggravantes, que l'Apôtre reproche aux Corinthiens : c'est que non-seulement ils négligent ceux qui ont faim, mais qu'ils les couvrent de honte et les font rougir de leur pauvreté. Il veut rendre les pauvres honorables, en faisant voir que la faim même leur était plus supportable que le mépris, et par là même il porte plus efficacement ses auditeurs à la compassion. Après cette peinture énergique des fautes qu'ils commettaient, il semble adoucir un peu son discours.

« Que vous dirai-je ? Vous louerai-je en cela ? Non, je ne puis vous louer. » Lorsqu'il semblait être en droit de les reprendre avec force, après cette énumération de leurs fautes, il tempère l'amertume de ses reproches. Ce sage médecin proportionne toujours le remède au mal. Quand il faut faire des incisions profondes, il n'épargne pas la rigueur et la sévérité, il tranche, il coupe, il sonde la plaie profonde, il ne s'arrête pas à la superficie du mal : ainsi vous l'avez entendu quand il s'est agi de retrancher pour le guérir le fornicateur incestueux ; mais il se garde d'appliquer le fer aux maux qui n'ont besoin que de douceur et de légers liniments. Ainsi donc il radoucit son discours ; et d'ailleurs c'est encore une leçon pratique qu'il leur donne : il s'efforce, par son exemple, de les rendre plus doux à l'égard des pauvres, en les traitant eux-mêmes avec douceur. Ensuite, revenant avec une nouvelle instance à les faire rougir d'eux-mêmes, il continue son

discours en passant à un sujet plus important encore.

« Car je tiens du Seigneur ce que je vous ai transmis, savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit-même où il fut livré, prit du pain, et, rendant grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui sera livré « pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Pourquoi l'Apôtre parle-t-il ici de nos mystères sacrés, sinon parce que cela était tout-à-fait nécessaire à son sujet ? Votre Seigneur, leur dit-il, a daigné admettre tous ses disciples à la même table, quoique la chair qu'il y servait fût digne d'un respect infini ; et vous, après ce grand exemple, vous ne jugez pas les pauvres dignes d'être admis à une table vile et méprisante ! Ils sont vos égaux en ce qui regarde les choses spirituelles, et en ne leur faisant aucune part des choses matérielles, vous les dépouillez, car rien ne vous appartient en propre.

« Le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain et le rompit. » Pourquoi rappeler ici le jour et l'heure de cette cène sacrée, ce soir mémorable et la trahison du disciple ? Certes ce n'est pas sans cause et sans raison : l'Apôtre savait que la circonstance seule du temps qu'il rappelle était éminemment propre à nous inspirer la plus amère componction. En effet, notre cœur fût-il de pierre, pourrions-nous ne pas nous attendrir au souvenir de cette dernière nuit, de la tristesse du Sauveur au milieu de ses disciples, en nous représentant comment il fut trahi, traité en criminel, emmené et jugé, comment il souffrit tant d'indignes traitements ? Eût-on un cœur de pierre, ils'amollit comme la cire, et, élevé au-dessus de cette terre, il ne sent plus que mépris pour les pompes du siècle.

Saint Paul rappelle donc au peuple de Corinthe le jour, l'heure et les circonstances de cette nuit, afin de le couvrir

d'une plus grande confusion, comme s'il lui disait : Votre maître a bien voulu se livrer lui-même pour vous, et vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-mêmes, partager votre repas avec votre frère !

Mais, comment dit-il qu'il tient du Seigneur ce qu'il leur a transmis ? Car bien loin d'être présent, lorsque Jésus-Christ instituait ces saints mystères, il était au contraire un de ses persécuteurs. Il nous apprend donc ainsi que cette table de la dernière cène n'avait rien de plus que celle qui l'a suivie. Aujourd'hui encore à notre table eucharistique c'est le même Jésus-Christ qui fait tout, et qui se livre comme il s'est livré alors. Saint Paul veut nous toucher d'une salutaire componction en nous rappelant le souvenir de cette nuit. Car d'ordinaire les dernières paroles d'un père mourant s'impriment bien plus avant dans notre mémoire ; et pour faire rougir les héritiers qui ont la hardiesse de violer ses dispositions testamentaires, nous leur disons : Souvenez-vous que telles sont les dernières volontés de votre père, et telle la recommandation qu'il a répétée jusqu'à son dernier soupir. De même l'Apôtre, voulant frapper les esprits d'une salutaire terreur, a dit : Souvenez-vous que l'institution de la cène mystérieuse est le dernier acte de Jésus-Christ, et que, la nuit même où il devait être livré à la mort pour nous, il nous a laissé cette cène sacrée, sans rien ajouter à ce testament. Puis il raconte avec détails cette auguste institution.

« Il prit du pain, et rendant grâces, il le rompit et dit : Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. » Si donc vous vous approchez de ces mystères pour célébrer l'Eucharistie, c'est-à-dire pour rendre grâces à Dieu, ne faites rien qui soit indigne de l'Eucharistie et d'une action de grâces. Ne faites point rougir vos frères, et ne mé-

prenez point les pauvres, qui souffrent de la faim; ne vous abandonnez point aux excès de la bonne chère, et ne déshonorez point l'Eglise. Vous approchez de ces saints mystères pour rendre grâces à Dieu des dons que vous en avez reçus : ne vous séparez donc point de votre prochain, car Jésus-Christ a fait ce don sans distinction à tous; il a dit : *Prenez et mangez*. Il donne son propre corps également à tous; et vous, vous ne donnez pas à tous également votre pain ! Il est mort également pour tous, il s'est fait homme, et a pris un corps également pour tous : imitez-le.

« Et pareillement il prit le calice, après qu'il eut soupé, disant : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang; toutes les fois que vous boirez, faites ceci en mémoire de moi. » Que direz-vous donc ici, ô chrétien ? Vous faites ceci en mémoire de Jésus-Christ ! et vous méprisez les pauvres, et vous ne tremblez pas d'épouvante ! Aux funérailles d'un fils ou d'un frère mort, vous auriez le cœur navré si vous n'aviez pas observé les pratiques accoutumées, et si vous n'aviez pas appelé les pauvres à la cérémonie; et cependant lorsque vous célébrez la mémoire de votre Seigneur lui-même, vous ne daignez pas associer les pauvres à votre table.

Mais que veulent dire ces paroles : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang ? Le calice de l'ancienne alliance consistait en libations et dans l'effusion du sang des victimes. Après leur immolation, les prêtres en recueillaient le sang dans des vases et l'offraient à Dieu. Jésus-Christ, au lieu du sang des animaux, nous a donné son propre sang ; et, dans la crainte que les hommes ne fussent étonnés de cette innovation, il leur rappelle à l'esprit les sacrifices d'autrefois. Ensuite, après avoir parlé de la dernière cène, l'Apôtre compare les mystères que nous célé-

brons tous les jours aux mystères qui furent alors célébrés, pour montrer aux fidèles qu'ils doivent être aussi vivement touchés maintenant qu'ils l'auraient été à ce soir à jamais mémorable, si, assis à la même table, ils avaient reçu ces saints mystères de la main du Sauveur lui-même.

« Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Le Christ, en donnant le pain et en présentant le calice, a dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* Il nous indiquait la raison particulière pour laquelle il nous donnait ces saints mystères : il voulait, en nous laissant ce dernier gage de son amour, donner un aliment à notre piété. Pouvez-vous, en effet, penser à ce que votre Seigneur a souffert pour vous, sans vous sentir porté à la vertu ? C'est aussi ce que nous dit l'apôtre Paul : Toutes les fois que vous mangerez ce pain, vous annoncerez la mort du Seigneur. Et, pour montrer que cette cène subsisterait jusqu'à la consommation des siècles, il ajoute : *Jusqu'à ce qu'il vienne.*

« Or, quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » Pourquoi ? parce qu'en communiant indignement on répand le sang du Sauveur, et que cette action est un meurtre, non un sacrifice. De même que ceux qui percèrent alors ce corps sacré ne voulaient pas boire ce sang précieux, mais le répandre ; de même celui qui maintenant en approche indignement se rend coupable encore du même crime.

Voyez-vous, mes Frères, combien ces paroles sont terribles, et quel effroi dut saisir les âmes, quand l'Apôtre montra aux fidèles de Corinthe qu'en se conduisant comme ils

faisaient aux repas des assemblées chrétiennes, ils participaient indignement aux mystères? Car, comment ne serait-il pas indigne celui qui méprise son frère qui a faim, et qui non-seulement le méprise, mais de plus l'outrage et le couvre de confusion?

Où sont, dites-vous, ces indignités? où sont ces outrages? Quoi! mon Frère, en doutez-vous? vous avez eu l'honneur de participer à cette table sacrée, et au lieu d'être, comme vous le devriez, le plus doux de tous les hommes, et semblable aux anges en charité et en bonté, vous êtes de tous, au contraire, le plus cruel et le plus impitoyable. Vous avez goûté le sang de votre Seigneur, et vous méconnaissez votre frère. Quelle est votre excuse, et quel pardon pouvez-vous espérer?

Quand ce frère vous serait inconnu jusqu'à présent, cette table vous le devrait faire connaître; mais vous déshonorez cette table, puisque ce frère, que Jésus-Christ a daigné y admettre, vous le dédaignez en ne partageant pas avec lui votre repas. Avez-vous oublié à quels supplices fut condamné celui qui exigeait avec tant de dureté les cent deniers qu'on lui devait? Ne vous rappelez-vous plus ce que vous étiez et ce que vous êtes devenu? Ne vous souvient-il plus, quand vous étiez tout plein de péchés, d'avoir été mille fois plus pauvre en bonnes œuvres que ce frère n'est pauvre en biens de ce monde? Cependant Dieu vous a remis toutes vos dettes, il vous a même fait asseoir à sa table: mais vous, vous n'en êtes point touché, vous n'êtes pas devenu pour cela plus miséricordieux envers votre frère. Que vous reste-t-il donc, sinon que Dieu vous livre à des bourreaux aussi cruels et aussi impitoyables que vous l'êtes vous-même?.....

« Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après

cela, il mange de ce pain et boive de ce calice. » Saint Paul nous montre toute l'importance et la sublimité de ces divins mystères. S'en approcher avec une conscience pure, c'est le principe de tous les biens. « Que l'homme donc s'éprouve lui-même. » Il le répète encore dans sa seconde épître aux Corinthiens : « Sondez-vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes. » Ce n'est pas là ce que nous faisons d'ordinaire quand nous approchons des saints mystères ; ce sont plutôt les circonstances du temps qui nous y portent que la ferveur de l'esprit. Notre souci n'est pas de nous bien préparer, d'expier nos péchés, et d'approcher ensuite de la communion avec un cœur touché de componction ; mais nous y allons parce que c'est un jour de fête, et que les autres s'en approchent. Et ce n'est pas là ce que nous commande l'apôtre Paul. Il ne connaît qu'un temps propre pour s'approcher de cette table et pour s'unir à cette chair sacrée, c'est lorsqu'on a la conscience pure.

Lorsque la fièvre nous brûle et que la maladie nous consume, si nous craignons de faire usage de la nourriture accoutumée, par crainte de la mort, à plus forte raison devons-nous prendre garde de nous approcher de la table sainte avec un cœur rempli de mauvais désirs, mille fois plus pernicieux à l'âme que la fièvre ne l'est au corps. Or, par mauvais désirs nous entendons la convoitise charnelle, la passion de l'argent, la colère, la haine et le souvenir des injures.

Celui qui s'approche de ces redoutables mystères doit donc avoir banni de son cœur tous ces désirs impurs, afin d'y apporter toute la sainteté qu'ils exigent. Qu'il se garde bien de se présenter à l'autel avec une nonchalante et criminelle indifférence, à cause de l'obligation que lui en fait

en quelque sorte la solennité du jour. Au contraire, si l'on est bien préparée, si l'on a le cœur touché d'une sainte componction, on ne doit point s'en éloigner sous prétexte que ce n'est pas un jour de fête. La plus belle fête pour un chrétien, c'est de faire des bonnes œuvres, c'est de se fortifier dans une piété intérieure, c'est de régler saintement sa vie. Vivez en cet état, et vous serez continuellement en fête, et vous pourrez chaque jour approcher de l'autel.

C'est pour cela que saint Paul dit ici : « Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'ensuite il se présente à cette table sacrée. » Il ne veut pas que les autres nous éprouvent, mais que chacun s'éprouve soi-même. Ainsi donc il n'appartient pas au public de porter ce jugement ; cette épreuve doit se faire sans témoins.

« Car celui qui mange et boit indignement mange et boit sa propre condamnation. » Que dites-vous, bienheureux Apôtre? Quoi donc, cette nourriture, qui est la source de vie, une table d'où tous les biens s'épanchent avec plénitude, deviendrait la condamnation de celui qui s'en approche? Non, ce n'est point cette nourriture, ce n'est point cette table par elle-même qui produit de si funestes effets : c'est la témérité de celui qui s'en approche. Car quoique la présence du Sauveur au milieu de nous soit pour nous un trésor de biens ineffables, elle ne fait cependant qu'ajouter à la condamnation de ceux qui ne l'ont pas reçu ; de même ces augustes mystères attirent un plus grand châtement sur ceux qui osent y participer indignement. Pourquoi donc est-il dit que l'indigne communiant mange sa propre condamnation? « Parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur ; c'est-à-dire qu'il s'approche des mys-

tères sacrés sans en apprécier la grandeur, les traitant comme une chose profane, sans peser, comme il le devrait, l'excellence d'un si grand don. Car si vous aviez appris avec soin à discerner quel est celui qui se donne, et quel aussi celui à qui il se donne, vous n'auriez pas besoin d'autre discours ; c'en serait assez pour exciter votre vigilance, à moins que vous ne soyez déjà tombé au fond de l'abîme.

« C'est pour cela qu'il se trouve parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs dorment dans la mort. » Saint Paul n'a point recours ici à des exemples étrangers. Il rappelle ce qui est arrivé aux Corinthiens eux-mêmes ; ce qui devait sans doute faire beaucoup plus d'impression sur leurs esprits.

Après avoir dit que celui qui mangeait indignement cette nourriture mangeait sa propre condamnation, et était coupable de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ, il ne leur laisse pas prendre le change sur le sens et la portée de ses paroles. Il les confirme par des faits, il rapporte des témoignages, et, ce qui était plus propre à les émouvoir que des menaces, il leur fait voir que les menaces étaient suivies d'effet. Il ne se contente pas de cela, il leur ouvre les profondeurs de la géhenne, il les terrifie en leur découvrant un secret qui les tenait dans l'inquiétude, il résout cette question que plusieurs se faisaient, demandant quelle pouvait être la cause de tant de maladies incurables qui les affligeaient. Il leur déclare que ces accidents imprévus ne venaient que de leurs péchés.

Mais, direz-vous, est-ce que ceux qui jouissent d'une santé florissante, et qui parviennent à une heureuse et belle vieillesse, n'ont point péché ? Qui pourrait le dire ?

Comment donc ne sont-ils point punis? direz-vous. Que ceci ne vous inquiète pas, ceux-là aussi subiront leur peine un jour, et une peine d'autant plus sévère qu'elle aura été différée plus longtemps. Pour nous, si nous le voulons, nous ne serons punis ni dans cette vie ni dans l'autre.

« Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés. » Il n'est pas question de nous punir nous-mêmes et de nous infliger des châtimens; mais il dit seulement que si nous voulions reconnaître nos péchés, nous condamner nous-mêmes, et désavouer nos œuvres mauvaises, nous éviterions les peines présentes et les supplices à venir. Car celui qui se condamne lui-même apaise la colère de Dieu, d'abord par la confession et le désaveu des péchés passés, ensuite en s'affermissant par là même contre les facilités et les entraînemens qui le porteraient à pécher à l'avenir.

Cependant comme notre paresse excessive ne veut pas faire, comme il faudrait, cette chose si simple, Dieu, dont la bonté est incompréhensible, ne voulant pas remettre à nous punir au dernier jour, nous épargne en nous châtier ici-bas par des supplices temporels. Il nous console ainsi en même temps qu'il nous afflige, puisque par ce moyen il nous délivre de nos péchés, et adoucit nos maux présents par l'espérance de l'avenir. Voilà les motifs que donne l'Apôtre pour consoler les faibles, et pour encourager et stimuler encore davantage le zèle des plus fervens.

« Et lorsque nous sommes jugés, c'est le Seigneur qui nous reprend. » C'est plutôt un avertissement qu'une condamnation; c'est plutôt un remède qu'une peine, plutôt une correction paternelle qu'un châtiment. L'Apôtre rend

cette expiation plus légère encore par les menaces d'une peine bien plus terrible qu'il nous fait entrevoir dans l'avenir. « Afin, dit-il, que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » Voyez-vous cet avenir menaçant que l'Apôtre entr'ouvre à nos yeux ? c'est la géhenne toute béante, c'est le jugement redoutable, c'est l'examen inévitable et le supplice qui doit suivre.

ÉVANGILE.

Avant le jour de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et après le souper, lorsque déjà le diable avait inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, le projet de le livrer, Jésus sachant que le Père avait mis toutes choses entre ses mains, qu'il était sorti de Dieu, et retournait à Dieu, il se leva de table, ôta ses vêtements, et ayant pris un linge, il se ceignit. Ensuite ayant versé de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon Pierre. Mais Pierre lui dit : Quoi, Seigneur, vous me laverez les pieds ! Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras ensuite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-

seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de laver ses pieds, pour être entièrement pur, et vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait quel était celui qui devait le livrer, c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi maître et Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi. (Saint Jean, ch. XIII.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Avant le jour de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. »

Avant de raconter ce mémorable mystère du Seigneur lavant lui-même les pieds à ses disciples au moment de la célébration de la Pâque, et quand il se préparait à souffrir, l'évangéliste Jean a soin de nous expliquer la signification mystique du nom de Pâque. Pâque signifie passage ; c'est en effet la commémoration du jour signalé par le passage du Seigneur quand il frappa les premiers-nés de l'Égypte, et qu'il délivra les enfants d'Israël. Ce fut aussi dans cette nuit que ces mêmes enfants d'Israël sortirent de la terre de servitude pour venir à la terre pro-

mise de l'héritage et de la paix. La Pâque était encore le symbole mystique du passage de Jésus-Christ retournant de ce monde à son Père, et aussi de cet autre passage des fidèles qui, répudiant toute affection terrestre, et brisant la servitude du péché, s'acheminent par la pratique de toutes les vertus vers les joies promises de la céleste patrie.

Comment donc Jésus-Christ a-t-il passé de ce monde à son Père? en mourant pour les siens, ainsi que nous l'apprend l'évangéliste Jean par ces belles paroles : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » C'est-à-dire qu'il les aima d'une affection si tendre, qu'il voulut donner sa vie pour eux, et c'est ainsi qu'il a passé de ce monde à son Père. « Personne ne peut aimer plus que celui qui donne sa vie pour ses amis. » Ainsi ces deux pâques mémorables ont été consacrées par le sang : la pâque antique par le sang de l'agneau pascal, et la pâque de la nouvelle alliance par le sang du Sauveur, le véritable agneau de Dieu. Notre pâque, dit l'Apôtre, est le Christ immolé pour nous¹. Jésus-Christ a versé son sang sur la croix; le sang de l'agneau pascal était empreint aussi en forme de croix sur toutes les portes des maisons habitées par les Israélites.

« Et le souper fini, lorsque déjà le diable avait mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le projet de le trahir, sachant que le Père avait mis toutes choses entre ses mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu, Jésus se leva de table, ôta ses vêtements. » Avant de parler de la profonde humilité du Dieu fait homme,

¹ I Cor., v, 7.

l'évangéliste rappelle l'éternité de sa puissance divine, afin de nous convaincre qu'il est vraiment Dieu et homme tout à la fois, et de mieux graver dans nos cœurs ce grand précepte : « Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier aux yeux de tous ¹. »

Jésus-Christ est vraiment homme, il a des organes et des sens corporels, il touche et lave les pieds des hommes, il est trahi par un homme, il se laisse crucifier par des hommes. Il était vraiment Dieu, puisque son Père a mis toutes choses entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il retourne à Dieu. Ainsi le Seigneur savait que le diable avait déjà mis dans le cœur de Judas la pensée de le livrer ; il le savait, parce que son Père avait mis toutes choses entre ses mains, et le traître lui-même, et ceux à qui il devait être livré, et la mort qu'il allait souffrir. Jésus-Christ pouvait en faire tout ce qu'il voulait, et par sa puissance changer en bien le mal qu'ils projetaient. Il savait qu'il était sorti de Dieu par l'humilité de son incarnation, et qu'il allait retourner à lui par la victoire de sa résurrection. Il avait quitté Dieu sans l'abandonner ; il ne devait pas nous abandonner, en retournant à Dieu.

Il savait toutes ces choses ; et cependant, pour nous montrer l'étendue de son amour, et pour nous donner un grand exemple d'humilité, il se lève de table, ôte ses vêtements, et lave les pieds de ses apôtres ; il condescend à cette fonction servile, et si peu digne, ce semble, de la majesté du Seigneur notre Dieu ; il va même jusqu'à laver humblement les pieds du traître disciple dont il connaissait déjà la trahison, lorsqu'elle n'était qu'à l'état de trame et de sourd complot!...

¹ Eccl., III.

Contemplons, dans une méditation profonde, ce mystère d'humilité de notre Sauveur. Cette table, à laquelle il s'est assis avec ses disciples, est la figure de sa présence perpétuelle et corporelle dans l'Eglise, où il rassasie les fidèles en tous temps et en tous lieux, par le pain de sa parole divine et par la douceur de ses mystères, dans lesquels il se donne lui-même pour nourriture à la foi et à l'amour des chrétiens. Tous ceux sur lesquels il fait luire la grâce de sa vérité, qui croissent fortifiés par ces divins aliments, servent eux-mêmes à leur tour à l'accroissement de son corps mystique qui est l'Eglise. « Jésus se leva de table, ôta ses vêtements, » symbole figuratif de sa mort, lorsque, sortant du temps et d'au milieu des hommes, il déposa sur la croix les membres du corps qu'il avait pris. Il se ceignit aussi d'un linge lorsque, ayant reçu de son Père l'ordre de souffrir pour nous, il offrit tous ses membres à ses bourreaux. Il versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qui le ceignait : il consumma ce mystère quand, en mourant sur la croix, il laissa couler de la blessure de son côté l'eau et le sang qui devaient servir à la purification de nos œuvres ; ainsi il daigna les sanctifier par la consécration de sa passion, et les confirmer par ses divins exemples.

L'Evangile, après avoir raconté le commencement du lavement des pieds, continue ainsi : « Il vint donc à Simon Pierre. » Ne croyez pas que Jésus ne vint à lui qu'après avoir déjà lavé les pieds de quelques autres disciples ? Non ; mais c'est qu'il voulait commencer par celui qui était le premier des apôtres ; et si celui-ci refusait de se prêter à l'humble condescendance de son Maître, c'est qu'il n'en connaissait pas le sens mystique. Et assuré-

ment chacun des autres disciples aurait suivi cet exemple, s'il n'avait été terrifié par cette réponse du Sauveur à l'apôtre Pierre : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » Ces paroles montrent clairement que ce lavement des pieds est l'image de cette purification spirituelle de la chair et de l'âme, sans laquelle on ne peut être admis à partager la bienheureuse éternité du Christ. Aussi Pierre, à cette réponse, s'écrie dans un transport d'amour : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » Par ces mots, il semble dire à Jésus-Christ : Je comprends les enseignements que vous me donnez. En me lavant les pieds, vous voulez me purifier de mes fautes ; aussi je vous présente à laver non-seulement mes pieds, mais encore mes mains et ma tête : j'ai beaucoup péché, non-seulement en marchant, mais en agissant, en voyant, en entendant, enfin par tous mes sens ; purifiez-les. Écoutons la réponse du Sauveur : elle fait comprendre à cet apôtre brûlant de zèle la signification mystique de ce lavement des pieds.

« Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de laver ses pieds pour être entièrement pur. » Il lui fait donc voir clairement que ce lavement des pieds est la figure de la rémission des péchés ; moins, toutefois, de cette rémission qui s'acquiert par le baptême que de celle qui purifie tous les jours, par la grâce divine, les fautes journalières des fidèles, inséparables de la fragilité humaine. Par le fait que nos pieds sont en contact avec la terre, nous ne pouvons les préserver de toute souillure comme le reste du corps. Ils marquent ainsi les infirmités de notre existence terrestre, infirmités telles, que les hommes les plus justes et le plus vertueux ne peuvent s'y soustraire : sans cesse ils se sentent détournés des célestes

contemplations , qui pourtant leur sont si chères. Aussi est-il écrit : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous ¹. »

Celui donc qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds : le reste de son corps est pur. Après s'être plongé dans la source du baptême et y avoir trouvé la rémission de tous ses péchés, il n'en a plus besoin, et même il ne peut plus s'y baigner de nouveau; cependant il lui faut purifier les souillures journalières de la vie humaine, par les grâces que, chaque jour, lui accorde son Rédempteur. Toutes ses actions sont pures, excepté celles qui, par la nécessité de sa condition, se rattachent trop aux affaires d'ici-bas. C'est pourquoi chaque jour nous demandons à Dieu de nous purifier de nos fautes journalières, en lui disant : « Remettez-nous nos péchés, comme nous remettons nous-mêmes à quiconque nous doit ². »

Ah ! l'on peut appliquer aux saints apôtres et à leurs imitateurs ces consolantes paroles : « Ils sont bienheureux et sans tache, ceux qui craignent le Seigneur, et marchent dans ses sentiers ³. » Mais nous, qui oublions bien souvent la crainte du Seigneur, et qui nous égarons si facilement, nous ne devons pas nous contenter de cette courte prière de chaque jour, pour effacer nos souillures et nos erreurs; la gravité de nos fautes réclame des prières plus fréquentes, des veilles, des jeûnes, des larmes et des aumônes. C'est ainsi que nos cœurs seront purifiés dans leurs plus secrets replis, par la grâce de celui qui siège à la droite de Dieu, et qui chaque jour l'im-

¹ Jean, I, 8. — ² Matth., VI, 12; Luc, XI, 4. — ³ Ps. CXXVIII.

plore en notre faveur, au nom de notre humanité qu'il a revêtue.

Après avoir lavé les pieds de ses apôtres, le Seigneur reprit ses vêtements, et s'étant remis à table, il leur expliqua de nouveau le mystère de ce lavement des pieds, qu'ils n'avaient pas encore entièrement compris. Plus tard ses souffrances sur la croix consacrèrent ce bain mystique, emblème de la rémission des péchés; alors aussi, après avoir déposé son corps mortel, il s'en revêtit de nouveau pour être désormais impassible et à jamais immortel. Et comme il avait fait après le lavement des pieds, de même, après sa résurrection, il apparut à ses disciples, conversant familièrement et mangeant avec eux; il leur expliquait l'utilité de sa passion, qui les avait jusque-là remplis de crainte, parce qu'ils en ignoraient la vertu mystérieuse.

« Si donc je vous ai lavé les pieds, leur dit-il, moi maître et Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Ce précepte doit être entendu et accompli dans son double sens, littéral et mystique. En le prenant à la lettre, la charité nous fait un devoir de nous servir les uns les autres, non-seulement en lavant les pieds de nos frères, mais encore en les secourant dans leurs besoins; dans le sens mystique, nous devons pardonner à nos frères les offenses qu'ils ont commises contre nous, afin que notre Père qui est dans les cieux nous remette aussi à nous-mêmes nos péchés.

De même que Jésus-Christ nous lave de nos souillures en priant son Père pour nous; de même « si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il demande, et Dieu donnera la vie à celui qui n'a pas péché jusqu'à la mort. »

Et suivant ce précepte de l'apôtre saint Jacques : « Confessons nos péchés l'un à l'autre, et prions les uns pour les autres, afin que nous soyons sauvés ¹. » Et comme le Seigneur a donné sa vie pour nous, et nous aussi donnons, s'il le faut, notre vie pour nos frères ².

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. » Il était le Seigneur, et il venait de laver les pieds de ses serviteurs, de ceux qu'il avait lui-même envoyés. Car le mot apôtre, en grec, signifie *envoyé*. Il leur traçait le devoir; ce qu'il venait de faire avec tant d'humilité, malgré sa souveraine grandeur, avec quelle humilité ne devaient-ils pas le faire, à son exemple, eux qui n'étaient qu'infirmité et bassesse? Si le Christ sauveur, qui ne commit point le péché, et dont la bouche fut toujours sans fraude ³, intercède pour nous, combien sommes-nous plus strictement obligés de prier les uns pour les autres? S'il nous pardonne, lui à qui nous n'avons rien à pardonner, combien devons-nous à plus forte raison nous remettre mutuellement nos offenses. L'Apôtre aussi nous le recommande : « Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu lui-même vous a pardonnés en Jésus-Christ ⁴. »

« Heureux si vous savez cela, et le faites. » Cette parole du Sauveur est précieuse et digne de toute notre attention. Nous trouverons le bonheur dans la connaissance de ces célestes enseignements, si toutefois nous les mettons en pratique. Celui qui connaît ses commande-

¹ Jacq., v, 16. — ² I Jean, III, 16. — ³ I Pierre, II, 22. —

⁴ Ephés., IV, 32.

ments sans les observer ne peut être heureux. Celui surtout qui dédaigne de les connaître est bien loin de partager le sort des élus. David, voyant tous les hommes désirer le bonheur, et si peu le chercher où il se trouve, leur en indique la source. « Heureux, dit-il, ceux qui se conservent sans tache dans la voie de Dieu, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur ¹. » Et pour montrer que ce ne sont pas les ignorants et les indifférents qui peuvent trouver cette voie du bonheur, il ajoute : « Heureux ceux qui s'appliquent à pénétrer ses ordonnances, et qui le cherchent de tout leur cœur. » C'est pourquoi, mes très chers Frères, implorons la clémence de celui qui nous a fait un devoir d'observer ses commandements, afin qu'il nous dirige lui-même dans la pratique de ses divines ordonnances, et qu'il nous fasse arriver ensuite au bonheur de le voir éternellement, lui qui vit et règne avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

¹ Ps. cxviii.

LE VENDREDI-SAINT.

DISCOURS DE SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM

SUR LA CROIX ET LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Il n'est pas une action de la vie de Jésus qui ne soit un sujet de triomphe pour l'Église ; mais sa gloire la plus éclatante c'est la croix. Voilà pourquoi saint Paul disait : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus ! C'est un grand prodige, sans doute, que la miraculeuse guérison de l'aveugle-né dans la piscine de Siloë ; mais qu'est-ce que ce miracle, comparé à celui du monde tout entier guéri de son aveuglement ! C'est un grand prodige d'avoir dit à un mort enfermé dans la tombe depuis quatre jours : Lazare, sors ! mais combien n'est-il pas plus prodigieux encore d'avoir étendu à tous les hommes ensevelis dans le péché une grâce qui se bornait à un seul ! C'est une merveille, sans doute, d'avoir trouvé dans cinq pains une source abondante de nourri-

ture pour cinq mille hommes ; mais quel plus grand miracle n'est-ce pas de nourrir par toute la terre ceux qui avaient faim de vérité ! C'est une chose admirable, assurément, d'avoir délivré une femme possédée du démon depuis dix-huit années ; mais, après tout, qu'est-ce que cela, si nous considérons que Jésus nous a délivrés, nous tous qui étions enchaînés par les liens de nos péchés ? Oui, la splendeur de son sacrifice a illuminé les ténèbres de l'ignorance ; la croix a brisé toutes les entraves du péché, racheté tout le genre humain.

Ne soyez pas surpris qu'il ait racheté tout l'univers ! Ce n'était pas un simple mortel : c'était le Fils unique de Dieu qui mourait pour nous. Si la chute d'un seul homme a pu introduire la mort sur la terre, si elle a pu faire régner la mort dans le monde, la vie ne pourrait-elle y régner par les mérites d'un seul ? Ainsi, quand un arbre de funeste mémoire a été pour nos premiers parents l'occasion d'une chute qui les a fait chasser du paradis, ne pourrions-nous pas le reconquérir par l'entremise de l'arbre de la croix ? Si le premier homme, tiré de la terre, a donné la mort à tous les autres, celui qui le forma du limon de la terre, celui qui est la vie, ne pourrait-il pas nous donner la vie éternelle ? Si Phinée, emporté par son zèle, a détourné la colère de Dieu, en faisant périr sur-le-champ l'auteur d'une action infâme, Jésus, sans donner la mort à personne, en souffrant lui-même comme une victime expiatoire, ne pourra-t-il désarmer le courroux de son Père ?

Ainsi, au lieu de rougir de la croix du Sauveur, nous en tirerons gloire. Qu'elle soit scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, elle est pour nous le triomphe du salut. Pour ceux qui espèrent mourir tout entiers, c'est

une folie ; pour nous qui sommes sauvés par elle, c'est la vertu de Dieu. Nous venons de le dire, ce n'était point seulement un homme qui mourait à cause de nous sur le Calvaire, c'était le Fils de Dieu, c'était Dieu fait homme. Si l'agneau que Moïse avait prescrit d'égorger faisait passer outre l'ange exterminateur, « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde » ne nous délivrerait-il pas encore mieux du péché ? Si le sang d'un agneau dépourvu de raison fut un gage de salut, le sang du Fils unique de Dieu ne sera-t-il pas aussi puissant pour nous sauver ? Si vous ne croyez point à la vertu du Christ crucifié, appelez-en aux démons ; vous n'avez pas foi aux paroles ? au moins croyez aux actes. Il y a eu bien des crucifiés sur la terre, et aucun d'eux ne fait trembler les démons ; mais dès qu'ils voient seulement le signe de la croix, ils fuient épouvantés par la puissance du Christ, de notre Crucifié. A la différence des premiers qui sont morts pour leurs propres péchés, Jésus est mort pour ceux des autres. Il n'a commis aucun péché, et jamais parole de mensonge n'est sortie de sa bouche. Qui a dit cela de Jésus-Christ ? C'est non-seulement Pierre qu'on pourrait soupçonner de partialité envers son maître, mais encore Isaïe qui ne vécut point avec lui, mais qui entrevit d'avance, par inspiration, son incarnation glorieuse. Pourquoi produire seulement le témoignage d'un prophète ? Écoutez Pilate lui-même, qui disait en portant la sentence contre lui : « Je n'ai trouvé aucun crime à cet homme. » Et quand, après s'être lavé les mains, il le remettait aux Juifs, il ajouta : Je suis innocent du sang de ce juste. N'aurais-je pas encore, pour témoigner de l'innocence de Jésus, ce larron qui le premier entra dans le paradis ! Ne disait-il pas à son compagnon : « Pour nous, c'est justice ; mais celui-ci

n'a fait aucun mal. Tu étais présent aussi bien que moi à son jugement. »

Croyez que Jésus-Christ a véritablement souffert pour tous les hommes. La croix n'est point une œuvre de mensonge ; autrement, la rédemption même n'aurait rien de réel. La mort du Christ n'est pas une vaine fiction ; car alors notre salut ne serait qu'une fable. Si la mort n'était qu'apparente, il faudrait croire aux paroles des pharisiens à Pilate : « Nous nous sommes rappelé que ce séducteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : Je ressusciterai après trois jours. » Il a donc vraiment souffert, il a été vraiment crucifié ; et nous n'en rougissons pas. Il a été crucifié, et loin de le nier, nous nous en faisons gloire. Si je le niais maintenant, cette montagne de Golgotha, au pied de laquelle nous sommes présentement assemblés, ne porterait-elle pas contre moi témoignage. Les morceaux de la croix, qui de ce lieu ont été répandus par toute la terre, ne me confondraient-ils pas aussi ! Je confesse la croix, parce que je confesse la résurrection. Peut-être aurions-nous dû nous taire sur notre Maître et sur sa mort, s'il fût resté ainsi crucifié. Mais devons-nous rougir de prêcher la croix en tous lieux, aujourd'hui que la résurrection est venue la couronner.

Jésus-Christ avait pris un corps semblable à celui des hommes ; il fut crucifié comme eux ; mais ce ne fut pas, comme eux, pour ses propres péchés. L'amour de l'argent ne le conduisit point au supplice, lui qui avait enseigné la pauvreté et le mépris des richesses. Il ne fut pas condamné pour crime d'impureté, lui qui disait avec tant de sagesse « qu'on ne saurait jeter sur une femme des regards de convoitise, sans avoir déjà commis l'adultère dans son cœur. » Ce ne fut pas non plus pour avoir maltraité son pro-

chain dans la colère ; car il avait dit : « Ne résistez point au méchant ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche, » et il confirmait sa pratique à ses enseignements. Ce ne fut pas pour avoir violé la loi, il en avait été le plus exact observateur ; ni pour avoir outragé les prophètes, puisque son avènement a été annoncé par tous les prophètes ; ni pour avoir refusé à personne un juste salaire, car il donnait ses soins à tout le monde, sans salaire ni retour. Est-il donc une seule de ses paroles, une de ses œuvres, une de ses pensées qu'on puisse reprendre ? « Il ne commit aucun péché, rien de répréhensible ne sortit jamais de sa bouche. » Il ne rendait point offense pour offense ; et quoi que ce soit qu'il ait souffert, jamais il ne lui échappa une menace. Il est allé à la mort de son plein gré. Et si quelqu'un se prend à lui dire : « Ayez pitié de vous-même, Seigneur ! qu'ainsi ne soit, il ne sera point ainsi ; » il répond : « Arrière, Satan ! tu m'es à scandale. »

S'il faut vous prouver encore mieux qu'il est venu de lui-même s'offrir en sacrifice, considérez que, bien différent des autres hommes qui meurent malgré eux et sans savoir qu'ils vont mourir, il a prophétisé sa passion lui-même : « Voici que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » Et pourquoi, pensez-vous, n'a-t-il pas voulu éviter la mort, lui qui aimait tant les hommes ? Il craignait que le monde entier ne devînt la proie du péché. « Voici, disait-il, que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié, » Puis, il se disposa à faire son entrée à Jérusalem. Mais si vous voulez être sûr que la croix devait faire éclater sa gloire, ce n'est pas moi, c'est lui-même, Jésus, qu'il faut entendre. Judas le trahissait ; Judas, plein d'ingratitude envers le Père de famille, se levant de la table où il avait bu le calice de

bénédiction, en retour de ce breuvage qui le devait sauver, se préparait à verser le sang innocent. « Celui qui mangeait mon pain, est-il écrit, m'a trahi avec éclat. » En effet, un instant avant de manifester sa trahison, le traître recevait de ses mains le pain que Jésus avait rompu et consacré, et de là il alla vendre son maître. Jésus, l'ayant surpris, l'avait dénoncé devant tous par ces seuls mots : « Tu l'as dit. » Et là-dessus le traître sortit. Jésus ajouta : « L'heure est venue, et le Fils de l'homme sera glorifié. » Vous le voyez, il savait bien que la croix était sa gloire. Si le prophète Isaïe, scié en deux tout vivant, tira gloire de son supplice, la mort de Jésus, qui mourut pour les hommes, sera-t-elle une ignominie? « C'est à présent que le Fils de l'homme sera glorifié. » Non pas qu'il eût besoin de gloire, lui qui était déjà couronné d'une gloire éclatante, avant que l'univers reposât sur ses fondements; mais, si comme Dieu il était glorifié de toute éternité, il devait être glorifié dans le temps, pour avoir triomphé de la douleur. Il ne mourut point par contrainte, il se laissa immoler : sa volonté seule accomplit le sacrifice. Il le dit lui-même : « Je donne ma vie, mais je la donne de moi-même, et j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. » C'est donc comme victime volontaire qu'il s'offre au supplice; il se glorifie de sa couronne de douleur, il se réjouit de son œuvre et triomphe en sauvant le genre humain. Ainsi, celui qui souffrait n'était pas un simple mortel, c'était un Dieu incarné, qui nous donnait le plus grand exemple de résignation et d'obéissance.

Les Juifs cependant contestent sa mission; c'est en parlant de ce peuple endurci, au cœur lent à croire, que le prophète disait : « Seigneur, qui a cru à votre parole? » Qui a cru en lui? Quel peuple est venu le premier l'a-

dorer ? Des étrangers, des Perses, des mages, vinrent honorer son berceau, mais non les Hébreux. Ceux à qui il ne sera point annoncé le verront ; ceux-là le comprendront, qui ne l'ont point entendu, et ceux qui le lisent dans leurs livres rejettent ce qu'ils auront lu. A cela ils nous répondront : « Le Seigneur peut-il souffrir ? Le bras de l'homme peut-il prévaloir contre la force du Très-Haut ? » Mais nous les renvoyons à ce que dit Jérémie. Dans ses Lamentations, il déplorait la désolation de son peuple. Votre prophète a vu votre perte, il a mesuré toute l'étendue de votre ruine. Il pleurait sur la Jérusalem d'autrefois, mais il ne pleurait pas sur la Jérusalem d'aujourd'hui : l'une a crucifié Jésus-Christ, l'autre l'adore. Jérémie disait donc : « Le Christ, le Seigneur, qui est l'esprit et le souffle de notre bouche, a été pris à cause de nos péchés. » Vous le voyez, je ne me sers pas ici de fictions. Le prophète témoigne que le Seigneur sera pris par les hommes. Mais dites nous, ô prophète, ce qui doit arriver plus tard ? « Toutes les nations de la terre, nous répond-il, vivront désormais sous son ombre. » Il ne dit plus que Israël seulement, mais que toutes les nations de la terre seront appelées à prendre part au bienfait de la grâce et de la nouvelle vie.

Puisque ces Juifs nous contredisent en tant de points, je vais, aidé de vos prières et du secours de la grâce, produire quelques témoignages des Saintes-Ecritures touchant la Passion. Tout ce que Jésus-Christ a fait a été écrit. Tout est certain, tout est prouvé ; tout est gravé, non sur des tables de pierre, mais sur les colonnes prophétiques ; tout est expliqué, manifesté par le Saint-Esprit. — Quand vous savez comment l'Évangile expose la conduite de Judas, ne devez-vous pas entendre les té-

moignages qui le confirment ? On vous a dit que le Christ a eu le côté percé d'un coup de lance : ne devez-vous pas voir si cela aussi est écrit ? Qu'il fut crucifié dans le jardin : cela aussi est-il dans l'Écriture ? Qu'il fut vendu trente pièces d'argent : cherchez quel est le prophète qui a prédit tout cela. On vous a dit qu'il n'a eu que du vinaigre pour se désaltérer, que son corps a été mis dans un tombeau, recouvert d'une pierre ; qu'il a été crucifié entre deux larrons, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité : ne devez-vous pas chercher encore si cela est écrit, si on en a parlé quelque part, si on ne se joue pas de vous, en vous enseignant une pareille histoire ? « Notre parole et nos discours ne consistent point dans ces arguments qu'emploie la sagesse des hommes. » Nous n'usons point ici de ces sophismes artificieux qui n'ont aucune consistance. Nous ne venons pas entasser paroles sur paroles, et cela sans aucun but. « Nous prêchons ici le Christ crucifié, » que les prophètes avaient déjà prédit. Vous, lorsque vous écoutez ces témoignages, conservez-le bien dans votre cœur. Comme ils sont en grand nombre, et que le temps qui me reste est fort court, vous n'en entendrez que quelques-uns, mais des plus importants.

Tandis que je parle, retenez bien l'esprit de la parole ; appliquez-vous sans relâche, et vous arriverez à la connaissance du reste. Que vos mains ne soient pas seulement ouvertes pour recevoir, qu'elles soient surtout prêtes à bien faire. Dieu vous tiendra compte de vos efforts. « Celui qui a besoin de la sagesse doit la demander à Dieu qui en est la source, et il la recevra de sa bonté. » Obtenez donc par vos prières que Dieu nous accorde l'éloquence à nous qui vous parlons, et la foi à vous qui nous écoutez.

Voyons maintenant quels témoignages nous avons de la passion du Christ. Nous sommes rassemblés ici, moins pour vous exposer et vous faire connaître les Saintes-Écritures que pour vous confirmer, par des raisons solides, dans votre croyance. Nous vous avons déjà prouvé par des témoignages l'avènement de Jésus-Christ; comment il a marché sur la mer. « Il s'est fait un chemin sur les eaux, » dit l'Écriture; « il a marché sur la mer comme sur la terre ferme. » Nous avons aussi prouvé ailleurs ses guérisons merveilleuses. J'en viens présentement à ce qui regarde sa passion. Judas, qui le trahit, vint le trouver, lui adressa des paroles de douceur pendant qu'il tramait sa perte. C'est de lui que le Psalmiste a dit : « Mes amis et mes proches se sont ligués contre moi. » Et plus loin : « Leurs discours ont plus de douceur que l'huile, et leur cœur est un fer aigu. »—« Salut, Maître, » lui disait-il; et, en même temps, il livrait son Maître à la mort, insensible au reproche que lui fait Jésus : « Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » Ainsi le Sauveur le reprenait de son crime : « Ne taisez point ma louange, ô mon Dieu ! La bouche de l'homme de péché est ouverte contre moi ; ils ont aiguisé contre moi leur langue perfide, et ils ont semé autour de moi des paroles de haine. » Vous savez que quelques-uns d'entre les princes des prêtres étaient présents, et que c'est devant les portes de la ville qu'on le chargea de liens; eh bien ! si vous vous en souvenez, le Psalmiste avait indiqué le temps et le lieu : « Ils sont revenus vers le soir; comme des chiens affamés, ils courent autour de la ville. »

Voici maintenant ce qui a trait au trente pièces d'argent : « Je leur dis : Si vous le jugez bon, donnez-moi mon salaire : trente pièces d'argent, » dit Zacharie.

Certes, ce n'est point la récompense à laquelle avait droit le divin Sauveur pour avoir guéri les aveugles et les boiteux ! Au lieu des actions de grâces, au lieu du culte que vous lui deviez, ô Juifs ! vous ne lui rendez que des mépris et des injures. Vous voyez comme l'Écriture a prévu tout ce qui devait arriver : « J'ai été mis à prix et vendu trente pièces d'argent. » Quelle exactitude dans les paroles du prophète ! Ce n'est ni dix, ni vingt, c'est bien trente pièces d'argent qu'il a marquées avec une précision rigoureuse. Dites-nous aussi, prophète, ce qu'est devenu cet argent ? Celui qui l'a reçu doit-il le garder ou le rendre ? Et quand il l'aura rendu, où s'en ira-t-il lui-même ? Écoutons la réponse : « J'ai reçu ces trente pièces d'argent, et je les ai jetées dans la maison du Seigneur, à un ouvrier en argile. » Comparez l'Évangile avec le prophète : « Judas, touché de repentir, jeta les pièces d'argent dans le temple et s'enfuit. »

Jésus fut lié et fut amené dans la cour du grand-prêtre. Cela aussi était écrit, et voici ce que dit Isaïe : « Malheur à eux ! ils ont eux-mêmes conjuré leur propre perte, quand ils se sont dit : Il faut charger de liens ce Juste qui nous est insupportable. » Oui, en vérité, « malheur à eux ! » En effet, si, en faisant périr Isaïe sous la dent d'une scie, ce peuple s'est blessé lui-même, sa blessure n'était pas incurable ; la meurtrissure qu'il s'était faite en précipitant Jérémie au fond d'un lac impur a pu être facilement guérie ; il avait été coupable envers des hommes seulement. Mais quand il s'est rendu criminel, non plus envers un homme, mais envers un Dieu fait homme, oh, alors, malheur à lui ! « Chargeons de liens ce Juste, a-t-il dit. » Mais ne pouvait-il briser ses liens, lui qui a pu délivrer Lazare qui était depuis quatre jours dans le sépulchre ? N'a-t-il

pas arraché Pierre aux fers de sa prison ? N'avait-il pas à ses ordres des anges qui disaient : « Rompons les liens ? » Mais ici les anges eux-mêmes étaient enchaînés ; le Seigneur voulait souffrir. Poursuivons la suite des témoignages. Jésus comparait devant les anciens, et là-dessus il est écrit : « Le Seigneur lui-même viendra pour être jugé par les anciens et par les princes du peuple. »

Le grand-prêtre qui l'interrogeait s'indigna d'entendre la vérité de ses réponses. Un digne serviteur de ces coupables maîtres lui donna un soufflet, et cette face divine, qui avait autrefois resplendi comme le soleil, fut ainsi frappée par les mains des parricides. D'autres vinrent qui crachèrent au visage de Celui qui, avec de la boue et de la salive, avait guéri l'aveugle-né. « Est-ce donc là, peuple pervers et insensé, la reconnaissance que tu dois au Seigneur ? » C'est là-dessus que le prophète se récriait avec surprise : « Qui a cru à notre parole ? » Est-il croyable, en effet, que Dieu, le Fils unique de Dieu, le bras droit du Seigneur, souffre un pareil traitement ? Mais, pour affermir la foi de ceux qui veulent être sauvés, sachez que l'Esprit-Saint, parlant au nom de Jésus, avait prédit tout cela lorsqu'il avait dit : « J'ai offert mon dos à leurs verges. » Or celui dont il est ici parlé était bien le même qui parut plus tard au milieu des hommes. Pilate, en effet, le fit flageller avant de le crucifier. « J'ai présenté mes joues à leurs soufflets, et je n'ai point détourné ma face des crachats. » C'est comme s'il disait : J'ai prévu qu'ils me frapperaient, et je n'ai pas même voulu détourner ma joue. Comment donnerais-je à mes disciples la force de braver la mort pour la défense de la vérité, si j'avais peur moi-même de la mort ? J'ai dit que celui qui aime sa vie la perdra ; si j'avais aimé la vie, pourrais-je ensei-

gner une doctrine que je ne suivrais pas moi-même ? S'il a voulu, tout Dieu qu'il était, être ainsi maltraité par les hommes, c'était afin que les hommes, en souffrant de pareils traitements de leurs semblables, n'eussent point honte de les souffrir pour lui. Tout cela, vous le voyez, fut annoncé très clairement par les prophètes. Le peu de temps que nous avons me force à omettre, comme je vous l'ai déjà dit, un grand nombre de leurs prophéties ; mais à qui voudrait en faire une étude, aucune action de Jésus-Christ ne paraîtrait dénuée de ce témoignage.

Jésus fut conduit, chargé de liens, de Caïphe à Pilate; c'est ce qu'on lit dans les prophètes : « Et ceux qui le liaient le conduisirent au roi pour lui en faire présent. » Ici quelque subtil interprète dira sans doute : Pilate n'était pas roi. (Nous omettons encore ici bien des choses.) Comment donc a-t-on pu dire : Ceux qui le liaient le conduisirent au roi pour lui en faire présent ? Mais continuez à lire l'Évangile : « Quand Pilate eut appris qu'il était de Galilée, il l'envoya à Hérode ; » or Hérode était roi, et se trouvait alors à Jérusalem. Admirez ici la précision du prophète : il dit qu'on l'envoya pour « présent. » C'est qu'en vérité, à partir de ce jour, Hérode et Pilate, d'ennemis qu'ils étaient auparavant, devinrent amis. C'était bien à celui qui devait pacifier et le ciel et la terre qu'il convenait de réconcilier d'abord ceux qui allaient le condamner. C'était bien là le Seigneur même, « celui qui réconcilie quand il lui plaît les cœurs des princes de la terre. » Soyez donc assuré désormais de la bonne foi et du témoignage si constant des prophéties.

Admirez encore Jésus, lorsqu'il est devant ses juges. Il se laisse conduire et maltraiter par des soldats. Pilate était sur son tribunal pour juger celui qui est ordinaire-

ment assis à la droite de Dieu le Père, et qui en cet instant était debout pour être jugé. Ce peuple, qu'il avait lui-même tiré de la terre d'Égypte et que tant de fois il avait délivré de la servitude, réclamait sa mort à grands cris : « Otez-le ! ôtez-le ! crucifiez-le ! » Pourquoi ? dites-le nous, ô Juifs ! Est-ce parce qu'il a guéri les aveugles, ou qu'il a fait marcher les boiteux, ou parce qu'il vous a prodigué mille autres bienfaits encore ? C'est ce crime qui fait dire au prophète avec étonnement : « De qui vous êtes-vous joués ? contre qui avez-vous ouvert la bouche et dardé vos langues ? » Et le Seigneur parle encore ainsi par la bouche du prophète : « La terre que j'avais choisie pour mon héritage est devenue à mon égard comme un lion de la forêt ; elle a jeté contre moi un cri de fureur ; c'est pourquoi ma haine s'est tournée contre elle. Je ne l'ai point rejetée ; c'est elle qui s'est retirée de moi, et voilà pourquoi je dis : J'ai abandonné ma maison. »

Cependant Jésus se taisait. Pilate, embarrassé de ce silence accusateur, lui dit : « N'entends-tu pas les témoignages que ceux-ci portent contre-toi ? » Ce n'est pas qu'il connût celui qu'il allait juger ; mais le songe de sa femme, qu'il venait d'apprendre, avait fait naître en lui des inquiétudes. « Jésus cependant se taisait, » comme l'avait dit le Psalmiste : « Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point et qui n'a rien dans la bouche pour répliquer. » Et ailleurs : « Je n'entendais pas plus que si j'eusse été sourd, et je n'ouvrais la bouche non plus que si j'eusse été muet. » C'est ce qu'on vous a déjà dit, si vous vous en souvenez bien, dans une autre homélie.

Cependant les soldats l'entouraient et se moquaient de lui. Le Seigneur devient leur jouet, le sujet de leur risée. « Ils m'ont vu, et ils ont branlé la tête. » Ici c'est une

figure de la royauté; ils se raillent, mais du moins ils fléchissent le genou. Si des soldats le mettent en croix, du moins ils l'ont revêtu de la pourpre, et ils ont posé une couronne sur sa tête; couronne d'épines, il est vrai, mais qu'importe? Tout roi est proclamé par les soldats; il fallait aussi, pour que la figure fût complète, que Jésus fût couronné par les soldats, comme dit l'Écriture dans ses cantiques : « Sortez, filles de Sion; venez voir le roi Salomon, la tête ceinte du diadème dont sa mère l'a couronné. » Or, cette couronne était l'accomplissement d'un mystère, la délivrance des péchés, la rémission de la sentence de mort qui avait été portée.

Adam avait été frappé de cette sentence : « La terre est maudite à cause de toi, elle ne te produira que des épines et des chardons. » C'est pourquoi Jésus porta des épines pour lever cet arrêt; c'est pourquoi il fut enseveli dans la terre, afin que cette terre, après avoir été maudite, fût par lui délivrée de sa malédiction, et de nouveau sanctifiée.

Mais, puisque nous parlons du paradis, peut-on assez admirer la vérité des figures qui s'y rapportent? La chute de l'homme eut lieu dans le jardin d'Eden; c'est aussi dans un jardin que va s'opérer le salut. C'est d'un arbre qu'est venu le péché; c'est par un arbre encore que le péché sera détruit. C'est après midi que la voix du Seigneur s'entendit dans le jardin, lorsque nos premiers parents cherchaient à se cacher; et c'est après midi aussi que le bon larron fut introduit par le Seigneur dans le paradis. Mais on me dira peut-être : Ce n'est qu'une imagination de votre esprit; quel prophète a jamais parlé du bois de la croix? Si vous ne vous appuyez pas du témoignage d'un prophète, je ne vous croirai pas. Eh bien! écoutez

Jérémie et soyez convaincu : « J'étais entre leurs mains comme un doux agneau qu'on mène à la tuerie. » Quel agneau ? C'est celui dont Jean-Baptiste disait : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » « Ils ont formé contre moi de mauvais desseins, disant : Venez donc, et mettons du bois dans son pain ; exterminons-le de la terre des vivants. » Vains efforts ! pouvez-vous anéantir celui qui est la vie ? « Que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. » Vos projets sont inutiles, son nom est célébré dans l'Eglise avant le lever du soleil. Moïse aussi voyait l'auteur de la vie attaché à l'arbre de la croix : « Votre vie sera comme en suspens devant vous ; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez pas à votre vie. » N'avez-vous pas entendu aussi tout à l'heure : « Seigneur, qui a cru à notre parole ? »

C'est la figure du divin Crucifié que représentait Moïse, quand il dressa le serpent d'airain pour servir de symbole afin qu'en le regardant ceux qui avaient été blessés par les reptiles fussent guéris. Si donc déjà le serpent d'airain suspendu au bois a pu sauver de la mort, le Fils de Dieu, fait homme, mis en croix, ne pourra-t-il nous rendre la vie ? C'est toujours par le bois que nous avons été sauvés. La race humaine ne fut-elle pas sauvée du déluge par l'arche de Noë ? La mer ne se retira-t-elle pas avec respect devant Moïse quand il étendit sa verge ? Si donc la verge de Moïse a eu tant de vertu, la croix de notre Sauveur sera-t-elle moins efficace ? Je passe bien des figures sous silence, à cause du peu de temps qui me reste. Moïse, avec du bois, ôte l'amertume à l'eau ; le bois de la croix de Jésus a la vertu d'adoucir les larmes les plus amères.

Les premiers miracles de Moïse se font par l'eau et par

le sang ; c'est aussi par le sang et par l'eau que finissent ceux de Jésus. En premier lieu, Moïse changea les eaux du fleuve en sang ; Jésus, en mourant, laissa couler de son côté ouvert de l'eau et du sang..... Rien de tout cela ne s'est fait sans raison. Nos pères, avant nous, ont expliqué ce symbole. Dans les saints Evangiles il y a deux sortes de baptême : l'un est celui que reçoivent les néophytes au moyen de l'eau ; l'autre, que les saints martyrs reçoivent dans leur propre sang. Ainsi, du côté de notre Seigneur sont sortis le sang et l'eau, qui vinrent confirmer et marquer d'un sceau divin la foi des néophytes dans le baptême, et la foi de ceux qui sont baptisés dans le martyre.

On pourrait trouver encore d'autres interprétations ; mais ce que j'ai dit doit vous suffire : je craindrais d'y employer trop de temps et de vous fatiguer, bien qu'il y ait toujours pour nous un vif intérêt à entendre le récit des triomphes du Sauveur, et surtout de celui qu'il a remporté sur la mort au sommet trois fois saint du Golgotha. Ce que d'autres ne connaissent que pour en avoir entendu parler, nous, plus heureux, nous pouvons le voir et le toucher. Ne vous laissez donc point de vous en occuper. Prenez ici des forces pour défendre la croix contre ses ennemis ; que votre foi vous serve de bannière pour marcher contre ceux qui voudraient l'attaquer. Quand vous aurez un combat à livrer aux infidèles à cause de la croix de Jésus, faites-en d'abord le signe avec la main, et ainsi vous fermerez la bouche de votre adversaire. Ne rougissez pas de confesser la croix ; les anges ne se glorifiaient-ils pas en elle, quand ils disaient : « Nous connaissons celui que vous cherchez : c'est Jésus crucifié ? » Anges de Dieu, vous pouviez dire assurément : Nous con-

naissions celui que vous cherchez : « c'est notre Maître ! » Mais non, ils disent sans hésiter : « C'est Jésus crucifié. » C'est que, en effet, la croix est notre couronne de gloire, ce n'est plus un signe d'ignominie.

Revenons d'ailleurs à notre explication des prophéties. Le Seigneur a été crucifié, on vous en a produit les témoignages. Vous voyez le Golgotha, vos cris de joie le proclament hautement. Mais n'allez pas le renier quand viendra la persécution. La croix ne doit pas faire votre joie seulement au temps de la paix, il faut encore que vous lui soyez fidèles au temps de la persécution. Ne soyez point amis de Jésus-Christ pendant la paix et ses ennemis pendant la guerre. Vous recevez présentement la rémission de vos péchés et les dons de la munificence du Roi spirituel qui s'est livré pour vous ; lorsque la guerre sera déclarée, il faudra vaillamment combattre pour votre roi. Jésus, qui n'avait commis aucun péché, est mort pour vous sur la croix, et vous craindriez d'être crucifiés pour lui à votre tour ! Ce sera don pour don, vie pour vie, et toujours ce sera lui qui aura pris l'initiative en vous aimant le premier. Montrez-vous reconnaissants ; payez votre dette à celui qui, pour votre salut, a été mis en croix sur ce Golgotha, que vous avez sous les yeux. C'est là, sur ce sommet de Golgotha, que Jésus, le véritable chef du monde, a été crucifié ! « lui, dit l'Apôtre, l'image du Dieu invisible, la tête du corps de l'Eglise !... Jésus-Christ, la tête de tous les hommes, » enfin « le chef de toute principauté et de toute puissance !... » c'est là, sur ce Calvaire, que notre divin Chef a souffert. N'entendez-vous pas la montagne qui vous crie : Ne voyez pas dans cet homme attaché à la croix un homme ordinaire : « C'est le chef de toute puissance et de toute princi-

pauté. Ce chef a lui-même pour chef Dieu lui-même, le Père. En effet, Jésus-Christ est le chef des hommes, et le chef de Jésus-Christ, c'est Dieu !

Lorsque Jésus fut crucifié pour nous, il fut jugé pendant la nuit; il faisait froid, et on eut besoin d'apporter un feu de charbon. Il fut élevé en croix à la troisième heure. Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, des ténèbres couvrirent toute la terre, et le jour se fit à la neuvième heure. Tout cela n'est-il pas consigné d'avance dans les Écritures? Cherchons. Voici ce que dit Zacharie : « En ce temps-là, on ne verra point de lumière, mais il n'y aura que froid et gelée. » En effet, il faisait très froid, puisque Pierre se chauffait. « Et ce jour, est-il dit, sera connu du Seigneur. » Quoi donc! ne connaît-il pas les autres? Il y a bien des jours, mais c'est ici le jour qu'a fait le Seigneur. « Et il y aura un jour connu du Seigneur qui ne sera ni le jour ni la nuit. » Quelle énigme le prophète veut-il nous proposer? Un jour qui ne sera ni le jour ni la nuit, de quel nom l'appeler? L'Évangile le dit : « Ce n'était pas le jour, » parce que de l'orient à l'occident le soleil n'éclaira point la terre, et que les ténèbres se répandirent au milieu du jour, de la sixième heure à la neuvième. Il y eut donc des ténèbres. Or, Dieu lui-même a nommé les ténèbres nuit. Et cependant ce n'était ni le jour ni la nuit; car alors il y avait un reste de lumière, qui n'était point assez intense pour qu'on l'appelât jour, et les ténèbres n'étaient pas assez complètes pour qu'on leur donnât le nom de nuit. A la neuvième heure le soleil brilla. C'est ce qu'annonce aussi le prophète; après avoir dit : « Ce ne sera ni le jour ni la nuit, » il ajoute : « Et sur le soir la lumière paraîtra. » Vous voyez

quelle est l'exactitude et la vérité des prédictions que nous ont laissées les prophètes.

Voulez-vous connaître précisément à quelle heure le soleil s'éclipsa, si c'est à la cinquième heure, à la huitième ou à la dixième? Dites-le-nous, prophète! apprenez à ces Juifs incrédules à quel instant précis le soleil a disparu! C'est Amos qui nous répondra: « En ce jour-là, dit le Seigneur Dieu, le soleil se couchera en plein midi » (en effet, il y eut des ténèbres de la sixième heure à la neuvième); « et la lumière sera obscurcie sur toute la terre. » Quel sera le temps, quel sera le jour que vous avez marqué pour cet événement? « Je changerai vos jours de fête en des jours de deuil. » Or, c'était au temps des Azymes, pendant la fête de Pâque. Il dit ensuite: « Je plongerais Israël dans les larmes, comme une mère qui pleure son fils unique; et ceux qui sont avec lui ne connaîtront qu'amertume et douleur. » Aussi, en ce jour des Azymes, et pendant cette solennité, les femmes se frappaient la poitrine et fondaient en larmes; les apôtres s'étaient cachés et restaient plongés dans la douleur. Que cette prophétie encore est admirable!

N'est-ce point assez? vous faut-il encore une autre preuve? Il est écrit: « Je vais vous donner un signe évident et incontestable de ce qui doit arriver. » Jésus fut mis en croix, et comme il n'avait qu'une robe et qu'une tunique, les soldats coupèrent sa robe en quatre parties, et se la partagèrent. Quant à sa tunique, elle ne fut point déchirée; car elle n'aurait pu servir à rien; ils tirèrent au sort à qui l'aurait. Ainsi, ils partagent sa robe, et sa tunique est le prix du sort. C'est bien aussi ce qui est écrit. Ils le savent bien ceux dont la fonction est de chanter les psaumes de l'Église, et qui, sur la terre, imitant les

chœurs des anges du ciel, célèbrent à chaque heure du jour la gloire du Seigneur. Ils le savent bien, ceux qui se réunissent dans ce saint lieu, au pied du Golgotha, pour chanter ces paroles prophétiques : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe. » Vous le savez vous-mêmes, c'est ce que firent les soldats.

Voyez Jésus devant Pilate, son juge : il était couvert d'un vêtement rouge ; on lui mit sur les épaules une chlamyde de pourpre. Cela aussi était écrit dans Isaïe : « Quel est celui qui vient d'Edom, avec des vêtements teints en rouge ? » N'est-ce pas celui que l'on revêtit par moquerie d'une chlamyde de pourpre ? « Pourquoi votre robe est-elle toute rouge, et vos vêtements sont-ils teints comme si vous veniez de fouler le vin dans le pressoir ? » Jésus répond et dit : « J'ai tous les jours tendu la main à ce peuple indocile et qui ne suit que ses pensées. »

Sur la croix, il a étendu les mains : c'était pour embrasser le monde entier. Golgotha est le centre de la terre, et ce n'est pas moi qui le dis, c'est le prophète : « Il a opéré le salut au milieu de la terre. » Celui qui soutient le ciel de sa main, signe matériel de sa toute-puissance, lui-même a étendu ses mains d'homme mortel sur le bois où elles ont été clouées, afin que son humanité, qui portait le poids de nos péchés, mourant, entraînaît avec elle le péché dans la mort, et que nous pussions tous ressusciter à la justice. Comme la mort est venue d'un seul homme, la vie devait venir aussi d'un seul, du Sauveur qui subissait volontairement la mort pour tous les hommes. Rappelez-vous ce qu'il disait : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre. »

Voilà ce qu'il a souffert quand il est venu pour nous sauver. Et quel témoignage de reconnaissance lui a rendu

son peuple? « J'ai soif, » dit Jésus; lui qui fit sortir l'eau de la pierre et du rocher, il demande à goûter du fruit de la vigne qu'il a plantée. Mais quel est ce fruit de la vigne dont on l'abreuve? Quelle était donc cette vigne qui produisit un fruit si amer? « Leur vigne, dit le prophète, a été prise dans Sodome, et leur palmier dans Gomorrhe. » « J'ai soif, » disait le Seigneur; et on lui présenta au bout d'un roseau une éponge imbibée de vinaigre. « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » Vous voyez l'admirable intelligence des prophètes. Comment lui donna-t-on du fiel? « On lui donna du vin mêlé avec de la myrrhe. » Or, la myrrhe est très amère, elle a le goût de fiel. Voilà donc comment vous vous acquittez envers votre Seigneur! Ce sont là les fruits de votre vigne! C'est de vous que prophétisait Isaïe, quand il disait: « Je chanterai le chant de la vigne de mon bien-aimé. Mon bien-aimé avait une vigne sur une colline fertile. Il l'entoura d'une haie, il en ôta les pierres, il y planta des plantes choisies; il bâtit une tour au milieu, et il y établit aussi un pressoir; puis il espéra qu'elle produirait du raisin, et elle ne produisit que du verjus. Et maintenant, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez donc juges entre ma vigne et moi. Qu'y a-t-il encore à faire à ma vigne que je n'aie pas fait? Pourquoi, quand j'espérais qu'elle produirait du raisin, n'a-t-elle produit que du verjus? Maintenant, je vous ferai savoir ce que je veux faire de ma vigne: je détruirai son mur, elle sera la pâture des bêtes; j'arracherai sa haie, elle sera foulée comme la terre du chemin. J'en ferai une ruine: elle ne sera ni taillée ni bêchée; il y poussera des ronces et des broussailles, et j'ordonnerai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle.

« Or, la vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël; les hommes de Juda, c'était le plant bien aimé qu'il avait choisi. Il avait espéré la justice, et voilà l'injustice; la droiture, et c'est la clameur de la haine ! »

Il y a aussi des prophéties sur les larrons qui furent crucifiés avec Jésus, et c'est d'eux qu'il a été dit : « Il fut mis au rang des méchants. » Tous deux, en effet, étaient des pécheurs. L'un cessa de l'être; l'autre persista jusqu'au dernier instant dans sa méchanceté, et ne voulut point être sauvé. Ce méchant avait les mains attachées, il ne pouvait nuire; mais sa langue était libre, et il la faisait servir au blasphème. Les Juifs qui passaient, branlant la tête, insultaient le Crucifié; ils accomplissaient ainsi ce qui était écrit : « Ils m'ont vu et ils ont branlé la tête. » Tandis que l'un des larrons se joignait aux Juifs pour outrager notre Seigneur, l'autre reprochait à son compagnon ses blasphèmes; et il couronna sa vie criminelle par le repentir le plus méritoire. Il rendit l'âme et obtint d'être sauvé avant tous les autres. Il disait, après avoir blâmé son compagnon : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous viendrez en votre royaume. Oubliez les paroles du blasphémateur, mais souvenez-vous de moi. » Tout homme a dans son cœur de la bienveillance pour son compagnon de voyage; je suis le vôtre dans ce passage de la vie à la mort : « souvenez-vous de moi, » non pas aujourd'hui, mais quand vous viendrez en votre royaume.

Qui a pu l'éclairer? qui lui a appris à adorer celui qui partageait avec lui le mépris des Juifs et les douleurs de la croix? O lumière éternelle qui illumine ceux qui sont plongés dans les ténèbres! Mais la grâce est prompte, et Jésus répond à la confiance du larron qui avait confessé

sa royauté; il accepte le titre de roi, il agit en roi et distribue des royaumes! « En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. » O puissante, ineffable miséricorde! quand Abraham, ce père de la foi, n'est pas encore entré au paradis, voici qu'un larron y est admis! quand Moïse et les prophètes n'y sont point encore, un larron vient y prendre place! Saint Paul avait déjà dit là-dessus avec admiration: « Où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. » Ceux qui ont supporté le poids du jour ne sont point admis, et celui-là qui est venu à la onzième heure est entré. Que personne ne murmure contre le Père de famille; car il répondra: « Mon ami, je ne vous fais point de tort. » N'ai-je pas le pouvoir de faire chez moi ce qui me semble bon? Ce larron a la volonté de faire le bien, mais la mort est survenue; je n'attends point les œuvres, je lui tiens compte de sa foi. Réjouissez-vous avec moi: ma brebis était perdue et je l'ai retrouvée; je la charge sur mes épaules. Il y avait une grande foi dans celui qui disait: « Je me suis égaré comme la brebis qui s'est perdue; souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez en possession de votre royaume. »

Il y avait un jardin dont le bien-aimé parlait dans les Cantiques, disant: « Je suis venu dans mon jardin, ô ma sœur, mon épouse! » Or il y eut aussi un jardin où le Christ fut crucifié. Et quels fruits y a-t-il recueillis? On lui présenta du vin mêlé de myrrhe. Il goûta de l'amer breuvage; après quoi « tout fut consommé. » C'est qu'en effet le mystère était accompli avec tout ce qui était écrit; c'est que les péchés étaient effacés. « Le Christ, pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus

grand et plus parfait, qui n'a point été fait de main d'homme. » C'est-à-dire qui n'a point été formé comme les choses de cette création. « Il y est entré, non pas avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant conquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui ont été souillés et purifient leur chair, combien plus le sang du Christ nous purifiera-t-il? » Ainsi donc « nous pouvons entrer avec confiance dans le sanctuaire par le sang de Jésus, par cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a le premier tracée à travers le voile de sa chair. » Et, comme sa chair, qui est pour lui comme un voile, a été chargée d'opprobres, de même aussi le voile figuratif du temple est déchiré. Il est écrit : « Et voilà que le voile du temple est déchiré en deux du haut jusqu'en bas. » Et comme le Seigneur avait dit encore : « Votre maison va demeurer déserte, » la maison a été ruinée sans qu'il y restât pierre sur pierre.

Voilà les dures épreuves auxquelles le Seigneur s'est soumis, donnant, par son sang répandu sur la croix, la paix à tout ce qui est dans le ciel, à tout ce qui est sur la terre. Le péché nous avait faits ennemis de Dieu ; Dieu avait décidé que tout pécheur mourrait. Il fallait donc nécessairement, de deux choses l'une, ou que Dieu, conséquent avec lui-même, fit périr tous les hommes, ou bien qu'il usât de clémence en révoquant son arrêt. Admirez sa sagesse infinie ! il a su rester fidèle à sa justice sans arrêter les effets de sa miséricorde. Jésus-Christ a pris sur son corps tous nos péchés, et les a mis sur la croix, afin que, morts au péché, nous pussions, au prix de sa vie mortelle, renaître à la justice. Pensez à ce qu'il

était, lui qui est mort pour nous ! Il n'était pas une simple brebis du troupeau, comme nous sommes : c'était le Pasteur ; ce n'était pas un homme seulement, ce n'était pas un ange : c'était un Dieu fait homme ! L'iniquité des hommes n'est point à comparer avec la justice de celui qui mourait pour nous. Nos péchés n'égalent point les mérites de celui qui pour nous a quitté la vie, et qui l'a quittée quand il l'a voulu, pour la reprendre de nouveau quand il voulut la reprendre. Voulez-vous savoir que c'est de son plein gré, sans y être forcé par la violence, qu'il est mort ? Ecoutez-le s'adressant à son Père, et lui disant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ; j'ai le pouvoir de donner la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre. » Enfin il rendit l'esprit, mais il ressuscita bientôt d'entre les morts.

Le soleil s'éclipsa devant le vrai soleil, le soleil de justice ; les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient endormis se levèrent, parce que Jésus est la pierre spirituelle, la pierre de l'angle, parce qu'il est libre entre les morts. Cela aussi était écrit : « Et toi, à cause du sang de ton alliance, tu as retiré tes captifs du fond du lac sans eau. Entrez dans la sécurité, vous les captifs de l'espérance. » Rougirez-vous donc de Jésus-Christ ; ne direz-vous pas plutôt avec confiance : « C'est lui qui a porté nos péchés, qui a été affligé pour nous, et qui nous a guéris par ses meurtrissures. » Ne soyons point ingrats envers notre bienfaiteur. Il est dit aussi : « Je t'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. » On lui réservait la sépulture de l'impie, et il a été enseveli dans le tombeau du riche, ou mieux encore, comme dit saint Paul, « le Christ est mort pour nos péchés, et il est ressuscité le troisième jour. »

Voulez-vous connaître précisément le lieu de sa sépulture? Lui a-t-on fait un sépulcre? lui a-t-on construit un monument de pierre? Prophètes, faites-nous la description du sépulcre, dites-nous où fut mis son corps, où nous devons le chercher? Ils nous répondront : « Jetez les yeux sur la pierre que vous avez taillée dans le roc, regardez et voyez. » Ouvrez l'Évangile : « Ayant pris le corps, Joseph l'enveloppa dans un linceul blanc, et il le déposa dans un sépulcre neuf qu'il avait fait creuser dans le roc. » Que lisez-vous ensuite? « Ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. » A toi aussi de parler, prophète : « Ils ont précipité mon âme dans une fosse, et ils ont mis une pierre sur moi. » Moi, la pierre angulaire et choisie, j'ai été mis pour quelque temps sous une pierre, mais « c'est une pierre de scandale pour les Juifs, et de salut pour ceux qui croient. » L'arbre de vie a donc été planté dans la terre; elle avait été maudite, elle devint alors une terre de bénédiction, afin que les morts fussent délivrés de leurs chaînes.

N'ayons pas honte de confesser Jésus crucifié. Faites hardiment sur votre front le signe de la croix; faites-le en toute occasion, soit avant de manger, soit avant de boire; quand vous sortez, quand vous entrez; avant de dormir, avant de vous coucher, avant de vous lever, aussi bien pendant la marche que pendant le repos. Il sera votre sauvegarde, ce signe, qui ne coûte rien aux pauvres, ni aucun effort aux infirmes. C'est à Dieu que nous devons cette faveur, ce signe de ralliement pour les fidèles et de terreur pour les démons, qu'il a fait servir à son triomphe après les avoir vaincus.

A la vue de la croix, ils se rappellent celui qu'ils ont crucifié, ils craignent celui qui a brisé la tête du serpent.

Ne méprisez pas ce signe parce qu'il ne coûte rien ; remerciez-en davantage le Dieu qui vous a fait ce don précieux.

Quand vous vous trouvez pressés dans les discussions, et que votre ignorance vous trahit et vous empêche de voir la raison des choses, n'en demeurez pas moins inébranlables dans la foi. Appelez tout ce que vous savez à votre aide, et fermez la bouche aux Juifs en leur citant leurs prophètes, aux Grecs en retournant contre eux leurs fables. Ceux-ci adorent la foudre qui les frappe : qu'ils sachent qu'elle est tombée du ciel, et qu'elle n'est point tombée sans cause. Ils ne rougissent pas d'adorer ce que la foudre a frappé, ce que Dieu a eu en horreur ; rougiriez-vous d'adorer le Fils de Dieu, le bien-aimé de Dieu, qui a été crucifié pour vous ? Quant à ceux qu'ils appellent leurs dieux, j'aurais honte de retracer leurs vices, et d'ailleurs le temps qui s'écoule m'oblige à me taire. Ceux qui les connaissent s'en serviront aisément contre les Grecs.

Fermez aussi la bouche à tous les hérétiques. Eloignez-vous de ceux qui prétendent que la croix n'est qu'une fiction. Ayez horreur de ceux qui disent que le crucifiement de Jésus-Christ n'est qu'une figure. Tout salut nous est venu de la croix : si donc la croix n'est qu'une vaine image, notre salut non plus ne sera qu'une rêverie. Si la croix n'a existé que dans notre imagination, la résurrection aussi serait imaginaire ; et si le Christ n'est pas ressuscité, nous sommes encore dans les liens de nos péchés. Si la croix n'a rien de réel et de vrai, l'ascension du Christ n'a rien de véritable ; si cependant son ascension et son futur avènement ne sont que des songes, qu'y aura-t-il de certain sur la terre ?

Prenez donc la croix d'abord pour fondement inébranlable de votre croyance, et sur elle élevez l'édifice de la foi. Gardez-vous de renier Jésus-Christ ; car quelle foule de témoins s'élèveraient contre vous ! Judas tout le premier vous le reprocherait ; Judas qui l'a trahi, qui sait que les princes des prêtres et les anciens du peuple l'ont condamné à mourir. — Les trente deniers d'argent, le jardin de Gethsemani où la trahison a été accomplie, porteraient contre vous témoignage. Vous auriez contre vous le mont des Oliviers, sur lequel les apôtres qui l'accompagnaient prièrent pendant la nuit, et la lune qui éclairait cette nuit, et le jour de la mort, et le soleil qui s'éclipsa, voilant sa face en signe d'horreur pour un tel forfait. Vous auriez contre vous le feu auquel se chauffait l'apôtre Pierre, image du feu éternel qui attend quiconque reniera la croix. Je vous le dis ainsi, pour que vous n'en éprouviez point la rigueur. Rappelez-vous ces gens armés de glaives qui vinrent à la rencontre de Jésus à Gethsemani, et craignez ce glaive avec lequel Dieu punira les pécheurs dans l'éternité. Vous auriez contre vous la maison de Caïphe, dont l'immortelle mémoire manifeste la puissance de celui qu'on y jugeait. Au grand jour du jugement, vous auriez contre vous Caïphe lui-même, et son serviteur qui donna un soufflet à Jésus, et ceux qui le lièrent, et ceux qui l'emmenèrent ; vous auriez Hérode et Pilate, qui tous s'élèveraient contre vous, et vous diraient : Pourquoi ne pas croire à cet homme que les Juifs ont poursuivi de leurs calomnies, et dont nous avons, nous, reconnu l'innocence ? Pilate vous dira qu'il s'en est lavé les mains. — Contre vous se lèveraient les faux témoins eux-mêmes, et les soldats qui le couvrirent d'un manteau de pourpre, qui lui mirent une cou-

ronne d'épines, qui le crucifièrent sur le Golgotha, et qui jetèrent au sort sa tunique. Simon le Cyrénéen, qui lui aida à porter sa croix, se lèverait aussi pour vous confondre.

Dans le ciel, vous auriez contre vous le soleil qui s'est éclipsé; sur la terre, la myrrhe qu'on lui donna en breuvage, le roseau qu'on lui mit entre les mains; parmi les herbes, l'hyssope; dans les produits de la mer, l'éponge; entre les arbres, l'arbre de la croix; et les soldats, je l'ai déjà dit, les soldats qui l'ont percé de clous, et qui ont jeté ses vêtements au sort, et celui qui lui a ouvert le côté d'un coup de lance, et les femmes qui étaient présentes, et le voile du temple qui s'est déchiré, et le prétoire de Pilate, qui est désert aujourd'hui par la vertu de celui qui a été crucifié; et cette sainte montagne du Calvaire que vous voyez d'ici s'élever sous vos yeux, et qui atteste encore aujourd'hui qu'à la mort de Jésus les rochers se fendirent; et son sépulcre, qui est ici près, et la pierre qui fut roulée à l'ouverture, et que l'on peut voir encore aujourd'hui; et les anges qui le gardaient, et les femmes qui adorèrent le Christ ressuscité, et Pierre et Jean, qui coururent au sépulcre; et Thomas, qui mit la main dans son côté, et son doigt dans les ouvertures que les clous avaient laissées. Dieu, en effet, dans sa haute sagesse, a permis que cet apôtre doutât, afin que s'assurant par lui-même de la vérité, lui qui était présent, il fit pour nous cette épreuve que nous ne pouvions plus faire.

Vous auriez contre vous encore le témoignage des douze apôtres, de toute la terre, de tous les hommes qui croient en Jésus crucifié. Si aujourd'hui vous êtes tous ici présents, n'est-ce pas là encore un effet de la vertu du

Christ? Qui vous a amenés ici? quels soldats vous y ont contraints? où sont les fers qu'on a mis à vos mains? en vertu de quelle sentence du juge? C'est la croix de Jésus, ce trophée de notre salut, c'est la croix qui vous a tous ici réunis. Elle a dompté les Perses, civilisé les Scythes; elle a donné aux Egyptiens, au lieu des chiens et des chats qu'ils adoraient, au lieu de leurs superstitions grossières, la connaissance du vrai Dieu. C'est elle qui, jusqu'à ce jour, rend la santé aux malades, chasse les démons, détruit les impostures des enchanteurs et des magiciens.

C'est elle qui apparaîtra aux cieux avec Jésus-Christ. Il fera briller devant lui ce signe de sa victoire et de sa royauté. Les Juifs verront celui qu'ils ont outragé; ils reconnaîtront à sa croix celui qu'ils ont couvert d'ignominie : alors ils seront plongés dans les larmes; toutes les tribus d'Israël seront dans le deuil; alors viendra le repentir, mais le temps du repentir sera passé! Pour nous, glorifions-nous! notre joie et notre gloire, c'est la croix! Adorons le Seigneur, qui est venu, qui est mort pour nous sur la croix; adorons aussi Dieu le Père, qui nous a envoyé son Fils; adorons aussi l'Esprit-Saint! Gloire à la Trinité, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

LE SAMEDI-SAINT.

ÉPITRE.

Mes Frères, si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Ayez le goût des choses d'en haut, non des choses de la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Lorsque le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. (Saint Paul aux Colossiens, ch. III.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Donc, si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. » L'Apôtre associe les fidèles à toute la destinée de Jésus-Christ. Il avait montré plus haut qu'il était mort et qu'eux aussi étaient morts avec lui ; c'est pourquoi il leur dit : « Donc, si vous êtes ressuscités avec le Christ,

cherchez les choses d'en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Où donc veut-il transporter nos esprits? Ah! de quelle grandeur il remplit les âmes! Ce n'était pas assez dire : « Cherchez les choses d'en haut ; » il dit, quoi donc? il dit : « là où est le Christ séant à la droite de Dieu, » afin que de là il n'y ait plus pour nous moyen d'apercevoir la terre.

« Ayez le goût des choses d'en haut et non des choses de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. »

Cette vie présente, dit l'Apôtre, n'est pas notre vie. Il y en a une autre où il les presse de tendre toujours. Il veut transporter leurs esprits au-delà des choses présentes; il veut les faire asseoir dans les demeures supérieures. D'ailleurs, ne sont-ils pas morts déjà? De toute façon il leur montre qu'ils ne doivent point chercher les choses d'en bas. Car si vous êtes morts avec le Christ, vous ne devez pas les chercher, et si vous vous regardez comme étant déjà en possession du ciel, vous ne devez pas les rechercher davantage. Le Christ n'est point ici : donc votre vie non plus. Mais quand vivrons-nous donc? « Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, alors ce sera la gloire. » Alors la vie et le bonheur, et c'est ce qu'il vous faut chercher. Voilà comment l'Apôtre prélude pour arriver à ses fins, pour arracher ses fidèles aux fausses délices, à l'oisiveté et au relâchement.

« Votre vie est cachée ; » mais alors vous apparaîtrez avec lui. Vous êtes maintenant dans un état obscur, vous ne paraissez pas ce que vous êtes. Voyez-vous comment il nous transporte dans le ciel même? Il s'efforce, comme je

J'ai dit, de leur faire voir qu'en toutes choses ils sont associés aux destinées du Christ. Dans toutes ses épîtres, son but est de montrer aux fidèles qu'en toutes choses ils sont en société, en communion avec le Christ. C'est pourquoi il parle d'eux comme d'un corps, dont Jésus-Christ est la tête ; il cherche tous les moyens de leur inculquer cette vérité. Que si nous devons un jour apparaître avec le Christ, pourquoi nous affliger d'être ici-bas sans honneur ? Si cette vie présente n'est point une vie, ou si c'est une vie cachée, nous devons vivre comme si nous étions réellement morts.

« Alors vous aussi, vous apparaîtrez avec le Christ dans la gloire. » Une perle demeure cachée tant qu'elle reste renfermée dans sa coquille. Ainsi, qu'on nous loue ou qu'on nous méprise, soyons indifférents à tout, ne nous affligeons et ne nous plaignons jamais de rien. La vie présente n'est pas notre vie ; nous sommes des hôtes et des étrangers. « Car vous êtes morts, » dit l'Apôtre. Or, qui serait assez insensé pour chercher des serviteurs à un corps mort et enseveli, pour lui bâtir des maisons magnifiques ou pour lui acheter des vêtements précieux ? Personne, assurément. Agissons donc ainsi pour nous ; comme nous ne demandons autre chose, sinon qu'après la mort notre corps ne soit pas entièrement dépouillé, aussi dès maintenant ne cherchons que cela seul. Le vieil homme a été enseveli, non dans la terre mais dans l'eau. Il n'a pas été enseveli dans la mort, mais dans celui qui a détruit la mort même, et qui nous a ensevelis, non selon les lois de la nature, mais par une puissance plus forte que la nature et son domaine ; car on peut détruire aisément ce qui n'est que nature, mais on ne peut altérer en rien ce qui se fait par l'ordre de Dieu. Rien de plus heu-

reux que cette sorte de sépulture. Les anges, les hommes et le Seigneur des anges s'en réjouissent. Il ne faut point ici de vêtements précieux, ni de cercueil, ni autres choses semblables. Voulez-vous voir une figure de ce tombeau où les uns ont été ensevelis, et où les autres ont repris une nouvelle vie? Voyez la mer Rouge! Les Egyptiens ont été submergés, les Israélites y ont trouvé leur salut. La même eau est le tombeau des uns et la nouvelle naissance des autres. Ainsi en est-il du baptême. Unir et séparer sont des actions contraires. Cependant c'est ce que fait le feu : il dissout la cire et conglomère la terre métallifère qui contient l'or. La même chose arrive dans le baptême. La force du feu céleste y détruit une statue de cire et la remplace par un lingot d'or. Nous n'étions qu'un peu de boue avant le baptême, et nous sommes sortis de là comme un or purifié. Le premier homme, fait de la terre, est terrestre ; le second, qui vient du ciel, est tout céleste. Je disais que la boue était devenue de l'or ; je n'ai pas dit assez : la différence entre l'homme céleste et l'homme terrestre est plus grande encore ; il y a moins d'intervalle entre l'or et la boue qu'entre la terre et le ciel. Nous étions de cire et de boue ; nous nous sommes liquéfiés au feu de la convoitise, comme la cire se fond par l'action du feu matériel ; les tentations de toutes sortes nous ont brisés comme la pierre fait des vases d'argile. Si vous le voulez, décrivons notre première vie, notre vie rudimentaire. Voyons, n'est-ce pas un peu de terre et d'eau, deux éléments instables et défailants comme la poussière? Si vous aimez mieux, laissons le passé, examinons le présent : ne trouverons-nous pas que tout en nous est mobile comme l'eau, inconsistant comme le sable? Voulez-vous que je vous parle des dignités, de la domi-

nation? Il semble qu'il n'y ait rien en cette vie de plus enviable. Mais vous verrez que la poussière que le vent emporte est mille fois plus stable que toutes ces grandeurs. Car de qui les grands ne sont-ils pas les sujets? Ils sont esclaves de ceux qui les aiment, de leurs valets, de ceux qui font tout pour de l'argent; ils sont exposés à la colère du peuple et aux avanies des maîtres plus puissants dont ils dépendent. Celui qui siégeait hier du haut de son tribunal, dont les ordres étaient répétés par les clameurs des héraults, qui marchait superbe et triomphant, qui emplissait la place publique du bruit et de l'appareil de son cortège, celui-là aujourd'hui est vil, rampant, abject, abandonné de tous et nu comme la poussière chassée par le vent : toute sa grandeur est évaporée comme l'eau qui s'est écoulée.

Voulez-vous que nous examinions autre chose, la chose du monde la plus désirable, la richesse? Eh bien, soit, examinons jusqu'aux détails, analysons. Les richesses procurent les délices, elles procurent les honneurs, elles donnent de la puissance. D'abord que sont ces délices? Est-ce autre chose que de la poussière? elles s'évaporent plus vite encore que la poussière. En effet, s'agit-il des jouissances de la table, la sensation de plaisir ne dépasse pas la langue; cela même ne peut pas s'appeler plaisir du ventre, cela s'arrête à la langue. Mais les honneurs ont de grands charmes? direz-vous. Qu'y a-t-il au contraire de plus triste que cet honneur qu'on ne vous rend que pour votre argent? On ne vous honore point par un libre choix, il n'y a dans ces honneurs ni spontanéité ni franchise; ce n'est pas vous, ce sont vos richesses que l'on honore, et c'est en cela que je trouve la plus grande confusion des riches. Si vous aviez un ami, et que par

rapport à lui tout le monde vous respectât, en vous avouant franchement que par vous-même vous n'avez aucune valeur personnelle, dites-moi, pourrait-il y avoir un affront plus sanglant qu'un pareil honneur? C'est ainsi que les richesses nous sont plutôt un sujet de confusion que d'honneur, puisqu'on les honore plus que ceux qui les possèdent; elles prouvent plus notre faiblesse que notre grandeur. N'est-il pas absurde qu'on nous estime indigne de posséder un peu de terre et de cendre, car l'or n'est que cela, et qu'on croie devoir nous honorer à cause de cela? Certes, celui qui méprise les biens ne tombe pas dans cette honte. Il vaut mieux, sans comparaison, n'être point honoré que de l'être pareillement. Si l'on venait vous dire : Je n'ai que du mépris pour votre personne, mais je vous honore à cause de vos domestiques, y a-t-il quelque chose de pire qu'un tel affront? Vous regarderiez cela comme un outrage, et cependant nos serviteurs sont de la même nature que nous; ils ont une âme humaine comme nous. Combien donc n'est-il pas plus honteux d'être honoré pour des choses réellement viles, pour des maisons, pour des murs, pour des vases d'or et des vêtements? Voilà ce qui est véritablement ridicule et honteux; mieux vaudrait mourir que d'être ainsi honoré.....

Ah! plutôt, je vous en prie et vous en conjure, défaites-vous d'une telle folie, brisez ces vaines parures et ces futiles ornements, et donnez aux pauvres, donnez largement. Vous pouvez résister à mes instances; mais résiste qui voudra, qu'on m'accuse, qu'on me blâme, je n'épargnerai personne. Quand je vais paraître au tribunal du Christ, pour être jugé, vous serez loin de moi; et d'ailleurs vos bonnes grâces me serviraient peu lorsqu'il me faudra

rendre compte de mon administration... Je vous en prie encore et je vous en conjure (s'il le faut j'embrasserai vos genoux pour vous supplier), rendez-vous à mes instances, et renoncez à cette mollesse, à ces délicatesses, à ces fausses délices. Mollesse ! délicatesse ! c'est honte qu'il faut dire : honte et démence et aveugle fureur ! Il y a tant de pauvres qui entourent l'Eglise ! et l'Eglise, qui a tant d'enfants et si riches, ne peut secourir un seul pauvre ! Mais l'un souffre la faim, tandis que l'autre regorge ; l'un emploie l'argent aux services les plus bas, et l'autre n'a pas de pain à manger. Quelle atroce manie, quelle cruauté ! Ah ! plaise à Dieu de ne point nous mettre dans la nécessité de corriger plus sévèrement ceux qui n'obéiraient pas ; mais que plutôt ils acceptent le devoir de bon cœur, au moins avec résignation, afin que nous vivions pour la gloire de Dieu, afin que nous soyons délivrés du supplice qui menace les enfants rebelles dans l'autre vie, et qu'enfin nous arrivions à la conquête des biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la miséricorde, etc.

ÉVANGILE.

Sur la fin de la nuit du sabbat, lorsque le premier jour de la semaine commençait à luire, Marie Madeleine et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre. Et tout-à-coup il se fit un grand tremblement de terre ; car l'ange du Seigneur descendit du ciel et, s'approchant, il renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair,

et son vêtement comme la neige. Les gardes en furent remplis de frayeur, et tombèrent comme morts. Mais l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : Pour vous, ne craignez point; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, et il est ressuscité comme il l'avait dit : venez et voyez le lieu où l'on avait mis le Seigneur, et hâtez-vous d'aller annoncer à ses disciples qu'il est ressuscité. Il vous précédera en Galilée : c'est là que vous le verrez, je vous le prédis. (Saint Matth., ch. XXVIII.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Après le sabbat, à la première lueur du jour qui suit le sabbat, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. Et tout-à-coup il se fit un grand tremblement de terre; car l'ange du Seigneur descendit du ciel et, s'approchant, renversa la pierre et s'assit dessus.

« Son visage était comme l'éclair et ses vêtements comme la neige. » L'ange vint aussitôt après la résurrection du Fils de Dieu. Pourquoi est-il venu? pourquoi ôta-t-il la pierre? Il l'a fait en faveur des femmes qui elles-mêmes venaient pour voir le Christ au sépulcre. Ainsi donc, afin qu'elles crussent qu'il était véritablement ressuscité, on leur fit voir que le sépulcre était vide. Voilà pourquoi l'ange ôta la pierre; et il y eut un tremblement de terre, afin que leur attention fût excitée et que, secouant toute espèce d'engourdissement, elles arrivassent au sépulcre les yeux ouverts, leurs sens et leurs facultés jouissant de la plénitude de leur action.

« Les gardes, à sa vue, frappés d'épouvante, devinrent comme morts. Et l'ange dit aux femmes : Pour vous, ne craignez point ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. » Pourquoi l'ange leur dit-il : « Pour vous, ne craignez point ? » C'est que d'abord il voulait les délivrer de la frayeur où elles étaient, puis ensuite leur parler de la résurrection. « Pour vous, » dit-il : il veut honorer ces saintes femmes ; il montre en même temps que ceux qui ont commis un si grand forfait sont menacés des derniers malheurs, s'ils ne font pénitence. « Pour vous, dit-il, vous n'avez pas à craindre ; » mais ceux qui l'ont crucifié, c'est à ceux-là qu'il est réservé de craindre. Après qu'il les eut délivrées de leur frayeur, par ses paroles et par son aspect, car il avait un aspect joyeux comme un messager de bonheur, heureux lui-même des bonnes nouvelles qu'il apportait, il leur dit : « Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. » Il n'a pas honte de l'appeler le Crucifié. C'est qu'en effet Jésus crucifié est l'origine et l'ensemble de tous les biens. « Il n'est point ici, il est ressuscité ; » et pour le prouver, il ajoute qu'il l'avait dit lui-même : « Si vous vous déliez de ma parole, souvenez-vous de la sienne, et vous croirez. » Et pour leur en donner encore une autre preuve, il leur dit :

« Venez voir le lieu où le Seigneur était déposé. » L'ange avait détourné la pierre afin que les femmes fussent convaincues par leurs propres yeux.

« Et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Il va devant vous en Galilée ; vous le verrez là, je vous le prédis. »

Il veut aussi qu'elles annoncent aux autres ce qu'elles croyaient elles-mêmes. Il leur indique la Galilée comme un lieu paisible, éloigné des périls où ils se trouvaient alors,

afin que leur foi ne fût troublée par aucun mélange de crainte. « Aussitôt, sortant du sépulcre avec crainte et grande joie, elles coururent annoncer ceci aux disciples. »

DISCOURS DE SAINT BERNARD

SUR LA VIE SOUFFRANTE, LA MORT ET LA RÉSURRECTION
DE JÉSUS - CHRIST.

Ames chrétiennes, rendons nos hommages et nos adorations à Jésus de Nazareth, innocemment condamné par les Juifs et crucifié par les Gentils. Nous sommes chrétiens; il est juste, utile et nécessaire pour nous de révéler avec respect, d'embrasser avec amour et d'imiter avec courage les souffrances du Sauveur. En effet, elles ont été les moyens puissants dont la vertu souveraine et la sagesse infinie de Dieu se sont servies pour renouveler la face de la terre. Notre Seigneur Jésus-Christ s'est abaissé au-dessous des anges, afin de nous élever à eux : qui de nous refuserait de s'humilier pour Jésus-Christ? Notre Seigneur Jésus-Christ a subi pour nos péchés le supplice de la croix, et il a puisé dans l'amertume de cette mort une source de douceurs pour ceux qui l'aiment; il est mort et il a tué la mort, afin de nous donner la vie : qui pourrait ne pas aimer Jésus-Christ? qui ne consentirait pas à souffrir pour Jésus-Christ? C'est par l'ignominie de la croix que le Sauveur est arrivé à la gloire de sa divine splendeur; c'est à cause de sa respectueuse soumission que Dieu le Père lui a donné toute puissance dans le ciel et sur la terre, afin

que tous les anges du paradis lui rendent leurs hommages, et qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. Où est votre gloire, chrétiens, si elle n'est pas dans le saint nom de votre Dieu crucifié, et dans le nom de Jésus-Christ, qui est au-dessus de tout nom, et en qui celui qui est béni sur la terre le sera aussi dans le ciel? Glorifiez-vous donc au nom du Fils rédempteur; rendez hommage à ce divin Sauveur des hommes, qui a tout fait pour nous, et proclamez avec moi ses louanges, et disons ensemble :

Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, roi d'Israël et des Gentils, Prince des princes de la terre, Seigneur Dieu des armées, Vertu toute puissante du Dieu tout puissant! Nous vous adorons, gage précieux de notre salut, hostie pacifique, dont les douces émanations ont eu le pouvoir de fléchir le Père céleste, d'attirer ses regards sur la terre, et d'obtenir qu'il pardonnât à ses enfants! Nous publions vos miséricordes, divin Jésus, nous nous rassasions du souvenir de votre ineffable bonté. Souverain Seigneur, nous vous offrons un sacrifice d'actions de grâces pour la multitude des bontés que vous avez prodiguées à notre race coupable, à des fils indignes de vous. Nous étions encore vos ennemis, Seigneur; la mort exerçait son empire sur tous les hommes : c'était une loi fatale à laquelle était soumise toute la race d'Adam, en punition du péché originel. Vous vous êtes souvenu de vos paroles de miséricorde, et, du haut de votre demeure éternelle, vous avez jeté un regard de compassion sur notre vallée de larmes et de misères. Vous avez vu la douleur de votre peuple, et votre cœur compatissant s'est ému, et vous avez étendu sur nous des pensées de paix et de rédemption. Votre qualité de Fils de Dieu, de Dieu véritable, co-

éternel et consubstantiel au Père et au Saint-Esprit ; votre demeure inaccessible et resplendissante ; la puissance de votre Verbe, dont tout émane, rien ne vous arrête : vous daignez abaisser votre grandeur jusqu'à la prison de notre mortalité, pour venir partager, alléger nos misères et nous ramener à la gloire. C'eût été trop peu pour votre cœur d'opérer le prodige de notre rédemption par l'entremise d'un chérubin, d'un séraphin ou d'un de vos anges bienheureux : vous n'avez pas hésité à vous employer vous-même, en obéissant aux ordres de votre Père, qui nous a donné en vous le gage le plus précieux de son amour. Vous êtes venu au milieu de nous, ai-je dit, non pas que vous ayez quitté le ciel, mais vous avez manifesté votre présence en prenant un corps comme le nôtre. Assis sur le trône auguste de votre gloire, vous vous êtes incarné dans le sein d'une humble vierge obscure pour le monde et vile à ses propres yeux, mais vouée à la sainteté virgine ; conçu dans ses chastes entrailles par l'ineffable vertu du Saint-Esprit, vous avez participé à notre misérable origine. Ainsi cette naissance n'a terni en rien la grandeur de votre divinité, ni la pureté immaculée de votre divine Mère. O bonté aimable et miraculeuse ! vous, le Dieu de toute gloire, vous avez daigné prendre l'enveloppe d'une chétive créature ! souverain Maître de la nature, vous vous êtes fait l'égal de vos misérables serviteurs ! C'était peu pour vous d'être notre Père, notre Maître, vous avez voulu devenir notre Frère. L'univers entier est votre domaine, tout est en votre puissance, et en venant au monde vous vous êtes soumis sans murmure aux amères privations de la plus affreuse pauvreté. Je lis, en effet, dans les Saintes-Ecritures, au sujet de votre naissance, « qu'il n'y avait point de place pour eux

dans l'hôtellerie. » Vous n'eûtes point de berceau pour reposer votre faible corps : ce fut dans la crèche d'une pauvre étable que vous fûtes couché, à peine couvert de quelques lambeaux de langes, vous dont les cinq doigts embrassent toute la terre. Vous et votre Mère, vous n'avez trouvé d'asile qu'auprès des animaux. Consolez-vous, malheureux qui êtes aux prises avec la pauvreté : un Dieu la partage avec vous ! Il ne repose point sur le duvet d'un lit somptueux ; vous ne le trouverez pas au milieu des heureux du siècle. Et vous, riches de la terre, cessez de vous enorgueillir : vous n'êtes qu'un je ne sais quoi d'immonde ; la couche voluptueuse où vous vous plongez n'est qu'une fange, depuis que le Roi des rois a choisi et embelli, en s'y reposant, le grabat du pauvre ! Pourquoi mépriser, comme vous le faites, un lit simple et dur, quand un faible nouveau-né, qui tient dans sa main toutes les richesses, a préféré la litière des troupeaux à vos lits de duvet et de soie ?

Encore, ô mon Dieu ! votre débile enfance n'a pas été à l'abri du glaive des persécuteurs : vous étiez encore suspendu au sein maternel, lorsque l'ange apparut en songe à Joseph, et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte, et demeure-là jusqu'à ce que je te reparle ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le tuer. » Dès cet instant, ô bon Jésus, vous avez commencé le cours de vos souffrances. Cette première douleur de votre enfance ne s'arrêta pas seulement à votre personne : vous avez ressenti l'effet de la cruauté d'Hérode par la mort des nouveau-nés massacrés entre les bras des mères désolées.

Votre première enfance passée, vous nous avez donné l'exemple de la sagesse jointe à la modestie : on ne vous

a point vu dans les assemblées profanes, mais on vous a vu assis au milieu des docteurs, les interrogeant et les écoutant, vous le Seigneur des sciences, la sagesse de Dieu le Père ! Vous nous avez encore enseigné l'obéissance, en vous soumettant aveuglément aux volontés de vos parents, vous l'arbitre du monde. Puis, quand l'âge eut développé vos forces, après avoir préludé à votre glorieuse carrière, vous vous êtes levé comme un géant sans égal, et, afin de sauver votre peuple, vous vous êtes associé à son existence de tribulations ; pour commencer à vous rendre en tout semblable à vos frères, vous avez été trouver, comme pécheur, votre serviteur qui baptisait tous les pécheurs pour les laver de leur souillure, et vous avez demandé le baptême de purification, vous l'innocent Agneau de Dieu, que l'ombre même du péché n'a jamais souillé ! Mais dans cette cérémonie l'eau baptismale ne vous a rien communiqué : c'est vous qui l'avez purifiée elle-même, pour la faire servir à notre sanctification. De là vous êtes entré dans le désert avec l'esprit de force, afin de donner aussi l'exemple de la vie solitaire.

Vous avez supporté avec résignation la solitude et un jeûne de quarante jours, les aiguillons de la faim, les tentations et les ruses de Satan, pour nous rendre toutes ces peines plus faciles à porter. Enfin vous êtes revenu au milieu des brebis d'Israël, que la mort moissonnait, et là, allumant publiquement le flambeau de la parole divine pour éclairer la terre entière, annonçant le royaume de Dieu à tous ceux qui obéiraient à vos leçons, vous avez confirmé votre doctrine par des miracles ; vous avez prouvé à tous les hommes la divinité de votre mission, guérissant les malades, gratifiant les Gentils de tout ce qui pou-

vait servir au salut des pécheurs, parce que vous vouliez les gagner tous à la vie éternelle.

Cependant, ô mon Dieu, leur cœur insensé s'est obscurci, ils ont rejeté bien loin vos paroles, ils ont fermé les yeux à toutes les merveilles que vous semiez sur leurs pas. A peine s'est-il trouvé quelques généreux athlètes, que vous avez distingués dans les derniers du peuple, et qui devaient, comme par prodige, abattre et renverser les grands et les superbes de la terre. Quant aux autres, non contents de répondre à vos largesses par la plus noire ingratitude, ils vous ont abreuvé d'affronts, vous le Roi des rois, ils ont fait de vous le jouet de leurs caprices. Oui, lorsque de toutes parts éclatait dans vos œuvres divines une puissance sans exemple, ils ont été jusqu'à dire « Cet homme n'est pas envoyé de Dieu; c'est par la vertu du prince des démons qu'il chasse les démons; il est possédé lui-même; il cherche à soulever le peuple; il est ami de la bonne chère et de l'ivrognerie; il se lie avec les publicains et les pécheurs. » Pourquoi ces pleurs, timides mortels? Pourquoi ces gémissements à la moindre injure qui vous est faite? N'entendez-vous pas les affronts qui pleuvent pour vous sur la tête de votre Seigneur et de votre Dieu? Croyez-vous qu'après avoir appelé le Père de famille Béelzébub, ils épargneront ses serviteurs? Et cependant, ô bon Jésus, vainement ils vous poursuivirent de ces blasphèmes, et de mille autres; vainement quelques-uns portèrent la cruauté jusqu'à vous jeter des pierres : vous ne fîtes entendre aucune plainte; à tous leurs mauvais traitements, vous êtes resté comme un homme qui n'entend point, et dont la bouche est muette.

Alors, ne trouvant aucune cause pour vous ôter la vie, ils ont marchandé votre sang innocent, et l'ont acheté

trente deniers à l'un de vos disciples, enfant de malédiction. Et vous, ô mon Dieu, vous connaissiez la perfide trahison du coupable, lorsque, dans votre dernière cène, pliant les genoux devant lui, vous courbant jusqu'à terre, vous avez daigné toucher, laver et essuyer de vos mains sacrées ces pieds immondes, prêts à courir pour aller verser votre sang ! Comment marchez-vous encore la tête haute, hommes de poussière et de cendre ! Quoi ! l'orgueil vous enfle encore ? Quoi ! l'impatience vous domine ? vous ne voyez donc pas l'humilité, la douceur du divin Jésus ? Il a créé l'univers, il juge sans appel les vivants et les morts, et le voilà s'agenouillant devant un homme, un homme qui doit le trahir ! Venez apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur ; faites taire votre orgueil, rougissez de vos emportements ! C'est encore, ô mon Dieu, par suite de votre douceur infinie, que vous ne voulûtes pas confondre publiquement ce perfide, ni le démasquer devant ses frères ; vous lui fîtes seulement entendre qu'il devait accomplir au plus tôt ses desseins. Mais rien ne put l'arrêter dans ses projets criminels contre vous ; il sortit pour consommer sa perfidie ! O Lucifer, « toi dont le lever était si brillant dès le matin, comment es-tu tombé du haut des cieux ? » Tu rayonnais resplendissant au milieu des délices du paradis. Uni au cortège fortuné des habitants du ciel, admis au banquet du Verbe divin, comment es-tu tombé au nombre des enfants de ténèbres ? Tu vivais dans la pourpre : comment lui as-tu préféré des haillons infâmes ? Ah ! c'est alors que votre famille de prédilection, ô Jésus, a été vraiment digne de vous, lorsque cette âme vénale s'est retirée du milieu de vos anges. C'est alors que cette troupe bienheureuse a été abreuvée des eaux fécondes de votre divine parole, lors-

que vous en avez chassé celui que vous saviez indigne de ces trésors spirituels. Vous avez donné à vos disciples le commandement salutaire de la charité et de la patience; vous avez préparé à vos frères le royaume de votre Père; puis, en compagnie de vos chers disciples, vous vous êtes rendu au lieu désigné pour la trahison, sachant bien tous les maux qui allaient fondre sur vous. Ici, votre âme saisie d'une tristesse soudaine, à la vue de la passion qui allait s'accomplir en vous, accompagnée de toutes ses tortures, vous n'avez pas rougi de communiquer à vos frères la douleur qui s'emparait de vous, et de leur dire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Puis, tombant à genoux, la face contre terre, vous avez exhalé vos angoisses en cette prière : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. » Elle témoignait bien des angoisses de votre cœur, cette sueur de sang, dont les gouttes ruisselèrent sur votre divin corps pendant tout le temps de votre oraison. Puissant Jésus, mon Dieu, d'où pouvait vous venir cette inquiétude suppliante? N'est-ce pas de votre plein gré que vous vous offriez en sacrifice à votre Père? Oui, Seigneur, sans doute vous avez voulu consoler ainsi vos membres périssables, pour nous apprendre à ne pas nous désespérer lorsque la chair murmure dans sa faiblesse et pendant que l'esprit affronte les supplices. Ce fut afin d'exciter en nous de plus purs sentiments d'amour et de gratitude, que vous avez réellement souffert comme un simple mortel, et que le cours de votre passion était abreuvé de douleurs véritables. Ce fut la chair, oui, la chair, et non l'esprit, qui vous fit ajouter ces paroles : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

C'est qu'aussi vous avez bien fait voir que votre esprit était prompt à endurer les souffrances, lorsqu'à l'approche

de ces hommes de sang que le traître conduisait, et qui, les armes à la main, à la lueur des torches et des flambeaux, vous cherchaient pour vous faire mourir, vous vous êtes avancé et mis à leur merci, épargnant à l'infâme la honte de vous livrer lui-même. Et quand cette bête fauve s'est approchée pour baiser votre sainte face, vous ne l'avez pas repoussé, vous avez permis qu'il appliquât sa bouche sacrilège sur la vôtre si pure. Que pouvait-il y avoir de commun entre ce loup ravisseur et vous, l'Agneau sans tache du Seigneur? Comment Bélial osait-il s'unir à Dieu? Je vois encore là l'effet de votre bonté, ô Jésus! vous vouliez lui donner des preuves de tendresse capables d'amollir le cœur le plus endurci, lui rappelant le souvenir de votre ancienne amitié par ces mots : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? » Vous lui faites sentir l'horreur de son attentat en lui disant : « Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser! » Et aussitôt, voilà que les Philistins se jettent sur ce nouveau Samson. Et ils ne reculent pas d'épouvante lorsque, voulant porter la main sur vous, de votre bras puissant vous les renversez contre terre, non pour vous soustraire à leur action, mais pour montrer à la présomption humaine qu'elle ne pouvait contre vous que ce qu'il vous plairait de lui permettre!

Qui pourrait rappeler sans gémir avec quelle furie ces infâmes assassins se précipitèrent sur vous, ô bon Jésus, et vous garrottèrent inhumainement, chargeant de liens vos mains innocentes; puis, comment ils vous traînèrent devant des juges, comme un voleur, vous, Agneau si doux, qui ne profériez pas une plainte? Alors encore vous ne cessiez de répandre votre miséricorde sur vos ennemis, et de faire couler sur eux le miel de votre douceur; bien plus, vous arrêtiez le zèle d'un de vos serviteurs, qui,

pour vous défendre contre leur brutalité, venait de mutiler un des soldats ; vous avez guéri la blessure à l'instant. Il fallait que leur rage fût bien aveugle pour résister à ce miracle de bonté et ne pas tomber devant votre bienfait ! Ensuite on vous conduit dans l'assemblée des prêtres et des pontifes, déjà conjurés contre vous ; la vérité seule sort de votre bouche, et cependant ils vous condamnent à mort comme un vil blasphémateur. Quelle suite d'indignités vous eûtes alors à supporter de la part de votre peuple, ô aimable Sauveur ! Ce visage auguste, que les anges sont heureux de voir face à face, dont le seul aspect remplit le ciel d'allégresse, après lequel soupirent les saints de la terre, fut indignement profané par d'indignes crachats, cruellement frappé par des mains sacrilèges ; par dérision ils vous couvrent d'un voile, ils vous souffletent comme le dernier des esclaves, vous, l'arbitre suprême de l'univers. Il ne leur restait plus que d'abandonner votre vie à la voracité d'un monstre incirconcis.

Aussi les voilà qui vous traînent avec une corde devant Pilate, demandant à grands cris le supplice de la croix, pour vous, l'innocente victime ; et ils acquittent un homicide, préférant le loup à l'agneau, la boue à l'or le plus pur. Indigne et criminel échange ! Ce juge prévaricateur n'ignorait pas que c'était un complot tramé contre vous ; cependant il ne craint pas de s'associer à cette œuvre de malédiction ; sans motif il vous abreuve de ses amers dédains. Les risées vous poursuivent jusque dans son tribunal ; il vous fait dépouiller à nu devant vos bourreaux, il pousse l'infamie jusqu'à faire déchirer à coups de verges votre corps virginal, qui bientôt n'offre plus qu'une vaste meurtrissure et une plaie sanglante. Enfant bien aimé de mon Dieu, quel crime donc avez-vous commis pour mé-

riter de si cruelles tortures, de si impudents mépris? Aucun. C'est moi, misérable que je suis, oui, moi seul qui ai causé votre supplice. C'est moi : j'ai mangé le raisin vert et vos dents ont été agacées; vous n'étiez pas le ravisseur, et c'est vous qui avez restitué. Mais poursuivons, la rage sacrilège des perfides Juifs n'est pas encore assouvie.

Vous voici de nouveau aux mains des soldats incircoucis; ils vous conduisent à la mort la plus ignominieuse, et, comme si ce n'était pas assez pour ces infâmes de vous attacher à une croix, il faut qu'ils vous fassent subir les plus insultantes railleries. Voici ce que je lis dans l'Écriture : « Les soldats du gouverneur le menèrent dans le prétoire, et toute la cohorte s'assembla autour de lui. Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui un manteau de pourpre; et tressant une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête, et un roseau dans sa main droite; et fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, disant : Salut, Roi des Juifs. Et crachant sur lui, ils prenaient le roseau, et en frappaient sa tête. Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier. Et ils vinrent au lieu appelé Golgotha, qui est le lieu du Calvaire. Et ils lui donnèrent à boire du vin mêlé avec du fiel; et l'ayant goûté, il ne le voulut pas boire. En ce même temps ils crucifièrent avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! Après cela, Jésus, sachant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore, il dit : J'ai soif. Et aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il emplit de vinaigre, et la mettant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire; et

Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé. Puis, jetant un grand cri, Jésus dit : Père, je remets mon esprit entre vos mains ! Et baissant la tête, il rendit l'esprit. Alors un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. »

Eveille-toi, mon âme, sors de la poussière et contemple cet être surnaturel que les paroles de l'Évangile représentent aussi fidèlement qu'un miroir ; considère avec attention quel est ce personnage qu'entourent les vains attributs de la royauté, et qui ne s'offre à tes yeux que comme le plus vil des esclaves, couvert d'ignominie. Il a cependant une couronne, mais la couronne est pour lui un surcroît de supplice : ses mille pointes aiguës ensanglantent son front auguste. Il est vêtu de pourpre ; mais c'est une pourpre dérisoire, et un manteau d'ignominie. Il porte à la main un sceptre ; mais ce sceptre sert à frapper sa tête vénérable. On se prosterne à deux genoux devant lui, on l'appelle roi, et aussitôt sa divine face est couverte de crachats et de soufflets, tout son corps est meurtri à coups de verges. Vois, mon âme, quels outrages, quels affronts s'accumulent sur ce malheureux ! Son corps plie sous le poids de la croix, il est seul à porter son opprobre. Arrivé au lieu du supplice, on l'abreuve de myrrhe et de fiel, on l'élève en croix, et il dit : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Quel est donc cet homme à qui les plus cruels tourments n'ont pu arracher aucune parole, ni plaintes, ni reproches, ni excuses, ni menaces, ni malédictions contre la race abominable qui le torturait ? Que dis-je ? il meurt, et en mourant, prodige inouï ! il laisse tomber sur ses ennemis une parole de bénédiction ! Est-il rien de plus pacifique, rien de plus généreux ? Regarde, ô mon âme, ce n'est pas tout encore, ne

détourne pas la vue, admire et compatis! Vois ce corps nu tout déchiré de coups; vois-le attaché avec des clous à une croix infamante, entre deux voleurs; suis des yeux le vinaigre qu'on lui présente sur la croix, la lance qui lui ouvre le côté, après sa mort. Vois-tu le sang jaillir de toutes ses plaies, de ses pieds, de ses mains, de son cœur, et ruisseler jusqu'à terre? Fondez-vous en larmes, ô mes yeux! et toi, mon âme, consume-toi au feu de la compassion que doit exciter en toi cet être adorable qui succombe sous le poids de l'ignominie et de la douleur!

Tu as vu ses misères, ô mon âme! ta piété s'est émue; eh bien! vois maintenant sa majesté, admire sa grandeur. Que dit encore l'Écriture? « Depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, la terre entière fut couverte de ténèbres, le soleil s'obscurcit, le voile du temple fut déchiré depuis le haut jusqu'au bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'entr'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent. » Qu'était-il donc, ce crucifié, pour que le ciel et la terre compatissent à sa douleur? Qu'était-il celui dont la mort rend la vie aux morts? Reconnais-le, ô mon âme! reconnais-le : c'est le Seigneur ton Dieu, Jésus-Christ ton sauveur, l'unique Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, la seule créature innocente que la terre ait portée. « Le voilà pourtant mis au rang des scélérats, et, comme un vil lépreux, repoussé loin de la société des hommes. » On dirait d'un avorton rejeté hors du ventre maternel; car sa malheureuse mère, la Synagogue, l'a rejeté de son sein. Lui, le plus beau des enfants des hommes, oh! comme il a été défiguré! C'est pour nos iniquités que son corps a été couvert de blessures; c'est pour nos crimes que ses membres ont été brisés, il s'est offert

en holocauste de propitiation, et l'odeur suave de son sacrifice est montée jusqu'à vous, auteur souverain de toute gloire, pour détourner de dessus vos enfants l'indignation qu'ils méritaient, pour les faire asseoir à ses côtés, dans les demeures célestes.

Du haut de votre sanctuaire impénétrable, Seigneur notre Père, jetez les yeux sur cette hostie sainte que notre grand Pontife, votre divin Fils Jésus-Christ, vous offre pour les péchés de ses frères; laissez-vous fléchir et oubliez l'énormité de notre malice. Ecoutez le sang de Jésus-Christ, notre frère, qui s'élève de la croix vers vous. Pourquoi, Seigneur, pourquoi est-il attaché à ce bois infâme? Regardez-le attaché encore aujourd'hui, puisque le passé se confond devant vous avec le présent. Vous êtes son Père: reconnaissez la tunique de votre fils Joseph. Hélas! « une bête féroce l'a dévoré; » dans sa rage, elle a foulé aux pieds ses vêtements: regardez les traces du sang. Voyez les cinq marques de ses dents. C'est le même manteau que cet enfant vierge laissa aux mains de la coupable Egyptienne, en sauvant le précieux trésor de la sainte pudeur, aimant mieux descendre dans la prison de la mort, dépouillé de son enveloppe charnelle, que d'écouter la voix de l'adultère qui lui promettait les vains honneurs de cette vie, cette voix qui lui disait: « Je te donnerai tout cela si, te prosternant devant moi, tu m'adores. »

Mais maintenant, ô Père éternel! nous savons que votre Fils est vivant, qu'il règne sur toute la terre d'Égypte et dans tous les lieux soumis à votre domination. Vous l'avez fait sortir du cachot de la mort et des enfers pour l'associer à votre empire; la couronne de l'immortalité rayonne sur sa tête; il a changé sa robe périssable pour un

vêtement d'éternelle lumière. Il a soumis à ses lois l'empire de Pharaon, et, pour compléter son triomphe, il est monté aux cieux par sa propre vertu. Le voilà comblé de gloire et d'honneur, assis à la droite de votre majesté, pour nous servir d'avocat auprès de vous. Aussi est-il notre chair et notre frère. Regardez, Seigneur, le visage de votre Christ qui vous a été obéissant jusqu'à la mort ; que ses plaies soient à tout jamais présentes à vos yeux, afin que vous vous souveniez éternellement de la satisfaction infinie que vous avez reçue de lui pour nos péchés. Pesez, ô mon Seigneur, dans la balance de votre justice, les crimes qui ont attiré sur nous votre colère et les souffrances que votre Fils a endurées pour nous. Sans doute, ô mon Dieu, ces souffrances seront auprès de vous d'un plus grand poids pour faire pencher sur nous vos miséricordes, que nos péchés pour provoquer votre colère. Que toutes les créatures, ô Père éternel, rendent de continuelles actions de grâces à cet excès de bonté qui vous a porté à ne pas épargner le Fils unique de votre cœur ; qui vous l'a fait livrer à la mort pour nous tous, afin qu'il soit éternellement notre fidèle avocat auprès de vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

LE JOUR DE PAQUES.

ÉPÎTRE.

Mes Frères, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme étant vous-mêmes de vrais azymes, car notre pâque est le Christ immolé pour nous. Célébrons donc cette pâque non point dans le vieux levain, ni dans un levain de malice et de corruption, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité. (Saint Paul, I Cor., ch. v, v. 7.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Purifiez-vous du vieux levain. » Saint Paul, dans cette épître, venait de reprocher vivement aux Corinthiens de souffrir au milieu d'eux le fornicateur incestueux. Chassez donc cet impur, leur dit-il ; et non-seulement lui, mais encore tous les hommes déréglés et les méchants, car ce mot de vieux levain ne signifie pas seulement le péché de fornication, il embrasse toute espèce de dérèglements.

Purifiez-vous, mais purifiez-vous avec le plus grand soin, pour effacer toute trace de la corruption précédente. Ainsi leur fait-il entendre par là qu'il leur reste encore bien des choses à purifier.

« Afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes de vrais azymes. » Sans doute le désordre n'était pas général, et un grand nombre d'entre les fidèles s'en était préservé. Cependant ces paroles : « comme vous êtes des azymes, » ne signifient pas que tous étaient purs : c'est plutôt un vif désir que l'Apôtre exprime ; il voudrait que tous fussent irréprochables.

« Car notre pâque est le Christ immolé pour nous. » C'est pourquoi, célébrons la pâque, non dans le vieux levain ni dans un levain de malice et de corruption, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité. » Jésus-Christ aussi donne le nom de levain à la doctrine. L'Apôtre poursuit la comparaison. Il rappelle à l'esprit de ce peuple les traditions anciennes, la pâque, les pains azymes, les grâces qu'ils reçurent alors, celles qu'ils reçoivent maintenant, aussi bien que les peines et les supplices qu'ils doivent craindre. Le temps présent est donc un jour de fête continuelle. Car l'Apôtre dit : « Célébrons la fête, » non pas parce que c'est la Pâque ou la Pentecôte ; il montre que toute cette vie doit être pour les chrétiens un jour de fête à cause des biens ineffables dont ils ont été comblés.

En effet, chrétiens, quelles faveurs n'avons-nous pas reçues de Dieu ? Le Fils de Dieu s'est fait homme à cause de vous, vous a délivrés de la mort ; il vous a appelés au royaume. Enrichis de dons si précieux, comment pouvez-vous ne pas faire de cette vie une fête continuelle ? Que personne donc ne s'attriste, ni de la pauvreté, ni de la maladie, ni des pièges que nos ennemis nous tendent,

le temps actuel est un temps de fête. « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le dis encore, réjouissez-vous.¹. »

Personne, aux jours de fête, ne revêt d'habits souillés ; nous donc aussi conformons-nous à cette règle de convenance. Nous sommes conviés aux noces, mais à des noces spirituelles. « Le royaume de Dieu, est-il dit, est semblable à un roi qui veut célébrer les noces de son fils. » Quand c'est un roi qui célèbre des noces, et que ce sont les noces de son fils, peut-on rien souhaiter de plus solennel ? peut-on désirer une plus grande fête ? Que personne donc ne se présente en haillons. N'entendons pas ceci à la lettre : il ne s'agit pas de vêtements, il s'agit des actes impurs. Vous savez ce qui est marqué dans l'Evangile : « Tous les conviés avaient la robe nuptiale ; un seul se trouva couvert de haillons ; aussi fut-il rejeté. » Jugez donc, mes Frères, voyez avec quelle pureté il faut s'approcher de ce festin nuptial.

Ce n'est pas là néanmoins la seule raison qui porte saint Paul à rappeler aux fidèles la tradition des pains azymes. Il veut encore leur faire voir l'union de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, et leur apprendre qu'après avoir mangé des pains azymes, il ne leur est plus permis de retourner en Egypte, et que quiconque le fera aura le sort des Egyptiens eux-mêmes. Car quoi que puisse dire le Juif le plus orgueilleux, ces histoires d'autrefois ne sont que les ombres de ce qui se passe parmi nous.

Aussi, interrogeons le Juif : que répondra-t-il ? Il pourra dire, il est vrai, des choses grandes, mais qui n'ont rien d'approchant de la majesté de nos mystères, parce qu'il

¹ Philip., iv.

ne connaît point la vérité. Il nous dira que Dieu agit si puissamment alors sur le cœur des Egyptiens, que, bien que jusque-là ils les eussent retenus captifs, malgré les plaies dont Moïse les avait frappés, ils furent néanmoins ensuite les premiers à les presser de sortir. Mais qu'on m'interroge, moi, il ne sera plus question ni de l'Égypte, ni de Pharaon, mais de la liberté, de l'affranchissement de l'erreur et de la tyrannie des démons et des ténèbres de l'enfer; il ne s'agira plus de Moïse, mais du Fils de Dieu; ni de la mer Rouge, mais du baptême, de cette source de tous les biens, de ces eaux salutaires où le vieil homme a été englouti... Que signifient toutes ces conditions exigées dans la victime pascale? Ce sera un agneau mâle, sans tache, ayant un an, et vous n'en romprez pas un os. Pourquoi appeler les voisins? Que veut dire ceci, qu'il faut manger debout, et sur le soir? Pourquoi marquer de sang les montants et le linteau de la porte de la maison où l'on mange? Le Juif n'a rien à dire à tout cela, sinon que c'est de l'Égypte qu'il s'agit. Mais moi je vous dirai ce que signifie le sang, et l'ordre de manger l'agneau sur le soir, et pourquoi il fallait manger tous ensemble, et pourquoi il fallait manger debout.

Mais voyons auparavant pourquoi il était défendu de conserver du levain en aucun lieu. Que marquait cette figure, sinon qu'un chrétien doit être dégagé de la malice et du levain du péché? De même qu'un Juif pour avoir conservé du levain aurait été exterminé, de même parmi nous un homme en qui sera trouvée la corruption du péché périra.

Si les punitions de Dieu étaient si terribles, alors qu'il ne s'agissait que de l'ombre, que sera-ce pour nous qui possédons la vérité? Si les Juifs montraient tant d'exacti-

tude à purifier alors leurs maisons du vieux levain, s'ils poussaient le scrupule jusqu'à nettoyer les maisons et les murs jusque dans les derniers détails, combien, à plus forte raison, devons-nous fouiller profondément dans tous les replis de notre âme, pour en rejeter toutes les pensées impures. Cette cérémonie, pratiquée autrefois avec tant d'exactitude, est aujourd'hui tombée en désuétude parmi les Juifs. Il y a du levain partout, quoique partout il y ait des Juifs. Les azymes se font au milieu des villes; ce n'est plus une loi, ce n'est qu'une simple observance, qui n'a rien de sérieux. C'est qu'en effet depuis que la vérité est venue, la figure typique n'a plus aucune importance. L'Apôtre se sert donc de cet exemple tiré des purifications judaïques pour montrer aux Corinthiens combien il importait de retrancher le scandale, et il leur fait un devoir de chasser de l'Eglise le fornicateur qui la scandalisait. Non-seulement il était un membre inutile, mais il pouvait nuire à la communauté, au corps entier, en lui communiquant sa corruption. Car je suppose qu'une odeur infecte se fasse sentir et qu'on ne sache d'où vient l'infection : on l'attribuera à toute une assemblée. C'est pourquoi l'Apôtre exhorte vivement les fidèles à se purifier de ce qu'il y a de vieux levain parmi eux : « Afin que vous soyez une pâte nouvelle, dit-il, comme vous devez être de vrais azymes. Car notre pâque est le Christ immolé pour nous. » Il ne dit pas que le Christ est mort, mais qu'il a été immolé, se conformant en cela à la figure de l'agneau pascal. Ne vous mettez donc plus en peine des azymes d'autrefois : il ne s'agit plus pour vous de l'agneau figuratif; ne vous inquiétez pas du levain pris à la lettre, les azymes dont il s'agit pour nous ne sont plus un pain matériel.

« Célébrons donc la Pâque, non dans le vieux levain, ni dans un levain de malice et de corruption, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité. » Que veut dire l'Apôtre par ce vieux levain ? Il veut dire que ce qu'il y avait de vieux en nous, que notre vie première était corrompue jusque dans sa source, et que ce levain, étant vieux, est bien près de tomber dans la pourriture et l'infection ; ce qu'on peut dire parfaitement bien du péché. Car on ne peut pas blâmer en général tout ce qui est vieux, comme en général on ne loue pas tout ce qui est nouveau. Il faut tenir compte des choses dont il s'agit. En effet, il est écrit : « Ne quitte pas un ancien ami, car un nouveau ne lui sera pas semblable. Un nouvel ami est un vin nouveau ; il vieillira et alors tu le boiras avec délices¹. » Ainsi, en fait d'amitié, la vieille vaut mieux que la nouvelle. Il est dit ailleurs : « L'ancien des jours était assis. » On voit encore ici que l'antiquité est un sujet de gloire. Ailleurs, selon les sujets, l'Écriture exprime du mépris pour ce qui est vieux. « Ils ont vieilli, dit-elle, ils sont devenus semblables à des boiteux qui ne marchent pas droit dans leurs sentiers. » David dit de même : « J'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis. »

Mais ce que l'Apôtre dit ici du vieux levain nous paraît s'adresser surtout aux prêtres qui laissent croupir dans l'Église le vieux levain des vices, et qui négligent de la purifier, en ne rejetant pas de son sein les avares, les ravisseurs du bien d'autrui, les pervers, et tous les vices qui sont exclus du royaume des cieux.

¹ Eccl., ix, 14, 15.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Marie Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles vinrent au sépulcre, et y arrivèrent le soleil étant déjà levé. Cependant elles se disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? Mais, regardant, elles virent que la pierre, qui était très grande, avait été ôtée. Puis, entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent prises de frayeur. Il leur dit : Ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité ; il n'est point ici ; voici le lieu où ils l'avaient mis. Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il les a précédés dans la Galilée : vous le verrez là, comme il vous l'a dit. (Saint Marc, ch. xvi.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Les continuel^s maux d'estomac¹ que j'ai soufferts m'ont empêché depuis longtemps de vous entretenir et de vous

¹ Il pourra se faire que ce genre d'exorde ne soit pas du goût de certains lecteurs trop esclaves de la forme ; mais cela prouverait une fois de plus que la rhétorique a tort. Saint Grégoire aimait bien son peuple et il en était tendrement aimé ; c'était là le secret et la puissance de son art. Avec cela, il pouvait parler de ses maux d'estomac et de bien d'autres choses : il était sûr d'exciter toujours l'intérêt de son

expliquer le saint Evangile. L'effort que j'ai fait pour vous parler m'a ôté la voix ; et aujourd'hui que je ne puis me faire entendre de beaucoup de monde, j'ai honte de me présenter devant un auditoire aussi nombreux. Ce n'est pas que je ne blâme moi-même cette fausse honte ; car qu'importe ? Est-ce que je ne dois pas prendre soin de quelques âmes, sous prétexte que je ne puis être utile à toutes ? Et si je ne suis pas assez fort pour porter beaucoup de gerbes à la moisson, dois-je pour cela retourner à la grange les mains vides ? Non, sans doute, et quand je n'en pourrais pas porter autant que je le dois, j'en porterai toujours quelques-unes, ne fût-ce que deux, ou même une seule. La bonne volonté des faibles ne laisse pas d'avoir sa récompense assurée ; et quoique le souverain juge examine le poids de nos actions avant de nous donner la récompense, toutefois, en les pesant, il tient compte de nos forces et de notre capacité.

L'Evangile que vous venez d'entendre, mes très chers Frères, paraît fort clair. Nous allons suivre l'histoire qu'il nous rapporte, en l'accompagnant de quelques mots d'explication. « Marie Madeleine vint dès le matin au sépulcre, avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. » L'évangéliste marque l'heure exacte pour l'éclaircissement du fait qu'il décrit. Marie allait chercher dans le sépulcre le Créateur du monde, qu'elle croyait mort ; et parce qu'elle ne l'y trouvait point, elle crut qu'on l'avait

auditoire. Nous ne sommes qu'un simple éditeur, mais il nous semble qu'il y a dans cette naïve confiance du grand pape et du saint vieillard un charme de bonhomie antique qui vaut bien tout le mécanisme de notre cérémonial. A nos risques et périls, nous croyons que les superstitions de l'étiquette sont bien petites à côté de cela.

(*Note de l'éditeur.*)

enlevé secrètement. Les ténèbres n'étaient pas entièrement dissipées quand elle vint au sépulcre; elle courut promptement avertir les disciples. Ceux d'entre eux qui aimaient le plus Jésus-Christ, Pierre et Jean, vinrent au sépulcre pour savoir par eux-mêmes ce qu'il en était. Tous deux ensemble couraient; mais Jean courait plus vite que Pierre : il arriva le premier au sépulcre; cependant il n'entra point. Pierre, qui le suivait, arriva aussi et entra dans le sépulcre.....

« Alors seulement l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi, et il vit et il crut. »

Toutes ces particularités ne nous ont pas été rapportées sans intention, sans doute. Qu'a-t-il donc vu, mes Frères, ce disciple, et qu'a-t-il cru? Pensez-vous qu'il fut persuadé que le Seigneur qu'il cherchait était ressuscité? Non, pas encore; ce n'est pas cela qu'il croyait. L'Évangile le dit formellement : « Ils ne savaient pas encore qu'il fallait, d'après l'Écriture, qu'il ressuscitât d'entre les morts. » Que vit donc le disciple Jean et qu'a-t-il cru? Il vit les linges posés à terre, et il crut ce que Marie avait rapporté et ce qu'elle croyait elle-même, quand elle vint en courant dire à Simon Pierre : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » Remarquez ici, mes Frères, la conduite admirable de la divine bonté. Le Seigneur excite les cœurs des disciples à le rechercher, et en même temps il diffère de se montrer à eux, afin que leurs esprits encore faibles, sollicités à le chercher par le désir et l'espérance, deviennent, en s'épurant, plus dignes de le trouver; afin qu'ils s'attachent d'autant plus fermement à lui, qu'ils auront mis plus d'ardeur et d'empressement dans leur recherche.

Après ces quelques mots d'explication sur l'Évangile,

il nous reste maintenant, mes très chers Frères, à vous dire quelque chose sur l'excellence d'une si grande solennité. Je dis *l'excellence*, car elle surpasse de beaucoup toutes les autres. Et comme l'Écriture dit *le Saint des saints, le Cantique des cantiques*, pour marquer la grandeur et la dignité de ces choses, de même aussi nous pouvons très bien appeler cette solennité la fête des fêtes. Car c'est cette grande fête de la résurrection qui nous ouvre l'espérance de la céleste patrie et qui nous permet d'aspirer à la gloire du royaume éternel. C'est par elle que les élus qui étaient retenus captifs aux enfers, attendant le moment de la délivrance, furent enfin introduits dans les joies et les délices du paradis. C'est ainsi que le Seigneur accomplit, en ressuscitant, la promesse qu'il avait faite avant de souffrir : « Quand j'aurai été élevé de terre, avait-il dit, j'attirerai toutes choses à moi. » Il a, en effet, attiré tout à lui, il n'a laissé aux enfers aucun de ses élus. Il a tout attiré, c'est-à-dire tous ceux qui étaient à lui. Car sa résurrection n'a pas servi à ceux qui ont voulu rester infidèles, ni à ceux qui, pour leurs crimes, étaient condamnés aux feux éternels; il a seulement retiré des prisons de l'enfer ceux qu'il a reconnus pour siens et qui lui appartenaient par la foi et par les œuvres. C'est à ce sujet que le prophète Osée s'écrie : « O mort, je serai ta mort; je serai ta morsure, ô enfer. » En effet, la mort détruit les êtres; mais la morsure ne détruit pas, elle arrache à une proie un lambeau en laissant le reste. Ainsi, le Seigneur a tué la mort en faveur de ses élus, il a été la mort de la mort. Mais il n'a enlevé qu'une partie de ce que l'enfer retenait dans ses prisons, il l'a laissé subsister, il ne l'a pas tué. Ainsi dit le Seigneur par la bouche du prophète : « O mort, je serai ta mort; » c'est-à-dire qu'il

n'y a plus de mort pour mes élus : « Et je serai ta morsure, ô enfer ; je t'arracherai tes captifs. »

Qu'elle est grande, mes Frères, cette glorieuse fête qui a brisé les prisons de l'enfer, et nous a ouvert les portes du ciel ? Mais cherchons, je vous prie, encore plus particulièrement quel est son nom ? Demandons au plus grand des prédicateurs ce qu'il pense de cette fête. Il nous répond que « notre pâque est le Christ immolé pour nous. » Si donc Jésus-Christ est la pâque, recherchons ce que la loi dit de la pâque, et nous examinerons ensuite si cela se rapporte à Jésus-Christ.

La loi disait : « Ils prendront du sang de l'agneau et ils en marqueront les deux montants et le linteau de la porte de la maison où ils mangeront. Et ils mangeront cette nuit-là même la chair de l'agneau rôtie au feu, avec du pain sans levain, et des laitues sauvages. Vous n'en mangerez rien à moitié cuit, ni bouilli dans l'eau, mais seulement rôti au feu ; vous mangerez la tête avec les pieds et les entrailles ; vous n'en garderez rien pour le lendemain ; mais vous brûlerez au feu ce qu'il en sera resté. Vous le mangerez donc ainsi : les reins ceints, des chaussures aux pieds, un bâton à la main, et vous mangerez à la hâte ; c'est la pâque du Seigneur. »

Expliquons tous ces symboles pour notre édification. Vous savez maintenant, mes Frères, ce que c'est que le sang de l'agneau, non plus simplement parce qu'on vous l'a expliqué d'une manière quelconque, mais parce que vous avez été admis à le boire vous-mêmes. Mais il faut que vous sachiez, mes Frères, que la seule communion au sacrement de notre Sauveur ne suffit pas pour célébrer cette solennité toute spirituelle, si l'on n'y joint la pratique des bonnes œuvres. A quoi sert de communier

de bouche au corps et au sang de Jésus-Christ si on se sépare de lui, si on le combat par des mœurs dépravées et corrompues? Aussi, ce n'était pas sans raison qu'il était ordonné de manger l'agneau pascal avec du pain sans levain et des laitues sauvages. Or, manger le pain sans levain, c'est faire des bonnes œuvres exemptes de toute impureté de la vaine gloire; c'est accomplir les préceptes de miséricorde sans y mêler le péché, car autrement ce n'est qu'un dérèglement et une inutile dissipation.

Il était ordonné de manger l'agneau de la pâque avec des laitues amères. De même aussi quand nous recevons le corps du Sauveur, nous devrions verser des larmes de douleur à la vue de nos péchés, afin de purger notre âme par l'amertume de la pénitence de toutes les humeurs mauvaises d'une vie corrompue.

Vous avez entendu, mes Frères, comment on doit préparer et manger la pâque; apprenez maintenant quels sont ceux qui sont dignes de la manger: « Or, vous mangerez l'agneau de cette manière: vous ceindrez vos reins. » C'est-à-dire qu'il faut réprimer les passions de la chair. « Brûlez mes reins, » disait David dans un psaume; il désignait ainsi le siège et le foyer des affections impures. C'est ainsi que le Seigneur lui-même, parlant du démon qui exerce particulièrement son pouvoir sur les hommes par le vice de l'impudicité, dit que sa force est dans ses reins. Celui donc qui mange la pâque doit ceindre ses reins; celui qui célèbre la grande solennité de la résurrection et de l'incorruptibilité du Seigneur ne doit plus être assujéti à la corruption; il doit dompter ses passions et réprimer les mouvements impurs de sa chair. Celui au contraire qui est esclave de la corruption par l'incontinence n'a pas encore compris la fête de l'incorruptibilité

de Jésus-Christ. Je ne doute pas que ce discours ne semble dur à quelques-uns; mais la porte qui mène à la vie est étroite. Néanmoins nous avons un grand nombre d'exemples de chrétiens généreux qui vivent chastement et dans la continence!

« Vous mangerez debout, des chaussures aux pieds et un bâton à la main; » c'est-à-dire dans l'attitude des voyageurs. « Un bâton à la main. » Le bâton est la marque de la sollicitude pastorale. Il est remarquable que l'on nous commande d'abord de ceindre nos reins avant de prendre un bâton à la main : cela veut dire que ceux qui se chargent du soin pastoral doivent avoir auparavant dompté en leur corps tous les mouvements de la chair, de peur que pendant qu'ils prêchent aux autres les vertus les plus généreuses, ils ne succombent lâchement eux-mêmes aux désirs de mollesse et d'impureté.

« Et vous mangerez à la hâte. » Remarquez, mes Frères, remarquez bien ce mot *à la hâte* : c'est-à-dire qu'il faut se hâter de connaître les commandements de Dieu, les mystères de notre Sauveur, le bonheur de la céleste patrie, et d'accomplir avec diligence les préceptes de la vie. Nous n'ignorons pas que nous avons aujourd'hui le temps de bien faire, mais nous ne savons pas si nous l'aurons encore demain. Mangez donc la pâque à la hâte, c'est-à-dire, aspirez avec empressement et avec ardeur à la bienheureuse solennité de la patrie céleste. Que personne ne s'endorme dans le chemin de cette vie, de crainte qu'il ne perde sa place glorieuse dans le ciel. Que personne ne diffère l'exécution de ses bons desseins; mais hâtons-nous d'accomplir le bien que nous avons entrepris, de crainte qu'il ne nous soit pas permis d'achever ce que nous aurons commencé. Si nous ne sommes pas in-

grats envers Dieu, si nous sommes sensibles à son amour, Jésus-Christ, que nous aimons, nous assistera, lui qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, pendant tous les siècles. Ainsi soit-il!

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

C'est aujourd'hui qu'il faut nous écrier tous avec le bienheureux prophète David : « Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur et qui pourra dignement célébrer ses louanges ? » Nous voici arrivés à une fête désirable et salutaire : c'est le jour de la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ, jour qui a vu finir la guerre, conclure la paix, sceller notre réconciliation ; jour dans lequel la mort a été détruite et le démon vaincu. C'est aujourd'hui que les hommes se sont réunis aux anges, et que les mortels, revêtus d'un corps, chantent désormais des hymnes avec les puissances incorporelles ; c'est aujourd'hui que l'empire du démon est aboli, que les liens de la mort sont rompus, que le triomphe de l'enfer est anéanti ; c'est aujourd'hui qu'on peut répéter ces paroles du prophète : « O mort ! où est ton aiguillon ? Enfer ! où est ton triomphe ? » Aujourd'hui notre Seigneur a brisé les portes d'airain et effacé les horreurs de la mort. Que dis-je, les horreurs de la mort ? il a même changé son nom : la mort n'est plus appelée mort, mais repos et sommeil. Avant la naissance de Jésus-Christ et le bienfait de la croix, le nom même de la mort était redoutable. Le premier homme entendit prononcer cette sentence comme

l'arrêt d'un grand supplice : « Le jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort. » Le bienheureux Job l'appelle de ce nom : « La mort, dit-il, est un repos pour l'homme. » Le prophète David disait : « La mort des méchants est funeste. » Non-seulement la séparation de l'âme et du corps était appelée mort, mais enfer. Écoutez le patriarche Jacob : « Vous ferez descendre ma tête blanche chargée de douleur au sépulcre. » « L'enfer, dit encore un prophète, a ouvert son abîme. » « Il me délivrera, dit encore un autre prophète, de l'enfer le plus profond. » Enfin, vous trouverez plusieurs passages de l'Ancien-Testament où le départ de cette vie est appelé mort et enfer. Mais depuis que notre Seigneur Jésus-Christ s'est offert pour nous en sacrifice, depuis qu'il s'est ressuscité lui-même, ce Dieu plein de bonté a anéanti ces noms ; il a introduit parmi les hommes un genre de vie nouveau et extraordinaire. Le départ de ce monde n'est plus appelé mort, mais repos et sommeil. Qu'est-ce qui le prouve ? Écoutez Jésus-Christ lui-même qui dit : « Notre ami Lazare dort, mais je vais l'éveiller. » Car il était aussi facile au Maître commun de tous les mortels de le ressusciter, qu'à nous de réveiller un homme endormi. Et cette expression était si étrange et si nouvelle que les disciples ne la comprirent pas, et lui dirent : « S'il dort, il guérira. » Alors Jésus, condescendant à leur faiblesse, leur dit clairement : « Lazare est mort. » Le docteur des nations, le bienheureux Paul, écrivant aux Thessaloniens, leur dit : « Je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance. » Et encore ailleurs : « Ceux qui dorment en Jésus-Christ ont-ils

péri sans ressource? » Et encore : « Nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis. » Et encore : « Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis. »

Vous voyez partout que cette mort n'est plus appelée que repos et sommeil, et que cette mort, dont l'aspect était si terrible avant Jésus-Christ, n'est plus un objet d'effroi depuis sa résurrection. Vous voyez le triomphe éclatant de cette résurrection glorieuse. De quels biens elle a été pour nous la source ! Par elle, les ruses du démon ont perdu tout leur effet ; par elle, nous bravons la mort ; par elle, nous méprisons la vie présente ; par elle, la soif des biens futurs nous dévore ; par elle, nous pouvons, sous la grossière enveloppe d'un corps, jouir des mêmes privilèges que les puissances incorporelles. Aujourd'hui nous avons remporté une victoire éclatante ; aujourd'hui notre Seigneur, après avoir érigé un trophée avec les dépouilles de la mort, foulant sous ses pieds la puissance du démon, nous a ouvert, par sa résurrection, la voie du salut. Ainsi, réjouissons-nous, tressaillons et triomphons ! Quoique notre Seigneur seul ait vaincu, quoique la victoire lui revienne à lui seul, la joie et l'allégresse doivent nous être communes. C'est pour notre salut qu'il a opéré tous ces prodiges, et il a vaincu le démon par les moyens mêmes dont le démon s'était armé contre nous ; il a pris ses propres armes pour le combattre. Écoutez comment cela s'est fait. Une vierge, un arbre avec son fruit, et la mort avaient été les instigateurs de notre défaite. La vierge, c'était notre mère Eve, qui n'avait pas encore connu Adam lorsqu'elle fut séduite par le

démon; puis il y avait l'arbre du jardin d'Éden, et la mort qui fut la peine imposée au premier homme. Voyez-vous comment une vierge, le bois et la mort ont été les instruments de notre défaite? Voyez maintenant comment ils sont devenus ensuite les causes de notre victoire. Marie a remplacé notre mère Eve; le bois de la croix, l'arbre de la science du bien et du mal; la mort de Jésus-Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le démon a été vaincu par les armes dont il s'était servi pour vaincre. Le démon avait renversé Adam avec le bois de l'arbre; Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme; le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses privilèges et l'a enfermé vaincu et captif dans l'obscurité d'une prison; le bois de la croix a élevé Jésus-Christ et l'a montré à toute la terre nu, cloué et vainqueur. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui; la mort de Jésus-Christ a rendu la vie à ceux qui étaient nés avant lui. « Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges? » Nous étions tombés : nous avons été relevés; vaincus, nous sommes devenus victorieux; nous avons passé de la mort à l'immortalité.

Tels sont les bienfaits signalés de la croix, telles sont les preuves frappantes de la résurrection. Aujourd'hui les anges tressaillent de joie, toutes les puissances célestes se réjouissent du salut du genre humain. En effet, si l'on se réjouit dans le ciel et sur la terre pour un seul pécheur qui fait pénitence, à plus forte raison doit-on s'y réjouir pour le salut du monde entier. Aujourd'hui le Fils de Dieu a délivré la nature humaine de l'empire du démon et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Sans doute, quand je

vois que le premier combat est un triomphe sur la mort, je ne crains plus, je ne redoute plus la guerre : que m'importe ma faiblesse ? J'admire la puissance de celui dont le bras combattra pour moi. Eh ! s'il a triomphé de l'empire de la mort, s'il lui a ôté toute sa force, que ne fera-t-il pas désormais pour des hommes dont il n'a pas dédaigné, par un effet de sa bonté infinie, de prendre la nature pour en faire son champ de bataille contre le démon ? Aujourd'hui règnent par toute la terre une joie et une allégresse spirituelles ; aujourd'hui la troupe des anges et le chœur de toutes les puissances célestes se livrent aux plus doux transports pour le salut des hommes. Considérez donc, mes Frères, combien doit être grand le sujet de notre réjouissance, puisque les dominations célestes elles-mêmes prennent part à la fête. Oui, elles se réjouissent avec nous de nos avantages, et si la grâce dont nous a favorisés le Seigneur nous est propre, la joie leur est commune avec nous. Voilà pourquoi elles s'associent à notre fête. Des créatures auraient-elles honte de partager une fête à laquelle le Seigneur lui-même veut prendre part ? Oui, je le dis, il désire de la célébrer avec nous ! Écoutez-le lui-même : « J'ai désiré d'un grand désir de manger avec vous cette pâque. » Mais s'il a désiré de manger avec nous la pâque, sans doute il a désiré de la célébrer avec nous. Lors donc que vous voyez non-seulement les anges et toute la troupe des puissances célestes, mais le Seigneur des anges lui-même partager nos transports, quelle raison auriez-vous de ne point ouvrir vos âmes à l'allégresse ? Pauvres, ne vous affligez point de votre indigence : c'est aujourd'hui une fête spirituelle ; riches, ne vous enorgueillissez point de votre opulence : les richesses ne sont d'aucun avantage pour

la fête présente. Dans les fêtes profanes, dans les fêtes du monde, où l'on voit éclater tout l'appareil d'un faste superbe, le pauvre doit être chagrin et humilié, le riche content et satisfait. Pourquoi? C'est que le riche se revêt d'habits magnifiques, dresse une table somptueuse; tandis que le pauvre ressent d'autant plus l'oppression de son indigence. Ici, au contraire, rien de semblable : toute distinction est bannie, la même table est servie pour le pauvre et pour le riche, pour l'esclave et pour l'homme libre. Êtes-vous riche? vous n'aurez pas plus que le pauvre; êtes-vous pauvres? vous n'aurez pas moins que le riche; votre indigence ne diminue rien de la joie que fait goûter un festin spirituel, où domine la grâce céleste, cette grâce qui ne connaît pas la distinction des personnes. Que dis-je? la même table est servie au riche et au pauvre! Le prince dont le front est ceint du diadème, qui est revêtu de la pourpre, qui commande à la terre, n'a pas plus que l'indigent qui attend les secours de la pitié publique; car telle est la nature des dons spirituels, qu'ils ne se distribuent pas selon la dignité du rang, mais suivant les dispositions du cœur. L'indigent et le prince participent aux divins mystères, avec la même confiance et le même avantage. S'il y a une différence, elle est à l'avantage du pauvre, qui souvent se présente à cette table avec plus de confiance. Pourquoi? C'est que le prince, obsédé de mille affaires qui le distraient, investi de soins et d'embarras, au milieu d'une mer orageuse dont les flots viennent sans cesse l'assaillir, est exposé à commettre une infinité de péchés; au lieu que le pauvre, affranchi de tous ces liens, occupé seulement de sa nourriture journalière, menant une vie paisible, placé comme dans un port où il jouit du plus grand calme,

approche de la table sainte pénétré de sentiments religieux.

Mais il est encore d'autres sources d'humiliation et de peine pour l'indigent dans les fêtes de ce siècle. Non-seulement l'abondance et la délicatesse de la table, mais encore le luxe et la magnificence des habits inspirent au riche une satisfaction qui blesse le pauvre. Lorsque le pauvre voit le riche tout brillant de la splendeur d'un superbe vêtement, il s'attriste intérieurement, il se trouve malheureux, il maudit son sort. On ne connaît pas cette tristesse dans les fêtes de la religion, parce que les chrétiens sont tous revêtus du même vêtement spirituel et sacré : « Vous tous, s'écrie saint Paul, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. » Ne déshonorez donc pas cette fête, je vous en conjure, mais prenons des sentiments dignes des faveurs dont nous comble la grâce de Jésus-Christ. Sachons nous interdire toute espèce d'excès ; mais, considérant la libéralité du Maître commun, qui honore également les pauvres et les riches, les esclaves et les hommes libres, qui répand les dons également sur tous, tâchons de reconnaître les bienfaits d'un Dieu qui nous témoigne tant d'amour. Et il applaudira à l'expression de notre reconnaissance, si notre vie est bien réglée, s'il voit en nous de la vigilance et de l'empressement. Il n'est pas besoin, dans la solennité que nous célébrons, de richesses et de grands frais. Que faut-il ? Une volonté droite et un cœur pur. Il n'y a rien ici pour le corps, tout est spirituel : la prédication de la parole sainte, les prières antiques, les bénédictions des prêtres, la participation aux divins mystères, la paix et la concorde, enfin, tous les dons spirituels dignes de la libéralité d'un Dieu. Célébrons donc avec

joie le jour où le Seigneur est ressuscité. Oui, il est ressuscité, et avec lui, il a ressuscité toute la terre. Il est ressuscité, après avoir brisé les liens de la mort; il nous a ressuscités, après avoir rompu les chaînes de nos crimes. Adam a péché, et il est mort; Jésus-Christ n'a point péché, et il est mort. Chose étrange et extraordinaire! l'un a péché, l'autre n'a point péché, et ils sont morts tous deux! Pourquoi? C'est afin que celui qui a péché et qui est mort pût être délivré des liens de la mort par celui qui est mort, quoiqu'il n'ait point péché. C'est ce que nous voyons arriver parmi nous à certains débiteurs. Un homme doit à un autre, il est hors d'état de payer, et il est jeté en prison: un autre qui ne doit pas délivrer le débiteur en payant. La même chose a eu lieu par rapport à Adam et à Jésus-Christ: Adam était redevable de la mort, et il était retenu par le démon; Jésus-Christ, qui n'était redevable de rien et qui était libre, est venu dans le monde, et il a payé la mort pour celui qui était captif, afin de le délivrer des liens de la mort. Vous voyez les bienfaits de la résurrection, vous voyez la bonté de notre divin Maître, vous voyez l'excès de sa tendresse. Ne soyons donc pas ingrats envers un pareil bienfaiteur.

DISCOURS DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

(Tiré de la grande Catéchèse.)

Que le saint nom du Seigneur soit béni! faisons entendre un hymne de reconnaissance, et célébrons aujourd'hui

d'hui le Fils unique de Dieu, le créateur de l'univers, celui qui s'est levé du sein des ténèbres de la mort, et qui, comme un astre éclatant, a inondé la terre des rayons de sa gloire ; célébrons aujourd'hui la résurrection triomphante du Christ, le salut du monde et la naissance nouvelle de l'humanité ; célébrons aujourd'hui celui qui s'est chargé du poids de nos péchés, le Verbe divin qui a convaincu de folie la sagesse humaine, qui est venu remplir les promesses des prophètes, qui a donné la charité à ses apôtres pour qu'ils la transmissent comme un héritage à tous les hommes, qui a jeté les fondements de l'Eglise et révélé la grâce de l'Esprit. Nous étions plongés dans l'ignorance, et voici que nous avons connu Dieu, voici que les paroles du Psalmiste ont été accomplies : « Tous les hommes se souviendront et retourneront vers le Seigneur, et toutes les nations de la terre se prosterneront devant lui. » De quoi les hommes se souviendront-ils ? De leur antique déchéance et de leur rétablissement dans une nouvelle terre promise : ils se souviendront de la faute d'Ève et de Judas, de la rédemption du genre humain, de l'absolution du péché originel et de l'accomplissement de toutes les prophéties ; ils se souviendront de l'enseignement des apôtres, de la piscine de régénération, de l'entrée de l'humanité dans le paradis, et de son retour au ciel ; ils se souviendront de la résurrection glorieuse du Créateur après qu'il eut dépouillé l'enveloppe mortelle de la chair, pour s'asseoir à la droite du Tout-Puissant, dans la splendeur de sa nature incorruptible et immortelle. Ecoutez ce que dit Isaïe en parlant du Rédempteur et des misères de sa condition mortelle : « Nous l'avons vu : il n'avait ni éclat ni beauté ; l'empreinte de l'ignominie était sur son visage ; sa condition était plus misérable que

celle des enfants des hommes. » Quand est-ce que la condition du Sauveur était misérable ? C'est lorsqu'il vivait au milieu des Juifs, au milieu de ce peuple criminel, et qu'il était poursuivi des noms de Samaritain et de possédé du démon ; lorsque Judas Iscariote et cette race d'enfer enfermaient dans une prison, en attendant la mort, celui que l'univers ne peut contenir. Saint Jean avait bien raison de s'écrier : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vous menace ? » Car la colère de Dieu restera appesantie sur ces traîtres. Quand est-ce que son visage porta l'empreinte de l'ignominie ? Ce fut alors qu'une main sacrilège osa outrager sa sainte face, lorsqu'il fut interrogé et jugé par ses bourreaux, lui, le juge souverain des hommes. Quand était-il dépourvu d'éclat ? C'est lorsqu'il était condamné, lui l'arbitre du monde ; lorsque l'esclave questionnait et que le Maître se taisait ; lorsque la lumière cédait devant les ténèbres, que la créature triomphait du Créateur humilié. Quand était-il sans gloire ? C'est lorsque les taureaux superbes attaquaient l'innocent agneau, selon les paroles du Psalmiste : « De nombreux taureaux m'ont environné, et des lions rugissants sont venus sur moi la gueule béante. » Quand est-ce qu'il fut sans honneur ? C'est lorsque les chiens aboyaient, et que le pasteur restait paisible ; lorsque les loups déchiraient leur proie, et que la brebis souffrait sans se plaindre ; lorsqu'on faisait grâce à un voleur, et que Celui qui est la vie du monde était traîné à la mort ; lorsque la voix d'un peuple sanguinaire faisait entendre cette clameur barbare : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Oui, le sang du Juste retombera sur vous et sur vos enfants, bourreaux du Seigneur, meurtriers des prophètes, enne-

mis de Dieu ; oui, la vengeance du ciel vous frappera, traîtres et parjures, suppôts de Satan, race de vipères, les plus criminels et les plus odieux de tous les hommes !

Ce n'est pas sans raison qu'ils s'écriaient dans leur fureur : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » La présence de la Divinité sur la terre leur était pénible, et les sévères leçons de la sagesse divine déplaisaient à leur cœur corrompu ; les coupables évitent la compagnie des justes. Quand le Seigneur était-il couvert d'opprobres ? C'est lorsqu'il était le jouet d'une vile populace ; lorsque les bourreaux déchiraient le corps sacré de Celui qui venait souffrir la mort pour nous rendre la vie ; lorsque ses épaules meurtries portaient le fardeau pesant de la croix ; lorsqu'on mit la couronne d'épines sur la tête de Celui qui donne la couronne de gloire à ceux qui confessent son nom ; lorsqu'on revêtit d'un manteau de pourpre Celui qui revêt de l'immortalité ceux qui sont régénérés par l'eau et par le Saint-Esprit ; lorsqu'on attachait à un bois infâme Celui qui est le maître de la vie et de la mort. Quand était-il sans éclat et sans dignité ? C'est lorsque des barbares soldats se jouaient de Celui qui est le Dieu des armées. Quand fut-il abreuvé d'outrages ? C'est lorsqu'on lui présenta au bout d'un roseau une éponge trempée de vinaigre, et qu'on offrit du fiel à Celui qui avait fait pleuvoir la manne pour nourrir les Hébreux dans le désert ; lorsque les pierres se fendirent, et que le voile du temple se déchira en signe d'horreur à la vue des humiliations du Sauveur. Alors aussi le soleil lui-même voila les rayons de sa face comme d'un vêtement de deuil, pour ne pas éclairer le crime des Juifs. Quand fut-il sans honneur et sans gloire ? C'est lorsque son corps fut mis dans le tombeau, lorsque des soldats furent placés en sentinelles devant son sépulcre,

et que la terre cacha dans son sein Celui qui avait posé les fondements de la terre elle-même ; c'est lorsque les apôtres se retirèrent à l'écart pour méditer en secret sur cette grande catastrophe.

Mais les merveilles de la puissance divine vont éclater, et à la passion du Sauveur succèdent l'allégresse et la joie. L'humble condition du Sauveur fait place aux splendeurs de la gloire céleste, et l'humanité sort du tombeau avec le corps du Sauveur. Alors la terre devint féconde et la mort fut vaincue. Comment la mort pouvait-elle retenir en son pouvoir Celui dont la parole commande à l'univers ? Célébrons donc la résurrection du Christ, cette résurrection glorieuse qui nous a fait participer à la vie éternelle. Les chastes flancs de Marie, fécondés par la volonté de Dieu et par la grâce du Saint-Esprit, avaient enfanté Celui qui est avant tous les temps, le Verbe divin, Fils du Père et Dieu comme lui. Ainsi, du sein de la terre et des entrailles de la tombe, le roi des Juifs sortit triomphant, comme s'il naissait une seconde fois ; la terre ne pouvait retenir le corps du Sauveur, ce corps qui avait été pour ainsi dire le véhicule de l'immortalité. Le roi-prophète entrevoyait dans l'avenir la résurrection du Christ, sa victoire sur la mort et l'affranchissement de l'humanité, jusqu'alors esclave, quand il s'écriait : « Le Seigneur est monté sur son trône, il s'est revêtu de sa gloire. » Quelle est-elle, sa gloire ? C'est la splendeur de la nature divine, c'est l'immortalité, c'est le cortège des apôtres, c'est la couronne de l'Eglise. Il n'y a plus de Judas pour le trahir, plus de Caïphe pour le menacer, plus d'Hérode pour égorger les enfants au berceau, plus de Pilate pour le juger, plus de bourreaux pour le mettre à mort. Ce qu'il avait emprunté à notre nature fragile et

périssable est devenu incorruptible et immortel; et c'est alors que fut révélée la divinité de Celui qui ne paraissait être qu'un homme semblable à nous. Ecrivons-nous donc aussi : O mort! qu'est devenue ta faux? Satan, qu'as-tu fait de ton orgueil? « Le Seigneur s'est couvert de sa gloire, il a revêtu l'appareil de sa puissance; » c'est-à-dire il a sauvé le monde par son incarnation; car nulle œuvre de Dieu ne révèle la divine puissance plus que ce mystère.

C'est en prenant un corps semblable au nôtre que le Dieu invisible a chassé les démons; c'est avec l'arme de sa croix qu'il a triomphé des puissances infernales. Le péché avait ébranlé la terre; mais notre Seigneur Jésus-Christ, en ressuscitant selon qu'il l'avait prédit, l'a établie sur sa croix comme sur un fondement inébranlable. Elle peut braver désormais les tempêtes de l'erreur. Écoutons le témoignage de Paul, quand il dit : « Il faut que ce qui est corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce qui est mortel revête l'immortalité. » Le Psalmiste dit aussi : « Seigneur, votre trône est debout de toute éternité; vous êtes avant tous les siècles, et votre règne sera sans trouble et sans fin. » « Votre règne, Seigneur, est un règne de tous les siècles. Que la terre tressaille d'allégresse, et que la multitude des îles se réjouisse! » car à lui appartiennent toute gloire et toute puissance. Ainsi soit-il.

LE LUNDI DE PAQUES.

ÉPÎTRE.

En ces jours-là, Pierre, prenant la parole, dit : Vous savez ce qui s'est dit sans doute en Judée, en commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché, touchant Jésus de Nazareth ; comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et revêtu de sa puissance, et comment il a passé faisant le bien et guérissant tous ceux qu'opprimait le diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans la Judée et dans Jérusalem. Ce Jésus, ils l'ont tué, le suspendant au bois ; mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et lui a donné d'apparaître, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu, à nous qui avons bu et mangé avec lui, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé d'annoncer au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a constitué juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. (Actes des apôtres, ch. x, v. 37-43.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« En ces jours-là, Pierre, prenant la parole, dit : Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, à commencer par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché. »

L'apôtre Pierre d'abord déclare que le Verbe de Dieu a été envoyé aux Juifs. Pour le leur prouver, il rappelle tout ce qu'il a fait par toute la Judée depuis le baptême de Jean, commençant par la Galilée, qu'il a remplie de ses œuvres merveilleuses, et il ne craint pas alors de nommer sa patrie : c'est de Jésus de Nazareth qu'il leur parle, quoiqu'il n'ignorât pas que sa patrie fût pour les Juifs un sujet de scandale. « Vous savez comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint, le revêtant de sa puissance. » Et l'Apôtre continue la preuve de ce qu'il avance, preuve encore vivante dans les souvenirs. Vous ne l'ignorez pas que « ce Jésus a passé, faisant le bien et guérissant tous ceux qu'opprimait le diable. » Ainsi il montre sa puissance par le bien qu'il a fait, et la grandeur de cette puissance par son triomphe sur le diable, et l'origine de cette puissance. Dieu était avec lui. Les Juifs eux-mêmes le reconnaissaient : « Maître, lui disait Nicodème, nous savons que vous êtes venu de Dieu pour enseigner ; car personne ne pourrait faire les signes que vous faites, si Dieu n'était avec lui ¹. »

Après avoir montré que Jésus était envoyé de Dieu, il ajoute qu'il a été mis à mort, prévenant ainsi toutes les imaginations absurdes qui n'auraient fait du Christ qu'un

¹ Jean, III, 2.

fantôme. « Ce Jésus, dit-il, ils l'ont tué, le suspendant au bois. » Voyez-vous que ces apôtres, loin de jamais rougir de la croix, se glorifient de la mort de leur Maître, et se complaisent à rapporter, avec tout l'accompagnement de ses souffrances ignominieuses, le genre de mort qui les a couronnées.

« Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il lui a donné d'apparaître, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu, à nous qui avons bu et mangé avec lui après qu'il fut ressuscité d'entre les morts. » Des témoins préordonnés de Dieu, dit-il : c'est Jésus lui-même le Seigneur qui les avait choisis d'avance. Il prouve la vérité de la résurrection de Jésus, en disant qu'il a mangé avec lui. Pourquoi donc, en ressuscitant, Jésus-Christ n'a-t-il opéré aucun prodige, et s'est-il contenté de boire et de manger ? C'est que la résurrection était par elle-même un si grand prodige, qu'elle n'avait pas besoin d'autre preuve.

« Et il nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a constitué juge des vivants et des morts. » L'apôtre Pierre parle ici avec une terrible précision, afin que nul ne puisse prétexter son ignorance. Il ne dit pas que Jésus est le Fils de Dieu ; mais, voulant les frapper d'un grand effroi, il leur représente Celui que « Dieu a constitué juge des vivants et des morts. »

Il tire une nouvelle et forte preuve du témoignage des prophètes : « Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. » L'autorité des prophètes était très grande chez les Juifs. Après les avoir frappés de crainte, Pierre leur fait espérer le pardon qui leur est annoncé, non par lui, mais par les prophètes. Les menaces

venaient de lui, les promesses consolatrices venaient des prophètes.

Vous tous qui avez obtenu cette rémission des péchés, vous tous qui avez embrassé la foi, comprenez, je vous en conjure, le prix inestimable de cette faveur, et n'allez pas affliger par vos outrages Celui qui vous a comblés de ses bienfaits. Car si nous avons obtenu le pardon, ce n'est pas un encouragement au mal, mais c'est afin que nous devenions meilleurs et que nous tendions toujours, par tous nos efforts, à une sainteté plus éminente.

Que personne donc ne vienne dire que Dieu est la cause du mal, parce qu'il ne punit pas les coupables ou parce qu'il diffère le châtement. Dites-moi, de ce qu'un prince consent à relâcher un meurtrier, sera-t-il l'auteur des meurtres qui pourront être commis ensuite par ce misérable ? Non, sans doute. Et lorsque nous osons tenir contre Dieu ces propos impies et insultants, comment ne sommes-nous pas remplis de crainte et d'effroi ? En effet, que ne dit-on pas ? Quelle audace et quelle impertinence de langage ! C'est Dieu qui l'a permis, dit-on ; c'étaient des méchants dignes du dernier supplice : il ne devait pas les combler d'honneurs, de dignités, couronner le crime enfin ; il fallait les punir et exercer sur eux sa vengeance. C'est lui qui en les honorant les fait ce qu'ils sont.

Gardons-nous bien, mes Frères, de jamais nous permettre un pareil langage. Il vaudrait mieux mille fois être enseveli tout vivant que d'émettre contre Dieu de pareils blasphèmes. Les Juifs aussi lui disaient : « Toi qui détruis le temple et le reconstruis en trois jours, sauve-toi toi-même... Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ¹. »

¹ Matth., xxvii, 40.

Ces blasphèmes sont moins graves que les premiers. Ne permettons donc jamais que Dieu soit appelé docteur d'iniquité, n'encourons pas le châtement des blasphémateurs. Que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé à cause de vous parmi les nations. Faisons en sorte, au contraire, qu'il soit béni, en menant une vie digne de notre vocation, digne du baptême d'adoption que nous avons reçu.

Elle est admirable, vraiment, cette vertu du baptême qui transforme ceux qui ont part à ce don céleste, et qui fait que les hommes ne sont plus des hommes, mais des êtres surhumains. Faites en sorte que les païens reconnaissent combien grande est cette vertu de l'Esprit qui renouvelle et qui transforme.....

Qu'attendez-vous pour vous donner à Dieu, pour vivre pour lui? Que craignez-vous? Qu'avez-vous à redouter? Le monde commande les choses les plus fâcheuses, et on lui obéit. Il demande avec dureté les choses les plus difficiles, et il faut les lui donner; en vain vous alléguez la pauvreté, l'impossibilité, il ne rabattra rien de ses exigences. Il n'en est pas ainsi du Christ, il vous dit : Donnez de ce que vous avez, et je vous mettrai au premier rang. Le monde, au contraire, vous dit : Si vous voulez être illustre, quittez père, mère, parents et famille, et attachez-vous à la cour, au milieu des peines, des misères, dans la servitude, dans les soucis et les mille mécomptes de l'ambition. Mais il n'en est pas ainsi du Christ, il vous dit : Restez chez vous, avec votre femme et vos enfants, et arrangez-vous de manière à vivre paisiblement loin de tout danger. Mais le monde, direz-vous, nous promet des richesses? Mais le Christ vous promet en même temps un royaume et des richesses; il vous dit : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et tout le reste

vous sera donné de surcroît¹. » « J'ai été jeune, dit le prophète, et j'ai vieilli; et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain². »

Mettons-nous donc à la pratique des vertus, commençons sans délai, appliquons-nous-y exclusivement, et vous verrez quel bonheur vous y trouverez. Est-ce que les biens de ce monde ne vous coûtent pas beaucoup de peines et de soucis, à vous qui montrez tant d'indolence et de mollesse quand il s'agit de rechercher les biens du ciel? Non, certes, non, ni les biens ni les faveurs du monde ne s'obtiennent sans qu'il en coûte bien des sueurs et des fatigues, et vous en conviendrez avec moi, si vous êtes vrais; tandis que, si nous le voulons résolûment, la pratique de la vertu est facile, et ineffable le bonheur qui suit l'accomplissement de ce précepte.



ÉVANGILE.

En ce temps-là, deux d'entre les disciples de Jésus allaient à un village nommé Emmaüs, distant de soixante stades de Jérusalem, et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Or, il arriva que pendant qu'ils s'entretenaient et conféraient là-dessus ensemble, Jésus lui-même, s'étant approché, marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient comme fermés, en sorte qu'ils ne pouvaient

¹ Matth., vi, 33. — ² Ps. xxxvi, 25.

le reconnaître. Il leur dit : « De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant et d'où vient que vous êtes tristes? » L'un d'eux, nommé Cléophas, prenant la parole, lui répondit : « Etes-vous donc tellement étranger dans Jérusalem que seul vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Et quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent : Tout ce qui est arrivé touchant Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; ne savez-vous pas comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont fait condamner à mort et l'ont crucifié? Or, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; cependant voici le troisième jour écoulé depuis que ces choses se sont passées. Mais ~~quelques-unes des femmes~~ **quelques-unes des femmes qui sont avec nous** nous ont effrayés ; car étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu, qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre et ont trouvé les choses telles que les femmes les avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont pas vu. Jésus prenant alors la parole : O insensés, leur dit-il, que votre cœur est lent à croire ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Puis commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui le concerne dans toutes les Ecritures. Et comme ils étaient proche du village où ils allaient, il feignit d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent disant : Demeurez avec nous, car il se fait tard, et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux ; puis comme ils étaient à table, il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent et il

s'évanouit de devant leurs yeux. Ils se dirent alors l'un à l'autre : Ne sentions-nous pas en nous-mêmes notre cœur tout brûlant lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures? Partant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze apôtres réunis avec quelques autres disciples, qui leur dirent que le Seigneur était réellement ressuscité et qu'il avait apparu à Simon. Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. (Saint Luc, ch. xxiv, v. 13-35).

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE,

SUR LES DISCIPLES D'EMMAUS.

Dans ces jours solennels où vous êtes beaucoup occupés, il ne faut pas longtemps vous entretenir, et peut-être aussi que le peu qu'on vous dira ne vous sera que plus utile. Ainsi nous voyons qu'on mange avec bien plus d'appétit quand on a peu à manger. J'ai donc intention de me borner aujourd'hui à vous expliquer le sens général de l'Evangile, sans entrer dans la discussion particulière des paroles du texte, de crainte qu'un plus long discours ne vous fatigue sans vous profiter davantage.

Vous avez entendu, mes très chers Frères, dans la lecture qu'on vient de vous faire, que le Seigneur apparut à ses disciples, qui chemin faisant parlaient de lui, sans croire en lui. Il ne se montra pas d'abord à eux de manière à se faire reconnaître. Sa manifestation extérieure

et sensible suivit les phases de l'illumination intérieure des deux disciples. Ainsi les yeux du corps ne virent de lui qu'en proportion de ce que les yeux de l'âme étaient capables de voir. Ils l'aimaient cependant au fond de leur cœur, mais en même temps ils doutaient de lui. Aussi quelque chose empêchait que leurs yeux ne le reconnussent malgré sa présence visible au milieu d'eux. Ils s'entretenaient de lui, quand il s'approcha marchant avec eux. Mais le doute où étaient leurs esprits sur ce qui lui était arrivé cacha le Sauveur à leurs yeux.

Il leur parle, il les reprend de la lenteur de leur intelligence; il leur découvre les mystères de l'Évangile qui le concernaient. Comme il paraissait n'être qu'un voyageur aux yeux de leur foi chancelante, il feignit d'aller plus loin. Ainsi Jésus mesura sa manifestation sensible sur les dispositions de leur cœur. De plus, par cette épreuve à laquelle il les soumit, il les préparait et les amenait insensiblement à le reconnaître et à l'aimer comme Dieu, en leur offrant l'occasion de l'aimer et d'exercer la charité envers lui comme homme et compagnon de voyage. En effet, ceux qui marchaient en compagnie de la Vérité elle-même ne pouvaient être éloignés de la charité, et ils l'invitèrent à loger avec eux comme s'il n'eût été qu'un voyageur. Ils l'invitèrent, ce n'est pas dire assez, il est écrit qu'ils le pressèrent. C'est pour nous apprendre que nous devons non-seulement offrir l'hospitalité aux voyageurs, mais les presser et les engager par toutes sortes d'instances.

Ils lui apprêtèrent donc à manger, ils lui présentèrent du pain et des viandes. Et ceux qui n'avaient pu connaître Dieu dans l'explication qu'il leur avait faite des Écritures le reconnurent à la fraction du pain. Ainsi, ce n'est pas

en écoutant les préceptes divins, c'est seulement en les pratiquant qu'ils méritent d'être éclairés selon ces paroles de l'Apôtre : Ceux qui écoutent la loi ne seront pas pour cela justifiés devant Dieu, mais seulement ceux qui la pratiquent. De sorte que pour bien comprendre ce qu'on entend, il faut se hâter d'accomplir la parole en y conformant ses actions. Le Seigneur n'est point connu par cela seul qu'il parle, mais il veut bien se faire connaître lorsqu'on lui donne à manger.

Aimez donc, mes très chers Frères, à exercer l'hospitalité, aimez les œuvres de miséricorde et de charité, et observez soigneusement ces paroles de saint Paul : « Conservez toujours la charité envers vos frères, et n'oubliez pas d'exercer l'hospitalité ; car c'est par ce moyen que quelques-uns, sans le savoir, ont reçu pour hôtes des anges mêmes. » Saint Pierre nous fait la même recommandation : « Exercez sans murmurer une mutuelle hospitalité. » Et voici comment parle à ce sujet dans l'Évangile la Vérité incarnée elle-même : J'étais sans asile, et vous m'avez recueilli. « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait cela à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi. »

Je vous dirai là-dessus, mes Frères, une histoire que je tiens pour très avérée et qui nous a été racontée par nos anciens. Il y avait un père de famille qui pratiquait avec amour la vertu d'hospitalité : tous ceux de sa maison avaient un tendre soin des hôtes et des passants, et tous les jours il en faisait manger quelques-uns à sa table. Or, voici ce qui lui arriva un jour qu'il accueillait un voyageur qui lui fut présenté. Ce bon père de famille, voulant selon sa coutume servir lui-même son hôte et lui donner à laver ses mains, se tourna pour prendre une

aiguière ; mais quand il se retourna pour verser de l'eau sur les mains de l'étranger, à sa grande surprise il ne vit plus personne. Il ne put durant tout le jour se remettre de l'étonnement qu'une disparition si extraordinaire lui avait causé. Mais, la nuit suivante, le Seigneur lui apparut en vision, et lui dit : Les autres jours vous avez reçu chez vous mes membres, mais hier c'est moi que vous avez accueilli.

Il est certain que le Seigneur, quand un jour il viendra juger le monde, dira que ce que nous avons fait aux plus petits d'entre ses frères, c'est à lui que nous l'avons fait ; mais admirez sa grande bonté et sa condescendance ! il n'attend pas le jour de son jugement ; dès cette vie même il vient visiter les hôtes qui l'ont reçu dans ses membres. Serions-nous insensibles à cet excès de miséricorde et négligerions-nous encore d'exercer l'hospitalité ? Considérez bien, je vous prie, mes Frères, combien excellente est cette vertu. Recevez maintenant Jésus-Christ à votre table, afin qu'il vous admette un jour dans le ciel à son éternel festin. Recevez maintenant chez vous les voyageurs, les étrangers et les pauvres, afin qu'au jour du jugement vous ne soyez pas méconnus vous-mêmes et traités en étrangers. Faites en sorte, au contraire, que vous reconnaissant pour être à lui, le Seigneur vous admette dans son royaume, que je vous souhaite avec l'assistance du Dieu tout puissant qui vit et règne pendant tous les siècles. Ainsi soit-il !

DISCOURS DE SAINT JUSTIN ¹.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR LES PROPHÉTIES

(Tiré de la 1^{re} Apologie.)

« Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur interprétait ce qui le concerne dans toutes les Ecritures. » (Saint Luc, ch. XXIV, v. 27.)

Pour que personne ne soit tenté de nous opposer que le personnage nommé par nous Christ n'est qu'un homme, fils d'un homme, et que ses miracles ne sont que des sorcelleries et des œuvres de magie, à l'aide desquelles il a réussi à se faire passer pour le Fils de Dieu, nous allons commencer notre démonstration de sa divinité, et vous prouver que ce n'est pas sur des paroles incertaines que notre foi est fondée, mais sur des prophéties publiées bien avant l'événement, ainsi que sur la réalisation certaine et indubitable de ces faits annoncés, réalisation à laquelle nous avons assisté, à laquelle nous assistons encore. Et ce sera là une magnifique et irréprochable démonstration, nous en avons la ferme confiance.

Il s'est rencontré chez les Juifs des prophètes de Dieu, et dont l'Esprit-Saint se servait comme de hérauts pour annoncer l'avenir. Leurs prophéties, à mesure qu'elles étaient prononcées, étaient soigneusement recueillies par les rois du moment, qui en possédaient les textes écrits en hébreu de la main même des prophètes. Quand Ptolémée, roi d'Egypte, composa sa fameuse bibliothèque, il eut connaissance de ces livres prophétiques, et il envoya

¹ On n'oubliera pas que saint Justin s'adresse aux païens. (N. de l'éd.)

une ambassade à Hérode, alors roi des Juifs, pour les lui demander. Hérode donna le texte hébreu; mais cette langue étant inconnue aux Égyptiens, une nouvelle députation vint solliciter du roi des Juifs des hommes capables d'en faire une traduction grecque. Cette œuvre fut exécutée, et ces livres sont restés jusqu'à présent aux mains des Égyptiens, comme ils sont par toute la terre entre celles des Juifs. Mais c'est en vain que les Juifs les lisent, ils ne les comprennent pas; au contraire, ils nous traitent comme leurs ennemis déclarés; ils nous persécutent autant qu'il est en leur pouvoir; ils nous infligent, comme vous le savez, les supplices et la mort : vous pouvez en avoir facilement la preuve. Voyez la dernière guerre de Judée. Barchochébas, le chef de la révolte, ne sévissait-il pas encore contre les chrétiens, et contre eux seuls? Ne les accablait-il pas des plus cruelles tortures s'ils ne renonçaient à Jésus-Christ et s'ils ne blasphémaient pas son saint nom? C'est cependant dans les livres des prophètes qu'est annoncée la venue du Christ. Il y est dit qu'il doit naître d'une Vierge; que, parvenu à l'âge d'homme, il guérira toutes les maladies et toutes les douleurs et ressuscitera les morts; que, méconnu, persécuté, il sera mis en croix; qu'il mourra et se ressuscitera lui-même pour remonter au ciel. Il y est dit qu'il est le Fils de Dieu et qu'il sera reconnu pour tel; qu'il enverra par tout le genre humain des hérauts pour l'annoncer, et que toutes les nations croiront à sa parole. Et tout cela a été prophétisé des milliers d'années, deux mille ans, mille ans, et enfin huit cents ans avant l'événement; car telle est la succession des temps où ont paru les prophètes.

Moïse, le premier de tous, a parlé ainsi : « Le sceptre ne sortira pas de Judée, ni le prince de sa postérité, jus-

qu'à ce que vienne Celui qui est attendu. Celui-là sera l'espérance des nations; il attachera son ânon à la vigne, et il lavera sa robe dans le sang de la grappe. » Et voyez et recherchez avec soin jusqu'à quelle époque les Juifs ont eu un roi de leur nation. C'est justement celle où parut Jésus-Christ, notre maître, l'interprète des mystérieux oracles; en lui s'est accompli ce que l'esprit prophétique avait annoncé par la bouche de Moïse, savoir que le prince ne manquerait pas chez les Juifs, jusqu'à ce que fût venu Celui à qui le royaume était réservé. Car Juda est le patriarche des Juifs, et c'est de lui qu'ils ont pris leur nom. Aussitôt la venue du Messie, vous avez commencé à régner sur les Juifs, et vous avez soumis tout leur pays à votre domination. Cette parole : « Il sera l'espérance des nations, » signifiait que, par toutes les nations, il se trouverait des hommes qui aspireraient après sa venue. C'est là un fait que vous démontre votre propre expérience. Ne voyez-vous pas que dans toutes les nations on espère en ce Crucifié de la Judée, après la mort duquel la terre des Juifs a été prise et livrée entre vos mains? — Cette autre parole : « Il attachera son ânon à la vigne, et il lavera sa robe dans le sang de la grappe, » est un symbole qui figure en partie ce qui devait arriver au Christ, en partie ce que lui-même devait accomplir. Car il y avait à l'entrée d'un village un ânon attaché à une vigne, et le Christ ordonna à ses disciples de le lui amener; il y monta et fit son entrée à Jérusalem, où était ce grand et magnifique temple que vous avez détruit depuis. Ensuite il fut crucifié, pour que le reste de la prophétie fût accompli. Car cette robe lavée dans le sang de la grappe était l'annonce des douleurs qu'il devait endurer pour racheter par son sang tous ceux qui croient en lui. La robe dont parle

l'esprit de Dieu représente l'humanité renouvelée par la foi en Jésus-Christ, et dans laquelle habite le Verbe, cette semence de Dieu, le Verbe qui a pris chair et qui s'est fait homme, comme nous le dirons ensuite. En attendant, écoutons un autre prophète, Isaïe : « Une étoile sortira de Jacob, et une fleur poussera sur la tige de Jessé, et les nations espéreront en son bras. » N'est-ce pas une étoile brillante, n'est-ce pas une belle fleur sur la tige de Jessé, que notre Seigneur Jésus-Christ? La vertu de Dieu l'a engendré, et il est né d'une Vierge de la race de Jacob, le père de Juda, le patriarche des Juifs. Jessé aussi fut, selon les saints oracles, un aïeul du Christ, fils lui-même de Jacob et de Juda, comme le prouve la suite de sa généalogie.

Ecoutez maintenant comme Isaïe annonce que le Christ naîtra d'une Vierge. Voici ses paroles : « La Vierge concevra, et elle enfantera un fils, et les hommes appelleront ce fils *Emmanuel*, Dieu avec nous. » Or, c'étaient des choses incroyables et impossibles à l'homme que Dieu faisait prédire par l'esprit de prophétie; Dieu les annonçait afin qu'à l'événement on ne pût refuser d'y croire, et qu'au contraire on leur accordât une confiance illimitée. Actuellement, pour que, dans l'ignorance du sens véritable de cette prophétie, l'on ne vienne pas confondre nos paroles avec les récits de vos poètes et les amours impurs de vos dieux, nous allons entrer dans l'explication. Une Vierge, dit Isaïe, concevra : c'est-à-dire qu'elle concevra sans coopération humaine; car si ce commerce avait eu lieu, elle ne fût pas demeurée vierge. Mais ici la vertu de Dieu est descendue sur cette vierge et l'a environnée comme d'un nuage sacré; et, restant toujours vierge, elle a néanmoins conçu. Ce fut un ange de Dieu qui fut

envoyé vers cette Vierge, et qui lui annonça cette bonne nouvelle en disant : « Voici que vous concevrez du Saint-Esprit, et que vous enfanterez un fils; et il sera appelé le Fils du Très-Haut, et vous le nommerez Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. » C'est ce que nous apprennent ceux qui ont écrit la vie et les œuvres de Jésus-Christ, notre Sauveur; c'est ce que nous croyons, car c'est la réalisation de ce qu'avait prédit le Saint-Esprit par la bouche d'Isaïe. Donc cet esprit et ce souffle de Dieu n'est autre chose que son Verbe, son premier-né; il est impossible de penser autrement, et le prophète Moïse l'a clairement annoncé. C'est l'esprit qui s'est répandu sur la Vierge et l'a enveloppée de son ombre; c'est lui qui l'a rendue féconde, non par les lois de la nature humaine, mais par la vertu de Dieu. Le nom hébreu de Jésus se traduit par Sauveur; de là vient que l'ange dit à la Vierge : « Vous l'appellerez Jésus, et il sauvera son peuple de ses péchés. » Il n'est pas besoin, je pense, de vous faire remarquer que l'esprit de Dieu peut seul dicter des prophéties pareilles; c'est une vérité que vous ne contesterez pas.

Quant au lieu de la naissance du Christ, écoutez ce qu'en a dit Michée, un autre prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu ne seras pas toujours la dernière parmi les cités de Juda; car de toi sortira le chef, le pasteur de mon peuple. » Or, Bethléem est un bourg dans la terre de Judée, situé à trente-cinq stades de Jérusalem; c'est là que le Christ est né; vous pouvez vous en assurer par les tables du recensement que leva en Judée Cyrinus, gouverneur de la province de Syrie.

Après sa naissance, le Christ devait rester caché aux yeux des hommes jusqu'à l'âge de virilité. C'est ce qui ar-

riva. Mais écoutez la prédiction : « Un petit enfant nous est né, et un jeune adolescent nous a été donné; et la marque de l'empire est sur ses épaules. » Cette marque, c'est la croix qu'il portait au jour de sa passion, comme nous le dirons dans la suite de ce discours. Voici, sur le même sujet, les paroles de ce divin prophète Isaïe : « J'ai étendu mes mains vers le peuple incrédule et contradicteur, vers ceux qui marchent dans la voie mauvaise; et maintenant ils demandent que je les juge, et ils osent approcher de Dieu. » Et encore ces autres paroles : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont jeté le sort sur ma robe. » Et certes ce n'est pas David, le roi-prophète, d'où ces paroles sont tirées, qui a souffert ces tourments; mais c'est le Christ Jésus, dont les mains furent étendues quand il fut crucifié par les Juifs, ces incrédules qui niaient sa divinité. Comme le prophète l'avait dit, il fut placé par dérision sur un tribunal, et le peuple lui disait : « Juge-nous. » Ces mots : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, » étaient l'annonce de ces clous qui, sur la croix, percèrent et ses pieds et ses mains. Après qu'on l'eut crucifié, ses bourreaux tirèrent ses vêtements au sort et se les partagèrent. Vous pouvez voir tout ce récit dans les actes de Ponce-Pilate. Outre ce qui a été déjà rapporté sur l'ânon du Christ et sur son entrée à Jérusalem, voici encore les paroles d'un autre prophète, Sophonias : « Réjouissez-vous, fille de Sion; chantez, fille de Sion : voici votre roi qui vient humblement à vous, monté sur une ânesse et sur son ânon. »

Lorsque vous entendez toutes ces prophéties mises dans la bouche d'un homme, gardez-vous de les attribuer à ceux qui les prononcent; ayez grand soin, au contraire, de ne voir que le souffle de Dieu qui les dicta, et qui tan-

tôt prend la forme d'une prédiction, tantôt met ses paroles dans la bouche de Dieu, Père et Seigneur de l'univers, tantôt fait parler le Christ lui-même, ou enfin les nations qui répondent à Jésus ou à son Père. C'est, au reste, une habitude commune à tous vos écrivains. L'auteur, quoique toujours le même, introduit et met en scène des personnages différents. C'est ce que ne comprirent pas les Juifs. Ils avaient entre les mains les livres des prophètes, et ils ne reconnurent pas Jésus-Christ venant en ce monde. Loin de là, ils nous persécutent, nous qui croyons à la venue de ce Messie, et qui prouvons que, selon les oracles, il a été crucifié par leurs mains.

Pour vous démontrer ce que nous disions à l'instant de la manière dont les prophètes font parler le Père éternel, écoutez ces paroles d'Isaïe : « Le bœuf connaît son maître, l'âne son étable ; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple ne m'a pas compris. Malheur à la race pécheresse, au peuple rempli d'iniquités, au sang des méchants ! Fils insensés, vous abandonnez votre Seigneur ! » Et ailleurs encore, toujours dans la bouche du Père, ces mots : « Quelle maison me bâtissez-vous ? dit le Seigneur ; le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied. » Encore : « Mon cœur déteste vos néoméniés et vos fêtes ; votre grand jeûne, temps d'oisiveté, je le hais, et quand vous viendrez à moi, je ne vous exaucerai pas. Vos mains sont pleines de sang, et vous m'offrez de l'encens et de la fleur de farine : cela m'est en abomination. Je ne veux plus de la graisse des agneaux et du sang des boucs. Qui a exigé de tels présents de vos mains ? Rompez tous les liens de l'iniquité, brisez les chaînes de la violence, conviez et recueillez celui qui est sans asile, partagez votre pain avec celui qui a faim. » Tels sont, vous pouvez en juger, les

enseignements que les prophètes nous donnent de la part de Dieu lui-même.

Quand le Saint-Esprit introduit le Christ, il le fait s'exprimer ainsi : « J'ai étendu mes mains vers le peuple incrédule et contradictoire, vers ceux qui marchent dans les voies mauvaises. » Et encore : « J'ai présenté mon dos au fouet et mes joues aux soufflets; je n'ai pas détourné ma face des affronts et des crachats, et le Seigneur a été mon aide : c'est pourquoi je n'ai pas eu honte, et mon visage a été comme un rocher solide, et j'ai su que je ne serais pas confondu; car celui qui doit me justifier est proche. » Il dit encore : « Ils ont jeté le sort sur mes vêtements, et ils ont percé mes pieds et mes mains; et moi, je me suis endormi et j'ai pris mon sommeil, et ensuite je me suis réveillé; car le Seigneur m'a relevé. » Puis, plus loin : « Ils ont remué les lèvres et branlé la tête en disant : Qu'il se délivre lui-même. » Tous ces faits ont été réalisés par les Juifs en la personne du Christ; car, pendant qu'il était en croix, les passants le blasphémaient, branlant la tête et disant : « Lui qui ressuscitait les morts, qu'il se délivre ! »

Le Saint-Esprit veut-il employer le ton de la prédiction, écoutez-le : « Or, la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem; et il jugera parmi les nations, et il gouvernera une grande multitude. Et les nations forgeront leurs glaives en fers de charrue, et leurs lances en faucilles; et les peuples ne lèveront plus l'épée contre les peuples, et ils n'apprendront plus à se faire la guerre. » L'événement a confirmé cette parole, vous pouvez vous en convaincre. Car douze hommes sont sortis de Jérusalem pour parcourir le monde. Ils étaient grossiers et ne savaient parler; mais la vertu de Dieu les soutenait, et

ils ont annoncé à tout le genre humain qu'ils étaient envoyés du Christ pour annoncer la parole de Dieu. Et nous, qui jadis nous souillions de meurtres et de carnage, nous ne faisons plus la guerre, même à nos ennemis. Bien plus, de peur d'un mensonge, et pour ne pas tromper ceux qui nous font subir des interrogatoires, nous confessons avec joie notre Seigneur Jésus-Christ, et nous mourons pour lui. Il nous serait facile pourtant de nous autoriser de ce proverbe :

Mes lèvres on juré, mais mon cœur refusait.

Mais ne serait-ce pas une chose étrange qu'on vît des soldats enrôlés sous vos drapeaux rester fidèles à leur serment, au mépris de leur propre vie, au mépris de leurs affections de famille et de patrie, eux à qui vous ne pouvez promettre qu'une récompense corruptible, tandis que l'on nous verrait, avec la perspective de l'immortalité, refuser de nous exposer à toutes les persécutions qui peuvent nous obtenir les récompenses promises par notre souverain maître ?

Ecoutez maintenant ce que l'Esprit-Saint a inspiré au roi-prophète, au sujet de ces hérauts de la doctrine de Jésus-Christ, qui ont prophétisé sa venue : « Le jour le raconte au jour, et la nuit le redit à la nuit. Il n'est point de nation, quelle que soit sa langue, qui n'entende leur voix. Le bruit qu'ils font a parcouru toute la terre et leurs paroles sont allées jusqu'aux confins du monde. Il a placé son tabernacle dans le soleil, et sortant de là comme l'époux de sa couche, semblable à un géant, il s'élançe dans la carrière. »

Puisque nous parlons de David, nous ne ferons pas mal

de rapporter ici quelques-uns de ses passages qui pourront vous faire juger quelle règle de conduite le Saint-Esprit donne à l'homme, comme il prédit la coalition d'Hérode, roi des Juifs, avec Ponce-Pilate, votre procureur, et l'acharnement des soldats contre Jésus-Christ; comme il annonce la conversion du genre humain; comme il affirme que Jésus-Christ sera appelé le Fils de Dieu; comme il prophétise la promesse que le Père fait à son Fils de lui soumettre ses ennemis, et les efforts des démons pour se soustraire à la puissance de Dieu le Père et de Jésus-Christ lui-même; enfin ce grand appel à la pénitence que le Seigneur adresse à tous les hommes avant le jour du jugement. Voici ces paroles : « Heureux l'homme qui n'a point suivi le conseil des impies, et qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis sur le siège des blasphémateurs, mais bien mieux, qui a mis son affection dans la loi du Seigneur, et qui la médite le jour et la nuit! Il sera comme l'arbre planté au bord des courants d'eau, qui donne son fruit en son temps, et dont la feuille ne se flétrit point; aussi toutes ses entreprises, il les verra prospérer. Il n'en est pas ainsi du sort des impies; loin de là : c'est la paille aride que le vent disperse. Aussi ne lèveront-ils pas la tête au jour du jugement, les impies, non plus que les pécheurs, dans la société des justes; car le Seigneur connaît le sentier des justes, et la voie des impies aboutit à la ruine. Pourquoi les nations ont-elles frémi, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ, disant : Rompons les chaînes qu'il nous a données, et rejetons son joug loin de nous. Mais celui qui habite aux cieux se rira d'eux, et le Seigneur les tournera en dérision.

Puis il leur parlera dans sa colère et il les dispersera dans sa fureur. Mais moi, je me suis constitué roi par sa puissance, roi sur Sion, sa montagne sainte, et j'annonce les préceptes du Seigneur. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et je ne bornerai tes possessions qu'aux confins de la terre. Tu les gouverneras avec une verge de fer et tu les briseras comme des vases d'argile. Et vous maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez le Seigneur avec un respect mêlé de crainte, et tremblez, lors même que vous chantez ses louanges. Saisissez ses leçons, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne vous écartiez du droit chemin. Lorsque son courroux s'allumera tout-à-coup, heureux ceux qui auront mis en lui leur confiance ! »

Dans une autre prophétie, l'esprit de Dieu, voulant annoncer le règne du Christ après le supplice de la croix, fait dire à David : « Chantez un cantique au Seigneur par toute la terre, et annoncez chaque jour son salut; car le Seigneur est grand et digne de louanges. Il est terrible et au-dessus de tous les dieux; car tous les dieux des nations sont les simulacres des démons; mais c'est Dieu qui a fait les cieux; la gloire et la majesté marchent devant lui; la force et la splendeur habitent dans son sanctuaire. Rendez grâces au Seigneur, Père des siècles; recevez sa grâce; prosternez-vous devant lui et adorez-le dans les parvis de son sanctuaire. Que la terre tremble en sa présence; mais si elle fait le bien, elle prospérera. Quelle ne se trouble pas; que toutes les nations se réjouissent : le Seigneur règne du haut du bois. »

Parfois aussi, vous avez pu vous en apercevoir d'après ce qui a été déjà cité, le Saint-Esprit parle des événements

futurs comme s'ils étaient arrivés. Et à ce propos nous nous empressons de lever toutes les difficultés et d'ôter toute excuse à nos lecteurs. L'Esprit-Saint connaît l'avenir ; c'est pourquoi il le raconte comme s'il était accompli. Voulez-vous la preuve de cette explication ? écoutez. David parle du crucifiement mille ans avant la naissance du Christ. Or personne avant le Christ ni personne depuis le Christ n'a changé le monde par son supplice en lui apportant la félicité. Il n'y a que notre Seigneur Jésus , crucifié et mort, qui s'est ressuscité , et qui, de retour au ciel , y a repris son empire ; et c'est cette bonne nouvelle qui , portée en son nom à toutes les nations par les apôtres, fait la joie de tous ceux qui vivent dans l'attente de l'*immortalité promise*.

Si nous parlons de prescience et de prédiction , qu'on se garde bien de conclure que nous croyons à la fatalité et au destin. Non , en voici la preuve. Il est, disons-nous, pour les méchants, des punitions et des supplices ; pour les bons, des récompenses et des bienfaits ; les prophètes nous ont appris cette doctrine , et nous en soutenons la vérité. S'il n'en était pas ainsi , si tous suivaient la loi du destin, où serait le libre arbitre ? Car si c'était par nécessité que celui-ci est bon , celui-là mauvais , le premier ne serait pas digne d'éloges , pas plus que le second ne serait coupable. Et si le genre humain n'avait pas le pouvoir de choisir par un acte de sa libre volonté le sentier de la vertu ou le chemin du vice , il n'aurait pas à répondre de ses actions. Mais l'homme a cette liberté de faire le bien ou le mal à son choix. Ne voit-on pas en effet le même homme tenir la conduite la plus diverse ! Si la loi du destin le forçait à être méchant ou vertueux , certes il ne serait pas soumis à ces contradictions et à ces perpétuelles variations.

Loin de là, il n'y aurait ni un homme vertueux ni un homme dépravé, puisque le destin serait la cause du mal et en même temps la cause du bien ; ou encore, nous tomberions dans cette doctrine dont nous avons parlé plus haut, et qui consiste à nier la vertu et le vice, et à ne voir dans le bien et le mal que des opinions différentes ; ce qui est aux yeux de la saine raison une impiété et une absurdité monstrueuse. Pour le destin inévitable tel que nous l'entendons, c'est celui qui attend les bons pour les récompenser selon leurs mérites, et les méchants pour leur infliger les supplices qu'ils ont encourus. Car Dieu n'a pas créé l'homme comme les plantes et les brutes, qui ne savent ce qu'elles font ; et l'homme ne mériterait ni récompense ni louange, s'il n'avait pas le choix de la vertu ; de même il ne devrait encourir aucune peine s'il n'était méchant, et si, au lieu de l'être de lui-même, il était au contraire enchaîné au vice par sa naissance, sans pouvoir se délivrer de son joug. C'est le Saint-Esprit lui-même qui nous a donné ces enseignements, puisqu'il atteste par l'organe de Moïse que Dieu dit au premier homme sortant de ses mains : « Voici le bien et le mal devant toi : choisis le bien. » C'est ce que confirme un autre prophète, Isaïe, quand il met dans la bouche de Dieu le Père les paroles suivantes : « Lavez-vous de vos souillures et purifiez-vous ; ôtez le mal de vos cœurs, et apprenez à faire le bien ; rendez justice à l'orphelin et défendez la veuve. Présentez-vous alors et nous compterons, dit le Seigneur. Vos péchés vous eussent-ils rendus rouges comme la pourpre, je vous rendrai blancs comme la laine ; fussiez-vous écarlates, je vous rendrai plus blancs que la neige ; et si vous le voulez, et que vous m'écoutez, vous serez nourris des biens de la terre. Mais si vous ne m'écoutez

pas, le glaive vous dévorera ; car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. » Or, qu'est-ce que ce glaive dévorant ? C'est le feu dont ceux qui s'attachent au mal deviennent la pâture. Aussi est-il écrit : « Le glaive vous dévorera ; car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé ; » ce qui ne peut se dire de l'épée qui frappe et tue d'un seul coup. Aussi quand Platon a dit : « La faute est à l'homme libre qui choisit ; Dieu n'y est pour rien, » il a emprunté cette parole à Moïse ; car Moïse est plus ancien que tous les écrivains de la Grèce. Et tout ce que les poètes et les philosophes ont pu dire sur l'immortalité de l'âme , sur les châtimens après la mort , sur la contemplation céleste de la Divinité ou tout autre dogme semblable, ils en ont pris le principe dans les prophètes et sont ainsi parvenus à comprendre et à expliquer ces vérités. C'est là qu'ils ont puisé tous les éléments du vrai qu'ils possèdent, et si leurs emprunts sont difficiles à constater, cela tient à la contrariété de leurs opinions. Maintenant, de ce que nous disons que l'avenir a été prédit, il n'en résulte pas que nous consacrons le principe de la nécessité et du destin. Non, mais comme Dieu prévoit toutes les actions futures des hommes, comme il doit rendre à chacun selon le mérite de ses œuvres et récompenser les actes de vertu, il prédit l'avenir par l'Esprit-Saint, appelant ainsi sans cesse le genre humain au souvenir et à la réflexion, montrant pour lui toute sa sollicitude et sa providence.....

Le Christ est monté au ciel après sa résurrection, il est assis à la droite du Père, d'où il reviendra un jour, quand le nombre des prédestinés et des saints sera rempli ; car si la conflagration générale n'a pas encore eu lieu, ce délai n'a été accordé qu'en faveur des élus. Or, écoutez comme David va prédire ces événements : « Le Seigneur a dit à

mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Jérusalem le sceptre de votre force, et vous dominerez au milieu de vos ennemis. A vous est le commandement dans le jour de votre puissance et dans les splendeurs de vos saints. Je vous ai engendré de moi avant l'étoile du matin. » Ces mots : « Il fera sortir de Jérusalem le sceptre de votre force, » étaient le symbole et l'annonce de cette parole puissante que les apôtres, en sortant de Jérusalem, allèrent prêcher au monde. Nous le savons, il y a peine de mort pour tous ceux qui enseignent, pour tous ceux qui confessent le nom du Christ ; et néanmoins nous l'enseignons partout, partout nous embrassons sa foi. Que si vous lisez ces pages avec un esprit de haine, vous pouvez nous tuer, et rien de plus, nous vous le répétons ; car en quoi peut-elle nous nuire, cette mort ? Mais c'est vous-mêmes qu'elle frappe, vous et tous ceux qui nourrissent une animosité injuste, et qui ne se repentent pas de leurs erreurs : elle vous dévoue au feu éternel !!

On pourrait peut-être, dans une intention mauvaise, fausser le sens de ce que nous avons dit ; et comme nous avons avancé que Jésus-Christ était né il y a cent cinquante ans, sous le gouvernement de Cyrinus, et qu'il a commencé à enseigner sous Ponce-Pilate, on pourrait prétendre, par une fausse induction, que tous les hommes antérieurs à cette époque ne sont aucunement coupables. Nous allons détruire cette objection. Le Christ, avons-nous dit déjà, est le premier-né de Dieu, il est son verbe, sa parole, à laquelle tous les hommes participent. Or, tous ceux qui ont vécu selon les inspirations de ce verbe sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées :

tels furent, chez les Grecs, Socrate et Héraclite ; chez les Barbares, Ananias, Azarias, Misaël et Elie, et une multitude d'autres dont nous nous abstenons de citer ici les noms, pour éviter des longueurs. Ceux dont la vie a été en contradiction avec les inspirations du verbe ont été vicieux, ennemis du Christ, meurtriers du verbe. Ceux, au contraire, qui ont vécu, ou qui vivent selon le verbe, sont des chrétiens intrépides et inaccessibles à la peur. Maintenant, pourquoi, accomplissant les desseins de Dieu, Père et souverain de l'univers, le Verbe s'est-il incarné ? Pourquoi est-il né d'une vierge et s'est-il fait appeler Christ ? Pourquoi est-il mort sur la croix ? Pourquoi est-il ressuscité et remonté aux cieux ? C'est ce que tout homme sensé comprendra sans peine, d'après ce que nous avons dit déjà. Quant à présent, comme la démonstration de ce point est moins nécessaire, passons à ce qui est plus urgent, et continuons nos preuves.

L'Esprit-Saint annonce ensuite la dévastation de la terre de Judée, il représente les peuples frappés de stupeur à la vue de cette ruine : « Jérusalem est devenue un désert ; la malédiction est sur le temple et sur le sanctuaire, et sa gloire, que célébraient nos pères, est devenue cendres et poussière ; tous ses ornements les plus beaux ont été détruits. Et à cette vue vous êtes resté impassible, vous avez gardé le silence, et vous nous avez humiliés sans pitié. » Or, vous n'avez, je pense, aucune peine à croire à la dévastation de Jérusalem, et à l'accomplissement de cette prophétie : vous devez en être assez pleinement convaincus. Mais Jérusalem devait être réduite en solitude, et il ne devait plus être permis à personne de l'habiter ; Isaïe le prophète l'a dit ainsi : « Leur terre est un désert, et, en leur présence, leurs ennemis la dévorent, et pas un

seul d'entre eux ne l'habitera. » Le soin que vous prenez de ne pas laisser un Juif en Judée, la peine de mort qui attend l'audacieux infracteur de cette loi, tout cela me dispense d'apporter d'autres preuves; vous les connaissez mieux que nous.

Il était aussi prédit que Jésus-Christ guérirait les malades et ressusciterait les morts. Ecoutez : « A son arrivée, le boiteux sautera comme un cerf, et la langue des muets sera éloquente; les aveugles verront, les lépreux seront purifiés, et les morts se lèveront et marcheront. » Les actes de Ponce-Pilate vous donnent la preuve de tous ces faits. La mort du Christ et le supplice de ceux qui espèrent en lui étaient aussi annoncés par Isaïe, dans ces paroles : « Voici que le juste est tué, et personne ne le comprend dans son cœur; voici que les hommes de bien sont mis à mort, et personne n'y pense. Le juste a été enlevé, en présence de l'iniquité, et sa sépulture sera en paix. Il a été ôté du milieu des hommes. »

C'est encore Isaïe qui annonce que les Gentils adoreront le Christ, quoiqu'ils ne l'attendent pas, et que les Juifs, qui l'attendent toujours, ne reconnaîtront pas sa venue. Les paroles du prophète sont mises dans la bouche du Christ lui-même : « Je me suis manifesté à ceux qui ne me demandaient pas, et j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit : Me voici, aux nations qui n'avaient pas appelé mon nom. J'ai étendu mes mains sur un peuple incrédule et contradicteur, qui marchait dans une route mauvaise, à la suite de ses péchés, et ce peuple ameutait les haines contre moi. »

En effet, les Juifs, qui avaient les prophéties entre les mains, et qui attendaient la venue du Christ, ne l'ont pas reconnu, mais ils l'ont mis à mort. Les Gentils, au con-

traire, qui n'avaient jamais rien appris du Christ, avant que les apôtres, venant de Jérusalem, leur eussent annoncé sa venue, et leur eussent transmis les prophéties, ont renoncé à leurs idoles, et, pleins de foi et de bonheur, se sont consacrés, par le Christ, au culte du Dieu incréé. Quant aux persécutions dont les nouveaux confesseurs du Christ furent les victimes, quant à la pitié que doivent inspirer ceux qui accablent le Christ de malédictions, et qui trouvent beau de défendre et de conserver les vieilles institutions, voici, à leur sujet, un seul mot d'Isaïe : « Malheur à vous, qui appelez doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux ! »

Jésus-Christ, fait homme pour nous, devait souffrir la honte et l'ignominie sur la terre, et il doit venir une seconde fois, mais alors environné de toute sa gloire. Voici la prophétie : « Parce qu'ils ont livré son âme à la mort, parce qu'il a été compté parmi les méchants, il s'est chargé des péchés de plusieurs, et il obtiendra le pardon des pécheurs. Car, je vous le dit, mon serviteur comprendra, et il sera exalté, et il sera grandement glorifié. Plusieurs seront émerveillés de vous, et plusieurs aussi mépriseront votre aspect et votre gloire. Et aussi plusieurs nations vous admireront, et les rois resteront muets devant vous, parce que ceux-là à qui rien n'avait été annoncé, et qui n'avaient rien entendu, comprendront. Seigneur, qui a cru à votre parole ? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera en la présence de Dieu, comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride. Il n'a ni éclat ni beauté, et nous l'avons vu ; et il était méconnaissable, et nous l'avons désiré. Méprisé, homme de douleurs, le dernier des hommes, il connaît l'infirmité ; son visage était obscurci par

les opprobres et par l'ignominie ; et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment lui-même porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances ; oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes ; le châtement qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous suivait sa voie ; et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de tous. Il a été sacrifié, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui l'a tondue. Il est mort au milieu des angoisses, après un jugement. » En effet, lorsque Jésus fut crucifié, ses disciples eux-mêmes l'abandonnèrent et le renièrent, et ce fut seulement quand, après sa résurrection, il leur eut apparu et leur eut appris à lire les prophéties dont l'accomplissement venait de se faire en lui, quand ils l'eurent vu monter au ciel, ce fut alors que, pleins de foi et forts de la puissance que Jésus leur communiqua, ils s'en allèrent vers toutes les nations, et qu'ils instruisirent la terre, et qu'ils reçurent le nom d'apôtres.

Pour nous montrer que celui qui s'était soumis à ces douleurs avait une origine ineffable, et qu'il devait dompter tous ses ennemis, voici ce que nous dit le Saint-Esprit : « Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple. On lui réservait la sépulture de l'impie : il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il n'a pas connu l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur veut le guérir de ses plaies. S'il

a été livré pour le péché, c'était afin que votre âme reçût une semence d'éternité. Et le Seigneur veut retirer son âme de la douleur, lui montrer la lumière, le remplir d'intelligence, et justifier ce Juste qui s'est dévoué pour tous. Il portera lui-même tous nos péchés : c'est pourquoi il régnera sur un grand peuple, et il partagera les dépouilles des forts, parce que son âme a été livrée à la mort, et qu'il a été compté parmi les méchants; et il a pris sur lui les péchés de plusieurs, et il a été livré pour leurs iniquités. » Ecoutez la prophétie de son ascension : « Ouvrez les portes des cieux, dit-il; ouvrez-les pour que le Roi de gloire y fasse son entrée. Quel est-il, ce Roi de gloire? C'est le Dieu fort et le Dieu puissant. Et, au sujet de son second et glorieux avènement, Jérémie ajoute : « Voici le Fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel, et ses anges qui l'accompagnent. »

Ainsi donc, puisque nous avons déjà montré que tous les événements accomplis avaient été prédits à l'avance par les prophètes, il en faut nécessairement conclure que tout ce qui a été encore annoncé, et dont la réalisation n'a pas encore eu lieu, ne peut manquer d'arriver. Les faits accomplis, dont la prédiction était certaine et le moment inconnu, se sont réalisés; il en sera de même pour ceux qui sont encore à venir : ils sont prédits, on les ignore, on ne veut pas y croire; ils arriveront cependant. Les prophètes ont parlé de deux avènements du Christ : le premier a eu lieu sous la figure d'un homme méprisé et persécuté, et le second aura lieu quand il viendra resplendissant de toute la gloire des cieux et entouré de ses légions d'anges; alors il ressuscitera les cadavres de tous les hommes qui auront vécu sur la terre, et il revêtira les corps des justes d'une immortalité glorieuse, et il en-

verra ceux des méchants, incorruptibles désormais, brûler éternellement dans le feu de l'enfer. En voulez-vous la prophétie ? Ecoutez Ezéchiel : « La jointure se reliera à la jointure, et l'os à l'os, et les chairs recroîtront une seconde fois. Et tout genou fléchira devant le Seigneur, et toute langue confessera son nom. » Voulez-vous savoir quels seront les douleurs et les supplices des méchants ? Ecoutez encore : « Le ver qui les ronge ne dormira point, et le feu qui les dévore ne s'éteindra jamais. » Ils se repentiront alors, mais leur repentir ne servira de rien. Et que feront, que diront les Juifs à ce glorieux avènement ? Entendez le prophète Zacharie : « J'ordonnerai aux quatre vents de rassembler mes enfants épars ; j'ordonnerai au vent du nord de porter au loin ma parole, et au vent du midi de n'y pas faire obstacle. Et alors il y aura dans Jérusalem un grand gémissement, et ce ne sera pas un gémissement des lèvres et de la bouche, mais un gémissement du cœur ; et ils ne déchireront pas leurs vêtements, mais leurs esprits, et ils se plaindront tribu à tribu, et alors ils verront celui qu'ils ont frappé, et ils diront : Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous fait errer loin de votre voie ? La gloire dont se réjouissaient nos pères est devenue pour nous une ignominie. »

Nous aurions encore bien d'autres témoignages des prophètes à invoquer ; mais nous nous arrêterons ici, persuadés que nous en avons rapporté assez pour convaincre ceux qui ont des oreilles disposées à entendre et à croire, et pour établir qu'à la différence des faiseurs de fables et de tous les historiens des prétendus fils de Jupiter, nous ne disons rien que nous ne soyons en état de prouver immédiatement. Comment, en effet, aurions-nous cru que cet homme crucifié était le Fils de Dieu, ap-

pelé à juger tout le genre humain, si nous n'avions pas vu toutes les prophéties qui d'avance annonçaient sa venue se réaliser de point en point; si maintenant nous ne voyions pas et la dévastation de la Judée, et la conversion de ces hommes de toute race qui, à la voix des apôtres, ont abandonné leurs antiques erreurs pour embrasser la saine doctrine, comme nous avons fait nous-mêmes, et comme a fait cette foule de Gentils, chrétiens plus sincères et plus vrais que les Juifs et les Samaritains convertis? Ce nom de Gentils a été donné par le Saint-Esprit lui-même aux nations de la terre par opposition aux tribus de Judée et de Samarie, qu'il appelle Israël et maison de Jacob. Il y a même une prophétie qui annonce qu'il y aura plus de foi dans les Gentils que dans les Juifs et les Samaritains. La voici : « Réjouissez-vous, stériles qui n'enfantiez pas; éclatez en cris de joie, vous qui n'engendrez pas; car il sera donné bien plus de fils à l'épouse abandonnée qu'à celle qui a un époux. » Ces abandonnées étaient les nations qui ignoraient le vrai Dieu et adoraient les œuvres de leurs propres mains, tandis que les Juifs et les Samaritains, qui connaissaient par les prophètes la venue du Verbe de Dieu, et qui avaient toujours attendu le Christ, ne le reconnurent pas quand il descendit au milieu d'eux. A peine y eut-il quelques exceptions dont le Saint-Esprit parle dans Isaïe : « Si le Seigneur ne nous avait pas laissé son germe, nous serions devenus comme Sodome et Gomorrhe. » Or Sodome et Gomorrhe sont deux villes représentées par Moïse comme des réceptacles d'iniquités que le Seigneur ruina par une pluie de soufre et de feu. Personne ne fut sauvé, excepté un étranger chaldéen nommé Loth, qui échappa avec ses filles. Toute

la contrée devint un désert, et depuis elle est restée brûlée et stérile : chacun peut s'en convaincre.

Or maintenant, nous vous le demandons, tant et de si formels témoignages ne sont-ils pas, pour ceux qui aiment la vérité, qui ne sont pas sous l'influence de vaines opinions, ni sous le joug de leurs passions, un motif irrésistible de foi et de conviction?

DIMANCHE DE QUASIMODO.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, tous ceux qui sont nés de Dieu sont vainqueurs du monde, et c'est notre foi qui nous fait remporter cette victoire sur le monde. Quel est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est ce même Jésus qui est venu avec l'eau et le sang ; non pas avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint ; et ces trois sont un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit et l'eau et le sang ; et ces trois aussi sont un. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand ; or, c'est Dieu lui-même qui a rendu témoignage à son Fils. Qui croit au Fils de Dieu a en lui le témoignage de Dieu lui-même. (I saint Jean, ch. v., v. 4-10.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes bien-aimés, tous ceux qui sont nés de Dieu sont

vainqueurs du monde. » En effet, les commandements de Dieu n'ont rien de pénible ; tous ceux qui s'y soumettent dans un véritable esprit de dévotion méprisent également les adversités et les séductions du monde ; ils chérissent la mort elle-même comme l'entrée de la céleste patrie. Mais pour qu'on ne s'imagine pas présomptueusement pouvoir, avec ses propres forces, surmonter les pompes et les misères de ce monde, l'apôtre saint Jean a soin d'ajouter :

« Et c'est notre foi qui nous fait remporter cette victoire sur le monde. » C'est cette même foi qui opère par la charité ; c'est par elle que nous implorons humblement le secours de celui qui a dit : « Vous aurez de grandes afflictions dans le monde ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde¹. »

« Quel est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » Oui, vraiment, il est vainqueur du monde, celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, et qui agit d'une manière conforme à sa foi. Suffit-il seulement de croire à la divinité du Christ et de confesser sa foi pour être sauvé ? C'est ce que la suite de l'épître va nous apprendre.

« C'est ce même Jésus qui est venu avec l'eau et avec le sang. » Le Fils éternel de Dieu est devenu homme dans le temps, afin de nous racheter par la faiblesse de son humanité, après nous avoir créés par la puissance de sa divinité. « C'est lui qui est venu avec l'eau et avec le sang ; » avec l'eau du baptême et le sang de sa passion. Non-seulement il a voulu être baptisé pour notre purification, afin de nous consacrer et de nous transmettre le sacrement du baptême ; mais encore il a donné pour nous

¹ Jean, XVI, 33.

son propre sang ; il nous a rachetés par sa passion, afin que nous puissions trouver dans ses sacrements une nourriture bienfaisante qui nous fît arriver au salut.

« Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité. » Quand le Seigneur eut été baptisé dans le Jourdain, l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et rendit témoignage qu'il était la vérité, c'est-à-dire le vrai Fils de Dieu, le vrai médiateur entre Dieu et les hommes, le vrai rédempteur et réconciliateur du genre humain, vraiment pur lui-même de toute souillure du péché, et pouvant véritablement effacer les péchés du monde. Jean-Baptiste lui-même le comprit en voyant descendre le Saint-Esprit ; il lui rendit témoignage : « Je ne le connaissais pas, dit-il ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras descendre et se reposer l'Esprit est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et j'ai vu et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu¹. » Puis donc que le Saint-Esprit atteste que Jésus est la vérité, puisque Jésus lui-même affirme qu'il est la vérité, et que Jean-Baptiste proclame le Christ comme la vérité, puisqu'enfin le Fils du tonnerre rend hommage au Christ comme à la vérité, silence, blasphémateurs, qui ne reconnaissez en lui qu'une apparition vide de réalité ! Périssent ici-bas la mémoire de ceux qui le méconnaissent comme véritablement Dieu ou véritablement homme !

« Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois ne font qu'un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang. »

¹Jean, I, 33, 34.

Le Saint-Esprit rendit témoignage que Jésus est la vérité, quand il descendit sur lui au moment de son baptême. S'il n'était pas, en effet, véritablement le Fils de Dieu, le Saint-Esprit ne serait pas venu se reposer sur lui d'une manière aussi manifeste. L'eau et le sang rendirent témoignage que Jésus est la vérité, quand, au moment de sa mort, le sang et l'eau sortirent de son côté ouvert : ce qui ne serait pas arrivé s'il n'avait eu une véritable chair. Lorsqu'il pria avant sa passion, « il eut une sueur, comme de gouttes de sang, qui tombait à terre¹. » C'est encore une preuve évidente de la réalité de la chair qu'il avait prise. N'oublions pas que l'eau et le sang lui rendirent encore témoignage, en jaillissant avec tant d'abondance par la blessure de son côté, lorsqu'il était déjà mort, et cela contrairement à ce qu'on remarque d'ordinaire dans les cadavres. Cette circonstance mystérieuse est un nouveau témoignage de vérité ; car elle montre qu'après sa mort le corps du Seigneur devait ressusciter et vivre au sein de la gloire, et que cette mort même devait nous donner la vie. Cette sueur, qui, comme des gouttes de sang, tombait à terre, rendait témoignage à ce mystère auguste par lequel, dans tout l'univers, il lave l'Église dans son propre sang. Voilà donc les trois qui rendent témoignage à la vérité.

« Et ces trois aussi sont un. » En effet, ils restent indivisibles ; en eux rien n'est séparé ; ces trois ne sont en nous qu'une même chose, non par identité de substance, mais par identité d'opération. Car, comme le dit saint Ambroise : « l'Esprit renouvelle celui sur qui il descend ; l'eau sert à le purifier ; le sang s'applique à sa rançon. »

¹ Luc, XXII, 44.

En effet, le Saint-Esprit nous a rendus enfants de Dieu par adoption ; l'eau de la fontaine sacrée nous a purifiés ; le sang du Seigneur nous a rachetés.

« Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand. Or c'est Dieu même qui a rendu témoignage de son Fils. »

L'homme rend du Fils de Dieu un témoignage bien remarquable, quand il dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite¹. » Il désigne ailleurs la personne même du Fils : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils². » Ailleurs encore il fait ainsi parler le Père, touchant son Fils : « Il m'invoquera, disant : Vous êtes mon Père, mon Dieu et l'auteur de mon salut³. » Il dira : mon Père, parce qu'il est le Fils de Dieu ; mon Dieu, parce qu'il est homme ; l'auteur de mon salut, parce qu'il doit souffrir, et sortir des liens de la mort. « Je l'établirai, dit Dieu, le premier-né, et je l'élèverai au-dessus des rois de la terre. » Ce témoignage de l'homme sur le Fils de Dieu est donc tout-à-fait digne de nos respects et de notre croyance. Mais le témoignage de Dieu est beaucoup plus grand encore, quand il a rendu lui-même témoignage à son Fils, en lui disant du haut des cieux : « Tu es mon Fils bien aimé ; en toi je me suis complu⁴. » Grand est le témoignage que rend le précurseur au Fils de Dieu, quand il dit : « Je vous baptise dans l'eau, lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu⁵ ; » plus grand est le témoignage du Père, qui a fait descendre visiblement le Saint-Esprit sur son Fils.

« Qui croit au Fils de Dieu a en lui le témoignage de

¹ Ps. CIX, 1. — ² Ps. II, 7. — ³ Ps. LXXXVIII, 27. — ⁴ Luc, III, 22. — , Matth., III, 11.

Dieu lui-même. » Celui qui croit au Fils de Dieu de manière à pratiquer ce qu'il croit a en lui le témoignage de Dieu. En effet, il se place ainsi de plein droit au nombre des enfants de Dieu, selon cette promesse du Fils unique de Dieu : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera¹. » Si vous avez mérité que Dieu vous rende témoignage ; si vous avez Dieu pour témoin de la pureté de votre foi, en quoi peuvent vous nuire les outrages et les persécutions des hommes ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

ÉVANGILE.

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées de peur des Juifs, Jésus vint, et, debout au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! Et ayant ainsi dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples, voyant le Seigneur, se réjouirent. Il leur dit encore une fois : La paix soit avec vous ! Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie. Cela dit, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, appelé Didyme, un des douze, n'était pas avec

¹ Jean, XII, 26.

eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui leur dit : Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous et si je ne mets mon doigt là où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, ses disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes fermées, et, debout au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! Puis il dit à Thomas : Mets ton doigt là, et vois mes mains ; approche ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. Thomas, répondant, lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! Jésus fit encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres signes qui ne sont point écrits en ce livre. Mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et afin que, croyant, vous ayez la vie en son nom. (Saint-Jean, ch. xx, v. 19.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

La première difficulté qui se présente sur l'Évangile que l'on vient de nous lire est de savoir comment le corps du Seigneur a pu être un vrai corps après sa résurrection, et entrer, les portes étant fermées, dans le lieu où les disciples étaient assemblés. D'abord il faut considérer que les œuvres de Dieu ne seraient plus merveilleuses, si l'esprit humain les pouvait comprendre ; et la foi n'a plus de mérite, lorsque la raison humaine la persuade par l'expérience. Maintenant admirez avec quelle

condescendance notre divin Sauveur se prête à notre faiblesse ! Il savait que la foi de ses disciples qui le voyaient de leurs yeux était chancelante et incertaine : pour les raffermir et les rassurer, il leur montre aussitôt ses mains et ses pieds, et leur donne à toucher cette même chair avec laquelle il était entré, les portes étant fermées. Ainsi, notre Seigneur a réuni dans son corps glorieux deux propriétés qui semblent s'exclure au jugement de notre raison : en paraissant avec une chair tout ensemble palpable et incorruptible ; car tout ce qui tombe sous le sens du toucher est sujet à la corruption, et ce qui échappe à la corruption échappe aussi à notre sens. Mais notre Seigneur, agissant après sa résurrection d'une manière miraculeuse et tout incompréhensible, s'est fait voir dans un corps en même temps palpable et incorruptible ; il a paru devant ses disciples réunis les portes étant fermées, c'est-à-dire en traversant des milieux impénétrables à nos corps dans leur condition actuelle, afin d'éveiller dans l'âme de ces mêmes disciples le désir de la vie éternelle, de cette vie où nos corps seront revêtus d'incorruptibilité ; et il s'est laissé toucher par eux afin de les affermir dans la foi. Ainsi le divin Sauveur nous a montré que, par sa résurrection, son corps n'avait point changé de nature, mais qu'il était transformé dans un état plus excellent et plus glorieux.

Jésus leur dit : « La paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie. » C'est-à-dire, comme Dieu mon Père m'a envoyé, moi qui suis Dieu, de même aussi comme homme je vous envoie, vous qui êtes hommes. Le Père a envoyé son Fils, voulant qu'il prît une chair humaine ; il l'a envoyé au monde pour y souffrir, et il l'a soumis aux souffrances, sans

néanmoins cesser de l'aimer. Ainsi, Jésus-Christ, ayant choisi ses apôtres, les a traités comme il a été traité lui-même par son Père, les envoyant par le monde pour y souffrir, et non pour y prendre des satisfactions et des plaisirs. Et comme le Père ne cesse pas d'aimer son Fils, tout en l'exposant aux souffrances, de même aussi le Seigneur aime ses disciples, quoiqu'il les envoie par le monde pour y endurer toutes sortes de maux. C'est donc avec raison que le Seigneur a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie ; » c'est-à-dire, en vous envoyant au milieu des persécutions et des scandales, je vous aime du même amour dont mon Père m'a aimé en m'envoyant aussi dans le monde pour y souffrir une passion pleine de douleurs et d'ignominie.

Cela dit, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Considérons ici, mes Frères, à quel comble de gloire ont été élevés les disciples, après avoir été appelés à des fonctions si pénibles et si rebutantes. Ils ne reçoivent pas seulement la plénitude de l'Esprit-Saint pour eux-mêmes, mais encore la puissance de décharger les autres des dettes qu'ils ont contractées envers la justice divine. Ils sont établis les arbitres du jugement souverain, pour retenir les péchés et les remettre au nom de Dieu dont ils tiennent la place. C'est ainsi que méritaient d'être élevés par la puissance divine ceux qui s'étaient si profondément humiliés pour Dieu. C'est ainsi que ceux qui appréhendaient la sévérité de ses jugements devinrent les juges des âmes ; c'est ainsi que ceux qui craignaient pour eux-mêmes la damnation obtinrent le pouvoir de condamner ou d'absoudre.

Les évêques tiennent maintenant leur place dans l'Eglise. Ceux qui sont appelés à la dignité du gouvernement spirituel reçoivent l'autorité de lier et de délier. C'est un grand honneur, mais qui comporte une grande et pesante responsabilité; car c'est un fardeau pesant et difficile à porter, pour un homme qui n'est pas capable de régler la conduite de sa vie, d'être constitué juge et modérateur de la vie et des actions d'autrui. Aussi, il arrive souvent qu'un homme occupe la place de juge sans que sa vie ait le moindre accord avec la dignité de la fonction qu'il remplit; et souvent il se fait qu'il condamne ceux qui ne méritent pas d'être condamnés, ou que, méritant lui-même d'être lié, il délie et absout les autres. Souvent aussi, en liant ou déliant ceux qui sont soumis à sa conduite, il suit la pente de ses inclinations et de sa propre volonté plutôt que la raison et les indications qui sortent de la cause. De là il arrive qu'il annule lui-même cette puissance de lier et de délier, en l'exerçant selon le mouvement de sa passion, au lieu de consulter le mérite des actions sur lesquelles il doit prononcer.

Quelquefois le pasteur, suivant des mouvements de répugnance ou de sympathie naturelle, se laisse prévenir pour ou contre son prochain. Or, ceux qui se laissent ainsi emporter à leurs passions sont incapables de juger bien sainement ceux qu'ils gouvernent. Ce qui fait dire admirablement à un prophète : « Ils faisaient mourir les âmes qui ne mouraient pas, et faisaient vivre celles qui ne vivaient pas. » En effet, condamner un innocent, c'est faire mourir celui qui ne meurt pas; absoudre et délier un coupable de la peine qu'il mérite, c'est vouloir faire vivre celui qui ne vit point.

Il faut donc bien examiner le mérite de la cause, avant d'exercer la puissance de lier ou de délier. Il faut bien connaître quelle faute a précédé et quelle pénitence a suivi, afin que la sentence du pasteur n'absolve que ceux que le Dieu tout puissant a visités par la grâce d'une sincère componction; car l'absolution n'a de valeur qu'autant qu'elle est conforme à la sentence de l'éternel juge.

La résurrection de ce mort de quatre jours dont parle l'Évangile nous figure parfaitement cette vérité. Le Seigneur appela d'abord Lazare qui était mort et lui rendit la vie, en disant d'une voix forte : « Lazare, sors. » Puis, dès qu'il fut sorti vivant du tombeau, il fut délié par les apôtres. « Et aussitôt, dit l'Évangile, celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. » C'est alors que Jésus dit à ses disciples : « Déliez-le et le laissez aller. » Vous le voyez, les disciples attendent que leur maître ait ressuscité Lazare avant de le délier. En effet, s'ils l'eussent délié lorsqu'il était mort, au lieu de faire apparaître aux yeux les effets de la puissance de Jésus-Christ, ils n'eussent fait autre chose que de mettre à découvert l'action de la mort qui se trahissait déjà par la puanteur cadavéreuse. Cet exemple nous trace notre devoir. Ainsi nous devons seulement délier par l'autorité pastorale ceux que notre maître a ressuscités par la grâce vivifiante du repentir.

Or, cette vie nouvelle commence à paraître avant toutes choses par la confession du péché. De là vient que Jésus-Christ commande avant tout à Lazare de sortir. En effet, tout pécheur qui retient son péché au fond de sa conscience est comme enseveli en lui-même et se tient enfermé dans les secrets replis de son âme, comme dans

un tombeau, mais le pécheur qui était mort sort de ce tombeau quand il confesse avec une volonté libre et sincère tous les crimes. Quand donc le Seigneur dit : « Lazare, sors; » c'est une invitation qu'il adresse à tout pécheur qui se tient renfermé au dedans de lui-même, à sortir de ce tombeau par la confession.

Ainsi, que celui qui était mort commence donc par sortir; que le pécheur confesse ses fautes; qu'il sorte d'abord et qu'ensuite les disciples le délient; c'est-à-dire que les pasteurs de l'Eglise lui remettent la peine qu'il a méritée, puisqu'il n'a pas eu honte de confesser le mal qu'il avait commis.

J'ai été bien aise, mes Frères, d'expliquer en peu de mots la conduite qu'on doit suivre à l'égard des pécheurs, afin que les pasteurs de l'Eglise usent avec une grande circonspection et une grande prudence du pouvoir qu'ils ont de lier et de délier les consciences.

Or, soit que le pasteur se serve de son pouvoir justement ou injustement, son troupeau néanmoins doit toujours appréhender ses jugements; craignez, malgré l'injustice de la sentence qui vous lie, d'avoir mérité par quelque autre faute cette dure sentence, qui vous assujétit et vous enchaîne. Ainsi, que d'une part le pasteur prenne bien garde de lier et de délier sans discernement; et de l'autre que l'homme soumis à cette puissance appréhende d'être lié même injustement; qu'il prenne garde aussi de tomber dans la témérité en blâmant le jugement de son pasteur; de crainte que l'orgueil, en se mêlant à son blâme, ne le rende pécheur, d'innocent qu'il était auparavant. Mais nous nous sommes un peu éloignés de notre Evangile; nous allons y revenir pour en continuer l'explication.

« Or, Thomas, appelé Didyme, un des douze, n'était pas avec eux quand Jésus vint. » Ce disciple était le seul qui fût absent. Etant de retour, il apprit ce qui s'était passé ; et il ne voulut rien croire de ce qu'on lui dit. Le Seigneur revint une autre fois, il donna son côté à toucher au disciple incrédule, il lui montra ses mains, et lui faisant porter le doigt là où avaient été les clous, il guérit la dangereuse blessure de son incrédulité. Que découvrez-vous ici, mes très chers Frères, que remarquez-vous ? Vous imaginez-vous que ce soit par hasard que ce disciple choisi par son maître se soit alors trouvé absent ; qu'on lui ait rapporté ce qui s'était passé dans l'assemblée de ses frères ? Pensez-vous que ce soit par hasard encore qu'après l'avoir appris, il ait douté, et qu'après avoir douté, il ait touché, et que par hasard il ait cru enfin, après avoir touché ? Non, certes, ce n'est pas là un effet du hasard, il y a là un ordre particulier de la Providence divine. La souveraine bonté de Dieu, ménageant cette rencontre d'une manière admirable, a fait que ce disciple incrédule, en touchant les cicatrices du corps de son Maître, a guéri dans nos cœurs les plaies mortelles de l'infidélité. Et en effet, l'incrédulité de l'apôtre Thomas a plus servi à l'affermissement de notre foi que la croyance des plus fidèles disciples. En voyant que cet apôtre revient à la foi par l'attouchement des plaies de Jésus, notre âme se dégage de tous ses doutes, et se fortifie de plus en plus dans la foi véritable.

Thomas, ayant touché les plaies de Jésus, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu. » Selon saint Paul la foi est le fondement des choses que l'on espère, et la démonstration de ce qui ne se voit point. D'où il suit que

la foi ne persuade que les choses qui ne peuvent être vues; celles qui se voient appartiennent à la connaissance, et non à la foi. Pourquoi donc, lorsque Thomas vit et qu'il toucha, le Seigneur lui dit-il qu'il avait cru parce qu'il avait vu? C'est qu'en voyant l'humanité du Sauveur, Thomas confessa sa divinité : car nul homme mortel ne peut voir la divinité. Cet apôtre donc, en disant : « Mon Seigneur et mon Dieu, » crut tout en voyant; il reconnut le Dieu à travers les voiles de l'humanité et confessa la divinité qu'il ne voyait point.

Mais les paroles qui suivent doivent nous donner une bien grande joie : « Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » C'est à nous que s'adresse particulièrement cette sentence de notre Sauveur, à nous qui ne l'avons point vu dans sa chair mortelle, et qui le contemplons seulement des yeux de l'esprit, et qui le conservons invisiblement dans notre cœur. C'est à nous qu'il s'adresse, pourvu toutefois que nos œuvres soient conformes à notre foi. Car on ne croit véritablement qu'autant qu'on pratique par ses œuvres ce que l'on croit. Mais quant à ceux qui n'ont que le nom seul de fidèles, saint Paul nous dit « qu'ils font profession de connaître Dieu, mais qu'ils le renoncent par leurs œuvres; » et saint Jacques ajoute que « la foi sans les œuvres est morte... »

Craignez, mes chers Frères, un si grand malheur; pensez-y en vous-mêmes avec toute l'application de votre esprit. Nous célébrons maintenant les fêtes de Pâques, mais que cette solennité soit pour nous une préparation à l'éternelle fête de la vie future. Toutes les fêtes que nous solennisons dans le temps passent et finissent. Ayez donc soin surtout de ne point mériter d'être exclus des joies de l'éternité. A quoi vous servirait d'assister aux

fêtes des hommes si vous n'êtes pas admis à celles des anges? La solennité présente n'est que l'ombre et la figure de la solennité future; et nous ne célébrons l'une tous les ans que pour arriver à l'autre qui ne dépend point de la révolution des années, mais qui dure éternellement. Renouvelons donc en notre esprit le désir des fêtes du ciel; et que les réjouissances du temps enflamment nos âmes de l'amour des joies de l'éternité; par là nous pourrions jouir pleinement un jour, dans la céleste patrie, de la réalité de ce bonheur dont nous ne possédons en esprit que l'ombre et l'image pendant notre pèlerinage sur cette terre.

Corrigez donc votre vie, mes Frères, réglez vos mœurs. Considérez d'avance combien ce Jésus ressuscité, si doux et si débonnaire aujourd'hui, sera rigoureux un jour quand il viendra pour le jugement. Car, n'en doutez point, au jour de cet examen redoutable, il apparaîtra accompagné des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des principautés et des puissances; le ciel et la terre seront tout en feu, et tous les éléments ensemble conjurés contribueront à l'effroi général par des commotions extraordinaires. Représentez-vous devant les yeux ce Juge terrible; craignez-le avant qu'il ne vienne, afin que lorsqu'il sera venu vous n'ayez pas à le craindre inutilement. Craignons-le dans le temps pour ne le pas craindre dans l'éternité; que l'appréhension de sa justice nous fasse entrer dans la pratique sérieuse des bonnes œuvres; que la frayeur de son jugement ne nous laisse pas un instant de répit pour vivre plus longtemps dans le péché et l'oubli de nos devoirs.

Croyez-moi, mes Frères, nous paraîtrons un jour devant lui avec d'autant plus d'assurance que, sous l'in-

fluence d'une crainte salutaire, nous nous serons adonnés avec moins de ménagement aux travaux de la pénitence, et que nous aurons pris plus de soin pour morigéner notre vie.

Si quelqu'un d'entre vous, à propos d'un différend avec l'un de ses frères, devait demain se présenter devant mon tribunal pour être jugé, peut-être ne dormirait-il pas de toute la nuit; peut-être ne ferait-il autre chose que de rouler dans sa tête avec de continuelles inquiétudes tout ce qu'on lui pourrait objecter, et ce qu'il pourrait répondre aux accusations de son adversaire; il redouterait extrêmement de ne pas me trouver favorable; et la crainte de paraître coupable devant moi ne lui laisserait aucun repos. Et cependant, qui suis-je moi, dont la chair sera dans peu la pâture des vers, moi qui dois être enfin bientôt réduit en poussière? Si donc vous avez tant d'inquiétude pour le jugement d'un homme qui n'est que poussière et cendre, avec quelle application devez-vous penser au jugement d'un Dieu dont la majesté est si redoutable? Quelle précaution la frayeur d'un si grand péril ne doit-elle pas vous suggérer pour le prévenir?

Mais comme il y a des incrédules qui doutent de la résurrection de la chair, et que nous nous instruisons bien mieux de cette vérité en allant au-devant des questions qui peuvent se soulever secrètement dans vos pensées, nous vous dirons ici quelques mots de ce grand mystère.

Plusieurs de ceux qui en doutent, et moi-même j'étais autrefois du nombre de ces douteurs, plusieurs, dis-je, voyant que dans les tombeaux la chair se tourne en pourriture et les os en poussière, ne peuvent s'imaginer que cette chair et ces os puissent jamais se reformer de cette même poussière; et ils raisonnent ainsi en eux-mêmes :

Comment l'homme peut-il renaître de la poussière? Comment cette terre inerte peut-elle devenir animée? Nous leur répondrons en peu de mots que pour Dieu ce n'est pas un ouvrage plus difficile sans doute de rétablir ce qui a été déjà, que de créer ce qui n'était point, et qu'il n'y a pas de quoi grandement s'étonner qu'il reforme l'homme de la poussière une seconde fois, lui qui a tout fait de rien au commencement. Car c'est une merveille plus étonnante d'avoir créé le ciel et la terre, quand rien n'était encore qui pût lui servir de matière à son action, que de rétablir l'homme avec cette même terre dont il l'a formé une première fois.

Mais en considérant ce peu de poussière, on ne peut croire qu'elle puisse redevenir chair, et l'on veut comprendre par la raison la vertu de l'opération divine. Ces esprits charnels raisonnent ainsi dans leurs pensées, parce que les miracles que Dieu opère tous les jours sous nos yeux sont devenus par leur fréquence même un objet de mépris. Ils n'ont pas réfléchi que dans un petit grain de semence est renfermé l'arbre tout entier qui doit en sortir. Représentons-nous donc un grand arbre, le nombre et l'étendue de ses branches; cherchons ensuite quelle est son origine et comment, en croissant peu à peu, il est enfin parvenu à cette hauteur prodigieuse; et nous trouverons que tout ce grand déploiement de forces provient d'un tout petit grain de semence.

Maintenant examinons, considérons quelques détails, et dites-moi dans quelle partie de cette petite graine sont cachés et ce bois si nerveux, et cette rude écorce, et ce parfum subtil, et cette saveur des fruits, et toute cette verte ramure? Car la substance de ce grain n'a presque point de consistance; d'où vient donc la dureté du bois? La surface de

ce grain n'offre point d'aspérité, d'où vient donc la rudesse de l'écorce? Le grain est sans odeur, sans saveur, d'où vient donc le goût des fruits? d'où vient le parfum des fleurs et des fruits? d'où vient ce vert feuillage? Toutes ces choses sont donc toutes ensemble cachées dans la semence, quoiqu'elles n'en sortent que peu à peu et par des accroissements insensibles? Du grain, mis en terre, sort premièrement une racine, de cette racine naît une tige; de cette tige viennent des branches; ces branches font épanouir des fleurs qui produisent des fruits, qui contiennent la semence. Mais disons plus encore, la semence même est cachée dans la semence.

Y a-t-il donc tant lieu de s'étonner que Dieu tire un jour de la terre et de la poussière des os, des nerfs, de la chair et des cheveux, puisqu'il fait sortir tous les jours d'un tout petit grain de semence le bois, le fruit et les feuilles des plus grands arbres et les grands arbres eux-mêmes? Ainsi, si lorsque l'esprit assailli par les doutes cherche les raisons de la résurrection, il faut lui proposer de pareilles difficultés sur les choses que l'on voit tous les jours se faire dans la nature, et que néanmoins la raison ne saurait comprendre, aîn que se reconnaissant incapable de rien comprendre aux choses les plus ordinaires qu'il lui faut bien admettre et que d'ailleurs il admet sans peine, il ne fasse non plus aucune difficulté de croire aux promesses de la toute-puissance divine.

Ce sont ces divines promesses, mes très chers Frères, promesses certaines, fondées sur la constance et la vérité même de Dieu, qu'il faut méditer avec une sérieuse considération. Quant à toutes les choses qui passent avec le temps, vous les devez mépriser comme si elles étaient déjà passées. Aspirez avec toute l'ardeur de vos désirs vers

cette gloire de la résurrection , dont la vérité elle-même nous a montré les prémices en sa personne. Arrachez-vous à toutes ces tendances charnelles et terrestres qui nous éloignent du Créateur ; soyez persuadés que vous jouirez de la vue bienheureuse de Dieu tout puissant dans un degré d'autant plus sublime et plus excellent, que vous aimerez plus parfaitement et plus ardemment le Médiateur de Dieu et des hommes , Jésus-Christ , Dieu lui-même, qui vit et règne avec le Père en l'unité du Saint-Esprit , dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN.

Le Seigneur apparut à ses apôtres , après sa résurrection , comme vous venez de l'entendre ; et il les salua en leur disant : « La paix soit avec vous. » Voilà la véritable paix ; c'est là le véritable salut , puisqu'il est annoncé par l'auteur même du salut. Et quelle salutation plus heureuse pour l'homme que celle qui vient de celui qui est le salut même de l'homme ! car Jésus-Christ est notre salut ; c'est lui qui , pour l'amour de nous , a été couvert de plaies, cloué à la croix , mis dans le sépulcre , après avoir été détaché de la croix , et qui enfin est ressuscité , n'ayant plus de ses plaies que les cicatrices, qu'il a voulu conserver pour le bien de ses apôtres, et qu'il a fait servir à la guérison des plaies de leur cœur, c'est-à-dire de leur incrédulité. En effet, quoiqu'il leur eût apparu dans son véritable corps, ils crurent que c'était un esprit qu'ils voyaient. C'est là une plaie du cœur, et une plaie dan-

gereuse ; et même elle a été incurable dans plusieurs, qui par là sont tombés dans une déplorable hérésie.

Mais quoique les apôtres aient été promptement guéris de cette plaie, elle n'en était pas moins dangereuse ; et si ce mal leur fût resté, s'ils eussent persisté à croire que le corps de Jésus-Christ n'était point sorti du sépulcre, et que ce qu'ils voyaient n'était qu'un esprit, revêtu à leurs yeux d'une fausse image corporelle, il ne s'agirait plus aujourd'hui de blessures ni de blessés : il faudrait les pleurer comme des morts.

Jésus-Christ, voyant donc qu'ils étaient pleins de trouble et de frayeur, leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi toutes ces pensées qui montent dans vos cœurs ? » D'où peuvent venir des pensées qui s'élèvent dans le cœur ? C'est de la terre qu'elles viennent. Or, l'homme n'a que faire de ces pensées qui montent de la terre ; mais ce dont il a besoin, c'est de monter lui-même, c'est d'élever son propre cœur jusqu'à ces hauteurs où l'Apôtre voulait porter les esprits des fidèles, lorsqu'il disait : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ siège à la droite de Dieu. Ayez le goût des choses d'en haut, et non des choses de la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. » Et quelle est cette gloire ? C'est celle de la résurrection ; car, comme dit le même apôtre, « ce corps est mis en terre dans un état d'ignominie, mais il se relèvera dans la gloire. »

C'est cette gloire que les apôtres refusaient de reconnaître dans leur maître, ne croyant pas qu'il pût ressusciter son corps et le tirer du tombeau. Ainsi ils prenaient

pour une apparition ce corps qu'ils voyaient devant leurs yeux ; ils ne croyaient pas même au rapport de leurs yeux. Cependant nous, nous croyons ce qu'ils ne croyaient pas alors ! nous le croyons même sur leur parole, et sans que nous ayons vu, tandis qu'ils ne croyaient pas sur la parole de Jésus-Christ lui-même qui se manifestait à eux. Voilà quelle était cette plaie dangereuse de leur cœur qu'il s'agissait de guérir.

Que le Seigneur donc y applique un remède, c'est-à-dire qu'il leur fasse voir les cicatrices de ses plaies ! « Pourquoi vous troublez-vous, leur dit-il, et pourquoi toutes ces pensées qui montent dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds, et que c'est bien moi ; touchez et voyez. Mais vous voyez sans voir : touchez donc, et voyez ; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'ai ! » Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Ils ne croyaient point encore, dit l'Évangile, tant ils étaient hors d'eux-mêmes d'étonnement et de joie. Remarquez, avant d'aller plus loin, que la joie et le doute se confondaient tout à la fois dans leurs esprits. Car ce qui s'était passé était quelque chose d'incroyable, mais cependant c'était quelque chose. Maintenant ce n'est plus une chose incroyable que le corps du Seigneur soit ressuscité, et qu'il soit sorti vivant du tombeau ; c'est un fait que le monde entier a cru et qu'il accepte, et ceux qui ne le croient point sont demeurés impurs et chargés des souillures de leurs péchés. Mais alors ce fait paraissait incroyable ; et ce fut pour le persuader que Jésus-Christ le soumit au témoignage des mains aussi bien qu'au rapport des yeux, afin que la foi de ce mystère passât des sens dans le cœur des apôtres, et que de là elle pût être répandue et prêchée par tout le monde, à des

hommes qui, sans voir et sans toucher, croiraient fermement.

« Mais comme ils ne croyaient pas encore hors d'eux-mêmes d'étonnement et de joie, Jésus leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger? » Que n'a point fait le divin architecte pour élever et pour affermir l'édifice de la foi dans nos cœurs? Il n'éprouve ni la faim, ni aucun besoin corporel, et il demande à manger. Et il mangea par un effet de sa puissance, et non par l'effet du besoin. Que les apôtres reconnaissent donc, après cela, la vérité de la résurrection de leur maître, et que par leur prédication ils la fassent reconnaître à toute la terre.

Jésus-Christ s'est montré à ses apôtres; il leur a montré le chef de cette Eglise, qui devait être un jour répandue par toute la terre, et qu'il voyait déjà par sa prescience quand les apôtres ne voyaient rien encore. Et il leur dit : « C'est là ce que je vous ai dit, lorsque j'étais encore avec vous. » Quoi donc! n'était-il plus avec eux quand il leur parlait ainsi? Que veut donc dire : « lorsque j'étais encore avec vous? » Cela veut dire : lorsque j'étais passible et mortel comme vous, j'étais avec vous, et comme vous sujet à la mort; maintenant je n'ai plus rien de commun avec la mort, et je suis avec vous pour ne plus mourir. Ce que je vous disais donc pendant que j'étais avec vous, c'est qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi, dans les psaumes et dans les prophètes, s'accomplît. « Alors, dit l'Évangile, il leur ouvrit l'esprit. »

Venez donc, Seigneur, vous avez les clefs de l'intelligence, ouvrez-nous. Vous dites tout ce qu'il faut, et l'on ne vous croit point. On vous prend pour un esprit, et c'est en vain que l'on vous touche : ceux mêmes qui vous

touchent doutent encore. Vous leur alléguez l'Écriture, et ils n'entendent point; leurs cœurs sont fermés : ouvrez-les donc, et entrez-y. C'est ce qu'il a fait, mes Frères; l'Évangile nous en assure par ces paroles : « Alors il leur ouvrit l'intelligence. » Ouvrez donc, Seigneur, ouvrez le cœur de celui qui doute de votre résurrection; ouvrez l'intelligence de ceux qui prennent le Christ pour un fantôme. « Il leur ouvrit l'intelligence, pour qu'ils comprissent les Écritures. »

Il fallait que les choses s'accomplissent comme elles ont été écrites. Et qu'est-ce qui était écrit? Que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait le troisième jour. C'est ce que les apôtres avaient vu de leurs propres yeux. Ils l'avaient vu souffrant, ils l'avaient vu attaché à la croix, et ils le voyaient vivant, après sa résurrection, et conversant avec eux. Que leur restait-il donc à voir? Ils voyaient le divin chef; mais son corps, qui est l'Église, ne paraissait pas encore. Ils ne voyaient que l'époux, l'épouse était encore cachée; mais il la leur promettait. Il fallait que ce qui est écrit s'accomplît; que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Voilà ce qui regarde l'époux. Quant à ce qui regarde l'épouse, il fallait que la pénitence et la rémission des péchés en son nom fussent prêchées par toute la terre, à commencer par Jérusalem. C'est ce que les apôtres ne voyaient point encore; ils ne voyaient point cette Église qui devait se répandre par toute la terre, à commencer par Jérusalem. Ils voyaient le chef; mais pour le reste, ils se confiaient à sa parole; ce qu'ils voyaient leur garantissait la certitude de ce qu'ils ne voyaient pas.

Voilà quel était leur état, et le nôtre lui ressemble. Nous voyons ce qu'ils ne voyaient pas, et nous ne voyons

pas ce qu'ils voyaient. Ce que nous voyons et qu'ils ne voyaient pas, c'est l'Eglise répandue par toute la terre, et ce qu'ils voyaient et que nous ne voyons pas, c'est Jésus-Christ revêtu de son corps. Ils voyaient le divin chef, et ne voyaient point le corps : ils y croyaient; nous qui voyons le corps, croyons ce qu'il faut croire du chef, que nous ne voyons pas..... Et qu'ainsi le Christ soit connu tout entier.

Non-seulement les apôtres ont cru, mais plusieurs d'entre les habitants de Jérusalem, par leur moyen, ont cru aussi. La Judée a cru, les Samaritains ont cru. C'étaient des membres qui se joignaient à leur corps; c'étaient des parties de l'édifice qui s'élevaient sur le fondement. « Car Jésus-Christ est le fondement, et, comme dit l'Apôtre, nul n'en peut poser un autre que celui qui a été déjà posé. »

Que les Juifs entrent en fureur, que la rage et la jalousie les transportent, qu'ils lapident Etienne, que Saul garde les vêtements de ceux qui lapident; ce Saul, ce même Saul, devient Paul et apôtre de persécuteur qu'il était. Qu'après la mort d'Etienne l'Eglise de Jérusalem soit dispersée; que les tisons ardents de ce bûcher soient jetés çà et là! Car l'Eglise de Jérusalem était comme un bûcher embrasé du feu du Saint-Esprit, qui, remplissant le cœur des fidèles, n'avait fait d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Or, après la mort d'Etienne, ce bûcher fut dispersé, et les tisons, jetés de côté et d'autre, ont embrasé le monde.

Cependant Saul s'abandonnait à sa fureur. Le voilà qui demande au prince des prêtres des lettres pour les synagogues de Damas, le voilà qui veut se multiplier par sa rage; respirant les menaces et le meurtre, il veut ramas-

ser tout ce qu'il trouvera de fidèles, hommes et femmes; il les enchaîne, les traînant au supplice, et se repaissant de leur sang. Mais il y a un Dieu dans le ciel; il y a un Christ qui a couronné son saint martyr Etienne. Qu'il jette donc ses regards sur Saul le persécuteur, qu'il confonde son aveugle rage. C'est ce qu'il fait, mes Frères; il lui crie du haut du ciel : « Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu? Je suis au ciel et tu es sur la terre; cependant c'est moi que tu persécutes; tu ne peux toucher au chef, mais tu tortures ses membres! Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. C'est en vain que tu regimbes, tu ne fais que t'agiter et te tourmenter par ta propre turbulence. Que ta fureur s'apaise donc; reviens de ta frénésie au calme de la raison. Etouffe tes mauvais desseins et implore le secours salutaire dont tu as besoin. » A cette voix le voilà renversé par terre! à cette parole voilà le persécuteur hors de combat. Le voilà vaincu et désarmé! Où alliez-vous, Saul, respirant la fureur et les menaces? Vous voilà désormais imitateur et disciple de ceux que vous cherchiez pour les faire mourir! Vous souffrez persécution pour ceux que vous aviez persécutés! Vous êtes tombé persécuteur, vous vous relevez prédicateur de la foi! La voix de Jésus-Christ pénètre son cœur; il se trouve frappé d'aveuglement, mais d'un aveuglement extérieur, corporel, qui ne fera que dissiper l'aveuglement de son cœur. On le mène à Ananias, on lui donne les premières instructions du christianisme et le baptême, et il sort de là apôtre de Jésus-Christ.

Allez donc, parlez, prêchez Jésus-Christ. Répandez sa doctrine de toutes parts, puisqu'enfin de loup que vous étiez, vous voilà devenu pasteur. Ecoutez-le parler depuis ce merveilleux changement : « Pour moi, Dieu me garde

de me glorifier, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde. » Voilà désormais le langage de ce fougueux persécuteur. Allez, répandez l'Évangile en tout lieu, grand apôtre; jetez la divine semence dont votre cœur est rempli. Que votre voix retentisse parmi les nations; soumettez les peuples au joug de la foi. Que le nombre des fidèles aille tous les jours se multipliant; que du sang des martyrs naisse une épouse digne du divin époux; qu'il la reconnaisse comme sienne à son vêtement de pourpre sanglante. Voyez-vous combien de membres, qui se réunissent à notre divin chef, et qui s'attachent à lui par la foi? Combien viennent encore tous les jours, et combien viendront après nous jusqu'à la fin des siècles! Alors sera parfait l'édifice; toutes les pierres vivantes seront unies à leur fondement; alors se fera la dédicace et la consécration du temple à la majesté de Dieu. Et ce temple vivant c'est l'Église. Chantez au Seigneur un cantique nouveau. Que toute la terre chante un hymne à l'Éternel. C'est l'Église qui chante ce cantique nouveau. Elle chante et en même temps elle bâtit. Le temple sera dédié à la majesté de Dieu à la fin des siècles. — Déjà le fondement est consacré; c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui est monté aux cieux et qui n'est plus soumis à l'empire de la mort. Ainsi, mes Frères, notre dédicace se fera pareillement lorsque nous serons ressuscités, pour ne plus mourir jamais. Ainsi soit-il.

II^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

Mes très chers Frères, le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple pour que vous suiviez ses vestiges, lui qui ne commit point le péché, et dont la bouche fut toujours sans fraude; qui, outragé, n'outrageait point, souffrant, ne menaçait point, mais se livrait à celui qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois, afin que morts aux péchés, nous vivions à la justice. C'est par ses plaies que vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis errantes, mais maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. (I saint Pierre, ch. II, v. 24-25.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes Frères, le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses vestiges, lui

qui ne commit point le péché, dont la bouche fut toujours sans fraude. » L'exemple que Jésus-Christ nous a laissé, c'est l'exemple de ses tribulations; ce n'est pas une vie de délices qu'il nous propose à imiter : c'est sa vie toute pleine d'ignominies, en butte aux coups, aux souffrances, aux opprobres; l'exemple qu'il nous a laissé, ce sont les épines de sa couronne, sa croix, ses blessures et sa mort. Il est écrit dans les psaumes : « A cause des paroles de vos lèvres, j'ai marché dans la voie de vos souffrances. » Or quelles sont ces paroles des lèvres de Dieu, sinon les paroles et la promesse de la vie éternelle?

« Lui qui, outragé, n'outrageait point; souffrant, ne menaçait point, mais se livrait à celui qui le jugeait injustement; lui qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois. » Saint Pierre, après avoir retracé la conduite que devaient tenir les esclaves envers leurs maîtres, maintenant nous avertit en général, et rappelle le souvenir de tout ce que notre Seigneur Dieu a supporté pour nous. Il enseigne à l'Eglise tout entière les souffrances que son Créateur a endurées pour sa délivrance. « Lui qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois. »

« Afin que, morts au péché, nous vivions à la justice. C'est lui qui, par ses plaies, nous a guéris. Car vous étiez comme des brebis errantes. » Comment nous appelle-t-il des brebis errantes, puisque ceux qui vivent dans l'erreur ne méritent pas même le nom de brebis? C'est parce que le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et qu'il supporte pendant longtemps les égarements d'un grand nombre d'entre nous, dans la prévision qu'un jour ils seront sauvés et rentreront au nombre de ses brebis.

« Mais maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. » Saint Pierre rappelle la parabole

du bon pasteur, qui laisse dans le désert quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir à la recherche d'une seule qui s'est égarée. L'Évangile rapporte qu'après l'avoir retrouvée, ce bon pasteur, plein de joie, l'a mise sur ses épaules. Ainsi, selon saint Pierre, a fait Jésus-Christ, « lui qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois. » Il a voulu nous racheter en portant sur ses épaules la croix qui devait effacer tous nos péchés. « Vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. » Il est notre pasteur, parce qu'il nous donne le pâturage de la vie éternelle, et qu'il pourvoit en ce monde à nos besoins par des grâces temporelles. Il est l'évêque ou le surveillant de nos âmes ; « car c'est lui qui, se levant dans les hauteurs de l'orient, nous a visités pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort¹. » Il nous visite chaque jour par sa lumière qu'il fait luire en nous, qu'il entretient et qu'il augmente par le secours de sa grâce. Il est l'évêque ou le surveillant de nos âmes ; car en tout temps le Seigneur arrête ses regards sur les justes, et il prête l'oreille à leurs prières, afin de les délivrer de toutes leurs tribulations.

¹ Luc, I, 78.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à quelques-uns d'entre les pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire et celui qui n'est pas le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, laisse là les brebis et s'enfuit ; et le loup ravit les brebis et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et n'a point de souci des brebis. Je suis le bon pasteur et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. Comme le Père me connaît, moi aussi je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. (Saint Jean, ch. x, v. 11-17.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Je ne doute pas, mes Frères, qu'instruits comme vous l'êtes par le divin Maître, qui nous enseigne du haut du ciel et en qui vous avez mis toute votre espérance, vous ne sachiez que notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort et ressuscité pour nous, est le chef de l'Eglise ; que l'Eglise est son corps, et que l'union des membres par le lien de la charité est pour ce saint corps la condition de la vie et de la santé. Ainsi un chrétien en qui la charité se refroidit est un membre malade dans le corps de Jésus-Christ ;

mais comme celui qui a déjà élevé le chef dans la gloire est tout puissant, il peut guérir les membres malades, pourvu qu'ils ne soient pas désespérément perdus et gâtés, pour mériter d'être retranchés du corps, et pourvu qu'ils y tiennent encore assez pour recevoir la guérison.

Comme donc Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et que l'Eglise est le corps de ce divin chef, ce qui se dit de Jésus-Christ peut se dire aussi du corps dont il est le chef. Or, le chef est ressuscité, il est dans le ciel et prie pour nous. Ce chef qui n'est sujet ni à la mort, ni au péché, demande à Dieu pour nous pécheurs la grâce de ressusciter à la fin des siècles, pour recevoir le renouvellement qui nous rendra capables de la gloire céleste. Ainsi, nous ne serons réunis à ce divin chef qu'après que nous l'aurons suivi là où il nous a devancés. Où est le chef, là seront les membres. Soutenons-nous donc par cette espérance dans cette vallée de larmes, et ne perdons point courage. Dès que nous sommes membres de Jésus-Christ, pourrions-nous ne pas être un jour réunis à ce chef adorable?

Jusqu'où ne va point son amour pour nous ? Il est dans le ciel, et il souffre encore sur la terre tant que son Evangile est en souffrance. Il souffre dans ses membres la faim, la soif, la nudité ; il est encore parmi nous étranger, malade, et prisonnier ; il nous assure lui-même qu'il souffre tout ce que souffre son corps. Il nous a enseigné qu'au dernier jour, après avoir placé à sa droite les brebis ou ceux qui appartiennent à son corps, et à sa gauche les boucs ou ceux qui le foulent aux pieds, il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde. Et pourquoi l'auront-ils mérité ? C'est, dit-il, que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; et, à cette occasion, il

énumère toutes les œuvres de miséricorde et de charité. Il s'approprie tellement à lui-même les divers traitements qu'on aura faits à ses membres que ses élus ne le comprendront pas ; car « alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim ou soif, ou sans asile, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous vous avons assisté? — En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi. »

Notre corps nous offre un exemple sensible de cette unité des membres avec leur chef. Quoique la tête occupe la partie supérieure du corps, et que les pieds soient en bas, s'il arrive que dans une foule quelqu'un vous marche sur le pied, vous dites avec toute la spontanéité de l'instinct : Vous marchez sur moi ! Cependant ce n'est pas la tête qui a été foulée, non plus que la langue qui exprime la plainte n'a été blessée ; mais comme il y a une sorte d'unité entre nos membres par l'amour mutuel qui les relie, quoique rien ne touche à la langue, c'est elle qui se charge de dire : Vous marchez sur moi.

Que Jésus-Christ soit dans le ciel hors des atteintes de la faim et de la soif, il ne laissera pas de dire aux uns : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; » et aux autres : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Et comment conclut-il pour les uns et pour les autres ? « Et ceux-ci, nous dit-il, s'en iront à l'éternel supplice, et les justes dans la vie éternelle. »

C'est en ce même sens qu'il nous dit, dans ce que nous avons lu de son Evangile, qu'il est le pasteur des brebis et la porte de la bergerie. C'est comme chef qu'il est lui-même la porte ; et il est pasteur par son Eglise, qui est son corps. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre par le :

paroles qu'il adresse à l'apôtre Pierre après sa résurrection. Saint Pierre ici représente l'Eglise et le ministère pastoral; c'est ce qui ressort du colloque qui eut lieu entre le Sauveur et son apôtre : « Simon, fils de Jean, lui dit-il, m'aimes-tu ? m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Seigneur, répondit Pierre, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime. » Et le Sauveur lui demanda jusqu'à trois fois s'il l'aimait; après quoi, il lui dit : « Pais mes brebis. » Et Pierre fut contristé qu'il eût dit une troisième fois : « M'aimes-tu ? » Ne semblait-il pas, en effet, que Jésus-Christ s'attachât uniquement à rappeler à son disciple son infidélité, sans lui tenir compte de la foi qu'il lui montrait par une protestation si expresse ? Mais Jésus-Christ n'ignorait pas les dispositions de son disciple; il le connaissait quand Pierre ne se connaissait pas lui-même. Or, il ne se connaissait pas lorsqu'il promettait à Jésus-Christ de le suivre jusqu'à la mort; il ne savait pas quelle était sa faiblesse. C'est ce qui arrive aux malades : quoique le médecin n'éprouve pas ce qu'ils sentent, il sait mieux qu'eux-mêmes ce qui se passe en eux. Pierre alors était le malade, et le Seigneur était le médecin. Le malade se croyait plus fort qu'il n'était; mais le médecin qui touchait, pour ainsi dire, le battement de son cœur, lui déclare qu'il le reniera jusqu'à trois fois; et l'événement fit voir la vérité du pronostic du céleste médecin, et l'erreur de l'opinion présomptueuse que le malade avait de lui-même. Lors donc que Jésus, après sa résurrection, demanda par trois fois à Pierre : « M'aimes-tu ? » ce n'était pas pour s'assurer de la disposition du cœur de son disciple, mais pour lui donner lieu d'expier, par une triple protestation de son amour, l'infidélité qui lui avait fait nier jusqu'à trois fois son divin maître. « M'aimes-tu ? »

dit le Seigneur à Pierre, c'est-à-dire : Que feras-tu pour moi ? Comment montreras-tu que tu m'aimes ? Que feras-tu pour ton maître qui est ressuscité, qui va bientôt monter au ciel, et quand il s'assoira à la droite de son Père ? On voit que c'est là ce que le Sauveur voulait insinuer à son apôtre par la réponse qu'il fit à ses protestations : « Pais mes brebis, » c'est-à-dire, ce que j'exige de toi pour marque de ton amour, c'est que tu paisses mes brebis, que tu entres dans ma bergerie par la porte, et non pas que tu y montes par ailleurs.

Celui qui entre dans la bergerie par la porte, dit Jésus-Christ, est le véritable pasteur, et celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, mais y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron, qui ne vient que pour dérober et tuer et perdre. Or, qui est-ce qui entre par la porte, sinon celui qui entre par Jésus-Christ, c'est-à-dire celui qui se conforme à Jésus-Christ souffrant ; celui qui, connaissant l'humilité de Jésus-Christ fait homme pour nous, se tient dans les bornes de cette humilité et se souvient qu'il est un homme et non pas un Dieu, et que par cela seul qu'il n'est qu'un homme, il sera toujours très loin d'imiter le chef et le modèle des pasteurs qui, tout vrai Dieu qu'il est, néanmoins s'est fait homme ? On ne vous dit pas : Soyez moins que ce que vous êtes, mais connaissez votre infirmité, et reconnaissez que vous n'êtes qu'un homme et qu'un pécheur, que vous êtes tout couvert de souillures, et qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de vous purifier et de vous justifier. Mettez à découvert les plaies et les taches de votre cœur par la confession, et par là vous serez du nombre des brebis de Jésus-Christ. C'est par la confession de vos péchés que vous appellerez sur vous le

secours du divin médecin, tandis que si vous croyez être en santé, vous n'aurez pas recours à lui.

Le Sauveur nous a signalé trois sortes de personnes : le pasteur, le mercenaire et le voleur. Le pasteur, nous dit-il, c'est celui qui entre par la porte et qui donne sa vie pour ses brebis ; le voleur est celui qui monte dans la bergerie par ailleurs que par la porte ; et le mercenaire est celui qui, voyant paraître le loup ou le voleur, s'enfuit parce qu'il ne se soucie point des brebis. Pourquoi ne s'en soucie-t-il pas ? C'est parce qu'il est mercenaire et non pas un vrai pasteur. L'un entre donc dans la bergerie par la porte, parce qu'il est le pasteur ; l'autre y monte par ailleurs, parce qu'il est un voleur, et le dernier est saisi de crainte à la vue de ceux qui veulent ravager le troupeau, parce qu'il n'a point souci des brebis et qu'il est mercenaire. Voyons quelles sont ces trois sortes de personnes, afin que vous sachiez discerner quels sont ceux que vous devez aimer, ceux que vous devez tolérer, ceux que vous devez éviter. Il faut aimer le pasteur, tolérer le mercenaire, éviter le voleur.

Il est des hommes dans l'Eglise qui, comme dit saint Paul, n'annoncent l'Évangile que par occasion, c'est-à-dire dans des vues d'intérêt ; ils ne regardent en cela que l'argent ou les honneurs, les dignités ou les louanges des hommes. Ils annoncent l'Évangile comme quelque accessoire pour arriver à ce qu'ils prétendent, et ils cherchent bien moins le salut de ceux à qui ils prêchent que leur propre utilité.

Cependant, si une âme à qui le salut est annoncé accepte la bonne nouvelle et croit à celui de qui vient le salut, cette âme profitera de la prédication, quelle que soit l'indignité du prédicateur, quoiqu'il ne mérite par

lui-même aucune confiance, et qu'il n'ait point de part au salut qu'il annonce et qu'il n'y ait pour lui que ruine et perte finale.

C'est ce que le Seigneur nous apprend quand il nous dit que les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Ne croyons pas qu'il s'agisse uniquement ici des pharisiens. Le Sauveur était bien éloigné d'envoyer ceux qui croyaient en lui à l'école des Juifs, pour apprendre le chemin du royaume des cieux. Ne savez-vous pas, en effet, mes Frères, que Jésus-Christ est venu pour instituer son Eglise, pour séparer d'entre les Juifs ceux qui auront une foi, une espérance et une charité véritables, comme on sépare le bon grain de la paille? N'est-il pas la pierre angulaire qui relie les deux peuples comme deux murs; d'une part, les débris du peuple circoncis qu'il a recueillis, et de l'autre le peuple fidèle qu'il a tiré du milieu des incirconcis pour édifier son Eglise? N'avait-il pas en vue ces deux peuples destinés un jour à n'en faire qu'un, lorsqu'il disait : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur? » C'est ce qui nous est encore marqué par ces deux petites barques où étaient montés les disciples qu'il appela à lui les premiers; ils étaient la figure des deux peuples, lorsque, jetant le filet, ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait et qu'ils en remplirent les deux nacelles. Ils représentent l'Eglise, qui est une, quoique composée de deux peuples; ils viennent de différents côtés, mais ils sont réunis en Jésus-Christ. Enfin, ceux qui étudient l'Ecriture avec soin y trouvent une infinité de figures de deux Eglises qui n'en font qu'une par leur réunion en Jésus-Christ; c'est ainsi que la pierre

angulaire a fait des deux peuples une seule Eglise. Donc ne croyez pas que quand le Seigneur a dit que les scribes et les pharisiens étaient assis sur la chaire de Moïse, il ait voulu envoyer aux Juifs ceux qui croiraient en lui, pour apprendre d'eux la doctrine du salut. Non, il devait instruire son Eglise par lui-même, et tenir sa divine école hors de la synagogue, comme nous voyons que cela est présentement. Les scribes et les pharisiens désignent ceux qui dans son Eglise leur ressemblent, qui disent comme eux, et qui comme eux ne font pas ce qu'ils disent. Jésus-Christ lui-même est représenté par Moïse dans l'ancienne loi. C'est pourquoi le législateur des Hébreux couvrait son visage d'un voile quand il parlait au peuple, marquant par là que ceux qui étaient sous la loi, tant qu'ils seraient attachés aux plaisirs des sens et de la chair, et qu'ils n'aspiraient qu'à un royaume temporel, auraient sur les yeux un voile qui les empêcherait de voir Jésus-Christ dans les Ecritures. Mais, après la passion, le voile a été levé et les secrets mystérieux du temple ont été découverts. Aussi, il est écrit que le voile du temple se fendit du haut en bas pendant que le Sauveur était attaché à la croix ; et saint Paul nous dit clairement que le voile n'est ôté que lorsqu'on vient à Jésus-Christ : jusque-là, comme dit le même apôtre, on a beau lire *Moïse*, le voile demeure et les yeux ne voient point. Lors donc que Jésus-Christ nous a dit que les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, ce sont les ministres qui leur ressemblent qu'il a voulu désigner. Et que nous dit-il à leur sujet ? Le voici : « Faites ce qu'ils vous disent, et non pas ce qu'ils font. »

Les mauvais prêtres, que cette parole condamne, tâchent d'en corrompre le sens, et j'en ai rencontré quel-

ques-uns de ceux-là. Est-il étonnant qu'ils s'efforcent de la détourner de son vrai sens, eux qui voudraient l'effacer de l'Évangile, si cela leur était possible? Et c'est parce qu'ils ne peuvent l'en ôter qu'ils essaient de la corrompre. Mais Dieu, par sa grâce et sa miséricorde, leur en a ôté le pouvoir; il a mis à couvert toutes les paroles de son Écriture sous le rempart de sa vérité. Il les a si bien coordonnées, que quelques efforts que les hommes puissent faire pour en retrancher quelque chose ou pour en induire l'erreur et la fausseté, par une mauvaise interprétation ou par quelque mauvaise manière de les lire, un bon esprit, pour trouver le vrai sens d'un endroit, n'a qu'à le comparer avec ce qui précède ou avec ce qui suit. « Faites donc ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. » Ainsi, un laïque qui veut bien vivre, et qui voit des gens d'église vivre mal, ne doit pas manquer de se dire à lui-même : Le Seigneur m'a dit de faire ce qu'ils me diraient, mais il m'a défendu de faire ce qu'ils font. Je marcherai donc dans la voie du Seigneur, et je me garderai bien de conformer mes mœurs à celles de ces hommes pervertis : je recevrai de leur bouche, non leurs propres paroles, mais celles de Dieu. Qu'ils suivent leur cupidité s'ils le veulent; pour moi, c'est Dieu que je suivrai. Si je vivais mal, et que pour m'excuser envers Dieu je lui dise : « Seigneur, en cela je n'ai fait que suivre l'exemple de vos ministres. — Mauvais serviteur, me répondrait-il, ne t'avais-je pas dit de faire ce qu'ils disent et non pas ce qu'ils font? »

Pour les méchants d'entre les laïques, pour ceux qui sont infidèles à leur vocation, et qui ne sont ni du troupeau ni du froment de Jésus-Christ; pour ceux qui ne sont dans son aire que comme la paille qu'il tolère jusqu'au

jour de la séparation, toutes les fois que la parole de Dieu les reprend dans le fond de leur conscience, ils ne manquent pas de dire : « Laissez-moi donc en repos ; les prêtres, les évêques même, ne font pas ce que vous me suggérez, et vous voulez que je le fasse ! » Que font-ils, quand ils parlent ainsi ? Croient-ils par là se ménager des protecteurs pour soutenir leur mauvaise cause ? Non ; ces méchants qu'ils imitent ne les préserveront pas de la damnation au jour du jugement. Que font-ils donc ? Ils s'associent des compagnons pour le supplice qui les attend tous. De même que les séductions du diable ont pour but, non de faire régner avec lui ceux qu'il séduit, mais de les précipiter avec lui dans la damnation, ainsi l'imitation des méchants, loin d'aboutir à nous concilier des protecteurs qui nous fassent admettre au royaume du ciel, nous associerait au sort de ces méchants et nous ferait tomber avec eux dans l'enfer.....

Mais, pour revenir à notre sujet, voyons quels sont les pasteurs qui paissent les brebis de Jésus-Christ, et qui ne sont point des mercenaires. Ce sont ceux qui annoncent Dieu parce qu'ils l'aiment, qui annoncent Dieu pour Dieu. C'est en cela que consiste cet amour pur que Jésus-Christ exigeait de l'apôtre Pierre, lorsqu'il lui disait : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » C'est-à-dire : As-tu pour moi un cœur chaste ? Ton cœur n'est-il point un cœur adultère ? Est-ce bien mon intérêt que tu cherches dans mon Eglise, et non le tien ? Si cela est, si tu m'aimes d'un amour pur et désintéressé, pais mes brebis : tu seras un véritable pasteur, non pas un mercenaire.

Il y en avait d'autres qui, n'ayant pas cet amour chaste pour Jésus-Christ, l'annonçaient par d'autres vues ; c'est ce qui faisait gémir saint Paul : « Cependant, disait-il,

qu'importe que ce soit le motif d'un véritable zèle ou quelque autre motif, pourvu qu'enfin Jésus-Christ soit annoncé? » Dieu permet qu'il y ait des mercenaires. Le pasteur annonce Jésus-Christ par un amour sincère, et le mercenaire par d'autres vues; mais enfin l'un et l'autre annoncent le même Jésus-Christ. Qu'importe, encore une fois, que ce soit par une charité sincère ou par quelque autre motif, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé? C'est saint Paul, c'est un vrai pasteur qui parle; et il veut que Jésus-Christ soit annoncé, quand ce ne serait que par des mercenaires. Qu'ils le fassent donc comme ils l'entendent; qu'ils ne travaillent que par occasion, ou pour acquitter un service mercenaire: c'est toujours quelque chose.

Mais, dans d'autres circonstances, quand il fallait de vrais pasteurs, quand il fallait donner aux faibles des modèles de conduite, saint Paul choisissait des prêtres sans reproche. C'est ainsi qu'il envoya Timothée aux Corinthiens: « Voilà, leur dit-il, que je vous ai envoyé Timothée, qui est mon fils bien aimé et fidèle dans le Seigneur, lequel remettra en votre souvenir mes voies, qui sont dans le Christ Jésus; » c'est-à-dire: Voilà le véritable pasteur qui marche comme moi-même. Et voyez encore quel témoignage il rend de ce pasteur, à ceux auxquels il l'envoie: « Je n'ai personne, dit-il aux Philippiens, qui me soit si uni d'esprit et de cœur, et qui ait pour vous un attachement plus vif et plus constant. » Il y avait d'autres ouvriers sans doute, mais il ajoute: « Tous cherchent leurs intérêts, non les intérêts de Jésus-Christ. » Comme s'il disait: C'est un pasteur que j'ai voulu vous envoyer: il y a assez de mercenaires; mais c'est un pasteur qu'il vous fallait. Les mercenaires pouvaient être envoyés dans d'autres occasions et pour d'autres affaires, mais pour celle-ci

il fallait un pasteur, et c'est à peine s'il en put trouver un parmi tant de frères qui l'environnaient. Il y a toujours beaucoup de mercenaires et peu de pasteurs. Que nous dit Jésus-Christ des mercenaires? « En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. » Que dit saint Paul des vrais pasteurs? « Quiconque est à l'épreuve devant Dieu et se conserve pur, celui-là sera un vase d'honneur sanctifié et utile au Seigneur, et propre à toute bonne œuvre. » Il sera propre non-seulement à quelque chose, mais à toute chose. C'est ce que j'avais à vous dire des pasteurs.

« Le mercenaire, dit Jésus-Christ, et celui qui n'est pas le pasteur, dont ce ne sont pas les propres brebis, voyant le loup venir, laisse là les brebis et s'enfuit; et le loup ravit les brebis et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et n'a point de souci des brebis » On ne tire quelque service du mercenaire que lorsque le loup et le voleur ne paraissent pas; mais dès qu'il les voit venir il s'enfuit. Est-il un mercenaire qui n'abandonne l'Eglise et ne s'enfuit dès qu'il voit le loup venir, ou le voleur? Tout est plein de loups, et les voleurs montent dans la bergerie par ailleurs que par la porte; ils cherchent à ravager le troupeau de Jésus-Christ. Ils n'entrent pas par la porte. Comment entrent-ils? Ils ne sont pas humbles; ce sont des orgueilleux: ils montent dans la bergerie par une autre voie que l'humilité. Ils ont fait un parti hors de l'unité, et c'est par là qu'ils s'élèvent et montent pour ravir les brebis de Jésus-Christ.

Comment s'élèvent-ils? Ils se glorifient eux-mêmes. C'est nous qui sanctifions, disent-ils, c'est nous qui justifions, c'est par nous qu'on devient juste. Voilà comment ils s'élèvent. Mais il est écrit que « quiconque s'élève sera humilié; » et le Seigneur est aussi puissant que juste. A

quelle punition ne doivent donc pas s'attendre ceux qui s'élèvent ainsi !

Ce loup dont nous parlons n'est autre que le démon ; il tend continuellement des pièges, et ceux qui le suivent font de même. Il en est, dit l'Évangile, qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et qui au dedans sont des loups rapaces. Qu'est-ce qu'un mercenaire ? C'est un homme qui souffre les mauvais discours, ou qui ne prend pas la peine de déraciner les sentiments pernicious aux âmes, ou qui même tolère les actions infâmes et criminelles, sans rien dire, malgré le rang qu'il occupe dans l'Église. Mais il ne cherche que ses intérêts ; ce n'est qu'un mercenaire. Il voit un homme périr dans son péché, il le voit suivre le démon, il le voit sous la dent de ce loup dévorant qui le traîne au supplice ; et pour ne pas compromettre ses intérêts, au lieu de dire à ce malheureux : « Vous vivez dans le crime, » il le laisse et le regarde sans rien lui dire. Voilà ce que l'Évangile appelle voir venir le loup et s'enfuir. Il ne s'agit pas de fuir au sens littéral, il n'est pas question d'un changement de lieu ni d'un déplacement physique. Qu'importe que ce mercenaire soit présent de corps ? C'est son cœur qui fuit lâchement ; il n'ose pas dire au pécheur qu'il fait mal ; il voit faire le mal, et il y participe par la complicité de son silence.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LE BON PASTEUR.

Si vous avez trouvé, mes très chers Frères, dans la lecture du saint Évangile, une instruction qui vous est propre, vous avez dû aussi y remarquer ce qui concerne notre devoir comme pasteurs des âmes, et à quel péril nous sommes exposés. Vous voyez que celui qui est bon par nature, et non par grâce, dit aux fidèles : « Je suis le bon pasteur, » et que, pour nous donner un exemple que nous puissions imiter, il ajoute : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Il a fait ce qu'il a dit; accomplissant lui-même son précepte, il a donné sa vie pour son troupeau, comme un bon pasteur. Il nous a laissé dans son sacrement son corps et son sang, afin de nourrir et rassasier encore de sa propre chair les brebis qu'il avait déjà rachetées. Ainsi il nous a montré le chemin du mépris de la mort que nous devons suivre; il nous a donné un exemple que nous devons imiter.

Notre premier devoir donc est d'employer charitablement nos biens temporels pour les besoins et pour le salut de nos brebis; l'autre, c'est de donner même notre vie pour elles s'il en est besoin. C'est en passant par le premier degré, qui est le moindre, qu'on arrive à ce dernier terme qui donne la mesure de ce que vaut un vrai pasteur. Or, comme l'âme, qui nous fait vivre, est incomparablement plus précieuse que tous les biens de la terre, que nous ne possédons qu'en dehors de nous, comment

celui qui ne veut pas donner les biens extérieurs pour les brebis donnera-t-il pour elles sa propre vie? Cependant il en est qui, aimant plus les biens temporels que les brebis elles-mêmes, méritent justement de perdre le nom de *pasteurs*; c'est pourquoi il est dit dans notre Evangile : « Mais le mercenaire et celui qui n'est point le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit. »

On appelle donc mercenaire et point pasteur celui qui ne fait paître les brebis spirituelles du Seigneur que pour en recevoir une récompense temporelle, et non par le motif d'un véritable amour. On appelle mercenaire celui qui tient la place du pasteur, mais qui se soucie peu de procurer le bien des âmes qui lui sont confiées, qui recherche avec soin les commodités de la vie présente, qui sent de la joie de se voir honoré de la prélature, qui court après les biens passagers et qui est ravi des respects et des déférences que tout le monde lui rend. Car ce sont là les seules récompenses du mercenaire, et il trouve en ce monde tout ce qu'il prétendait pour le soin qu'il a pris de conduire son troupeau; de sorte qu'il n'a plus rien à espérer dans l'héritage du Roi éternel.

Mais il n'est pas toujours facile de discerner le vrai pasteur du mercenaire; il faut pour cela des occasions propres à les faire valoir l'un et l'autre, et qui les obligent à se montrer. Car dans le calme de l'Eglise, il arrive parfois que le mercenaire semble veiller à la garde des brebis aussi bien que le vrai pasteur; mais si le loup se présente, c'est alors que l'on reconnaît par quel esprit l'un et l'autre gardaient le troupeau. Or le loup se jette sur les brebis lorsqu'un homme injuste et violent opprime les petits et les simples d'entre les fidèles qui sont dans l'im-

puissance de se défendre. C'est alors que celui qui paraissait être un vrai pasteur, et qui n'était qu'un mercenaire, laisse là ses brebis et s'enfuit. La crainte du mal que lui peut faire cet homme puissant l'empêche de s'opposer à ses injustices. Et il s'enfuit, non pas en quittant la place, mais en refusant son secours à l'opprimé. Et en effet c'est fuir lâchement que de se taire et de se cacher sous le voile du silence. C'est de ces pasteurs mercenaires que parle le prophète lorsqu'il dit : « Vous n'êtes pas monté sur la muraille pour repousser les ennemis, et vous ne leur avez pas opposé un rempart pour garantir la maison d'Israël, en demeurant fermes et inébranlables dans le combat, au jour du Seigneur. » Or, monter sur la muraille pour repousser les ennemis n'est autre chose que se servir de la liberté de parler que la raison nous donne, pour s'opposer aux injustices et aux violences des grands de la terre. Nous demeurons fermes et inébranlables pour couvrir la maison d'Israël au jour du Seigneur, nous opposons un rempart à la fureur de ses ennemis lorsque nous protégeons, par l'autorité de la raison et de la justice, les innocents qui sont fidèles contre l'oppression des méchants. Ce n'est pas ainsi qu'en use le mercenaire lorsqu'il voit le loup venir; c'est pour cela que l'Évangile observe qu'il s'enfuit.

Mais il y a encore un autre loup qui, sans dévorer les corps, ravit tous les jours les âmes : c'est le démon, qui tourne sans cesse autour de la bergerie des fidèles pour les surprendre, et ne cherche que la mort des âmes. C'est de lui qu'il est dit : « Et le loup ravit les brebis et les disperse. » Le loup vient, quand le démon déchire les âmes par l'effort des tentations qu'il excite; et le mercenaire s'enfuit, quand celui qui tient la place de pasteur

n'en prend aucun souci; il s'enfuit honteusement, ne pensant qu'à jouir des biens et des avantages de la terre, tandis que les âmes qui lui sont confiées périssent misérablement.

Or, le loup ravit et disperse les brebis, lorsqu'il attire les unes à l'impureté, qu'il dessèche les autres par l'avarice; lorsqu'il attaque les unes et les autres tantôt par l'enflure de l'orgueil, tantôt par le feu de la colère, soit par le venin de la jalousie, soit en leur inspirant l'esprit de mensonge et de tromperie. Le loup dissipe donc le troupeau, lorsque le diable tue les âmes fidèles par la violence des tentations; car le mercenaire n'est ni sollicité par l'ardeur du zèle, ni ému d'aucun sentiment de charité pour s'opposer à ces ravages; ne recherchant que des avantages extérieurs, il regarde d'un œil indifférent le mal intérieur qui dévore son troupeau. C'est pourquoi il est dit : « Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et n'a point souci de ses brebis. » L'Évangile ne rend point d'autre raison de la fuite du mercenaire, sinon qu'il est mercenaire, comme s'il disait clairement : Celui-là ne peut s'opposer avec fermeté à tous les dangers auxquels ses brebis sont exposées, qui n'a point d'amour pour elles, et qui ne recherche que son intérêt. Car pendant qu'il aime l'honneur du monde et qu'il met toute sa joie dans les avantages temporels, il est impossible qu'il ne craigne pas plus que toute chose de mettre en péril l'objet de ses préférences et de s'exposer à perdre ce qu'il aime avec tant de passion.

Après avoir ainsi découvert les vices du faux pasteur, l'Évangile nous propose l'exemple de ce vrai pasteur que nous devons imiter : « Je suis le bon pasteur, et je connais, » c'est-à-dire j'aime mes brebis, « et mes brebis me

connaissent; » comme s'il disait : Elles m'aiment et obéissent à ma voix. Car celui qui n'aime point la vérité ne la connaît pas encore.

Après avoir appris, mes très chers Frères, quel est le péril que nous courons, nous, pasteurs des âmes, apprenez aussi, des mêmes paroles de Jésus-Christ, quels sont les dangers auxquels vous êtes exposés. Voyez si vous êtes véritablement du nombre de ses brebis, voyez si vous le connaissez bien, voyez si vous possédez la lumière de la vérité, j'entends par l'amour aussi bien que par la foi, j'entends par les bonnes œuvres et non pas seulement par la simple croyance; car ce même Jean l'évangéliste, qui vient de nous parler dans notre Évangile, dit aussi ailleurs : « Celui qui dit connaître Dieu, et ne garde pas ses commandements, est menteur. » C'est pourquoi notre Seigneur, après avoir dit : « Je connais mes brebis, » ajoute ensuite : « Comme le Père me connaît, moi aussi je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. » Comme s'il disait : On a la preuve que je connais mon Père et que mon Père me connaît, en ce que je donne ma vie pour mes brebis; c'est-à-dire que la charité que je témoigne en mourant pour mes brebis montre assez combien grand est l'amour que j'ai pour mon Père.

Et comme il n'était pas seulement venu racheter les Juifs et les Gentils, il dit : « Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. » C'est nous, c'est notre rédemption que le Seigneur avait en vue quand il parlait de ces autres brebis qu'il devait amener aussi à la bergerie. C'est ce que nous voyons s'accomplir tous les jours, mes

Frères, dans la conversion des peuples. Le Seigneur, en effet, a comme réuni deux troupeaux en une seule bergerie en unissant les Juifs et les Gentils par les liens d'une même foi, et en ne faisant des deux peuples qu'un seul peuple et une Église.

Ainsi, choisissant d'au milieu de ces deux peuples les innocents et les simples pour leur donner la vie éternelle, il amène toutes ses brebis à la bergerie. C'est de ces vraies brebis qu'il parle un peu après, lorsqu'il dit aux Juifs : « Mes brebis écoutent ma voix; je les connais, et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle. » C'est aussi de ces mêmes brebis qu'il avait dit auparavant : « Je suis la porte des brebis. Quiconque entre par moi sera sauvé, et il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages. » Il entrera par la foi, et il sortira de la foi en passant à la claire vue des mystères; il sortira en passant de la croyance à la contemplation, et c'est là, dans l'éternelle société des saints, qu'il trouvera des pâturages. Tous ceux qui maintenant suivent le Seigneur avec un cœur pur et simple seront un jour pleinement rassasiés dans ces pâturages célestes où règne une éternelle verdure, c'est-à-dire dans les joies et les délices intérieures du paradis, qui conservent éternellement leur ineffable douceur.

Ces pâturages des élus ne sont autre chose que la présence de Dieu, qui, se montrant à découvert et face à face, les nourrit sans cesse de la vie divine. Ceux qui ont échappé aux dangers et aux pièges des voluptés de la terre se rassasient maintenant avec joie dans ces pâturages de l'éternité. C'est là que les chœurs des anges chantent sans cesse des hymnes à la louange du Créateur. C'est là que l'on entre dans la sainte société des habitants

de la céleste patrie. C'est là que ceux qui sont sortis des travaux du triste pèlerinage de cette vie célèbrent sans fin la fête de leur délivrance. C'est là qu'est la troupe des prophètes, au foyer de cette lumière d'où ils tiraient leur clairvoyance. C'est là que se trouve le sénat des apôtres, qui seront nos juges. C'est là que l'on voit l'armée innombrable et victorieuse des martyrs; leur gloire et leur joie rayonnent d'un éclat d'autant plus vif qu'ils ont plus souffert ici-bas d'afflictions et de tourments. C'est là que se rencontre la multitude des confesseurs; ils reçoivent la divine consolation pour prix de leur constance. C'est là que sont tous ces grands hommes dont la mâle vertu a résisté à la mollesse et aux voluptés de la terre. C'est là que sont ces saintes femmes qui ont tout ensemble surmonté et la faiblesse de leur sexe, et les charmes trompeurs du monde. Là aussi se trouvent réunis ces jeunes hommes qui ont devancé leur âge par la sainteté de leur vie. Enfin c'est là que sont arrivés ces saints vieillards qui, malgré la faiblesse et la débilité de leur corps, ont conservé la force de l'âme dans l'exercice de la piété.

C'est donc là, mes chers Frères, c'est vers ces divins pâturages que nous devons tendre sans relâche, afin d'y prendre notre nourriture et d'avoir part à la joie de ces illustres citoyens du ciel. C'est une fête céleste; l'allégresse qui nous est préparée nous y invite. Si l'on vous disait qu'il y a quelque part une réjouissance publique, que la foule se rassemble, ou si l'on célébrait la dédicace de quelque église, il n'est personne qui ne voulût s'y trouver, qui ne s'empressât d'y aller au plus vite, et qui ne crût avoir beaucoup perdu si, étant empêché, il n'avait pu prendre part à la fête. Cependant les élus célè-

brent avec des joies infinies une grande fête dans le ciel; ils se réjouissent tous ensemble de leur félicité commune, et nous demeurons froids et insensibles aux choses de l'éternité! Nous ne sommes pressés d'aucun désir d'assister à ces grandes solennités! Nous sommes privés des joies véritables, et nous pouvons nous réjouir encore!

Ah! mes Frères, ranimons, je vous en conjure, notre zèle et notre ferveur! Que notre foi soit assez vive pour nous faire aimer ces demeures et les vérités que nous croyons, pour enflammer nos cœurs du désir des biens célestes! Car c'est nous avancer vers ces biens suprêmes que de les aimer véritablement. Que nul accident de la vie ne soit capable de nous distraire de la joie que la seule pensée de cette bienheureuse fête nous doit inspirer! Lorsqu'on a bien résolu d'aller quelque part, la difficulté des chemins ne rebute pas. Ne nous laissons pas séduire par les charmes des prospérités du monde! Insensé serait le voyageur qui oublierait le lieu où il voulait aller parce qu'il rencontrerait sur son chemin quelques belles prairies.

Efforçons-nous donc de tendre, avec toute l'ardeur de nos désirs, vers la patrie éternelle; ne cherchons plus rien en ce monde; il est certain que bientôt nous serons contraints de tout abandonner. Soyons du nombre des vraies brebis du bon pasteur; ne mettons point notre joie dans ce qui peut se présenter d'agréable le long du chemin de la vie présente, afin que nous soyons un jour admis dans les célestes pâturages de la vie éternelle. Ainsi soit-il!

III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs, à vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'esprit. Ayez une vie pure parmi les Gentils, enfin qu'au lieu de vous diffamer comme des malfaiteurs, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient Dieu au jour de la visitation. Soyez donc soumis à toute créature humaine, à cause de Dieu, soit au roi, comme au plus éminent, soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui pour punir les méchants et relever les bons, parce que telle est la volonté de Dieu que, faisant le bien, vous fermez la bouche aux hommes ignorants et insensés. Car vous êtes libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre votre malice, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez honneur à tous ; aimez-vous en frères ; craignez Dieu ; honorez le roi. Esclaves, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et équitables, mais à ceux qui sont d'une humeur difficile ; car c'est une grâce si, en vue de Dieu, quel-

qu'un supporte des peines, souffrant injustement. (I saint Pierre, ch. II, v. 14-19.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes Frères, je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs, à vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'esprit. » Jusqu'ici, saint Pierre nous a énuméré les bienfaits par lesquels la divine bonté nous appelle au salut, et les faveurs dont elle a comblé autrefois les Juifs, et les grâces signalées qu'elle nous accorde à nous-mêmes. Maintenant, il exhorte instamment les chrétiens à ne point se rendre indignes, par une vie charnelle, des dons du Saint-Esprit. Après avoir été reçus, élevés à l'honneur d'un sacerdoce royal ; après avoir été choisis pour former une nation sainte, un peuple d'acquisition, qu'ils prennent garde de se laisser asservir par la malice du péché, et de déchoir des glorieuses prérogatives que Dieu leur a données, et des promesses qu'il leur a faites. C'est pourquoi le saint apôtre s'adresse aux fidèles de tous les âges et de toutes les conditions, libres et esclaves, femmes et hommes ; après les avoir exhortés tous en général, il montre en particulier aux vieillards et aux jeunes gens la conduite qu'ils doivent tenir. Il recommande surtout, et à bon droit, aux personnes libres de s'abstenir des désirs charnels, parce que la liberté d'ordinaire est plus exposée à céder aux charmes séducteurs d'une vie relâchée. Il leur dit que « les désirs charnels combattent contre l'esprit ; » car, tandis que la chair se laisse subjuguée par les douceurs énervantes des volup-

tés, toute l'armée des vices livre de continuel assauts à l'esprit. Il les appelle à dessein étrangers et voyageurs, afin de détacher leur cœur de la terre, en leur rappelant que le ciel est leur patrie. Car il y a cette différence, en cette vie, entre les élus et les réprouvés, que les élus, comme des voyageurs et des exilés, soupirent maintenant après la patrie qu'ils espèrent; ils méprisent les jouissances périssables de ce monde, goûtant déjà en espérance des félicités qui n'auront point de fin dans le royaume éternel de Jésus-Christ; tandis que les autres qui font de la terre leur patrie n'élèvent jamais plus haut leurs désirs. Aussi seront-ils un jour relégués dans un éternel exil, en proie à toutes sortes de peines et de privations; tout bonheur pour eux se termine à la terre.

« Ayez une vie pure au milieu des Gentils, afin qu'au lieu de vous diffamer comme des malfaiteurs, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient Dieu au jour de sa visitation. » Il est souvent arrivé que les païens, irrités contre les chrétiens parce qu'ils avaient abandonné leurs dieux, considérant dans la suite la pureté de leurs mœurs et l'invincible fermeté de leur foi, désarmés par leur douceur, cessaient de les persécuter et commençaient à louer et à glorifier ce Dieu dont la bonté et la justice se montraient avec tant d'éclat dans la justice et la bonté de ses adorateurs. « Afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient Dieu au jour de sa visitation. » C'est-à-dire, afin que les incrédules reconnaissent dès maintenant combien vous serez glorieusement récompensés au jour de la rémunération, en voyant votre généreuse constance dans la foi au milieu des plus grands dangers.

« Soyez donc soumis à toute créature humaine à cause de Dieu. » A toute créature humaine, dit l'Apôtre, c'est-à-

dire à toutes les conditions, à tous les rangs, à toutes les dignités auxquels la Providence divine a voulu nous soumettre, quels que soient leur rang, leur condition, leur dignité. « A cause de Dieu, » ajoute-t-il, parce que c'est de Dieu que vient toute puissance. Et quiconque résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu.

« Soyez donc soumis à cause de Dieu, soit au roi, comme au plus éminent, soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui. » Saint Pierre ne nomme ici que le roi et les gouverneurs ; il ne parle pas du maître, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, il s'est adressé spécialement à eux, en leur disant de vivre dans la crainte durant le temps de leur pérégrination, en invoquant le Père de tous, Dieu, qui, sans acception des personnes, juge chacun selon ses œuvres. Il enseigne ensuite aux esclaves comment ils doivent servir leurs maîtres. Il recommande aux fidèles serviteurs du Roi éternel d'être soumis aux puissances de ce monde, afin qu'on ne puisse pas même reprocher à la foi, à la religion du Christ, qu'elle soit venue jeter le trouble dans la société humaine. Car il recommande la soumission également sans faire de distinction entre les maîtres fidèles et ceux qui sont restés incrédules.

« Soyez soumis soit au roi, soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui pour punir les méchants et relever les bons. »

Ce n'est pas que tous les rois et les gouverneurs sachent toujours punir les méchants ou récompenser les bons. L'Apôtre indique simplement que le devoir d'un bon juge doit être de réprimer les malfaiteurs et de relever les hommes de bien. Et quoiqu'il use injustement de son pouvoir, sa conduite tournera à la gloire des

gens de bien, s'ils savent supporter patiemment sa méchanceté, et résister avec patience à sa folle tyrannie. Voulez-vous, leur dit-il, n'avoir rien à craindre du pouvoir? Faites le bien, et vous en serez récompensés. Il ne dit pas: Le pouvoir vous récompensera, mais il vous procurera une occasion de mériter la gloire. Car, bien que le pouvoir des hommes ne vous décerne aucune récompense, et même quand il vous persécuterait, quand il vous ferait périr par le glaive, quand il vous mettrait en croix, comme il fit aux saints apôtres Paul et Pierre, il vous aura ménagé une occasion de mériter la vraie gloire par les injustes persécutions, et une glorieuse couronne pour prix de votre patience et de votre vertu. C'est bien là le sens de ces paroles de saint Pierre, comme le prouvent celles qui suivent: Parce que telle est la volonté de Dieu, que, faisant le bien, vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés. » Telle est en effet la gloire des gens de bien: c'est que, par leur bonne vie, ils confondront l'ignorance des gouverneurs et la feront servir à la gloire éternelle.

« Vous êtes libres, non pour couvrir du voile de la liberté votre malice, mais pour vivre en serviteurs de Dieu. » Ceux-là font le bien comme des hommes libres qui usent de leur liberté pour s'enchaîner d'autant plus étroitement au service de Dieu. Ceux-là encore font le bien comme des hommes libres, qui, à l'exemple du patriarche Joseph, malgré leur condition servile et tout esclaves qu'ils sont des hommes, ne voudraient pas, au péril de la vie, se faire les esclaves des mauvaises passions. Mais ceux qui se servent de leur liberté comme d'un voile, pour couvrir leurs mauvaises passions, ceux-là, moins ils sont dépendants de la volonté des hommes, plus ils s'as-

servissent au joug du péché ; appelant liberté l'esclavage des passions, ils ne font que dissimuler leur honte sous un nom spécieux. C'est en ce sens qu'on peut entendre en général ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Vous avez été appelés à la liberté, mes Frères ; ce n'est pas pour faire de cette liberté une occasion de vous asservir à la chair. »

Nous pouvons en effet être appelés libres à juste titre, nous que le baptême a délivrés des chaînes du péché. Rachetés de la servitude du démon, devenus les enfants de Dieu, nous n'avons pas reçu ce don de la liberté pour nous faciliter la transgression de la loi, pour nous ouvrir la voie large de la licence. Bien plus, si nous redevenons pécheurs, nous aurons bientôt perdu toute liberté, et nous retomberons dans l'esclavage du péché. Quiconque se croit donc délivré par le Seigneur, afin de pouvoir pécher plus librement, se sert de sa liberté comme d'un voile pour cacher sa malice. Or, le bienheureux apôtre Pierre veut que nous soyons affranchis de la servitude du vice, afin de pouvoir rester de bons et fidèles serviteurs de Dieu notre Créateur : « Pour vivre en serviteurs de Dieu. »

« Craignez Dieu, honorez le roi. » Il nous avertit de rendre à chacun les honneurs qui lui sont dus, et selon l'ordre du Sauveur, de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il recommande avec raison aux hommes libres, d'une manière toute spéciale, la charité envers leurs frères, afin qu'ils aiment ceux qui leur sont soumis en ce monde, comme leurs frères en Jésus-Christ, invoquant avec eux le même père qui, sans faire acception des personnes, juge chacun selon ses œuvres.

« Esclaves, soyez soumis en toute crainte à vos maî-

tres, non-seulement à ceux qui sont bons et équitables, mais à ceux même qui sont durs. » Il leur recommande d'être soumis à leurs maîtres, quel que soit leur caractère, expliquant ainsi sa recommandation précédente d'être soumis à toute créature humaine. Le saint pontife Fulgence nous dit à ce propos dans l'un de ses ouvrages : « Servez avec crainte, non-seulement les maîtres bons et modestes, mais encore ceux qui ont le caractère le plus difficile. »

« Car c'est une grâce si, en vue de Dieu, quelqu'un supporte des peines, souffrant injustement. » Jésus-Christ, en effet, nous appelle à cette grâce, lui qui a voulu souffrir pour nous. Remarquez combien l'Apôtre relève la condition des esclaves, lorsqu'il affirme que ceux qui, faisant le bien, supportent patiemment des maîtres cruels et méchants, deviennent les imitateurs de la passion du Seigneur. « C'est à cela que vous avez été appelés par le Christ, qui a souffert pour nous, vous laissant un exemple pour que vous suiviez ses traces ; qui ne commit point le péché ; dont la bouche fut toujours sans fraude ; qui, outragé, n'outrageait point ; souffrant, ne menaçait point, mais se livrait à celui qui le jugeait injustement ; qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois, afin que morts au péché nous vivions à la justice. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais au Père. Sur cela, ses disciples se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais au Père? Ils disaient donc : Qu'est-ce qu'il dit? Encore un peu de temps? Nous ne savons ce qu'il veut dire. Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez l'un à l'autre ce que c'est que j'ai dit : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, a de la tristesse parce que son heure est venue, mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance à cause de la joie, parce qu'un homme est né au monde. Vous donc aussi, vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous reverrai; et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie. (Saint Jean, ch. xvi, v. 16-22.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un

peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Père. »

Cette promesse de notre Sauveur, mes très chers Frères, est bien douce, et nous devons l'entendre avec un tres-saillement de joie, et en attendre l'effet avec une constance persévérante, jusqu'à ce que nous méritions de voir nos vœux exaucés. En effet, quelle plus joyeuse nouvelle pouvons-nous apprendre? nous savons qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir une joie et un bonheur que nul ne pourra nous ravir. Remarquons, mes Frères, que cette promesse de notre Evangile, que les disciples ont reçue de la bouche même du Seigneur, peut en partie s'appliquer parfaitement à nous-mêmes, qui n'avons été appelés que plus tard à la lumière de la foi et longtemps après la passion et la résurrection de notre Sauveur.

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Père. » Ces paroles s'adressaient particulièrement aux disciples qui s'attachèrent au Seigneur en écoutant sa prédication pendant les dernières années de sa vie mortelle, et qui, après avoir partagé les tristesses de sa passion, méritèrent de prendre part à la joie de sa résurrection et de son ascension. Il leur parlait ainsi la nuit même où il devait être livré; il n'avait donc plus que très peu de temps à passer avec eux. Car cette nuit même il fut livré aux Juifs et crucifié le lendemain; puis le soir du même jour il fut détaché de la croix, et caché à tout regard humain dans le secret du tombeau. En outre, ils ne devaient pas être longtemps sans le revoir, puisque le troisième jour il ressuscita d'entre les morts, et leur apparut en diverses occasions pendant quarante jours.....

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez. » Ils devaient rester quelque temps sans le voir, c'est-à-dire pendant les trois jours où il fut enfermé dans le tombeau; ensuite ils devaient le revoir pour quelque temps encore, c'est-à-dire pendant quarante jours qui s'écoulèrent entre sa passion et son ascension. Souvent, en effet, il se fit voir à eux durant cet intervalle.

« Parce que je m'en vais à mon Père. » Ces paroles se rapportent spécialement à ce qu'il venait de dire : « Et encore un peu de temps et vous me verrez, » c'est-à-dire une fois que je serai ressuscité d'entre les morts, vous me verrez encore, mais ce sera pour peu de temps; je ne serai pas toujours sur la terre avec cette forme corporelle, il faut que je retourne à mon Père.

Tout ceci, comme je l'ai dit, s'adresse particulièrement aux disciples témoins de la résurrection. Mais les paroles suivantes s'appliquent à toute l'Eglise. Les disciples se demandaient l'un à l'autre quel était le sens de ces paroles, qu'ils ne comprenaient pas.

« Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. » Les disciples du Christ pleuraient et gémissaient en le voyant livré au pouvoir de ses ennemis. Il fut lié sous leurs yeux, conduit devant le tribunal, condamné, battu de verges, tourné en dérision, enfin crucifié, percé d'une lance et mis dans le tombeau. Les amis du monde, ceux que le Seigneur appelle le monde à cause de la bassesse de leurs pensées, se réjouissaient d'avoir condamné à une mort ignominieuse Celui dont la vue même leur

était insupportable. La mort du Christ avait attristé ses disciples; mais à sa résurrection cette tristesse fut changée en joie. Et quand ils furent témoins de la gloire de son ascension, ils furent remplis de joie; et ils louaient et bénissaient le Seigneur.

Ces paroles de Jésus-Christ conviennent aussi à tous les fidèles qui doivent passer par cette vallée de larmes et par les adversités de la vie, avant de parvenir aux joies éternelles. Et c'est avec raison qu'ils pleurent, qu'ils gémissent, qu'ils sont dans la tristesse; car tant qu'ils sont dans le monde, ils ne peuvent voir celui qu'ils aiment. Tant qu'ils sont retenus dans les entraves du corps, ils savent qu'ils ont à errer loin de la patrie et du royaume, et qu'il leur faut travailler et combattre pour arriver à la couronne qui leur est promise. Leur tristesse se changera en joie quand, après les luttes de cette vie, ils recevront enfin la récompense de la vie éternelle. « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. »

Pendant que les fidèles sont livrés aux larmes et à la tristesse, le monde se réjouit; car ce n'est que dans cette vie que peuvent goûter quelque joie ceux qui prétendent qu'il n'en existe point dans l'autre, ou qui renoncent à toute espérance. Cela peut s'entendre surtout des persécuteurs de la foi chrétienne, qui se réjouissaient de leur victoire, en livrant tant de martyrs aux supplices et à la mort. Mais leur joie a été de courte durée, ils virent eux-mêmes couronner leurs victimes, et bientôt ils allèrent subir les châtimens éternels en expiation de leurs meurtres. C'est à eux que s'adresse cette terrible apostrophe du prophète : « Mes serviteurs se réjouiront, et vous serez couverts de confusion; mes serviteurs seront ravis d'allégresse, et vous éclaterez en sanglots dans l'amer-

tume de votre âme, et vous pousserez de lamentables hurlements dans l'angoisse de votre esprit. »

« Une femme, lorsqu'elle enfante, a de la tristesse, parce que son heure est venue. » Cette femme désigne ici la sainte Eglise, dont le sein fécond ne cesse jamais d'enfanter à Dieu des fils spirituels. C'est pareillement de l'Eglise que Jésus-Christ a dit : « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fermente. » La femme a pris du levain, quand l'Eglise a reçu du Seigneur la force de l'amour et de la foi céleste. Elle l'a mis dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte fût toute levée, alors qu'elle a partagé le verbe de vie à l'Europe, l'Asie et l'Afrique, jusqu'à ce que tout l'univers fût embrasé du feu de l'amour divin. Saint Paul faisait allusion à cette femme de l'Evangile, quand il disait, plein de tristesse à cause de la défection de quelques fidèles : « Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. »

« Cette femme, quand elle enfante, a de la tristesse parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. » Quand la sainte Eglise en ce monde travaille à la perfection des vertus spirituelles, elle ne cesse jamais d'être en butte aux persécutions du monde; mais quand, après avoir triomphé de tous les obstacles, elle a mérité la palme de la victoire, elle ne se souvient plus des maux qu'elle a soufferts, dans l'ivresse de sa joie. J'estime que « les souffrances de ce temps n'ont point de proportion avec cette gloire future qui sera révélée en nous. »

« Elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la

joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. » Comme la femme se réjouit d'avoir donné la naissance à un homme, l'Eglise de même est remplie d'une vive allégresse, quand elle enfante pour la vie future un peuple de fidèles, malgré les souffrances et les douleurs que lui a causées cet enfantement.

Ne nous étonnons pas d'entendre appeler naissance le moment où nous sortons de cette vie. Comme on dit qu'un enfant vient de naître, quand il sort du sein maternel et qu'il ouvre les yeux à la lumière, de même on peut dire aussi qu'un homme vient de naître quand, dégagé des liens de la chair, il s'élève jusqu'à la lumière éternelle. C'est pourquoi l'Eglise a adopté l'usage d'appeler le jour où les bienheureux martyrs et les confesseurs du Christ ont quitté ce monde, le jour de leur naissance ; de sorte que nous célébrons leur nativité et non leur mort.

Le Seigneur continue en expliquant la parabole de la femme qui enfante : « Vous donc aussi, vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverrai ; votre cœur se réjouira et nul ne vous ravira votre joie. » Ces paroles, comme il est facile de le comprendre, concernent les disciples, que la passion et la sépulture du Seigneur avaient remplis de tristesse, mais que son apparition, après sa résurrection glorieuse, remplit de joie. Personne ne peut leur ravir cette joie ; et malgré la persécution et les supplices qu'ils ont soufferts pour le nom de Jésus-Christ, enflammés par l'espérance de ressusciter et de jouir de sa vision, ils supportaient tout avec constance, et même c'était un bonheur pour eux d'être persécutés à son sujet. Quand ils eurent été battus de verges, par l'ordre du prince des prêtres, « ils sortirent du conseil, dit l'Écriture,

tout remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. »

« Je vous reverrai et votre cœur se réjouira. » Je vous reverrai, leur dit-il, je vous arracherai à vos ennemis, je vous donnerai la couronne de la victoire, je vous prouverai que j'étais témoin de tous vos combats. Comment, en effet, ne verrait-il pas les épreuves dont les siens sont accablés, puisqu'il a promis d'être avec eux tous les jours, jusqu'à la fin des siècles? Pendant qu'ils expiraient dans les supplices, leurs bourreaux les croyaient abandonnés de leur Dieu. « Où est leur Dieu? » disaient-ils. Mais le Seigneur était témoin de leurs combats : « Voyez, Seigneur, mon affliction ; car mon ennemi s'est élevé contre moi. » L'ennemi lève orgueilleusement la tête contre vos humbles serviteurs qu'il persécute, venez à notre secours, ô Créateur tout puissant ; prouvez, par la défaite et l'anéantissement de cet ennemi, que nos luttes ont toujours été agréables à vos yeux. » Aussi Dieu visite ses élus dans leur tristesse, quand il récompense leur patience en condamnant leurs persécuteurs.

Si donc, mes chers Frères, nous ressentons maintenant une tristesse salutaire ; si, selon le précepte de l'Apôtre, nous sommes « joyeux dans l'espérance des biens éternels, et patients dans les maux ; » si nous pleurons amèrement nos fautes et celles de notre prochain, Dieu nous reverra, c'est-à-dire qu'il se fera voir à nous un jour, lui qui a daigné nous visiter autrefois et nous accorder la connaissance de sa foi divine. Il nous reverra pour nous couronner, lui qui nous a visités en nous appelant à lui. Il nous reverra, et notre cœur se réjouira, et nul ne pourra nous ravir notre joie parce qu'elle est la véritable et l'unique récompense que Dieu garantit par sa parole à ceux

qui s'attristent ici-bas, afin de jouir éternellement de sa bienheureuse vision. C'est cette récompense qu'il nous a lui-même promise, disant : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Combien il soupirait ardemment après elle, le saint prophète qui s'écriait : « Mon âme est toute brûlante pour le Dieu vivant ; quand irai-je et quand apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu ? » C'est la récompense que l'Apôtre se promet à lui-même et à ses imitateurs, quand il dit, plein de la confiance que lui inspirent ses glorieux travaux : « Maintenant nous voyons comme en un miroir, en énigme ; mais alors nous verrons face à face. » Pussions-nous obtenir cette grâce de la céleste vision, par les mérites de celui qui secourt les combattants, et qui récompense les victimes, Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, Dieu dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT BASILE-LE-GRAND

SUR LE MÉPRIS DU MONDE.

Je craignais, mes Frères, que mon zèle à vous reprendre sans cesse avec tant de véhémence ne vous devînt importun, et que la hardiesse de mes discours ne vous parût inconvenante, surtout dans la bouche d'un étranger, d'un homme sujet aux mêmes imperfections que vous. Mais les remontrances que je me suis permises n'ont fait que vous inspirer pour moi des sentiments de bienveillance, et les coups que je vous ai portés ont ranimé votre

ardeur. Votre conduite n'a rien qui m'étonne; car, je le sais, vous êtes sages dans les choses spirituelles. « Reprenez le sage, dit quelque part Salomon, et il vous aimera. » Aussi, mes Frères, vais-je encore revenir aujourd'hui sur le même sujet, afin de vous délivrer, autant qu'il est en moi, des pièges du démon qui déploie tous les jours contre nous sa puissance et ses artifices. Il nous attaque, vous le savez, par nos propres désirs, et c'est de nous qu'il emprunte les traits dont il ne cesse de nous frapper. Comme le Seigneur a enchaîné une grande partie de sa puissance par des lois indissolubles, et qu'il ne permet pas à sa fureur d'anéantir d'un seul coup tout le genre humain, cet esprit envieux s'aide adroitement de notre faiblesse pour remporter sur nous la victoire, semblable à ces malfaiteurs qui se sont fait une profession de vivre de rapines et de s'enrichir des dépouilles d'autrui. Lorsqu'ils n'espèrent aucun succès de la force ouverte, ils y suppléent par la ruse; ils se placent en embuscade dans le fond d'une vallée, dans les détours d'un ravin, ou dans l'épaisseur d'un bois, pour n'être pas aperçus de loin par les voyageurs; puis ils tombent sur eux à l'improviste, et ce n'est que quand elles sont tombées dans le piège que leurs victimes découvrent le danger. Ainsi notre ennemi, notre persécuteur depuis la naissance des siècles, Satan s'enfonce dans les ombres des voluptés mondaines qui bordent le chemin de la vie; c'est là que sa lâche fourberie nous prépare en secret des embûches; c'est là qu'il jette sur nous à l'improviste les filets de la mort. Voulons-nous donc achever en sûreté le voyage de la vie, présenter à Jésus-Christ des âmes et des corps qui ne soient point déshonorés par de honteuses blessures, et recevoir d'une main pure les palmes de la victoire, nous

devons sans cesse porter un œil attentif sur tout ce qui nous environne , nous défier de tout ce qui nous flatte, passer rapidement sans même y arrêter notre pensée ; et quand nous verrions l'or semé sur nos pas , quand nous pourrions le recueillir sans peine , souvenons-nous de cette parole de David : « Si vous avez des richesses en abondance , n'y attachez pas votre cœur. » Que la terre nous offre toutes ses délices , qu'elle déploie à nos yeux ses tentes les plus magnifiques , « notre cité est dans le ciel , c'est de là que nous attendons le Sauveur Jésus. » Qu'elle nous invite à des festins , à des danses , à des concerts : « Vanité des vanités , nous dit le sage ; tout est vanité. » Que le crime se présente à nous sous les traits séduisants de la beauté : « Fuyez devant la femme , comme on fuit à l'aspect d'un serpent. » Si l'on vous promet des grandeurs , des dignités , un nombreux cortège de satellites et d'adulateurs ; si l'on vous montre un trône élevé , éclatant , des nations entières courbant volontairement la tête sous vos lois , songez « que l'homme est une herbe passagère , et que toute la gloire humaine est semblable à la fleur des champs. L'herbe se dessèche , et la fleur tombe. » C'est , en effet , sous ces apparences qui nous flattent que l'ennemi du genre humain cache ses pièges , attendant le moment où , séduits par leur aspect enchanteur , nous abandonnerons la voie de la vertu pour nous jeter entre ses mains. Oh ! qu'il est à craindre que , par un entraînement irréfléchi , par un aveuglement déplorable , qui ne nous laisse voir que le plaisir en nous dérochant le danger , nous ne saisissons avidement cette trompeuse amorcée , et qu'ensuite , bon gré mal gré , nous ne soyons , sans le savoir , enlacés dans ses filets , et entraînés par la volupté dans l'affreux repaire du brigand ,

c'est-à-dire dans la mort ! Ainsi , il nous est donc utile , nécessaire même , à l'exemple des voyageurs ou de ceux qui veulent disputer le prix de la course , de ceindre nos reins , d'éviter tout ce qui pourrait ralentir la rapidité de notre marche , et d'avancer à grands pas , sans nous arrêter un moment , vers le terme de notre voyage . Et ne m'accusez pas d'inventer des expressions nouvelles , parce que j'appelle la vie présente un voyage , une voie . Le prophète David ne lui donne-t-il pas le même nom , lorsqu'il dit : « Heureux les hommes irréprochables dans leur voie , qui suivent la loi du Seigneur ? » Tantôt il s'écrie : « Seigneur , éloignez de moi la voie de l'iniquité , et ayez pitié de moi selon votre promesse . » Tantôt , pour remercier Dieu du prompt secours qu'il vient de lui accorder contre ses ennemis , montant sa harpe sur le ton de l'allégresse , il disait : « Est-il un autre Dieu que le nôtre ? ce Dieu qui m'a revêtu de force , et qui a soutenu mes pas dans la voie de l'innocence ? » Enfin , il désigne partout , sous le nom de voie , la vie des hommes , qu'elle soit vertueuse ou criminelle . Et c'est avec raison ; car ceux qui entreprennent avec ardeur un long voyage se pressent , se hâtent , précipitent leurs pas , dépassent successivement , sans s'arrêter jamais , les divers points qui marquent leur route , les laissent tour-à-tour bien loin derrière eux , et arrivent bientôt au terme de leur course . Ainsi , ceux que Dieu introduit dans la carrière de la vie entrent , dès leur naissance , dans les différentes divisions qui partagent le temps , et après les avoir parcourues l'une après l'autre , ils touchent enfin au terme du voyage . La vie présente n'est-elle pas en effet une route continue , divisée par les différents âges , comme par autant de stations ? on y entre au sortir du sein maternel ; elle se termine au

tombeau, où tous arrivent, les uns plus tôt, les autres plus tard ; les uns la parcourent tout entière, en passant par tous les intervalles du temps ; les autres, arrêtés dès les premiers pas, ne vont pas même jusqu'aux premières stations. On est libre de choisir entre les divers chemins qui mènent d'une ville à une autre ; mais le chemin de la vie, une fois qu'on y est engagé, ne nous permet plus de ralentir notre marche ; il nous saisit, il nous entraîne malgré nous vers le terme fatal que le Seigneur a fixé. Oui, du moment que nous sommes entrés dans cette voie, il faut nécessairement la parcourir tout entière, et arriver au terme. Aussitôt que chacun de nous a quitté le sein maternel, il est enchaîné au cours du temps qui l'entraîne, laissant derrière lui le jour qu'il a vécu, sans pouvoir jamais revenir sur ses pas, ni remonter le cours du temps ou de l'espace. On se réjouit à mesure que l'on avance ; on se félicite du progrès des années comme d'une augmentation de biens ; on vante le bonheur de ceux qui passent de l'enfance à l'âge viril, de l'âge viril à la vieillesse. On ne réfléchit pas que plus on a vécu d'années, moins il en reste à vivre : on ne sent pas que la vie se dépense à chaque instant. On ne la mesure que par le temps qui s'est écoulé et qui n'est plus, sans songer que le temps à venir est incertain ; que nous ignorons le moment où Dieu, qui nous a ouvert la carrière, doit arrêter notre course, et que nous devons toujours être prêts à sortir de la lice et attendre, les yeux fixés sur le Seigneur, le signal du départ. « Ceignez vos reins, nous dit-il ; que vos lampes soient allumées ; soyez semblables aux serviteurs qui attendent leur maître à son retour des noces, afin que, dès qu'il arrivera et qu'il frappera à la porte, ils puissent aussitôt lui ouvrir. »

Il est un autre point auquel nous n'accordons pas assez d'attention, c'est le choix du bagage qui doit nous suivre. Quels sont les objets les moins embarrassants et les plus faciles à transporter? ceux qui nous sont les plus utiles, ceux que nous retrouverons avec le plus de joie dans l'autre vie, Quels sont, au contraire, les fardeaux pesants qui nous courbent vers la terre, dont ils ne peuvent se détacher? ceux qui par leur nature ne sont pas la propriété inaliénable de l'homme, et qui ne sauraient le suivre dans la voie étroite et difficile qu'il doit parcourir. On néglige de s'approvisionner des choses les plus nécessaires, et l'on s'embarrasse d'un fardeau inutile. Les biens qui peuvent s'identifier avec nous et embellir tout à la fois notre âme et notre corps, nous les dédaignons; ceux, au contraire, qui nous seront toujours étrangers, dont nous aurons à rougir un jour, on n'épargne ni peines, ni fatigues pour se les procurer; on se tourmente, on se consume en efforts, on s'épuise dans ce labeur stérile, aussi vain que celui de l'insensé qui prétendrait remplir un tonneau percé. Il me semble que l'intelligence d'un enfant suffit pour comprendre sans peine que tous les avantages de cette vie, que la plupart des hommes recherchent avec le plus de fureur, ne sauraient par leur nature nous appartenir, qu'ils n'ont aucune réalité, et qu'ils sont aussi étrangers à ceux qui croient en jouir qu'à ceux qui en sont entièrement privés. Car vous amasseriez de l'or par monceaux, que vous ne pourriez en être éternellement le maître; tous vos efforts pour le retenir seraient vains; dès cette vie, il faut qu'il vous échappe pour passer entre des mains plus puissantes; et certainement, au moins à la mort, il vous abandonne, il ne vous suivra pas au-delà de ce terme. Mais l'infortuné dont

l'âme se sépare à regret du corps, forcé de partir pour un autre monde, tourne souvent les yeux vers ses richesses, et déplore les peines et les fatigues qu'il s'est données dès sa jeunesse pour les amasser, tandis que ces biens passent en d'autres mains, et ne lui laissent que le stérile regret des sollicitudes et des crimes qu'ils lui ont coûtés. En vain vous posséderiez les plus vastes domaines, les plus magnifiques palais, de nombreux troupeaux de toute espèce, vous seriez environnés de tout le faste de la puissance humaine, tous ces avantages ne seront pas éternels; après qu'ils vous auront valu une considération passagère parmi les hommes, il vous faudra les céder à d'autres, et ne conserver pour vous que quelques pieds de terre. Souvent même avant la mort, avant de quitter la scène du monde, on voit ses richesses passer à des étrangers, peut-être à des ennemis. Que d'héritages, que de palais, que de villes, que de nations même ne voyons-nous pas changer de maître du vivant de ceux qui les possédaient ! Que de fois une révolution soudaine, un coup inattendu de la fortune a porté des esclaves sur le trône, en faisant descendre au rang de sujets ceux qui commandaient naguère ! Encore étaient-ils heureux d'obéir à ce titre, et de ne pas payer plus chèrement leur grandeur passée !

Tout ce que nous avons imaginé pour apaiser ou plutôt pour exciter la faim et la soif, tous les raffinements qu'un faste insolent a inventés pour contenter une avidité ingrate et insatiable, tout cela est-il à nous ? Ce qui flatte un moment le goût, après nous avoir procuré une jouissance passagère, devient bientôt pour nous un poids incommode, un fardeau inutile que nous nous bâtons de rejeter, et qui exposerait même notre vie, si nous le conservions plus longtemps. L'intempérance produit souvent le dégoût par

la satiété, et même la mort. Les impudicités, les dissolutions, toutes les actions honteuses, tous les excès auxquels nous porte la fureur des passions brutales ne causent-ils pas à notre nature un dommage manifeste ? Ils altèrent notre tempérament, ils épuisent nos forces et notre vigueur, ils appauvrissent notre corps. Après qu'on a satisfait d'infâmes désirs, lorsque le crime consommé a ralenti la passion, et que l'âme, revenue à elle-même comme d'une ivresse, réfléchit dans le calme sur l'abîme où elle est descendue, elle se repent alors de son incontinence, parce qu'elle sent que le corps est faible, languissant, incapable de remplir ses fonctions ordinaires. Voilà pourquoi les maîtres qui sont chargés de former des athlètes leur imposent des lois sévères, pour préserver leurs corps des atteintes de la volupté, et à ceux qui sont vraiment jaloux de remporter la couronne du vainqueur, ils ne leur permettent pas même de regarder un visage séduisant, assurés qu'ils sont que l'incontinence et tout ce qui peut y conduire n'est propre qu'à exposer un athlète à la risée du public et à la honte de la défaite.

Tous ces prétendus biens qui nous sont absolument étrangers et superflus, qui ne peuvent jamais nous appartenir en propre, ne méritent donc pas un seul regard. Nous devons les négliger et donner tous nos soins, toute notre sollicitude à ceux qui sont vraiment à nous. Et qu'y a-t-il qui soit vraiment à nous ? L'âme, principe de la vie, substance spirituelle, intelligente, qui n'a nul besoin pour exister de tout ce qui l'appesantit, et le corps qui a été donné à l'âme par le Créateur, comme un véhicule, pour le temps de cette vie. Car voilà l'homme : c'est une intelligence unie à un corps qui a été fait pour elle. Voilà l'être que la sagesse du Créateur forme dans le sein

maternel ; celui qui, au moment de la naissance, sort de cette retraite ténébreuse et paraît au jour ; celui qui est établi pour commander à la terre, et qui doit se servir des créatures comme d'un moyen propre à exercer sa vertu ; celui qui est destiné par la loi divine à imiter, autant qu'il est en lui, son Créateur, et à retracer par l'ordre de ses actions l'harmonie qui règne dans les sphères ; celui qui sort de ce monde à la voix de Dieu, qui paraît devant le tribunal suprême de Celui qui l'a envoyé pour rendre compte de l'emploi qu'il a fait de la vie, et recevoir la récompense qu'il a méritée. Les vertus peuvent encore devenir la propriété de l'homme, lorsque, par une pratique constante, elles s'identifient en quelque sorte avec sa propre nature ; ce sont de fidèles compagnes qui ne nous abandonnent jamais dans cette vie laborieuse, à moins que nous ne les forcions nous-mêmes à fuir, en ouvrant aux vices l'entrée de notre cœur ; elles nous servent de guide pour nous conduire à la vie éternelle ; elles élèvent celui qui les possède au rang des anges, et lui font partager leur gloire immortelle. Mais les richesses, les grandeurs, les dignités, les plaisirs et cette multitude de faux biens que notre folie cherche à augmenter sans cesse, ils n'entrent pas avec nous dans la vie, ils n'en sortent pas avec nous, et ce que disait un juste des anciens temps peut s'appliquer avec vérité à tous les mortels : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je m'en retournerai nu. »

Le premier devoir du sage est donc de consacrer tous ses soins à l'âme, et de travailler sans relâche, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à la maintenir dans une pureté parfaite. Mais que le corps souffre la faim ou la soif, qu'il endure le chaud ou le froid, qu'il lutte contre la maladie ou contre la violence, il ne s'en affectera que

médiocrement, répétant à chaque nouveau coup de l'adversité : « Bien que dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » A la vue des dangers qui menaceront sa vie, il ne manifestera aucune crainte ; mais il dira avec confiance : « Nous savons que si cette maison terrestre, où nous habitons comme dans une tente, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera pas faite de main d'homme, mais qui demeurera éternellement. » Que si l'on veut ménager le corps comme un instrument nécessaire à l'âme pour vivre sur la terre, on ne s'occupera de ses besoins qu'autant que sa conservation l'exige, afin qu'il ait toujours assez de force et d'activité pour servir l'âme ; mais sans lui permettre aucun des excès qui pourraient le pousser à la révolte. Si on le voit s'abandonner à des désirs immodérés, on l'arrêtera par ce mot de saint Paul : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, il est évident que nous n'en pouvons non plus rien emporter. Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. » En répétant sans cesse ces paroles à notre corps, on le rendra plus docile et plus léger pour le céleste voyage, plus propre à remplir les fonctions qui lui sont assignées. Autrement, si nous souffrons son insolence et ses révoltes, si nous le laissons assouvir chaque jour, comme une bête féroce, son insatiable avidité, appesantis, entraînés par son poids vers la terre, nous tomberons en poussant de vains gémissements. Et lorsque nous paraîtrons devant le Seigneur, lorsqu'il nous demandera, sans que nous puissions les lui présenter, les fruits de notre voyage sur la terre, en vain nous gémirons, nous nous lamenterons, nous accuserons

les trompeuses délices dont la séduction nous aura dérobé le temps du salut, nous serons condamnés aux ténèbres éternelles, et tous nos regrets seront inutiles. « Car, ô mon Dieu, qui confessera votre nom dans les enfers ? »

Hâtons-nous donc de prendre tous les moyens qui peuvent nous empêcher de nous perdre nous-mêmes. Si quelqu'un, ébloui par l'éclat des richesses, a injustement amassé de cette vile poussière; si son cœur en a été l'esclave; s'il s'est souillé de ces crimes honteux dont la tache est presque ineffaçable; s'il s'est livré à des excès, qu'il s'empresse, tandis qu'il en est encore temps, de se dépouiller du fardeau de l'injustice, afin qu'il ne soit pas entraîné dans le fond de l'abîme. Qu'il n'attende pas que les flots se soient emparés du navire pour jeter à la mer ce bagage inutile qui causerait sa perte. Qu'il imite les matelots : quoiqu'ils ne chargent d'ordinaire leur vaisseau que des objets dont ils ont besoin, cependant, si la violence de la tempête menace de le submerger, ils se hâtent de lui ôter une partie de sa charge et la jettent dans la mer sans hésiter, afin qu'il puisse s'élever plus facilement au-dessus des vagues, et que les hommes du moins aient quelque chance d'échapper au danger avec la vie sauve. Nous avons encore de plus puissants motifs de penser et d'agir ainsi. Car les matelots perdent sans retour ce qu'ils jettent à la mer, et cette perte les appauvrit nécessairement. Nous, au contraire, plus nous nous hâterons de nous délivrer de tant d'incommodes fardeaux, plus nous amasserons de richesses précieuses, d'immenses trésors pour notre âme. En pleurant ses crimes même les plus honteux, on les efface; une fois que nous en sommes délivrés, ils disparaissent, ils n'existent plus pour nous. La sainteté et la justice prennent leur place, et ces ver-

tus ne sont point sujettes au naufrage, elles surnagent toujours. Quant aux richesses, si l'on sait s'en défaire à propos, loin d'être à jamais perdues pour nous, elles passent en quelque sorte sur d'autres navires plus sûrs, entre les mains des pauvres qui nous les conservent fidèlement, les conduisent au port et nous les rendent, afin qu'elles soient désormais pour nous un ornement, et non plus une cause de ruine.

Ayons donc pitié de nous-mêmes, mes Frères, et si nous voulons que nos richesses nous profitent, distribuons-les aux pauvres ; ils s'en chargeront avec joie, et les déposeront en sûreté dans le sein de Dieu, comme dans un asile inviolable, « où elles ne pourront être rongées par les vers, ni déterrées par les voleurs. » Laissons-les se répandre en liberté sur les indigents ; ne dédaignons pas tant de Lazares que nous voyons tous les jours étendus à nos pieds ; ne leur envions pas les miettes de pain qui tombent de notre table, et qui suffiront à les rassasier ; n'imitons pas la cruauté du mauvais riche, de peur d'être condamnés comme lui aux feux éternels. Vainement invoquerons-nous alors le secours d'Abraham et de tous les saints, nos prières et nos cris seront inutiles. « Si le frère ne rachète pas son frère, quel homme le rachètera ? » Tous nous répondront : Ne vous attendez pas à notre pitié, vous qui n'avez eu aucune pitié ; et ne prétendez pas à des biens immenses, quand vous avez refusé une légère aumône. Jouissez maintenant de ce que vous avez amassé pendant votre vie ; pleurez aujourd'hui, vous qui avez pu voir d'un œil sec les pleurs de votre frère. Voilà ce qu'ils vous diront, et certes, ce sera justice. Peut-être même, je le crains, nous adresseront-ils des reproches plus sanglants, puisque nous sommes en-

core plus coupables que le mauvais riche. Car ce n'est pas pour épargner nos richesses que nous dédaignons nos frères souffrants ; ce n'est point pour les laisser à nos enfants ou à nos proches que nous fermons l'oreille aux prières de l'indigent. Nous les prodiguons à de plus criminels usages, et nos libéralités ne servent qu'à nourrir la dépravation des vils esclaves de l'opulence. Combien ne voit-on pas de ces parasites de l'un et de l'autre sexe, qui entourent la table de certains riches, soit pour les amuser par des propos libres, soit pour allumer dans leurs cœurs les feux de l'incontinence, par des regards ou par des gestes indécents ? Les uns se livrent entre eux un assaut de railleries piquantes, pour exciter le rire de celui qui les a invités ; les autres cherchent à lui plaire par des louanges exagérées. Cet infâme métier ne leur procure pas seulement l'avantage de s'asseoir à de splendides festins, ils en reviennent encore les mains pleines de riches présents, enseignant à tous par leurs scandaleux exemples qu'il est plus utile pour eux de flatter les riches que de pratiquer la vertu. Mais qu'il se présente un pauvre à qui l'excès même du besoin interdit l'usage de la parole, nous en détournons les yeux, quoiqu'il soit notre semblable ; sa vue nous inspire du dégoût, nous passons rapidement, comme si sa misère était contagieuse, et que nous eussions peur en ralentissant le pas d'en être atteints. La honte où le jette sa misère lui fait-elle baisser les yeux, nous l'accusons d'hypocrisie. Ose-t-il, dans le besoin qui le presse, fixer nos regards, nous parler avec liberté, nous le traitons d'insolent et d'effronté. Une main bienfaisante lui a-t-elle donné de quoi couvrir sa nudité, nous le rebutons, c'est un mendiant insatiable, et nous sommes bien sûrs qu'il n'est pas aussi pauvre qu'il le veut paraître.

tre. N'est-il vêtu que de haillons hideux et dégoûtants , notre délicatesse le repousse : ni le nom du Créateur qu'il mêle à ses supplications , ni les prières qu'il adresse au ciel pour détourner de nous de pareilles infortunes , rien ne peut fléchir notre dureté. Voilà pourquoi je redoute pour nous, dans les enfers, un feu plus dévorant que celui où fut plongé le mauvais riche. Si l'insuffisance de l'orateur et la faiblesse de sa parole vous laissent quelque chose à regretter, vous saurez y suppléer par vous-mêmes, et appliquer à vos blessures les remèdes que vous jugerez les plus convenables. « Fournissez au sage une occasion, dit l'Écriture, il deviendra plus sage encore. Dieu est assez puissant pour vous combler de toutes les grâces dont vous avez besoin, afin que vous ayez en tout et toujours, non-seulement le nécessaire, mais encore en abondance de quoi exercer toutes sortes de bonnes œuvres. » Ainsi soit-il.

IV° DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

Mes très chers Frères, toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a point de changement, ni ombre de vicissitudes. Car il a bien voulu nous engendrer par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. Vous savez toutes ces choses, mes très chers Frères. Que chacun de vous donc soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à la colère, car la colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu. C'est pourquoi, rejetant toute impureté et malice de toute sorte, recevez avec soumission la parole qui vous a été annoncée, et qui peut sauver vos âmes. (Saint Jacques, ch. 1, v. 17-21.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes très chers Frères, toute grâce excellente et tout

don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières. » Saint Jacques, après nous avoir montré que les vices qui nous tentent viennent non de Dieu, mais de nous-mêmes, nous enseigne maintenant que tout ce que nous faisons de bon nous vient de Dieu même ; et il l'appelle Père des lumières, parce que lui seul est l'auteur des grâces spirituelles. L'apôtre saint Paul dit au même sujet : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? »

« En Dieu il n'y a point de changement, ni ombre de vicissitudes. » Le changement n'est pas dans la nature de Dieu, et sa lumière sans tache ne peut être obscurcie par aucune ombre, comme la lumière de ce monde. C'est ce divin foyer qui, rayonnant sans cesse, nous envoie les dons de lumière, et jamais les ténèbres de l'erreur.

« Il a bien voulu nous engendrer par la parole de la vérité. » Le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » Et dans le prophète Osée : « Je guérirai leurs meurtrissures, je les aimerai d'un véritable amour. » Saint Jacques, après avoir dit que « toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, » ajoute comme conséquence que ce n'est point par nos mérites, mais par un bienfait gratuit de la bonté divine que Dieu, par l'eau de la régénération, nous a changés de fils de ténèbres en fils de lumière.

« Afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. » Lorsque l'Apôtre dit que Dieu « nous a engendrés, » n'allons pas croire que nous participions à la nature divine ; mais, par cette adoption, il nous élève en quelque sorte au-dessus de toute créature, « afin que nous fussions des prémices dignes de lui être offertes, » comme étant les meilleurs fruits de sa création visible. En effet,

la loi ordonnait de consacrer au Seigneur les prémices des fruits et des animaux, et de réserver pour la construction du tabernacle les prémices de l'or et de l'argent, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus pur et de plus précieux dans ces métaux. Le prophète Jérémie a dit aussi de l'antique peuple de Dieu : « Israël fut consacré au Seigneur pour être les prémices de ses fruits. »

« Vous savez toutes ces choses, mes Frères bien aimés. » Vous n'ignorez pas qu'étant abandonnés à vous-mêmes, vous tombez dans les derniers égarements, tandis que, secourus par la grâce de l'adoption divine, vous êtes enrichis des dons célestes.

« Que tout homme donc soit prompt à écouter, lent à parler. » Saint Jacques donne maintenant aux fidèles de sages règles de conduite. D'abord il les engage à recevoir avec une grande docilité les enseignements qu'on leur donne, et à ne se point presser d'ouvrir la bouche; car il y a de la folie à vouloir enseigner aux autres ce qu'on n'a pas appris soi-même. Que celui donc qui aime la sagesse commence par la demander à Dieu, selon le conseil de saint Jacques; ensuite, qu'il écoute humblement le Maître de la vérité; qu'il ait soin non-seulement de s'interdire les conversations oiseuses et futiles, mais qu'il évite même de se faire avec trop d'empressement l'apôtre et le héraut de la vérité qu'il vient d'apprendre. Aussi Salomon, en parlant de la différence des temps, a dit : « Il y a temps pour se taire et temps pour parler. Les pythagoriciens, qui enseignaient la science de la nature, imposaient à leurs disciples un silence de cinq ans, et ne leur permettaient de prendre la parole qu'après ce temps d'épreuve. Car il est plus sûr d'écouter la vérité que de l'annoncer. En écoutant, on pratique toujours l'humilité;

mais quand on enseigne, il est rare qu'on puisse se préserver de tout sentiment de vanité. Jérémie donne la modestie et le silence comme des signes d'un grand mérite. « Heureux l'homme qui porte le joug dès sa jeunesse ! il s'assiéra solitaire et il se taira, parce que le Seigneur a posé son joug sur lui. »

Que tout homme non-seulement soit lent à parler, « mais aussi qu'il soit lent à la colère. » En effet, la plénitude de la sagesse ne peut s'acquérir que par le calme de l'esprit. Et il est écrit : « La colère repose dans le sein de l'insensé. » Il ne faut pas réprimer l'impétuosité de la colère pour se laisser aller insensiblement à cette passion. L'Apôtre nous avertit, au contraire, d'être toujours sur nos gardes, afin qu'elle ne se glisse point en nous à l'heure du trouble et des contestations ; et quand nous sentons notre cœur s'ébranler, il faut contenir l'explosion de la colère par le silence, afin que, le danger étant passé, nous puissions à loisir et librement purifier notre âme de tout désordre. L'Apôtre nous recommande d'être lents à la colère, c'est aussi afin que nous évitions de froncer le sourcil à tout propos, et de remplacer la sérénité de notre visage par des airs d'austérité farouche, à moins de graves raisons dans des circonstances rares. Par exemple, si nous ne pouvons autrement corriger notre prochain, surtout ceux dont le soin nous est confié, parlons alors avec sévérité, comme des juges inexorables, tout en conservant, autant qu'il est humainement possible, l'égalité de notre esprit. Phinéas, Samuel, Elie et saint Pierre furent lents à s'irriter, ce qui ne les empêcha pas de frapper de mort les pécheurs, par la parole ou par le glaive. Moïse, le plus doux des hommes, voyant l'endurcissement incorrigible de Pharaon, le quitta plein de

colère en le menaçant, et le châtement ne se fit pas longtemps attendre.

« Car la colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu. » En effet, celui qui se laisse maîtriser par le vice de la colère, quoiqu'il semble juste aux yeux des hommes, ne l'est jamais parfaitement au jugement de Dieu. On peut aussi donner à ces paroles une interprétation plus élevée. Car il est dit du Seigneur : « Vous, le dominateur de la puissance, vous êtes lent et tranquille dans vos jugements, et vous nous gouvernez avec une sorte de respect ¹. » Un juge qui ne sait pas conserver sa tranquillité d'âme en jugeant un coupable peut être juste dans sa sentence ; mais il est loin d'imiter la justice du divin Juge, dont le cœur est inaccessible à toute émotion.

« C'est pourquoi, rejetant toute impureté et malice de toute sorte, recevez avec mansuétude la parole qui vous a été annoncée. » Saint Jacques nous recommande d'abord de purifier du vice notre corps et notre esprit, afin de nous rendre dignes de recevoir la parole du salut. Celui qui ne s'éloigne pas avant tout du mal est loin de faire le bien. L'Apôtre désigne toute impureté de la chair et de l'esprit. Par la malice de toute sorte, il indique la perversité intérieure de l'homme. « Recevez, dit-il, avec soumission la parole qui vous a été annoncée, » c'est-à-dire étudiez et retenez la parole que nous avons, par nos prédications, déposée dans vos cœurs. Cette parole, que vous avez reçue au jour de la rédemption, quand Dieu a bien voulu vous régénérer, recevez-la d'une manière plus parfaite, en la mettant en pratique dans toutes vos œuvres.

¹ Sag., xii, 18.

« Cette parole qui peut seule sauver vos âmes, » soit que vous soyez éprouvés dans votre corps par les tentations, soit même qu'on le tue, votre corps, et que vous soyez mis à mort victimes de la perfidie et de la violence des méchants.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Maintenant je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur s'est rempli de tristesse. Cependant je vous dis la vérité : il vous est bon que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché, la justice et le jugement : le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez porter à présent. Mais lorsque viendra cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera ce qui doit advenir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. (Saint Jean, ch. xvi.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Maintenant je m'en vais à celui qui m'a envoyé. »

Selon le saint Evangile que vous venez d'entendre, mes très chers Frères, notre Seigneur et notre Rédempteur, avant de souffrir, avait révélé à ses disciples sa glorieuse ascension, qui devait couronner si dignement sa mort et sa résurrection; et il leur avait annoncé aussi l'avènement de l'Esprit-Saint, qui devait les enrichir de ses dons. Au moment même où sa passion allait commencer, il voulait adoucir la douleur qu'ils ressentiraient de sa mort et l'amertume de leur tristesse, en leur laissant l'espérance de le voir bientôt ressusciter et s'élever ensuite vers les cieux, et la promesse d'une grâce plus abondante que l'Esprit consolateur viendrait leur apporter en son absence.

« Je m'en vais, dit Jésus, à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous? » Le Sauveur venait de leur parler de sa passion, il venait de leur dire : « Mes petits enfants, je ne suis que pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez, et, comme j'ai dit aux Juifs : Où je vais, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi à présent. » Simon-Pierre lui ayant demandé : « Seigneur, où allez-vous? » Jésus répondit : « Où je vais, tu ne peux me suivre à présent; mais tu me suivras ensuite. » Les disciples ne pouvaient alors comprendre le mystère de sa passion et de sa mort; ils ne le

connurent qu'au moment où ils furent témoins de la majestueuse ascension du Seigneur, et dès lors ils furent embrasés du désir de le suivre.

« Mais parce que je vous ai ainsi parlé, votre cœur s'est rempli de tristesse. » Le Seigneur savait bien lui-même l'effet que ces paroles devaient produire sur le cœur de ses disciples. La pensée du délaissement où ils allaient se trouver par son absence leur causait une peine telle, qu'ils étaient insensibles à la joie qu'aurait dû leur donner l'espérance de le voir ressusciter et monter vers son Père. C'est pourquoi le Sauveur ajouta ces consolantes paroles :

« Cependant je vous dis la vérité : il vous est bon que je m'en aille. » Il vous est bon que cette forme d'esclave disparaisse à vos regards, et que l'amour de la divinité pénètre plus profondément dans vos cœurs. Il vous est bon que j'enlève ce corps que vous connaissez, afin que, me suivant là où je vais par l'ardeur de vos désirs, et tenant vos cœurs sans cesse élevés vers le ciel, vous méritiez de recevoir les dons du Saint-Esprit.

« Car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Ce n'est pas que le Seigneur ne pût donner lui-même, pendant son séjour sur la terre, l'Esprit à ses disciples; nous voyons, au contraire, par l'Évangile, que, leur étant apparu après sa résurrection, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. » Mais tant qu'il était sur la terre, conversant avec eux, ils ne pouvaient élever leurs cœurs jusqu'à désirer vivement les dons de la céleste grâce; mais une fois que le Seigneur fut monté au ciel, ses disciples le suivirent par la pensée et le désir, selon cette parole : « Où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Dès lors, ils avaient mérité de recevoir le Saint-

Esprit; et au chagrin que leur avait causé la mort du Seigneur succéda la joyeuse espérance des dons qu'il leur avait promis. « Ayant levé les mains, il les bénit, rapporte saint Luc, et, en les bénissant il se retira d'eux, et s'était élevé dans le ciel. Pour eux, l'ayant adoré, ils revinrent à Jérusalem pleins d'une grande joie, et ils étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu. »

On voit, sans qu'il soit besoin d'une longue explication, pourquoi Jésus-Christ donne au Saint-Esprit le nom de Paraclet, c'est-à-dire Consolateur; car son avènement devait remplir de consolation et de joie les cœurs des disciples, affligés de l'absence du Seigneur. Il console aussi tous les fidèles qui gémissent sur leurs fautes ou qui souffrent les épreuves de ce monde; il les délivre des angoisses de la tristesse, et il les ranime en leur inspirant l'espérance du pardon et de la miséricorde céleste. Et non-seulement l'Esprit-Saint vivifie les cœurs qu'il remplit par la force de l'amour divin, mais encore il en chasse toute crainte charnelle, et les excite à se répandre au dehors pour résister à l'audacieuse perversité des méchants. C'est pourquoi le Seigneur ajoute :

« Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché, la justice et le jugement. » Le Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, pendant son séjour sur la terre, convainquit le monde, c'est-à-dire les sectateurs du monde, du péché d'incrédulité; il les convainquit touchant la justice, en opposant à leur perversité sa propre justice et les miracles de sa sainteté; il les convainquit touchant le jugement, parce que, par leur malice opiniâtre, ils s'étaient faits les disciples du démon, qui était déjà jugé et condamné. Mais c'est surtout à l'Esprit-Saint que le Seigneur réservait de convaincre le monde ;

c'est lui qui devait fortifier l'esprit des disciples et leur apprendre à mépriser les persécutions du monde. Le Seigneur leur explique ainsi sa pensée :

« Il convaincra le monde du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » Il ne parle que du péché d'incrédulité, parce que, comme la loi est la source de toutes les vertus, de même la persévérance dans l'incrédulité est le fondement de tous les vices. Écoutons cette sentence terrible du Seigneur : « Qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. » Tandis qu'au contraire, « le juste vit de la foi. »

« Il convaincra le monde touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus. » La justice des disciples, qui accusait le monde, était la confession du Christ et la croyance à la divinité de celui dont ils ne voyaient que l'humanité; et lorsque le Fils de Dieu leur eût été enlevé corporellement, loin que leur foi défailût, ils se montrèrent au monde tout brûlants d'amour pour leur divin Maître. La justice dans les fidèles qui n'ont pas vu le Seigneur dans sa chair consiste à croire fermement en lui, à aimer et à confesser sa divinité et son humanité. C'est là cette justice de la foi par laquelle sont convaincus les infidèles qui, après avoir entendu le Verbe de vie, n'ont pas voulu croire à ses œuvres. Ce qui rend la perversité des méchants plus condamnable, c'est moins l'excès même de cette perversité que l'opiniâtreté et la résistance qu'ils opposent à la justice, et qui sont en perpétuel contraste avec la sainteté des justes, en contredisant la Sagesse elle-même, qui dit « qu'une vertu éprouvée corrige les insensés. »

Le Saint-Esprit donc a condamné le monde, et pour

le péché qu'il commet en ne croyant pas en Jésus-Christ, et pour la justice des croyants ; car ils n'ont pas voulu suivre l'exemple de ces fidèles disciples qui , sachant que le Seigneur était allé vers son Père , et qu'ils ne le reverraient plus corporellement ici-bas , se sont attachés à lui par la vivacité de leur foi et par l'ardeur de leur amour. « Je m'en vais à mon Père , leur dit-il , et vous ne me verrez plus. » Quand je serai remonté dans les cieux , vous ne pourrez plus me voir comme vous m'avez vu jusqu'ici dans ma chair mortelle ; mais vous me verrez venir dans la majesté pour juger les hommes , et après le jugement , j'apparaîtrai à mes saints dans tout l'éclat de ma gloire.

« Il convaincra le monde touchant le jugement , parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » Le démon est appelé le prince du monde , parce qu'il règne sur ceux qui , par un renversement de toutes les lois , préfèrent le monde lui-même au créateur du monde. Il a été jugé par le Seigneur , qui dit : « Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre . » Il a jugé le monde , lorsqu'il chassait les démons et qu'il donnait à ses disciples le pouvoir de fouler aux pieds l'ennemi et toute sa puissance. Ainsi le monde est convaincu du jugement qui condamne le démon , et les hommes sont avertis , par l'exemple de l'ange rebelle condamné pour son orgueil , de s'arrêter sur la pente de l'orgueil , quand ils seront tentés de résister à la volonté de Dieu. L'Esprit-Saint a convaincu le monde du jugement qui condamne le prince du monde , lorsque , parlant par la bouche de l'apôtre Jude , il rappelle le châtement des anges orgueilleux , pour réprimer la malice des méchants : « Il a réservé , dit-il , dans des lieux éternels , au fond de l'abîme ténébreux , pour le jugement du grand

jour, les anges qui ne conservèrent point leur principauté, mais abandonnèrent leur propre demeure. »

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez porter à présent. Mais lorsque viendra cet esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité. » Il est certain qu'après la descente du Saint-Esprit, les apôtres furent remplis d'une science bien plus profonde et plus étendue que celle qu'ils avaient auparavant, et surtout ils furent enflammés d'une ardeur plus vive pour étendre le règne de la vérité. N'allons pas toutefois nous imaginer qu'ici-bas on puisse posséder toute vérité; car c'est la récompense promise à notre foi dans l'autre vie, par la Vérité elle-même. Or, ceci est la vie éternelle : qu'ils vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Ce même Jésus disait aux Juifs qui croyaient en lui : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. » Aussi l'Apôtre qui, ravi jusqu'au troisième ciel, entendit des paroles mystérieuses qu'il ne lui fut pas permis de raconter aux hommes, dit aux Corinthiens : « En partie nous connaissons, et en partie nous prophétisons. » Voici donc le sens qu'il faut attacher à ces paroles : « Il vous enseignera toute vérité, » c'est-à-dire il répandra la charité dans vos cœurs, et, par les leçons de cette charité, vous marcherez de progrès en progrès dans la vertu, et vous deviendrez dignes de parvenir à cette vie où vous apparaîtra, dans son éternel éclat, la Vérité suprême et la véritable Majesté, Dieu lui-même, votre Créateur, que nous ne voyons maintenant que comme en un miroir, en énigme, mais qu'alors vous contemplerez face à face.

« Il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu. » L'Esprit ne parle pas de lui-même,

c'est-à-dire sans la participation du Père et du Fils; il ne peut se séparer de lui-même, ni se diviser, étant Dieu avec le Père et le Fils; mais il dira tout ce qu'il aura entendu; et il n'entend que par l'unité de la substance et par la propriété de la science. Il ne parle pas de lui-même, parce qu'il n'existe pas de lui-même. Le Père seul ne procède d'aucune autre personne; car le Fils est né du Père, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. L'Esprit entendra de celui dont il procède, parce qu'il n'est pas de lui-même, mais de celui dont il procède. C'est de celui-là que lui vient toute son essence. C'est donc de lui que lui vient son entendement, c'est-à-dire sa science.

« Et il vous annoncera ce qui doit advenir. » Il est certain qu'un grand nombre de fidèles, par les dons du Saint-Esprit, ont connu d'avance et prédit l'avenir. Il en est aussi d'autres qui, remplis de la grâce de l'Esprit-Saint, guérissent les malades, ressuscitent les morts, commandent aux démons, pratiquent les vertus les plus éclatantes, mènent ici-bas une vie tout angélique, et qui cependant n'ont pas reçu de l'Esprit la science de l'avenir. Voici comment nous pouvons entendre ces paroles du Seigneur: Le Saint-Esprit, quand il daigne venir en nous, nous annonce l'avenir, en rappelant à notre mémoire les joies de la céleste patrie, et en nous révélant, par le don de son inspiration, les splendeurs de la cité divine. Il nous annonce l'avenir, en nous détournant des plaisirs de ce monde, et en nous enflammant d'ardeur pour le royaume qui nous est promis dans les cieux.

« C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. » C'est l'Esprit qui glorifie le Seigneur; il allume dans les cœurs des disciples cette charité ardente qui leur fait mépriser toute crainte

charnelle ; il leur inspire le zèle de la prédication, et ils annoncent, au péril de leur vie, les bienfaits de la résurrection du Christ, eux qui s'étaient enfuis tremblants au jour de la Passion.

« Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, disent les Actes, et ils annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse. » C'est l'Esprit qui glorifie le Seigneur ; c'est par sa grâce spirituelle que les saints docteurs ont accompli tant de miracles au nom de Jésus-Christ, qu'ils ont converti à la foi chrétienne tout l'univers, qu'ils ont souffert tant de peines et d'épreuves pour ce nom révéré, et qu'enfin ils sont parvenus à courber sous le joug aimable du Sauveur leurs orgueilleux persécuteurs eux-mêmes. C'est l'Esprit qui glorifie Jésus-Christ ; c'est lui qui nous enflamme du désir de le contempler un jour ; c'est lui qui révèle aux cœurs fidèles la divinité et l'égalité du Père et du Fils.

« Parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. » C'est du Père que reçoit le Saint-Esprit, ainsi que le Fils ; car, dans la Trinité, c'est du Père que naît le Fils, c'est du Père que procède le Saint-Esprit. Le Père, lui, ne naît point, il ne procède de personne, seul il est le *Père*. « Tout ce qu'a le Père est à moi. C'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. » Jésus-Christ parle ici de ce qui concerne la divinité du Père, par laquelle il lui est égal, puisque tout ce qu'a le Père est à lui. Le Saint-Esprit ne pouvait recevoir que du Père et du Fils. « Il recevra de ce qui est à moi, » c'est-à-dire de ce qui est au Père, de qui est né le Fils, de qui procède l'Esprit.

Après cette explication du saint Evangile, d'après les maximes des Pères, il nous reste, mes Frères bien-aimés, à vous exhorter à en conserver attentivement le souve-

nir, à sonder pieusement la profondeur de cette douce parole, et à en méditer souvent les enseignements salutaires. A quoi sert-il, en effet, de se rassembler pour entendre la parole de Dieu, et de se livrer ensuite aux vains entretiens et aux folles occupations du monde? Rappelons-nous donc la leçon que nous donne l'Évangile de ce jour. — Notre Seigneur, après sa passion, est retourné à son Père qui nous l'avait envoyé. En s'abaissant jusqu'à nous, il n'a point quitté son Père, pas plus qu'il ne nous abandonne en retournant à son Père. Efforçons-nous donc de marcher sur ses traces, et pour mériter d'entrer avec lui dans son royaume, rappelons-nous quelle voie il a suivie pendant son séjour sur la terre. Quiconque se dit fidèle au Christ, doit marcher comme lui. Or, c'est par les souffrances de sa passion qu'il est parvenu à la couronne de gloire; c'est donc aussi par les tribulations que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu. Ecoutez ce que le bienheureux apôtre Pierre disait au milieu des épreuves et des tentations les plus violentes pour encourager et consoler ses frères : « Ne vous étonnez point, bien-aimés, de passer par l'épreuve du feu, comme si quelque chose d'étrange vous arrivait. Mais réjouissez-vous plutôt d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous vous réjouissiez, ravis d'allégresse, dans la manifestation de sa gloire. »

Souvenons-nous qu'il a promis d'envoyer à ses disciples la grâce de son Esprit, et qu'il s'est donné lui-même à eux, et veillons avec soin à ne pas contrister par des pensées mauvaises l'Esprit-Saint, dont nous avons été marqués au jour de la Rédemption. Car il est écrit : « L'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, fuit le déguisement; il se retire des esprits qui sont sans intelligence,

et il se retire devant l'iniquité¹. » Le psalmiste, dans son brûlant désir d'aspirer cet Esprit, recherchait d'abord la pureté du cœur, afin d'avoir à lui offrir une demeure digne de lui; et alors seulement il souhaitait la visite de cet hôte divin : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu ! et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture. » Il demande un cœur pur d'abord, et ce n'est qu'ensuite qu'il prie le Seigneur de lui envoyer son esprit de justice, pour renouveler son intérieur; il n'ignorait pas que l'esprit de justice ne peut demeurer dans un cœur corrompu.

Rappelons-nous avec soin que ce même Esprit a convaincu le monde touchant le péché, l'injustice et le jugement. Prenons garde d'abaisser nos pensées vers le monde, parce que le monde passera, et avec lui passeront ses convoitises. Elevons nos cœurs et nos esprits vers le ciel, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Ne vivons plus que dans le ciel, comme l'Apôtre, et, pour ne pas être convaincus du péché d'incrédulité, mettons notre croyance en pratique; car sans les œuvres, la foi ne sert à rien. Comparons notre conduite avec celle des justes, afin de nous exciter à les imiter, et, de peur que la comparaison qui sera faite un jour de notre vie avec leur vie, ne devienne pour nous un plus grave sujet de condamnation, rappelons-nous souvent aussi ces paroles du Seigneur à ceux qui méprisaient sa grâce : « La reine du midi s'élèvera au jour du jugement contre les hommes de cette génération, et les condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre écouter la sagesse de Salomon; et il y a ici plus que Salomon². »

¹ Sag., I. V. — ² Luc, XI, 31.

Si nous ne voulons pas être condamnés avec le prince du monde, résistons-lui avec une foi courageuse, et il fuira loin de nous. Parlons la vérité dans notre cœur, et que jamais notre langue ne se souille du mensonge, afin que l'esprit de vérité, faisant pénétrer de plus en plus la charité dans nos âmes, nous conduise à la connaissance de toute vérité. En toutes nos actions, mes très chers Frères, implorons la grâce, implorons le secours de ce divin Esprit ; répétons au Seigneur, et répétons tous ensemble : « Seigneur, c'est votre esprit de bonté qui me conduira dans la terre de justice. » C'est ce même Esprit-Saint qui, descendant sur les apôtres, leur a donné la science de l'avenir, c'est lui qui viendra révéler à nos cœurs les joies de la vie future, et qui nous les fera rechercher avec ardeur, par la coopération de Jésus-Christ notre Seigneur, qui promet et qui donne son Esprit-Saint à ses fidèles serviteurs, qui vit et règne, Dieu avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON DE SAINT AUGUSTIN.

Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, après tout ce qu'il avait dit sur l'avènement du Saint-Esprit, qu'il avait promis d'envoyer à ses apôtres, et que depuis il leur a envoyé, ajoute, entre autres choses : « Il convaincra le monde touchant le péché, la justice et le jugement. » Et cela, il ne le dit point en passant ; il a daigné s'y arrêter pour vous l'expliquer d'une manière expresse : « Il con-

vaincra le monde, dit-il, touchant le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; la justice, parce que je m'en vais à mon Père; et le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » D'abord on peut demander pourquoi est-il dit que le Saint-Esprit convaincra les hommes du péché de n'avoir pas cru au Christ, comme s'ils n'étaient coupables que de ce péché? Il est clair qu'il y a, outre l'infidélité, beaucoup d'autres péchés parmi les hommes; pourquoi donc le Saint-Esprit s'attachera-t-il à les convaincre de ce seul péché? C'est sans doute parce que Dieu n'impute, à proprement parler, que ce seul péché; c'est que le péché d'infidélité laisse subsister tous les autres, et qu'il exclut tout pardon; de même la foi emporte avec elle la rémission entière des péchés. Ainsi, tant que l'homme superbe se refuse à croire en un Dieu humilié, il n'y a pour lui aucun pardon à espérer. Car il est écrit : « Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles. » Cette grâce est un don de Dieu, et le Saint-Esprit lui-même est le plus grand de tous les dons, et c'est pourquoi il est appelé grâce par excellence. Tous les hommes ayant péché, puisque le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché de celui en qui tous ont péché, tous ont besoin de la gloire de Dieu et de sa grâce, qui n'est telle que parce qu'elle est donnée gratuitement. Ainsi donc, elle nous est donnée, non comme une récompense des mérites précédents, mais comme un don de la pure libéralité de Dieu, après la rémission des péchés.

Le Saint-Esprit convaincra donc le monde de péché; le monde, c'est-à-dire les infidèles ou les amateurs du monde, et le péché de n'avoir pas cru au Christ sera le seul dont il les convaincra. S'ils étaient exempts de ce

péché, ils obtiendraient une pleine rémission, parce que tous les péchés sont remis au juste qui vit de la foi. Mais autre chose est de croire que Jésus est le Christ, et autre chose de croire au Christ. Que Jésus soit le Christ, les démons mêmes le croient; mais ils ne croient pas au Christ pour cela. Celui-là croit au Christ qui espère dans le Christ, qui aime le Christ; car celui qui a la foi sans espérance et sans amour peut bien croire que Jésus est le Christ, mais il ne croit pas au Christ. Pour celui qui croit véritablement au Christ, le Christ vient en lui, il s'unit à lui, il se fait membre de son corps, ce qui est impossible à la simple croyance, si l'espérance et la charité n'accompagnent la foi.

Mais que veulent dire ces autres paroles : « Il convaincra le monde touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père? » Cherchons d'abord pourquoi le monde sera convaincu de la justice aussi bien que du péché. Peut-on raisonnablement convaincre ou reprendre personne de la justice? Le monde sera-t-il repris de son péché propre, tandis que la justice dont il s'agit, touchant laquelle il sera convaincu, est la justice du Christ? Je ne vois pas qu'on puisse entendre autrement ces paroles : « Il sera convaincu du péché, parce qu'il n'a pas cru en moi; et de la justice, parce que je m'en vais à mon Père. » Ils n'ont point cru, voilà leur péché; il s'en va à son Père, voilà sa justice. Mais pourquoi appelle-t-il justice son retour à son Père? N'y avait-il pas aussi justice à quitter son Père pour descendre vers nous? N'y a-t-il pas plutôt miséricorde dans ce dernier cas, comme sa justice est manifestée par ce fait qu'il remonte vers son Père? Ainsi, mes Frères, je crois que, dans des choses aussi profondes et qui renferment peut-être quelque mystère ca-

ché que Dieu nous révélera dans son temps, il est plus à propos, pour vous et pour moi, de chercher avec foi et piété que de décider; par là nous mériterons plutôt d'arriver à la découverte des vérités salutaires qui nous sont encore cachées. Le Christ retourne au Père, et c'est ce qu'il appelle justice. Pourquoi ne dit-il pas qu'il y a pareillement justice quand il vient du Père? Serait-ce que dans un cas il y a miséricorde, tandis que dans l'autre c'est la justice qui se manifeste? Est-ce pour nous apprendre que la justice ne peut s'accomplir en nous, si nous négligeons d'invoquer avant tout sa miséricorde, et si nous recherchons uniquement nos propres intérêts, sans nous préoccuper de notre prochain? L'Apôtre nous a donné le même avertissement en l'appuyant de l'autorité de l'exemple de Jésus-Christ : « Ne faites rien par un esprit de contention ni par vaine gloire, mais en humilité, estimant chacun au-dessus de soi, nul ne regardant seulement ce qui le touche, mais aussi ce qui touche autrui. Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui le Christ Jésus, qui, étant dans la forme de Dieu, ne crut point que ce lui fût une usurpation de se faire égal à Dieu, et néanmoins il s'est anéanti, il a pris la forme d'esclave, il s'est rendu semblable aux hommes, et a paru comme l'un d'eux par son extérieur; il s'est humilié lui-même, et s'est rendu « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Voilà bien cette miséricorde qui l'a fait descendre du sein du Père. Quelle est donc la justice qui l'a fait remonter au Père? L'Apôtre nous l'apprend en disant : « C'est pour cela que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que notre Seigneur Jésus-

Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Voilà la justice qui l'a fait retourner au Père.

Mais si le Fils retourne seul au Père, quel avantage nous revient-il de là, et pareillement de ce que le Saint-Esprit a convaincu le monde touchant la justice? Et cependant, il est certain que le Christ seul monte vers son Père, autrement il n'aurait pas dit : « Nul ne monte au ciel que celui qui en est descendu, c'est-à-dire le Fils de l'homme qui est dans le ciel... » Mais l'apôtre Paul nous dit aussi « que nous conversons dans le ciel; car si nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, nous devons rechercher ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père, et non ce qui est sur la terre, puisque nous sommes morts, et que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ... » Comment donc est-il vrai que le Fils seul monte au ciel? C'est qu'il n'est qu'un même Christ avec tous ses membres; ce divin chef avec son corps, qui est l'Église, ne fait qu'un même corps, comme le dit l'Apôtre : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ, vous êtes ses membres, et vous faites partie de son corps. » Nous sommes tombés, et c'est pour nous qu'il est descendu; et quand il dit que nul ne monte au ciel que celui qui est descendu, il veut dire que nul n'y monte, s'il n'est un avec celui qui en est descendu, s'il ne lui est incorporé comme un de ses membres. De là vient qu'il disait à ses apôtres : « Vous ne pouvez rien sans moi. » Mais la manière dont il est un avec nous n'est pas celle dont il est un avec son Père. Il est un avec son Père par rapport à l'identité de la substance; il est un avec lui, parce qu'étant dans la forme de Dieu, il ne lui a rien usurpé en se faisant égal à Dieu. Mais il s'est fait un avec nous en s'anéantissant lui-même et en prenant la forme

d'esclave ; il s'est fait un avec nous, en tant qu'il est de cette race d'Abraham, en qui toutes les nations sont bénies ; c'est lui qu'il faut entendre par cette semence d'Abraham, comme le dit l'Apôtre. Nous faisons donc un avec le Christ, parce que nous faisons partie de ce qu'il est, de son Eglise, qui, incorporée et unie à son divin chef, ne fait qu'un seul Christ. C'est dans ce sens que l'Apôtre nous dit : « Vous êtes la semence d'Abraham et les héritiers de la promesse. » S'il n'y a qu'une semence d'Abraham, et si par cette semence on ne peut entendre que le Christ, et que nous soyons nous-mêmes la semence d'Abraham, il est clair que tout ce qui comprend le chef et le corps n'est qu'un même Christ. — Nous nous trouvons donc dans cette justice dont Jésus-Christ dit que le Saint-Esprit convaincra le monde, parce qu'il s'en va à son Père ; et nous ne devons pas nous en séparer ; car depuis que nous sommes ressuscités avec notre chef, nous ne sommes qu'un même Christ avec lui. Il est vrai que nous ne sommes encore ressuscités que par la foi et l'espérance ; mais cette espérance aura son accomplissement à la résurrection dernière, ainsi que notre justification. C'est ce que le Sauveur nous a fait voir dans sa propre chair. « Si, comme dit l'Apôtre, il est mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. »

Le monde est donc convaincu de péché dans ceux qui ne croient pas au Christ, et de la justice dans ses membres qui ressuscitent. Aussi est-il écrit « qu'en lui nous sommes la justice de Dieu. » Hors de lui, nous ne sommes rien moins que « justice ; » mais si nous sommes en lui, ne faisant qu'un avec lui, il va tout entier à son Père, et nous y allons avec lui ; et c'est en quoi consiste cette par-

faite justice dont nous recevrons l'accomplissement. C'est ce qui fait que le monde est aussi convaincu touchant le jugement : le prince de ce monde est déjà jugé, c'est-à-dire le diable, le prince des méchants, de ceux dont le cœur habite dans ce monde qu'ils aiment, et qui s'appellent le monde à cause de leur affection pour le monde. Mais si nous sommes ressuscités avec le Sauveur, nous conversons dès à présent dans le ciel.

Comme le Christ est un avec son corps, considéré avec nous, de même le diable ne fait qu'un avec les impies ; il est leur chef, et eux sont comme son corps. Et comme nous sommes compris dans cette justice dont Jésus-Christ nous dit que le Saint-Esprit convaincra le monde, de même aussi les impies sont compris dans ce jugement, par lequel le prince de ce monde est déjà jugé.

V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, faites la parole et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la fait point, il ressemble à un homme qui regarde son visage dans un miroir, et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie à l'heure même quel il était. Mais celui qui se rend attentif à la loi parfaite, qui est la loi de liberté, et qui s'y attache, ne se contentant pas d'écouter pour oublier aussitôt, mais accomplissant ce qui lui est enseigné, celui-là trouvera son bonheur dans ses œuvres. Si quelqu'un croit parmi vous avoir de la piété, et ne met pas un frein à sa langue, et se laisse aller aux séductions de son cœur, sa piété est vaine. La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et à se préserver des souillures de ce siècle. (Saint Jacques, ch. 1, v. 22-27.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes bien-aimés, faites la parole et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes. Car si quelqu'un écoute la parole sans la mettre en pratique, il est semblable à un homme qui regarde son visage dans un miroir, et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie à l'heure même quel il était. »

Saint Paul dit aussi, en parlant des observations de la loi : « Ce ne sont point ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui gardent la loi qui seront justifiés. » Saint Jean, après avoir dit dans son Apocalypse : « Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, » ajoute aussitôt : « Et qui observe les choses qui y sont écrites. »

« Mais celui qui se rend attentif à la loi parfaite, qui est la loi de liberté, et qui s'y attache, celui-là sera heureux dans son œuvre. » Saint Paul appelle la grâce de l'Évangile une loi de liberté parfaite : « Car la loi, dit-il, n'a rien conduit à la perfection. » Il dit encore : « Vous n'avez point reçu l'esprit de servitude qui vous retienne encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants. » Et ailleurs : « Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » Et le Seigneur lui-même a dit : « Si le Fils vous délivre, vous serez alors véritablement libres. »

« Celui qui regarde au fond de la loi parfaite de vérité, ne se contentant pas d'écouter pour oublier aussitôt, mais

accomplissant ce qui lui est enseigné, celui-là trouvera son bonheur dans son œuvre. » On ne se rend pas digne de l'éternelle béatitude, en se contentant de prêter à la parole une attention stérile ; il faut encore mettre en pratique ce qui nous est enseigné. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses apôtres : « Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez. »

« Si quelqu'un parmi vous croit avoir de la piété, et ne met pas un frein à sa langue, et se laisse aller aux séductions de son cœur, sa piété est vaine. » Saint Jacques nous avait recommandé non-seulement d'écouter la parole de Dieu, mais de la mettre en pratique. Maintenant il ajoute que si quelqu'un s' imagine pratiquer les commandements de Dieu qu'il a étudiés, tout en laissant aller sa langue aux calomnies, aux mensonges, aux blasphèmes, aux discours insensés, indiscrets, ou même insignifiants et frivoles, c'est en vain qu'il se glorifie de la justice de ses œuvres. C'est ainsi que saint Paul, à ce sujet, cite avec éloge la maxime d'un poète païen : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. »

« La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père consiste en ceci. » C'est avec raison que l'Apôtre ajoute : « Aux yeux de Dieu notre Père ; » car il en est beaucoup qui passent pour pieux dans l'esprit des hommes, et que Dieu repousse comme profanes. Aussi Salomon dit dans ses Proverbes : « Il est une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. »

« La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et à se préserver des souillures de ce siècle. » Il avait dit que celui qui pratique ce qu'il a entendu trou-

vera son bonheur dans ses œuvres. Maintenant il nous fait connaître les œuvres les plus agréables à Dieu, qui sont la compassion et l'innocence. En nous recommandant de visiter dans leur affliction les veuves et les orphelins, il nous indique toutes les œuvres de miséricorde que nous devons exercer envers le prochain. Nous connaissons, au jour même du jugement, combien ces œuvres sont excellentes, alors que le Juge nous dira : « Chaque fois que vous avez fait miséricorde à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez faite à moi. » D'ailleurs, en nous recommandant de nous préserver des souillures de ce siècle, il nous montre que nous devons nous conserver purs en toute chose; et surtout il veut que nous soyons « lents à parler et lents à nous mettre en colère. »

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. Je vous ai dit ces choses en paraboles. Le temps vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai clairement de mon Père. En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père

pour vous, car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde; maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : Voilà que vous parlez clairement et sans nulle parabole. Nous voyons bien à présent que vous savez toutes choses, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on vous interroge; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. (Saint Jean, ch. xvi, v. 23-30.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÉDE.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Cette promesse de Jésus-Christ, mes Frères, peut ébranler la foi chancelante de quelques-uns d'entre vous, en voyant non-seulement quelques simples fidèles ne pas obtenir ce qu'ils demandent à Dieu le Père au nom de Jésus-Christ, mais l'Apôtre saint Paul lui-même demander en vain par trois fois au Seigneur qu'il éloigne de lui l'ange de Satan dont il était tourmenté. Mais cette objection, déjà fort ancienne, a été depuis longtemps réfutée par les explications des saints Pères. Ils se sont tous accordés à croire que ceux-là seuls demandaient au nom du Sauveur, qui n'avaient en vue dans leurs demandes que le salut éternel. L'Apôtre, disent-ils, ne demandait pas au nom du Sauveur, en priant d'éloigner de lui la tentation

qui lui avait été donnée pour le préserver de l'orgueil ; car sans ces tentations il n'aurait pu être sauvé, comme il l'affirme lui-même : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets. »

Toutes les fois donc que nous ne sommes pas exaucés dans nos demandes, c'est parce qu'elles sont contraires à notre salut ; c'est par bonté que notre Père céleste nous refuse la grâce que nous implorons si mal à propos. C'est ce qui arrive à l'apôtre Paul ; il lui fut trois fois répondu : « Ma grâce vous suffit, car ma puissance se fait plus voir dans la faiblesse. » Ainsi encore, quand même nos demandes seraient utiles et concerneraient vraiment notre salut, souvent la corruption de notre conduite nous empêche d'être écoutés par le juste Juge, selon cette parole de Salomon : « Si quelqu'un détourne l'oreille pour ne pas entendre la loi, sa prière sera détestable ; » ou bien enfin quand nous prions pour la conversion de certains pécheurs, si nous éprouvons un refus, c'est que, malgré la louable intention de notre prière, malgré le mérite qui nous rend dignes d'être écoutés favorablement, la perversité de ces pécheurs nous empêche d'être exaucés.

Il arrive aussi parfois que nos prières, quoique justes, quoique appuyées par de pressantes sollicitations et des actions pieuses, ne sont pas exaucées de suite, mais que Dieu en diffère l'accomplissement pendant longtemps encore : par exemple, quand chaque jour nous prions à genoux notre Père en ces termes : « Que votre règne arrive. » Ce règne n'arrive pas aussitôt la prière terminée ; son avènement n'aura lieu pour nous qu'au temps convenable. C'est un effet de la sage prudence de notre Créateur ; le

délai accroît nos vœux et nos désirs; et cet accroissement de chaque jour les élève de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils obtiennent enfin les joies désirées. Remarquons aussi qu'en priant pour les pécheurs, si nous ne pouvons en obtenir le salut, nous ne perdons pas pour cela le fruit de notre prière; car s'ils ne veulent point se rendre dignes d'être sauvés, nous n'en serons pas moins récompensés de notre amour pour eux; et c'est de cette manière que s'accomplira cette promesse du Seigneur :

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Il ne dit pas simplement « il l'accordera, » mais « il vous l'accordera; » s'il ne l'accorde pas aux pécheurs pour qui nous implorons sa miséricorde, il nous accordera cependant la récompense de notre bienveillante intercession.

« Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. » Ils n'avaient rien demandé jusqu'alors au nom du Seigneur. Tant qu'ils avaient joui de sa présence visible, ils élevaient moins leur esprit à la contemplation des dons invisibles du salut. Or, notre fragilité ne supplie pas le Père au nom de Jésus notre Sauveur, quand elle demande quelque chose de contraire au salut; et cependant elle n'est pas détournée de la demande du salut éternel, comme l'étaient les apôtres dans leur simplicité, par la vue corporelle du Seigneur; mais c'est qu'elle est emportée par ses passions loin de la contemplation divine. Que faut-il demander principalement, quels sont les vœux que le Père céleste exaucera réellement en faveur de ceux qui le servent avec constance et fidélité? Le Seigneur nous l'indique lui-même, en disant :

« Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite, » c'est-à-dire demandez l'accomplissement de

vosre joie, et vous serez exaucés. Cette joie parfaite désigne le bonheur de la paix éternelle. Car, pour ne rien dire de cette joie des méchants, au prix de laquelle ils achètent un éternel désespoir, les justes goûtent encore en ce monde les joies que leur procure l'espérance des célestes biens, même alors qu'ils ont éprouvé pour Dieu les adversités de la terre. Ils ressentent une joie qui leur inspire l'amour de leurs frères; ils apprennent à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et à pleurer avec ceux qui pleurent. Mais cette joie mêlée de larmes n'est jamais parfaite. La joie pleine et entière est celle où personne ne pleure, et où l'on n'a qu'à se réjouir avec ceux qui se réjouissent.

« Demandez, dit donc le Sauveur, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » Demandez à mon Père, non cette joie éphémère du siècle, qui n'est jamais exempte d'amertume, et qui ne peut durer longtemps, mais cette joie toute divine, à l'abri de toute atteinte, et dont rien ne peut limiter l'éternelle durée. Si vous persévérez dans vos demandes, vous serez certainement exaucés. Saint Pierre parle ainsi aux fidèles de cette plénitude de joie : « En croyant, vous tressaillerez d'une joie ineffable et pleine de gloire, et vous obtiendrez le salut de vos âmes, comme la fin et le prix de votre foi. » Or, pour demander cette joie précieuse, il ne suffit pas de réclamer par de simples paroles l'entrée de la céleste patrie, il faut aussi nous efforcer de l'obtenir par des œuvres méritoires. La recherche et le désir des biens du ciel est loin de venir en aide à la prière de celui qui, par sa mauvaise conduite, reste chargé de liens terrestres.

« Je vous ai dit ces choses en paraboles. Le temps vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous

parlerai clairement de mon Père. » Le Seigneur désigne le moment où, après sa passion et sa résurrection; il leur donnera la grâce du Saint-Esprit. Alors en effet, intérieurement fortifiés de cette grâce spirituelle et enflammés de son amour, plus les connaissances qu'ils avaient acquises auparavant sur la divinité du Christ, étaient parfaites, plus maintenant ils demandaient avec ardeur et souhaitaient d'obtenir tout ce qui pouvait leur mériter le bonheur de la contempler un jour. Aussi, Jésus-Christ ajoute :

« En ce temps-là, vous demanderez en mon nom. » Cette heure promise, nous pouvons l'entendre de la vie future dans laquelle il parlera clairement de son Père, c'est-à-dire le montrera clairement à ses élus. C'est alors que, selon l'Apôtre, « nous le verrons face à face. » Saint Jean en parle aussi en ces termes : « Mes bien-aimés, nous sommes déjà enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour n'apparaît pas encore. Nous savons que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Les élus demandent véritablement au nom de Jésus, quand ils intercèdent pour notre fragilité, afin que nous puissions parvenir à partager leur bonheur dont nous sommes bien éloignés encore, au milieu des embûches de nos ennemis, dans cet exil de la terre. C'est cette prière des saints qu'il a prédite, en disant : « En ce jour-là, vous demanderez en mon nom. » « En ce jour, » dit-il, car ils ne seront plus écrasés sous le poids des ténèbres, comme en ce monde; là, les esprits bienheureux qui intercèdent pour nous jouissent des lumières de la paix et de la gloire éternelles.

Peut-être que ces mêmes esprits, qui habitent la cité

céleste, demandent aussi pour eux-mêmes au nom du Sauveur ; car ils souhaitent vivement voir le jour du jugement général et de la résurrection de ces corps, dans lesquels ils ont combattu pour Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Jean s'écrie : « Je vis sous l'autel divin les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils lui avaient rendu. Et ils criaient d'une voix forte, en disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à nous faire justice, et à venger notre sang contre ceux qui habitent sur la terre? » Il ajoute aussitôt : « Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et il leur fut dit d'attendre en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de Dieu et de leurs frères fût rempli. » Les âmes n'ont maintenant qu'une seule tunique blanche, parce qu'elles jouissent seules du bonheur ; mais elles en auront deux, quand le nombre de leurs frères sera complet, et que leurs corps pourront partager leur immortalité.

« Et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous. » Notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois, fait éclater dans ses discours tantôt la grandeur de sa divinité, tantôt l'abaissement de son humanité. En disant qu'il ne priera pas son Père pour ses disciples, il parle de la puissance de sa divinité consubstantielle au Père, et par laquelle il ne peut prier son Père, mais il accorde, de concert avec lui, ce qu'on leur demande. Quand il dit à Pierre : « J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point ; » quand saint Jean dit aussi : « Nous avons un juste pour avocat auprès du Père, c'est Jésus-Christ, » ici c'est au nom de l'humanité qu'il a revêtue pour nous que parle Jésus-Christ ; il en représente le triomphe à

son Père, afin d'intervenir favorablement pour nous.

On peut encore donner vraisemblablement une autre interprétation de ces paroles : « Et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous. » Une fois que les saints jouiront de la paix céleste, il ne sera plus besoin de rien demander pour eux, puisqu'ils seront en possession d'un bonheur auquel on ne peut rien comparer.

« Car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. » Il ne faut pas croire que l'amour et la foi des disciples eussent mérité cet amour que leur portait Dieu le Père, ni que le mérite de l'homme puisse prévaloir sur les dons de la grâce céleste. L'Apôtre nous dit formellement : « Qui lui a donné quelque chose le premier pour en prétendre une récompense? Car tout est de lui, tout est par lui et tout est en lui. » Nous devons reconnaître que le Père les a d'abord gratuitement comblés de son amour; ensuite que, par cet amour, il les a élevés à la connaissance de son Fils; et que, comme ils avaient conservé cet amour du Fils et cette foi en sa divinité, avec un cœur tendre et dévoué, il les a récompensés en leur accordant avec encore plus de libéralité les dons de son amour. N'allons pas nous imaginer toutefois que le Père, sans le Fils et le Saint-Esprit, puisse aimer ou accorder les dons de son amour. N'allons pas penser non plus que le Fils, sans le Père et le Saint-Esprit, puisse être aimé ou être cru. En disant : « Mon Père lui-même vous aime, » Jésus-Christ veut nous faire comprendre que le Père aime ceux qu'il juge dignes de son amour, en même temps que le Fils et le Saint-Esprit. Et s'il ajoute : « Parce que vous m'avez aimé, » c'est pour montrer par la même raison que celui qui aime le Fils aime à la fois

le Père et le Saint-Esprit, parce que la nature de leur divinité est inséparable, et qu'ils n'ont qu'une seule et même puissance.

« Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père. » Il est sorti de son Père et il est venu ici-bas apparaissant au monde, visible dans son humanité, tandis qu'auprès de son Père, il était invisible dans sa divinité. Il est sorti de son Père, parce qu'il a quitté la forme en laquelle il est égal à son Père, pour revêtir la forme inférieure de la créature. Il est venu dans le monde, car dans cette forme d'esclave qu'il a prise, il s'est fait voir même aux amis du monde, et il a enseigné à ceux qui l'aimaient à croire qu'il était égal à son Père. Il a de nouveau quitté le monde, et il est retourné à son Père ; car au jour de son ascension, il a enlevé dans le royaume invisible l'humanité qu'il avait revêtue. Ces paroles du Seigneur sont mystérieuses, et, comme il l'affirme lui-même, dites en paraboles. Mais les disciples auxquels elles étaient adressées étaient encore tellement grossiers et charnels, qu'ils n'en comprenaient nullement le sens profond, et qu'ils ignoraient non-seulement la signification mystérieuse de ces paroles, mais même leur propre ignorance. Ils les prenaient à la lettre et ne soupçonnaient pas que ce n'étaient que des allégories. Aussi s'empressèrent-ils de répondre :

« C'est maintenant que vous parlez clairement et que vous ne vous servez plus de paraboles. » Ils étaient donc bien loin de comprendre le mystère de ces paroles.

« Nous voyons bien à présent que vous savez toute chose, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on vous interroge ; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de

Dieu. » Ces paroles montrent clairement que le Seigneur, dans ses entretiens avec ses disciples, choisissait de préférence ce qu'il savait leur être agréable, et prévenait lui-même les questions qu'ils voulaient lui faire. Aussi sont-ils forcés de croire et d'avouer qu'il sait tout comme Dieu, et qu'il est venu de Dieu comme son Fils. La connaissance de nos pensées les plus secrètes est la marque la plus certaine de sa divinité, comme le dit Salomon lui-même, dans sa prière à Dieu : « Il n'y a que vous seul qui connaissiez le fond des cœurs des enfants des hommes ; » comme le dit encore Jérémie : « C'est vous, ô Dieu des armées, qui jugez selon l'équité, et qui sondez les reins et les cœurs. »

C'est une vérité, mes Frères, sur laquelle il ne faut point passer avec trop de légèreté et de négligence ; veillons donc avec le plus grand soin, non-seulement sur nos paroles et nos actions, mais aussi sur les secrets de notre cœur, afin de les rendre dignes des regards de Dieu. Que dans le temple de notre cœur ne réside ni le feu de la haine, ni la rouille de l'envie ; qu'il ne soit jamais la source d'aucun discours honteux ou outrageant, qu'il ne médite jamais la pensée d'une action coupable. Rappelons-nous la menace du Seigneur : « Pour moi, je viens recueillir toutes leurs œuvres et toutes leurs pensées. »

Chassons de notre cœur toutes les ruines du péché ; préparons-y une demeure digne de celui qui doit l'habiter, qui est notre surveillant et notre juge inévitable. Nous ne devons pas ignorer qu'il y a trois sortes de pensées mauvaises : d'abord celles qui souillent l'esprit par le projet et la préméditation du péché ; ensuite celles qui le troublent en lui représentant tout le charme du péché,

sans pouvoir toutefois l'entraîner jusqu'à y consentir; enfin, celles qui, venant naturellement à l'esprit, en éloignent les bonnes pensées plutôt qu'elles ne l'entraînent à la pratique du vice : elles ressemblent à ces fantômes de notre imagination, qui viennent nous rappeler le souvenir de paroles ou d'actions passées. Le retour trop fréquent de ces pensées, semblable à l'importunité des mouches, occasionne d'ordinaire aux yeux spirituels de notre cœur une sorte d'éblouissement, qui en affaiblit la vivacité, sans les aveugler tout-à-fait.

Il faut nous corriger de toutes ces pensées mauvaises, selon le précepte de Salomon : « Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie. » Fidèles à cet avis, s'il nous arrive de consentir en esprit à quelque crime, efforçons-nous de l'effacer par la confession et par de dignes fruits de pénitence. Si nous sentons l'attrait du péché se glisser en notre cœur, repoussons bien loin ce charme coupable par de fréquentes prières, par des larmes et d'amères réflexions sur nous-mêmes; et si nos propres forces nous semblent impuissantes à repousser ces pensées de perdition, ayons recours à nos frères, et que leurs conseils et leur intercession suppléent à l'insuffisance de vos forces. Car « la prière assidue du juste est très puissante, » dit l'auteur sacré. « La prière de la foi sauvera celui qui est faible, et le Seigneur le soulagera, et s'il a commis quelques péchés, ils lui seront remis. » Comme nous ne pouvons être complètement exempts de pensées inutiles, évitons-les autant qu'il nous est possible, en nous appliquant à des pensées sérieuses, et surtout en méditant souvent les saintes Ecritures, à l'exemple de David, qui dit dans ses psaumes : « Combien grand, Seigneur, est l'a-

mour que j'ai pour votre loi ! Elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. »

Supplions donc la clémence divine, et c'est demander véritablement au nom du Sauveur, que demander la pureté du cœur et l'efficacité des bonnes œuvres. Conservons surtout avec le plus grand soin dans notre esprit la pensée de cette heure précieuse ; souhaitons qu'elle arrive bientôt pour nous, cette heure où Jésus-Christ ne nous parlera plus par les Ecritures, mais nous parlera clairement de son Père, avec lequel il vit et règne comme Dieu, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

EXPLICATION DU PATER.

Déplorant, mes Frères, l'ignorance grossière où sont plongés tous les hommes, et le nuage épais qui couvre tous les yeux, je voudrais trouver un lieu élevé d'où je pusse apercevoir tous les peuples ; je voudrais être doué d'une voix qui pût retentir à toutes les extrémités du monde, et qui pût porter à tous les habitants de la terre, avec mes gémissements et mes plaintes, ces paroles de David : « Enfants des hommes, jusqu'à quand vos cœurs seront-ils appesantis ? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? » Jusqu'à quand, préférant les choses de la terre aux choses du ciel, ce qui est passager à ce qui est éternel, ce qui se corrompt à ce qui est incorruptible, fermerez-vous les yeux, vous boucherez-

vous les oreilles pour ne pas entendre la voix du Seigneur, qui vous crie tous les jours : « Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert; car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe? » Mais à ces êtres dégradés et imparfaits, plongés dans les eaux du siècle, toujours en présence d'idées charnelles, ne demandant point ce qui est convenable, le Seigneur a prescrit une forme de prières, et il leur a dit : « Lorsque vous priez, n'affectez point de parler beaucoup comme les païens, qui croient qu'en multipliant les paroles, ils seront exaucés. » Multiplier les paroles n'est à ses yeux que s'abandonner à ce vain babillage, qui, sans aucun avantage solide, ne produit qu'une multitude de sons qui se perdent dans les airs. La défense que fait le Seigneur nous apprend aussi qu'il ne veut pas que ceux qui viennent le prier lui demandent des biens fragiles et périssables : la beauté, par exemple, que le temps flétrit, que la maladie ravage, que la mort détruit entièrement; car elle n'est qu'une fleur passagère, qui s'épanouit au printemps de la vie et qui se flétrit bientôt. Voulez-vous apprendre à la mépriser, examinez les éléments qui la constituent. Est-elle autre chose qu'un mélange d'humeur avec une substance colorée et liquide et le suc des aliments digérés? Voilà ce qui forme les yeux, les joues, le nez, les sourcils, les lèvres, enfin l'habitude extérieure de tout le corps. Arrêtez cette circulation, ce mouvement si actif, et soudain les grâces du visage s'évanouissent, les traits de la beauté s'effacent. Il ne veut pas qu'on lui demande les richesses, qui, semblables aux eaux des fleuves, viennent et s'en vont; passent de celui-ci à celui-là; fuient ceux qui croient les tenir, ne peuvent s'at-

tacher à ceux qui s'y attachent ; ont à lutter contre mille ennemis : les vers , les brigands , les calomniateurs , les incendies , les naufrages , les guerres , les révoltes , les vols domestiques , la destruction ou l'altération des titres de créance , tous les périls , en un mot , et toutes les disgrâces auxquelles est exposé l'homme avide , qui sacrifie tout à l'argent. Il ne veut pas qu'on lui demande les dignités et les honneurs qui enfantent une infinité de peines , de soins et de soucis , des veilles continuelles , les persécutions et les intrigues de l'envie et de la haine , enfin les ruses d'une éloquence subtile , qui cache la vérité sous des expressions captieuses , capables de faire illusion aux juges , et de les jeter dans une erreur funeste. Il est , oui , il est des hommes qui , dans leurs vaines prières , demandent de pareils biens à Dieu , sans lui parler des biens véritables. On ne voit pas les malades prétendre enseigner à leur médecin l'usage des remèdes ; mais , quelque pénible que soit le traitement qu'il prescrit , ils s'empressent de s'y soumettre. Les passagers ne disent point au pilote comment il doit tenir le gouvernail et diriger le vaisseau : tranquillement assis , ils se confient à son habileté , soit que le temps soit calme et serein , soit que la tempête les menace. C'est à Dieu seul , à Dieu , qui sait si bien nous donner ce qui nous est utile , que les hommes insensés refusent de s'en rapporter ! C'est à lui qu'ils demandent des choses nuisibles , comme si elles leur étaient avantageuses , en cela parfaitement semblables à ces malades bizarres qui voudraient que le médecin leur donnât des remèdes à leur goût , plus capables d'entretenir et d'aigrir le mal que de le guérir ! Sourd à leurs prières , insensible à leurs gémissements et à leurs larmes , le médecin n'écoute et ne con-

sulte que les règles de son art. Et cette ferme résistance est à nos yeux une marque de bonté plutôt que de cruauté ; car, s'il cédaît à ses malades, s'il se prêtait à leurs goûts, il agirait en ennemi ; au lieu qu'en résistant à leurs appétits et en combattant leurs désirs, il agit en ami, en homme sensible à leurs maux. C'est ainsi que le médecin de nos âmes ne peut se résoudre à nous donner ce qui tournerait à notre préjudice ; c'est ainsi qu'il montre à notre égard la tendresse d'un père qui refuse de donner à de faibles enfants une épée ou des charbons embrasés qu'ils lui demandent, parce qu'il sait que ce présent leur serait funeste. Il est des hommes qui sont assez égarés pour ne pas demander seulement au souverain du monde la beauté, les richesses, la puissance et d'autres biens pareils, mais encore pour s'emporter en imprécations contre leurs ennemis, appeler sur leur tête la vengeance du ciel et toutes ses rigueurs, lorsqu'ils désirent pour eux-mêmes que Dieu soit doux et tendre. C'est pour empêcher ces vœux criminels, que le Seigneur nous défend, dans nos prières, la multitude des paroles. Il nous apprend comment nous devons prier et renfermer en peu de mots ce qui est le plus propre à nous former à toutes les vertus. Les paroles qu'il nous a transmises ne nous apprennent pas seulement la vraie forme de la prière, elles nous donnent aussi des principes pour nous diriger dans une vie parfaite.

Examinons quelles sont ces paroles ; étudions-les avec soin, tâchons d'en pénétrer le sens, et observons-les comme des lois émanées de Dieu même. « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » Quel excès de bonté ! Quel comble d'honneur ! En quels termes exprimer notre reconnaissance à l'auteur de si grands biens ! Songeons à la faiblesse

de notre nature ; considérons notre origine : terre , boue , cendre , poussière , voilà ce que nous sommes ; formés d'argile , nous nous résolvons en argile . D'après ces idées , admirez les richesses ineffables de la bonté de Dieu envers nous . Il vous permet d'appeler votre père , vous qui êtes terrestre , un être céleste ; vous qui êtes mortel , un être immortel ; vous qui êtes corruptible , un être incorruptible ; vous qui ne faites que passer dans ce monde , un être éternel ; vous qui hier encore n'étiez que fange , un Dieu qui existe avant tous les siècles ! Mais ce n'est pas sans intention qu'on vous enseigne à prononcer cette parole ; c'est afin que , respectant le nom de père que prononce votre bouche , vous imitiez la bonté de Dieu qui porte ce nom , comme il est dit ailleurs : « Soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux , qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons , qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes . » Appellera-t-il son père un Dieu plein de miséricorde , celui qui a un cœur dur et barbare , puisque , loin de conserver les marques de la bonté du Père céleste , il a dégénéré de la bonté divine , il s'est transformé en une bête féroce , selon l'expression de David : « L'homme élevé aux honneurs a perdu la raison ; il est devenu semblable aux animaux dépourvus d'intelligence , et s'est transformé en leur nature . » En effet , un homme qui montre la violence du taureau , l'opiniâtreté du mulet , le ressentiment du chameau , l'avidité de l'ours , la rapacité du loup , la fureur du serpent , la fourberie du renard , la luxure du cheval fougueux , un tel homme peut-il prononcer une parole qui convient seulement sur les lèvres d'un fils , peut-il appeler Dieu son Père ? Comment donc faut-il nommer un pareil homme ? Bête fauve ? Mais les animaux les plus féroces n'obéissent qu'à l'em-

pire d'une seule passion ; lui , au contraire, il les réunit toutes ; il est plus déraisonnable que l'animal le plus dépourvu de raison. Oui, l'homme est plus intraitable que toutes les bêtes les plus cruelles. Celles-ci, quoique sauvages naturellement, s'appriivoisent souvent et s'adoucissent par l'industrie humaine. Mais cet homme qui sait transformer leur férocité naturelle en une douceur qui n'est pas dans leur nature, quelle excuse aura-t-il, lui, lui qui fait succéder dans son cœur la cruauté à sa bonté naturelle ; lui qui rend doux ce qui était cruel, et qui se rend lui-même féroce de doux qu'il était ; lui qui apprivoise le lion, l'accoutume à être souple et docile, et qui se revêt de l'indocilité et de la férocité du lion ? Toutefois le lion qu'on veut apprivoiser offre deux obstacles : la privation d'intelligence et une fierté de caractère plus grande que dans tous les autres animaux. L'homme, cependant, triomphe d'une nature sauvage par le secours de cette sagesse dont Dieu lui a fait présent. Mais lui, je le répète, qui dompte la nature des animaux, détruit en lui-même le bien qui y avait été mis par Dieu et que l'éducation avait fortifié. Peut-on agir aussi mal et appeler Dieu son père ? Celui qui est humain et doux envers son prochain, qui ne cherche pas à se venger de ceux qui l'ont offensé, qui ne répond aux injures que par des bienfaits, peut, sans crainte de reproches, appeler Dieu son père. Mais remarquez ici l'exactitude des termes, et comment le Seigneur nous impose la loi d'une charité mutuelle, et nous attache les uns aux autres par ce doux lien. Il ne nous a pas ordonné de dire : « Mon Père, qui êtes dans les cieux, » mais : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, » afin qu'instruits que nous avons un père commun, nous montrions les uns à l'égard des autres

une bienveillance fraternelle. Ensuite, voulant nous apprendre à abandonner la terre, à ne point soupirer pour les choses d'ici-bas, mais à nous élever, soutenus des ailes de la foi, vers les régions supérieures, à traverser les airs pour chercher celui que nous appelons notre Père, il nous a ordonné de dire : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, » non-seulement parce qu'il habite les cieux, mais pour nous engager, nous qui sommes penchés vers la terre, à tourner nos regards vers les cieux qu'il habite, et à transporter en haut nos désirs, frappés de la beauté des biens célestes que nous prépare sa magnificence.

Il continue, et il ajoute : « Que votre nom soit sanctifié. » Et qu'on n'aille pas croire sans raison que par ces mots : « Votre nom soit sanctifié, » je donne la sainteté à Dieu comme une qualité accidentelle, à Dieu qui est saint par essence, à Dieu le Saint des saints, à Dieu devant la face duquel les troupes des séraphins crient éternellement et sans se lasser : « Saint, saint, saint le Dieu des armées ! Le ciel et la terre sont pleins de sa gloire ! » Mais, comme dans leurs acclamations, les peuples qui donnent à leurs princes les noms de seigneurs et d'empereurs ne font que les honorer de titres qu'ils possèdent réellement ; de même nous, lorsque nous disons : « Que votre nom soit sanctifié, » nous ne faisons que reconnaître la sainteté de Dieu, nous ne faisons que rendre gloire à un de ses attributs réels ; car le mot de « sanctifié » est mis pour celui de « glorifié ; » et cette parole nous apprend à régler notre vie selon la vertu, afin qu'en nous voyant, les hommes glorifient notre Père céleste, selon ce qui est dit ailleurs : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux. » Ensuite on

nous ordonne de dire : « Que votre règne arrive. » En butte aux maux du corps qui nous tyrannisent , assaillis par une foule de tentations , nous avons besoin du royaume de Dieu , afin que le péché ne règne pas dans notre corps mortel , qu'il ne nous soumette pas à son empire en nous soumettant aux concupiscences de la chair ; afin que nous ne fassions pas de nos membres des armes d'iniquité pour le péché , mais des armes de justice pour Dieu , et que nous servions sous les ordres du Roi des siècles. Ces paroles nous apprennent encore à ne pas trop nous attacher à cette vie mortelle , mais à mépriser les biens présents , et à désirer les biens futurs comme seuls permanents ; à chercher le royaume céleste , sans nous rendre esclaves d'aucun des fragiles avantages de ce monde , ni de la beauté , ni de l'argent , ni des grandes possessions , ni des vastes édifices , ni du pouvoir , ni de la pourpre et du diadème , ni de la bonne chère et des délices , de rien , en un mot , de tout ce qui peut flatter nos sens ; enfin , nous apprenons à renoncer à toutes les voluptés du siècle , et à soupirer sans cesse après le royaume de Dieu. C'est après nous avoir enseigné cette vertu que le Sauveur nous prescrit de dire : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » Oui , après nous avoir inspiré l'amour des biens futurs et le désir du royaume céleste ; après avoir allumé en nous ce désir , il veut que nous prononcions ces paroles : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » C'est comme s'il nous prescrivait de dire : Faites , Seigneur , que notre vie soit toute céleste , afin que nous n'ayons d'autre volonté que la vôtre. Venez en aide à des résolutions qui ont pour objet l'accomplissement de vos désirs , mais qui sont arrêtées. Tendez la main à des malheureux

qui voudraient courir, mais qui sont forcés de traîner leurs pas. Notre âme a des ailes, mais la chair appesantit son vol ; et tandis que l'ardeur de ses vœux la porte vers le ciel, le corps l'entraîne vers la terre. Avec votre secours, ce qui paraît impossible deviendra possible. « Que votre volonté se fasse donc sur la terre comme dans le ciel. »

Mais, comme Jésus-Christ a parlé de la terre, et que des hommes qui sont revêtus d'un corps terrestre, qui sont nés de la terre, qui y vivent, ont besoin d'aliments conformes à leur nature, il ajoute, comme une suite nécessaire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain substantiel. » C'est un pain substantiel que nous devons demander ; les nécessités, et non les délices de la vie ; de quoi réformer les défaillances du corps, de quoi nous empêcher de périr de faim, et non des mets variés, ni des vins parfumés, ni les recherches d'une table somptueuse, ni, en un mot, ce qui flatte le goût, ce qui charge l'estomac, ce qui irrite le corps contre l'esprit, ce qui en fait un cheval indocile, rebelle au frein et à la voix de son conducteur. Ce n'est pas là ce que la prière dominicale nous apprend à demander, mais un pain substantiel, c'est-à-dire un pain qui passe dans la substance du corps, qui puisse entretenir ses forces. Et l'on ne nous ordonne pas d'en demander pour plusieurs années, mais seulement ce qui suffit pour le jour même. « Ne vous inquiétez pas du lendemain, » dit l'Évangile. Et pourquoi l'homme s'inquiéterait-il du lendemain, lui qui ne verra pas le lendemain, lui qui se donne tant de peine, et qui n'en recueillera pas les fruits ? Ayez confiance dans le Seigneur, « qui fournit la nourriture à tous les êtres. » Celui qui vous a donné un corps, qui vous a doué d'une âme, qui vous a fait créature raisonnable, qui, avant de vous for-

mer, vous a ménagé tous les biens, vous négligera-t-il après vous avoir formé, lui « qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ? » Ainsi, plein de confiance dans un Dieu bon, demandez-lui la nourriture seulement pour le jour actuel, et laissez-lui le soin de celle du lendemain, suivant ce que dit le bienheureux David : « Jetez vos inquiétudes dans le sein du Seigneur, et il vous nourrira lui-même. » Après nous avoir donné, dans ce qui précède, les leçons d'une philosophie sublime, Dieu, qui sait qu'étant hommes et revêtus d'un corps mortel, il nous est impossible de ne point faire de faute, nous apprend à dire : « Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Ces seules paroles sont une triple source de biens : Dieu inspire des sentiments humbles aux plus avancés dans la perfection, il les exhorte à ne pas se confier dans leurs bonnes œuvres, mais à craindre et à trembler au souvenir de leurs anciennes fautes. C'est ce que fait le divin Paul qui, après une foule de bonnes œuvres, n'hésite pas à dire : « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. » Il ne dit pas : « j'étais, » mais : « je suis, » faisant voir qu'il a conservé le souvenir de ses premières fautes. Cet endroit de la prière est donc une arme que le Seigneur met aux mains des plus avancés dans la perfection, en leur inspirant des sentiments d'humilité. Quant à ceux qui ont péché après la grâce du saint baptême, il ne permet pas qu'ils désespèrent de leur salut, mais il leur apprend à demander au médecin des âmes le remède de la rémission. J'ajoute qu'il nous donne encore par là des leçons de bonté. Il veut, en effet, que nous soyons doux envers ceux qui ont des torts à

notre égard, et que nous étouffions tout ressentiment contre ceux qui nous ont offensés. Le pardon qu'il nous accordera doit être le prix de celui que nous accorderons aux autres, et nous devons fournir nous-mêmes la mesure de sa bonté envers nous ; car nous consentons à ne recevoir qu'autant que nous donnerons à notre prochain, nous demandons qu'on ne nous pardonne qu'à proportion que nous pardonnons nous-mêmes à autrui. « Et ne nous abandonnez pas à la tentation, » nous fait-il dire encore, « mais délivrez-nous du méchant. » Nous avons beaucoup à souffrir, et de la part du démon qui emploie contre nous tous ses artifices, et de la part des humains qui nous tendent des pièges secrets, ou qui nous suscitent des persécutions ouvertes. Tantôt le corps se révolte contre l'esprit, et nous porte des coups funestes ; tantôt, affligé des diverses maladies auxquelles sa nature l'expose, il nous jette dans la douleur et dans l'abattement. Eh bien ! puisque nous sommes assaillis de tous côtés par une infinité de maux et de peines, on nous apprend à demander au souverain Seigneur de toute chose qu'il nous en délivre ; car, si Dieu vient à notre secours, les tempêtes les plus violentes s'apaisent, le calme succède à l'orage, et le démon confus se retire, comme autrefois lorsque, abandonnant des hommes, il se retira dans les corps d'animaux immondes ; ce qu'il n'osa pas même faire sans l'ordre du Fils de Dieu. Mais s'il n'avait aucun pouvoir sur des animaux, en aura-t-il sur des hommes qui seront vigilants et attentifs, qui seront gardés et défendus par le Seigneur, qui verront dans Dieu leur roi et leur souverain ? Aussi, les derniers mots de la prière nous annoncent la souveraineté de Dieu, sa puissance et sa gloire : « Parce que, dit-elle, la souveraineté, la puissance et la gloire vous ap-

partiennent dans tous les siècles. Ainsi soit-il. » C'est-à-dire je vous demande à vous , parce que je sais que vous êtes le souverain du monde, que vous possédez un empire éternel, que vous pouvez tout ce que vous voulez, et que nul ne peut vous ravir votre gloire. Ainsi donc, rendons grâces au Tout-Puissant, qui nous comble de si grands biens, parce que la gloire, l'honneur et l'empire appartiennent au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LE JOUR DE L'ASCENSION.

ÉPITRE.

J'ai rapporté précédemment, ô Théophile, tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour où il s'éleva dans le ciel, après avoir instruit par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis. Il s'était aussi manifesté à eux depuis sa passion, et il les avait convaincus par plusieurs preuves qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu. Ensuite, mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre l'accomplissement de la promesse du Père, que vous avez entendue, dit-il, de ma propre bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui étaient présents lui demandèrent : Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël? Et il leur répondit : Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père s'est réservés; mais

vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous rendrez témoignage de moi dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Quand il leur eut ainsi parlé, ils le virent s'élever, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, et leur dirent : Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. (Actes des apôtres, ch. 1, v. 4-11.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« J'ai rapporté précédemment, ô Théophile, tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement. » L'écrivain sacré dit avoir rapporté dans l'Évangile toutes les actions et les paroles de Jésus-Christ; non pas qu'il ait pu les y renfermer toutes, car saint Jean dit : « Jésus a fait, à la vue de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais il a renfermé en un seul récit, parmi toutes les actions du Sauveur, celles qui lui semblaient le plus remarquables et le plus appropriées au but qu'il se proposait. Le nom de Théophile peut signifier qui aime Dieu ou qui est aimé de Dieu. Tout homme qui aime Dieu peut donc regarder ces paroles comme écrites à son intention, et trouver dans ce récit de saint Luc le salut de son âme. Remarquons bien qu'il a soin de dire : « Tout ce que Jésus a fait et enseigné ; » a fait d'abord, et ensuite enseigné. Car Jésus, voulant

donner le modèle d'un bon maître, n'a rien enseigné qu'il n'eût auparavant pratiqué lui-même.

« Jusqu'au jour où il s'éleva dans le ciel, après avoir instruit par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis, » c'est-à-dire après leur avoir donné les instructions que nous lisons ici ou dans les Evangiles. Voici donc le sens de ce passage : J'ai écrit l'histoire de Jésus, depuis le temps où il a commencé à faire des miracles et à enseigner, jusqu'au jour où, sa mission terminée, il est retourné d'où il est venu.

« Il s'était aussi manifesté à eux depuis sa passion, et il les avait convaincus par plusieurs preuves qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu. Ensuite, mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez entendue, dit-il, de ma propre bouche. » Pour établir la vérité de sa résurrection, le Seigneur apparaît très souvent à ses apôtres après sa passion : il mange avec eux, et leur fait toucher sa chair pour leur montrer que c'est bien la même que celle qu'il a ressuscitée d'entre les morts. Mais ces quarante jours pendant lesquels il a vécu avec ses apôtres renferment encore un mystère plus élevé : ils sont l'image de sa présence réelle en tout temps et en tout lieu ; il la leur avait annoncée en disant : « Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Ce nombre de quarante jours désigne notre vie en ce monde. Après avoir été ensevelis avec le Christ par le baptême dans la mort, nous avons besoin, comme les Israélites après le passage de la mer Rouge, d'être guidés dans ce désert par le Seigneur, afin qu'il nous conduise au royaume des cieux.

« Car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Les apôtres n'avaient point encore été baptisés ; ici nous entendons, non le baptême d'eau, mais celui du Saint-Esprit ; car ils avaient reçu le premier des mains de Jean Baptiste, comme le croient quelques-uns, ou, ce qui est plus probable, des mains mêmes de Jésus-Christ. Jésus-Christ avait bien pu baptiser ses disciples, afin que ceux-ci pussent ensuite baptiser les autres, puisque, dans son extrême humilité, il s'était même abaissé jusqu'à leur laver les pieds. Lorsqu'il disait : « Jean, à la vérité, baptise dans l'eau, » il n'ajoute pas simplement : et il vous baptisera, mais : « Vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Car ni les apôtres ni leurs successeurs ne doivent s'imaginer que le baptême qu'ils confèrent soit autre que celui de Jean ; ils baptisent également dans l'eau. Seulement, le nom du Christ qu'ils invoquent ajoute à ce baptême la vertu intérieure du Saint-Esprit, qui, en même temps que l'homme baptise dans l'eau, purifie également l'âme et le corps de ceux qui sont baptisés ; ce qui n'existait pas dans le baptême de Jean. Car l'Esprit n'avait pas encore été donné, puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié.

« Alors ceux qui étaient présents lui demandèrent : Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Car en leur apparaissant, il leur parlait du royaume de Dieu, et leur promit l'arrivée très prochaine du Saint-Esprit. Ils lui demandent en conséquence si ce royaume doit être rétabli dès maintenant par l'avènement de l'Esprit-Saint, ou bien s'ils doivent l'entendre du royaume qu'il réserve un jour à ses saints. Ces disciples charnels croyaient en effet qu'après la résurrection du Christ le royaume d'Israël devait aussitôt

se relever de ses ruines. C'est ce que disait Cléophas : « Nous espérions qu'il allait racheter Israël. » Et l'évangéliste avait dit qu'ils pensaient qu'aussitôt l'arrivée du Seigneur à Jérusalem, le royaume de Dieu serait proclamé et reconnu. Mais les prophéties devaient s'accomplir; le Seigneur avait dit à son Père : « Tu as repoussé, méprisé et éloigné ton Christ. » Le Père a repoussé, en effet, et méprisé son Fils quand il l'a abandonné, alors que dans sa passion il s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il l'a éloigné en ce sens que les saints, qui croyaient le voir régner alors, devront attendre le jour du jugement pour le voir venir dans toute sa majesté. C'est pourquoi le Seigneur, voulant faire comprendre à ses disciples qu'il s'agissait dans les prophéties d'un Israël spirituel et d'un royaume céleste, leur dit :

« Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Seigneur s'est réservés. » L'époque de son règne est si secrète, leur dit-il, que son Père seul peut la connaître. Et quand il leur dit : « Il ne vous appartient pas, » il leur montre qu'il connaît lui-même cette époque, lui qui possède tout ce qui est à son Père; mais que cette connaissance n'est pas utile aux hommes; Dieu veut que dans leur incertitude du jour où viendra leur juge, ils vivent sans cesse comme s'ils devaient être jugés le lendemain.

« Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous rendrez témoignage de moi dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Lorsque l'Esprit-Saint, leur dit-il, sera descendu dans vos cœurs, il vous amènera, non le royaume d'Israël, comme vous le pensez, non le

royaume de Dieu en Israël, mais il vous inspirera la vertu par laquelle vous me rendrez témoignage. Et l'époque de l'avènement de ce royaume est si reculée, que l'Évangile doit auparavant être prêché non-seulement à Jérusalem, non-seulement dans toutes les contrées de la Judée et de Samarie, mais jusque chez les nations les plus lointaines, jusqu'aux extrémités du monde.

« Quand il leur eut ainsi parlé, ils le virent s'élever, et une nuée le déroba à leurs yeux. » Partout la créature rend hommage à son créateur. Les astres indiquent sa naissance; ils se voilent pendant sa passion; les nuages le reçoivent, quand il s'élève dans les cieux; ils l'accompagneront, quand il reviendra juger les hommes.

« Et comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux et leur dirent. » Les vêtements blancs conviennent plutôt au triomphe qu'à l'humiliation. Aussi, quand le Seigneur s'élève au ciel, on voit apparaître des anges revêtus de robes blanches; ils n'apparaissent pas avec ces robes blanches au moment de la naissance de Jésus; car en naissant, il se montrait comme un Dieu humilié, tandis que son ascension était le triomphe de son humanité. Le lieu de cette ascension était aussi parfaitement choisi. Né, comme homme, dans une humble bourgade, c'est du sommet élevé d'une montagne qu'il s'élance vers les cieux.

« Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel... » Les anges apparaissent aux disciples pour deux raisons: d'abord pour les consoler du chagrin qu'ils ressentaient du départ du Seigneur, en leur rappelant son retour; ensuite pour leur montrer qu'il allait réellement au ciel, et non vers les cieux, comme Elie.

« Ce Jésus, qui, en vous quittant s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter, » c'est-à-dire il viendra pour juger avec le même corps et dans la même substance qu'il était venu pour être jugé. En donnant l'immortalité à son corps, il n'en avait pas changé la nature. Il paraîtra, après le jugement, à tous ses élus, dans ce même appareil de gloire divine où il s'est montré sur la montagne à trois de ses disciples, et alors l'impie sera relégué dans les enfers, pour ne point voir la gloire de Dieu.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus apparut aux onze apôtres pendant qu'ils étaient à table, et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, qui les avait empêchés de croire à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Puis il leur dit : Allez dans tout l'univers ; prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira point sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents ; et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur

Jésus s'éleva dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Pour eux, ils allèrent prêcher partout; et le Seigneur, agissant avec eux, confirmait leur parole par les miracles dont elle était accompagnée. (Saint Marc, ch. xvi, v. 14-20.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

La difficulté que les disciples éprouvèrent à croire à la résurrection du Seigneur, bien qu'elle nous donne la mesure de leur faiblesse, n'a pas moins servi à établir notre foi bien mieux que n'aurait pu le faire une plus grande crédulité. Car leur doute a obligé le Sauveur à faire paraître cette vérité par une infinité de témoignages visibles; et la connaissance que nous en avons par la lecture de l'Écriture affermit notre croyance par leur incrédulité. Et, en effet, Marie Madeleine, en croyant si facilement, a moins contribué à nous faire croire que saint Thomas, lui qui a opposé à la foi une si énergique résistance. Cet apôtre, qui avait douté jusqu'à vouloir toucher les cicatrices de Jésus avant de croire, a guéri les blessures de notre incrédulité.

Remarquez ce que rapporte saint Luc pour établir la vérité de la résurrection du Seigneur, lorsqu'il dit : « En mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem. » Et un peu après : « Il s'éleva à leur vue, et une nuée, le recevant, le déroba à leurs yeux. » Examinez toutes ces paroles et pénétrez les mystères qu'elles recèlent. Après avoir mangé, il s'éleva. Il voulut montrer la

vérité de sa chair en mangeant comme les hommes. Saint Marc rapporte que le Seigneur, avant de monter au ciel, reprit ses disciples de la dureté de leur cœur et de leur incrédulité. Ce qui nous donne lieu de remarquer qu'il leur fit alors ces reproches au moment où il s'éloignait d'eux corporellement, afin que ces paroles puissent rester d'autant plus profondément gravées dans le fond de leur cœur, que c'était les dernières qu'il leur adressait avant de les quitter.

Après leur avoir reproché leur dureté, il ajoute : « Allez par tout le monde prêcher l'Évangile à toute créature ; » c'est-à-dire à toutes les nations. Le Seigneur avait dit auparavant à ses disciples : « N'allez point avec les Gentils ; » et maintenant il leur ordonne de prêcher à toute créature, afin de faire voir que la prédication des apôtres, que les Juifs avaient méprisée, allait désormais passer aux étrangers et aux barbares ; tandis que cette nation superbe donnait, en la rejetant, le témoignage certain de sa réprobation. Or, quand la Vérité envoie ses disciples prêcher l'Évangile, que fait-elle autre chose dans le monde, sinon de répandre une divine semence ? Et quoiqu'elle sème peu de grains, c'est néanmoins pour recueillir une abondante moisson dans la multiplication de notre foi. Et, en effet, le monde n'aurait jamais été couvert de la riche moisson des fidèles, si ces saints prédicateurs, comme des grains de froment purs et choisis, n'eussent été répandus sur la terre des âmes raisonnables par la propre main du Créateur.

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; et celui qui ne croira point sera condamné. » Il y a peut-être ici des chrétiens qui se disent en eux-mêmes : il y a longtemps que je crois, ainsi je serai sauvé. Cela est vrai, mes

Frères, pourvu que leurs œuvres soient conformes à leur foi. Car, il n'y a de foi véritable que celle qui produit des œuvres, sans se contenter de la confession des lèvres. Aussi saint Paul, parlant des faux chrétiens, dit « qu'ils font profession de connaître Dieu, mais qu'ils le renoncent par leurs œuvres. » Et saint Jean parle de même : « Celui qui prétend connaître Dieu et ne garde point ses commandements est un menteur. »

Ainsi, mes chers Frères, c'est par les actions de notre vie que nous devons reconnaître la vérité de notre foi. Nous ne sommes véritablement fidèles que lorsque nous accomplissons par nos œuvres ce que nous confessons par nos paroles. Or, nous avons solennellement promis à Dieu, le jour de notre baptême, de renoncer à toutes les œuvres et à toutes les pompes de Satan, notre ancien ennemi. Que chacun de vous, mes Frères, rentre donc en lui-même pour s'examiner sérieusement : s'il reconnaît que depuis son baptême il a gardé ce qu'il a promis, qu'il se réjouisse dans cette assurance d'avoir été véritablement fidèle. Mais s'il n'a point tenu ce qu'il a promis, s'il s'est abandonné à des actions mauvaises, s'il s'est laissé emporter à la convoitise des pompes et des vanités du monde, il ne lui reste plus qu'à voir s'il sait bien pleurer son égarement. Car, celui même qui, après avoir suivi le mensonge revient à la vérité, n'est point réputé faux et menteur en présence du miséricordieux et souverain Juge. Le Dieu tout-puissant couvre et abolit par son jugement nos égarements et nos fautes, lorsqu'il reçoit favorablement notre pénitence.

« Or, dit le Seigneur, voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru ; ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; ils pren-

dront les serpents avec la main; et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira point; ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris. »

Quoi ! mes Frères, est-ce à dire que vous ne croyez pas maintenant, parce que vous ne faites aucun de ces miracles ? Non ; mais ils ont été nécessaires à la naissance de l'Eglise. Pour attirer à la foi cette multitude de fidèles, pour l'y maintenir et pour l'y faire croître, il fallait, pour ainsi dire, alimenter cette foi et l'entretenir par des miracles. Ainsi, lorsqu'on plante des jeunes arbres, on les arrose avec soin jusqu'à ce qu'ils aient bien pris racine ; ensuite on cesse de les arroser. C'est pourquoi l'Apôtre dit que le don de parler diverses langues n'est pas un signe pour les fidèles, mais seulement pour les infidèles.

Maintenant encore, si nous voulons plus particulièrement examiner ces signes extraordinaires et ces vertus miraculeuses, nous trouverons que la sainte Eglise opère tous les jours spirituellement par ses ministres ce qu'elle opérait alors visiblement par les apôtres. Et, en effet, lorsque les évêques imposent les mains sur les fidèles par la grâce des exorcismes et s'opposent aux malins esprits qui habitent dans leurs âmes, que font-ils autre chose, sinon de chasser les démons au nom du Seigneur ? Et quand les fidèles, après avoir renoncé aux paroles terrestres et séculières de leur vie ancienne, annoncent les divins mystères, et emploient leur langue à publier de toutes leurs forces les louanges et la puissance de leur Créateur, n'est-il pas vrai de dire qu'ils parlent de nouvelles langues ? Lorsque, par l'énergie de leurs exhortations, ils font sortir du cœur de ceux qu'ils convertissent à Dieu la corruption du péché qui y était renfermée, n'est-ce pas comme s'ils en chassaient les serpents ? Quand

ils entendent les mauvais discours sans se laisser aller à commettre le mal, n'est-ce pas comme s'ils buvaient un breuvage mortel sans en être empoisonnés? Quand, voyant leur prochain s'affaiblir dans la vertu, ils le soutiennent de toutes leurs forces, et que, par l'exemple de leurs bonnes œuvres, ils raffermissent ceux qui chancelaient dans le droit chemin, n'est-ce pas encore guérir des malades en leur imposant les mains?

Or, ces signes et ces miracles sont d'autant plus grands, qu'ils sont tous spirituels, et qu'ils ne servent pas à guérir et à ressusciter simplement les corps, mais les âmes elles-mêmes. Et, en effet, les miracles extérieurs peuvent bien quelquefois faire paraître la sainteté, mais ils ne l'opèrent pas; au lieu que les miracles spirituels qui s'accomplissent au cœur de l'homme ne découvrent pas la vertu et l'opération de la vie, mais ils l'y produisent. Le don des signes extérieurs peut se communiquer aussi aux méchants; mais il n'y a que les bons qui puissent opérer les miracles intérieurs. De là ces paroles de la Vérité dans l'Évangile: «Plusieurs me diront en ce jour-là: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom, et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom? Et alors je leur dirai hautement: Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous tous qui vivez dans l'injustice et l'iniquité!»

Ne désirez donc pas, mes chers Frères, les signes et les miracles qui peuvent vous être communs avec les méchants, mais désirez ces miracles de vertu et de charité dont je viens de parler; ils sont d'autant plus sûrs et plus salutaires, qu'ils sont plus cachés; Dieu les récompensera d'un prix d'autant plus éclatant et plus glorieux, qu'ils

auront paru avec moins d'éclat et moins de gloire aux yeux des hommes.

« Et après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus fut élevé dans le ciel, où il seoit à la droite de Dieu. » Le Sauveur ne fut pas comme Elie enlevé au ciel par les anges, sur un char de feu : créateur de toutes choses, il avait la puissance de s'élever, par sa vertu propre et par ses propres forces, au-dessus de toute la nature. Le patriarche Enoch et le saint prophète Elie furent transportés et élevés par une force étrangère; le Sauveur s'éleva de lui-même et pénétra tous les cieux par sa propre puissance...

« Et les disciples étant partis prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les signes qui l'accompagnaient. » Qu'avons-nous ici, mes Frères, à considérer, et quel enseignement devons-nous retenir de ces dernières paroles, sinon que l'obéissance des disciples suivit le commandement du maître, et que les miracles suivirent leur obéissance? Maintenant que nous vous avons expliqué en peu de mots, et comme en passant, ainsi qu'il a plu à Dieu, le texte de cet Evangile, il nous reste à faire quelques réflexions sur une fête si grande et si solennelle.

Ce que nous devons sur toutes choses, mes très chers Frères, considérer attentivement dans cette sainte solennité, c'est qu'en ce jour a été heureusement détruit le lien qui nous enchaînait à la damnation; c'est que l'arrêt qui nous dévouait à la corruption et à la mort a été révoqué. Car, cette même nature humaine, à laquelle il avait été dit autrefois après son péché : « Vous êtes terre, et vous retournerez en terre, » cette nature humaine aujourd'hui a été reçue dans les cieux.

David célébrait dans des chants sacrés cette même so-

lennité, lorsqu'il s'écriait : « Votre magnificence a été glorieusement élevée au-dessus des cieux. » Et dans un autre psaume : « Dieu est monté avec des acclamations de joie et d'allégresse ; le Seigneur est monté au bruit des trompettes. » Et dans un autre encore : « En montant, il a mené captive la captivité elle-même, et il a répandu ses dons sur les hommes. » Oui, en montant au ciel, le Sauveur a mené captive la captivité même, puisqu'il a détruit la corruption de notre nature par l'incorruptibilité de sa divine vertu. Il a répandu ses dons sur les hommes, lorsqu'il leur a envoyé le Saint-Esprit, opérant tout en tous par des opérations diverses. « A l'un, dit l'Apôtre, est donnée par l'Esprit la parole de sagesse ; à un autre, la parole de science, selon le même Esprit ; à un autre, la foi, dans le même Esprit ; à un autre, le don de guérir, dans le même Esprit ; à un autre, d'opérer des vertus ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, le don des langues diverses ; à un autre, l'interprétation des langues. » Il a donc répandu ses dons sur les hommes, lorsque la grâce de son Esprit-Saint, les ayant remplis, a fait croître leur vertu, dont l'éclat a illuminé toute la terre.

L'Eglise, considérant la magnificence des œuvres de Dieu tout-puissant, reedit après Salomon : « Le voilà qui vient, bondissant par les montagnes et franchissant les collines. » Le divin Sauveur est venu pour nous racheter, et voici, mes Frères, quelles voies prodigieuses il a suivies pour arriver à ses fins. Il est descendu du ciel dans le sein d'une vierge, de là il est né dans une crèche, de la crèche il a passé sur la croix, de la croix il est descendu dans le sépulcre, et du sépulcre il est retourné au ciel. Voilà les détours et les démarches que la Vérité, revêtue de

chair, a faits en notre faveur pour nous obliger à la suivre et nous mener après elle jusque dans les cieux. Car elle s'est élevée, marchant comme un géant jusqu'au terme de sa course, afin de nous entraîner à sa suite, afin que, nous engageant sur ses traces, nous lui disions du fond de notre cœur : « Attirez-nous à vous, et nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. »

Ainsi, mes chers Frères, suivons de toute l'ardeur de nos désirs notre Sauveur, là où nous croyons qu'il est monté avant nous. Méprisons l'attrait des choses terrestres; que rien sur la terre ne soit capable de plaire à ceux dont le père est déjà dans les cieux. Mais cependant considérons avec soin que celui qui est monté tout plein de douceur et de bonté, reviendra un jour avec un cortège de terreur et d'épouvante, et qu'il exigera de nous avec une sévérité rigoureuse tout ce qu'il nous a commandé dans son amour avec une paternelle mansuétude.

Que personne donc ne perde inutilement le temps qui nous a été accordé pour la pénitence; que personne ne néglige le soin de son âme. Car il est certain que notre Sauveur viendra nous juger un jour avec une rigueur d'autant plus grande, qu'il aura témoigné plus de patience en attendant notre conversion dans le cours de cette vie.

Considérez en vous-mêmes, mes Frères, cette vérité, et appliquez toute l'attention de votre esprit à la méditer. Comme la tranquillité de votre âme est souvent troublée par l'agitation du monde, vous devez jeter l'ancre de votre espérance dans l'éternelle patrie, et affermir l'instabilité de vos pensées par la contemplation d'une lumière immuable qui fixe vos désirs. Nous avons appris que le Seigneur est monté au ciel. Méditons avec une particulière attention sur ce grand mystère de notre foi. Et si nous

sommes encore arrêtés sur la terre par l'infirmité de notre nature, suivons-le du moins par les aspirations de notre amour. Jésus-Christ, notre Seigneur, qui nous a inspiré le désir de le suivre, ne nous privera pas de son assistance, lui qui, étant Dieu lui-même, règne avec son Père dans l'unité du Saint-Esprit pendant les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

SUR L'ASCENSION.

Quelle est donc cette fête? Elle est grande et auguste, mes très chers Frères, elle est au-dessus de toutes les pensées des hommes, et vraiment digne de la munificence de Dieu, qui en est l'auteur. C'est aujourd'hui que Dieu s'est reconcilié avec le genre humain; c'est aujourd'hui qu'une inimitié ancienne a cessé et qu'une longue guerre a été terminée; c'est aujourd'hui qu'a été cimentée pour nous cette paix admirable et si inattendue! Eh! qui jamais eût pensé que Dieu dût se réconcilier avec l'homme? Ce n'est pas que le maître soit dur et cruel, mais c'est que le serviteur est ingrat et rebelle. Voulez-vous savoir à quel point nous avons irrité un maître plein de douceur et de bonté? Il faut que vous appreniez le sujet d'une inimitié ancienne, afin que, connaissant et les honneurs dont nous avons été comblés, nous ses ennemis, et la grâce immense que le Seigneur nous a faite, vous ne cessiez de lui rendre des actions de grâces pour la grandeur de ses dons; vous ne cessiez d'admirer la miséricorde du Dieu qui nous a honorés, sans attribuer un

pareil changement à vos propres mérites? Voulez-vous donc apprendre combien nous avons irrité un maître bon, doux et miséricordieux, un maître qui a ordonné toutes choses en vue de votre salut? Il avait pris la résolution de détruire entièrement notre race; il était si irrité contre nous, qu'il voulait nous perdre avec nos femmes, nos enfants, les bêtes sauvages, les animaux domestiques, en un mot, avec toute la terre. Si vous le voulez, je vais vous rapporter la sentence même prononcée par sa bouche contre le genre humain : « J'exterminerai, dit le Seigneur, j'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, j'exterminerai avec lui les bêtes sauvages et les animaux domestiques; car je me repens d'avoir fait l'homme. » Et afin que vous sachiez que ce n'était pas notre nature qu'il haïssait, mais notre perversité qu'il avait en horreur, après avoir prononcé cette sentence : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, » il s'adresse à Noé et lui dit : « La fin de tout homme est venue devant moi. » Or, s'il eût abhoré la nature humaine, il ne se fut jamais expliqué avec l'homme. Vous voyez donc que, loin de vouloir exécuter sa menace, le Seigneur se justifie en quelque sorte devant son esclave; qu'il s'entretient avec lui comme avec un ami et un égal, et lui explique les raisons du châtement sévère qu'il médite, non pour rendre compte à un homme de ses desseins, mais pour que ce salutaire avis rende les autres plus sages. Mais, comme je le disais, notre race était tombée d'abord dans un état si fâcheux, qu'elle courait même risque d'être exterminée de dessus la terre. Nous cependant, qui étions jugés indignes de la terre, nous avons été transportés aujourd'hui dans le ciel; nous qui n'étions pas même dignes de la domination terrestre, nous

avons été élevés au royaume céleste, nous avons pris place sur le trône du roi souverain. Notre nature, à qui les chérubins avaient fermé l'entrée du paradis, est assise aujourd'hui au-dessus des chérubins. Mais comment s'est opéré ce merveilleux prodige? Comment, nous qui avions offensé le Très-Haut, qui étions jugés indignes de la terre, qui étions déchus de la domination terrestre, sommes-nous montés à une si grande élévation? Comment la guerre a-t-elle été terminée? Comment la colère s'est-elle dissipée? Comment? Ce qu'il y a d'admirable, c'est que la paix s'est faite, non d'après les sollicitations de ceux qui s'étaient injustement soulevés contre le Seigneur, mais d'après les exhortations du Seigneur lui-même justement irrité. « Nous remplissons, dit saint Paul, la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu lui-même qui vous exhorte par notre bouche. » Quoi donc! c'est lui qui a été outragé, et c'est lui qui nous invite à la paix! Oui, sans doute, parce qu'il est Dieu, et qu'à ce titre il nous exhorte et nous appelle à lui comme un père tendre. Et voyez ce qui arrive! c'est le fils de celui qui nous exhorte qui devient notre médiateur; ce n'est pas un homme, ni un ange, ni un archange, en un mot, ce n'est point une créature, c'est le Fils de Dieu lui-même. Et que fait-il? L'office de médiateur!! Lorsque deux personnes, animées l'une contre l'autre, refusent de se réconcilier, un tiers survient, qui, se plaçant entre les deux, apaise les deux parties irritées. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ. Dieu était animé contre nous; nous nous étions éloignés de Dieu, de ce maître plein de bonté : Jésus-Christ, se plaçant entre deux, a réconcilié la créature avec le créateur. Et comment s'est-il placé entre deux? Il a subi de la part de son

Père la peine qui nous était due, et a supporté les outrages de la part des hommes. Voulez-vous apprendre comment il a rempli l'une et l'autre fonction ? « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, nous a rachetés de la malédiction de la loi en devenant pour nous malédiction. » Vous voyez comme il a subi la peine que le ciel avait prononcée contre nous ; voyons comme il a supporté les outrages sur la terre : « Les outrages de ceux qui étaient soulevés contre vous, dit l'Écriture, sont tombés sur moi. » Voilà comment il a dissipé toute inimitié, comment il n'a point reculé devant les obstacles et les souffrances, jusqu'à ce qu'il eût ramené à Dieu et rendu ami de Dieu l'homme, qui était son ennemi déclaré. Or, c'est le jour que nous célébrons, qui est le principe de tous ces biens ; c'est en ce jour que Jésus-Christ a remis à son Père les prémices de notre nature dont il s'était chargé. Et, comme dans un champ couvert d'une riche moisson, on prend quelques épis, on en compose une gerbe qu'on offre à Dieu, et que par cette légère offrande on attire sa bénédiction sur le champ tout-entier ; de même Jésus-Christ par la chair unique dont il s'était revêtu, et par les simples prémices de notre nature, a fait bénir toute l'humanité. Mais pourquoi n'a-t-il pas offert toute la nature humaine ? C'est que dans les prémices on n'offre pas le tout ; mais qu'en offrant une petite partie on fait bénir le tout par cette modique offrande. Mais, dira-t-on encore, si l'on offrait les prémices, il fallait offrir le premier homme lorsqu'il sortit des mains de Dieu ; car les prémices sont ce qui est produit le premier, ce qui germe le premier. Non, mes Frères, les prémices ne consistent pas à offrir le premier fruit, s'il est mauvais et corruptible, mais à offrir le meilleur. Or, comme le premier fruit de la nature humaine était

sujet au péché, voilà pourquoi on ne l'a pas offert, quoiqu'il fût le premier; mais Jésus-Christ était sans péché, il a donc été offert, quoiqu'il ne fût venu qu'après; car c'est ce qui constitue les prémices.

Pour que vous soyez bien convaincus que les prémices ne sont pas le premier fruit, mais le fruit de la meilleure espèce, celui qui parvient à sa maturité, je vais vous citer en témoignage les Ecritures : « Lorsque vous serez entrés, dit Moïse au peuple, dans la terre de promesse que Dieu vous donne, et que vous aurez planté des arbres fruitiers, les trois premières années vous regarderez le fruit comme impur, la quatrième année il sera sain et pourra être offert au Seigneur. » Cependant, si les prémices étaient ce qui est produit le premier, on aurait dû offrir au Seigneur le fruit de la première année; mais, dit Moïse : « Les trois premières années, vous regarderez le fruit comme impur, » vous le laisserez, parce que l'arbre est trop faible, que son fruit est précoce, mauvais et corruptible; « celui de la quatrième année sera sain et pourra être offert au Seigneur. » Or voyez la sagesse du législateur ! Il n'a permis ni de manger le premier fruit pour que l'homme ne le pût faire avant Dieu lui-même, ni de l'offrir au Seigneur, afin qu'on ne lui offrît pas un fruit vert et encore acide. « Laissez-le, dit-il, parce qu'il est le premier; » ne l'offrez pas, parce qu'il n'est pas digne de la majesté de celui auquel il serait offert. Vous voyez que les prémices ne sont point ce qui est produit le premier, mais ce qui est le meilleur. Appliquons ce que nous venons de dire à la chair dont Jésus-Christ s'est revêtu, et qu'il a offerte pour nous. Il a offert à son Père les prémices de notre nature; et son Père a tellement approuvé cette offrande, tant par égard pour la dignité de celui qui la présentait, qu'en con-

sidération de la pureté de l'offrande elle-même, qu'il l'a reçue de ses propres mains et l'a placée à ses côtés, en lui disant : « Asseyez-vous à ma droite. » A quelle nature Dieu a-t-il dit : « Asseyez-vous à ma droite ? » A celle qui avait entendu de sa bouche ces paroles : « Vous êtes terre, et vous retournerez en terre. » Ce n'était pas assez pour elle de s'élever au-dessus des cieux, d'être reçue parmi les anges : cet honneur, quoique ineffable, n'était pas assez magnifique. Elle s'est élevée au-dessus des anges et des archanges, au-dessus des chérubins et des séraphins, et, passant au milieu de toutes les puissances et de toutes les dominations, elle ne s'est arrêtée que lorsqu'elle s'est vue assise sur le trône du Maître suprême. Ne voyez-vous pas l'espace immense qui sépare le ciel de la terre ? ou plutôt commençons de plus bas. Ne voyez-vous pas quelle distance infinie il y a de l'enfer à la terre, de la terre au ciel, du ciel au ciel supérieur, et de là jusques aux anges, aux archanges, à toutes les dominations célestes, jusqu'au trône du roi de l'univers ? Jésus-Christ a fait franchir toute cette distance à notre nature, il l'a élevée à cette hauteur. — Examinez dans quel abîme elle était descendue, et à quel comble de gloire elle est montée. Il est impossible de descendre plus bas qu'était descendu l'homme, ni de monter plus haut que Jésus-Christ l'a élevé. C'est ce que saint Paul voulait faire entendre en disant : « Celui qui est descendu est le même qui est monté. » Où est-il descendu ? « Dans les lieux les plus bas de la terre, » et il est monté au plus haut de tous les cieux. Apprenez qui est-ce qui est monté avec Jésus-Christ, quelle est la nature qu'il a élevée si haut, et ce qu'elle était auparavant. Je m'arrête volontiers à considérer toute la bassesse de l'homme, afin de mieux connaître l'honneur dont il s'est vu comblé par

la bonté du souverain Maître. Nous étions cendre et poussière; mais ce reproche tombe moins sur nous que sur la faiblesse de notre nature. Nous étions plus insensés que les animaux déraisonnables : « L'homme s'est rapproché de la brute, il est devenu semblable à elle. » Or, être devenu semblable aux animaux dépourvus de raison, c'est être devenu pire que ces animaux. En effet, qu'un être naturellement déraisonnable reste dans son état de stupidité, c'est l'ouvrage de la nature; mais que celui qui a été doué d'intelligence se ravalé jusqu'à la stupidité de la brute, c'est le crime du cœur. Lors donc que le Prophète dit que l'homme s'est rapproché des animaux déraisonnables, ne croyez pas qu'il dise simplement que l'homme est devenu l'égal de ces animaux; mais il veut faire voir qu'il est même devenu pire. Oui, nous sommes devenus plus stupides que la brute, non-seulement parce qu'étant hommes nous nous sommes ravalés jusqu'à elle, mais encore parce que nous avons montré, en effet, plus d'insensibilité. Et c'est ce qu'Isaïe fait entendre dans ce passage : « Le bœuf reconnaît son possesseur, l'âne reconnaît l'étable de son maître; et Israël ne m'a point reconnu ! » Mais ne rougissons point de notre premier état, puisque « la grâce a surabondé où avait abondé le péché. » Vous voyez comme nous sommes devenus plus déraisonnables que les bêtes de charge; apprenez que nous le sommes devenus même plus que les oiseaux de l'air : « La tourterelle, l'hirondelle, les passereaux des champs, ont connu le temps de leur arrivée, et mon peuple n'a point connu mes jugements. » Nous sommes donc plus déraisonnables et plus stupides que le bœuf, que le mulet, que les oiseaux de l'air, l'hirondelle et la tourterelle. Voulez-vous apprendre d'ailleurs jusqu'où est allé notre égarement? L'Ecri-

ture nous envoie à l'école de la fourmi, tant nous avons perdu notre sens naturel ! « Allez, nous dit-elle, à la fourmi, et tâchez d'imiter sa prévoyance. » Nous sommes devenus les disciples d'un vil insecte, nous qui avons été faits à l'image du Très-Haut. Mais ce n'est pas le Créateur que nous devons en accuser ; c'est nous-mêmes qui n'avons pas su conserver notre ressemblance divine. Et que parlé-je de la fourmi ? Nous sommes même devenus plus insensibles que les pierres ; en voulez-vous la preuve ? « Ecoutez, dit-il, écoutez, vallons et fondements de la terre, parce que le Seigneur va juger son peuple. » Quoi donc ! vous allez juger les hommes, et vous invoquez les fondements de la terre ! Oui, sans doute, puisque les hommes sont plus insensibles que les fondements de la terre. Cherchez-vous encore des traits plus frappants de toute notre perversité, quand nous sommes plus stupides que le mulet, plus déraisonnables que le bœuf, plus ignorants que la tourterelle et l'hirondelle, plus imprudents que la fourmi, plus insensibles que la pierre ? Nous sommes même devenus semblables aux serpents. « Leur fureur, dit l'Écriture, ressemble à celle du serpent ; le venin des aspics est sur leurs lèvres. » Mais pourquoi parler de la stupidité de la brute, lorsque nous sommes appelés les enfants du démon ? « Vous êtes, dit l'Évangile, les enfants du démon. »

Nous, cependant, qui étions stupides, ingrats, dépourvus de sens et de raison, plus insensibles que la pierre, nous qui étions dégradés au-dessous de toutes les créatures... comment m'exprimerai-je ? comment rendrai-je ma pensée ? notre nature qui était avilie, rejetée loin de tous les êtres, et dont la raison et le sentiment s'étaient éteints à la fois, s'est élevée aujourd'hui au-dessus de

tous. Les anges et les archanges ont vu aujourd'hui ce qu'ils désiraient voir il y a longtemps, la nature humaine assise sur le trône du souverain Roi, resplendissante de gloire et brillante d'une beauté immortelle. C'est là, oui, c'est là le prodige après lequel les anges et les archanges soupiraient depuis tant de siècles. Et quoique nous fussions plus honorés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, cependant ils se réjouissaient de notre élévation, eux qui s'étaient affligés de notre chute! Car, lorsque les chérubins gardaient le paradis, ils nous plaignaient encore. Et de même qu'un esclave, chargé d'enfermer un de ses compagnons, le garde en prison par l'ordre de son maître, mais se sent touché du malheur de celui dont il partage la servitude, ainsi les chérubins, chargés de garder le paradis, remplissaient à regret ce ministère. Cette peine qu'ils devaient ressentir, jugez-en par l'exemple des hommes. En effet, lorsque vous voyez des hommes compatir aux maux de leurs semblables, pourriez-vous douter encore des sentiments des chérubins, de ces êtres supérieurs dont la sensibilité est bien plus exquise? Qui des justes ne s'est pas affligé lorsque les hommes étaient punis justement pour les péchés dont ils s'étaient souillés? Car, mes Frères, ce qu'il y a de surprenant, c'est que, malgré la connaissance qu'ils avaient des fautes commises par les hommes, des offenses faites à Dieu, ils s'affligeaient néanmoins dans leurs cœurs de les voir punis. Moïse, après l'idolâtrie du peuple, pénétré de tristesse, disait : « Si vous leur pardonnez leur faute, laissez-moi vivre; si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » Quoi donc! vous voyez leur impiété et vous plaignez leur sort! Oui, je les plains; oui, je m'afflige du châtement qu'ils ont cependant mérité. Ezé-

chiel, voyant l'ange qui frappait le peuple, s'écriait d'une voix lamentable : « Hélas ! Seigneur, allez-vous exterminer les restes d'Israël ? » « Corrigez-nous, Seigneur, disait Jérémie, mais que ce soit dans votre justice, et non dans votre fureur, pour que vous ne nous réduisiez pas à un petit nombre. » Comment, je vous prie, Moïse, Ezéchiel, Jérémie, se sont affligés pour leurs frères, et les puissances célestes n'auraient pris aucune part à nos maux ! Cela est-il croyable ? Pour vous convaincre qu'ils s'associent à nos infortunes, apprenez quelle joie ils ont témoignée, lorsqu'ils ont vu notre Maître réconcilié avec nous. S'ils ne s'étaient pas affligés de notre disgrâce, ils ne se seraient pas tant réjouis de notre réconciliation. Or, qu'ils se soient réjouis, j'en trouve la preuve dans ces paroles du Fils de Dieu : « Il y aura une grande joie dans le ciel et sur la terre pour un seul pécheur qui fait pénitence. » Or, si les anges se réjouissent pour un seul pécheur qui fait pénitence, de quelle vive satisfaction n'ont-ils pas été pénétrés en voyant aujourd'hui notre nature placée au plus haut des cieux, dans la personne de celui qui en est les prémices. Apprenez, d'ailleurs, la joie qu'ont témoignée les troupes célestes pour notre réconciliation. Lorsque notre Seigneur naquit selon la chair, les anges, voyant qu'il était réconcilié avec les hommes (car il ne serait jamais descendu si bas s'il n'eût été réconcilié), les anges, voyant cette œuvre consommée, formèrent des chœurs sur la terre, et s'écriaient dans leurs transports : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes qui désirent leur salut ! » Et afin que vous sachiez qu'ils glorifient Dieu pour les biens qu'à reçus la terre, ils ajoutent : « Et sur la terre, paix aux hommes qui désirent leur salut, » paix aux

hommes qui s'étaient montrés ingrats envers le Créateur et furent ses ennemis déclarés. Vous voyez commé ils glorifient Dieu pour le bonheur d'autrui, ou plutôt pour leur bonheur propre, puisqu'ils regardent ce qui nous arrive d'heureux comme leur étant personnel. Voulez-vous apprendre comment ils se réjouissaient et triomphaient en voyant Jésus-Christ prêt à marcher au ciel? Écoutons-le lui-même : « Ils montaient, dit-il, ils descendaient sans cesse. » C'est ce que font ordinairement ceux qui sont curieux de voir un spectacle inaccoutumé. Mais qui le prouve? Jésus-Christ lui-même, quand il dit : « Vous verrez bientôt les cieus ouverts, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » C'est l'usage de ceux qui n'aiment pas à attendre le moment où arrivera l'objet aimé, mais à le prévenir par les transports de leur joie. Les anges descendent, parce qu'ils sont empressés de voir un spectacle nouveau et extraordinaire, la nature humaine placée dans le ciel. Voilà pourquoi les anges paraissent, et lorsque Jésus-Christ vient au monde, et lorsqu'il ressuscite, et aujourd'hui qu'il monte au ciel : « Deux hommes, dit l'Évangile, parurent vêtus de blanc, » annonçant leur joie par la blancheur de leurs habits, et ils dirent aux disciples : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. »

Suivez-moi, mes Frères, avec attention. Pourquoi tiennent-ils ce langage? Est-ce que les disciples n'avaient pas d'yeux? est-ce qu'ils ne voyaient point ce qui se passait? L'évangéliste ne dit-il point qu'ils le virent s'élever au ciel? Pourquoi donc des anges viennent-ils leur apprendre

qu'il est monté au ciel ? Pour deux raisons : la première, c'est que les disciples étaient affligés, en pensant qu'ils allaient être séparés de Jésus-Christ. « Aucun de vous, leur dit le Fils de Dieu dans l'Évangile (paroles qui confirment ce que j'avance), aucun de vous ne me demande où je vais ; mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur s'est rempli de tristesse. » Si nous ne nous séparons qu'avec peine de nos amis et de nos parents, comment les disciples, qui voyaient leur Sauveur, un père doux et tendre, un maître plein d'attention et de bonté, se séparer d'eux, comment n'auraient-ils pas été affligés ? comment n'auraient-ils pas éprouvé la douleur la plus vive ? Un ange vient pour les consoler d'une séparation pénible, par l'espoir d'un retour agréable : « Ce Jésus, leur dit-il, qui, en vous quittant, s'est élevé au ciel, viendra comme il y est monté. » Vous vous affligez, parce qu'il s'est élevé au ciel ; mais ne vous affligez plus, puisqu'il reviendra. Élisée, voyant son maître quitter la terre, déchira ses vêtements, parce que, sans doute, il n'avait personne qui vînt lui dire qu'Élie reviendrait. Afin donc que les disciples de Jésus ne s'affligent pas, à l'exemple de celui d'Élie, des anges viennent les consoler dans leur tristesse. Voilà la première raison de l'apparition des anges ; la seconde, et qui n'est pas moins forte, c'est celle qui leur fait ajouter : « Ce Jésus, qui s'est élevé au ciel. » Examinons ce motif : il s'est élevé au ciel. La distance était infinie ; la portée de leur vue ne pouvait s'étendre jusqu'à voir un corps s'élever aux cieux. Plus un aigle s'élève dans les hautes régions de l'air, plus il échappe à nos regards ; de même, plus le corps de Jésus-Christ s'élevait, plus il se dérobaît aux yeux de ses disciples, dont la faiblesse ne pouvait franchir un espace immense. Les anges viennent

donc leur apprendre qu'il est monté au ciel, pour qu'ils sachent qu'il y est monté véritablement, et qu'ils ne s'imaginent pas qu'il n'y est monté que comme Elie. Voilà pourquoi ils ajoutent : « Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé au ciel, » paroles dont ils ne se servent point au hasard. Elie, comme serviteur, n'a paru que s'élever au ciel; Jésus-Christ, comme maître, s'y est élevé réellement. L'un est monté sur un char de feu, l'autre sur un nuage. Lorsqu'il fallait appeler le serviteur, on lui a envoyé un char; lorsqu'il faut appeler le Fils, on lui envoie le trône royal, ou plutôt le trône même du Père; car Isaïe dit du Père : « Le Seigneur est assis sur un nuage léger; » et parce que le Père est assis sur un nuage, c'est un nuage qu'il envoie à son Fils. Elie, en se retirant, a laissé tomber son manteau sur Elisée; Jésus-Christ, en montant aux cieux, envoie à ses disciples des dons spirituels qui n'enfantent pas un prophète seul, mais des milliers d'Elisées, plus grands et plus illustres que le premier. Élevons-nous donc, mes très chers Frères, et tournons les yeux de notre esprit vers le retour de notre Sauveur. « Dès que le signal aura été donné, dit saint Paul, par la voix de l'archange, le Seigneur lui-même descendra du ciel. Et nous autres, qui sommes vivants, qui serons demeurés ici-bas jusqu'alors, nous serons transportés dans les nues pour aller au devant du Seigneur, au milieu des airs. » Mais non pas tous. Car, pour vous convaincre que nous ne serons pas tous transportés dans les nues, mais que les uns s'élèveront dans les airs, et que les autres resteront, écoutez ce que dit Jésus-Christ : « Alors, de deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée; de deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre

laissé. » Que signifie cette énigme ? que veut dire ce mystère caché ? Par le moulin, Jésus-Christ désigne tous ceux qui sont dans la pauvreté et dans la peine ; par le lit et le repos, il marque ceux qui regorgent de richesses et d'honneurs ; et voulant nous montrer que, parmi les pauvres, et les riches les uns seront sauvés, les autres périront, il dit : « De deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. » « De deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé ; » voulant faire entendre que les pécheurs seront laissés pour attendre leur punition, tandis que les justes seront transportés dans les nues. Lorsqu'un prince fait son entrée dans une ville, ceux qui sont constitués en honneurs et en dignités, ceux qui jouissent le plus de sa confiance, sortent de la ville pour aller à sa rencontre ; tandis que les criminels, déjà condamnés par les tribunaux, restent enfermés dans les prisons publiques, attendant la dernière sentence du prince ; de même lorsque Jésus-Christ paraîtra, les justes qui ont sa confiance, iront au devant de lui au milieu des airs, tandis que les pécheurs, qui ont commis une infinité de crimes, resteront en bas et attendront le souverain Juge. Alors nous serons transportés nous-mêmes dans les nues. Quand je dis nous, je ne me mets point au nombre de ceux qui jouiront de ce glorieux avantage ; je ne suis pas assez dépourvu de sens et de raison pour ignorer mes propres fautes ; et si je ne craignais de troubler la joie de la fête présente, cette unique parole et le souvenir seul de mes péchés me feraient verser un torrent de larmes. Mais comme je ne veux point mêler des idées tristes à la sainte allégresse que vous inspire cette fête, je termine ici mon instruction, en vous présentant une pensée qui rappellera sans

cesse ce jour à votre mémoire : Que le riche ne se réjouisse pas de ses richesses ; que le pauvre ne s'afflige pas de sa pauvreté ; mais que chacun s'afflige ou se réjouisse selon qu'il se sentira coupable ou innocent. Car le riche n'est pas heureux , ni le pauvre misérable ; mais heureux est celui qui sera jugé digne d'être transporté dans les nues , fût-il le plus indigent des hommes. Mais celui qui est déchu de la grâce, fût-il le plus opulent des mortels, en est aussi le plus misérable et le plus à plaindre. Je parle ainsi, afin que ceux qui vivent dans le péché pleurent eux-mêmes leur infortune, et que ceux qui sont pleins de bonnes œuvres prennent de l'assurance ; ou plutôt afin que les uns ne prennent pas seulement de l'assurance, mais qu'ils se confirment dans le bien, et que les autres ne se bornent point à de stériles pleurs, mais qu'ils changent ; car celui qui a vécu dans le vice peut y renoncer, revenir à la vertu et jouir des mêmes privilèges que ceux qui ont toujours mené une vie sage. Régions notre vie sur ces principes. Que ceux d'entre nous qui peuvent se rendre le témoignage d'avoir pratiqué la piété, y restent fidèles ; qu'ils augmentent sans cesse ce trésor précieux et ajoutent continuellement à leur confiance. Que ceux qui sont dans la crainte, parce qu'ils se sentent coupables, se convertissent. Ainsi, remplis de la confiance des justes, nous recevrons tous d'un commun accord le roi des anges avec toute la gloire qui lui est due ; nous goûterons une joie bienheureuse en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DANS L'OCT. DE L'ASCENSION.

ÉPITRE.

Mes bien-aimés, conduisez-vous avec sagesse, veillez et priez ; mais avant tout ayez une charité persévérante les uns pour les autres, car la charité couvre la multitude des péchés. Exercez volontiers entre vous l'hospitalité ; aidez-vous les uns les autres suivant vos moyens, comme de fidèles dispensateurs des dons de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que c'est Dieu qui parle par sa bouche. Si quelqu'un exerce un ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu de Dieu, afin que Dieu soit glorifié en tout par Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Pierre, ch. iv, v. 7-11.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Mes bien-aimés, conduisez-vous avec sagesse, veillez et priez. » Le Seigneur nous recommande aussi dans son

Evangile de prier et de veiller sans cesse. Il dit, en parlant du jugement dernier : « Veillez et priez sans relâche, afin d'être jugés dignes de fuir tous les maux qui doivent arriver, et de paraître devant le Fils de l'homme. » C'est avec beaucoup de raison que Dieu nous commande de veiller dans les prières, afin que dans ces prières nous repoussions toute pensée charnelle ou mondaine, et que notre esprit ne soit exclusivement occupé que de ce qu'il demande à Dieu. Car trop souvent l'ennemi se glisse en nous, pour nous faire perdre par ses ruses l'effet de nos prières ; et alors les pensées de notre cœur sont en contradiction avec nos paroles. Et cependant c'est de cœur et non de bouche qu'il faut prier Dieu, quand on veut le prier sincèrement.

« Mais avant tout, ayez une charité persévérante les uns pour les autres. » Saint Pierre nous recommande cette charité persévérante à juste titre ; car si la fragilité de notre nature nous empêche de veiller et de prier sans cesse, nous pouvons aimer toujours, tandis que nous ne pouvons pas toujours exercer les œuvres de vertu dont il va faire l'énumération, comme l'hospitalité et l'enseignement de nos frères. Ces œuvres de charité ne peuvent se faire qu'au besoin et quand les circonstances s'en présentent ; mais la charité qui nous les fait faire, quand elle règne en nos cœurs, doit toujours y habiter, quoiqu'elle ne puisse en tout temps manifester ses effets au dehors.

« Car la charité couvre la multitude des péchés. » C'est surtout quand nous disons sincèrement à Dieu : « Remettez-nous nos offenses, comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. » S'il est sûr que toutes nos bonnes œuvres effacent et couvrent les fautes que nous commettons, cela s'entend surtout de

la charité, qui nous fait pardonner à ceux de nos frères qui nous ont offensés ; car il est juste que Dieu se serve envers nous de la même mesure que celle dont nous nous sommes servis envers les autres. Nul doute que ceux qui, par charité, font tous leurs efforts pour corriger leurs frères, et leur prodiguent les avertissements, le blâme et les reproches, n'obtiennent, par cette même charité, le pardon de toutes leurs fautes. En effet, dit l'apôtre saint Jacques : « Quiconque ramène un pécheur de la voie d'iniquité sauve son âme de la mort, et obtient le pardon de tous ses péchés. »

« Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que c'est Dieu qui parle par sa bouche. » Saint Pierre fait cette recommandation dans la crainte qu'on ne dise ou qu'on ne commande quelque chose de contraire à la volonté de Dieu, ou aux préceptes renfermés dans les Saintes-Ecritures, et qu'on ne devienne de la sorte un faux témoin de Dieu, un sacrilège, qui introduise dans la loi du Seigneur des prescriptions étrangères, ou qui se permette quelques omissions graves dans les commandements divins. Car Dieu lui-même a recommandé à tous ceux qui prêchaient sa vérité « d'enseigner aux hommes à observer tout ce qu'il leur a prescrit. » Il leur a fait un devoir de transmettre à leurs auditeurs tous ses enseignements dans leur intégrité, et sans en omettre la moindre chose.

« Si quelqu'un exerce un ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu de Dieu. » Que chacun exerce d'autant plus humblement envers son prochain tout le bien possible, qu'il n'ignore pas que tout ce bien ne vient pas de lui-même.

« Afin que Dieu soit glorifié en tout par Jésus-Christ

notre Seigneur. » Jésus-Christ nous l'a recommandé lui-même, en disant : « Afin qu'on voie vos bonnes œuvres et qu'on glorifie votre Père qui est dans les cieux. » Nous glorifions Dieu en effet par nos actions, lorsque tout le bien que nous faisons est conforme à sa volonté, et que nous ne l'attribuons pas à notre mérite, mais à sa grâce; et aussi quand nous reconnaissons que tout le mal que nous commettons vient uniquement de notre malice et de notre ignorance.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, rendra témoignage de moi, et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement ; je vous ai dit toutes ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps même approche où quiconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Mais je vous ai dit ces choses, afin que, quand ce temps arrivera, vous vous souveniez que je vous les ai dites. (Saint Jean, ch. xv et xvi, v. 26-27 et 1-4.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père rendra témoignage de moi , etc. »

Plusieurs passages de l'Évangile nous montrent les disciples, avant l'avènement de l'Esprit-Saint, moins capables de comprendre les secrets de la majesté divine, moins courageux à supporter les misères de la corruption humaine. Mais une fois cet Esprit descendu dans leurs cœurs, ils reçurent un accroissement de science divine, et la force de vaincre les persécutions des hommes. C'est pourquoi le Seigneur leur dit dans l'Évangile de ce jour :

« Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité, que je vous enverrai de mon Père, qui procède du Père, rendra témoignage de moi, et vous aussi vous en rendrez témoignage. »

Le Saint-Esprit, à son avènement, a rendu témoignage du Seigneur ; car, descendant dans le cœur de ses disciples, il leur a révélé clairement tout ce que les mortels pouvaient savoir ; c'est-à-dire que Jésus-Christ était avant les siècles égal et consubstantiel au Père, qu'il est devenu consubstantiel à nous-mêmes dans la fin des siècles, qu'il a été conçu sans péché dans le sein d'une vierge, qu'il a vécu sur la terre, qu'il a quitté le monde quand il a voulu, et que, par la mort qu'il lui a plu de choisir, il a véritablement détruit la mort en ressuscitant ; que, dans

son ascension, il a enlevé au ciel et placé à la droite glorieuse de son Père la véritable chair dans laquelle il a souffert et il est ressuscité; que toutes les prophéties lui rendent témoignage; que son nom devait être répandu et confessé jusqu'aux limites les plus reculées du monde; enfin tous les autres mystères de la foi ont été révélés aux disciples par le témoignage du Saint-Esprit, et non-seulement à eux, mais à tous ceux qui sur leur parole croient au Seigneur. « Il rendra donc témoignage de moi, dit le Seigneur, et vous aussi vous rendrez témoignage. » En effet, dociles aux inspirations de l'Esprit-Saint, et méprisant toute crainte, ils en proclamèrent à haute voix les enseignements et les communiquèrent en tous lieux. Avec le Saint-Esprit, la science de la vérité avait éclairé leurs cœurs et les avait remplis d'une vertu surnaturelle, afin qu'ils pussent enseigner ce qu'ils avaient appris. « Ils avaient reçu l'Esprit de science et de force. » C'est, en effet, l'Esprit de science, puisqu'il nous fait connaître ce que nous devons faire et penser; c'est aussi l'Esprit de force, puisqu'il nous donne la force et d'accomplir le bien que nous connaissons, et de ne nous en laisser détourner par aucune adversité.

« Et vous aussi, vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. » La grâce de l'Esprit, que les disciples avaient reçue, leur donnait une confiance d'autant plus grande, qu'ayant toujours été avec le Seigneur, l'ayant toujours vu et entendu, ils avaient plus de facilité à en prêcher la doctrine. Aussi Pierre, voulant faire choix d'un autre apôtre à la place de Judas, prend soin d'élire, non un néophyte, mais un disciple dont la foi était depuis longtemps éprouvée. « Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie

pendant que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. » Et plus tard, en prêchant le Christ aux nations, il disait avec confiance : « Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se montrât ensuite, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis avant tous les temps, à nous qui avons bu et mangé avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. »

Mais comme l'envie de l'antique ennemi croît d'ordinaire en proportion du mérite des élus, et qu'il s'efforce, soit secrètement par lui-même, soit ouvertement par les hommes soumis à sa malice, d'étouffer les germes de la piété, le Seigneur a soin, tout en leur promettant sa force et son appui pour prêcher son nom, de leur annoncer les persécutions que susciteront contre eux ceux qui se montreront rebelles à leurs prédications. Il ajoute donc :

« Je vous ai dit toutes ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues. » Ce bon maître n'oublie pas de prédire à ses disciples les luttes qu'ils auront à soutenir contre les méchants, afin d'en être moins effrayés quand elles arriveront. Car on supporte plus facilement le mal que l'on a pu prévoir, tandis que les adversités qui nous surviennent à l'improviste nous portent des coups plus terribles. Aussi Salomon dit-il avec sagesse : « Mon fils, en recevant le joug du Seigneur, demeurez ferme dans la justice et la crainte de Dieu, et préparez votre âme à supporter la tentation. » Le Seigneur n'avertit pas seulement ses disciples qu'ils seront chassés de la société de leurs concitoyens ; il leur prédit qu'il leur faudra affronter la mort.

« Le temps même approche où quiconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. » Les Juifs croyaient être agréables à Dieu en poursuivant avec acharnement et en livrant à la mort les ministres de la nouvelle alliance. Selon le témoignage de l'Apôtre : « Ils ont du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle qui n'est point selon la science. » Il dit aussi de lui-même : « Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth ; et c'est ce que j'ai fait à Jérusalem. » Après cette prédiction des épreuves qu'ils auraient à subir, le Sauveur leur dit, pour les consoler :

« Le temps approche où quiconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. » Vous aurez à souffrir, de la part de vos concitoyens, toutes sortes d'épreuves et de tribulations ; mais vous devrez les supporter d'autant plus volontiers qu'on vous les fera endurer, moins par haine contre vous que par acharnement contre la loi divine. Le bienheureux martyr Etienne n'avait pas oublié cette exhortation quand, fléchissant le genou, il priait pieusement pour ses bourreaux en disant : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Les zélés sectateurs de la loi croyaient donc plaire à Dieu en mettant à mort les prédicateurs de la grâce. Mais c'est en vain qu'ils veulent défendre cette loi, donnée par un serviteur de Dieu, en rejetant la grâce que leur offre le Fils de Dieu lui-même. Il est absurde de croire plaire à Dieu en méprisant son Fils, bien plus, en s'acharnant à le poursuivre et à le blasphémer.

« Ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » En effet, le Fils est dans le Père et le Père est dans le Fils, et qui voit le Fils voit aussi le

Père; donc celui qui s'obstine à méconnaître le Fils ne peut connaître le Père. Aussi le même évangéliste dit, à propos de la vérité de l'unité divine : « Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père, et quiconque confesse le Fils reconnaît aussi le Père. » Il dit encore : « Quiconque aime celui qui a engendré aime aussi celui qui en a été engendré. » Mais comme les disciples, qui connaissaient également bien le Père et le Fils, devaient beaucoup souffrir pour la défense et la propagation de cette science divine, le Seigneur les en avertit dans sa prévoyante sagesse.

« Mais je vous ai dit ces choses afin que, quand ce temps arrivera, vous vous souveniez que je vous les ai dites. » C'est moi qui vous ai dit ces choses, moi qui vais mourir pour votre salut, moi qui vais vous racheter de mon sang, moi qui vous soutiendrai toujours dans vos tribulations, moi qui, après ces épreuves, vous accorderai les éternelles récompenses. C'est un grand secours pour ceux qui combattent, c'est une grâce précieuse de consolation, que de leur prédire les combats qu'ils auront à soutenir, et de leur promettre en même temps de leur venir en aide pour les empêcher d'être vaincus, et pour que leur victoire ne soit point stérile, de leur faire espérer la palme immortelle. En effet, après leur avoir annoncé les persécutions qui doivent les assaillir, il promet aux fidèles son appui pour les soutenir dans ces persécutions, et leur dit : « Vous serez persécutés dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Dans un autre endroit, il promet la couronne de vie à ceux qui auront généreusement combattu. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. »

Après cette courte explication de l'Évangile de ce jour, nous croyons devoir, mes Frères bien aimés, vous parler maintenant de la fête des cinquante jours qui suivent la résurrection du Sauveur. Comme à l'approche de la solennité de Pâques nous avons célébré le jeûne et l'abstinence de quarante jours, il est juste de célébrer aussi cette sainte cinquantaine, non plus par des jeûnes, mais par des hymnes et des actions de grâces. Ces réjouissances, en ces jours de fête, doivent nous inspirer un ardent désir de voir non plus les fêtes annuelles, mais les fêtes éternelles; non les fêtes de la terre, mais celles de la céleste patrie. Car ce n'est pas en ce monde périssable, mais dans l'éternité future et incorruptible, qu'il nous faut chercher le vrai bonheur, les vraies solennités; c'est là que, délivrés de toutes nos misères, nous vivons dans la contemplation de Dieu, en répétant éternellement ses louanges. « Heureux, dit le Prophète, ceux qui habitent votre demeure, ô mon Dieu! ils vous loueront dans les siècles des siècles. »

C'est pour cela que, dans ces jours, en mémoire de ces bienheureuses et éternelles actions de grâce, nous répétons si souvent et avec tant de joie le chant *Alleluia*, qui signifie *louez le Seigneur*. C'est ce chant d'allégresse que répètent sans cesse les célestes légions, comme l'affirme saint Jean dans son Apocalypse. Et le vénérable Tobie, comprenant, à l'apparition de l'ange, toute la gloire des habitants de la cité divine, toute la splendeur de la Jérusalem céleste, s'écriait dans une mystérieuse inspiration : « Toutes ses places publiques seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté remarquable; et l'on chantera le long de ses rues : *Alleluia!* »

C'est une très belle et très louable coutume de répéter

dans tout l'univers chrétien ce chant hébraïque de l'*Alleluia* ; il rappelle à l'Eglise l'unité qu'elle doit toujours garder dans la confession de sa foi et dans son amour pour le Christ, afin d'arriver un jour dans cette patrie où ne règne aucune diversité d'esprit, aucune dissonnance de langue. De même qu'autrefois à Jérusalem la multitude des fidèles croyants n'avait qu'un même cœur et qu'une même âme, et qu'ils possédaient tout en commun, de même dans cette contemplation de la paix éternelle, la multitude de ceux qui verront Dieu n'aura qu'un même cœur et qu'une même âme pour aimer et louer celui par la grâce duquel ils auront été sauvés. Et c'est là que véritablement tout sera commun à tous, puisque, selon la parole de l'Apôtre, « Dieu sera tout en tous. »

Si avant l'expiration de cette cinquantaine, l'Eglise, sans interrompre le chant de l'*Alleluia*, célèbre un jeûne de quelques jours, c'est encore une pratique qui nous vient des apôtres. Après avoir reçu le Saint-Esprit, plus ils goûtaient les délices des célestes biens, plus ils détournaient leur esprit des joies terrestres. Le temps prédit par le Seigneur était arrivé : tant qu'ils avaient joui de sa présence, ils n'avaient point pratiqué de jeûne, maintenant qu'il leur était enlevé, ils se livraient aux mortifications. Le Saint-Esprit était descendu dans leurs cœurs ; aussi, avaient-ils soin de le purifier de toutes les joies mondaines et de tous les appétits de la chair : ils préféraient la nourriture de l'esprit à celle du corps. Et au rapport de saint Luc, nous connaissons par le témoignage de trois mille hommes qui crurent à la prédication de Pierre, le jour de la Pentecôte, combien ils menaient sur la terre une vie simple, tempérante et toute céleste. « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion

de la fraction du pain, et dans les prières. » Et quelques versets plus loin : « Ils allaient tous les jours au temple dans l'union d'un même esprit et avec persévérance ; et rompant le pain dans la maison, ils prenaient cette nourriture avec joie et simplicité de cœur, en louant Dieu. »

Conformons notre conduite à leur exemple. La meilleure règle de conduite pour nous consiste dans l'imitation de l'Eglise primitive. Et si nous suivons les traces des premiers disciples, nous sommes assurés d'arriver un jour à la récompense qu'ils ont méritée. Persévérons donc, mes Frères, dans la doctrine des saints ; écoutons leurs enseignements, mettons-les en pratique, prions avec assiduité, efforçons-nous de nous rendre dignes de participer au pain du Seigneur ; allons tous avec exactitude à l'Eglise, aux heures de la prière ; donnons du pain à notre frère dans l'indigence, ou du moins présentons-lui toutes les consolations qu'il nous est possible de lui procurer ; enfin quand nous prenons de la nourriture, songeons moins au corps qu'au pain vivant qui doit réjouir notre âme ; observons toujours la plus grande simplicité de cœur, et ne faisons le bien qu'en vue des célestes récompenses. Dans les solennités que nous célébrons, chantons les hymnes du Seigneur en même temps d'esprit et de bouche. Notre louange ne pourra plaire à Dieu qu'autant que nos actions ne viendront pas contredire nos paroles. Pendant que nos lèvres répètent l'*Alleluia*, que notre cœur soit pur de toute pensée honteuse ou mauvaise. Nos hymnes ne seront agréables au Seigneur que si nous ne trouvons notre plaisir qu'en lui seul, et non dans les choses viles et périssables de ce monde. Puisse-t-il nous en accorder la grâce, lui qui, par les sacrements

de ce temps pascal, nous a comblés de tant de bienfaits, lui, Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne, Dieu avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LES AFFLICTIONS.

Il est pénible pour le laboureur d'atteler ses bœufs, de traîner sa charrue, de tracer des sillons, d'y jeter des semences, d'être exposé aux intempéries de l'hiver et aux rigueurs du froid, de creuser des fossés pour l'écoulement des eaux qui inondent ses terres, de relever les rives des fleuves et de former des canaux au milieu de son champ; mais toutes ces fatigues deviennent légères et faciles, lorsqu'il voit en espérance une moisson verdoyante, sa faux aiguisée, puis ses greniers remplis et les blés murs transportés avec joie dans sa maison. Ainsi l'intrépide nautonnier affronte les orages et les tempêtes, brave l'incertitude des vents, la fureur des flots, les courses lointaines, les dangers des combats, lorsqu'il pense aux trophées de la victoire qui doivent couronner son front. Et quel est mon but en rapportant ces exemples? C'est de vous inspirer de l'ardeur pour écouter mes paroles, de ranimer votre courage dans la lice où la vertu vous appelle. Car, si chacun de ceux dont je viens de parler se condamne aux plus rudes travaux dans l'espoir des biens qu'il attend et qui se terminent avec la vie, à plus forte

raison devons-nous être aussi empressés à entendre des instructions spirituelles que courageux à supporter les peines et les combats qui nous feront parvenir à un bonheur sans fin. Le laboureur et le nautonnier n'ont que des espérances incertaines et passagères; souvent même ils meurent sans jouir des biens qu'ils ont rêvés, sans voir l'accomplissement des riches espérances dont ils se sont nourris et pour lesquelles ils ont tant souffert. Par exemple, après beaucoup de travaux et de peines, le laboureur, quelquefois même au moment où, aiguillant sa faux, il se prépare à la moisson, voit ses blés détruits ou par la nielle, ou par des insectes nuisibles, ou par des pluies excessives, ou par quelque autre fléau né des variations de l'air; il s'en retourne dans sa maison les mains vides, privé du fruit de son labour et de ses espérances perdues. Le matelot de même, lorsqu'il souriait à l'amas de marchandises dont il avait chargé son vaisseau, lorsqu'après avoir déployé avec joie ses voiles, il avait parcouru une vaste étendue de mer, ne voit-il pas, près de toucher au port, son vaisseau surpris par un orage imprévu, se briser sur des écueils quand lui-même n'échappe qu'avec peine aux flots irrités qui ont englouti sa richesse? Enfin, le guerrier, après cent combats où il a triomphé de ses ennemis, quand déjà il croit tenir le laurier que lui promet la victoire, meurt, hélas! sans avoir tiré aucun fruit de ses fatigues et de ses dangers. Il n'en est pas de même de nous avec nos espérances éternelles, fermes, inébranlables, qui ne finissent pas avec la vie présente, mais qui ont pour terme une vie dont la félicité est sans mélange, et qui ne sont sujettes ni aux variations de l'air, ni aux incertitudes des événements, ni même aux coups inévi-

tables de la mort. Mais, à ne considérer que l'espérance seule, quel trésor merveilleux dans les divers accidents de la vie ! Quelle récompense y est attachée ! Aussi le bienheureux Paul s'écriait-il : « Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions. » Ne passons pas légèrement sur cette parole, et puisque ce discours nous a conduits dans le port que nous offre saint Paul, cet illustre pilote, arrêtons-nous à une parole qui, dans sa brièveté, renferme un grand fond de doctrine. Que veut-il nous dire, et qu'entend-il par ces expressions : « Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions ? » Remontons un peu, si vous voulez, et nous verrons un grand jour se répandre sur ce passage d'où vont surgir une foule d'heureuses pensées et de réflexions utiles. Mais il ne faut ici ni négligence ni mollesse ; que le désir d'entendre des instructions spirituelles soit comme une rosée qui nous anime. Nous allons vous entretenir de l'affliction, du désir des biens éternels, de la patience, de la récompense qu'obtiennent ceux qui ne succombent point aux peines de la vie. Que veulent donc dire ces paroles : « Non-seulement ? » Celui qui les emploie annonce qu'il a déjà parlé de beaucoup d'autres avantages auxquels il ajoute celui des afflictions. Aussi le même Apôtre disait : « Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions. » Prêtez-moi quelque attention, je vais éclaircir sa pensée et développer tout ce qu'elle renferme. Lorsque les apôtres prêchèrent le saint Evangile et qu'ils parcoururent le monde, semant la parole divine, déracinant l'erreur, abolissant les lois anciennes de l'impiété, chassant l'iniquité de toutes parts, purgeant la terre, arrachant les hommes au culte des idoles, à leurs temples, à

leurs autels, aux fêtes et aux cérémonies d'une religion fausse, pour les ramener au seul Dieu maître de l'univers, en faisant briller à leurs yeux les espérances futures; lorsque ces mêmes apôtres annonçaient le Père, le Fils et le Saint-Esprit, proclamaient la résurrection, le royaume céleste; alors on vit s'allumer la plus affreuse, la plus cruelle de toutes les guerres; villes, maisons, peuples, lieux habités et inhabités, tout était plein de tumulte, de sédition et de trouble, parce qu'on ébranlait d'anciens usages, qu'on attaquait des préjugés établis depuis longtemps, et qu'on introduisait une doctrine nouvelle dont on n'avait pas encore entendu parler; les princes s'armaient de toute leur fureur, l'indignation grondait dans le cœur des magistrats, partout éclataient le tumulte et le désordre, chez les citoyens, sur la place publique, dans les tribunaux; les glaives s'aiguisaient, les armes se préparaient, les lois usaient de toute leur rigueur. De là les peines, les supplices, les menaces et tout ce qu'il y a de plus terrible parmi les hommes. Vous auriez dit une mer furieuse, prête à enfanter les plus tristes naufrages. Le père, par religion, renonçait à son fils; la belle-mère se séparait de sa belle-fille; les frères étaient divisés; les maîtres s'armaient contre leurs esclaves; la nature, pour ainsi dire, était soulevée contre elle-même. Ce n'était point une guerre civile, c'était une guerre allumée entre les membres des mêmes familles; car la parole divine, pénétrant comme un glaive et séparant les parties gangrenées des parties saines, excitait en tous lieux des divisions et des débats, suscitait de toutes parts aux fidèles une multitude d'ennemis et de persécuteurs. Les uns étaient jetés en prison, les autres traînés devant les tribunaux ou au supplice; les biens de ceux-ci étaient confisqués,

ceux-là étaient chassés de leur patrie, et souvent privés de la vie même. Plus pressés que les flocons de la neige, les maux fondaient de toutes parts sur les chrétiens; ils avaient à craindre et à combattre au dedans et au dehors, de la part de leurs ennemis, de la part des étrangers, de la part de ceux mêmes qui leur étaient unis par le sang. Cependant le précepteur du monde, le docteur d'une science céleste, le bienheureux Paul, qui voyait la persécution s'allumer sous ses yeux dans son horrible réalité, que fait-il, ce dépositaire des grands secrets du ciel? Admirez sa sagesse : il leur parle sans cesse des choses futures; il leur rappelle les prix, les couronnes qui les attendent, il les console, les anime par l'espoir des biens éternels. Eh! que leur dit-il? « Nous pensons que les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous. » Que me parlez-vous, dit-il, d'autels, de bourreaux, de supplices, de faim, de proscriptions, de pauvreté, de chaînes et de cachots! Imaginez ce qu'il y a de plus affreux parmi les hommes, vous ne me citerez rien qui ait quelque proportion avec les prix, les couronnes et les récompenses réservés à la vertu courageuse. Les souffrances se terminent avec la vie présente, les récompenses se prolongent sans fin dans l'éternité. Les unes sont temporelles et passagères, les autres sont immortelles. C'est ce que le même Apôtre fait encore entendre dans un autre endroit : « Le moment si court et si léger de nos afflictions, » dit-il, comme pour diminuer la gravité des maux par leur petit nombre et adoucir leur rigueur par le peu de temps qu'ils durent. En effet, comme les peines que les chrétiens avaient alors à souffrir étaient rudes et pesantes, il diminue leur poids par la brièveté de leur durée. « Le moment si court et si léger,

dit-il, de nos afflictions, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, pourvu que nous ne considérions pas les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères et que les invisibles sont éternelles. » Et nous ramenant de nouveau à l'idée de la grandeur des biens d'une autre vie, il appelle à son aide les créatures même inanimées qui gémissent des afflictions présentes, et qui aspirent à se désaltérer aux sources fécondes de l'avenir. « Durant cette vie, dit-il les créatures gémissent et sont dans le travail de l'enfantement. » Pourquoi « gémissent ? » Pourquoi « sont dans le travail de l'enfantement ? » Parce qu'elles attendent les biens futurs et qu'elles désirent un changement favorable. « Les créatures, dit-il, seront délivrées de l'asservissement à la corruption pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. » Lorsque saint Paul dit que les créatures gémissent, qu'elles sont dans le travail de l'enfantement, ne croyez pas qu'il parle de créatures raisonnables, mais apprenez le véritable langage de l'Écriture. Quand Dieu veut annoncer aux hommes, par la bouche de ses prophètes, quelque événement agréable et extraordinaire, il représente les êtres, même inanimés, comme sensibles à la grandeur des prodiges qui s'opèrent, non que ces êtres soient vraiment sensibles, mais c'est pour exprimer la grandeur des prodiges, en donnant à des créatures dépourvues de raison les sentiments qui ne se trouvent que dans le cœur de l'homme. C'est ainsi que, lorsqu'il arrive quelque malheur insigne, nous avons coutume de dire que la ville même est affligée, que le sol est devenu plus triste. Et lorsqu'on veut parler d'un de ces hommes féroces qui sèment au loin l'épouvante, on dit qu'il a ébranlé les fon-

dements mêmes des maisons, que les pierres mêmes ont redouté sa présence. Est-ce à dire que les pierres ont vraiment redouté sa présence? Non; mais c'est l'expression exagérée de la fierté de son âme et de la férocité de son cœur. Ainsi, David, ce prophète admirable, racontant les biens qu'ont éprouvés les Juifs, et toute la joie qu'ils ont ressentie de leur délivrance, disait : « Lorsque Israël sortit de l'Égypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu consacra le peuple juif à son service, établit son empire dans Israël. La mer le vit et s'enfuit, et le Jourdain retourna en arrière; les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis, à la présence du Seigneur. » Cependant on ne lit nulle part que ces merveilles soient arrivées. La mer, il est vrai, et le Jourdain sont retournés en arrière, mais les montagnes et les collines n'ont jamais bondi. Mais, je le répète, c'est parce qu'il voulait représenter les transports des Juifs au sortir de l'oppression sous laquelle ils gémissaient en Égypte, que David fait bondir les êtres, même inanimés, comme s'ils partageaient le bonheur et la satisfaction de ce peuple. Ainsi, lorsque l'Écriture veut annoncer quelque événement triste occasionné par nos fautes, elle s'exprime en ces termes : « La vigne et les arbres seront dans le deuil. » Et ailleurs : « Les rues de Sion sont dans le deuil. » Elle fait même verser des larmes aux êtres insensibles : « Pleurez, murs de Sion, » dit-elle; elle dit que les contrées mêmes de la Judée sont dans la douleur, qu'elles sont enivrées de tristesse. Ce n'est pas que les éléments soient sensibles, mais les prophètes voulaient nous représenter la grandeur des biens dont Dieu nous comble et la rigueur des punitions qu'il inflige à nos crimes. C'est pour

cela que le bienheureux Paul lui-même nous parle des créatures qui gémissent, qui sont dans le travail de l'enfantement, afin d'exprimer les grandes faveurs que Dieu nous réserve au sortir de ce monde.

Mais, dira-t-on, ces faveurs ne sont qu'en espérance; et l'homme faible et malheureux, nouvellement arraché à l'idolâtrie, incapable de raisonner sur les choses futures et sourd à leur langage, doit chercher quelque consolation dans la vie présente. Aussi l'Apôtre, ce grand maître à qui rien n'échappe, ne le console pas seulement par l'espérance des biens futurs, il l'anime par la vue des avantages présents. Et d'abord il lui expose les bienfaits qui avaient été accordés à la terre bienfaits qu'il ne voyait pas en espérance, mais dont il jouissait dans la réalité; bienfaits qui sont le garant le plus solide et le plus frappant des biens futurs et inattendus; il parle fort au long de la foi, et après avoir cité l'exemple du patriarche Abraham, qui espéra devenir père, malgré la nature, et le devint, parce qu'il le crut fermement, il exhorte l'homme à ne pas se laisser abattre par la faiblesse des raisonnements humains, mais à se soutenir par la grandeur de sa foi et à prendre des sentiments élevés; puis il lui explique l'excellence des biens qu'il a déjà reçus de Dieu. Quels sont ces biens? Dieu a donné pour des serviteurs ingrats son Fils unique et chéri. Nous étions chargés du poids de nos iniquités sans nombre, accablés sous la multitude de nos fautes; il ne nous a pas seulement affranchis, il nous a rendus justes, et sans exiger de nous rien de difficile, rien de pénible, en ne nous demandant que la foi, il nous a rendus justes et saints, enfants de Dieu, héritiers de son royaume, cohéritiers de son Fils unique; il nous a promis la résurrection et l'incorruptibilité de

nos corps, le bonheur dont jouissent les anges, qui est au-dessus de toutes les pensées et de toutes les paroles, le séjour dans le royaume des cieux, la jouissance de lui-même; il a répandu sur nous, dès ce monde, la grâce de son esprit, il nous a délivrés de la tyrannie du démon, nous a arrachés à son empire, il a détruit le péché, anéanti la malédiction, et, brisant les portes de l'enfer, il nous a ouvert le ciel; il a envoyé pour opérer notre salut, non un ange ni un archange, mais son Fils unique lui-même, comme il dit par la bouche d'un de ses prophètes : « Ce n'est pas un ambassadeur, ce n'est pas un ange, c'est le Seigneur lui-même qui nous a sauvés. » Mille couronnes valent-elles l'avantage d'avoir été sanctifiés et justifiés, de l'avoir été par la foi, de l'avoir été par le Fils unique de Dieu venu du ciel pour nous, de l'avoir été par le Père qui a donné pour nous son Fils chéri, d'avoir reçu l'Esprit-Saint, et avec la plus grande facilité, d'avoir joui d'une grâce et d'une faveur ineffables? Après s'être expliqué en peu de mots sur tous ces avantages, saint Paul ne veut pas terminer son discours sans revenir à l'espérance; car, après avoir dit : « Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a donné aussi entrée par la foi à cette grâce dans laquelle nous demeurons fermes, » il ajoute : « Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu. » L'Apôtre donc parle d'abord des avantages que nous avons obtenus et de ceux qui nous sont promis; nous avons obtenu d'être justifiés, d'avoir accès auprès du Père par le Fils immolé pour nous; de jouir de la grâce et de la faveur d'être délivrés du péché; d'acquérir la paix avec Dieu, et de participer à l'Esprit-Saint; d'autre part, il nous promet cette gloire ineffable qui nous est réservée

au sortir de ce monde, comme le dit saint Paul lui-même lorsqu'il ajoute : « Cette grâce en laquelle nous demeurons fermes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu. » Mais l'espérance, comme je l'ai déjà dit, n'est pas suffisante pour fortifier, pour raffermir un auditeur faible et chancelant ; voyez donc ce que fait saint Paul ; considérez quelle est la force de son âme et sa grande sagesse : c'est des objets mêmes qui paraissent affliger, troubler, décourager son auditeur, qu'il tresse les couronnes qui font sa consolation et sa gloire. Écoutons-le lui-même, et voyons ce qu'il ajoute à ce qu'il a déjà dit ; car il ne se contente pas de dire que nous avons été sanctifiés et justifiés, que nous l'avons été par le Fils unique de Dieu, que nous avons joui de la grâce, de la paix, des plus grandes faveurs, de la rémission des péchés, de la communication de l'Esprit-Saint, et cela avec la plus grande facilité, sans aucune peine, sans aucun travail, par la seule foi ; il ne se contente pas de dire que Dieu a envoyé son Fils unique, qu'il nous a accordé cette faveur, qu'il nous en a promis une autre, une gloire ineffable, la résurrection et l'incorruptibilité des corps, la condition des anges, la société de Jésus-Christ, le séjour dans le ciel, car voilà tout ce que renferment ces mots : « Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu ; » il ne se contente pas de rapporter le passé, de nous ouvrir le champ de l'avenir, mais il parle de ce qui est regardé dans le monde comme des peines et des afflictions, il parle des tribunaux, des prisons, des différentes espèces de morts, des menaces, de la faim, des tourments, des chevalets, des fournaises, du pillage, des guerres, des attaques, des combats, des divisions, des querelles ; il ne voit en tout cela que faveurs

et bienfaits. Non, ce n'est pas seulement des biens que nous avons reçus ou que nous espérons, que nous devons nous réjouir; nous devons même nous glorifier de nos maux, suivant ce que dit saint Paul : « Je me réjouis maintenant de ce que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Vous voyez une âme forte, un cœur sublime et invincible, qui ne se glorifie pas seulement des couronnes, mais qui se plaît dans les combats; qui ne se réjouit pas des récompenses, mais que la pensée d'une lutte fait tressaillir; qui est moins fier du prix qu'on lui réserve que des assauts qu'il lui faut soutenir. Ne me parlez pas du royaume céleste, de couronnes incorruptibles, de prix destinés à la persévérance; présentez-moi les peines, les afflictions de cette vie, et je pourrai montrer qu'on doit s'en glorifier plus que de tout le reste. Dans les jeux profanes, la lice a ses fatigues, la couronne à ses plaisirs. Il n'en est pas de même ici; la gloire du combat a devancé la couronne. Pour vous en convaincre, considérez tous les saints de toutes les générations, comme dit l'apôtre saint Jacques : « Prenez, mes Frères, pour exemple de patience dans les maux, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. » Celui même qui nous appelle maintenant à des combats utiles, qui nous ouvre une carrière spirituelle, saint Paul, après avoir détaillé les afflictions sans nombre que les saints ont eu à souffrir, et qu'il ne serait pas facile d'exposer dans un discours, ajoute ces paroles : « Ils étaient vêtus de peaux, manquant de tout, affligés, persécutés, eux dont le monde entier n'était pas digne; » et cependant ils avaient de la joie au cœur. On peut le voir encore quand les apôtres furent renvoyés de la prison, accablés d'injures et battus

de verges. Que dit l'Écriture : « Ils sortirent du conseil remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. »

C'est ce qui est arrivé de nos jours ; et pour s'en convaincre, il n'est besoin que de se rappeler le temps des persécutions. Attachée au chevalet, cruellement déchirée par les bourreaux, toute couverte de sang, une vierge tendre et délicate était comme une nouvelle épouse couchée sur le lit nuptial. Sans se plaindre, soutenue par l'espérance du royaume céleste, elle bravait la douleur avec satisfaction et était couronnée au milieu même du combat. Quel spectacle ! un tyran, escorté de tous ses gardes, environné d'armes et de glaives menaçants, vaincu par une jeune vierge ! Vous voyez donc que la gloire vient se joindre à l'affliction. Vous pouvez rendre témoignage à la vérité de mes discours. Avant que les martyrs aient reçu leur récompense, le prix de leurs combats et la couronne, lorsque leurs corps viennent d'être réduits en cendre et en poussière, nous accourons avec le plus grand empressement pour les honorer, nous convoquons une assemblée spirituelle, nous les proclamons vainqueurs, nous les couronnons pour les blessures qu'ils ont reçues, pour le sang qu'ils ont répandu, pour les afflictions, les peines et les tortures qu'ils ont essuyées. Tant il est vrai, je le répète, que les afflictions fournissent un sujet de se glorifier, même avant la récompense. Combien Paul était grand, lorsqu'il habitait les prisons et qu'il était traîné devant les tribunaux ; combien il était illustre et distingué aux yeux de tous les hommes, et surtout de ceux qui lui faisaient la guerre et qui le persécutaient ! Que dis-je, illustre aux yeux des hommes ! N'était-il pas plus redoutable aux démons, lorsqu'il était battu de ver-

ges? C'est lorsqu'il était dans les chaînes et au milieu des horreurs du naufrage qu'il opérait les plus grands prodiges, qu'il triomphait pleinement des puissances qui lui étaient opposées. Comme donc il était intimement convaincu que les afflictions sont profitables à l'âme, il disait : « C'est lorsque je suis faible que je suis fort. » Ensuite il ajoute : « Aussi, je sens de la satisfaction et de la joie dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités où je me vois réduit, dans les persécutions, dans tous les maux que je souffre, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi. » C'est par cette raison encore qu'ayant à parler avec force contre des hommes qui avaient fixé leur séjour à Corinthe, qui s'estimaient beaucoup eux-mêmes, et qui condamnaient les autres, obligé alors de prendre un ton de fierté dans son épître, et de nous tracer son portrait, il ne parle ni des prodiges et des miracles qu'il a opérés, ni des honneurs qu'il a obtenus, ni de la vie paisible qu'il a menée, mais des prisons où il a été jeté, des tribunaux devant lesquels il a paru, de la faim, du froid, des guerres et des persécutions qu'il a soufferts. « Sont-ils ministres de Jésus-Christ, dit-il? Quand je devrais passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux. » Et comment prouve-t-il sa supériorité? « J'ai plus souffert, dit-il, de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons; je me suis souvent trouvé près de la mort, etc. » « S'il faut se glorifier, dit-il encore, je me glorifierai dans ma faiblesse. » Vous le voyez, il se glorifie de ses tribulations plus qu'on ne s'applaudit des plus brillantes couronnes, et il dit : « Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions. » Que signifie « non-seulement? » c'est-à-dire non-seulement nous ne nous laissons pas abattre par les

afflictions, mais nous nous glorifions de ce qui nous arrive de fâcheux, comme d'un moyen pour parvenir au comble de l'honneur. Ensuite, après avoir dit que les afflictions sont la voie qui conduit à la plus grande gloire et un sujet de se glorifier et de s'applaudir (car sans aucun doute la gloire procure du plaisir; il n'y a pas de vrai plaisir sans gloire, ni de vraie gloire sans plaisir), après avoir montré, dis-je, que les afflictions donnent de la splendeur et de l'éclat, il rapporte un de leurs avantages, le plus important, un des fruits les plus précieux et les plus rares qu'on puisse en attendre. Quel est cet avantage? « Je sais, dit-il, que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et cette espérance n'est pas trompeuse. » Qu'est-ce à dire: « Je sais que l'affliction produit la patience? » Oui, car l'affliction rend plus fort celui qui la souffre. En effet, les arbres qui croissent à l'ombre et à l'abri des vents, quoique beaux et agréables à la vue, sont tendres et faibles, et ne tardent pas à céder aux moindres orages; au lieu que ceux qui sont placés sur le sommet des hautes montagnes, qui sont fréquemment battus par les aquilons, exposés sans cesse aux variations de l'air, agités par les plus violentes tempêtes, souvent couverts de neige, sont plus forts et plus durs que le fer le mieux trempé. De même les corps qui sont nourris dans les délices, qui goûtent les plaisirs de toutes les espèces, qui sont revêtus d'habillements somptueux, qui font habituellement usage de bains et de parfums, et qui, sans besoin, choisissent les nourritures les plus délicates, ne sont nullement propres aux peines et aux fatigues que demande la pratique de la vertu, ne sont faits que pour les supplices rigoureux dont l'Écriture menace les pécheurs; ainsi, parmi les âmes, celles qui recherchent

une vie douce et tranquille, à l'abri des maux, qui sont attachés par inclination aux biens présents, qui préfèrent couler des jours exempts de douleur à l'avantage de souffrir, comme les saints, pour le royaume céleste; ces âmes, plus faibles et plus molles que la cire, sont de nature à devenir l'aliment d'un feu éternel; celles au contraire qui, par amour de Dieu, ne craignent ni les périls, ni les travaux, ni les tribulations, qui sont nourries dans les afflictions et dans les peines, ces âmes, rendues plus fermes que le fer ou le diamant, deviennent plus courageuses par l'habitude de souffrir sans cesse, et acquièrent un certain tempérament de force et de patience qui les fait triompher de tous les assauts des hommes et des événements. Ceux qui s'embarquent pour la première fois éprouvent des vertiges et des nausées qui troublent leur tête et affadissent leur cœur, tandis que ceux qui ont parcouru la vaste étendue des mers, qui ont bravé mille fois les flots, qui ont essuyé de fréquents naufrages, entreprennent avec plus de confiance des voyages maritimes; ainsi l'âme qui a passé par de fréquentes épreuves et de grandes afflictions, exercée dès lors à souffrir, ayant acquis l'habitude de la patience, n'est point tremblante et craintive, ne se laisse point troubler par les événements fâcheux; mais, fortifiée par une fréquente étude et un continuel exercice des accidents de la vie, elle supporte sans peine les plus grands maux et les plus violentes persécutions. C'est ce que ce directeur habile d'une vie céleste voulait nous faire entendre par ces mots: « Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions. » Il voulait nous apprendre que, même avant d'obtenir le royaume des cieux et les couronnes immortelles qui nous sont promises, nous tirons des afflictions continuelles cet important

avantage qu'elles rendent notre raison plus ferme et notre âme plus patiente. Pénétrés de toutes ces vérités, supportons courageusement les peines de cette vie, et parce que c'est la volonté de Dieu, et parce que c'est notre intérêt. Ne perdons pas l'espérance, ne nous laissons pas abattre par la violence des tentations, mais armons-nous de courage, rendons grâces à Dieu pour toutes les faveurs dont il nous comble, afin que nous jouissions des avantages présents, et que nous méritions les récompenses futures par la grâce, la miséricorde et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Lorsque furent accomplis les jours de la Pentecôte, les disciples étant tous ensemble dans le même lieu, soudain il se fit un bruit du ciel comme de la venue d'un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent paraître comme des langues de feu, qui, se partageant, s'arrêtèrent sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de parler. Or, il y avait de séjour à Jérusalem des Juifs, hommes religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Cette voix donc s'étant répandue, ils s'assemblèrent en foule et demeurèrent confondus en leur esprit, car chacun les entendait parler en sa langue. Et tous s'étonnaient et admiraient, disant : Tous ceux-ci qui parlent ne sont-ils pas Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Par-

thes, Mèdes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylic, l'Égypte et les contrées de la Libye voisine de Cyrène, et ceux venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous raconter chacun dans notre langue les merveilles de Dieu. (Actes des Apôtres, ch. II, v. 4-11.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« Le jour de la Pentecôte étant arrivé, les disciples étaient tous réunis dans un même lieu. » En effet, l'Écriture-Sainte rapporte qu'ils étaient tous montés dans le cénacle. Quiconque désire recevoir la plénitude de l'Esprit-Saint doit aussi s'élever par la contemplation de l'Esprit au-dessus de son habitation charnelle. Les quarante jours pendant lesquels Jésus-Christ, après sa résurrection, vécut avec ses disciples, nous montrent l'Église de cette terre d'exil, reprenant avec le Christ une seconde naissance; ainsi le cinquantième jour, où les disciples reçoivent le Saint-Esprit, désigne cette parfaite et bienheureuse quiétude qui sera l'éternelle récompense des peines temporelles de l'Église. Réjouissons-nous donc, au milieu des adversités de ce monde, et rappelons-nous cette parole de l'Apôtre : « Ces tribulations momentanées et légères nous procurent un poids immense de gloire dans l'éternité. » Notre corps et notre âme y jouiront d'un vrai bonheur; et, revêtu d'une glorieuse immortalité, nous pourrons nous rassasier éternellement de la vue de

la souveraine et bienheureuse Trinité. L'homme, dans sa vie intérieure, doit aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa volonté. Et le comble de la vie parfaite consiste à contempler avec joie la vue présente de la gloire divine.

L'histoire nous apprend que, chez les Hébreux, le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire le cinquantième jour où avait été donnée la loi, se comptait depuis l'immolation de l'agneau pascal. Mais nous, nous comptons le cinquantième jour, où le Saint-Esprit a été envoyé, non à partir de la Passion, mais, comme l'expose saint Augustin, à dater de la résurrection du Seigneur. Le Saint-Esprit, par son avènement, a publiquement consacré au Seigneur ce jour autrefois consacré par la loi mosaïque.

« On entendit tout-à-coup comme le bruit d'un vent impétueux venu du ciel, qui remplit toute la maison où ils se trouvaient. » Le Seigneur apparut sous la forme de feu, comme l'explique le pape saint Grégoire, et il se fit entendre au fond des cœurs. Non que Dieu fût la flamme ou le bruit impétueux du vent, mais par ces marques extérieures, il exprimait les effets qu'il devait intérieurement produire. En rendant au dedans les disciples enflammés d'ardeur et remplis d'éloquence, il montrait au dehors des langues de feu. Les éléments que Dieu faisait agir avaient donc leur signification : tandis que le feu et le souffle impétueux du vent se faisaient sentir aux sens, le cœur était instruit par un feu invisible et par une voix qui ne fait entendre aucun son.

« Au même instant, ils virent paraître comme des langues de feu qui se divisèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. » Le Saint-Esprit apparut sous la forme de langues de feu, parce que tous ceux qu'il vient remplir devien-

ment à la fois éloquents et brûlants d'ardeur. C'est lui-même qui les embrase, lui-même qui parle par leur bouche. Il montre en même temps que la sainte Église devait s'étendre jusqu'aux extrémités du monde et parler le langage de toutes les nations.

« Et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. » Le texte dit *siégèrent*, ce qui est le signe du pouvoir royal. Au reste, l'Esprit *fait sa demeure* dans le cœur des saints.

« Alors, ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. » Cette unité de langues, qui avait été détruite par l'orgueil de Babel, est rétablie par l'humilité de l'Église. Au reste, la variété des langues désigne, dans un sens spirituel, la variété des grâces. C'est à dessein que le Saint-Esprit leur accorde tout d'abord le don des langues, par laquelle la sagesse humaine peut être apprise ou enseignée au dehors, afin de montrer combien il lui est facile de rendre sages, par la sagesse de Dieu, ceux qui la possèdent dans leur cœur.

« Dès que ce bruit se fut répandu, un grand nombre s'assembla, et ils furent interdits, en entendant parler les disciples dans la langue de chacun d'eux. » Comment chacun d'eux pouvait-il les entendre parler dans sa langue des merveilles de Dieu? Les disciples répétaient-ils dans chaque langue les discours qu'ils faisaient, par exemple en allant de l'un à l'autre et en parlant à chacun dans sa propre langue? ou bien, ce qui serait plus admirable encore, le discours qu'ils prononçaient dans une langue était-il compris par chacun des auditeurs dans sa propre langue? Dans ce dernier cas, le miracle est plus merveilleux encore, mais il est plutôt du côté de ceux qui écoutent, que du côté de ceux qui parlent.

« Parthes, Mèdes, Elamites ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, etc..., nous les entendons tous raconter dans notre langue les merveilles de Dieu. » La Judée ne désigne pas ici toute la nation, mais seulement une partie comprenant les tribus de Juda et de Benjamin, ainsi nommée pour la distinguer de Samarie, de la Galilée, de la Décapole et des autres provinces de cette contrée. Tous parlaient également la langue hébraïque, mais chacun cependant avait l'accent spécial au pays qu'il habitait. Ainsi, nous voyons, pendant la passion du Seigneur, saint Pierre reconnu à son accent pour un Galiléen.

« Juifs et prosélytes. » On appelait prosélytes, c'est-à-dire étrangers, ceux qui, tirant leur origine d'une nation étrangère, avaient reçu la circoncision et embrassé la religion juive. Ainsi, mes Frères, non-seulement les Juifs de naissance, mais encore les étrangers, qui avaient embrassé la religion des Juifs, étaient venus de différents points de la terre et racontaient dans leur propre langue les merveilles de Dieu.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. Celui

qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous ; mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, et je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point ; qu'il ne craigne pas. Vous m'avez entendu dire : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous ; car voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné. (Saint Jean, ch. XIV, v. 23-34.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera.

Jésus-Christ venait d'annoncer à ses disciples qu'il allait retourner vers son Père. Il cherche à les consoler de la tristesse qu'ils durent éprouver à cette nouvelle. Il leur promet de se manifester à eux, non comme ces apparitions que nous voyons en songe, mais d'une manière

tout-à-fait réelle. « Mon Père et moi nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » Il veut ainsi leur dire : Je me manifesterai à vous de la même manière que mon Père se manifeste. Et en ajoutant : « Nous ferons en lui notre demeure, » il leur enlevait tout soupçon à cet égard. Cependant les disciples sont troublés ; ils n'osent expliquer clairement ce qu'ils pensent. Ils ne disent pas : Malheur à nous ! si vous mourez et si vous ne nous apparaissez que comme les morts nous apparaissent ; mais ils lui disent : « D'où vient que vous vous découvrirez à nous et non pas au monde ? »

Jésus leur répond : Je vous préfère aux autres parce que vous gardez mes commandements. Il leur prédit qu'il se manifesterait à eux, afin que, lorsqu'ils le verraient plus tard, ils ne le prennent pas pour un fantôme. Il leur donne pour raison de cette faveur spéciale qu'ils gardaient ses commandements. Il leur annonce encore l'avènement du Saint-Esprit. Il mange avec eux pour les convaincre de la réalité de son apparition ; car s'ils l'ont pris pour un fantôme, alors qu'ils le voyaient marcher sur les eaux, et cela quoiqu'il eût toujours le même visage, la même apparence, lorsqu'il était près d'eux ; qu'auraient-ils pensé, s'ils avaient vu de suite ressuscité Celui qu'ils avaient vu mourir entre les mains des Juifs et ensevelir dans le tombeau ? Il leur annonce donc qu'il se fera voir souvent à eux et de quelle manière il leur apparaîtra. Ainsi prévenus, ils ne pourront le prendre pour un fantôme.

« Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. » Celui qui n'entend pas ma parole n'aime ni mon Père ni moi. Car si l'amour se té-

moigne par l'observation des commandements, et si ces commandements viennent du Père, celui qui les écoute aime non-seulement le Fils, mais aussi le Père. Comment la parole du Fils n'est-elle pas de lui-même ? C'est qu'il ne dit rien sans le Père et qu'il n'a rien en propre sans lui.

« Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous. » Autrefois mes paroles étaient obscures : vous ne compreniez pas les unes, vous aviez des doutes sur presque toutes les autres. Le Seigneur, pour ne pas jeter ses apôtres dans de nouveaux troubles, et pour les empêcher de dire : Quels sont ces commandements ? les tire complètement d'inquiétude en disant :

« Mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes ces choses et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. » Mes paroles vous semblent peut-être encore enveloppées d'obscurité ; mais ce Maître vous les expliquera clairement. Ces mots : « Il demeurera près de vous, » indiquent son départ. Mais, de crainte qu'ils ne s'attristent, il leur dit : Tant que je resterai auprès de vous, et que l'Esprit ne sera pas venu, vous ne pourrez rien comprendre de grand et de sublime. Il les prépare ainsi à supporter courageusement sa séparation, puisqu'il ne les quitte que pour leur procurer les plus grands biens. Il leur parle souvent du Consolateur, à cause des peines qu'ils ressentaient. Néanmoins les disciples étaient troublés de ces paroles : ils n'avaient sous les yeux que guerre et persécutions, et cela au moment d'être séparés de leur Maître. Voyons comment le Seigneur les console encore :

« Je vous laisse la paix. » Quel mal vous feront les troubles de ce monde, si vous avez ma paix ? Elle ne res-

semble point à la paix d'ici-bas, à cette paix trop souvent funeste et stérile. Je vous donne ma paix, afin que vous la conserviez entre vous et qu'elle vous rende plus courageux. Et comme ces mots : « Je vous laisse, » qui annonçaient son départ, pouvaient leur causer de la peine, il s'empresse d'ajouter encore : « Que votre cœur ne se trouble pas; qu'il ne craigne pas. » Leur trouble vient donc à la fois de l'amour et de la crainte. « Vous m'avez entendu dire : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. » Quelle joie et quelles consolations devaient leur apporter ces paroles !

Les apôtres étaient loin d'avoir de Jésus-Christ l'opinion qu'ils devaient en avoir, mais ils croyaient à la grandeur de son Père. Jésus leur dit donc : Si vous craignez pour moi, du moins, en apprenant que je vais à mon Père, vous devez vous réjouir; car je vais à un plus grand que moi : n'est-ce pas là un bien grand motif de consolation? « Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que vous croyiez, quand elle sera arrivée. » Le sauriez-vous, si je ne vous le disais? Et vous le dirais-je, si je n'en étais sûr?

On peut presque dire en un certain sens que le Père est plus grand que le Fils, en tant qu'il en est le principe. Mais il ne s'ensuit pas que le Fils soit d'une autre substance. Le Seigneur veut dire : tant que je serai sur terre, vous pouvez croire que j'ai des dangers à courir; mais si je m'en vais, soyez persuadés que je serai en sûreté; car mon Père est invincible. Or, toutes ces paroles étaient appropriées à la faiblesse d'esprit de certains disciples. Pour Jésus-Christ, il est toujours plein de confiance et il ne

craint pas la mort. « Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive. » Puisque vous ne pouvez pas encore comprendre le sens de mon discours, je vous console par mon Père que vous regardez comme plus grand. Après les avoir consolés, il leur annonce encore de tristes nouvelles.

« Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous. » Pourquoi? « Voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi. » Le prince du monde signifie le démon et les impies. Il ne commande ni au ciel ni à la terre, car il y aurait tout détruit et renversé. Il n'a d'empire que sur ceux qui se sont donnés à lui. Il l'appelle donc le prince des ténèbres de ce siècle; et par ténèbres, il entend les mauvaises œuvres. Quoi donc! Est-ce que le démon, ô Jésus, peut vous perdre? — Nullement, il n'a aucun pouvoir sur moi. — Pourquoi donc les impies vous font-ils mourir? — C'est parce que je le veux ainsi, et pour que le monde sache que j'aime mon Père. Car je ne suis point assujéti à la mort; je ne lui suis redevable de rien : tout ce que je souffre, c'est pour l'amour de mon Père. Jésus-Christ cherche ainsi à ranimer le courage de ses disciples en leur faisant voir que ses souffrances sont volontaires, et qu'il méprise les attaques du démon.

Il ne lui suffisait pas d'avoir dit : « Je resterai avec vous encore un peu de temps; » tout en leur annonçant la triste nouvelle de son départ, il a soin de mêler à ses paroles de réjouissantes promesses, afin de les consoler de ce qu'elles ont d'affligeant pour eux. Ainsi il leur dit : « Je m'en vais et je reviens, » et ailleurs il ajoute : « C'est afin que vous soyez où je suis; » ou bien : « Vous ne pouvez me suivre maintenant, mais vous me suivrez plus

tard. Je m'en vais à mon Père, et mon Père est plus grand que moi; je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent. » Ce n'est point par nécessité que j'endure tout cela; c'est pour l'amour de mon Père. C'est ainsi que, pour exercer leur esprit, il entremêlait les mauvaises nouvelles de promesses consolantes. Ces mots : « Il restera auprès de vous, et il vous est avantageux que je m'en aille, » sont des paroles de consolation. Il leur avait bien souvent déjà parlé de l'avènement de son Esprit : « Il est en vous, leur disait-il, le monde ne peut le comprendre. Il vous inspirera toutes choses, il est l'Esprit de vérité, l'Esprit-Saint, le Consolateur, il vous est avantageux. » Toutes ces promesses devaient les empêcher de se décourager, et leur montrer qu'ils n'étaient pas privés de toute aide et de tout secours. En leur disant que son départ leur est avantageux, il leur fait comprendre qu'il fera descendre en eux son Esprit.

Nous avons vu l'accomplissement de ces promesses. Ces hommes, tremblants de crainte, ont à peine reçu le Saint-Esprit qu'ils se jettent au milieu des périls, qu'ils affrontent le fer, les bêtes, la mer et tous les supplices. Ces hommes simples et ignorants parlent avec une éloquence qui entraîne tous leurs auditeurs. Ames de boue, le Saint-Esprit les a rendus des âmes de fer, et les a élevés au-dessus de toute préoccupation humaine. Tel est l'effet de sa grâce. Il dissipe la tristesse, il bannit la concupiscence, il chasse la crainte, il élève l'homme au-dessus de l'humanité, il le transporte en quelque sorte dans les cieux et lui en fait contempler les merveilles. Enfin, comme dit l'Apôtre : « Le fruit de l'Esprit est la joie, la paix, la foi et la douceur. »

SERMON DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

C'est avec dessein, mes Frères, que j'ai passé légèrement sur les paroles de notre évangile, afin de pouvoir donner plus de temps à la considération d'une si grande solennité. C'est aujourd'hui que le Saint-Esprit est tout-à-coup descendu sur les disciples avec un bruit extraordinaire, et qu'il a changé les esprits de ces hommes encore charnels, en leur inspirant son divin amour. Et en effet, leurs cœurs devinrent intérieurement tout brûlants, en même temps que les langues de feu parurent à l'extérieur. Ayant reçu Dieu au-dedans d'eux-mêmes, sous l'apparence du feu, ils se trouvèrent heureusement embrasés de son amour. Car le Saint-Esprit est tout amour, ce qui a fait dire à saint Jean que « Dieu est charité. » Ainsi, celui qui désire de tout son cœur posséder Dieu possède déjà celui qu'il aime; car il ne pourrait jamais l'aimer, s'il ne le possédait déjà au fond de son âme.

Que si l'on demande, mes Frères, à chacun de vous s'il aime véritablement Dieu, il n'en est pas un qui ne réponde hardiment et avec une parfaite confiance : « Oui, je l'aime. » Cependant vous venez d'entendre ce que dit la Vérité même au commencement de cet évangile : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; » en sorte que les œuvres sont les vraies preuves de l'amour. De là vient que le même saint Jean dit dans son épître : « Celui qui ose dire qu'il aime Dieu, et ne garde pas ses commandements, est un menteur. » Or, on peut dire que nous ai-

mons Dieu véritablement et que nous observons ses divins préceptes, lorsque nous réprimons nos voluptés et nos passions. Ceux qui se laissent encore aller à leurs désirs déréglés ne peuvent aimer Dieu, puisque leur propre volonté lui est entièrement opposée.

« Et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Considérez, mes très chers Frères, quel est l'honneur de recevoir dans notre cœur ce divin hôte. Si un grand seigneur venait nous visiter dans notre maison, assurément nous nous hâterions avec grand soin de la nettoyer, afin que rien ne puisse blesser les yeux d'un ami si puissant, qui nous ferait l'honneur de nous visiter. Il faut donc que celui qui veut préparer la demeure de son âme pour y recevoir son Dieu la purifie bien soigneusement des souillures de tout péché.

Mais voyons encore de quelle manière la Vérité parle: « Nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Il vient dans le cœur de quelques-uns, mais il n'y fait pas sa demeure. Souvent, après avoir été touchés de componction et de repentir, s'il arrive qu'ils soient tentés, ils oublient aussitôt leurs regrets et leur pénitence, et retombent misérablement dans leurs mêmes crimes; comme s'ils ne les avaient jamais pleurés. Mais pour celui qui aime Dieu véritablement et qui garde ses préceptes, Dieu non-seulement vient dans son cœur, mais il y établit aussi sa demeure. Et en effet, il le pénètre, il le remplit si abondamment de son amour, que lors même qu'il lui survient des tentations, il est incapable de se séparer de la charité. Ainsi, celui-là aime Dieu véritablement, dont l'esprit ne se laisse point emporter aux charmes d'un plaisir illégitime, jusqu'à y donner son consen-

tement. Car nous sommes d'autant plus éloignés de l'amour des choses du ciel, que nous nous plaisons davantage dans les choses de la terre. De là vient qu'il est dit ensuite dans l'Évangile : « Celui qui ne m'aime point ne garde point mes commandements. »

Rentrez donc en vous-mêmes, mes chers Frères, et examinez bien votre cœur, pour savoir si vous aimez Dieu véritablement. Mais ne vous arrêtez point à tout ce qu'il vous répondra, si la réponse n'est accompagnée du témoignage des bonnes œuvres. Ainsi, pour être assurés que vous aimez sincèrement votre Créateur, examinez tout ensemble et votre cœur, et vos paroles, et vos actions. Car l'amour de Dieu n'est jamais oisif; s'il est véritable, il opère de grandes choses; et s'il n'opère rien, c'est une marque indubitable qu'il n'est point en vous.

« Et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père, qui m'a envoyé. »

Vous n'ignorez pas, mes très chers Frères, que ce Fils unique de Dieu, qui parle en cet évangile, est aussi lui-même le Verbe ou la parole de son Père; de sorte qu'il est vrai de dire que la parole du Fils n'est pas proprement la sienne, mais celle du Père.

« Je vous ai dit ceci, demeurant encore avec vous. » Comment se fait-il que Jésus puisse cesser d'être avec ses disciples, puisque, même près de monter au ciel, il leur promet d'être toujours avec eux jusqu'à la fin du monde? Et, en effet, le Verbe incarné peut tout ensemble et demeurer, et s'éloigner. Il s'éloigne selon son humanité, et il demeure selon sa divinité. Ainsi, il témoigne qu'il était alors avec eux, quoiqu'il fût présent partout par sa puissance invisible et son immensité divine; il devait se séparer d'eux selon sa présence visible et incorporelle.

« Mais le Consolateur, le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. »

Plusieurs d'entre vous, mes Frères, savent bien que le nom de *Paraclet* signifie avocat ou consolateur. Or, l'Esprit-Saint est appelé *Avocat*, parce qu'il intervient devant la justice du Père et du Fils, il est dit « intercéder et prier » pour les pécheurs, parce qu'il fait prier ceux qu'il remplit, et qu'il les inspire ; ce qui fait dire à l'Apôtre que « le Saint-Esprit lui-même prie pour nous par d'ineffables gémissements. »

Mais, direz-vous, celui qui prie devant être moindre que celui qui est prié, il est difficile de comprendre que le Saint-Esprit puisse prier ; car il n'est pas moindre que le Père. On peut répondre que l'Esprit-Saint prie, en ce sens qu'il inspire et qu'il fait prier ceux qu'il remplit de ses dons. Le même Esprit-Saint est aussi appelé *Consolateur*, parce qu'en donnant l'espérance du pardon à ceux qui pleurent leurs péchés, il essuie leurs larmes et dissipe la tristesse de leurs esprits.

Il est dit « qu'il enseignera toutes choses ; » parce que si ce divin Esprit ne touche le cœur de ceux qui écoutent, c'est en vain que les prédicateurs emploient leurs paroles pour les instruire et les exhorter. Nous ne devons donc jamais attribuer à la force des paroles de celui qui nous enseigne l'intelligence que nous avons de ce qu'il nous dit ; car, si le Saint-Esprit n'est en même temps au fond du cœur pour nous enseigner, c'est inutilement que la langue du prédicateur se fatigue au dehors. Vous entendez tous également le son de ma voix lorsque je vous parle, et cependant vous n'avez pas tous une égale intelligence de ce que je vous dis. Pourquoi donc, le son de

mes paroles étant le même à l'extérieur, l'intelligence est-elle si différente dans les esprits, sinon parce qu'en même temps que mes paroles s'adressent extérieurement à tous, il y a un maître intérieur qui en découvre plus particulièrement à quelques-uns le sens véritable? C'est de cette onction invisible de l'Esprit divin que saint Jean parle, lorsqu'il dit: « Son onction nous enseigne toutes choses. » Ainsi, les paroles ne sont pas capables de nous instruire, quand notre âme ne reçoit pas l'onction divine du Saint-Esprit.

Mais pourquoi nous arrêter aux paroles des hommes mortels, puisque celles du Créateur même ne nous peuvent instruire ni nous convertir, si ce divin Maître ne nous parle en même temps au dedans du cœur par l'onction de son Esprit-Saint? Avant que Caïn eut commis son fratricide, il entendit ces paroles que Dieu lui adressa : « Tu as péché, cesse de pécher. » Mais ce misérable, qui, seulement averti au dehors, avait mérité par ses péchés d'être privé au dedans de l'onction de l'Esprit-Saint, entendit bien à l'extérieur la parole divine qui le reprenait, mais il ne se mit pas en peine de l'observer.

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; » c'est-à-dire je vous la donne ici, à vous qui êtes présents, et je la laisse à ceux qui vous doivent suivre.

Après avoir ainsi expliqué en peu de mots, mes très chers Frères, les paroles de notre Évangile, passons maintenant à la considération d'une fête si grande et si solennelle. Et parce que l'on a joint à la lecture de l'Évangile celle des Actes des apôtres, nous en tirerons ce qui pourra nous servir à mieux pénétrer dans l'intelligence de ce mystère.

On vous a lu que l'Esprit-Saint apparut aux disciples

en forme de langues de feu, et qu'il leur communiqua ainsi le don des langues. Que nous est-il marqué par ce miracle, sinon que la sainte Eglise, étant remplie de ce même Esprit, devait parler en toutes sortes de langues? Nous lisons que ceux qui s'efforcèrent autrefois d'élever une haute tour contre Dieu perdirent l'usage de la seule langue qui auparavant leur était commune. En ce jour de la Pentecôte, l'usage de toutes les langues devient commun à ceux qui avaient pour Dieu une crainte soumise et respectueuse. Là, l'orgueil produisit la confusion; ici, l'humilité fit plusieurs miracles.

Mais examinez, mes très chers Frères, pourquoi le Saint-Esprit, coéternel au Père et au Fils, apparut en forme de feu; pourquoi tout ensemble en forme de feu et de langues; pourquoi apparut-il sous la figure d'une colombe quand il descendit sur le Fils unique de Dieu, et sous la forme de feu quand il descendit sur ses disciples?

Le Saint-Esprit, qui est coéternel au Père et au Fils, paraît sous la figure de feu, parce que Dieu est un feu immatériel, ineffable et invisible, selon ces paroles de l'Apôtre: « Notre Dieu est un feu dévorant. » Dieu est appelé *feu*, parce qu'il consume la rouille de nos péchés; c'est ce feu dont parle la Vérité, lorsqu'elle dit dans l'Evangile: « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? » Les cœurs attachés à la terre sont appelés *terre*, parce qu'étant toujours remplis de pensées basses et terrestres, le démon les traite en esclaves et les foule aux pieds. Mais le Seigneur jette le feu sur la terre quand il allume le cœur des fidèles par le souffle ardent de son Esprit, et la terre en est embrasée, lorsque les cœurs charnels, auparavant tout endurcis

par l'habitude de leurs passions criminelles, quittent les désirs du siècle pour recevoir le feu de l'amour divin. Ce fut donc avec beaucoup de raison que le Saint-Esprit apparut sous la forme du *feu*, puisqu'il fond les glaces et amollit l'endurcissement des cœurs qu'il remplit, puisqu'il les enflamme du désir ardent de l'éternité.

Il a pris la figure de *langues* de feu, parce que ce divin Esprit est coéternel au Fils de Dieu, et que la langue a une grande affinité avec la parole ou le Verbe. Car le Fils est la parole du Père, et ainsi le Saint-Esprit, étant de même substance que le Verbe, a dû paraître sous la figure de langues. Et comme c'est par le ministère de la langue que se forme la parole, il convenait que l'Esprit-Saint prît cette forme, puisque tous ceux qui sont touchés de ce divin Esprit confessent aussitôt la parole et le Verbe de Dieu, qui n'est autre que son Fils unique. Et comment seraient-ils capables de le renoncer, quand ils ont en eux la langue même de l'Esprit divin ?

Enfin, on peut dire encore que le Saint-Esprit a paru sous la forme de langues de feu, parce qu'il rend tout ensemble et ardents et éloquents tous ceux qu'il remplit ; car les vrais prédicateurs de l'Évangile ont des langues toutes de feu. En prêchant qu'il faut aimer Dieu, ils excitent en même temps ce feu de charité dans l'âme de leurs auditeurs. Et, en effet, leurs paroles sont fort inutiles, si elles n'ont la force d'allumer le feu de l'amour céleste.

Ce fut par la bouche même de la Vérité qu'il fut allumé dans le cœur de ces deux disciples qui disaient dans l'Évangile : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant, lorsqu'il nous parlait durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures ? » Lorsqu'on entend un discours touchant, l'âme s'échauffe, ses glaces se fondent,

ses duretés s'amollissent, ses désirs s'enflamment pour le ciel, et toutes ses passions se dissipent. L'amour véritable qui remplit l'âme la tourmente par les pleurs qu'il lui fait répandre et par les gémissements qu'il lui fait pousser. Et cependant elle se repaît de cette même ardeur qui la brûle et de ces tourments qui la font souffrir. Tout son plaisir est d'entendre parler des divins préceptes, et ce sont pour elle autant de traits de feu qui la pénètrent. Et ainsi cette âme sainte, auparavant toute froide et toute glacée dans ses désirs pour son Dieu, devient tout ardente et tout embrasée dans les paroles qu'elle emploie pour le confesser et le louer.

Ainsi, ce n'est pas sans raison que Moïse disait qu'il y a à la droite de Dieu une loi de feu ; car, comme c'est à sa gauche que seront les réprouvés, c'est à sa droite qu'il assemblera tous les élus. La loi de feu est à sa droite, parce que les élus n'entendent pas les divins préceptes avec un cœur froid : ils sont tout au contraire enflammés de l'amour divin lorsqu'on les leur prêche. Dès que la parole du prédicateur frappe leurs oreilles, leur cœur, s'animant d'une sainte colère contre soi-même, s'embrase de cette douce flamme qui le consume intérieurement.

Le Saint-Esprit n'a pas seulement paru sous la forme de feu, mais aussi sous la figure d'une colombe, afin de signifier qu'il rend tout ensemble et simples et ardents tous ceux qu'il remplit, simples par la sincérité et la pureté, ardents par la ferveur et par le zèle. Car la simplicité n'est pas plus agréable à Dieu sans le zèle, que le zèle sans la vertu de simplicité. C'est pourquoi la Vérité a dit dans l'Évangile : « Soyez prudents comme le serpent et simples comme la colombe. » Sur quoi il faut remarquer que le Seigneur n'a pas voulu permettre à ses disciples

d'imiter la colombe sans imiter le serpent, ni d'imiter le serpent sans imiter la colombe, afin que la prudence unie à l'activité du serpent animât la simplicité de la colombe, et que la candeur unie à la simplicité de la colombe tempérât et réglât cette prudence ardente et active du serpent. Ce qui fait dire à saint Paul : « Ne soyez point enfants selon l'esprit, » voulant nous parler de cette prudence du serpent ; et, pour nous exhorter aussitôt à la simplicité de la colombe, il ajoute : « Mais soyez sans malice comme des enfants. » C'est pour cela que l'Écriture dit du bienheureux homme Job : « C'était un homme simple et droit de cœur. » Et en effet, que servent la droiture de cœur et la prudence, sans la simplicité et la bonté ? Et quel bien peut produire la simplicité, sans la droiture de cœur et une prudente conduite ? Le Saint-Esprit, inspirant tout ensemble et la simplicité et la sagesse, a donc, avec beaucoup de raison, paru sous la figure du feu et sous celle de la colombe ; il voulait que tous les cœurs, touchés par le mouvement de sa grâce, devinssent tout ensemble, et tranquilles par la modération de la douceur, et animés par le zèle de la justice.

Enfin, examinons pourquoi ce fut sous la figure d'une colombe que le Saint-Esprit est descendu sur le Sauveur et le médiateur entre Dieu et l'homme, tandis que ce fut sous la forme du feu qu'il a paru sur les disciples. Sans doute, mes Frères, le Fils de Dieu est le juge souverain des hommes. Mais qui pourrait supporter la sévérité de sa justice, si, avant de nous rappeler à lui par sa miséricorde, il voulait examiner nos fautes dans toute l'étendue de son zèle et de sa rigueur ? Il s'est donc fait homme en faveur des hommes, et il a fait paraître aux hommes sa mansuétude et sa douceur. Il n'a pas voulu exterminer

es pécheurs, mais il a voulu les faire revenir à lui et les rassembler ; il a mieux aimé les reprendre avec bonté et avec amour pendant cette vie, afin de les sauver au jour de son jugement.

Il convenait donc que le Saint-Esprit parût en forme de colombe sur Celui qui n'était pas venu sur la terre pour exterminer les pécheurs par la ferveur de son zèle, mais plutôt pour les tolérer par la douceur de sa miséricorde et de sa bonté. Au contraire, il a dû paraître sur les disciples en forme de feu, afin que ceux qui, étant encore tout humains, c'est-à-dire pécheurs, s'animant contre eux-mêmes par une ferveur toute sainte et spirituelle, eussent le courage de châtier dans leurs cœurs par la pénitence, les péchés que sa miséricorde avait dessein de leur pardonner. Les disciples même du Seigneur n'étaient pas exempts de péché, selon le témoignage de saint Jean, qui nous assure que si nous nous disons sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Il a donc paru sur les hommes en forme de feu, et sur le Seigneur en forme de colombe, pour marquer que, d'une part, s'il a assez de bonté et de patience pour tolérer nos péchés ; d'une autre, nous devons nous animer d'un véritable zèle de justice pour les examiner avec rigueur et les consumer par l'ardeur de la pénitence. Et ainsi, plus le Sauveur nous a témoigné d'indulgence en modérant en notre faveur la rigueur de sa justice, plus nous nous devons animer contre nous-mêmes pour la punition de nos péchés.

Après avoir ainsi tout expliqué, passons à la considération des dons divins que l'Esprit-Saint répand sur les fidèles. Il est dit dans l'Écriture que « l'Esprit de Dieu embellit les cieux. » Or, les ornements des cieux ne sont

autre chose que les vertus et les dons que le Saint-Esprit communique aux prédicateurs de la vérité. Saint Paul en fait l'énumération lorsqu'il dit : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler de Dieu dans une haute sagesse ; un autre, le don de parler aux hommes avec science ; celui-ci, le don de la foi par le même Esprit ; celui-là le don de guérir les maladies ; d'autres, le don de faire des miracles ; d'autres, le don de la prophétie ; un autre, le don de discernement des esprits ; un autre, le don de parler diverses langues ; enfin d'autres encore, le don d'interpréter ce qui aura été dit en diverses langues. Or, c'est un seul et même esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ces dons à chacun selon qu'il lui plaît. » Les cieux ont donc autant d'ornements que les prédicateurs ont reçu de dons et de grâces du Saint-Esprit.

Il est aussi écrit dans le Psalmiste : « Les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur. » Car le Fils du Père est la parole de Dieu ; et pour faire voir que toute la sainte Trinité a eu part à cet ouvrage, l'Écriture ajoute : « Et toute leur vertu et toute leur puissance l'a été par l'esprit de sa bouche. » Ainsi, la vertu et la force des cieux viennent de l'Esprit-Saint ; les apôtres n'eussent jamais eu la hardiesse de s'opposer aux puissances de la terre, si la force et la vertu de l'Esprit divin ne les eussent affermis et fortifiés. Nous savons, en effet, quelle a été la faiblesse de ces docteurs de la vérité avant la venue du Saint-Esprit, et quelles ont été ensuite leur force et leur fermeté. Ce prodige paraît bien en ce grand pasteur de l'Église dont voici le corps sacré, auprès duquel nous sommes présentement réunis ; une simple servante peut publier quelles étaient sa timidité et sa faiblesse, avant

qu'il eût reçu le Saint-Esprit. Epouvanté à la seule parole d'une femme, l'appréhension de la mort lui fit renoncer à la vie. Et, prodige étrange ! un larron confessait sur la croix Celui qu'il y voyait attaché, tandis que Pierre le reniait sur la terre, avant même que Jésus-Christ eût rien enduré de sa passion.

Mais, après la venue du Saint-Esprit, quel a été cet homme qui auparavant paraissait si faible et si timide ? Les magistrats et les prêtres des Juifs s'assemblent, et après avoir fait maltraiter les apôtres, leur ordonnent de ne point parler au nom de Jésus-Christ ; Pierre répond avec une autorité apostolique : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Et ensuite : « Jugez vous-mêmes s'il est plus juste devant Dieu de déférer à vos ordres qu'à ceux de Dieu lui-même. Nous ne pouvons pas ne point publier les choses que nous avons vues et que nous avons entendues. Et ainsi ils s'en allèrent avec joie hors de l'assemblée, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des ignominies pour le nom de Jésus-Christ. » Vous voyez que saint Pierre, qui auparavant craignait les paroles, ne craint plus maintenant les mauvais traitements ; lui, qui tremblait à la voix d'une servante, méprise toute la puissance des princes des Juifs.

Je prends plaisir, mes Frères, à jeter les yeux de la foi sur les merveilles de ces grands ouvrages, et à considérer indifféremment les Pères de l'Ancien et du Nouveau-Testament : David, Amos, Daniel, saint Pierre, saint Paul, saint Matthieu. Mais, si je veux examiner en particulier les diverses opérations de ce divin artisan, le Saint-Esprit, je demeure court et je m'abîme dans cette recherche. Il remplit un jeune joueur d'instruments, et il en fait l'auteur de ces psaumes si admirables. Il remplit un berger

qui gardait seulement des troupeaux et pelait les sycamores, et il en fait un prophète. Il remplit un adolescent qui vivait dans une grande sobriété, et il en fait le juge des anciens eux-mêmes. Il remplit un pauvre pêcheur, et il en fait un prédicateur de l'Évangile. Il remplit un persécuteur des fidèles, et il en fait un docteur des nations. Il remplit un publicain, et il en fait un évangéliste.

O Dieu, quel artisan est cet Esprit-Saint ! Il n'a besoin que d'un moment pour faire apprendre tout ce qu'il enseigne. Aussitôt qu'il touche l'esprit, il l'instruit parfaitement ; il le fait d'une manière si merveilleuse, que le toucher c'est l'instruire. Car, il change l'esprit de l'homme dès qu'il le touche. Il en ôte en un moment ce qui y était, et y met ce qui n'y était pas auparavant.

Considérons, mes Frères, quels il trouvait à pareil jour les saints prédicateurs de la vérité, et quels il les fit. La crainte des Juifs les avait tous resserrés dans une demeure, sans qu'ils eussent la force d'annoncer Jésus-Christ, même en la langue qu'ils savaient depuis leur naissance. Le Saint-Esprit survient, il leur apprend à parler toutes les langues, leur communique une force et une vertu prodigieuses. Aussitôt ils commencent à prêcher Jésus-Christ en des langues étrangères, eux qui n'osaient seulement le nommer en leur propre langue. Leur âme, qui auparavant appréhendait la moindre peine, devient tellement embrasée de ce feu divin, qu'elle ne craint plus les plus grands tourments. L'amour de son Créateur lui fait surmonter tous les mouvements de la crainte ; et ceux que la timidité faisait céder à leurs adversaires, leur deviennent tout-à-coup supérieurs en autorité et en hardiesse. Lors donc que le Seigneur les a élevés à un si prodigieux comble de grandeur, n'a-t-on pas raison de dire

que de ces esprits charnels et terrestres il en a fait des dieux ?

Considérez, mes très chers Frères, après la fête de l'Incarnation du Fils de Dieu, combien est grande cette solennité de la venue du Saint-Esprit. Ah ! cette fête est bien digne d'une aussi grande vénération que la première. Et en effet, comme dans la première, Dieu, sans cesser d'être en lui-même ce qu'il était, a pris sur lui l'humanité, ainsi dans la Pentecôte les hommes ont reçu Dieu même, qui a daigné descendre dans leur cœur. En celle-là, Dieu est devenu homme par nature ; et en celle-ci, les hommes sont devenus dieux par adoption. Si donc, mes Frères, nous ne voulons pas être trouvés encore charnels dans le jour de notre mort, aimons de tout notre cœur cet Esprit-Saint qui donne la vie. Mais parce que la chair ne peut comprendre ce qui regarde l'esprit, peut-être quelques-uns diront-ils en eux-mêmes et dans leurs pensées toutes terrestres et toutes charnelles : Comment puis-je aimer celui que je ne connais point ? — J'en demeure bien d'accord, mes Frères ; un esprit qui n'a d'attention qu'aux choses visibles est tout-à-fait incapable de concevoir celles qui sont invisibles. Il ne pense qu'à ce qui peut se voir, et lors même qu'il n'agit point, et que ces choses ne lui sont pas présentes, il en retient toujours les images dans l'esprit. Ainsi, pendant qu'il se rabaisse à la considération de ces fantômes sensibles, il n'est point capable de s'élever à la contemplation des choses invisibles et spirituelles. De là il arrive qu'il ignore d'autant plus aveuglément son Créateur, qu'il remplit plus familièrement sa pensée des images d'une infinité de créatures sensibles.

Mais si nous ne pouvons voir Dieu en lui-même, nous pouvons au moins trouver moyen de conduire les yeux

de notre intelligence jusqu'à sa lumière ; il nous est facile de voir en ses serviteurs Celui qu'il nous est impossible de contempler en sa nature divine. Lorsque nous voyons les saints faire des choses admirables et extraordinaires, nous sommes persuadés que Dieu habite dans leur âme. Pour vous faire mieux comprendre ce qui est incorporel, prenons-en un exemple dans les choses sensibles. Il n'est personne qui puisse regarder fixement le corps même du soleil, lorsqu'il se lève ; nos yeux sont éblouis par l'éclat de ses rayons. Mais nous regardons fort bien les montagnes qu'il éclaire, et, par ce moyen, nous voyons que le soleil est déjà levé.

Puis donc, mes Frères, que nous ne pouvons regarder le soleil de justice en lui-même, regardons les montagnes éclairées par sa lumière, c'est-à-dire les saints apôtres, qui brillent par leurs vertus, qui éclatent par leurs miracles, que le soleil naissant a illuminés de ses rayons, et par lesquels, comme par des montagnes divinement éclairées, lui qui est invisible en lui-même, a bien voulu se rendre visible à nos yeux mortels. Et, en effet, la vertu de la divinité, en elle-même, est comme le soleil dans les cieux ; mais cette même vertu divine, reflétée dans les hommes, est comme le soleil dont la terre reflète les rayons. Considérons donc le soleil de justice sur la terre, puisque nous ne pouvons le voir dans le ciel ; ainsi, par les bonnes œuvres, marchant ici-bas sans nous égarer, à la faveur de cette lumière divine, nous pourrons un jour élever nos yeux vers le ciel pour le contempler.

Or, nous marchons ici-bas sans nous égarer, lorsque nous aimons Dieu et le prochain de tout notre cœur. Car, l'on n'aime point Dieu véritablement, si l'on n'aime aussi le prochain ; et l'on n'aime point véritablement le pro-

chain, si l'on n'aime Dieu. C'est pour cela, ainsi que je l'ai déjà dit dans un autre sermon, que le Saint-Esprit a été donné deux fois aux disciples : la première, lorsque le Seigneur vivait encore sur la terre ; l'autre, lorsqu'il régnait déjà dans le ciel. Il fut donné sur la terre, afin que l'homme aimât son prochain ; et du ciel, afin que l'on aimât Dieu. Mais pourquoi a-t-il été donné d'abord sur la terre, et puis dans le ciel, sinon pour nous montrer clairement la vérité de ces paroles de saint Jean : « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

Aimons donc notre prochain, mes Frères, aimons celui qui est près de nous, afin de pouvoir nous élever à l'amour de celui qui est au-dessus de nous. Que notre cœur s'exerce à rendre au prochain l'amour qu'il doit à son Dieu, afin de pouvoir un jour être bienheureux en Dieu en union avec le prochain. C'est alors que nous parviendrons à cette joie commune à tous les élus, de laquelle nous avons maintenant reçu le Saint-Esprit pour gage, et à laquelle nous aspirons avec toute l'ardeur de notre amour, comme à notre fin. C'est alors que la société de tous les citoyens de la céleste patrie sera parfaitement sainte ; alors que la solennité de la fête sera assurée, que le repos sera certain, et la paix véritable. Car, ici-bas, mes Frères, cette paix ne nous a pas encore été entièrement laissée ; elle nous est seulement, pour ainsi dire, confiée et donnée en gage par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MERCREDI DES CENDRES.

Épître. — Lecture de Joël (11-12-19).	6
Homélie de saint Jérôme	7
Évangile (Matth., vi, 16-21)	12
Homélie de saint Léon-le-Grand sur le jeûne du carême. . . .	13
Sermon de saint Jean Chrysostôme sur la pénitence	19

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Épître de saint Paul (II Cor., vi, 1-10)	36
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	37
Évangile (Matth., iv, 1-11).	50
Homélie de saint Grégoire pape	16.
Sermon de saint Jean Chrysostôme sur les tentations.	56

II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Épître de saint Paul (I Thess., iv, 17)	70
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	71

Évangile (Matth., xvii, 1-9).	77
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	78
Sermon de saint Léon-le-Grand sur la transfiguration	92

III^e DIMANCHE DE CARÊME.

Épître de saint Paul (Éphés., v).	100
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	101
Évangile (Luc, xi, 14-28).	112
Homélie du vénérable Bède.	113
Sermon de saint Léon-le-Grand	120

IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Épître de saint Paul (Gal., iv).	126
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	127
Évangile (Jean, vi, 1-15).	132
Homélie de saint Augustin.	133
Discours de saint Paulin sur l'aumône.	141

DIMANCHE DE LA PASSION.

Épître de saint Paul (Hébr., ix).	150
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	151
Évangile (Jean, viii, 46-59)	160
Homélie de saint Grégoire, pape	161
Discours de saint Léon, pape.	168

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Épître de saint Paul (Philip., ii, 5-12).	175
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	<i>Ib.</i>
Homélie de saint Jean Chrysostôme sur la Passion.	188
Discours de saint Léon-le-Grand sur la Passion.	240

JEUDI-SAINT.

Épître de saint Paul (I Cor.).	248
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	249

Évangile (Jean, XIII).	262
Homélie du vénérable Bède.	263

VENDREDI-SAINTE.

Discours de saint Cyrille sur la croix et la Passion de Jésus-Christ.	272
---	-----

SAMEDI-SAINTE.

Épître de saint Paul (Coloss., III).	302
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	<i>Ib.</i>
Évangile (Matth., XXVIII)	308
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	309
Discours de saint Bernard.	311

PAQUES.

Épître de saint Paul (Cor., V).	327
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	<i>Ib.</i>
Évangile (Matth., XXVIII).	333
Homélie de saint Grégoire, pape	<i>Ib.</i>
Discours de saint Jean Chrysostôme.	340
Discours de saint Grégoire de Nysse sur la résurrection.	347

LUNDI DE PAQUES.

Épître. — Lecture des Actes des apôtres (x, 37-43).	353
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	354
Évangile (Luc, XXIV, 13-15).	358
Homélie de saint Grégoire, pape	360
Discours de saint Justin. — Divinité de Jésus-Christ prouvée par les prophéties (I Apolog.).	364

DIMANCHE DE QUASIMODO.

Épître de saint Jean (I, V, 4-10)	387
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>

Évangile (Jean, xx, 19-51)	392
Homélie de saint Grégoire, pape	393
Sermon de saint Augustin.	405

II^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Épître de saint Pierre (I Éph., II, 21-25).	413
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>
Évangile (Jean, x, 11-17)	416
Homélie de saint Grégoire, pape	<i>Ib.</i>
Discours de saint Augustin sur le bon Pasteur.	429

III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Épître de saint Pierre [I, II, 11-19].	437
Homélie du vénérable Bède.	438
Évangile (Jean, XVI, 16-22)	444
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>
Discours de saint Basile-le-Grand sur le mépris du monde.	451

IV^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Épître de saint Jacques (I, 17-21).	465
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>
Évangile (Jean, XVI, 5-14).	470
Homélie du vénérable Bède.	471
Discours de saint Augustin.	481

V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Épître de saint Jacques (I, 22-27).	488
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>
Évangile (Jean, XVI, 23-30).	491
Homélie du vénérable Bède.	492
Explication du <i>Pater</i> par saint Jean Chrysostôme.	502

ASCENSION.

Épître. — Lecture des Actes des apôtres (I, 1-11).	515
Homélie du vénérable Bède.	516

Évangile (Marc, XVI, 14-20).	522
Homélie de saint Grégoire pape.	<i>ib.</i>
Sermon de saint Jean Chrysostôme sur l'Ascension.	530

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Épître de saint Pierre (I, IV, 7-11).	545
Homélie du vénérable Bède.	<i>ib.</i>
Évangile (Jean, XV et XVI, 26-27 1-4)	548
Homélie du vénérable Bède.	549
Discours de saint Jean Chrysostôme sur les afflictions.	557

PENTECOTE.

Épître.—Lecture des Actes des apôtres (II, 1-11).	573
Homélie du vénérable Bède.	574
Évangile (Jean, XIV, 23-31).	577
Homélie de saint Jean Chrysostôme.	578
Sermon de saint Grégoire, pape.	584

NOTA. Voir au quatrième volume, pour les Fêtes non comprises dans le Propre du temps.

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.